LE VICTORIAL

MIROIR DU MOYEN ÂGE

LE VICTORIAL

CHRONIQUE DE DON PERO NIÑO, COMTE DE BUELNA (1378-1453)

par Gutierre Díaz de Gamez son porte-bannière

Traduction et présentation par Jean Gautier Dalché

BREPOLS

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Collection dirigée par Patrick GAUTIER DALCHÉ

© 2001, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2001/0095/50
ISBN 2-503-51069-8

INTRODUCTION

Le *Victorial*, récit de l'éducation, des exploits et des amours de Pero Niño, comte de Buelna, par Gutierre Díaz de Games, qui fut un temps son *alférez* (porte-bannière), a été justement caractérisé par ses premiers traducteurs, les comtes de Circourt et de Puymaigre, comme « recueil de légendes, traité de chevalerie, sérieux document de l'histoire d'Espagne et un peu de la nôtre [*celle de la France*], chronique d'un chevalier que ses aventures ont conduit des côtes de Barbarie à celles d'Angleterre, de la cour de Castille à celle de France, tableau des idées et des mœurs d'autrefois[1] ». Ce texte, qui appartient au genre de la biographie chevaleresque dont il est le premier exemple en langue castillane, relève d'une approche multiple. Les intentions qui ont présidé à sa rédaction sont un peu plus claires, on le verra, que les détails que l'on souhaiterait avoir sur la personnalité et la culture de l'auteur. Loin qu'il ait conçu son ouvrage comme une simple chronique, le dessein de Gutierre Díaz de Games a été d'illustrer par un exemple contemporain ce que l'on pourrait appeler une théorie générale de la chevalerie. Il s'en explique dans le *Prologue* où il expose les origines de cet « art et office », les raisons de son institution, sa nature, ainsi que ceux qui l'ont pratiqué chez les païens et chez les juifs. Parmi les chevaliers de son temps, il en a trouvé un, « naturel du royaume de Castille qui, toute sa vie pratiqua le métier des armes et l'art de chevalerie et, depuis son enfance, ne s'adonna à aucune autre tâche ». Il égala par ses vertus, sinon par son état, les plus grands de ceux du passé, « et ne fut jamais vaincu, ni lui ni ses gens ». C'est pourquoi Gutierre Díaz de Games a estimé « qu'ayant mérité honneur et renom, il

[1] Comtes Albert DE CIRCOURT et DE PUYMAIGRE, *Le Victorial, chronique de don Pero Niño, comte de Buelna, par Gutiere Diaz de Games, son alferez (1379-1449), traduit de l'espagnol, d'après le manuscrit, avec une introduction et des notes historiques*, Paris, 1867, p. VII.

était digne d'être placé à côté de ceux là qui ont conquis honneur et renom par les armes et l'office de chevalerie et ont lutté pour atteindre à la palme de la victoire, et qu'il convenait que ses nobles actions fussent mises par écrit»: on dispose ainsi d'un exposé de la raison du choix d'un tel titre, et d'un résumé des intentions idéologiques qui s'expriment dans la biographie chevaleresque.

On ne pourra apprécier toute la valeur documentaire et la charge symbolique de ce texte qu'à condition de replacer d'abord les aventures de ce chevalier exemplaire dans les conditions politiques et sociales des temps où il vécut, tant dans la péninsule Ibérique qu'en France et en Angleterre, avant de dessiner à grands traits les éléments de l'idéologie chevaleresque dont sa biographie se veut l'illustration édifiante et de tenter de mieux cerner la personnalité de l'auteur, que l'on doit compter parmi les écrivains notables de son temps.

1. *Le temps du Victorial: noblesse et chevalerie*

Le *Victorial* apparaît d'abord comme un témoignage exceptionnel sur la vie d'un chevalier noble dans la Castille du XIV^e^ et du XV^e^ siècle. Le récit s'étend de 1350 à 1449. Il coïncide à peu près exactement avec le temps de la guerre de Cent Ans dont les batailles de Crécy en 1346 et de Castillon en 1453 marquent le début et la fin. Quatre souverains se sont succédés sur le trône de Castille au cours de cette période. Pierre I^er^ le Cruel (1350-1368) mourut des mains de son demi-frère bâtard, Henri de Transtamare, fondateur de la dynastie de ce nom, à l'issue de la guerre civile qui les avait opposés. Henri II (1368-1379) eut pour successeurs Jean I^er^ (1379-1390), Henri III (1390-1406) et Jean II (1406-1454). Né alors que s'achevait le règne du premier de ces souverains, élevé à la cour de Jean I^er^, Pero Niño servit Henri III et Jean II et mourut un an avant ce dernier. Durant cette période, la noblesse et ses valeurs acquirent une place prédominante dans la société castillane, que reflète à sa façon le récit du *Victorial*. Le vocabulaire relatif à la noblesse comprend en effet des mots et des expressions significatifs de clivages au sein d'une catégorie sociale qui, dans son ensemble, se distinguait du reste de la population par des privilèges tels que l'exemption fiscale et une juridiction particulière.

Au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, trois termes servent à caractériser les différentes couches de la noblesse. *Hidalgo/fidalgo* désigne tout individu de sang noble, quels que soient sa fortune et son rang, mais aussi le hobereau de sang noble ne possédant pas de seigneurie. Les *hidalgos*, dans cette seconde acception, sont les membres de la couche inférieure de la noblesse, par opposition aux *ricos hombres*, que l'on commence à appeler *grandes* au temps du *Victorial,* et aux *caballeros*, qui en formaient respectivement la couche supérieure et la couche moyenne, et étaient, eux, des *señores*, des seigneurs, qui exerçaient des droits sur des terres et sur leurs *vasallos* (vassaux). Dans le *Victorial*, le terme de *caballero* est polyvalent: outre le sens de membre d'une catégorie sociale déterminée, il a ceux de cavalier et de chevalier. Il s'applique aussi à des combattants à cheval qui, sans être nobles de souche, possédaient certaines des prérogatives de la noblesse.

A l'avènement de la dynastie transtamare, la haute noblesse castillane avait en grande partie disparu, soit par extinction naturelle, soit sous l'effet des «justices» de Pierre le Cruel. Henri II l'avait reconstituée en distribuant à ses parents, à ses premiers partisans et à ceux qui, plus tardivement, s'étaient ralliés à lui des charges, des domaines et des rentes. Quelques-uns furent gratifiés de titres (ducs, marquis, comtes) jusque là inconnus en Castille. Conçue pour assurer des soutiens à un pouvoir royal encore mal assuré au sortir de la guerre civile, cette politique de libéralité ne manqua pas d'avoir des effets pervers, qui se manifestèrent pleinement sous Jean II. Au nombre de quelques dizaines, les chefs des lignages de la grande noblesse, les aînés de la branche aînée, titrés ou non, monopolisèrent les hautes charges de la cour et de l'État. Une grande partie du domaine de la couronne (terres, villes, droits et revenus) passa entre leurs mains sous la forme d'*estados* (seigneuries) répartis dans tout le royaume et peuplés de milliers de vassaux. Ils cherchèrent à les accroître en amenant le roi, qui en était le dispensateur, à leur consentir de nouveaux abandons, soit par la force, soit en lui marchandant leur appui.

La haute noblesse, loin d'être une caste fermée, restait toutefois ouverte à de nouveaux venus. Des services éminents, la faveur du souverain permettaient d'y accéder, grâce à la concession d'un titre nobiliaire. Tel fut le cas de Pero Niño. Il appartenait à la noblesse moyenne des *caballeros* qui, par leur assise locale et régionale, dominaient le gouvernement des villes dont ils

accaparaient les principales magistratures. Leurs seigneuries, modestes en comparaison des *estados* des *ricos hombres*, étaient situées dans les territoires des agglomérations urbaines. Grâce à leurs ressources, ils possédaient les montures et l'armement nécessaires au combattant à cheval et pouvaient entretenir une suite armée.

Au bas de l'échelle, la grande masse de la noblesse était constituée des *hidalgos*, particulièrement nombreux dans les villages du nord de la Castille où ils vivaient petitement de l'exploitation de quelques terres. Dans les villes, ils occupaient les charges municipales inférieures. Beaucoup pouvaient se targuer de l'ancienneté de leur noblesse, mais il suffisait d'avoir eu un grand-père et un père exemptés d'impôts pour obtenir l'*hidalguía*. Des études universitaires ouvraient à des fils de familles d'*hidalgos* (et aussi aux cadets de familles de *caballeros*), des carrières de *letrados*, de juristes, dans l'administration royale ou dans celle des *estados* de la haute noblesse. D'autres optaient pour le métier des armes au service du roi ou dans les suites armées des *ricos hombres* et des *caballeros*.

Les clivages dans la noblesse n'étaient pas tous de nature socio-économique. L'appartenance à la chevalerie (*caballería*), conditionnée par la majorité d'âge et la majorité «économique» (si l'on peut s'exprimer ainsi) introduisait une autre distinction. Alors que Pero Niño, né en 1378, reçut l'adoubement en 1406, Games l'appelle *caballero*, au sens de «chevalier», dès 1398. Il avait en effet «une maison et des gens», par quoi il convient d'entendre un ensemble de personnes attachées à son service, et une suite armée. Pero Niño n'était donc plus sous la tutelle parentale et possédait une fortune dont il avait le libre usage. Mais, par les dépenses qu'il exigeait, l'entretien d'une «maison» n'était à la portée que des *ricos hombres* et des *caballeros* (au sens socio-économique). Les premiers sont qualifiés, dans le *Victorial*, de *grandes caballeros*, de grands chevaliers; les seconds de *caballeros fijos dalgo*, de chevaliers nobles. Il y a donc un lien étroit entre *caballería* (chevalerie) et *hidalguía* (noblesse). Le jeune noble, fils de *rico hombre* ou de *caballero*, avait vocation à devenir chevalier. Entré dans l'adolescence, il était dit *donzel*, damoiseau. C'est ainsi que Games désigne Pero Niño entre le temps de ses premières armes et 1398.

La pratique exclusive du métier des armes et du service à cheval sont les traits essentiels de la *caballería*. «Toute sa vie il prati-

qua le métier des armes et l'art de la chevalerie [*le service à cheval*] et depuis son enfance ne s'adonna à aucune autre tâche.» Ne pouvaient donc être tenus pour chevaliers les *caballeros* (au sens socio-économique) qui faisaient le choix d'une carrière administrative. Mais celle des armes n'était pas le propre des seuls chevaliers. Le manque de fortune interdisait ainsi l'accès à la chevalerie à de nombreux nobles, cadets de familles de *caballeros* ou *hidalgos,* qui, pourtant, n'avaient pas d'autre métier. Games les situe socialement et professionnellement en les qualifiant de *gentiles hombres* (gentilshommes, terme emprunté au français) et d'*escuderos* (écuyers).

L'opinion de Games sur la chevalerie reflète la perception qu'avaient, de la *caballería, ricos hombres* et *caballeros fijos dalgo*. C'était, selon lui, «un office et un art», soit: une fonction et un métier, dont une élite de la naissance et de la fortune avait l'exclusivité – à cet égard, la différence de religion ne faisait pas obstacle à ce que certains musulmans fussent tenus pour *caballeros*: on trouve des chevaliers mores dans le *Victorial.* La pratique de cet art exigeait des aptitudes non seulement physiques mais aussi morales et intellectuelles considérées comme innées. Elles n'étaient toutes réunies que chez les nobles de souche – Pero Niño en était un parfait exemple –, et ils avaient une nette conscience du fait que le premier rang dont ils jouissaient dans la société castillane était un effet de la volonté divine. Il est symptomatique que les *oratores*, les prêtres, à qui, dans l'idéologie des trois ordres, revenait ce rang, soient à peu près absents du *Victorial.* Bien plus, Games souligne l'incompatibilité de l'hostilité à la guerre qu'il attribue aux hommes d'Église et de l'idéal chevaleresque. Sans doute, des vertus et des conduites prônées par l'Église faisaient-elles partie de la représentation qu'avaient les *caballeros* de cet idéal. Games les met en évidence lorsqu'il raconte l'éducation de Pero Niño, ou lorsqu'il en brosse le portrait. Le chevalier, homme de foi et protecteur des faibles, se doit d'être humblement dévoué à tout ce qu'enseigne l'Église, dont il est le défenseur contre les infidèles et les hérétiques. Mais cette vision chrétienne, bien que partie intégrante de l'idéologie chevaleresque, inspirait moins le comportement des *caballeros* que leur attachement à d'autres valeurs, manifestées par deux termes qui reviennent souvent sous la plume de l'auteur du *Victorial*: *fama* et *honra.* On entendait par *fama*, le renom acquis grâce à des exploits militaires et à une conduite conforme à l'éthique féo-

dale qui exaltait la loyauté et la fidélité du vassal envers son seigneur. La *honra*, l'honneur, c'était le rang social hérité ou conféré par le souverain et la considération, ainsi que les devoirs que cette situation impliquait. Fuir devant l'ennemi, souffrir une insulte, ne pas relever un défi, manquer à la loyauté faisaient perdre la *honra* et entraînaient la *vergüenza*, la honte. Le goût de la prouesse et de l'aventure, le culte de la femme aimée, exaltés par la littérature chevaleresque et la poésie courtoise, étaient profondément ancrés dans l'imaginaire des *caballeros.* Ils trouvaient une de leurs expressions dans le vœu, fait par le chevalier, au cours d'un banquet, d'accomplir tel ou tel exploit en l'honneur de sa dame.

L'origine sociale, un même genre de vie, le partage des mêmes valeurs engendraient chez les *caballeros* la conviction qu'ils formaient en quelque sorte une «nation» à part. Il existait entre eux un sentiment de solidarité, l'*amistad* (amitié), qui ignorait les frontières politiques, comme en témoignent les relations de Pero Niño avec les chevaliers français. L'*amistad* ne pouvait être rompue qu'en cas d'offense grave ou considérée comme telle. L'offensé envoyait à l'offenseur une lettre de défi, lui signalant qu'il avait placé en tel endroit son «emprise». Si, de sa lance, celui-ci allait toucher l'emprise, généralement un écu, cela signifiait qu'il relevait le défi. Un combat s'ensuivait, individuel ou collectif, qui cessait si l'offenseur reconnaissait sa faute, ou bien se poursuivait jusqu'à la mort d'un des adversaires. Le *Victorial* relate les défis lancés par Pero Niño, dont aucun, pour des raisons diverses, n'aboutit à une rencontre.

La vie des *caballeros* en temps de guerre est décrite avec des couleurs fort sombres. Mais, en contrepoint, le *Victorial* offre des images brillantes des divertissements qui les occupaient dans les intervalles de paix. Henri III, et davantage encore Jean II, aimaient la chasse et les courses de taureaux. Ils organisaient des tournois (combats par groupes), des joutes (combats singuliers) et des *juegos de cañas* (joutes où l'on usait de lances légères). Ces spectacles duraient des journées entières et attiraient les foules dans les villes où résidait une cour itinérante. Les festins, réglés par un cérémonial précis, agrémentés de chants et de danse, étaient aussi un des divertissements prisés par les *caballeros*.

Il est difficile d'apprécier, à partir du récit du *Victorial*, la culture de ces chevaliers. Le roi Jean II, qui favorisa les traductions

d'œuvres classiques, « organisait des tournois littéraires parmi ses courtisans[2] ». Certains grands seigneurs étaient cultivés et possédaient des bibliothèques importantes, comme Iñigo López de Mendoza, marquis de Santillane, un des grands noms de la littérature castillane. Mais « les lettres étaient moins prisées que les armes » par la haute et la moyenne noblesse[3]. Pero Niño ne fait pas exception.

2. *Affrontements intérieurs et interventions extérieures : la Castille des Transtamare et ses voisins*

Pero Niño vécut en des temps troublés, qui virent l'avènement et l'affermissement difficile d'une nouvelle dynastie, et l'engagement de la Castille, par le jeu des intérêts et des alliances, dans la politique européenne marquée par l'affrontement entre les monarchies française et anglaise.

Le récit du *Victorial* se déploie, de ce fait, dans un vaste espace européen. C'est d'abord celui de l'Espagne des cinq royaumes : Castille, Couronne d'Aragon, Navarre, Portugal et émirat de Grenade. Des conflits mirent souvent aux prises le royaume de Castille et ses voisins de la Péninsule, qu'il s'agisse des séquelles de la guerre civile, des suites des ambitions dynastiques de Jean I^er^, des troubles intérieurs du temps de Jean II, et enfin des prolongements de la *reconquista*. De cette histoire compliquée, on ne dessinera ici que les linéaments, afin de rendre plus aisément compréhensibles au lecteur les récits du *Victorial*, et les intervention de Pero Niño.

Dès l'époque de Jean I^er^, successeur de Henri II de Transtamare, la famille de Pero Niño fut engagée dans les événements qui affectèrent la Péninsule. Son père, Juan Niño, servit dans l'armée du roi de Castille pendant le siège de Lisbonne (1384). Époux de l'héritière de Ferdinand I^er^ de Portugal, Jean I^er^ prétendait en effet succéder à son beau-père. Le souverain castillan dut alors faire face à une insurrection dirigée par le frère bâtard de Ferdinand, Jean, maître de l'ordre militaire d'Avis qui se fit proclamer roi. Après l'échec du siège de Lisbonne, Jean I^er^ subit

[2] Marie-Claude GERBET, *Les noblesses espagnoles au Moyen Age, XI^e^-XV^e^ siècle*, Paris, 1994, p. 216-217.
[3] *Ibid.*

l'année suivante une écrasante défaite à Aljubarrota. Le Portugal entra alors dans une alliance anglaise contre la Castille, grâce à une circonstance qui permettait de contester la souveraineté du Transtamare : le duc de Lancastre, fils d'Édouard III d'Angleterre, ayant épousé Constance, fille de Pierre le Cruel, pouvait prétendre au trône de Castille. Il envahit la Galice en 1385, pénétra pour un temps avec le Portugais dans le Léon. Des négociations se conclurent par le mariage de l'héritier de Jean Ier, le futur Henri III, avec Catalina, fille du duc et petite-fille de Pierre le Cruel. Un temps contestée, la légitimité de la dynastie transtamare était ainsi définitivement assurée. Une trêve mit fin aux hostilités avec le Portugal.

Le héros du *Victorial* entre dans l'histoire peu après le début du règne personnel de Henri III, marqué par deux sortes de difficultés. Un fils bâtard d'Henri II, Alfonso Enríquez, comte de Noreña, révolté dans les Asturies, refusait de reconnaître son autorité et, en 1396, Jean Ier de Portugal, rompant la trêve avec la Castille, attaqua en Galice et en Estrémadure. Les forces castillanes commandées par le connétable Ruy López Dávalos ripostèrent et prirent Miranda de Duero et Viseu au Portugal. La trêve avec le Portugal fut renouvelée. La mort précoce d'Henri III, le 25 décembre 1406, ouvrit une longue période de minorité, durant laquelle la régence fut partagée entre l'infant Ferdinand, frère du roi défunt, et la reine mère, Catalina de Lancastre, le pouvoir étant dans les faits exercé par le premier. L'accession du régent au trône d'Aragon (1412), puis le règne de son fils aîné Alphonse V, dit le Magnanime, à partir de 1416, signèrent le début de troubles, accrus par les manœuvres des « infants d'Aragon » (Enrique et Juan, deux autres des fils de Ferdinand), largement possessionnés en Castille. Ils permirent à la haute noblesse d'affirmer sa puissance, mouvement qui fut loin de se ralentir lorsque commença le règne personnel de Jean II, déclaré majeur en 1419. Pour résumer, en la schématisant, une situation complexe et mouvante, on peut dire que les *ricos hombres* se partagèrent entre un « parti du roi », ayant pour chef Álvaro de Luna, favori du souverain qui, sans négliger ses intérêts personnels et ceux de ses partisans, tentait de renforcer le pouvoir royal, et des factions dirigées l'une par l'infant Enrique, l'autre par l'infant don Juan, qui devint le roi de Navarre Jean II en 1425, sans renoncer à intervenir dans les affaires de Castille. Leur objectif était d'obtenir, au besoin par la force, l'éloignement du favori

pour bénéficier des faveurs de la couronne. Factions instables d'ailleurs: on passait aisément d'un parti à l'autre, ainsi que le fit Pero Niño. Entre 1420 et 1429, séquestration du roi, éloignement puis retour d'Álvaro de Luna, sièges, rencontres armées se succédèrent. En 1429, Jean II de Navarre et son frère Alphonse V d'Aragon prirent l'initiative d'opérations militaires. Elles furent limitées aux régions frontalières et suivies d'une contre-attaque castillane en Aragon. Dès l'année suivante, un accord mit fin aux hostilités. En 1444, Jean II de Navarre, qui soutenait un soulèvement nobiliaire auquel s'était joint son frère Enrique, dut regagner la Navarre après avoir été battu à Olmedo (19 mai 1445). Lors de cette rencontre, que le récit du *Victorial* ignore bien qu'il se poursuive jusqu'en 1449, Enrique fut mortellement blessé. Tombé en disgrâce, Álvaro de Luna fut condamné à la peine capitale et exécuté à Valladolid le 2 juin 1453, quelques mois après la mort de Pero Niño.

Dans ces conditions, on comprend que la poursuite de la *reconquista* ne fut pas une préoccupation majeure des premiers souverains transtamares. Après une longue période de paix, ce fut l'émir de Grenade Muhammad VII qui prit l'initiative de la guerre par des attaques dans le pays de Murcie et en Andalousie, auxquelles Henri III préparait une riposte peu avant sa mort. Pendant la minorité de Jean II, le régent Ferdinand mena deux campagnes contre le More. La première, en 1407, ne donna pas de résultats. Lors de la seconde, il s'empara d'Antequera en 1410 (ce qui lui valut le surnom de «el de Antequera»). Mais il ne poursuivit pas son avantage: son accession au trône d'Aragon l'amena à conclure une trêve qui se prolongea jusqu'en 1428. En juin 1431, les Castillans envahirent la *vega* de Grenade et battirent l'émir Muhammad IX à La Higuerela, sous les murs de la ville, mais le roi de Castille se retira sans exploiter sa victoire. Muhammad IX dut alors faire face à un prétendant, Yusuf ibn al-Mawl, appelé *Abenalmao* par les Castillans, qui lui apportèrent leur soutien intéressé. Il signa avec eux un traité faisant de l'émirat un royaume vassal de la Castille. Cette situation ne dura pas: Muhammad IX reprit le pouvoir et le fit exécuter, affaire sur laquelle le *Victorial* s'étend assez longuement, permettant ainsi de prendre une vue des rapports entre chrétiens et musulmans dans le début de la phase finale de la *Reconquista*.

L'espace où se développent les exploits du héros se prolonge bien au delà de la Péninsule. Depuis la deuxième moitié du XIII[e]

siècle, la Castille était une puissance commerciale. Du fait de sa double façade maritime, ses intérêts se situaient en Méditerranée, où la piraterie pratiquée par les chrétiens comme par les musulmans régnait à l'état endémique, mais aussi et surtout dans l'Atlantique, la Manche et la mer du Nord. La «route de Flandre», entre les ports de la côte septentrionale de la Castille et Bruges, était la plus fréquentée, et des marchands castillans s'étaient établis à La Rochelle, à Harfleur et en Bretagne. L'essor commercial, fondé sur les exportations de laines et l'importation de produits fabriqués, avait entraîné le développement de la construction navale. Des arsenaux échelonnés le long des côtes castillanes, dont celui de Séville était le plus important, sortaient galères et nefs destinées au transport des marchandises et à la protection des échanges. Afin obtenir dans le conflit franco-anglais le concours des forces navales de la Castille ainsi devenue une puissance navale, le roi de France Charles V avait contribué par une aide financière et militaire à la victoire du Transtamare sur Pierre le Cruel. Dès 1368, par le traité de Tolède, une alliance perpétuelle avait été conclue entre les deux royaumes. C'est ainsi que la Castille se trouva directement impliquée dans la guerre de Cent Ans et, dans le dernier quart du XIV^{e} siècle, ses navires contribuèrent de façon efficace à la lutte contre l'Angleterre et acquirent la maîtrise de la mer. Les trêves de Leulingham (13 juin 1389) instaurèrent une paix précaire qui dura jusqu'en 1415. Sur mer, cependant, les pirates anglais, dont Harry Paye était le plus fameux, manifestèrent une grande activité, au début du XV^{e} siècle, contre les navires castillans qui fréquentaient la route de Flandre, tandis que des attaques sporadiques étaient menées, du côté français, contre les côtes et les possessions anglaises.

3. *Pero Niño*

Bien qu'elle prétendît descendre d'un duc d'Anjou, de la maison royale de France, arrivé en Espagne à une époque indéterminée, la famille de Pero Niño était de petite noblesse. Selon une hypothèse fragile, l'origine de la famille serait le fils naturel d'un bâtard d'Alphonse X[4]. Quoi qu'il en soit, les Niño, parta-

[4] R. BELTRÁN LLAVADOR, *El Victorial. Estudio, edición crítica, anotación y glosario*, Salamanque, 1997, p. 24-25.

gés en plusieurs branches, n'étaient, au milieu du XIV^e siècle, que les modestes seigneurs d'un nombre réduit de vassaux, dans les actuelles provinces de Santander, Palencia et Burgos[5].

Le premier ancêtre de Pero Niño qui ait laissé une trace est son bisaïeul. Juan Fernández Niño, *criado* (familier) d'Alphonse XI, tué au siège d'Algésiras en 1342[6]. Durant la guerre civile, son grand-père Pero Fernández et son père Juan Niño restèrent fidèles à Pierre le Cruel. Juan Niño était auprès du souverain lorsqu'il fut assiégé dans Montiel par son demi-frère et tué par lui. Pero Fernandez ne se rallia pas au vainqueur; il semble que l'attitude de son fils fut différente.

Un mariage heureux, la faveur royale permirent à Juan Niño de s'élever au-dessus de sa condition première de simple *hidalgo*. À une date inconnue, il avait épousé Inés Lasso de la Vega, d'une famille ancienne et de haute noblesse qui avait pris le parti d'Henri de Transtamare[7]. À la naissance de l'infant Henri, fils et héritier de Jean I^er, en 1379, on lui chercha une nourrice qui, selon l'usage de la cour de Castille, devait être de bon lignage. Le choix se porta sur Inés Lasso, qui avait donné le jour à Pero Niño plus d'un an auparavant. Si l'on en croit Gutierre Díaz de Games, Juan Niño aurait d'abord refusé, alléguant que l'office de nourrice «ne convenait pas à des personnes d'aussi grand lignage qu'eux». Il finit cependant par céder «après avoir reçu de nombreuses charges et dons». Pero Niño, frère de lait du futur Henri III, fut élevé à la cour dont il acquit les manières et les usages. À l'âge de dix ans, on lui aurait donné un précepteur attaché à sa formation morale. Rien n'est dit de sa formation

[5] Plusieurs branches de la famille des Niño figurent dans le *Libro de las Behetrías* où ont été consignés les résultats d'une enquête, ordonnée par Pierre le Cruel, sur les redevances dues par les habitants d'environ deux mille localités du nord de la Castille. Leurs biens étaient situés dans les actuelles provinces de Santander, Palencia et Burgos (G. MARTÍNEZ DÍAZ [éd.], *El Libro Becerro de las Behetrías*, León, 1979, n° 11, 19, 42 et 217).

[6] «Et aqui mataron a Joan Niño, escudero del rey.» (*Chronique d'Alphonse XI,* dans *Crónicas de los Reyes de Castilla,* éd. G. ROSELL, t. I, Madrid, 1953, p. 346); «Mataron un escudero / Johan Niño llamado / que al rey muy bien servió / del buen rey era criado /en su servicio murió.» (*Poema de Alfonso XI,* éd. J. VITORIO, Madrid, 1991, v. 2150 sq.).

[7] Sur cette famille, voir N. B. RAMOS, La decadencia de la Abadía de Covarrubias en la Baja Edad Media. Notas para su estudio, dans *Cuadernos de Historia de España,* t. 65-66, 1981, p. 431-448. La mère d'Inés Lasso avait épousé en secondes noces un neveu d'Henri II. Son père, Garci II Lasso de la Vega possédait des biens dans la vallée de Buelna entre Palencia et Santander. Voir aussi R. PÉREZ BUSTAMANTE, Propiedades y vasallos de Pero Niño, conde de Buelna en las Asturias de Santillana, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia,* t. 173, 1976, p. 97-109.

intellectuelle, ni de son apprentissage des armes. Son précepteur, en prenant en charge son éducation, lui aurait dit qu'à celui qui devait se dédier à «l'art de la chevalerie», il ne convenait pas de perdre son temps à «l'école des lettres», et que ce qu'il savait déjà était suffisant. Son bagage intellectuel, au sortir de l'enfance, devait se borner à la connaissance de la lecture, de l'écriture et des vérités enseignées par l'Église. Il est douteux qu'il ait cherché à l'augmenter, par la suite, autrement que par la fréquentation du milieu de la cour.

La période la plus brillante de sa vie fut celle du règne personnel d'Henri III (1393-1406). Il jouissait de l'amitié du souverain, auprès de qui il fit ses premières armes, en 1394 et 1395, lors des deux sièges de Gijón, dans les Asturies, place forte d'Alfonso Enríquez. Le roi le confia ensuite au connétable Ruy López Dávalos lors de la guerre contre le Portugal (1396-1398), où s'affirmèrent ses qualités de combattant. Grâce aux donations qu'avaient reçues ses parents, il put entretenir une «maison» comme un grand seigneur. Alors qu'il avait une vingtaine d'années, il épousa Constance de Guevara, «veuve belle, riche, et de bon lignage», belle-sœur de connétable. Elle lui donna un fils, Pedro Niño, et mourut quatre ou cinq ans plus tard.

À peu près toute la deuxième partie du *Victorial* est consacrée à ses campagnes navales en Méditerranée en 1404, dans l'Atlantique et la Manche en 1405-1406, à son séjour à la cour de France et à ses amours avec Jeannette de Sérifontaine, épouse puis veuve d'un grand seigneur normand, Renaud de Trie, amiral de France. Au retour de sa dernière campagne, Henri III l'arma chevalier et lui manifesta son intention de l'élever au rang de la haute noblesse par la concession d'un titre nobiliaire. Mais la mort du roi, le 25 décembre 1406, ruina les espérances qu'il avait pu concevoir.

Pendant la minorité de Jean II, ses qualités militaires et sa loyauté lui avaient valu l'estime des régents du royaume, la reine mère, Catalina, et l'oncle du nouveau souverain, l'infant Ferdinand, qu'il accompagna lors de sa campagne contre l'émirat de Grenade en 1407-1408. Il donna des preuves de son courage lors des sièges de Ronda et de Setenil. Au retour, il réussit à séduire une infante portugaise, Beatriz, qui avait admiré son comportement lors d'un tournoi. C'était la petite-fille du roi Pierre I^{er} et d'Inés de Castro et son père, Juan, avait dû s'exiler en Castille à la suite du meurtre de sa première femme. Leurs fiançailles furent

d'abord tenues secrètes, car le régent Ferdinand avait d'autres projets matrimoniaux pour l'infante. Lorsqu'elles furent découvertes, Beatriz fut enfermée dans un château et Pero Niño dut s'exiler un temps à Bayonne. Ayant recouvré la faveur du régent grâce à l'entremise de la reine mère, il put épouser Beatriz et retrouver sa charge de capitaine d'une partie de la garde royale : il avait conduit cette affaire comme une campagne militaire.

En dépit des efforts de l'auteur du *Victorial* pour exalter sa figure de chevalier sans peur et sans reproche, d'une fidélité sans faille au roi son seigneur, le reste de la vie de Pero Niño laisse l'impression d'une relative médiocrité. Il était probablement encore à Bayonne lors de la seconde campagne de Ferdinand contre Grenade (1410). Des années qui suivirent jusqu'en 1420, Gutierre Díaz de Games n'a retenu qu'un séjour qu'il fit à Valence, en 1416, auprès du régent devenu Ferdinand I^er^ d'Aragon, et une mission qu'il accomplit à Plasencia. Dans les luttes de factions du règne personnel de Jean II, il ne fut qu'un acteur de second plan. Entre 1420 et 1422, il servit l'infant Enrique d'Aragon dont la défaite l'amena à s'exiler. Quand il revint en Castille, il se mit au service d'Álvaro de Luna et rallia la cause du roi. Il combattit dans l'armée royale, en 1429 et 1430, contre Alphonse V d'Aragon et Jean II de Navarre. Pendant la guerre contre Grenade, en 1431, chef de la garde royale et chargé du ravitaillement de l'armée, il s'empara du campement de l'émir Muhammad IX à la bataille de la Higuerela. La veille de la bataille, Jean II le fit comte de Buelna. Ce fut son dernier haut fait guerrier.

Après 1431, le comte de Buelna vécut retiré dans son domaine de Cigales, dans les environs de Valladolid. Il ne reprit les armes qu'en 1444, pendant un mois et demi seulement, appelé par le roi aux prises avec un nouveau soulèvement nobiliaire. L'exposé s'arrête alors que Pero Niño avait plus de soixante-dix ans, soit vers 1449.

La narration du *Victorial* permet de mesurer l'écart entre l'imaginaire de la chevalerie et la réalité. La figure de Pero Niño, telle que la laisse entrevoir le récit de sa vie, n'est pas celle d'un chevalier défenseur de la foi et des faibles. Il ne se tourne vers Dieu, la Vierge et les saints que dans les moments de grand péril. Son hostilité envers les musulmans est certaine mais elle n'a pas de fondement religieux. Les Mores sont pour lui les ennemis héréditaires de la Castille. C'est l'appât du gain qui l'inspire lors de ses descentes sur les côtes de l'Afrique du Nord.

Games nous dit que Pero Niño a toujours observé des règles strictes dans les affrontements entre chrétiens : ne pas tuer un ennemi prisonnier ou vaincu ; respecter les églises et ceux qui s'y réfugient ; ne pas forcer les femmes, mariées ou célibataires ; ne pas incendier les récoltes ni les maisons. Il n'empêche que, pendant la guerre contre le Portugal, chargé de commander l'assaut contre Viseu, il entra dans la ville « tuant et pillant » et qu'à Jersey, en 1406, « il fit de la campagne un brasier ».

Lors de la mort de sa fille Constanza, le comte de Buelna mena grand deuil, ce qu'il n'avait pas fait quand il perdit son fils don Juan. Games explique qu'il voulut faire entendre, par cette différence de comportement que « le chevalier doit se montrer pitoyable pour le faible et ferme envers le fort. Doña Costanza était une jeune fille et devait être honorée. Son père avait toujours eu pour coutume d'honorer les dames et les damoiselles de condition ainsi que de défendre les autres et de leur venir en aide sur son avoir. » Mais, prolixe quand il s'agit des exploits guerriers de Pero Niño, Gutierre Díaz ne donne aucun exemple de la conduite qu'il a pu avoir envers les faibles.

Le ton romanesque du récit de ses amours ne doit pas dissimuler que c'est probablement le souci d'ascension sociale, autant sinon plus que la passion, qui a dicté ses choix. Si Constanza de Guevara était belle, elle était aussi riche et de bon lignage, et belle-sœur d'un personnage influent, le connétable Ruy López Dávalos. Sur ce point, un passage du *Victorial* semble révélateur. Quand Pero Niño revit Jeannette de Sérifontaines devenue veuve, elle « parla avec lui de toutes ses affaires ». Games ajoute abruptement : « Ils furent désormais amoureux l'un de l'autre. » Il n'est pas interdit de penser que la fortune de la « dame » joua quelque rôle dans la brusque éclosion de cet amour. Son « chevalier » y renonça aisément lorsque, revenu, en Castille, la faveur d'Henri III lui permit d'espérer obtenir dans son pays natal la *honra* à quoi il aspirait. Il n'en fut rien. La mort du souverain avait ruiné cet espoir quand Pero Niño, simple capitaine d'une partie de la garde royale, apprit, par un heureux hasard, que l'infante Beatriz de Portugal avait loué son comportement lors d'une joute. Il décida aussitôt de la conquérir. Il est possible qu'elle ne lui ait pas été tout à fait inconnue, puisqu'elle vivait à la cour, mais il ne lui avait pas porté la moindre attention auparavant. Dès qu'il eut appris qu'elle l'avait remarqué, ses efforts tendirent à obtenir sa main et il mit en œuvre toute une straté-

gie à cet effet. Les chevaliers de la littérature courtoise n'épousent pas. Ils aiment «en haut lieu», mais leurs amours sont platoniques ou adultères. Pero Niño, lui, n'envisage qu'une union légitime parce qu'elle apportera, de façon durable, *honra* et *fama* à son lignage.

Games fait de son héros un modèle de loyauté. Il a, certes, refusé de porter les armes contre Jean II et rendu au roi, à sa semonce, le château de Montánchez. Qu'il ait eu conscience de ses devoirs de vassal envers le souverain paraît vraisemblable. Mais on doute que ce soit le seul souci de protéger le roi contre lui-même en le soustrayant à l'influence d'un mauvais conseiller qui le conduisit, en 1420, à se faire l'instrument du coup de force de l'infant Enrique. Il pouvait espérer que l'infant, devenu maître du gouvernement, le récompenserait du service rendu. L'échec final d'Enrique obligea Pero Niño, en 1423, à s'exiler en Aragon. Il abandonna alors le parti de l'infant comme il avait renoncé à Jeannette de Sérifontaine et pour le même motif: le souci de sa carrière. Après son retour en Castille deux ans plus tard, Álvaro de Luna le réconcilia avec Jean II que, désormais, il «servit comme il avait coutume de le faire, bien et loyalement». Le *Victorial* ne s'étend pas sur les raisons de cette réconciliation mais les laisse entrevoir lorsque Games écrit, a propos du favori du souverain, «qu'il n'y eut jamais homme en Castille qui, sans être roi, ait eu autant de pouvoir». C'est de lui que Pero Niño pouvait attendre la réalisation de ses ambitions. De son côté, Álvaro de Luna qui cherchait à renforcer le «parti du roi» avait intérêt à le rallier à sa cause. Á la fin de sa vie, peut-être assagi par l'âge, mais soucieux sans doute aussi de ne pas compromettre la situation qu'il avait acquise, le comte de Buelna supporta avec une patience rare et peu conforme à son impétuosité naturelle les provocations de son voisin de Cigales, l'*adelantado* de Galice.

Pero Niño n'a donc pas été un chevalier errant en quête de prouesses destinées à lui gagner le cœur de la femme aimée, mais un militaire professionnel. C'est en quoi le récit de ses campagnes est un document de premier ordre sur l'art de la guerre navale et terrestre à la fin du Moyen Age. Games décrit avec précision tout ce qui concerne l'équipement des galères, les conditions de vie à bord, les techniques de navigation à la rame et à la voile, l'abordage des navires ennemis. Courageux jusqu'à la témérité, supportant les blessures avec une rare fermeté d'âme, Pero Niño fut un entraîneur d'hommes mais aussi un tacticien du

combat terrestre ayant le sens du terrain et sachant articuler au mieux les forces dont il disposait, hommes d'armes et arbalétriers.

4. *L'auteur, sa culture, sa personnalité, son œuvre*

Comment définir la personnalité, la culture et les intentions de celui qui mit par écrit les aventures du chevalier Pero Niño, manifestant habituellement une excellente connaissance des circonstances et des événements, tout en magnifiant avec un art certain les idéaux et les valeurs de tout un groupe social? La réponse est difficile à donner. Tout ce que l'on sait de certain sur l'auteur du *Victorial* provient de son ouvrage et d'une disposition testamentaire du comte de Buelna.

Gutierre Díaz de Games, selon ses propres dires, fut le *criado* (familier) de Pero Niño, comte de Buelna, et vécut dans ses « bonnes grâces » depuis les vingt-trois ans de ce dernier, et alors que lui-même avait à peu près le même âge, soit depuis 1401. Il l'accompagna dans les mers du Levant et du Ponant. Sa bannière lui était confiée et il courut les mêmes dangers que lui. Il a vu, affirme-t-il, tous les exploits accomplis par son maître. Dans un testament rédigé en 1435, le comte de Buelna léguait l'usufruit d'une de ses propriétés à Gutierre Díaz, qui était en train d'écrire le livre de son histoire. Après la mort de la comtesse Beatriz, sa femme, le livre devait être déposé dans la sacristie de l'église de Cigales, et placé dans le coffre contenant le trésor du sanctuaire, où il pourrait être consulté, disposition qui témoigne du souci qu'avait de sa *fama* le comte de Buelna: de la même façon, dans un passage du *Victorial,* Jules César se plaint auprès de Virgile de l'oubli où tombe le souvenir des grands hommes après leur mort.

Mais d'autres éléments peuvent se déduire de la lecture du *Victorial.* Gutierre Díaz, de son propre aveu, n'a été témoin oculaire que des seuls événements survenus pendant les campagnes de 1404 et de 1405-1406. Il n'apparaît jamais comme tel dans la dernière partie du *Victorial.* Il est donc tout à fait vraisemblable qu'il ait cessé de faire partie de la «maison» de Pero Niño peu après le retour définitif de celui-ci en Castille. Le choix que fit de lui le comte de Buelna pour écrire le livre de son histoire, près de trente ans plus tard, montre cependant que leurs relations continuèrent, ou reprirent sur le tard. Mais qu'est-il devenu dans

l'intervalle? Une chronique du règne de Jean II mentionne un Gutierre Díaz, écrivain de la chambre du roi qui, entre 1408 et 1411, puis en 1419, fut chargé de missions diplomatiques dans l'émirat de Grenade[8]. Il est tentant de voir en lui l'ancien familier de Pero Niño devenu fonctionnaire royal. Le *Victorial* révèle, en effet, chez son auteur, une connaissance des affaires de Grenade en particulier et de la Castille en général qui ne paraît pas de seconde main.

Cette possibilité entraîne qu'on aurait affaire à un *letrado,* un de ces juristes issus des universités parmi lesquels la royauté recrutait son personnel administratif. Lu avec cette hypothèse à l'esprit, le *Victorial* révèle des traits culturels très significatifs[9]. Le groupe composite que constituaient les *letrados* incluait nombre de petits nobles et de cadets de *caballeros* qui, à un moment de leur existence, avaient fait le choix d'une carrière de fonctionnaire royal. Or l'auteur du *Victorial* était sans doute noble, comme son modèle. Il fait toujours suivre son nom et son patronyme du toponyme «de Games», signifiant par là que sa famille était *de solar conocido,* c'est-à-dire établie dans un lieu où, de temps immémorial, elle était tenue pour noble. Il écrit que chacun doit demeurer dans l'état où Dieu l'a fait naître et mentionne à cette occasion l'état de *letrado*: aux uns, «il a fait la grâce d'être *letrados*, à d'autres d'être de bons marchands, à d'autres encore de bons artisans et des laboureurs, et à d'autres d'être chevaliers et bons défenseurs.» Poursuivant sa réflexion, il ajoute: «Le marchand ne sait pas être laboureur, et s'il veut user de chevalerie, il ne sait pas, car cela n'est pas dans sa nature. Si le laboureur et le marchand veulent faire le métier des lettres, ils ne le savent pas, car ce n'est pas dans leur nature. En effet s'élever à la chevalerie et pratiquer le métier des armes est, pour eux, une rude chose.» Beaucoup s'égarent

[8] Alvar Garcia de Santa María, *Crónica de Juan II de Castilla*, éd. J. DE LA MATA CARRIAZO, Madrid, 1982, p. 253, 254, 257 sq., 267, 334-342.

[9] On a suggéré que Gutierre Díaz de Games aurait pu entrer au service de Pero Niño comme précepteur de son fils ou comme secrétaire, et qu'il l'aurait suivi dans les mers du Levant et du Ponant en qualité d'écrivain de galère (Rafael BELTRÁN LLAVADOR, *op. cit.*, p. 95-112, s'appuyant sur les remarques de Maria Teresa FERRER I MALLOL, Els corsaris castellans i la campanya de Pero Niño al Mediterrani (1404). Documents sobre «El Victorial», dans *Anuario de estudios medievales*, t. 5, 1968, p. 265-338). Une telle situation serait conforme à l'image d'un *letrado,* mais non pas à celle du porte-bannière que fut Games. Cette incompatibilité disparaît cependant si l'on considère que le *criado* de Pero Niño, qui aurait pu recevoir un enseignement universitaire, aurait d'abord été l'un de ses suivants d'armes, ne devenant homme de plume qu'après avoir quitté sa «maison».

dans la chevalerie et «aux uns conviendrait mieux la houe que l'écharpe [de chevalier de l'ordre de ce nom], et à d'autres le notariat que les armes.» C'est la seule occasion où Games évoque le *letrado*, ce qui est sans doute révélateur de la vision qu'il avait de lui-même, de sa situation sociale et de ses talents.

Un autre détail pourrait paraître en contradiction avec cette conclusion. Il exalte la charge de porte-bannière, qui ne doit être confiée, écrit-il, qu'à «un homme de grand entendement, qui ait participé à de grandes affaires [c'est-à-dire des combats], ait réputation de courageux, et se soit bien comporté ailleurs». Cet autoportrait n'est pas celui d'un homme de plume – du moins selon la conception probablement anachronique que nous nous faisons spontanément d'un homme de plume du XV^e^ siècle. À vrai dire, rien n'empêche que Gutierre Díaz ait reçu une éducation universitaire, puis ait passé plusieurs années comme suivant d'armes au service de Pero Niño, avant de servir dans l'administration royale, tout en se vouant aux lettres. Vers la fin du *Victorial*, l'auteur renvoie, en employant le futur, à une *Chronique de Castille* où l'on pourra trouver des détails sur les événements qu'il évoque: cette chronique ne serait-elle pas une œuvre projetée, qu'il écrivit peut-être, et qui est perdue? D'autre part, l'émotion avec laquelle l'auteur parle de Juan Niño, fils de Pero Niño mort à 23 ans, laisse penser qu'il entretint avec lui un lien particulier. Que Gutierre Díaz ait exercé les fonctions de précepteur n'est pas exclu: cette circonstance expliquerait la reprise des relations avec Pero Niño, vers 1430.

L'emploi du procédé classique de l'*accessus* au début du *Victorial*, la mention des sept *artes*, les nombreux développements historiographiques, philosophiques ou scientifiques, les références à Platon et à Aristote, à Lucain et à Sénèque, les réminiscences qui affleurent fréquemment dans le texte, attestent que l'auteur disposait d'une culture étendue, de type universitaire, qui n'a malheureusement pas fait l'objet, jusqu'à présent, d'un examen approfondi[10]. Certes, il a pu trouver beaucoup de ces matériaux dans la *Primera Crónica General et l'Estoria general,* vastes compi-

[10] Les références à des auteurs de l'Antiquité ne prouvent évidemment pas qu'il les ait lus directement, comme le souligne J. de la Mata Carriazo, dans l'introduction à son édition *El Victorial. Crónica de Pero Niño, conde de Buelna por su alférez Gutierre Díaz de Games,* Madrid, 1940, p. XXIX. Il serait d'autant plus intéressant de déterminer par quels canaux – traductions castillanes, encyclopédies... – ces notions très variées sont parvenues à l'auteur.

lations historiques rédigées dans le dernier tiers du XIII[e] siècle sur l'ordre d'Alphonse X. Mais l'usage qu'il en fait montre qu'il les met en œuvre dans son narré d'une façon judicieuse, et adaptée aux goûts du public aristocratique. On a souligné le talent littéraire qui s'exprime dans l'exposé des amours de Pero Niño et de Béatrice de Portugal qui occupe la fin du *Victorial*. La narration est organisée en une succession de tableaux où l'intérêt dramatique va croissant, sans que jamais l'élaboration romanesque propre à la biographie chevaleresque n'en vienne obérer le caractère très réaliste[11]. De même, les pages racontant les batailles, ou les aléas de la navigation, frappent par leur précision et par leur vivacité, qui suscite constamment l'attention du lecteur.

La date et les circonstances de la rédaction du *Victorial* peuvent être précisées. Après que lui eut été concédé le titre de comte de Buelna, en 1431, Pero Niño s'éloigna de la vie publique. Il put alors penser que le moment était venu de léguer à la postérité le récit de ses exploits. La décision de commander sa biographie à Gutierre Díaz de Games dut intervenir dans ce contexte. Dans son testament de 1435, le nouveau comte stipule que son épitaphe sera ainsi rédigée: «Ci-gît Pero Niño, comte de Buelna, *qui fut toujours vainqueur et jamais vaincu sur terre et sur mer, selon ce que son histoire conte plus longuement.*» La fin du prologue du *Victorial* fait lire une formule très semblable: «*Jamais il ne fut vaincu...il fut toujours victorieux.*» Il semble donc qu'une partie de l'ouvrage était déjà rédigée en 1435, et que le comte de Buelna en avait pris connaissance pour composer, ou faire composer son épitaphe. Dans cette hypothèse, cette première partie aurait pu contenir le récit des campagnes de 1404 et de 1405-1406, qui aurait été ainsi écrit très tôt, peut-être à partir des journaux de bord des expéditions[12]. En conséquence, le *Victorial* aurait dû se terminer en 1431 lors de la campagne de Jean II contre l'émirat de Grenade, si Games était demeuré fidèle au plan qu'il avait annoncé. Il se poursuit cependant jusqu'en 1449, mais de façon très succincte, qui tranche avec la période

[11] M. PARDO, Un épisode du Victorial: biographie et élaboration romanesque, dans *Romania*, t. 85, 1964, p. 259-292.
[12] R. BELTRÁN LLAVADOR, *op. cit.*, p. 97-102.

antérieure. Les dernières pages ont donc été écrites avant la mort de Pero Niño (janvier 1453). Elle ne laissent pas une impression d'inachevé, comme cela aurait été le cas si Gutierre Díaz de Games était mort avant le comte de Buelna, mais d'une sorte de conclusion. Le choix du *terminus ad quem* paraît donc avoir été volontaire, sans que l'on puisse savoir s'il a été décidé par le comte ou par Games. Il est vrai que, dans les dernières années de la vie de Pero Niño, il ne se passa rien qui méritât de passer à la postérité.

Si l'on considère enfin le *Victorial* comme un document historique – ce qu'il n'est pas en premier lieu – on constate que les faits n'intéressent Games que dans la mesure où ils servent son dessein qui est d'un artiste, plus que d'un chroniqueur. De là les silences de son récit. Pero Niño n'est mis en scène que lors de circonstances où l'occasion lui est donnée de faire montre des «vertus» qui sont celles d'un chevalier. De là encore ce qui apparaît comme un déséquilibre dans la composition. Le récit des campagnes de 1404 et de 1405-1406 occupe à peu près la moitié du récit: trois années d'une vie qui en a compté soixante-quinze. Aux yeux de Games, entre le mariage avec Beatriz (vers 1410) et la proclamation de Jean II en 1419, seules méritent d'être relatées les manifestations d'estime dont Pero Niño fut l'objet de la part de Ferdinand d'Aragon lors d'un voyage à Valence, et une mission officielle dans le diocèse de Plasencia où il fut envoyé pour rétablir l'ordre troublé par un évêque. La place faite aux années 1420-1431 est plus étendue. Il s'agissait de justifier Pero Niño pour le rôle qu'il joua lors des troubles suscités par l'infant Enrique, et de célébrer sa conduite brillante lors de la guerre contre Grenade. Des vingt dernières années de la vie du comte de Buelna, n'ont été retenus que le conflit qui l'opposa, en 1436, à l'un de ses voisins de Cigales, sa reprise de service pendant quelques semaines lors de la dernière entreprise des infants d'Aragon, en 1444, la mort de ses fils, d'une de ses filles et de sa deuxième épouse.

5. *Le texte et la traduction*

Sept copies du *Victorial* sont conservées[13] :

– Madrid, Biblioteca Nacional 1622, f. 229-252, copie partielle de 1798 ;

– Madrid, B.N., 5978, 86 f., fin du XVI^e^ ou début du XVII^e^ siècle ;

– Madrid, B.N., 17648, 2^e^ moitié du XV^e^ ou début du XVI^e^ siècle ;

– Madrid, Bibl. de la Real Academia de la Historia, 9 / 5112, fin du XV^e^ ou 1^re^ moitié du XVI^e^ siècle ;

– Madrid, B.R.A.H., 9 / 5618, XVIII^e^ siècle ;

– Madrid, B.R.A.H., 12-4-1, f. 1-196, 2^e^ moitié du XVI^e^ ou XVII^e^ siècle. ;

– Santander, Biblioteca de Menéndez Pelayo 328, 248 f., fin du XVI^e^ ou XVII^e^ siècle.

Le texte a été édité pour la première fois, en 1782, mais de façon incomplète, d'après le manuscrit 17648 de la Bibliothèque nationale de Madrid. En 1940, une nouvelle édition parut, établie à partir du même manuscrit. Une édition fondée sur des critères plus modernes a été procurée en 1997.

Au siècle passé, le *Victorial* a suscité un certain intérêt en France, où le manuscrit considéré comme le meilleur fut traduit par les comtes de Circourt et de Puymaigre. Leur version, publiée en 1867, était accompagnée de notes témoignant d'une notable érudition. Si elle est en général assez sûre, on peut lui reprocher, outre le fait que les traducteurs n'ont pas travaillé sur un texte rigoureusement établi, des contresens parfois et une tendance à la paraphrase caractéristique des « belles infidèles » de l'époque. Elle n'a jamais été rééditée. Ces considérations, ainsi que la parution récente de l'édition de Rafael Beltrán Llavador, paraissaient de nature à justifier une traduction nouvelle.

Cette traduction a été voulue la plus proche possible d'un texte castillan dont le sens est souvent assez peu obvie[14]. J'exposerai ici brièvement les principes qui m'ont guidé, et les difficultés, inévitables, pour rendre avec le maximum de précision des réa-

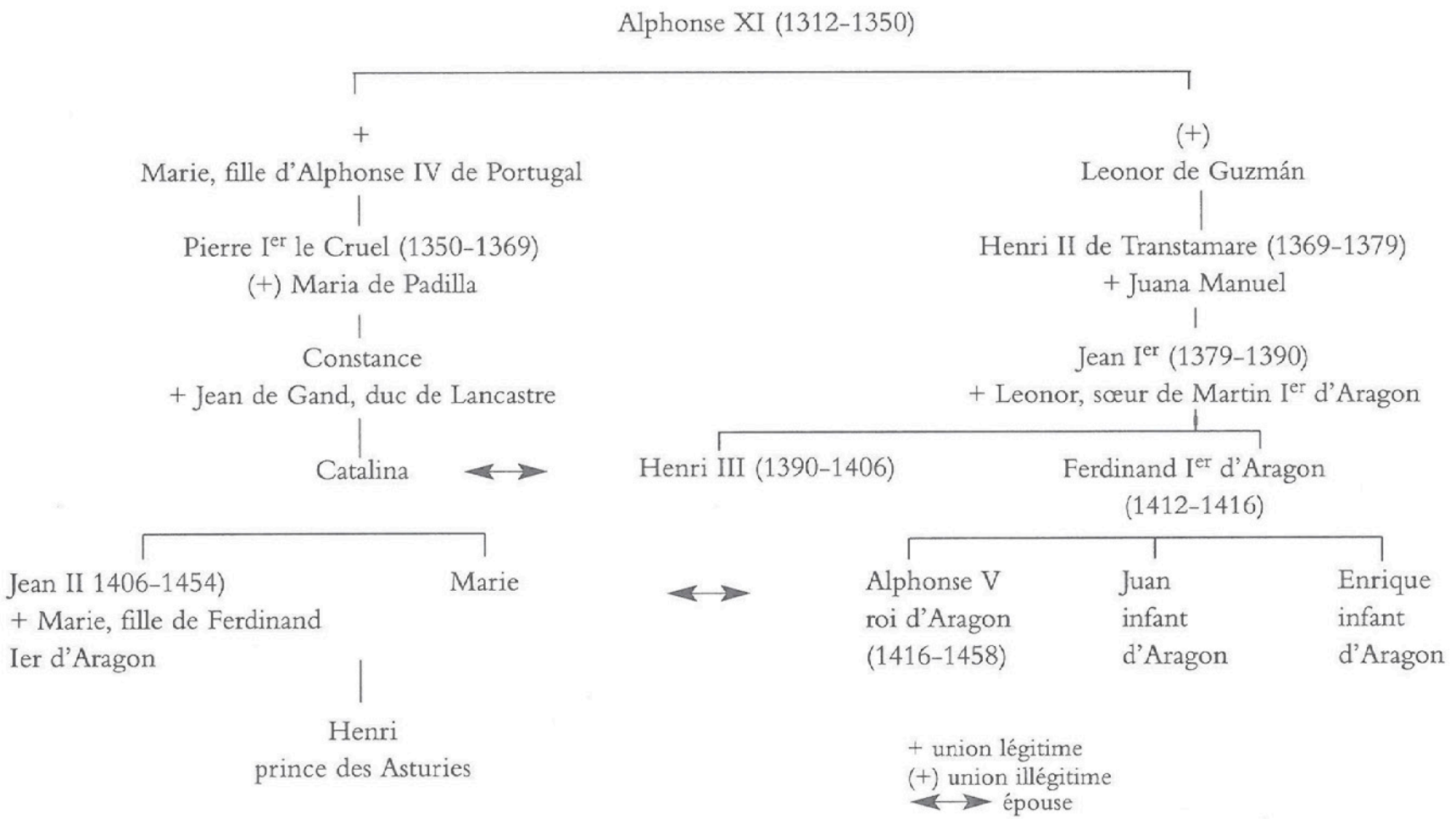
[13] On reproduit ici les cotes et les indications de dates telles qu'elles sont données par le plus récent éditeur.

[14] Je tiens à remercier René Pellen, professeur émérite à l'Université de Poitiers, d'avoir bien voulu m'aider à résoudre un certain nombre de difficultés.

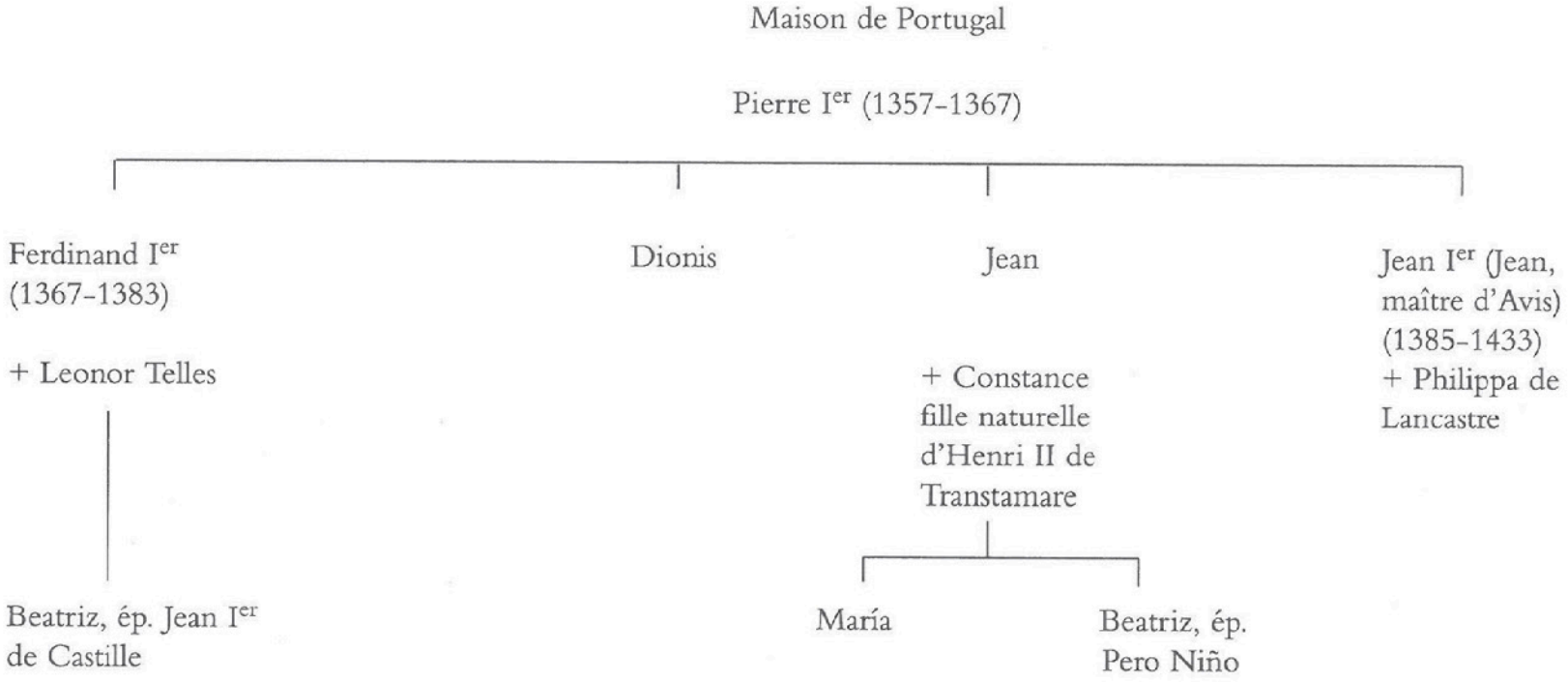
lités souvent malaisées à saisir. J'ai évité les archaïsmes, sauf en ce qui concerne quelques mots qui renvoient à des réalités médiévales. *Doncel* et *doncella,* par exemple ont été traduits par «damoiseau» et «damoiselle». Les titres castillans, *don* et *doña* ont été conservés, de même que les prénoms: le roi *don Pedro*, et non Pèdre ou Pierre, *doña Beatriz* et non «Dame Béatrice». On n'a pas cherché d'équivalent français à *hidalgo* quand le mot s'applique aux membres de la couche inférieure de la noblesse. Il a été rendu par «noble», en revanche, lorsqu'il s'agit de *ricos hombres* ou de *caballeros*. Avec la caution de Victor Hugo et de Prosper Mérimée, je n'ai pas hésité à franciser *rico hombre* en riche-homme. Les habitants musulmans de l'Espagne et de l'Afrique du Nord, dans le *Victorial*, sont des *moro(s)*. On dit, en français, les «Maures», ou les «Mores». Entre ces deux graphies, comme mes prédécesseurs du siècle dernier, j'ai opté pour la seconde, bien qu'elle puisse aujourd'hui paraître désuète. «More», me semble-t-il, a une résonance religieuse, historique et littéraire qui fait défaut dans «maure», en ce qu'il évoque d'abord une réalité ethnique et géographique. Le seul mot susceptible de rendre de façon à peu près exacte le castillan *criado* aurait été celui de «domestique» dans l'acception qui était la sienne, aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, en France, où il s'appliquait à un noble au service d'un noble plus puissant. Malheureusement, ce sens est aujourd'hui perdu. Restaient trois termes dont aucun n'est vraiment satisfaisant: «client», «serviteur» et «familier». J'ai retenu le troisième, dans la mesure où il implique une nuance affective qui se retrouve dans *criado,* mais exclut celle de dépendance. *Batalla*, dans le *Victorial*, désigne à la fois une rencontre armée et une unité tactique, comme «bataille» dans le français médiéval. Chaque fois qu'il pouvait y avoir ambiguïté, j'ai utilisé le mot de «corps» pour la seconde acception.

L'auteur lui-même a divisé son œuvre en un prologue et trois parties. En l'absence du manuscrit original, on ne saurait lui attribuer avec certitude ni le partage de chacune de ces parties en chapitres, ni leurs titres. Ces chapitres sont d'ampleur très inégale. Dans l'édition la plus récente, par exemple, le chapitre 20 a 14 lignes et le 97 en compte 811. Je n'ai pas tenté de modifier cette disposition et j'ai conservé, sauf légères corrections, l'excellente traduction des titres donnée par les comtes de Circourt et Puymaigre.

Maison de Castille et d'Aragon



Maison de Portugal



BIBLIOGRAPHIE

Une bibliographie concernant l'ensemble des événements et des thèmes abordés dans le *Victorial* dépasserait le cadre d'une traduction. On se bornera donc à indiquer les ouvrages et articles essentiels, où l'on pourra trouver les renseignements utiles pour approfondir telle ou telle question.

1. *Éditions et traductions*

E. DE LLAGUNO Y AMÍROLA, *Crónica de don Pero Niño, conde de Buelna por Gutierre Díez de Games su alférez,* Madrid, 1782.

Comtes Albert DE CIRCOURT et DE PUYMAIGRE, *Le Victorial, chronique de don Pero Niño, comte de Buelna, par Gutiere Diaz de Games, son alferez (1379-1449), traduit de l'espagnol, d'après le manuscrit, avec une introduction et des notes historiques*, Paris, 1867.

Joan EVANS, *The unconquered knight. A chronicle of the deeds of Don Pedro Niño, Count of Buelna, by his standard-bearer Gutierre Diaz de Gamez (1431-1449)*, Londres, 1928.

J. DE MATA CARRIAZO, *El Victorial. Crónica de Pero Niño, conde de Buelna por su alférez Gutierre Díaz de Games,* Madrid, 1940.

R. BELTRÁN LLAVADOR, *El Victorial*, Madrid, 1994 (Clásicos Taurus, 25).

R. BELTRÁN LLAVADOR, *El Victorial. Estudio, edición crítica, anotación y glosario*, Salamanque, 1997.

2. *Le temps du Victorial : les conflits intérieurs*

L. SUÁREZ FERNÁNDEZ, *Castilla (1350-1406)* dans R. MENÉNDEZ PIDAL (éd.), *Historia de España,* t. XIV, Madrid, 1966.

ID., *Los Trastámara de Castilla y Aragón en el siglo XV (1407-1474), ibid.*, t. XV, Madrid, 1964.

ID., *Nobleza y monarquía. Puntos de vista sobre la historia política castellana del siglo XV,* Valladolid, 1975.
ID., *Historia del reinado de Juan I de Castilla. I. Estudio,* Madrid, 1977.
ID., *La época de los infantes de Aragón,* dans *Historia General de España y América,* t. V, Madrid, 1981.

3. *La noblesse castillane*

M. DE RIQUER, *Vida caballeresca en la España del siglo XV,* Barcelone, 1965.
F. RICO, Unas coplas de Jorge Manrique y las fiestas de Valladolid en 1428, dans *Anuario de estudios medievales,* t. 2, 1965, p. 515-524.
S. DE MOXÓ, De la nobleza vieja a la nobleza nueva. La transformación nobiliaria castellana en la baja Edad Media, dans *Cuadernos de Historia,* t. 3, 1969, p. 1-210.
Marie-Claude GERBET, *La noblesse dans le royaume de Castille. Étude sur les structures sociales en Estrémadure de 1454 à 1516,* Paris, 1979.
Isabel BECEIRO PITA, La caza y la nobleza bajomedieval en el reino castellano, dans *Razo. Cahiers du Centre d'études médiévales de Nice,* 1982, p. 75-85.
Rosana DE ANDRÉS DIAZ, Las fiestas de caballería en la Castilla de los Trastámara, dans *En la España medieval,* t. V (*Estudios en memoria del profesor D. Claudio Sánchez-Albornoz, vol. I*), Madrid, 1986, p. 81-107.
Isabel BECEIRO PITA, Educación y cultura en la nobleza (siglos XIII-XV), dans *Anuario de estudios medievales,* t. 21, 1991, p. 571-589.
J.-L. MARTÍN, L. SERRANO-PIEDECASAS, Tratados de caballería. Desafíos, justas y torneos, dans *Espacio, tiempo y forma. Historia medieval,* Madrid, 1991, p. 161-242.
Marie-Claude GERBET, *Les noblesses espagnoles au Moyen Age, XI^e-XV^e siècle,* Paris, 1994.
Adeline RUCQUOI, Être noble en Espagne aux XIV^e et XV^e siècles, dans Otto GERHARD et Werner PARAVICINI (éd.), *Nobilitas. Funktion und Repräsentation des Adels in Alteuropa,* Gœttingue, 1997, p. 273-297.
J.-P. SANCHEZ (sous la direction de), *L'univers de la chevalerie en*

Castille, fin du Moyen Âge-début des Temps modernes, Paris, 2000.

4. *Le cadre politique et économique*

J. FINOT, *Étude historique sur les relations commerciales entre la Flandre et l'Espagne au Moyen Age,* Paris, 1889.
G. DAUMET, *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille aux XIV^e^ et XV^e^ siècles*, Paris, 1898.
M. MOLLAT, *Le commerce maritime normand à la fin du Moyen Age,* Paris, 1952.
L. SUÁREZ FERNÁNDEZ, *Juan II y la frontera de Granada,* Valladolid, 1954.
E. PERROY, *La guerre de Cent Ans*, Paris, 1955.
L. SUÁREZ FERNÁNDEZ, *Navegación y comercio en el golfo de Vizcaia. Un estudio sobre la política marinera de la casa de Trastámara*, Madrid, 1959.
P. E. RUSSELL, *The English intervention in Spain and Portugal in the time of Edward III and Richard II*, Oxford, 1966.
H. TOUCHARD, *Le commerce maritime breton à la fin du Moyen Age,* Paris, 1967.
M.-A. LADERO QUESADA, *Granada. Historia de un pais islámico (1232-1471)*, 3^e^ éd., Madrid, 1989.

5. *Pero Niño*

J. VARGAS PONCE, *Varones ilustres de la marina española. Vida de don Pedro Niño, primer conde de Buelna*, Madrid, 1807.
A. GONZÁLEZ PALENCIA, Don Pero Niño y el condado de Buelna, dans *Moros y cristianos en la España medieval*, Madrid, 1945, p. 274-324.
Maria Teresa FERRER I MALLOL, Els corsaris castellans i la campanya de Pero Niño en Mediterrani (1404), dans *Anuario de estudios medievales*, t. 5, 1968, p. 265-338.
R. PÉREZ BUSTAMANTE, Propiedades y vasallos de Pero Niño, conde de Buelna en las Asturias de Santillana, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. 173, 1976, p. 97-109.
ID., *Señorios y vasallaje (siglos XIII-XV)*, Santander, 1978.
ID., *Sociedad, economía, fiscalidad y gobierno en las Asturias de Santillana* (*s. XIII-XV*), Santander, 1979.

Norah B. RAMOS, La decadencia de la Abadía de Covarrubias en la Baja Edad Media. Notas para su estudio, dans *Cuadernos de Historia de España*, t. 65-66, 1981, p. 431-448.

6. *Gutierre Díaz de Games et le Victorial*

M. PARDO, Un épisode du Victorial: biographie et élaboration romanesque, dans *Romania*, t. 85, 1964, p. 259-292.

Barbara W. FICK, *El libro de viajes en la España medieval*, Santiago du Chili, 1976.

R. BELTRÁN LLAVADOR, Gutierre Díaz, escribano de cámara del rey, ¿autor de *El Victorial*?, dans *La corónica*, t. 18, 1989, p. 62-84.

R. BELTRÁN LLAVADOR, Del diario de a bordo a la biografía: las campañas marítimas (1407 y 1410) en la *Crónica de Juan II* de Alvar García de Santa María y la doble redacción de *El Victorial*, dans *Anuario de estudios medievales*, t. 20, 1990, p. 171-209.

LE VICTORIAL

PROLOGUE

Ce livre a nom LE VICTORIAL. On y parle des quatre plus grands princes qui ont été en ce monde, de ce qu'ils furent et, brièvement, de quelques autres, afin de les donner en exemple aux bons chevaliers et hidalgos qui ont à pratiquer le métier des armes et l'art de la chevalerie, ce qui a conduit, par concordance, à parler d'un noble chevalier, à laquelle fin j'ai écrit ce livre.

Au nom du Très Haut et Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes et un seul Dieu véritable, une essence, une substance, une majesté et une puissance divines, commencement sans commencement, fin sans fin, qui n'est pas circonscrit mais qui circonscrit tout, créateur, auteur, gouverneur de toutes les choses visibles et invisibles; au nom de la Vierge sainte Marie, toujours vierge glorieuse, notre Dame, notre espérance, notre avocate et notre guide. Comme toutes les choses qui sont faites pour Dieu valent un peu, et celles qui ne sont pas faites pour lui ne valent ni un peu ni rien, qu'Il soit le commencement et la fin de ce mien bref ouvrage.

Au début de tout ouvrage, il convient de rechercher et d'examiner quatre choses: la cause matérielle, la cause efficiente, la cause formelle et la cause finale. En effet l'auditeur doit toujours chercher et demander qui est l'auteur, de quel sujet il traite et comment il le traite, à quelle fin et pour quel profit.

La cause matérielle, dans cet ouvrage, est l'office et l'art de la chevalerie. La cause efficiente est celui qui institua la chevalerie. La cause formelle est de célébrer les prouesses d'un bon chevalier. La cause finale est l'utilité.

Je dirai d'abord ce que c'est que l'office et art de la chevalerie, d'où il a surgi et pourquoi, en vue de quel profit les humains l'ont institué, et aussi comment parmi eux il y en a eu qui devinrent des *hidalgos*. En effet toutes ces choses se sont produites par dispense de la puissance divine, à qui il a plu d'ordonner ainsi le monde qu'il y eût trois états: orateurs, défenseurs et laboureurs, et que chacun usât de son office.

Nous trouvons dans les écrits anciens que de même qu'après le grand déluge les hommes allaient se multipliant, de même le mal et les tyrannies allaient croissant comme la volonté de se faire violence les uns aux autres. Il en fut ainsi de ceux-là qui entreprirent avec une grande superbe de bâtir la haute tour de Babel. Ils dirent: «Avec de la terre, faisons des briques et cuisons-les au feu. Faisons une tour du haut de laquelle nous puissions accéder au ciel, et que le bruit de nos noms résonne dans tout l'univers[1].»

Mais Dieu vit leur folie. Et pour les enlever à ce vain travail il envoya un ange qui se mêlait à eux et les faisait extravaguer tant en paroles qu'en actes, de sorte qu'ils durent abandonner leur ouvrage. Auparavant ils n'avaient qu'un seul langage, l'ange le gâta et le divisa parce qu'il convenait qu'il en fût ainsi. Ils se dispersèrent et s'en furent dans les diverses parties du monde. Dorénavant leurs langues et leurs manières de vivre les séparèrent. De là prirent naissance les soixante-deux langages principaux, car il y en a bien d'autres dans le monde.

L'auteur dit ici qu'il convint de nécessité qu'il en fût ainsi afin que le monde fût entièrement peuplé. En effet si une seule langue s'était maintenue, jamais les hommes ne se seraient beaucoup écartés les uns des autres, tant et si bien qu'ils se seraient dévorés entre eux en raison de leur multitude, et l'homme préfère ceux qui parlent sa propre langue à ceux qui parlent une langue étrangère. Ces peuples, une fois qu'ils furent séparés, ont toujours conservé de leurs ancêtres l'habitude de bâtir de grands édifices et d'entreprendre d'autres grands travaux afin d'acquérir une grande renommée dans le monde.

En ce temps les peuples n'avaient pas encore de rois, mais il y avait des patriarches. Ils prenaient celui qui était le plus important, le plus ancien et le plus sage dans le lignage. Ils se laissaient conduire par lui et le respectaient comme leur seigneur.

Par l'étude de la raison que Dieu a donnée à l'homme plus qu'aux autres créatures pour discerner le bien du mal, ces peuples parvinrent à la connaissance des quatre vertus cardinales, qui sont prudence, justice, tempérance et force d'âme. On les appelle cardinales du mot *cardo* qui désigne le gond de la porte, car, de même que la porte tourne tandis que le gond ne bouge pas,

[1] Gn 11, 3.

notre vie d'homme, de même, doit être régie par ces quatre vertus cardinales.

Comment se définissent ces quatre vertus? La justice est une disposition de l'esprit, un don de la raison: c'est donner à chacun ce qui lui revient. *Item*, la justice c'est accorder à chacun sa dignité et son honneur selon qu'ils lui sont dus: seigneurie à qui seigneurie est due et tribut à qui est dû tribut. *Item*, la justice est le lien de la société humaine: ne désirer nuire à personne mais être utile à son prochain, ne prendre à personne son bien mais s'acquitter de sa dette envers lui, et aimer Dieu par dessus tout.

La prudence est la distinction du bien d'avec le mal: repousser le mal et faire le bien, parce que l'homme doit discerner le bien d'avec le mal, en s'attachant au bien et en fuyant le mal. La prudence est la distinction entre le bien et le mal, avec le choix de l'un et le rejet de l'autre.

La force d'âme consiste en ce que l'homme s'applique aux choses ardues comme aux choses faciles sans se laisser accabler par l'adversité ni s'abandonner à l'orgueil dans la prospérité. *Item* la force est l'humilité sans orgueil ni désespérance, dans la prospérité comme dans l'adversité.

La tempérance est la fermeté face aux mouvements désordonnés, c'est à dire *açio a donaçio*[2].

Grâce à la prudence les hommes ont découvert l'origine des choses, quelle était leur fin ou leur aboutissement. Ils ont découvert la science et les sept arts libéraux dont ils ont grand besoin pour leur existence en ce monde. Ils ont appelé ces arts «libéraux» parce qu'en ce temps là on ne les enseignait qu'aux enfants de condition libre: on ne les montrait ni aux enfants bâtards ni aux esclaves. D'une autre façon, ils ont été dits «libéraux» parce qu'ils donnent liberté aux hommes dans les choses qui leur sont nécessaires et les gardent de celles qui leur sont préjudiciables.

Dans la justice, qui est donner à chacun ce qui lui revient, les hommes ont trouvé la miséricorde et la pitié, afin que de justice on ne passe pas à cruauté, et que personne ne fasse à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'il lui fût fait, mais que chacun fasse à son prochain le bien qu'il voudrait qu'on lui fît.

[2] *Açio a donaçio* ou, dans un des manuscrits, *actio vel donatio*. L'expression, qui semble avoir une connotation juridique, n'est guère compréhensible dans ce contexte.

Dans la tempérance ils ont trouvé la continence et l'advertance qui est s'abstenir des choses que réclame l'appétit, les discerner par l'intelligence, les mettre dans les plateaux de la balance de la mesure, et le plateau qui s'élève beaucoup le charger davantage et celui qui s'abaisse beaucoup l'alléger jusqu'à obtenir l'équilibre qui convient; prendre des choses ce qui est indispensable à l'homme et lui est nécessaire, laisser ce qui pourrait lui nuire, parce que l'appétit entraîne et la nécessité oblige.

La force d'âme apprit aux hommes à être fermes et constants dans leur propos une fois adopté, à entreprendre et à engager de grandes actions, à ne pas faiblir dans leur poursuite jusqu'à ce qu'elles aient été menées à la fin qu'ils attendent, à dire la vérité, la pratiquer et s'y tenir, à n'être ni inconstants ni mobiles dans leur conduite

Parmi ceux qui vivaient en conformité avec ces vertus s'élevèrent de nobles hommes. Ils s'efforcèrent d'accomplir de grands exploits qui leur valurent de laisser derrière eux une grande renommée dans le monde. Le premier roi fut institué par Dieu et eut pour nom Saül. Le peuple de la Loi choisit les *hidalgos* d'une certaine manière, et les Gentils se décidèrent pour une autre[3].

Les Gentils cherchèrent une façon de choisir les hommes appelés à guerroyer[4]. Ils optèrent pour une certaine manière de faire, et ils dirent: «Prenons pour guerroyer des hommes qui pratiquent des arts mécaniques, tels que tailleurs de pierre, charpentiers et forgerons, qui sont accoutumés à donner de grands coups pour briser les fortes pierres, qui fendent les fortes pièces de bois et qui, à grande force, rendent mou le fer qui est très dur. Lançons-les en avant dans les batailles: ils frapperont avec beaucoup de force et avec eux nous vaincrons nos adversaires.» Ils firent ainsi, les armèrent bien et les envoyèrent aux batailles. Mais les uns suffoquaient sous le poids des armes, à d'autres la peur enlevait le courage, d'autres enfin prenaient la fuite, de sorte qu'ils causaient la défaite des leurs.

[3] Le «peuple de la Loi»: les Hébreux.

[4] Les détails qui suivent, relatifs à l'origine des *hidalgos*, et à l'organisation militaire chez les Gentils, proviennent des *Siete Partidas*, encyclopédie juridique rédigée sous la direction d'Alphonse X (1252-1284): *Partida II, titulo XXI, ley II* (hidalgos) et *ley I* (organisation militaire).

Les patriarches dirent alors que cet avis avait été mauvais. Il fallait envoyer les bouchers qui étaient cruels et habitués à répandre sans pitié le sang, qui tuaient les grands taureaux et les animaux les plus forts: «Ceux-là frapperont sans pitié et sans crainte et nous vengeront de nos adversaires.» Ils les armèrent bien et les envoyèrent en avant dans les combats. Mais quand ils étaient là, le cœur leur manquait. Ils se mettaient à fuir et il n'en allait pas avec eux selon ce que les patriarches avaient prévu. Ils étaient défaits, au contraire, par cette façon de faire.

Il en restait d'autres qui ne faisaient pas partie de ceux qui avaient été choisis mais qui combattaient bien. Les patriarches décidèrent alors que, lorsqu'ils iraient aux batailles, ils placeraient des hommes sur les hauteurs pour observer comment se déroulaient les combats, et distinguer ceux qui avaient volonté de bien lutter, donnaient de bons coups, surmontaient la peur, n'hésitaient pas à mourir mais restaient fermes. Une fois la bataille terminée, ils prenaient ces hommes, les mettaient à part, leurs faisaient de grands remerciements et les honoraient beaucoup parce qu'ils avaient si bien combattu. Ils les faisaient marcher en troupe séparée sous les ordres d'un chef. Ils leur ordonnaient de n'avoir pas d'autre métier que l'entretien de leurs armes et le soin de leurs chevaux, et de ne s'appliquer qu'à cela. Ils s'imposaient une contribution pour subvenir aux besoins de ces hommes. Ils estimèrent que cette institution était très efficace et très bonne.

Tous les peuples honoraient ces guerriers et les aimaient beaucoup. On les appelait «hommes de bien», ce qui les incitait à faire encore mieux leurs preuves, et ils devenaient plus adroits au combat. Quand il advenait que quelques-uns d'entre eux mourussent dans les batailles, les peuples menaient deuil pour eux. Ils prenaient leurs enfants, les élevaient très honorablement, leur donnaient les biens de leurs pères et faisaient en sorte qu'ils usassent du même métier qu'eux. Ils leur accordaient ainsi qu'à leurs mères la franchise qu'ils avaient donnée à leurs pères et les appelaient «fils de bien», et par la suite ils en ont appelé d'autres ainsi.

Le nom changea et on les appela «fijos dalgo», ce qui veut dire «fils de bien», fils d'un bon lignage, de ceux qui furent toujours bons et firent bien. De même, celui qui faillait ou commettait quelque grande vilenie, on l'appelait «fils de personne». Comme ces élus étaient peu nombreux, on donnait à chacun d'eux, quand ils allaient à l'ost, dix hommes pour veiller sur lui, estimant que la valeur de celui-là inciterait les autres à bien faire. Il

arrive ainsi souvent que, grâce à la vaillance et aux dispositions d'un bon chevalier, une bataille est gagnée et une grande forteresse défendue ou conquise.

On réunissait pareillement dix de ceux qui avaient dix hommes avec eux et on mettait à leur tête un des élus que l'on appelait centurion parce qu'il commandait à cent hommes. On choisissait ensuite dix centurions sur cent. On en prenait un, le plus éminent, qu'on leur donnait pour supérieur. On appelait celui-là «milito» et «chevalier» parce qu'il était le chef de mille hommes. On fit aussi un «légionnaire». Il était duc et commandait six mille six cent soixante-six hommes, qui constituent une légion.

Il y eut une autre façon de choisir les «fidalgos». Il advint que Gédéon allait à une bataille et il y allait avec grande crainte parce qu'il avait peu d'hommes avec lui[5]. Et plus encore parce qu'il avait déjà vu qu'à cause de la fuite des lâches, des peureux et des gens sans honneur les bons avaient été vaincus. Il demanda à Dieu de lui désigner ceux qu'il devait prendre avec lui dans la bataille. Notre Seigneur lui dit: «le jour où tu iras à la bataille il fera grande chaleur car le soleil frappera fort. Tes gens auront grand-soif. Quand vous arriverez à la rivière tu feras attention à ceux qui boivent avec la bouche plongée dans l'eau. Laisse-les, ne les emmène pas avec toi et ne les engage pas dans la bataille. Observe ceux qui boivent dans leurs mains et emmène-les avec toi.»

Ceci vaut pour les gloutons qui, s'ils ne boivent pas, ne croient jamais qu'ils sont rassasiés. Ils sont comme les animaux qui ne pensent qu'à manger. Ainsi, de même que ceux-là qui n'avaient pas honte de boire comme des bêtes et ne pouvaient pas prendre suffisamment sur eux pour boire comme les autres hommes, de même celui qui ne vainc pas ses mauvais appétits mais se laisse entraîner par eux est vaincu d'avance. Qui n'est pas capable de vaincre ses appétits sera encore moins capable de vaincre ses ennemis. Son peu de fermeté lui fera perdre la honte et le fera tomber dans le déshonneur. Ainsi, en homme de raison, Gédéon emmena avec lui à la bataille ceux qui avaient bu dans leurs mains, et il fut vainqueur.

Ceux-là furent pareillement mis à part pour servir dans les batailles. C'est d'eux que vinrent les ducs, les princes, les comtes,

[5] L'histoire de Gédéon est inspiré de la Bible: Jug 7, 4-7.

les chevaliers et les *hidalgos* qui eurent toujours accoutumé de risquer leurs corps pour réaliser de bonnes et grandes prouesses, s'exposant aux rudes travaux, supportant les grandes frayeurs qu'ils surent dissimuler par crainte de la honte et de ne rien faire qui pût leur être imputé à vilenie.

Ils furent tenus pour si fermes et vrais en paroles et en faits, ceux-là qui eurent le bien pour règle de leur conduite, que les rois et les grands princes trouvèrent bon de leur confier leurs femmes, leurs enfants, leurs demeures et leurs forteresses uniquement sur leur parole de vérité, qui est le plaid-hommage qu'ils requièrent des *hidalgos*[6]. Pour garder cette vérité les bons supportent faim, soif et angoisse. Ils laissent tuer leurs femmes et leurs enfants, les abandonnent et meurent eux-mêmes, s'il le faut, pour cette raison.

[1] *On parle ici des quatre grands princes qui furent les plus grands et qui, chacun en son temps atteignirent le plus grand pouvoir dans le monde. Le premier fut Salomon, roi de Judée et de Jérusalem.*

Ayant entendu et lu beaucoup d'histoires et de chroniques des hauts faits très remarquables que les nobles princes ont accomplis, en conquérant des pays, en livrant des combats et des batailles, en rase campagne et lors de sièges, sur terre comme sur mer, considérant qu'à cause de ces entreprises, il leur fallut passer par bien des adversités, de grandes aventures et de grands périls, et que, comme dit le proverbe: «honneur, délices et repos n'ont pas place ensemble dans une même demeure», [j'estime] qu'ils ont traversé toutes ces épreuves en recherchant honneur et renommée.

D'autant que ce livre a pour objet les armes et la chevalerie, je veux, en continuant le prologue, et avant d'entrer dans le traité, faire mention de quelques-uns des grands princes qui ont paru dans le monde, spécialement de quatre d'entre eux que je trouve grands, les plus grands qui furent au monde, chacun en son temps. Je toucherai ensuite, de la façon susdite, de quelques-uns des autres, à propos de quelques-unes des choses qu'ils ont faites en matière d'armes. Le premier fut Salomon, le second

[6] Plaid-hommage (*pleito homenaje*): c'était, en Castille, un serment propre aux nobles. Il se prêtait selon le rituel de l'hommage mais n'impliquait pas une entrée en vassalité.

Alexandre le Macédonien, le troisième Nabuchodonosor, le quatrième Jules César.

De Salomon, qui fut roi de Judée et de Jérusalem, je ne trouve pas que de son temps il y ait eu des conquêtes, des coups de lances ou d'armes tranchantes, mais son esprit et sa sagesse furent si grands, et il sut gouverner de telle façon que, en son temps, il n'y eut dans le monde aucun roi aussi puissant par le nombre de ses sujets et ses richesses[7]. Il ne mena pas de guerres mais maintint son royaume en paix, en grande tranquillité et en justice. Il régna sur les douze tribus d'Israël, qui formaient un peuple innombrable. Il eut en son pouvoir tout le pays des Philistins. Des fleuves de Babylone jusqu'à l'Égypte, on comptait douze grandes provinces. Dans l'une d'elles, il y avait quarante cités. Tous le servaient et lui payaient tribut.

Il monta sur la montagne de Gavaon pour y sacrifier et faire des offrandes à Dieu et Dieu lui apparut de nuit en songe et lui dit: «Demande ce que tu voudras et je te le donnerai.» Salomon répondit: «Seigneur, tu as fait beaucoup de bien et beaucoup de grâces à David, mon père, ton serviteur, parce qu'il a toujours marché devant toi dans la vérité et dans la justice, et avec un cœur droit envers toi. La grâce que tu lui as faite, tu la lui as toujours conservée. Tu lui as donné un fils pour qu'il régnât après lui à sa place ainsi qu'il en est aujourd'hui. Ainsi Seigneur Dieu, tu m'as fait régner, moi ton serviteur, à la place de David, mon père. Je suis un jeune garçon et un enfant qui ne connaît ni ses entrées ni ses issues, ton serviteur que tu as choisi au milieu de ton peuple innombrable qui ne peut être ni compté ni estimé à cause de sa grande multitude. Puisque cela te plaît, donne-moi un cœur rempli de sapience afin que je puisse juger ce grand peuple qui est tien et discerner entre le bien et le mal. Qui est celui qui pourra juger ton peuple?»

Le discours de Salomon plut beaucoup au Seigneur parce qu'il avait exprimé sa demande de cette façon. Et le Seigneur dit cette parole: «Parce que tu n'as pas demandé pour toi longue vie ni richesses, ni de vaincre et de tuer tes ennemis, mais que tu as demandé pour toi la sagesse afin de bien juger, considère qu'il t'est accordé selon tes paroles. Qu'il te soit donné un cœur sage

[7] Pour ce qui suit, cf. 1 Rs 2.

et intelligent, tel qu'avant toi personne ne t'a été semblable ni ne paraîtra après toi. Mais que te soit donné ce que tu n'as pas demandé: richesses et bonne fortune, de sorte qu'aucun des rois qui viendront après toi ne te ressemblera. Si tu suis ma voie et observes mes préceptes et si tu fais ce que je prescris, comme l'a fait ton père, je prolongerai tes jours.»

Salomon prononça trois mille paraboles. Il fit cinq mille cantiques. Il disputa, voulut connaître la nature de tous les arbres et examiner toutes les plantes, depuis le cèdre qui naît dans le Liban jusqu'aux petites herbes qui poussent sur les murs. Il disserta, en les distinguant, sur les bêtes, les oiseaux, les reptiles et les poissons. Les rois et tous les peuples de la terre venaient pour entendre sa sagesse.

Il établit douze prévôts qui administraient tous ses domaines, chacun un mois durant. Il fit édifier le temple de Jérusalem qui fut une œuvre grande et merveilleuse, et il l'acheva en sept ans. Les hommes qui coupaient le bois des cèdres dans le Liban, ceux qui l'apportaient et le travaillaient, ceux qui taillaient les pierres pour le temple – toutes pierres de grand prix – étaient au nombre de cent quatre-vingt mille. Ceux qui mettaient les matériaux en place n'étaient pas des douze tribus d'Israël, mais ceux qui commandaient les travailleurs, au nombre de trois mille et trois cents, appartenaient à ces tribus.

Toutes les colonnes étaient d'airain, et il y en avait quelques-unes d'argent. Tous leurs piédestaux étaient d'argent et leurs chapiteaux d'or. Toutes les sculptures des ouvrages étaient en or et ornées de pierres précieuses. Les pavements, les garnitures du temple, les vases des sanctuaires, le chandelier de douze branches et les lampes, tout était en or.

Il y avait au milieu du temple, chacun en haut d'une colonne, deux anges en or, les ailes déployées et si grandes qu'ils se touchaient l'un l'autre par la pointe de leurs ailes et qu'avec les autres pointes ils touchaient les deux murs du temple. En face se trouvait l'autel de la couronne d'or et ses sièges. Le temple avait soixante coudées géométriques de long, autant en hauteur, vingt en largeur. Les portes étaient hautes de vingt coudées. Les tables étaient en cristal, leurs enchâssements en or, et elles étaient garnies de petites pierres d'un grand prix. Plus splendides encore étaient les palais de Salomon et son trône, ouvrage magnifique qu'il fit mettre dans le bocage du Liban.

Salomon prit beaucoup de femmes, de celles que Dieu lui avait défendues, et il s'adonna beaucoup à la volupté. Il vécut charnellement. Il a dit qu'il avait rassasié ses sens de tout ce qu'ils convoitèrent: les yeux, de regarder de belles choses, hommes et femmes, rois, ducs, comtes, chevaliers et autres gens richement parés, grands bois, gibier, viandes, vergers, arbres fruitiers, oiseaux, poissons, animaux de toutes espèces, métaux, pierres, objets d'art, mer, navires, de toutes dimensions, et tout cela en quantité; aussi l'ouïe, d'entendre toutes sortes d'instruments et de chants; de voix d'hommes et de femmes, les sons très suaves et accordés des oiseaux et de l'eau, tout ce qui pouvait plaire à ce sens; et, également, l'odorat, le goût et le toucher.

Il eut soixante épouses reines et trois cents concubines. Il en usait tellement qu'elles détournèrent son cœur et le rendirent mauvais envers Dieu. Il fut tellement vaincu et assujetti par elles au péché qu'il s'écarta de Dieu, méconnut toutes les grâces qu'Il lui avait faites et adora les idoles que ses femmes adoraient, car il avait pris pour femmes des reines et des grandes dames qui n'étaient pas de la Loi. Pour leur amour, il adora Astarté, déesse des Sidoniens, Kemos dieu de Moab, Milkom dieu des Ammonites. Pour cela Dieu lui suscita pour adversaire Jeroboam, et. lui dit: «Parce que ton père fut bon et a suivi ma voie, je ne diviserai pas le royaume pendant ta vie. Mais parce que tu as été mauvais, c'est par ta main que le royaume sera divisé. Il ne restera à ton fils que la tribu de Juda, et les onze autres lui seront enlevées.»

Salomon régna quarante ans. Il mourut usé. Il vieillit aussi vite en raison de son abus des femmes. Notre mère la sainte Église l'a condamné au châtiment éternel. À cause de cela, bien qu'elle chante sa sagesse, parce qu'on sait qu'elle lui fut donnée par Dieu, elle ne lui accorde pas cet honneur de parler de la «leçon du Livre de Salomon», comme elle chante les leçons des autres saints prophètes qui furent toujours amis de Dieu. Cependant certains sont d'opinion que, puisqu'à la fin il fut prévenu par Dieu, il se pourrait qu'il ait fait pénitence, et que la bonté du Seigneur n'ait pas laissé perdre celui dont Il avait fait une arche de sainte sagesse, et qui par prophétie a tant loué la Vierge sainte Marie, et que la Vierge doit toutefois intercéder pour lui. Mais la parole divine qui dit *ubi te de nuevo, ibi te judicabo* est contre lui.

[2] *Le deuxième fut Alexandre le Macédonien : comment il vainquit Darius, roi de Médie et de Perse, et Porus.*

Le deuxième fut Alexandre le Macédonien, fils du roi Philippe et de la reine Olympias, qui était de Grèce. Il fut donné, pour être instruit, au grand philosophe Aristote qui lui enseigna les sept arts, la philosophie et la métaphysique, et à connaître par la physionomie la nature de tout homme. Comme Aristote savait bien qu'Alexandre se verrait en de grands travaux avant de tirer la Grèce de la sujétion de Darius, dont les Grecs étaient tributaires avant sa naissance, et qu'il avait grande volonté de la délivrer par la force des armes, il lui donnait enseignements et leçons de la façon suivante[8].

«Aristote commença en homme qui sait bien parler,
Et dit: "Fils, tu es arrivé à bon âge.
Si tu veux être un homme de bien, fais qu'il soit bien préparé,
si tu veux continuer comme tu as commencé.
Tu es fils de roi et tu as grande clergie.
Depuis ton enfance tu montres grande chevalerie.
Je vois en toi la diligence que je voudrais pour moi.
Tu l'emportes de beaucoup sur tous ceux qui vivent aujourd'hui.
Fais toujours en prenant conseil tout ce que tu auras à faire.
Parle avec tes vassaux de ce que tu voudras faire.
Ils te seront plus féaux si tu fais ainsi.
Par dessus tout, garde-toi de trop aimer les femmes.
Une fois que l'homme s'est lié avec elles,
Toujours il recule et perd toute prud'homie.
Il peut perdre son âme, car Dieu l'abhorre.
Il peut très facilement tomber en grande disgrâce.
Ne sois pas ivrogne ni glouton.
N'aime ni n'écoute le flatteur.
Sois ferme et vrai dans ta parole.
Si tu ne fais pas cela, tu ne vaudras pas un denier.
Ne confie pas tes affaires à homme de basse condition,
Car il te fera avoir mauvais résultat et tu ne pourras pas y remédier.
Il te fera défaut dans le besoin comme la mauvaise rêne.

[8] Tout ce chapitre est inspiré du *Libro de Alexandre*, poème épique castillan du XIII[e] siècle.

Il te mettra en lieu dont Dieu te préserve.
Mais si tu en vois un qui se distingue par son inclination au bien,
Ne pas lui montrer que tu l'aimes serait déloyauté,
Car les hommes n'ont pas la grâce en héritage,
Mais elle est à qui Dieu la donne par sa miséricorde.
Qui veut conquérir les royaumes d'autrui,
Il faut qu'il sache bien férir avec l'épée.
Il ne doit pas fuir pour deux ennemis seulement ou pour davantage.
Mais se porter en avant, et ou bien vaincre ou mourir.
Fils, quand tu devras mettre en marche tes armées,
Ne renonce pas à emmener les vieux pour ne prendre que les jeunes,
Car les vieux donnent de fermes conseils qui valent pour le combat,
Et quand ils sont sur le terrain, ils ne se laissent pas vaincre.
Ceux dont tu sais qu'ils feront leur devoir,
Dis leur de le faire, car bien ils te comprendront.
Promets leur de bonne grâce tout ce qu'ils voudront
Car il y en aura quelques-uns qui jamais ne le prendront.
Quand tes ennemis seront en vue,
Pense ton affaire du mieux que tu pourras.
Garde tes arrières, ne quitte pas l'endroit où tu seras,
Ou dis aux tiens qu'ils seront des femmes.
Conduis bien tes escadrons, et fais-les aller au pas.
Dis leur que pour rien ils ne veuillent se débander.
Celui qui le voudrait, fais-le rentrer dans le rang
Jusqu'à ce que vienne le moment où tu leur commanderas de férir.
Que les arbalétriers tirent sur ceux qui sont le plus éloignés.
Que les cavaliers frappent ceux qui sont le plus proches.
Les escarmoucheurs et les porte-pavois,
Ceux-là, tu les placeras toujours en avant-garde.
Au début de l'action, sois le premier,
Montre bien qui tu es à celui que tu trouveras devant toi
Ne pousse pas de grands cris, ne sois pas grand hurleur.
C'est aux coups que l'on connaîtra le chevalier.
Frappe sans cesse, ne leur laisse pas de trêve,
Qu'ils n'aient pas le temps de tourner les épaules.
Celui qui, dans le combat, épargne son adversaire,

Cherche la mort de ses propres mains.
Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les tiens étaient vaincus,
Toi, reste sur le champ de bataille, bien qu'ils s'enfuient.
Ils se tiendront pour déshonorés lorsqu'ils ne te verront plus.
Ils reviendront tous vers toi, malgré qu'ils en aient.
Grande sera alors la clameur et grande la mêlée.
Que rien ne protège celui que tu pourras frapper.
Et si le déjeuner fut bon, meilleur sera le goûter.
De la honte qui te fut faite, voici le remède.
Quand, ce que Dieu veuille, la bataille sera gagnée,
Que ne te vienne pas la convoitise de rien prendre pour toi.
Partage ce que tu auras avec tes gens épuisés.
Tu auras ainsi l'honneur, qui vaut double part.»

J'ai placé ici ces enseignements pour autant qu'ils relèvent de l'art de chevalerie. Je les ai donnés en vers parce qu'ils plaisent davantage qu'en prose.

Alexandre leva une grande armée. Il combattit le roi Nicolao[9], le vainquit en bataille rangée et le tua. Il n'avait pas encore vingt-deux ans accomplis lorsqu'il alla en guerre contre Darius, roi de Médie et de Perse. Darius utilisa contre lui beaucoup d'artifices de guerre – chausse-trappes empoisonnées placées sous la terre, éléphants chargés de châteaux de bois d'où combattaient des soldats, basilics dont le regard tue les hommes, et des troupes innombrables. Il triompha de tout cela. Alexandre vainquit Darius par sa valeur et sa science. Il le poursuivit jusqu'à l'acculer à la mort. Mais ce sont les vassaux de Darius qui le tuèrent pour gagner la faveur d'Alexandre. Au lieu de faveur, il les fit pendre pour avoir tué leur seigneur.

Les rois avaient usage, avant ce temps là, d'emmener leurs femmes, leurs enfants et de grands trésors aux armées. Alexandre eut tout. Il remit en liberté la reine et toutes les femmes. Il épousa Roxane, la fille de Darius. Ensuite, il alla conquérant des pays, donnant des lois selon lesquelles vivraient désormais et jugeraient les peuples. Il faisait mettre à mort les rois, les tyrans et ceux qui ne faisaient pas justice.

Il combattit Porus qui était très fort et très puissant. Il eut bataille avec lui et le vainquit. Porus s'enfuit. Alexandre le suivit jusqu'aux Indes. Il y eut un accord entre eux pour qu'il n'y

[9] Nicolao, roi d'Acarnanie.

eût plus de bataille et que ne périt pas tant de monde des deux côtés. Ils décidèrent qu'eux seuls se battraient. Le vainqueur resterait le seigneur du vaincu et de son pays. Porus était de la race des géants. Il était grand et fort.

Tous deux entrèrent seuls dans la lice. Alexandre l'emporta sur Porus grâce à un artifice. Porus dit que s'il était fort, il avait rencontré plus fort que lui, et pour cela Alexandre ne voulut pas le tuer. Porus lui baisa la main[10]. Alexandre lui donna ses lois et le laissa régner en son pays

L'histoire d'Alexandre rapporte que, par un grand artifice, il fit atteler sous un même joug deux griffons, qui sont les oiseaux les plus forts du monde. Quant à lui, il se fit attacher entre eux dans un panier de cuir. Il leur montrait de la viande qu'il tenait en l'air devant eux, de sorte qu'ils volèrent si haut en cherchant à atteindre cette viande qu'ils arrivèrent tout près de la sphère du feu. Alexandre était savant et reconnut qu'il ne pouvait pas aller plus avant. Il abaissa la viande et les griffons allèrent là où il voulut les conduire. De là, il regarda la terre et les îles, comme elles sont entourées de mers, et comme la terre est partagée en trois parties dont l'une est aussi grande que les deux autres et même davantage. Il reconnut les grands fleuves et les hautes montagnes, où ils commencent et où ils finissent. Il abaissa la viande et les griffons revinrent sur la terre.

L'histoire dit encore qu'il fit faire un coffre de verre, muni d'une longue chaîne. Il s'y fit descendre en haute mer, le coffre étant attaché à un grand navire Il ordonna de cingler autant qu'on le pourrait, et de le laisser là cinq jours. Il observa les poissons. Il vit comment les plus grands mangeaient les plus petits, comment ils opéraient des coups de main et se tendaient des embuscades et des pièges. Il dit que jamais il n'avait été aussi obéi ni si bien considéré et que les plus grands poissons venaient lui faire révérence et protégeaient le coffre des rochers. Ses vassaux l'aimaient beaucoup: ils le retirèrent de là le troisième jour.

Il alla en pèlerinage, déchaux et à pied, au prix de grandes fatigues, jusqu'à des montagnes sombres où se trouvaient deux arbres, celui du soleil et celui de la lune, qui prédisaient leur destin aux hommes Il fit de grandes offrandes et des sacrifices, et présenta sa demande. L'arbre du soleil lui parla ainsi:

[10] Le baisemain: rite castillan d'entrée en vassalité.

«Tu seras seigneur du monde en peu de temps
mais tu ne reviendras jamais dans ton pays.»
Il se tut, et alors parla l'arbre de la lune:
«Ne te laisse pas abattre par ce que je te dis:
des traîtres te tueront, car il en a été ainsi ordonné.»

Il voulut savoir qui serait le traître mais il ne put jamais obtenir de réponse, et s'en retourna vers ses gens. De là il s'en fut en Judée, qu'il conquit. Puis il se rendit à Jérusalem. Les juifs eurent grand-peur de lui. Ils sortirent en grande procession pour le recevoir, l'évêque revêtu de ses habits sacerdotaux et portant les [tables] de la Loi dans ses mains. Alexandre descendit de son cheval, s'agenouilla devant l'évêque et adora [les tables] de la Loi à cause d'une vision qu'il avait eue. Il entra en grand triomphe dans Jérusalem. Il pénétra dans le temple, mit son idole sur l'autel de la couronne d'or et l'adora.

Il reçut le tribut, et ce fut là que l'on résolut sa mort, mais on reconnut qu'il ne pourrait être tué que par traîtrise. Les juifs parlèrent avec le comte Antipater et convinrent avec lui de ce qui fut réalisé par la suite. L'auteur dit ici que depuis la mort d'Alexandre jusqu'à maintenant, il ne s'est jamais fait trahison où n'ait participé un juif ou un descendant de juifs.

De là, Alexandre se rendit en Chaldée, et il conquit les pays d'alentour. Il alla à Babylone où il fut reçu pour seigneur. Là, on lui apporta les tributs et les présents de toutes les contrées. Ce même jour, il fit dresser toutes les tentes dans la campagne. Il monta sur une haute chaire et il prêcha à très haute voix sur les raisons de sa geste. Tous furent satisfaits de lui, tous baisèrent sa main et le reconnurent pour leur seigneur. Il reçut les tributs en grande gloire et en grand triomphe.

Ce même jour, Jobas, son vassal, lui donna le poison dans une coupe, sur le conseil du comte Antipater. Alexandre sut qu'il allait mourir. Il partagea ses conquêtes entre ses jeunes compagnons et les nobles qui avaient été élevés avec lui depuis son enfance. Il donna l'Égypte à Ptolémée, la Judée à Antiochus, la Perse à Parmenion, Antioche et les terres nicolaïques[11] à Apollonius, et ainsi de suite aux autres. Il mourut et ordonna que son corps fût porté à Corinthe, que l'on appelle aujourd'hui Alexan-

[11] Les terres nicolaïque: celles du roi Nicolao.

drie en honneur de lui. Alexandre avait vingt-deux ans quand il commença ses conquêtes et il mit douze ans à les accomplir.

[3] *Il est conté ici du troisième prince, qui fut Nabuchodonosor, roi de Perse et de Ninive, la grande cité, et de Babylone*[12].

Le troisième prince fut Nabuchodonosor. Il était du lignage[13] de Darius, roi de Perse et de Babylone. Il alla combattre Arphaxad, seigneur de cent vingt provinces, qui avait édifié la cité d'Ectabane, très forte, très peuplée, et riche. Il le vainquit, s'empara de ses terres et en fut le seigneur ainsi que de la grande cité de Ninive, de la Médie, de la Perse, jusqu'à la Judée. Il conquit la Judée et Jérusalem. Il emmena le roi et les juifs prisonniers à Babylone. Il enleva tous les ornements, les vases et les portes du temple qu'il détruisit.

Il fit faire une très grande statue à son image, s'appela Dieu, et ordonna à tous les peuples d'adorer son image. Il envoya deux grands princes de sa maison, avec des troupes nombreuses et bien approvisionnées, conquérir diverses contrées pour les soumettre à son autorité. Il envoya Holopherne assiéger Béthulie. La famine était telle dans la ville que, pour manger, on allait jusqu'à payer trente deniers la tête d'un âne ou d'un roussin.

Les habitants décidèrent que si Dieu, en qui ils croyaient, ne leur envoyait pas quelque secours dans les quatre jours, ils donneraient la ville à Holopherne. Il y avait dans la ville une grande dame appelée Judith. Elle était très belle. Elle craignit de devenir la captive de quelque homme de vile condition. Elle se recommanda à Dieu et prit avec elle une de ses chambrières. Elle sortit de la ville et s'en fut auprès d'Holopherne à qui elle dit: «Seigneur, la ville se rendra d'ici à quatre jours, et je suis dame de haut parage. Je ne voudrais pas être la captive d'un homme bas et de vile condition mais la tienne. Reçois-moi en ta garde.» Holopherne répondit: «Pour les nouvelles que tu m'apportes, je te veux toi et tout ce qui est à toi. Entre dans la ville et sors en quand tu voudras, sans aucune crainte.»

[12] Tout le chapitre est inspiré par la Bible: Jdt 1, 1-2, 7-15, 9, 1-34; 1 Rs, 24-5; 2 Chr 36, 5-21; Dan 2, 2-30.

[13] Il faut entendre qu'il comptait Darius parmi ses ascendants.

Il y eut grandes réjouissances chez les assiégeants quand on sut que la ville se rendait à eux. Les fêtes achevées, après que l'on eut dîné, Holopherne dit: «Vous, Judith, vous dormirez ici, avec moi, dans mon lit.» Elle répondit: «Seigneur, il me plaît d'obéir à votre commandement, mais laissez-moi faire auparavant ma prière et ensuite j'irai à vous dans votre lit.»

Elle s'écarta pour faire sa prière, et s'attarda là un grand moment. Quand elle revint vers le lit, elle y trouva Holopherne endormi et bien hors de ses gardes. Elle prit l'épée qu'il avait à son chevet et lui coupa la tête. Elle la mit sous son manteau et s'en fut à la ville avec sa chambrière. Elle passa devant les gardes qui la laissèrent sortir selon qu'il avait été ordonné.

Quand vint le jour, les habitants de la ville rendirent grâce à Dieu. Ils mirent la tête au bout d'une lance. Ils l'élevèrent au-dessus du rempart en poussant de grands cris en direction du camp ennemi et en montrant par des signes qu'ils avaient la tête d'Holopherne. Les assiégeants allèrent à la tente de leur seigneur et le trouvèrent mort et décapité. Leur frayeur fut si grande qu'ils levèrent le camp et s'enfuirent. Les gens sortirent de la ville et en tuèrent beaucoup. Ils mirent le camp à sac.

Ensuite Nabuchodonosor envoya Sennacherib assiéger la ville de Lakis. Il l'assiégea pendant de nombreux jours sans pouvoir la prendre à cause des prières que faisait Isaïe, fils du *fidalgo* qui la défendait. Dieu entendit Isaïe et en une seule nuit quatre-vingt mille hommes moururent dans leurs lits. Les autres s'enfuirent, vaincus non par des coups de lances et de couteaux mais par la volonté de Dieu.

Après cela, Nabuchodonosor fit un songe très épouvantable. Il voyait dans son rêve une image d'homme ou une statue dont la tête était en or, la poitrine et les bras en argent, le ventre et les cuisses en cuivre, les jambes et les pieds en fer, et une partie des pieds était en argile. Une pierre roulait de la montagne, et elle n'était pas lancée par main d'homme. Elle donnait dans les pieds de l'image et la changeait en cendres. Cette figure fut interprétée par le prophète Daniel. Ensuite Dieu déposa Nabuchodonosor de la seigneurie. Privé de mémoire, il erra comme une bête, pendant quinze ans, et ses peuples ne le connaissaient plus. Cela lui arriva par le péché qu'il avait commis, lorsqu'il avait méconnu Dieu en faisant faire sa statue et en se faisant appeler Dieu. Ensuite Dieu lui rendit sa mémoire et le rétablit dans son royaume, et il reconnut le pouvoir de Dieu.

[4] *Le quatrième fut Jules César, empereur de Rome. Il est conté comment il fut dictateur et comment il tua Catelin, et ensuite comment il conquit l'Espagne et comment il vainquit le grand Pompée.*

Le quatrième prince fut Jules César. Des rois gouvernèrent la ville de Rome depuis Remus et Romulus, fils de Mars, qui la peuplèrent, jusqu'à Tarquin, lequel fut mauvais et que l'on tua pour cette raison. Il y eut jusqu'à lui vingt-quatre rois. Après Tarquin, on ne voulut plus de roi à Rome. On établit des tribuns. On prit l'homme le plus sage dans chacun des lignages les plus considérables, de là vient le nom de «tribun[14]». À raison de un par lignage, il y eut cent vingt tribuns. Comme ils étaient âgés, on les appelait les «senex» parce qu'on dit «senex», en latin, pour vieux. On appela «sénateur» leur office, et aujourd'hui on emploie «seigneur» comme titre d'honneur, parce que le mot signifie: vieux, qui a du jugement. Ces tribuns gouvernaient Rome et toute sa seigneurie[15].

Il y avait beaucoup de plaintes en justice et d'affaires. Parmi les sénateurs, du fait de leur nombre, les discussions étaient nombreuses et les opinions partagées. En conséquence, ceux qui avaient à se prononcer prenaient du retard, et il en résultait de grands dommages pour Rome. Afin d'abréger les affaires, les sénateurs décidèrent de choisir deux hommes très entendus, qui siègeraient avec eux au chapitre[16], assis en un endroit élevé. Ces deux là devraient tenir compte de tous les arguments présentés par les sénateurs et les dicter. Après les avoir évalués, ils décideraient du mieux qu'il leur semblerait. Les sénateurs donnèrent à ces hommes le nom de «dictateurs», et à leur office celui de «dictature».

Il y avait alors à Rome Jules César, de l'un des plus grands lignages de la ville. Il était recteur d'un temple qu'il avait fait édifier hors de Rome, et où l'on plaçait les femmes nobles réduites à la pauvreté, les orphelines et les dames et demoiselles qui ne pouvaient pas se marier selon leur condition. Il était homme de petit état, mais on le trouvait vertueux, de grand sens, de grande

[14] Lignage est ici synonyme de «tribu», étymologie de «tribun».

[15] Le rapprochement étymologique *senatus / seniores* provient d'Isidore de Séville (*Étymologies*, IX, 4, 8). Seigneurie: les territoires soumis à Rome.

[16] L'auteur entend par «chapitre» (*capitulo*) à la fois le Sénat et le lieu ou siègent les sénateurs.

justice et sincère. On donna cet office de dictateur à lui et à un autre que l'on appelait Catelin[17], homme de grand lignage, très entendu et avisé. Ils appartenaient à des lignages rivaux mais ils étaient amis.

Il arriva un jour qu'un jeune homme de la ville, grand débauché, avec d'autres jeunes gens dissolus, ne pouvant avoir une jeune fille dont il était amoureux, fille d'une dame veuve de grand lignage, entra dans sa maison, la prit et la viola. Pleurant et poussant de grands cris, la mère réclamait justice. Le dictateur Catelin demeurait dans la même rue. Il vint au jeune homme et lui demanda comment il avait eu l'audace de commettre un tel forfait.

Il y avait alors à Rome une ordonnance qui condamnait l'auteur d'un tel acte à donner incontinent une quantité déterminée d'argent à sa victime pour lui permettre de se marier. Sinon il était mis à mort. Le jeune débauché dit: «Voici la somme que je dois à ta fille, selon la loi de Rome. As-tu autre chose à réclamer de moi?» Il donna l'argent à la mère. Elle le lança dans la rue et poussa de grands cris, gémissant, maudissant Rome et celui qui observait de telles lois et avait fait une telle ordonnance. Là-dessus passa Jules César qui venait du temple des Dames, et il apprit le sujet de la querelle. Il dit au jeune homme: «Comment as-tu osé faire cela?» L'autre répondit: «J'ai payé selon l'ordonnance de Rome. Je ne dois rien de plus.» La dame dit alors: «Jules, ceux dont tu descends ne buvaient pas le sang de leurs amis mais ils mangeaient le sang de leurs ennemis.» Jules comprit alors qu'un forfait comme celui-là, qui était un crime de sang, devait être puni par le sang. Il prit le jeune homme et le fit pendre devant la porte de la dame, là où il avait fait violence.

Jules César fut aussitôt accusé devant le Sénat d'avoir transgressé la loi de Rome et usé d'une autorité qui n'était pas sienne. Il répondit qu'il pouvait faire à bon droit ce qu'il avait fait. Il déclara aux sénateurs: «Vous savez bien comment, à cause de votre insuffisance, vous nous avez établis pour que nous fassions ce que vous ne pouviez faire et pour que, après avoir examiné vos arguments, nous décidions par dessus vous. Vous avez renoncé à votre pouvoir et vous nous l'avez donné, et nous pouvons décider par dessus vous, et non pas vous par dessus nous. J'ai vu

[17] Il s'agit de Catilina.

que cette loi était défectueuse et je l'ai corrigée en mieux. Si Catelin n'a pas agi de même que moi, il mérite de perdre son office. La loi que Rome a faite en cette matière, moi je la défais et je l'améliore en raison du pouvoir qui m'a été donné.»

Les sénateurs virent que Jules avait parlé droitement et fait bonne justice. Ils se repentirent de n'avoir pas fait attention au fait que le pouvoir qu'ils lui avaient donné s'étendait jusque là, et ils ne purent pas le lui enlever en bonne justice. Dorénavant Jules fut tenu pour homme de grand sens, et pour juste et valeureux. La cité lui donnait une grande marge pour y exercer la justice. Il commença dès lors à gagner en autorité, à avoir un grand parti, à être fort craint des méchants et aimé des bons. Catelin aussi, mais si grands étaient l'envie qu'il portait à Jules et le chagrin que lui donnait la haute situation qu'il avait acquise et qu'il acquérait chaque jour, qu'il lui voulait tout le mal possible.

Les sénateurs s'aperçurent de leur rivalité, et comment chacun d'eux luttait pour l'emporter sur l'autre. Ils décidèrent de les séparer afin d'éviter des dommages à la cité. Ils firent Jules capitaine de tous les gens de la ville afin qu'ils fussent tous placés sous son commandement et qu'il fût inspecteur et payeur de toute la république. Ils donnèrent aussi le même commandement à Catelin mais sur les gens des territoires hors de Rome. Ils donnèrent de grandes responsabilités à l'un et à l'autre.

Catelin sortit de Rome pour aller gouverner ces territoires. Il se rendit très puissant. Il commandait à beaucoup de monde. Jules, de son côté, avait beaucoup d'autorité dans la ville, et son pouvoir s'était beaucoup étendu car les Romains étaient tous contents de lui parce qu'ils le trouvaient très juste, vrai et ferme dans tous ses actes.

Catelin, poussé par la grande jalousie et la haine qu'il portait à Jules, et par crainte de lui, ne cessait pas d'accroître sa puissance de toutes les façons possibles. Il commença à piller et à accabler d'impôts tous les cantons dépendant de Rome, de sorte qu'il n'accomplissait plus son mandat, et que surgissaient de nombreuses plaintes contre lui. Rome dépêchait vers lui mais il méprisait ses injonctions.

On lui envoya dire que, puisqu'il en était ainsi, il eût à sortir du territoire et à aller combattre les ennemis de Rome. Il réunit de grandes forces pour venir à Rome. On ne voulut pas l'y recevoir. Il assiégea alors la ville. Il la tenait étroitement encerclée, tuant ou faisant prisonniers tous ceux qu'il pouvait prendre. On

appela Jules César au Sénat; et on lui dit: «Jules, ta mère[18] a eu beaucoup de peine pour t'élever et te faire parvenir au grand état qui est le tien aujourd'hui. Tu vois combien de déshonneurs et de honte elle souffre à cause de toi. Une mère qui a un tel fils devrait être défendue et honorée. Ce serait un grand dommage qu'elle eût à maudire le lait qu'elle t'a donné et l'éducation que tu as reçue d'elle. Prends de ses biens tout ce dont tu auras besoin. Sors de la ville et défends-la.»

Jules savait bien que cela devait finir ainsi. Il réunit toutes les forces de Rome, et prit de grandes précautions dans la ville parce qu'une bonne partie de ses ennemis s'y trouvaient. Il sortit avec beaucoup de monde, défit et tua Catelin. Désormais Jules fut beaucoup plus considéré.

Il y avait à Rome un grand personnage appelé Crassus Pompée. Il était parent de Catelin. Lui et Jules se détestaient beaucoup et il y avait de grands partis pour l'un et pour l'autre. Les sénateurs avaient toujours pour coutume d'envoyer des conquérants soumettre les diverses parties du monde. Ils décidèrent de réconcilier ces deux hommes et de les envoyer faire des conquêtes. Crassus Pompée épousa la fille de Jules. On l'envoya contre l'Orient et Jules contre l'Occident, avec de grandes forces. On donna à chacun d'eux un délai de cinq ans pour réaliser la conquête. Les cinq ans accomplis, ils devaient revenir à Rome.

Pompée conquit beaucoup de contrées et livra de très grandes batailles. Il revint à Rome au terme fixé, plein de grandeur, riche et honoré. Il fut désormais appelé le grand Pompée. Il repartit à la conquête pendant trois autres années. Jules César poursuivit ses conquêtes jusqu'en Espagne, et elles le retinrent pendant dix ans. Il retourna ensuite à Rome avec une grande puissance, très riche et très honoré, ayant conquis nombre de royaumes et de provinces. Il fut reçu à Rome en grand triomphe, ce qui déplaisait à beaucoup. Il fut aussitôt accusé dans le chapitre d'avoir contrevenu au mandement de Rome, parce qu'il n'avait pas été de retour au bout de cinq ans. Jules dit alors: «Je suis fils de Rome, libre et non esclave. Moi, comme fils de Rome, j'ai rempli son mandat pendant cinq ans et, en vertu de ma liberté, j'ai pris cinq autres années, et j'ai pu le faire de bon droit. Outre que

[18] C'est à dire Rome.

ce que j'ai gagné, je l'ai entièrement donné à ma mère, et je suis son fils obéissant.»

On comprit qu'il parlait avec raison et on l'honora davantage encore à Rome. Les Romains se tenaient pour très honorés et très puissants d'avoir deux hommes tels que Jules et le grand Pompée. Ils décidèrent de les honorer et de leur donner de grandes forces afin qu'avec elles ils allassent conquérir les pays et les soumettre à la domination de Rome. Ils les firent empereurs. Le blason de la bannière de Rome était un aigle de sable sur champ d'argent. Ils donnèrent à chacun une bannière avec un aigle.

L'amitié ne put pas durer longtemps entre eux. Ils ne purent jamais bien s'accorder tant sur les affaires de la cité que sur celles du dehors, parce que chacun d'eux voulait pour lui en toutes choses l'honneur et l'avantage. Ils devinrent si ennemis qu'on ne put jamais les mettre d'accord. Bien que Rome les ait réconciliés plusieurs fois, cela ne durait pas. Ils réunirent de grandes forces et se livrèrent une grande bataille dans laquelle Jules César fut vaincu[19]. Pompée ne se soucia pas de le poursuivre car il crut bien que jamais il ne pourrait se relever de sa défaite. Jules dans sa fuite arriva de nuit au bord de la mer et trouva un pêcheur qui avait une barque et il lui demanda de l'emmener sur cette mer. Il monta dans la barque et s'en fut là où il avait laissé sa femme. Tous ses gens se rassemblèrent autour de lui. Il leur dit: «Pompée n'a pas su vaincre et Jules César n'a pas été vaincu.» Ils étaient étonnés de ces paroles, car ils le voyaient vaincu. Lui parlait ainsi parce que Pompée ne l'avait pas poursuivi jusqu'à la mort, et parce que Pompée savait bien quel homme il était, et que si lui César avait vaincu Pompée, il ne l'aurait pas laissé échapper ainsi car tant qu'un homme vit il peut se venger, vu que la roue tourne, et à cause de cela on dit également «Chance *et* Fortune», parce qu'elle n'est pas toujours une.

Jules César ne prit pas de repos avant d'avoir réuni des forces bien plus importantes que celles qu'il avait rassemblées jusque là, et Pompée fit de même. Ils se combattirent et le grand Pompée fut vaincu[20]. Il s'enfuit et prit la mer. Mais Jules avait tout dis-

[19] C'est la bataille par laquelle Pompée repoussa l'attaque de César contre son camp, près de Dyrrachium (48 avant J.-C.).
[20] À la bataille de Pharsale (48 avant J.-C.).

posé pour qu'en aucune façon il ne pût lui échapper et de manière à parvenir à l'atteindre par terre ou par mer. Il monta sur ses navires, et le poursuivit jusqu'à la mort. Celui qui voudrait savoir de ces batailles, qu'il lise Lucain, où il les trouvera plus longuement rapportées.

Jules s'appela, lui seul, empereur de Rome, et il en devint le seigneur. Des armes de Pompée et des siennes, qui étaient chacune un aigle, il fit un aigle à deux têtes, laissant entendre que les deux seigneurs n'en faisaient plus qu'un.

Ce Jules, quand il fut si grand et maître du monde, voulut connaître le nombre des hommes qu'il y avait dans tout l'univers, et il le sut de la manière suivante. Il ordonna que pour chaque tête d'homme et de femme, il lui fut donné un denier, selon une répartition par royaumes, provinces et cités, et, en descendant, par bourgs, villages, fermes et groupes de ruches; que chacun payât un denier pour chaque membre de sa famille, et que le tout lui fut porté à Rome. D'infinis millions de pièces de monnaie furent ainsi réunis. On appela cet amas de monnaie: «ère». Outre que ce fut une chose merveilleuse de voir réunies tant de pièces de monnaie, comme on sut d'autre part qu'autant de gens étaient soumis à un même seigneur, et en raison de la gloire qui échut ce jour-là à ce seigneur, on appela ce jour: «jour de l'ère de César». Jules ordonna qu'on datât désormais les événements du monde à partir de ce jour. Cette manière de compter a duré en Castille jusqu'au temps du roi don Juan le Catholique qui fut très bon chrétien mais qui était toujours vaincu, lui ou les siens, par ses ennemis[21]. Il semble que Dieu a permis que cet homme fût éprouvé jusqu'à la mort afin que plus grande fût sa gloire dans la vie qui doit durer toujours, ainsi qu'il en fut des saints martyrs de Dieu.

Jules César étant pleinement seigneur et au comble de sa prospérité, car il ne pouvait pas être davantage que seigneur du monde, avait encore des ennemis cachés dans Rome, de ceux qui avaient été du parti de Pompée, et ils concertèrent très secrètement sa mort. De quelque façon que ce fût, une dame de Rome l'apprit, et elle en eut grande peine. Elle n'osait pas en parler à Jules à cause de sa si haute grandeur, mais elle lui écrivit une lettre et elle se posta en un endroit par où il devait passer.

[21] Il s'agit de Jean I^er^ (1379-1390) qui subit une écrasante défaite à Aljubarrota. Le remplacement de l'ère hispanique par l'ère de l'Incarnation eut lieu en 1383.

Un jour, qu'ils avaient fixé, ses ennemis se réunirent au Sénat, et ils envoyèrent dire à l'empereur de venir très vite: il le fallait s'agissant d'une affaire très ardue. Ceux du parti de Pompée avaient placé dans le chapitre, et caché, dans un endroit obscur, des hommes armés. Ils avaient arrangé les choses pour ce jour-là parce qu'il n'y avait au chapitre que ceux de la faction de Pompée. Comme Jules arrivait en grande hâte par une rue, la dame sortit, saisit la bride de son cheval et lui dit: «Seigneur, ne va pas au chapitre avant d'avoir lu cette lettre.» Il prit la lettre, pensant qu'il s'agissait de quelque supplique ou de quelque plainte, la garda dans sa main et s'en fut au chapitre. Alors qu'il entrait dans une antichambre obscure, des hommes lui barrèrent la route, se jetèrent sur lui et se mirent à le frapper à grands coups de couteaux et d'épées. Il regarda autour de lui et vit qu'il ne pouvait en réchapper. Il ne cria pas, ne chercha pas à s'enfuir. De ses mains il rassembla ses vêtements, il les serra autour de son corps et se couvrit le visage. Il tomba, étendu sur le sol, afin de ne pas faire mauvaise contenance au moment de la mort.

C'est ainsi qu'on le trouva, drapé dans ses vêtements, le visage couvert, et la lettre dans sa main, et l'on vit qu'y était révélée toute la trahison qui lui avait été préparée. Quelques-uns dirent qu'il n'avait pas lu la lettre. D'autres dirent qu'il l'avait lue mais qu'il avait mieux aimé souffrir la mort plutôt que de montrer de la crainte. Tous ceux qui le voyaient dirent qu'ils n'avaient jamais vu une mort aussi belle et qu'il avait été remarquable dans la vie et remarquable dans la mort.

Avant sa mort Jules César dit un jour à Virgile qui était alors l'homme le plus savant qu'il y eût dans ces contrées: «Virgile, je suis très chagrin à cause de deux choses que je vois dans le monde: la première, que les noms de ceux qui ont accompli de grandes actions meurent avec eux; la seconde, que leurs tombeaux sont détruits par la longue durée du temps et ne se conservent pas. Puisqu'il ne reste rien d'autre de l'homme dans ce monde après sa mort, je voudrais que demeurassent de moi ces deux choses: le nom et le tombeau, et qu'ils durassent toujours tant qu'il y aura des hommes.» Virgile répondit: «Je ferai en sorte que ton nom et ta tombe durent dans le monde.»

On appelait le mois de juillet «quintil» parce qu'à cette époque, on faisait commencer l'année au mois de mars. César fit supprimer ce nom, et le remplaça par le sien. Il ordonna que dans tout le monde il fut appelé «juillet».

Le roi Salomon, qui fut roi de Judée, fit, par grande science, tailler à Jérusalem une pierre aussi haute qu'une tour, œuvre merveilleuse, avec son piédestal. Il ordonna, lorsqu'il mourrait, qu'on la dressât, que l'on mît ses ossements dans une pomme en or qui serait placée à son sommet. Après sa mort on voulut dresser la pierre On n'y parvint par aucun moyen et on ne put pas, non plus, la placer sur son piédestal. Elle était couchée dans un champ, et c'était chose merveilleuse à voir.

Virgile se rendit à Jérusalem et demanda aux juifs de la lui vendre pour qu'il l'emportât à Rome. Ils lui dirent comme par moquerie: «Autant de journées tu feras avec elle d'ici à Rome, autant de douzaines de pièces de monnaie de l'empereur tu nous donneras chaque jour.» Virgile dit que cela lui convenait. L'accord fut conclu, les juifs étant persuadés qu'on ne pourrait jamais emporter la pierre à Rome. Virgile fit faire beaucoup d'engins et de grands chars au moyen desquels il la sortit de la ville. Il fit aplanir les chemins par où elle devait passer. Il fit d'abord peu de chemin en beaucoup de jours, et il payait chaque jour ce qui avait été convenu. Puis en une seule nuit, il transporta la pierre à Rome, et un matin on la vit installée au milieu de la place[22].

Elle peut avoir environ vingt brasses. Elle a quatre faces, est bien travaillée et lisse. Grosse en bas, elle va en se rétrécissant vers le haut, toujours de plus en plus mince. Elle repose sur quatre figures d'animaux en cuivre et sur un piédestal fait d'une pierre d'un seul bloc d'où font saillie trois ou quatre gradins taillés dans la même pierre d'un seul bloc. Il y a au sommet une grande pomme en or où se trouvent, dit-on, les ossements de César. On les y déposa en grande pompe quand il mourut.

[5] *Des erreurs dans lesquelles vivaient les Gentils, et comment le roi don Rodrigue fit ouvrir les portes de la grotte de Tolède qu'avait fermées Hercule.*

Les Gentils n'avaient pas de loi[23]. Ils ne connaissaient pas Dieu mais adoraient les idoles et leur faisaient des sacrifices. Ils ne

[22] Il s'agit de l'obélisque du Vatican, situé au Moyen Âge face à Saint-Pierre, au milieu du cirque de Caligula; l'idée qu'il s'agissait du sépulcre de Jules César dut naître des premiers mots de la dédicace qu'il portait (en référence à Auguste et à Tibère): «DIVO CAESARI DIVI IVLII».

[23] La loi divine ne leur avait pas été révélée.

concevaient pas et ne savaient pas que les âmes, après la vie, pussent avoir une vie éternelle. Au contraire quelques-uns étaient d'opinion que lorsque le corps mourait, l'âme mourait aussi. D'autres estimaient que les âmes, dès qu'elles sortaient des corps, entraient après leur mort dans d'autres corps, naissaient une seconde fois et vivaient une autre vie et un autre âge. Certains d'entre eux pour cette raison cachaient sous terre de grandes richesses et plaçaient des signes de façon à pouvoir les retrouver une fois dans un autre corps.

L'auteur dit ici que don Rodrigue[24], qui fut roi d'Espagne et le dernier des souverains goths, était chrétien catholique, et qu'il sut comment le grand Hercule, qui avait conquis l'Espagne, était de la secte des Gentils et incrédule. Il avait appris par ses astrologues que des peuples d'Afrique devaient passer en Espagne, la ruiner et la conquérir tout entière. La ville de Tolède était alors capitale de l'Espagne, la plus forte et la plus magnifique de ses cités. Hercule y fit édifier une maison construite en grosses pierres de taille, partagée en deux nefs, laquelle existe toujours. Il lui fit des portes très solides, couvertes de fer, et il les ferma avec de fortes serrures. Il défendit qu'aucun des rois qui viendraient après lui n'eût l'audace d'ouvrir ces portes ni d'entrer dans ce palais, sous peine de sa malédiction. Il ordonna au contraire qu'aussitôt que le roi commencerait à régner, il mît aussitôt aux portes un autre cadenas ajouté à ceux qu'il y trouverait. Sinon il devait savoir que le jour où les portes seraient ouvertes, beaucoup de nations des peuples d'Afrique passeraient en Espagne, la ruineraient et la conquerraient tout entière.

Cet ordre fut observé jusqu'au temps du roi don Rodrigue qui fut le dernier roi du très noble et grand lignage des magnifiques rois goths. Quand il devint roi, on le pria d'apposer ses serrures aux dites portes, comme avaient fait tous les rois qui avaient régné avant lui en Espagne. Le roi Rodrigue savait bien qu'Hercule avait partagé l'opinion des Gentils et, pensant qu'il devait naître une seconde fois au monde, riche et puissant comme il l'avait été, il avait dû enfermer là de grandes richesses. Il se pouvait donc que ces injonctions et menaces fussent destinées à empêcher ceux qui viendraient après lui de s'en emparer.

[24] Le roi Rodrigue perdit son royaume à la suite de l'invasion musulmane de 711.

Aussi le roi Rodrigue, croyant trouver là de grandes richesses, fit ouvrir les portes. Il ne trouva rien de ce qu'il pensait y trouver mais on dit qu'il découvrit à l'intérieur un coffre placé dans un lieu caché. Il contenait trois fioles. Il y avait dans l'une la tête d'un More, dans l'autre une couleuvre, et dans l'autre une sauterelle. On raconte aussi qu'il y avait un écrit où il était dit de prendre garde à ne briser aucune de ces fioles, sinon le fléau qui détruirait toute la terre serait de la nature de celle que l'on briserait.

Cela, croyez-le si vous voulez, mais moi je ne veux pas le croire, parce que la religion ne permet pas de telles choses et la raison ne les admet pas. D'ailleurs, le passage d'une multitude de peuples et la destruction de l'Espagne n'ont pas été causés ni ne sont advenus du fait de l'ouverture des portes, mais par la justice de Dieu en raison des péchés des hommes, comme ce fut le cas lors du grand déluge de Thessalie, lors des plaies d'Égypte, de la submersion des sept cités, de Ninive et de Jérusalem. Toutes ses choses sont arrivées par la justice de Dieu et à cause des péchés des hommes.

On dit aussi que le pays fut perdu par le péché que commit le roi Rodrigue en prenant la fille du comte Julien[25]. Qu'il ait pris une fille de son royaume ne fut pas un péché aussi gravissime que le croient les gens: elle n'était ni mariée ni fiancée. Il se pouvait même que le roi n'ait pas été marié, de sorte que le péché était d'une gravité beaucoup moindre. Et Dieu ne punit pas en particulier, mais pour un péché universel. Or ce péché, un seul le commit et la punition fut universelle. C'est pourquoi, il faut comprendre que les péchés que commettaient alors les gens étaient détestables aux yeux de Dieu, et si grands qu'il ne pouvait les souffrir. C'est pourquoi, il lui fallut exécuter sa justice.

Mais cette *Chronique*[26] a été écrite en ce temps là, et par ceux qui voulaient disculper le comte Julien d'une si grande trahison. Que soit maudit qui dira du bien de lui, de même sera béni qui le maudira. Que Dieu le maudisse, car il est maudit.

[25] Le comte Julien, gouverneur de Ceuta, aurait fait appel aux musulmans, qui venaient d'achever la conquête du Maroc, pour venger l'honneur de sa fille. Tout ce qui est rapporté à ce propos provient de sources très postérieures et a un caractère légendaire.

[26] Il n'existe aucune *chronique* contemporaine de l'invasion musulmane. La chronique dite mozarabe, rédigée en 754, ne mentionne pas le comte Julien.

D'autres, parmi les Gentils, tenaient que les hommes qui menaient en ce monde une vie pure et chaste, selon les vertus cardinales et la raison, que ceux qui avaient un grand état et avaient accompli de grandes choses et glorieuses, leurs âmes devenaient des étoiles et étaient fixées dans le ciel. Ils appelaient «dieux» quelques-unes d'entre elles et les adoraient dans les divers climats de la terre[27]. C'est ainsi qu'ils donnaient le nom de Mars au dieu des bataille et de la mort, et celui de Venus à la déesse de l'amour, et ainsi des autres. Ils considéraient ainsi que toute la gloire était bornée à ce monde. Ils allaient et ne savaient où. Ils cherchaient la lumière dans les ténèbres, car bien qu'ils possédassent les quatre vertus nécessaires pour bien vivre en ce monde, ils n'avaient point connaissance de trois autres vertus, qui étaient renfermées dans leurs âmes: la Foi, l'Espérance et la Charité. Sans elles, l'homme ne peut ni se sauver ni connaître Dieu, qui est la vraie vie. Parce qu'ils ne savaient ni n'entendaient qu'il y avait une autre gloire que celle de ce bas monde, ils luttaient pour qu'il demeurât d'eux une grande renommée après la fin de leurs jours.

Nous trouvons dans des écrits, à propos de quelques Romains que non seulement ils livraient de grandes batailles et accomplissaient d'autres hauts faits, mais aussi qu'ils se laissaient tuer et se tuaient eux-mêmes sciemment pour acquérir une grande renommée. Ils quittaient volontairement cette vie afin de laisser une grande renommée. Ils mettaient leurs efforts à garder la vérité, et pour ne pas montrer de peur ou pour montrer que tous les Romains étaient tels et même meilleurs, ils recevaient délibérément la mort. Il en résulta que tant que les Romains eurent souci du bien commun, ils dominèrent le monde entier. Ensuite quand ils devinrent égoïstes et que chacun ne se soucia plus que de son avantage personnel, ils perdirent la seigneurie et devinrent esclaves à cause de leur désunion.

C'est ce qui arrive maintenant dans les royaumes, les provinces, les cités, et même parmi les chevaliers. Pendant que durent la désunion et la défiance, leurs ennemis viennent et se vengent d'eux. C'est pour cela que notre Sauveur Jésus-Christ a dit:

[27] Le terme «climat», propre à la littérature astrologique, désigne les sept zones de latitudes qui se partagent la terre habitée, chacune étant gouvernée par une planète.

« Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et maison sur maison tombera[28]. »

Des Goths nous lisons qu'ils furent l'une des plus grandes races de l'Orient, celle de Goth et Magoth, fils de Japhet, lui-même fils de Noé ; qu'ils sortirent de l'île de Scanie, passèrent le grand fleuve du Danube, s'établirent en Sicile, puis ravagèrent les pays et parvinrent enfin à Rome et livrèrent de nombreuses batailles aux Romains. Ils vinrent ensuite en Gothie[29], qui est en France, et à Narbonne, puis en Espagne dont ils furent les seigneurs. Ils la convertirent à la foi de Jésus-Christ, car auparavant ses habitants n'étaient pas chrétiens. Ils proclamèrent un roi de leur race. Le premier eut nom Cindus[30].

Les Goths se maintinrent trois cents ans en Espagne, attachés à l'honneur et à la renommée, jusqu'au roi Rodrigue, au temps duquel l'Espagne se perdit. Ils ne faisaient pas confiance aux seuls livres pour que le souvenir de leur renommée demeurât fixé par écrit. Ils pensaient que les livres pouvaient périr du fait de maints accidents. Aussi faisaient-ils graver leurs hauts faits sur des pierres, comme nous en trouvons aujourd'hui, gravées avec beaucoup d'habileté. Nous trouvons même leurs images faites à grands frais et sculptées avec grand soin. D'autres faisaient des figures de lions, de taureaux, de serpents, de tigres, d'éléphants et d'autres animaux très féroces, chacun accommodant sa figure. Ils les plaçaient dans les lieux où ils avaient livré bataille. Ils peuplèrent leurs villes et accomplirent de hauts faits qui leur valurent honneur et renommée.

Avant la venue de notre Sauveur Jésus-Christ la plupart des nations vivaient dans de grandes erreurs à cause du péché de notre père Adam qui subsistait encore. Ce péché avait tellement été commis contre le gré de Dieu que les âmes de tous les méchants allaient en enfer, et même celles des bons s'il y en avait alors. Mais le père de la miséricorde, Dieu au dessus de tous les dieux, se souvint de l'homme qu'il avait fait à son image et ressemblance. Il envoya son fils prendre chair d'une jeune fille choisie sans tâche. Il naquit d'elle, par la communication du Saint-

[28] Lc 11, 17.

[29] C'est l'ancienne province romaine de Narbonnaise qui faisait partie du royaume wisigoth (ou royaume de Tolède).

[30] Le premier souverain du royaume de Tolède fut Gesalic (507-510). Chisdaswinthe (ici Cindus) régna de 642 à 653.

Esprit, vrai Dieu et vrai homme, elle restant vierge avant, pendant et après. Il se fit connaître de nous par ses paroles et ses œuvres. Et tout ce qu'il a dit, il l'a fait. Il prit notre charge sur ses épaules et mourut pour nous. Au prix de son sang, il racheta les captifs, ressuscita et monta aux cieux. Il a préparé sa gloire pour ceux d'entre nous qui auront foi en lui et auront été lavés dans l'eau qu'il a sanctifiée pour nous avec le sang et l'eau qui sortirent de son côté. Notez que Dieu fut plus généreux en se donnant lui-même pour nous qu'il ne l'eût été s'il nous avait pardonné par sa grâce et son pouvoir absolu.

Il vint parmi les siens, et les siens ne voulurent pas le connaître et ne le reçurent pas. Ceux-là furent les infortunés, à la nuque raide, le peuple égaré des juifs. Ceux-là, il les avait tirés de captivité par de terribles châtiments, de grands signes, et par sa puissance. À ceux-là, il ouvrit la mer et il fit les chemins par où ils s'échappèrent. Pour eux, il fit jaillir en abondance de l'eau de la pierre dure. Il leur rendit douce l'eau amère, et leur donna à manger le pain du ciel, la manne. Il les ravitailla en oiseaux et en eau dans le désert, et les maintint pendant quarante ans sans fatigue et sans douleur, joyeux, rassasiés et reposés. Il les conduisit à la terre promise. Il leur donna des prophètes et des patriarches pour les avertir de la venue du saint Messie qu'ils attendaient. Il avait mis les terres de leurs ennemis en leur pouvoir. Il leur donna une loi, des rois, des prêtres, des autels, des onctions, des sacrifices, des miracles et des révélations.

Vint celui qu'ils attendaient et que chaque jour ils appelaient, tel que les prophètes l'avaient annoncé, et ils ne voulurent pas le connaître. Ils fermèrent les yeux, ne le connurent pas, endurcirent leurs cœurs, ne comprirent pas. Ils tuèrent et outragèrent leur roi et leur seigneur qu'ils avaient attendu si longtemps. Le soleil s'obscurcit et la terra trembla lors de sa passion, le voile du temple se rompit, les pierres se fendirent mais jamais leurs cœurs endurcis ne purent s'amollir. Les tombeaux s'ouvrirent, beaucoup de morts ressuscitèrent et apparurent à leurs amis qui ne voulurent point les reconnaître. La lumière vint dans les ténèbres, et les ténèbres ne purent ni l'aveugler ni la comprendre. Les fils des ténèbres ne la connurent pas, les étrangers la connurent. À ceux qui la connurent, elle a accordé de pouvoir devenir les fils de Dieu.

L'auteur dit ici que les péchés, par longue accoutumance, mènent les hommes à mauvaise fin, et que Dieu notre Seigneur fit beaucoup de choses bonnes pour les juifs, qu'il fut toujours

près d'eux et leur pardonna beaucoup d'erreurs, mais ils devenaient chaque fois pires et plus méchants. À cause de cela, le Seigneur juste les détruisit et les dispersa pour leur perpétuelle désolation, à laquelle seule la fin du monde mettra un terme, et il jura dans sa colère que cela leur serait dure chose de pouvoir entrer dans son éternel repos.

[6] *Comment Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut que les vainqueurs des batailles fussent honorés et lui-même les honora d'une palme qu'il bénit. Mais prenez garde qu'il y a deux manières de vaincre : l'une corporelle et l'autre spirituelle.*

Puisque le noble renom est chose propre aux chevaliers et à ceux qui pratiquent le métier des armes et l'art de la chevalerie et non pas à aucune autre nation, l'auteur dit ici aux nobles chevaliers qui luttent pour avoir honneur et renom dans l'art des armes et de la chevalerie et pour atteindre la palme de la victoire : « Observant ceux-là qui peinèrent pour avoir honneur et renommée, et prenant exemple sur eux, qu'ils soient fidèles ou infidèles, il vous faut rechercher honneur et renom sans perdre l'allégresse durable, laquelle est de voir Dieu dans sa gloire, où ils vivront éternellement en plaisir parfait.

« Ainsi prenez exemple des chevaliers fidèles qui ont combattu pour la foi de notre Seigneur Dieu. Et d'abord de Josué, qui livra tant de batailles aux Philistins, combattant pour la foi de Dieu, et dont la foi fut si grande que Dieu à sa prière arrêta la marche du soleil qui resta immobile jusqu'à ce qu'il eut eu loisir de vaincre ses ennemis[31]. Prenez aussi exemple du roi David qui, combattant pour la foi avec une grande foi, tua le géant Goliath, et livra d'autres grandes batailles[32].

« Prenez exemple de Judas Maccabée qui, alors que la maison de Dieu, et la ville et tout le peuple des Juifs étaient détruits, se retirant dans les montagnes, descendit avec peu de monde et grande foi contre ses ennemis. Voyant que les siens avaient grande peur de combattre une si grande multitude, il leur dit pour leur donner du courage : « Ne vainquent pas ceux qui sont nombreux parce qu'ils sont nombreux, et ceux qui sont en petit nombre ne sont pas toujours vaincus parce qu'ils sont en petit

[31] Jos 10, 12-13.
[32] 1 Sam 17.

nombre, mais bien ceux qui satisfont Dieu et combattent tous d'un seul cœur[33].» Et il vainquit la grande armée du roi Antiochus, de Nicanor et d'Apollonius.

«Prenez exemple du duc Godefroi de Bouillon, qui passa par tant de travaux et livra tant de batailles pour conquérir le Saint-Sépulcre et exalter la foi, spécialement quand, avec grande foi, il sauta du pont de son navire dans la mer, grâce à quoi il prit le port avant que ses ennemis n'arrivassent pour le défendre. Prenez exemple de Charles Martel et de Charlemagne.

«Prenez exemple des nobles rois de Léon, de toutes les grandes batailles qu'ils ont eues avec les Mores, de leurs hauts faits, et de la façon dont ils ont gagné les terres où nous vivons aujourd'hui. Prenez exemple du comte Fernán González, ami de Dieu, qui combattant avec grand courage et avec foi, vainquit la grande puissance d'Almanzor[34], et aussi du Cid Ruy Díaz qui, petit chevalier, combattant pour la foi et la vérité, pour l'honneur de son roi et du royaume, remporta de nombreuses batailles. Dieu le fit grand et honoré, et il fut très estimé de ses compatriotes. Qu'on prenne aussi exemple du très noble roi don Fernando le Chaste qui, en combattant pour la foi, conquit Cordoue et Séville, d'où vient qu'il est saint non canonisé[35].»

Tous ceux-là ont sauvé leurs âmes en combattant avec grande foi les Mores, en luttant pour la vérité et en menant une vie pure. Ils ont laissé un grand renom dans le monde et ils ont obtenu la palme de la victoire. L'auteur dit ici que les chevaliers doivent tenir à grand prix le renom et l'honneur de la victoire quand le fils de Dieu a donné un tel honneur aux vainqueurs.

[7] *Comment Joseph, quand il emmenait l'enfant Jésus et sa mère, la Vierge sainte Marie, se mit à l'ombre d'un palmier à cause du grand soleil qu'il faisait dans le désert, sur le chemin de l'Égypte, des miracles qu'y fit notre Seigneur et de l'honneur qu'il donna aux vainqueurs.*

Dans le temps que Joseph emmenait en Égypte la sainte Vierge Marie et l'enfant Jésus selon ce que l'ange lui avait ordonné, ils

[33] 1 Mac 3, 18, 19.

[34] Fernan González, comte de Castille (930?-970). Ses victoires sur Almanzor (al-Mansur), le maître du califat omeyade de Cordoue, mort en 1002, sont du domaine de la légende.

[35] Ferdinand III, roi de Castille (1217-1252) et de Léon (1230-1252), prit Cordoue en 1236 et Séville en 1248. Il ne fut canonisé qu'en 1671.

allaient par le désert de Sur et de Sin, et le soleil ardait beaucoup. Il n'y a dans ce désert ni eau ni arbres. Alors qu'ils marchaient ainsi, ils virent un palmier très haut. Sainte Marie dit à Joseph de les conduire sous ce palmier, à son ombre, car ils faisait une chaleur si grande qu'ils ne pouvaient pas la supporter.

Ils y furent et la Vierge s'assit avec son fils, lui donnant à téter le lait de ses seins. Elle leva les yeux et vit de belles dattes mais elles étaient tout en haut. L'enfant Jésus vit que sa mère avait envie de ces dattes et il dit: «Palmier, abaisse tes branches et ma mère prendra de ton fruit.» Aussitôt le palmier s'inclina jusqu'aux mains de la Vierge qui prit et mangea de ses fruits. Joseph et sa compagne en prirent autant qu'il leur en fallait. Jésus dit ensuite: «Palmier, ouvre tes racines et une veine d'eau qui est cachée sous toi apparaîtra. Ma mère boira ainsi que nous tous qui en avons bien besoin.» Pour lors cinq sources très claires, d'une eau très limpide, très savoureuse et fraîche, jaillirent de dessous les racines du palmier. Ils en burent, eux et leurs troupeaux, et en prirent pour leur route autant qu'il leur était nécessaire. Le palmier demeura abaissé le temps qu'ils furent là, attendant que celui qui lui avait ordonné de s'incliner lui ordonnât de se redresser. Quand ils voulurent partir, Jésus dit: «Arbre, relève tes branches. Palmier, tu seras le plus honoré parmi les autres arbres, et tu seras planté dans le paradis de mon père. Je veux, pour ton honneur, que lorsque quelqu'un combattra et vaincra, l'on dise pour l'honorer: «Maintenant tu as atteint la palme de la victoire.»

Alors le palmier se redressa et demeura droit. En ce moment ils virent venir un ange à travers les airs. Il s'inclina devant Jésus et prit un rameau du palmier. Il s'en allait, le tenant dans sa main, et chantant un chant très doux et très suave, comme il était venu. Tant qu'ils furent là, ils éprouvèrent les délices célestes dans la saveur des dattes, la douceur de l'eau, dans la vision de l'ange et l'ouïr de la mélodie de son chant. Et ils s'y sentaient dans une telle gloire que Joseph ne voulait pas partir de là. Mais Jésus lui dit: «Marche, car il convient que s'accomplisse sur moi tout ce que les prophètes ont prophétisé[36].»

Notre Seigneur Dieu a trois ordres de chevalerie. Le premier est l'ordre des anges qui ont combattu Lucifer quand il voulut

[36] La légende du palmier provient de l'évangile du Pseudo-Mathieu.

se grandir et dit: «Je mettrai mon siège du côté de l'aquilon, et je serai l'égal du haut Créateur.» Ils le combattirent et le vainquirent, lui et tous ses ministres. Ils les précipitèrent des hauts sièges jusque dans la profondeur des abîmes, de la gloire éternelle dans la peine perpétuelle, de la lumière dans les ténèbres. Ils se battent encore maintenant contre eux pour nous défendre. En récompense de leur victoire, ils ont mérité d'avoir l'enseigne du Dieu vivant. De cette chevalerie est chef saint Michel, archange et défenseur de l'Église de Dieu.

Dieu notre Seigneur a un autre ordre de chevalerie. Ce sont les martyrs qui sont morts pour la sainte foi catholique et ont vaincu les pompes, les séductions et les menaces du monde, du diable et de la chair. Ils ont souffert beaucoup de tourments en suivant Jésus-Christ et en fortifiant la foi. Beaucoup sont morts de morts très cruelles; ils ont été victorieux et ont atteint la palme de la victoire et du martyre. D'eux, Jésus-Christ a dit: «Au vainqueur, je donnerai la couronne et à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu.» Ils eurent les auréoles en récompense.

Il y a deux façons pour l'homme de vaincre ses ennemis, et l'une est très opposée à l'autre. La première, c'est quand les combattants de ce monde remportent la victoire. Celui qui est tué, ils l'appellent vaincu, et vainqueur celui qui tue. Dans cette sorte de bataille, il y a des lances, des épées et beaucoup d'autres armes. À cause de cela, on appelle vaincu celui qui est tué parce qu'il reste mort.

Autre est la bataille qui se livre pour Jésus-Christ. Celui qui entre dans cette bataille n'a pas d'armes visibles ni corporelles mais il a la croix de Jésus-Christ pour bannière et la foi catholique pour écu, et la sainte loi de Jésus-Christ, c'est à dire son Évangile, dans le cœur et à la bouche. Avec ces armes, il frappe et brise ses ennemis. Celui qui est ainsi ferme dans la foi jusqu'à la mort, ne se laissant jamais détourner du bon propos, qui souffre des tourments jusqu'à la mort plutôt que de consentir aux fausses déclarations et opinions erronées des incrédules et des hérétiques, celui-là est appelé vainqueur parce qu'il n'a pas été vaincu et destiné à la mort perpétuelle de l'enfer. De ces chevaliers, Notre-Seigneur Jésus-Christ est le chef.

Notre Seigneur Dieu a d'autres chevaliers qui sont les bons rois de la terre, justes, droituriers et obéissant à Dieu, et aussi les bons chevaliers qui luttent pour défendre et protéger notre sainte

mère l'Église et la foi catholique, l'honneur de leur roi et de son royaume. Pour récompense leur ont été apprêtés dans la gloire ces sièges célestes que Lucifer et les mauvais anges ont perdu à cause de leur orgueil. Notez que *contraria a contrariis curantur.* Ces sièges ont été perdus par orgueil et c'est par humilité qu'ils doivent être gagnés. Cette chevalerie des bons défenseurs a pour chef et avocate la Vierge sainte Marie avec tous les anges et les saints de la gloire du Paradis.

[8] *L'auteur dit ici ce qu'est et ce que doit être le chevalier et pourquoi il est appelé bon chevalier.*

Il convient maintenant que je dise ce que c'est qu'un chevalier, d'où vient ce nom de chevalier, ce que doit être le chevalier pour qu'il mérite vraiment d'être appelé ainsi, et de quel profit est un bon chevalier dans la patrie où il vit.

Je vous dis qu'on appelle premièrement chevalier l'homme qui chevauche d'habitude un cheval. N'est pas chevalier qui d'habitude chevauche une autre monture. Celui qui chevauche un cheval n'est pas pour autant chevalier, mais celui qui en fait métier est à bon droit appelé chevalier.

Les chevaliers n'ont pas été choisis pour chevaucher ânes et mulets, ni parmi les hommes faibles, craintifs, lâches, mais parmi les hommes robustes et forts, sans peur et courageux. Pour cette raison il n'y a pas d'animal qui s'accorde mieux avec le chevalier que le bon cheval. Il se trouve ainsi que quelques chevaux furent dans des moments de presse loyaux à leurs maîtres, comme s'ils avaient été des hommes. On trouve de bons chevaux qui sont forts, diligents, agiles et loyaux, si bien qu'un homme brave monté sur un bon cheval fera en une heure de bataille plus que dix autres hommes, et peut-être plus que cent. Pour cela un tel homme doit être appelé chevalier.

Que doit-on exiger d'un bon chevalier? Qu'il soit noble. Qu'entend-on par noble ou noblesse? Qu'il ait un cœur orné de vertus. De quelles vertus? Des quatre dont j'ai parlé plus haut. Ces quatre vertus sont sœurs. Elles sont liées ensemble de telle sorte que celui qui en a une possède toutes les autres, et que à celui à qui il en manque une toutes les autres font défaut. Ainsi, il convient que le bon chevalier vertueux soit avisé et prudent, juste quand il juge, tempérant et mesuré, fort et courageux. Il faut qu'il ait avec cela une grande foi en Dieu, l'espérance de

parvenir à sa gloire, d'obtenir récompense du bien qu'il aura fait, et enfin charité et amour du prochain.

De quel profit est le bon chevalier? Je vous dis que par les bons chevaliers le roi et le royaume sont honorés, maintenus, défendus et protégés. Je vous dis que le roi est plus en sûreté quand il envoie un bon chevalier avec une armée et lui confie une grande entreprise, par mer comme par terre. Je vous dis que le roi sans bons chevaliers est comme un homme sans pieds ni mains.

Nous avons l'exemple de ce roi don Alfonso, qui mit de côté les chevaliers et leur fit de nombreuses injustices par le conseil d'un juif [37]. Faute de chevaliers, il fut vaincu à la bataille dite d'Alarcos[38]. Le roi, ensuite, voyant d'où était venu le mal, se réconcilia avec les chevaliers. et il alla à la bataille contre le roi de Benamarin, le Miramomelin, contre le roi Bursoban, contre le roi [...], contre celui de Maroc, contre le roi de Tlemcen, contre de nombreux autres rois, et contre des Mores innombrables[39]. Le roi avait crainte de quelques-uns de ses chevaliers à cause de ce qu'il leur avait fait. Il redoutait qu'ils ne l'aidassent point aussi bien qu'ils le devaient. Il arriva qu'en entrant dans la bataille, à l'heure de tierce, le roi vit un pennon blanc armorié de pièces noires qui fuyait. Il crut que c'était celui du seigneur de Lara et il dit: «Je vois bien que les chevaliers me laissent seul dans la bataille.» Se trouvait alors à côté du roi Andres Boca de Medina, le plus fort et le plus riche vilain qu'il y avait dans toute la Castille, et pour donner du cœur au roi, il lui dit: «Ne croyez pas, seigneur, que les chevaliers fuient, mais ce sont nous, les vilains, qui fuyons.»

Il en était bien ainsi, car c'était le pennon de Madrid qui fuyait. Il plut à Dieu de les aider. Tous combattirent bien et ils vainquirent. Il est encore vrai que le roi attendit pendant cinq jours un bon chevalier, pour sa personne seulement, parce qu'il savait quel il était. C'est une grande chose, et qui doit être hau-

[37] Alphonse VIII, roi de Castille de 1158 à 1214. Qu'il ait subi l'influence d'un juif paraît être une invention de Games. C'est une juive qui, selon la légende, aurait détourné le souverain de ses devoirs.

[38] Alphonse VIII fut battu à Alarcos, le 19 juillet 1195, par le calife almohade Yacoub al Mansour.

[39] *Miramomelin* est une déformation de «Amir al Muminin» (commandeur des Croyants), titre porté par le calife almohade, et *Benamarin* une déformation de «Banu Marin», les Mérinides, dynastie qui régna sur le Maroc et une partie de l'Algérie à partir de 1258, après avoir éliminé les Almohades.

tement prisée, qu'une si grande armée, dans laquelle il y avait trois rois, ceux de Castille, d'Aragon et de Navarre, ait attendu un chevalier rien que pour sa personne, et qu'on ne livra pas la bataille avant qu'il ne fût arrivé. C'est que celui qui l'attendait l'avait déjà vu dans d'autres affaires, et savait quel il était[40]. Ce fut la grande bataille de las Navas de Tolosa ainsi qu'on l'appelle[41]. Bien qu'il y ait de nombreux chevaliers dans une armée, il arrive que grâce à un bon chevalier, on l'emporte dans une bataille, on prenne une ville, et parfois même un royaume.

Ils ne sont pas tous chevaliers ceux qui montent des chevaux et non plus tous ceux que les rois arment chevaliers. Ils en ont le nom, mais ils ne font pas le métier de la guerre[42]. Parce que la noble chevalerie est de tous les offices le plus honorable, tous désirent accéder à cet honneur. Ils portent l'habit et le nom mais n'observent pas la règle. Ils ne sont pas des chevaliers mais des fanfarons et des apostats. L'habit ne fait pas le moine, mais le moine fait l'habit. Beaucoup sont appelés et peu nombreux sont les élus.

Il n'y a pas et il ne doit pas y avoir, entre tous les états, un état aussi honoré que l'est celui-là, car ceux des états ordinaires mangent leur pain à l'aise, portent de fins vêtements, mangent des mets bien apprêtés, couchent dans des lits moelleux et parfumés. Ils se couchent sans rien craindre, se lèvent sans crainte, se reposent dans de bons logis avec leurs femmes et leurs enfants, et, servis selon leurs désirs, leurs nuques épaississent, leurs ventres grossissent. Ils s'aiment bien, et savent se faire du bien et maintenir leur prospérité. Quelle récompense ou quel honneur méritent-ils? Aucun, vraiment aucun.

Les chevaliers, à la guerre, mangent leur pain avec douleur. Les aises, en guerre, sont douleurs et sueurs, un bon jour parmi beaucoup de mauvais. Ils se vouent à beaucoup de travaux, ils avalent beaucoup de peurs, traversent de nombreux dangers, risquent leur vie au jeu de la mort et de la vie. Pain moisi ou biscuit, nourritures mal apprêtées, tantôt ils en ont, tantôt ils n'en ont pas. Peu de vin, ou pas du tout. Eau de mare ou d'outre. Les cottes de mailles revêtues, chargés de fer. Les ennemis tout près.

[40] Ce chevalier attendu n'a pu être identifié.

[41] Las Navas de Tolosa, le 12 juillet 1212.

[42] Games fait allusion aux chevaliers, dits *de privilegio*, créés par le roi. Ils n'étaient pas forcément d'origine noble ni astreints à pratiquer le métier des armes.

Mauvais gîtes, et pires les lits. Maison de toile ou de ramées. Mauvais lit, mauvais sommeil.

«Qui vive! Qui va là? Aux armes, aux armes!» Dans le premier sommeil, alertes; à l'aube, trompettes: «À cheval, à cheval!» Éclaireurs, espions, guetteurs, sentinelles, cavaliers, gardes, renforts! «Les voici, les voici! – Ils ne sont pas tellement nombreux! – Si, ils sont nombreux! – Allez par là! – Demi-tour par ici! – Faites demi-tour par ici! – Allez par là! – Nouvelles, nouvelles! – Ils veulent en découdre ceux-là! – Pas du tout! – Sûrement que si. – Allons nous en, allons nous en! – Restons! – Allons-nous en!»

Tel est le métier des chevaliers, une vie de grand labeur, à l'écart de tous plaisirs. Mais ceux qui combattent sur la mer, il n'y a rien qui égale leur mal. Je ne finirais pas en un jour de narrer leurs misères et leurs grands labeurs. Aussi l'honneur que méritent les chevaliers est bienvenu, et les rois doivent leur faire de grandes faveurs pour toutes les choses que j'ai dites.

Et moi, ayant lu et ouï beaucoup de grandes choses que les nobles et grands chevaliers ont faites, j'ai cherché si je n'en trouverais pas un, si heureux et bon chevalier, que jamais il n'eût été aucune fois vaincu par ses ennemis, et je n'en ai trouvé que trois: le grand Alexandre, le grand Hercule, et Attila, roi des Huns. Encore, ne puis-je bien juger de celui-ci, vu qu'il resta enfermé, sur le champ de bataille, à l'abri d'une barrière de charrettes, dans une maison en roseaux, mais les Romains lui tuèrent là infiniment de monde, et se retirèrent en toute sûreté. Mais lui aussi leur tua tellement de monde que, tant des Huns que des Romains, le sang coulait sur la terre comme de l'eau[43]. Ces grands princes, avec la puissante garde de grandes forces, firent de très grandes choses en batailles et guerres.

Ainsi lisant et cherchant, j'ai trouvé parmi tous ceux-là un bon chevalier, naturel du royaume de Castille, qui toute sa vie pratiqua le métier des armes et l'art de la chevalerie, et depuis son enfance ne s'adonna à aucune autre tâche. Quoiqu'il ne fût pas aussi grand par son état que les susdits, il fut grand par ses vertus. Il ne fut jamais vaincu par ses ennemis, ni lui ni ses gens. Pour cela, j'ai estimé qu'ayant mérité honneur et renom, il était digne d'être mis à côté de ceux-là qui ont conquis réputation et honneur par les armes et l'office de la chevalerie, et ont lutté

[43] Allusion à la bataille des champs Catalauniques où le général romain Aetius battit Attila en 451.

pour atteindre à la palme de la victoire, et qu'il convenait que ses nobles actions fussent mises par écrit.

Moi, Gutierre Díaz de Games, familier de la maison du comte don Pero Niño, comte de Buelna, j'ai vu, de ce seigneur, la plupart des faits de chevalerie et beaux exploits qu'il a accomplis, et j'y fus présent, parce que j'ai vécu dans les bonnes grâces de ce seigneur comte depuis le temps qu'il avait vingt-trois ans, et moi environ autant, plus ou moins.

Je fus un de ceux qui marchaient régulièrement avec lui, et j'eus ma part dans ses travaux. Je courus les mêmes dangers que lui, et j'ai connu les aventures de ce temps. Comme sa bannière m'était confiée, j'avais charge d'elle là où besoin était. Je fus avec lui dans les mers du Levant et du Ponant, et j'ai vu toutes les choses relevant de la chevalerie, de la vaillance et du courage qui sont écrites ici, et d'autres qu'il serait long de raconter. Quelques-unes furent si remarquables que, sans l'aide de Dieu, elles n'auraient pu être achevées par les forces d'un seul homme. Car il accomplit à lui seul quelques faits d'armes dont cent hommes n'auraient pu venir à bout, comme vous le verrez plus loin, dans des rencontres signalées. Il sembla bien qu'il y avait en lui une grâce spéciale de Dieu, puisque dans aucune des batailles qu'il livra, ni des grandes aventures où il se jeta, jamais il ne tourna le dos, et jamais il ne fut vaincu, ni lui ni les siens dans aucune des entreprises où ils furent engagés, mais il fut toujours victorieux.

J'ai écrit de lui ce livre, qui parle de ses hauts faits et grandes aventures, tant en armes qu'en amours: car de même qu'en armes il fut homme de grande fortune, de même il fut en amour très vaillant et bien réputé. Lequel livre se divise en trois parties. Le premier parle de lui à partir de son enfance. Il y est dit comment il fut élevé et conduit à la maison du roi; comment son gouverneur l'instruisait, l'enseignait, et lui donnait de bons exemples, et ensuite comment et en quel temps il commença de porter les armes, et les actions de vaillance qu'il fit avec elles à ses débuts; comment de jour en jour il allait faisant ses preuves de bien à mieux; comment le roi son seigneur le confia à don Ruy López Dávalos[44], et comment il épousa doña Constanza de Guevara, riche-femme, sœur de la femme de don Ruy López

[44] Ruy López de Ávalos ou Dávalos (1357-1428), favori d'Henri III, connétable de Castille.

Dávalos, toutes deux filles légitimes d'un riche-homme appelé don Beltran de Guevara, de la plus ancienne maison des plus grands seigneurs de Castille.

La deuxième partie raconte comment le roi l'envoya avec des galères dans la mer du Levant, et les aventures qu'il y eut, les prouesses de chevalier qu'il y accomplit jusqu'à son retour en Castille; comment ensuite, peu de temps après, le roi l'envoya avec des galères en France à la guerre que les Français avaient contre l'Angleterre, et ce qu'il fit dans cette guerre; comment il alla à Paris et les choses qui lui advinrent tandis qu'il était en France, du fait de ses amours avec une grande dame dont il fut amoureux dans ce pays; et ensuite comment il revint en Castille et comment le roi l'arma chevalier; comment, à peu de là, le roi mourut; comment on s'en fut à la guerre contre les Mores et ce qu'il fit devant Ronda et Setenil[45].

La troisième partie raconte comment lui et la comtesse Beatriz s'énamourèrent l'un de l'autre, à la suite de quoi il dut sortir du royaume; et ensuite comment il retourna en Castille et comment ils se marièrent; puis, comment, à cause des troubles qu'il y eut dans le royaume, il s'enferma dans le château de Montánchez[46], et comment il rendit le château au roi et, ne trouvant pas de sûreté, sortit du royaume et alla en Aragon; comment il revint en Castille, et recouvra Montánchez; comment le roi d'Aragon et le roi de Navarre, les deux frères, entrèrent en Castille; comment ensuite le roi mit le siège devant Alburquerque et alla à la frontière d'Aragon, et ce que fit là notre chevalier; comment, ensuite, le roi marcha contre la ville de Grenade et ce qu'il advint alors à ce chevalier.

Ici s'achève le prologue et commence le traité.

[45] Ronda et Setenil: villes de l'émirat de Grenade.
[46] Ville et château de l'Estrémadure.

LIVRE PREMIER

[9] *Ici commence le premier livre. Il parle du lignage de ce chevalier et des origines de ce nom, Niño, en Castille.*

Ce chevalier Pero Niño fut de très haute noblesse dans ses deux lignes. Du côté de son père, il descend de la maison royale de France, de la branche d'Anjou. Du côté de sa mère, il appartient à l'une des principales maisons de la Castille, celle des seigneurs de la maison de la Vega[1]. Parce qu'il arriva que son lignage, des deux côtés, vint en mémoire plus qu'il n'avait fait auparavant, du fait des grands troubles qu'il y eut dans le royaume de Castille dont il était naturel, je vous conterai maintenant d'où viennent les Niños, et pourquoi ce nom de Niño leur fut donné[2].

Selon ce qui des temps antiques est resté en mémoire, on dit qu'un duc de France vint en Castille. Il y vécut et demeura longtemps, jusqu'à sa mort. Il laissa deux fils, encore tout petits. Le roi les prit et les donna à un chevalier pour qu'il les élevât dans la maison royale. Le roi les appelait toujours «los niños» [les enfants], et leur gouverneur, chaque fois qu'il avait à traiter avec le roi de quelque chose les concernant, les nommait ainsi. Les autres gens les appelaient de cette façon, et bien qu'ils donnassent à chacun d'eux son nom propre, ils ajoutaient «niño». Ces «niños» grandirent et devinrent des hommes de haut parage. On trouve en Castille aujourd'hui encore, dans des écrits, qu'il y eut des comtes et des riches-hommes dans ce lignage. Mais il lui arriva ce qui arrive à tous les autres. Il s'éleva et descendit, selon ce qui plaît à Dieu, comme nous le voyons, et ce que décide la fortune.

L'histoire cesse ici de conter de ce chevalier pour parler des rois et des grandes guerres et querelles qu'il y eut en Castille dans ce temps, d'où il résulte que de nombreux lignages tombèrent et déchurent, tandis que d'autres, très petits, s'élevèrent.

[1] Sur la maison de la Vega, voir l'*Introduction,* p. 15.

[2] L'auteur semble vouloir dire que le lignage de Pero Niño a laissé plus de trace dans la mémoire que cela n'avait été le cas jusque là en raison des troubles qui ont affecté le royaume de Castille. S'il ne s'agit pas d'une erreur de copiste, on comprend mal ce qu'il a voulu dire. Il écrit, en effet, un peu plus bas que le lignage, après s'être élevé, est descendu. Son souvenir aurait donc dû s'estomper.

[10] *Comment commença en Castille la division entre les fils du roi don Alphonse : le fils légitime, le roi don Pedro, contre ses frères, et eux contre lui. Il s'ensuivit que beaucoup de grands lignages tombèrent ; et que d'autres s'élevèrent qui n'étaient pas aussi grands qu'eux.*

Le roi don Alfonso, qui vainquit le roi Albohazen à la bataille du Salado de la Peña del Ciervo, dite aussi bataille de Benamarin[3], fit lever le siège de Tarifa, conquit Algésiras, assiégea Gibraltar et mourut devant cette place alors qu'elle était sur le point de se rendre, eut un fils légitime appelé le roi don Pedro[4]. Il laissa aussi six fils et une fille qu'il eut de la riche-femme appelée doña Leonor de Guzmán. Voici les noms de ces fils : don Enrique et don Fadrique, don Tello et don Pedro, don Sancho et don Juan.

Le roi don Pedro était un homme très porté à ne faire que selon sa volonté. Il se piquait d'être très justicier, mais sa justice était si forte et exécutée de telle façon qu'elle tournait à la cruauté. Quand une femme lui plaisait, il ne regardait pas si elle était mariée ou à marier. Il les voulait toutes pour lui et ne se souciait pas de savoir à qui elles appartenaient. Pour une très petite faute, il infligeait un lourd châtiment. Parfois il condamnait sans aucune raison des hommes à une mort très cruelle.

Il eut pour favori un juif appelé Samuel Levi[5] qui l'incitait à faire peu de cas des grands, à leur témoigner peu de considération et à prendre pour favoris des gens de peu, ni hidalgos ni hommes d'autorité. Ce juif lui enseignait aussi à vouloir connaître l'avenir par des sortilèges et par l'art des étoiles[6].

L'auteur dit ici que l'art est long et le jugement périlleux, que ces choses étaient l'œuvre du diable, auteur de la mort, et qu'ainsi elles engendrèrent la mort. Le roi don Pedro voulut en savoir plus qu'il ne lui convenait. Il prit en haine beaucoup de personnes. Il brandit le couteau et en frappa beaucoup d'hommes de son royaume. Il fut abhorré pour cela par la plupart de ses sujets. Quelques-uns commencèrent à se soulever poussés par la crainte qu'il leur inspirait.

[3] Alphonse XI (1312-1350) vainquit le sultan mérinide Abu'l-Hassan à la bataille du Salado, le 30 octobre 1340.
[4] Pierre Ier, dit le Cruel (parfois le Justicier).
[5] Samuel ha-Levi, grand chambrier de Pierre Ier, dirigeait les finances du royaume. Le roi le fit arrêter et exécuter en 1360 après avoir confisqué ses biens.
[6] C'est-à-dire l'astrologie.

De ses frères, don Enrique fut comte de Transtamare. À la prière du roi son père, don Diego des Asturies lui légua ses biens car il n'avait pas d'héritier naturel: on l'appela le comte Lozano[7]. Don Fadrique fut maître de Santiago[8]. Don Juan était une bonne créature et mourut très jeune. Don Sancho et don Tello furent aussi établis en Castille.

[11] *Comment don Juan Alfonso se souleva dans Alburquerque et comment le roi don Pedro envoya contre lui ses frères, le comte don Enrique et le maître don Fadrique.*

Il y avait en Castille un riche-homme, naturel du royaume de Portugal, que l'on appelait don Juan Alfonso[9]. C'était un homme plein d'honneur, un homme de bien et de grand sens. Voyant que les affaires du royaume allaient mal, il discernait d'où venaient les dommages. Il conseillait au roi de quitter doña María de Padilla, que le souverain aimait beaucoup[10]. Celle-ci l'apprit. Si don Juan Alfonso ne s'était pas tenu sur ses gardes, il aurait été arrêté pour cela. Il quitta la cour. Le roi lui fit mander de revenir en toute sûreté. Il répondit au messager: «Je sais que la putain de doña María de Padilla est en train de jouer avec ma tête en ce moment même devant le roi.» Pour cette raison, il lui importa dorénavant de se bien garder. Il s'enferma dans Alburquerque qui lui appartenait, approvisionna et arma le château, et se souleva contre le roi[11].

Le roi était alors à Séville. Il envoya contre Juan Alfonso ses deux frères, le comte Lozano et le maître don Fadrique. Il leur ordonna de l'assiéger et de tout faire pour le lui amener. Là dessus, le roi partit de Séville pour parcourir son royaume. Le comte

[7] Enrique avait été adopté par Rodrigo Alvárez de Asturias, seigneur de Noreña, Gijón et Trastámara dans les Asturies. Son surnom, *lozano*, est difficilement traduisible. Il implique selon Circourt et Puymaigre : «galanterie, élégance et bravoure, avec une pointe de crânerie».

[8] Fait maître de l'ordre de Santiago à l'âge de 10 ans, Fadrique fut exécuté sur l'ordre de Pierre Ier et en sa présence à Séville en 1358.

[9] Juan Alfonso de Alburquerque, conseiller de Pierre Ier, après avoir été chargé de son éducation, perdit sa confiance en 1353. Il organisa un soulèvement armé contre le souverain afin de reprendre le pouvoir avec les frères bâtards de celui-ci, Enrique (Henri de Transtamare), Fadrique et Tello. Il mourut en 1354 à Medina del Campo. Ses alliés poursuivirent la lutte. Le récit de Games est inexact sur plusieurs points.

[10] María de Padilla (1337 ?-1361), maîtresse de Pierre Ier depuis 1352.

[11] Ville de l'Estrémadure castillane, proche de la frontière avec le Portugal.

et le maître s'en furent à Alburquerque. Ils commencèrent à élever des retranchements et à déplacer des rochers car ils voulaient enlever tous les obstacles alentour de la place. Ils étaient là depuis deux mois. Le roi les avait soldés pour cette durée et pas davantage.

Une nuit, alors que le comte et le maître étaient seuls dans leur tente, don Juan Alfonso y entra seul, sur une mule. Ils furent stupéfaits de le voir arriver de cette façon. Il les prit à part et leur avança de nombreux arguments. Il leur dit, entre autres, qu'il avait grand pitié d'eux, qu'ils travaillaient pour qui leur donnerait mauvaise récompense, qu'ils n'avaient à attendre du roi rien d'autre que ce qu'il lui faisait à lui, don Juan Alfonso, et aux autres, que cela il le leur ferait aussi. Il leur en montra les raisons et comment, s'ils voulaient se tirer d'affaire, ils devaient se garder du roi.

[12] *Comment le comte, le maître et don Juan Alfonso s'unirent et vinrent a Toro où était le roi, et comment ils s'emparèrent de lui.*

Il y avait à cette époque de nombreuses divisions en Castille, et le roi était cause de quelques-unes. En premier lieu, il avait répudié sa femme, la reine doña Blanca, dame de grand parage, fille du duc de Bourbon, et il avait pris à sa place doña María de Padilla[12]. D'autre part, pour les raisons susdites[13], tous le redoutaient: ses frères, ses amis, et même aussi la reine sa mère. Mais celle-ci avec raison car elle faisait ce qu'il fallait pour cela[14]. Là dessus il y avait beaucoup de conciliabules. Cependant, le roi vint à Toro où il réunit les chevaliers et les procureurs du royaume[15].

Dans ces circonstances, le comte et le maître se mirent d'accord avec don Juan Alfonso. Il leur paya deux autres mois de

[12] Blanche de Bourbon (1335-1361), fille de Pierre de Bourbon, beau-frère de Charles V de France, épousa Pierre I^er^, le 2 juin 1353, à Valladolid. Trois jours après, le roi la quitta pour aller rejoindre María de Padilla. Sur les instances de ses conseillers, le souverain revint à Valladolid où il ne resta que deux jours. Définitivement abandonnée et gardée prisonnière, Blanche fut exécutée par un arbalétrier sur ordre du roi, en 1361.

[13] Ces raisons ont été exposées au chapitre 10.

[14] Games fait peut-être allusion à sa conduite privée ou au fait qu'elle servit d'intermédiaire entre le roi et ses adversaires.

[15] Les procureurs étaient les représentants des villes aux Cortes mais il n'y a aucune trace qu'elles aient été réunies à Toro par Pierre I^er^.

solde et leur dit de demeurer davantage de temps [devant Alburquerque], s'ils le voulaient bien, afin que le roi comprît qu'ils avaient volonté de le servir tandis que lui préparerait son monde. Il s'écoula peu de jours avant qu'ils ne partissent tous d'Alburquerque, lui et eux. Ils s'en vinrent à Medina del Campo et ils y entrèrent de vive force. De là ils furent à Toro où était le roi. Ils se concertèrent et le détinrent là en usant de belles manières et en lui laissant entendre que cela convenait à son service[16]. Ils se saisirent, en même temps que de lui, des membres de son conseil, don Fernán Sánchez de Valladolid et les autres[17]. Ils arrangèrent de laisser parfois sortir le roi pour qu'il allât chasser dans les environs de la ville, mais avec des gardes afin qu'il ne pût pas s'enfuir.

Un jour, le roi appela en secret un homme en qui il avait confiance. Il lui ordonna de tenir prêts un bon cheval, qu'il monterait, une lance et une épée, d'attendre le jour où il irait à la chasse, et que lui ferait en sorte de le retrouver. Il arriva qu'un jour le roi alla à la chasse. Il était gardé par don Fernando de Castro. Le roi donna à entendre tout le jour qu'il se sentait mal à l'aise, qu'il avait un flux de ventre. Vint un moment où il s'écarta des gens qui l'accompagnaient, près de jardins, si bien que personne ne le voyait plus sauf un damoiseau qui allait avec lui. Il s'en fut là où était l'homme avec le cheval. Il ceignit l'épée, monta sur le cheval et prit la lance. Il alla vers les gens qui le gardaient et leur dit: «Que ceux qui sont à moi viennent avec moi. Vous qui êtes au comte[18], allez avec lui, car, pour moi, je veux prendre un autre chemin.» Don Fernando de Castro répondit alors: «Ah, seigneur, comment me faites-vous aujourd'hui tomber en trahison!» Le roi lui dit: «Vous, don Fernando, à qui, en Castille, devez-vous fidélité plus qu'à moi? Je suis sur le point de vous donner de cette lance!» Don Fernando répliqua: «Seigneur, ordonnez-vous que j'aille avec vous?» Le roi lui dit: «Faites comme vous entendez qu'il vous convient.» «Eh bien, dit don Fernando, j'irai avec vous, seigneur, et je ne vous quitterai pas jusqu'à la mort.» Et ainsi fit-il, car jamais il ne s'éloigna du roi. Il fut avec lui dans toutes les épreuves, comme vous le verrez plus avant. Certains ont dit que le maître don Fadrique avait été dans ce projet de fuite du roi. Beaucoup de ceux qui étaient là s'en

[16] En septembre 1354.
[17] Fernando Sánchez de Valladolid était chancelier de Pierre I^er^.
[18] Le comte: Henri de Transtamare.

furent avec le roi. Ce jour-là, il alla dîner à Tordesillas, et de là, il s'en fut à Ségovie[19].

Don Fernán Sánchez de Valladolid restait prisonnier avec les autres membres du conseil du roi. Il apprit que le comte allait à Valladolid. Il envoya dire aux chevaliers de la ville, et à ses fils, que pour rien au monde, ils ne rendissent la ville au comte, avant d'avoir mangé leurs enfants. Le comte réunit le monde qu'il put et sortit de Toro. Il tenta de prendre la Mota, mais ne put y parvenir, car Men Rodríguez de Benavides, qui était dans la place, la défendit bien. De là, il se rendit à Valladolid, et requit les chevaliers de lui livrer la ville pour la grande amitié qui était entre eux et lui, mais ils ne voulurent pas y consentir. Il s'en fut alors dans les Asturies, qui étaient son comté, et il commença à rassembler des hommes mais peu le rejoignirent. À la fin il ne trouva pas de meilleur parti à prendre que de quitter le royaume. Il se rendit en Aragon où il emmena sa femme et ses enfants.

Après tout cela, le roi revint à Toro, où se trouvaient la reine sa mère et beaucoup d'autres chevaliers du royaume qui y étaient réunis. Ceux-ci, par crainte, ne voulaient pas l'accueillir. Il tint la ville assiégée pendant onze mois[20]. Pendant ce temps, le maître don Fadrique négocia avec certains des assiégeants, et se mit entre les mains de doña María de Padilla. Le roi entra dans la ville et tua quatorze chevaliers, les meilleurs de Castille. Il mit sa mère en prison, et elle mourut prisonnière[21].

Le comte était en Aragon, bien reçu du roi et des chevaliers de ce royaume[22]. De là, il négociait avec les chevaliers du royaume de Castille et quelques-uns allaient le rejoindre.

[13] *Comment le roi don Pedro entra dans le royaume d'Aragon faisant une guerre très cruelle parce que le comte don Enrique, son frère et son ennemi, y avait été accueilli.*

Le roi don Pedro voyant que le roi d'Aragon avait accueilli le comte chez lui et qu'ils s'appliquaient à lui nuire dans son

[19] La fuite du roi eut lieu en décembre 1354.

[20] Assiégée depuis le mois de septembre 1355, Toro se rendit le 5 janvier 1356.

[21] En réalité, la mère de Pierre Ier fut sur sa demande renvoyée au Portugal où elle mourut en 1357.

[22] Par le traité de Pina (8 novembre 1356), le roi d'Aragon, Pierre IV le Cérémonieux, s'engagea à fournir à Henri de Transtamare l'argent nécessaire pour armer une troupe de 600 cavaliers et 500 fantassins.

royaume, fit appel à ses amis, les rois de Portugal et de Navarre, et leur demanda des troupes. Lui-même réunit une grande force d'hommes d'armes, d'arbalétriers, de gens de pied et beaucoup d'engins. Il entra en Aragon où il fit une guerre très cruelle. Il prit beaucoup de villes et de châteaux. Il assiégea Valence et ne put la prendre. Le roi d'Aragon et le comte vinrent pour lui livrer bataille. Par deux fois, le roi don Pedro la leur refusa. Il ne voulut pas se mesurer à eux parce que le comte avait avec lui beaucoup de Castillans.

Cette guerre dura longtemps[23]. Le roi don Pedro dut y renoncer car, d'un autre côté, ses affaires allaient mal en Castille. Il savait, en effet, que de nombreux chevaliers de son royaume traitaient avec le comte. Alors qu'il était de retour depuis quelque temps et croyait avoir affermi sa situation, le comte entra en Castille[24]. Il alla à Nájera, de là à Miranda et à Pancorbo, puis arriva à la Torre de Cameno qui est située dans le pays de Burgos. Le roi don Pedro était si mal aimé que tous les endroits par où passait le comte se donnaient à lui.

Don Gutierre, évêque de Palencia, voyant que les affaires du roi allaient mal, en eut grand chagrin. Il partit, marchant à grandes journées. Il trouva le souverain à Llerena[25], et l'on dit qu'il lui adressa des paroles très dures. Le roi partit de là et se rendit à Valladolid où il fit arrêter et mettre à mort Per Álvarez Osorio et les fils de don Fernando[26]. Il poursuivit sa route et fit tuer un chevalier à qui appartenait la Torre de Cameno. Il arriva à Pancorbo puis à Miranda où il fit exécuter neuf des principaux de la ville.

Le comte s'enfuit et gagna Nájera dont le château tenait pour lui. Il n'osa pas s'y enfermer mais attendit le roi sur des hauteurs rocheuses qui en étaient proches. On se battit là et beaucoup d'hommes moururent de part et d'autre. Le comte fut vaincu et prit la fuite[27]. Quelques-uns dirent qu'il aurait été fait prison-

[23] Commencée en 1357, interrompue un temps par la paix de Terrer (mai 1361), puis celle de Murviedro (1363), elle se poursuivit jusqu'en 1365.
[24] En 1360.
[25] La rencontre n'a pas pu avoir lieu à Llerena, qui est en Estrémadure. Le roi se trouvait alors dans le royaume de Léon.
[26] Don Fernando : don Fernando Sánchez de Valladolid. Ses fils furent arrêtés puis remis en liberté et non pas mis à mort.
[27] 24 avril 1360.

nier si certains de ceux qui étaient avec le roi l'avaient voulu mais ils le laissèrent aller. Cette rencontre fut appelée la rencontre de Najerilla pour la distinguer de la grande bataille qui reçut le nom de Nájera[28].

Le comte s'en fut à ses aventures et le roi revint dans son royaume, d'où beaucoup, voyant ses cruautés, allaient rejoindre le comte, tandis que d'autres se soulevaient contre lui avec leurs forteresses. Ses affaires allaient désormais tout à fait mal. En outre, il y avait des nouvelles selon lesquelles le comte s'était allié avec les grands seigneurs de France et d'autres régions, et rassemblait force gens pour entrer en Castille[29]. Pendant tout ce temps le roi ne cessait d'amasser de grands trésors qu'il plaçait dans une tour à Séville[30].

[14] *Comment le roi don Pedro quitta le royaume pour aller chercher de l'aide car la plupart des chevaliers de Castille se soulevaient contre lui.*

Le roi voyait que les chevaliers de son royaume se révoltaient tout à fait ouvertement contre lui, qu'ils ne voulaient pas répondre à sa semonce, et que tous le détestaient. Il voyait aussi de ses yeux et entendait de ses oreilles des choses qui témoignaient du mépris où on le tenait. Il comprit alors que s'il tardait davantage, sa mort était proche. Il quitta le royaume et s'en fut au Portugal dont le roi ne voulut pas le recevoir, et lui fit dire que ce n'était pas bonne chose que deux rois dans un même royaume[31].

Il partit donc de là, s'en fut en Galice et gagna La Corogne. Il prit la mer avec une caraque, deux galères et des nefs de Biscaye qui transportaient des vivres et des chevaux. Il emmena avec lui don Sancho son fils, et deux de ses filles, et il fit voile pour

[28] La seconde bataille de Nájera eut lieu le 13 avril 1367.

[29] Henri de Transtamare avait pris à son service des bandes de routiers, les Compagnies blanches, dont le roi de France, Charles V, cherchait à se débarrasser. Leur chef, Du Guesclin, reçut trois cent mille florins d'or avancés par Charles V, le pape et Pierre IV d'Aragon.

[30] La Torre del Oro.

[31] Henri de Transtamare et Du Guesclin étaient entrés en Catalogne à la fin de 1365. Ils parvinrent à Calahorra en mars 1366. N'ayant pu réunir des forces suffisantes pour leur faire face, et le roi de Portugal lui ayant refusé son aide, Pierre I[er] s'embarqua à La Corogne et gagna Bayonne puis Bordeaux où il négocia avec le prince de Galles.

Bayonne[32]. Martin López, maître de l'ordre d'Alcantara, Juan Niño[33] et d'autres chevaliers allaient avec lui.

Pendant tout ce temps, don Fernando de Castro l'accompagna et il ne se sépara jamais de lui, ainsi que je l'ai dit. Laissé en Galice, il y défendait le roi. Il montait souvent sur une haute tribune pour prêcher: il admonestait les gens de rester avec leur roi et ne pas l'abandonner pour un autre seigneur.

Tandis que le roi don Pedro était à Bayonne, en Gascogne, trois fils du roi Édouard d'Angleterre se rendirent auprès de lui: le prince de Galles, le duc de Lancastre et messire Aymon[34]. Le roi maria ses filles aux deux derniers, le prince étant déjà marié[35]. Ceux dont on vient de parler vinrent en Castille avec le souverain.

Le comte don Enrique était déjà roi[36]. Il amena avec lui à la bataille messire Bertrand Du Guesclin, connétable de France, messire Arnaud Lemosin[37], messire Geoffroi Ricon, chevalier breton, le Bègue de Vilaines. Il avait aussi avec lui des chevaliers castillans, les Manriques, Sarmientos, Tovar et Castañeda; des Aragonais, le comte de Denia, don Felipe de Castro, don Pero Buyl; des Gascons, le bâtard de Béarn, frère du comte de Foix. De l'autre côté, il y avait le roi don Pedro, le prince de Galles, le duc de Lancastre, messire Aymon, avec une grande force d'Anglais.

La bataille eut lieu près de Nájera[38]. Le roi don Enrique fut vaincu et s'enfuit ainsi que don Tello, son frère, et tous ceux qui étaient avec lui, à l'exception des Gascons. Quand ces derniers virent que l'affaire tournait mal, trois cents d'entre eux environ mirent pied à terre. Ils tuèrent tous leurs chevaux, et ils en firent une muraille avec leurs tentes, leurs bagages et quelques pièces de bois. Ils se retranchèrent derrière cette muraille. De là ils combattaient et se défendaient autant qu'ils pouvaient jusqu'au moment où ils se rendirent. Les principaux d'entre eux furent faits prisonniers, dont le comte don Sancho[39]. Les Anglais

[32] Don Sancho, fils de Pierre Ier et de la gouvernante des enfants de María de Padilla. Les deux filles étaient Constanza (Constance) et Isabel.

[33] C'est le père de Pero Niño.

[34] Edmond, duc d'York.

[35] Ces mariages n'eurent lieu qu'après la mort de Pierre Ier, en 1372.

[36] Henri de Transtamare, proclamé roi à Calahorra (16 mars 1366), fut couronné à Burgos en janvier 1367.

[37] Arnaud de Solier, dit le Limousin.

[38] 9 avril 1367.

[39] Le comte don Sancho, un des frères d'Henri de Transtamare.

accompagnèrent le roi jusqu'à Medina del Campo puis s'en retournèrent dans leur pays.

[15] *Comment après la bataille les Anglais s'en retournèrent chez eux et le roi don Pedro s'en fut à Séville ; et comment le roi don Enrique rassembla autant de gens de toutes nations qu'il put, qui s'appelaient « les blancs », et revint en Castille, tua le roi don Pedro, et fut roi.*

Après le départ des Anglais, le roi gagna Séville et approvisionna Carmona qu'il confia au maître Ruy López et à ses fils[40]. Presque chaque jour, il allait d'un endroit à l'autre, de Séville à Carmona et de Carmona à Séville. Pendant ce temps, le roi don Enrique ne faisait que rassembler des gens de toutes nations, autant qu'il pouvait en avoir. Il revint en Castille[41] avec une grande armée, et avec l'aide de ceux du royaume dont la plus grande partie était déjà avec lui, il alla à la recherche de don Pedro. Il mit le siège devant Tolède qu'il combattit avec des engins[42]. Il la tint si étroitement assiégée qu'il y avait grande famine dans la ville.

Le roi don Pedro aurait voulu aller la secourir mais les chevaliers de Séville ne le laissaient pas partir. Ils pensaient qu'il ne reviendrait jamais s'il allait là-bas. S'il avait voulu les croire, il aurait été en sûreté à Séville jusqu'à ce que ses amis viennent à son aide[43]. Mais tel était le souci qu'il avait de Tolède, où il avait envoyé de nombreux messagers, qu'il ne put se tenir. Il sortit de Séville, mais il reçut de telles nouvelles qu'il ne put ni aller à Tolède ni revenir à Séville.

Il s'en fut à Montiel, qu'il avait approvisionnée. Le roi don Enrique alla à sa rencontre et les deux souverains eurent une petite rencontre à l'entrée de la ville. Le roi don Pedro s'enferma dans Montiel où il fut assiégé. Il avait avec lui de bons arbalétriers génois. Alors qu'il était ainsi assiégé, certains venaient de temps en temps, de nuit, lui parler, et quelques chevaliers, de

[40] Ruy López était maître de l'ordre d'Alcántara.

[41] En septembre 1367.

[42] Le siège de Tolède commença le 30 avril 1368.

[43] Le texte porte «allí fuera manparado fasta que sus enemigos le acorrieran», soit : «il aurait été protégé jusqu'à ce que ses ennemis lui viennent en aide», ce qui est absurde. Il s'agit vraisemblablement d'une erreur de copie. On peut envisager deux hypothèses: *enemigos* est un lapsus pour *amigos*, ou bien *acorrieran* a été utilisé au lieu de *acometieran* (ne viennent l'assaillir). C'est la première qui a été retenue.

ceux qui étaient de garde, lui disaient beaucoup d'insultes. Le roi don Pedro était un bon tireur d'arbalète, et il tirait au jugé d'après le son de la voix, et il blessait nombre de ceux qui l'insultaient. Il y avait là avec lui Juan Niño, son damoiseau, père de Pero Niño, qui armait pour lui ses fortes arbalètes.

Mais quand la puissance de Dieu veut exercer sa justice, elle supprime toute autre puissance, et il n'y a ni force ni pouvoir qui puisse lui résister. Dieu était irrité contre ce roi à cause de sa mauvaise vie. Il ne pouvait pas le supporter davantage parce que le sang de tous les innocents qu'il avait répandu criait vers lui depuis la terre. Déjà tout lui devenait contraire. Il y avait un puits d'eau douce qui en contenait suffisamment pour tous ceux du château. Quelqu'un des siens la gâta avec du blé, de sorte qu'elle n'était plus potable.

Les chevaliers de France, dont j'ai déjà parlé, qui étaient venus avec le roi don Enrique, étaient là. Messire Bertrand [Du Guesclin] négocia tant et si bien qu'il parvint à parler au roi don Pedro. Il lui demanda de lui donner certaines choses dans le royaume, et qu'il le mettrait en sûreté dans le royaume de Grenade dont le souverain, Mahomat, devait son trône à don Pedro qui avait tué pour lui le roi Bermejo[44]. Ils établirent leurs conventions, échangèrent serments et hommages, comme d'égal à égal. Don Pedro fit confiance à messire Bertrand qui le mit entre les mains du roi don Enrique et en son pouvoir. Don Enrique le tua et il eut le royaume[45].

[16] *Comment le roi don Enrique donna des terres aux étrangers qui l'avaient aidé à se rendre maître du royaume.*

Le roi don Enrique, pour récompenser et payer ceux qui l'avaient aidé à s'emparer du royaume, leur distribua des terres de la façon suivante:

Il donna à messire Bertrand [Du Guesclin] Soria, Almazán, Atienza et Calatañazor. À messire Arnaud le Limousin il donna

[44] Muhammad V (Mahomat dans le texte de Gutierre Díaz de Games), vassal et allié de Pierre Ier, avait été chassé du pouvoir en 1359. Muhammad VI, que les Castillans appelaient le roi Bermejo (le roi rouge), devint émir de Grenade en 1360. Muhammad V, qui s'était réfugié au Maroc, revint dans la Péninsule en mars 1362 et contraignit Muhammad VI à se réfugier à Séville où Pierre Ier le tua de sa main.

[45] Dans la nuit du 22 au 23 mars 1369.

Villalpando et le maria. Il maria le bâtard de Béarn à doña Isabel de la Cerda dont il eut tous les domaines. Il donna Aguilar de Campos à messire Geofroi Ricon.

Il donna au comte de Denia la terre de don Juan Manuel ainsi que le marquisat d'Alcocer, Salmerón, et Valdeolivas qui fut acheté ensuite par messire Gómez de Albornoz avec la fortune que lui laissa le cardinal don Gil, son parent[46]. Il donna à don Felipe de Castro Paredes, mais ses vassaux le tuèrent et s'enfuirent du royaume. Ils y revinrent au bout d'un certain temps, le roi leur ayant pardonné. Don Enrique donna Huete, dont dépendaient alors autant de villages qu'il y a de jours dans l'année, à don Pedro Buyl. Il donna aux Castillans beaucoup d'autres terres.

[17] *Des choses que fit le roi don Enrique après qu'il fut roi. Comment il parcourut le royaume en gagnant les villes qui tenaient encore pour le roi don Pedro.*

Dès le début de son règne, le roi don Enrique se porta sur Calahorra et s'en empara. Il prit Burgos. Il marcha sur la ville de León[47]. Elle lui résista quelques jours. Il l'attaqua avec un engin, une chevrette et des chattes[48]. À la fin, n'espérant plus de secours, la cité se rendit par capitulation. Il envoya Pero Sarmiento en Galice contre don Fernando de Castro, avec messire Arnaud, messire Geofroi et le Bègue. Pero Manrique, pour contenter le roi à qui il avait déplu parce qu'il mangeait gratuitement partout où il se déplaçait[49], alla avec eux et ils prirent par escalade Castro de Calderas et Monforte de Lemos. Don Fernando mit en campagne des troupes contre eux et les combattit mais il fut vaincu et s'enfuit au Portugal[50].

[46] Gil de Albornoz (1310-1361), archevêque de Tolède, conseiller d'Alphonse XI, s'exila à Avignon auprès du pape Clement VI, après l'avènement de Pierre I^er^. Fait cardinal le 17 septembre 1350, il fut chargé en 1354 de préparer le retour d'Innocent VI à Rome. Il pacifia et réorganisa les États de l'Église en Italie.

[47] Calahorra et Burgos avaient reconnu Henri II en septembre et en novembre 1367. C'est entre janvier et février 1368 que se situe le siège de León.

[48] Le texte porte: «con un ingenio, e una cabrita, e con gatas». L'*ingenio* est un engin mais on ignore de quelle sorte. *Cabrita* est le diminutif de *cabra*. Le mot désigne ici une petite machine de guerre qui servait à lancer des pierres: chèvre. *Gata* : peut-être une sorte de grappin.

[49] Il faut sans doute entendre qu'il vivait sur le pays, sans rien donner en contrepartie de ce qu'il prenait.

[50] Don Fernando: Fernando de Castro, voir le chapitre 12.

Le roi don Enrique alla à Séville. Le comte don Tello s'imposait en Biscaye et dans toute la région[51]. Le roi le manda auprès de lui. Il partit accompagné des deux Pero Gómez de Porras, le jeune et le vieux, de Garci Sánchez de Bustamante, Pero Fernández de Pedrosa et Garci López de Rebolledo. Il courut les taureaux à Trujillo et, après avoir quitté cette ville, il mourut à Mérida[52].

Don Tello, avant de mourir, avait libéré son frère, le comte don Sancho, qui était prisonnier des Anglais, en acquittant une rançon en or et non en un autre métal, car les Anglais l'avaient exigé ainsi. Don Sancho épousa une sœur du roi don Fernando de Portugal. Il reçut Alburquerque, les cinq villes et beaucoup d'autres terres. Sa maison était plus importante que celle du roi. Il fut tué à Burgos lors d'une querelle à propos de l'attribution des logements, le roi étant présent[53].

Le roi alla à Tolède et la tint assiégée pendant quatorze mois. Il la battait avec des engins, et la famine était si grande qu'une femme mangea son fils[54]. Il prit beaucoup d'autres villes et châteaux. Il fit le siège de Carmona pendant deux ans. Il y eut là de rudes combats, car on avait affaire à des hommes très courageux, nombreux, bien armés et avec tout ce qu'il fallait, qui accomplirent pendant ce siège de belles prouesses, très notables et merveilleuses, comme celle dite de Cazlona et d'autres. Tant qu'ils furent là, ceux du dehors ne désirèrent aucune fois combat ou escarmouche qu'ils ne les obtinssent. Jamais les défenseurs ne fermèrent les portes de la ville, si ce n'est la nuit. Ils faisaient aussi plus de prisonniers parmi les assiégeants que ceux-ci ne leur en prenaient.

Il arriva une fois que ceux de Carmona firent sortir de nuit une troupe de cavaliers, à l'autre extrémité de la ville, en un endroit secret. À l'heure de none, quand il fait le plus chaud dans cette région, car c'était l'été, alors que tous les assiégeants se croyaient en sûreté, les chevaliers de Carmona sortirent tous et vinrent donner avec beaucoup d'audace dans leur camp, frappant et tuant avec une telle impétuosité que le roi et ceux qui étaient avec lui purent à grand-peine sauter à cheval. Ceux de la ville commencèrent à se retirer jusqu'au pied de la colline. Les

[51] Tello avait été fait comte de Biscaye par son frère, le roi Henri II.
[52] Il mourut le 18 octobre 1370.
[53] Sancho avait été fait prisonnier lors de la bataille de Nájera. Games ne donne pas les noms de ces cinq villes. Sancho fut tué d'un coup de lance le 19 février 1374.
[54] Tolède se rendit en mai 1369.

cavaliers qui étaient de l'autre côté contournèrent la colline en passant par la plaine et vinrent frapper dans le dos ceux du camp.

Ce fut un si rude combat que beaucoup crurent que le roi était mort. Il y avait tant de poussière, et le soleil était si bas que ni les uns ni les autres ne se voyaient ni ne se reconnaissaient. Aveuglés, ils se séparèrent, car chacun n'avait d'autre souci que de se mettre à l'abri. Si chaude fut cette bataille que le roi se tint pour vaincu, car ensuite, il allait appelant ses chevaliers, demandant qui était vif ou mort.

Une nuit les assiégeants jetèrent des échelles sur le rempart de la ville mais les défenseurs étaient si faits à la guerre qu'ils étaient aussi éveillés et combattaient aussi bien la nuit que le jour. Ils brisèrent les échelles, et il y eut de bons combattants morts, blessés et prisonniers. Ainsi chaque fois qu'on entreprit contre eux, ils eurent la fortune pour eux.

L'auteur dit ici que ces défenseurs furent aussi excellents, aussi favorisés, aussi dignes de renommée que le furent les Troyens dans la défense de Troie, sauf qu'eux ne furent assiégés que deux ans, et les autres dix. Mais les Troyens combattaient avec espoir et confiance, car il y avait toujours des gens qui venaient à leur aide et leur apportaient des vivres, tandis que ceux-là, pendant toute la durée du siège, ne reçurent jamais de renforts ni de vivres qui les eussent beaucoup aidés et dispensés de combattre lorsqu'on les attaquait.

Au bout de deux ans, la ville se rendit au roi par capitulation[55]. Si le roi la respecta ou non, il ne m'appartient pas de l'écrire[56] J'ai inclus ce *Récit des rois* parce que je l'ai trouvé ainsi écrit par don Pero Fernández Niño, qui fit relater quelques unes des choses qui advinrent de son temps[57], et aussi pour faire connaître le lignage de Pero Niño, sur qui j'ai fait ce livre, et montrer comment le changement de rois le fit déchoir de ce qu'il avait été, ainsi que je l'ai dit plus haut, et y reviendrai plus avant en son lieu. Qui désirerait en savoir davantage sur les choses d'alors, qu'il lise la chronique des faits de ce temps. Il les trouvera plus largement exposés dans la *Cronica de España*[58].

[55] Le 10 mai 1371.

[56] Henri II fit exécuter Martín López de Córdoba, chef des défenseurs de Carmona à qui il avait garanti la vie sauve.

[57] Ce *Cuento de los reyes* ne nous est pas parvenu.

[58] On ne sait à quelle chronique l'auteur fait allusion.

[18] *Des origines du lignage de Pero Niño. Qui furent son père et son aïeul et quelle fut leur condition.*

Ce noble chevalier sur qui j'ai fait ce livre fut, du côté de son père, petit-fils de don Pero Fernández Niño, lui-même fils de Juan Niño. Don Pero Fernández servit le roi don Pedro jusqu'à la mort du souverain, et jamais ensuite il ne voulut obéir au roi don Enrique. Lui et d'autres chevaliers qui quittèrent le royaume furent de ce sentiment. Bien que, pour sa part, il n'ait pas quitté le royaume, il en eut constamment l'intention, et il y consacra tous ses efforts jusqu'à sa mort.

Juan Niño, père de Pero Niño, et fils de don Pero Fernández Niño, fut un chevalier élevé dans la maison du roi[59]. Il demeurait habituellement dans sa maison de Villagómez, où il était né[60]. Il y avait inimitié entre lui et des chevaliers qui vivaient dans les environs, lesquels étaient protégés aussi bien par des favoris du roi que par d'autres grands seigneurs du royaume.

Il advint qu'un jour où Juan Niño était à table avec une vingtaine de ses hommes, les autres vinrent l'attaquer avec force gens. Il se leva de table, fut vers eux et les trouva près de sa maison. Il se battit contre eux, et tua de sa main dans un corps à corps Juan González de Valdolmos, un rude chevalier, très grandement apparenté, qui était le plus important de ses ennemis.

Le roi de Castille, son seigneur, était en guerre avec le roi de Portugal[61]. Il entra dans son royaume et assiégea Lisbonne. Il fut fait beaucoup de belles choses durant ce siège. Juan Niño se trouva à la plupart d'entre elles et il se comporta en bon chevalier. Alors qu'un jour, il battait le pays avec d'autres en guerroyant, environ deux cents ennemis cherchèrent refuge sur un chemin de ronde. Il était au sommet d'un rocher d'une hauteur d'au moins [...] brasses. Juan Niño fit dresser une échelle. On lui tua quatre ou cinq hommes tandis qu'ils y montaient. Alors il monta lui-même, entra de vive force et, avec ses gens, tua ou fit prisonniers tous ceux qui se trouvaient là.

[59] Pierre le Cruel.

[60] Villagomez, qui n'existe plus aujourd'hui, était un village situé à environ 16 km au sud-ouest de Burgos.

[61] Jean Ier assiégea Lisbonne en 1384.

À peu de temps de là, le roi don Juan son seigneur [...][62] comme une mère avec son fils tout-petit. On dit que c'était une dame si délicate et d'une organisation si subtile qu'elle sentit en l'embrassant qu'il avait tété le lait d'une autre femme. Ne voulant pas se fier seulement a son propre sens, elle fit prêter serment à toutes les dames et damoiselles qui se trouvaient alors dans la chambre où était son fils. Elles lui dirent qu'une dame lui avait donné à téter. Elle prit alors son fils, le fit envelopper dans un manteau et porter d'un endroit à un autre jusqu'à ce qu'il rejetât le lait. On dit que dorénavant il ne fut plus aussi sain et que pour cette raison il eut toujours le teint altéré bien qu'il fût un vigoureux chevalier[63]. C'est à lui que Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut crucifié entre les ramures d'un cerf et dit qu'il lui faudrait passer par beaucoup de tribulations en peu de temps, mais qu'elles seraient pour le salut de son âme. Il est arrivé aussi quelque chose d'approchant au roi Alexandre avec sa mère la reine Olympias.

La reine doña Juana[64] voulant respecter cette règle pour le prince son petit-fils qu'elle aimait beaucoup, on chercha en Castille une nourrice qui fût bonne, d'un bon lignage et sans macule, jeune et accorte. On dit au roi et à la reine qu'il n'y avait pas de femme qui eût autant de qualités pour être nourrice ni qui correspondît mieux à ce qu'ils voulaient que celle-là[65]. La reine dit alors qu'elle la connaissait, qu'elle était de haut et bon lignage.

La reine envoya aussitôt chercher Juan Niño, et lui fit dire qu'elle lui ordonnait d'amener incontinent avec lui doña Ynés Lasa, sa femme[66]. Ils vinrent à la cour, et la reine leur dit pourquoi elle les avait envoyé chercher, et comment eux seuls avaient été choisis dans tout le royaume pour élever le prince. Elle leur dit de le prendre et de l'élever, et qu'elle leur ferait de grandes faveurs.

Le chevalier se défendit autant qu'il put, alléguant que cet office ne convenait pas à des personnes de grand lignage comme

[62] Le texte comporte une lacune en cet endroit.
[63] Il s'agit de la reine Leonor, épouse de Jean Ier et mère d'Henri III qui reçut le surnom de «el Doliente», le maladif.
[64] Juana de Villena, veuve d'Henri II.
[65] Il s'agit d'Ynes Laso de la Vega, mère de Pero Niño.
[66] Ynes Lasa: féminisation du nom de Laso.

eux et que, selon la coutume de Castille, d'autres de moindre lignage suffisaient pour élever l'infant. Si le roi voulait leur accorder sa faveur, il pourrait le faire en des choses qui leur appartiendraient mieux, mais que, pour celle-là, il voulût bien leur faire grâce de la donner à un autre, car ils n'accepteraient pas une telle charge. Ne pouvant changer la volonté du roi et de la reine, ils quittèrent la cour et se mirent en route pour se rendre en Aragon.

Le roi envoya à leur poursuite et les obligea à rebrousser chemin. Il leur dit pourquoi il agissait ainsi. Après avoir reçu de nombreuses charges et dons , ils finirent par se soumettre à la volonté du souverain, à la condition que doña Ynes ne fût pas appelée nourrice comme les autres, mais tenue en un autre état, plus grand et de plus grande sorte, et plus considérée que jamais ne l'avait été une autre nourrice de grand état.

Ainsi elle fut toujours tenue en grande considération. Il plut à Dieu qu'elle élevât l'infant pendant trois ans sans qu'il eût mal, douleur ou maladie, ni rien qui le tourmentât. Quand elle dut s'en aller, on lui donna des domaines et une récompense telle qu'il n'en fut jamais donnée de semblable à aucune nourrice qui ait élevé un roi en Castille. Les domaines et cadeaux en bourgs et en largesses montèrent à cinquante mille florins.

Ici l'histoire cesse de raconter comment doña Ynes Lasa éleva le roi don Enrique pour faire le récit de la façon dont le damoiseau Pero Niño fut éduqué.

[19] *Comment Pero Niño, sur ordre du roi, fut donné à un gouverneur pour qu'il l'instruisît et lui enseignât toutes les bonnes manières et coutumes que doit posséder un bon hidalgo afin qu'ensuite il fît partie de l'entourage du prince son fils, comme il le fit jusqu'à la mort de celui-ci.*

Quand Pero Niño eut atteint l'âge de dix ans, il fut confié pour être élevé et éduqué à un homme sage et entendu afin qu'il l'instruisît et lui enseignât toutes les bonnes coutumes propres d'un bon et noble hidalgo. Tel était son enseignement:

«Fils, considérez que vous êtes de grand lignage mais que la roue du monde qui n'est jamais en repos et ne laisse pas toujours les choses dans le même état l'a abaissé, rendu les grands petits et fait tomber dans la pauvreté ceux qui occupaient une position élevée. Il vous convient donc de lutter et de travailler pour revenir à ce premier état, et même pour dépasser en grandeur et noblesse ceux dont vous êtes issus. Qu'un homme ressemble à

son père en maintenant l'état que celui-ci lui a laissé n'a rien de merveilleux, car il a trouvé cet état déjà acquis, mais il est grandement louable s'il surpasse tous ceux dont il sort et parvient à une plus haute situation qu'eux.

«Fils, méditez bien mes paroles. Préparez votre cœur à accueillir mes leçons et retenez-les. Plus tard vous les comprendrez. Celui qui doit apprendre l'art de chevalerie et à le pratiquer, il ne convient pas qu'il dépense beaucoup de temps à l'école des lettres. Ce que vous en savez déjà vous suffit et ce qui vous manque maintenant, le temps vous le donnera, en vous y attachant un peu.

«Avant toutes choses, connaissez Dieu, puis connaissez-vous vous-même, et enfin connaissez les autres. Connaissez Dieu par la foi. Qu'est-ce que la foi? La foi est substance, très ferme certitude de la chose non vue, argument de l'esprit dans le renoncement de la raison. Connaissez la substance par ses accidents. Connaissez Dieu, car il vous a créé et vous a donné l'existence. Connaissez-le par ses créatures et par les merveilles qu'Il a faites. Comprenez et connaissez sa grande puissance, car Il a fait les cieux, la terre et la mer, et toutes les choses qui s'y trouvent.

«Il a créé les anges dans la lumière, orné et embelli le ciel d'innombrables et belles étoiles. Il a créé le soleil et la lune, commandé au soleil de donner de la lumière le jour et à la lune d'en donner la nuit. Il a orné et empli la terre de tant de plantes et si diverses, d'arbres et d'herbes. Il l'a peuplée d'animaux de tant et si diverses figures. Il a créé dans la mer les grandes baleines et beaucoup de poissons divers. Il a créé les oiseaux dans l'eau et les a mis dans l'air. Et voyez comme il a contenu la mer dans des limites afin qu'elle ne portât pas préjudice à la terre.

«Mon fils, voyez comme le soleil se lève en Orient et se couche en Occident et retourne là d'où il était venu; comme les cieux, ainsi que la mer et la terre, qui s'appuie fermement sur la mer, et toutes les choses que Dieu a faites Lui obéissent et ne transgressent pas ses ordres et suivent le cours qu'Il leur a d'abord imposé. Considérez comment Il a créé l'homme à son image, l'a placé dans le Paradis des délices, lui a ordonné de le servir, de l'aimer et de le craindre, d'obéir à ses ordres, de sorte qu'ainsi il vivrait toujours dans la joie et en plaisir parfait, ne mourrait jamais et ne connaîtrait ni la douleur ni le travail. Considérez comment Il a placé sous les ordres et sous le pouvoir de l'homme tout ce qu'il avait créé dans la mer et sur la terre.

«Et voyez comment l'homme, ce malheureux, fut trompé et pêcha par faiblesse. Il transgressa le commandement de Dieu, ce pourquoi la justice divine entra en action et le condamna à la mort du corps et de l'âme. Il fut chassé hors du Paradis dans le désert de ce monde pour y mourir et y souffrir. De libre qu'il était, il devint sujet et captif de la mort. Il nous a laissés, nous ses fils, dans la même captivité et soumis au péché.

«Fils, aimez et craignez Celui qui avait rempli de gloire cet ange si excellent et si beau qui, par orgueil, dit: «Je monterai au dessus du ciel et je placerai mon trône dans la partie de l'Aquilon, et je serai l'égal du très haut créateur[67].» Pour cela Dieu le précipita de la hauteur des cieux dans la profondeur des abîmes, le mit de gloire en tourment, de clarté en obscurité et perpétuelles ténèbres où il est devenu démon et prince de la mort.

«Aimez Celui qui nous a tant aimés, que non seulement il décida de revêtir notre chair mais se fit humble comme un serviteur. Il a souffert pour nous et pris notre charge sur ses épaules. Il nous a délivrés et nous a arrachés à la cruelle seigneurie et au pouvoir du démon, dont nous étions les créatures par soumission au péché.

«Fils très aimé, croyez et maintenez très fermement ce que croit et maintient notre sainte mère l'Église, qu'il n'y ait pas chose qui vous éloigne et écarte d'elle. Que vous dirais-je? Vous êtes né dans la sainte foi, et l'eau du Saint-Esprit vous a régénéré. Si tu devais combattre seul de ton corps contre quiconque contesterait la foi catholique, tu serais obligé de le faire. C'est là un bon exploit de chevalerie, le meilleur qu'un chevalier puisse accomplir, à savoir combattre pour sa loi et sa foi, avec d'autant plus de force qu'il tient la vérité. Si d'aventure tu tombais entre les mains d'ennemis de la sainte foi catholique et qu'il voulussent te la faire renier, tu dois te préparer à souffrir tous les tourments qui pourraient t'être infligés en maintenant et en confessant la sainte foi de Jésus-Christ jusqu'à la mort. Dans cette bataille si sainte, comme j'ai dit plus haut, on appelle le mort vainqueur, et vaincu celui qui a tué.

«Prends exemple de saint Jacques, le chevalier. On lui coupa tous les membres, depuis les doigts des mains et des pieds, un à un, jusqu'aux autres membres et articulations autant qu'il y en

[67] Is 14, 13-14.

avait dans son corps. On ne put jamais lui faire renier Jésus-Christ, mais au contraire il se montra ferme comme un bon chevalier. C'est là bonne chevalerie triomphante. Là se gagne l'auréole que Dieu promet aux vainqueurs.Qu'on ne dise en un tel instant: "Oh! que la mort est dure chose. Je renierai maintenant, et je ferai ce que l'on m'ordonne. Comme je ne le fais pas volontairement, j'abjurerai ensuite quand les circonstances le permettront." Je vous dis que celui qui se rend n'est pas donné pour vainqueur et celui qui met le pied dans le filet ne l'en retire pas quand il veut. Au temps de la mauvaise fortune, on connaît les amis. Mais en ayant ferme foi et dans l'espérance de la récompense, les souffrances sont douces. Considérez que le châtiment infernal est plus dur que la souffrance corporelle. Cette souffrance passe vite mais le tourment infernal perdure.

«Que vous dirais-je encore, mon fils? Ne croyez pas et n'acceptez pas d'arguments subtils quant à la foi. Ce que votre intelligence ne peut comprendre ni atteindre, croyez-le en vertu de la foi, car si la foi pouvait se prouver, il n'y aurait pas de mérite à croire. Dieu ne vous a pas créé pour que vous jugiez de ce qu'Il fait mais pour que vous obéissiez à ses commandements. Connaissez combien Dieu est plus grand que vous. Comment la créature bornée et mortelle peut-elle sans la grâce connaître l'infini? La sainte foi catholique, une fois purifiée, est semblable à l'or qui, mis sept fois dans le creuset, en sort chaque fois plus pur. Je ne dis pas seulement sept fois mais sept fois soixante-dix-sept mille fois.

«Mon fils, faites toute vos actions avec Dieu. Gardez ses commandements, observez ses préceptes, respectez ses églises, honorez ses fêtes et leurs mystères. Lui vous gardera et vous honorera. Recommandez-Lui vos affaires, demandez-Lui de grandes choses car Il est très riche. Il vous donnera ce qui vous sera le plus avantageux. Espérez en Lui, car rien n'est fait sans Lui. Ce qui est fait sans Lui n'est rien ni n'a quelque prix. Ce qui est fait par Lui est vie et chose qui dure.

«Fils, inclinez votre oreille à la demande du pauvre: écoutez-le, répondez-lui pacifiquement et avec mansuétude, faites-lui l'aumône. Délivrez celui qui souffre injure de la main du superbe. Faites à Dieu de dignes oraisons et lisez les bons livres. Ayez ses œuvres présentes à l'esprit. Sachez que lorsque nous prions nous parlons à Dieu, et quand nous lisons, c'est Lui qui nous parle.

«Fils, ne croyez pas ceux qui vous diront qu'ils vous feront voir et connaître votre avenir. Ils vous diront que vous deviendrez très grand, que vous obtiendrez ceci ou cela, mais de tout ce qu'ils vous auront dit, rien n'arrivera. S'il vous advenait de les croire, vous perdriez le bien suprême, et vous laissant aller à une vaine confiance vous laisseriez fuir le temps que vous devriez consacrer à ce qui est nécessaire à votre honneur et à vos affaires. Croyez bien que Dieu vous a créé sans vous, et qu'il vous délivrera sans vous. Gardez-vous. Ne croyez pas aux fausses prophéties comme celles de Merlin et d'autres, et n'ayez pas confiance en elles. Car en vérité je vous le dis, ces choses furent machinées et inventées par des hommes subtils et captieux afin de se pousser dans la faveur des rois et des grands seigneurs, de les exploiter, de les soumettre à leur volonté avec ces vaines imaginations, tandis qu'ils tirent profit de leur crédulité.

«Si vous y faites bien attention, quand vient nouveau roi, nouveau Merlin l'on fait aussitôt. On dit que ce roi franchira la mer et détruira toute la morerie, gagnera la Maison Sainte et sera empereur. Nous voyons ensuite qu'il en advient comme il plaît à Dieu. On a dit cela des rois du passé et on le dira des rois à venir. Ce que Dieu n'a pas voulu dévoiler à ses élus, les pécheurs feignent de le savoir. En effet tous les vrais prophètes n'ont prophétisé qu'à propos des avènements de Jésus-Christ: du premier avec humilité et pauvreté, du second avec puissance et majesté. Dès lors, ils se sont tous tus car, après la venue de Jésus-Christ, ils n'étaient plus nécessaires.

«Merlin fut un homme excellent et très savant. Il ne fut pas fils du démon, comme d'aucuns le disent, car le démon, qui est esprit, ne peut engendrer. Il peut provoquer des choses qui sont péché, car c'est son office. Il est substance incorporelle et ne peut donc engendrer des corps. Mais, avec la grande science qu'il avait acquise, Merlin voulut savoir plus qu'il ne lui convenait. Il fut trompé par le démon qui lui montra beaucoup de choses afin qu'il les répétât, et quelques-unes se trouvèrent vraies. C'est, en effet, façon du démon, et aussi de quiconque sait tromper, que d'avancer quelque vérité pour être cru de celui-là qu'il veut tromper. Ainsi, en ce qui concerne l'Angleterre, il a dit certaines choses dans lesquelles on a trouvé quelque vérité mais en beaucoup d'autres il a erré. Et d'aucuns qui maintenant veulent faire des prédictions, les composent et disent qu'elles sont de Merlin.

«Ainsi toutes les choses passées, présentes et à venir n'existent qu'en la présence de Dieu notre Seigneur. Qui connaît la volonté de Dieu pour les choses qui sont à venir? Ou bien l'homme en sait-il plus que Dieu? Cela est faux.

«Notez que Dieu a créé beaucoup de choses mais il n'en a créé aucune qui fût contre sa puissance. Voyez ce que répondit Jésus-Christ à ses disciples quand ils le questionnèrent sur quelques choses des temps à venir et sur l'Antéchrist: «Il ne vous appartient pas de connaître l'heure ni le moment que Dieu a fixés dans sa toute-puissance. D'une chose seulement vous pouvez être certain qu'elle adviendra, c'est qu'après l'été vient l'hiver, et qu'il nous faut préparer des maisons bien fermées et chaudes, faire provision de bois et de victuailles pour un temps rigoureux et pauvre en ressources car vous ne pourrez pas vous les procurer. Et durant l'hiver, il vous faut apprêter les choses qui conviennent à l'été. Ayez à l'esprit le marin qui pendant le beau temps se prépare pour le mauvais, et pendant celui-ci se prépare pour celui-là dans l'attente de sa venue. Voilà qui est bonne divination, et profitable savoir.»

[20] *Comment les hommes doivent se garder de croire les trompeurs qui énoncent des faussetés sous couleur de vérités.*

«Gardez-vous aussi, fils, des tromperies des homme qui disent qu'ils vous feront deux doublons avec un seul, et qu'avec deux, ils vous en feront quatre, qu'ils vous feront de l'argent avec de la pierre, et avec du cuivre de l'or, et qu'ils feront ainsi monter votre avoir à une grande somme, et que par là vous pouvez être le personnage le plus important qu'il y ait jamais eu dans votre lignage, que vous pourrez donner et gratifier, surpasser vos adversaires et l'emporter sur eux. Ils vous présenteront un stratagème trompeur pour vous persuader mais, si vous en usez, à la fin vous vous retrouverez pauvre et tout votre avoir dépensé. Je vous dis que pour arriver à leurs fins ils recherchent des hommes cupides et de cervelle légère, qui perdent leur fortune et vivent moqués et discrédités parmi les gens.»

[21] *Comment l'homme doit se garder de la compagnie des méchants et rechercher celle des bons car l'habitude du péché devient une seconde nature.*

«Recherchez la compagnie des bons et vous serez l'un d'eux. Gardez vous de la compagnie des méchants car votre nature, sans

que vous vous en aperceviez, dérobera quelque chose de la leur. Soyez tempéré dans le manger, le boire et le dormir. Ne suivez pas votre appétit dans les choses qui pourraient vous nuire. Il est plutôt stupide celui qui ne sait pas que l'appétit est ennemi du jugement. Platon dit que nous ne devons pas suivre notre appétit mais aller contre notre appétit, car aller contre notre appétit, c'est suivre le second mouvement qui est toujours le bon parce qu'il tient de la nature même de l'âme qui commande au corps et aux cinq sens. Le corps est alors tenu, régi, redressé par l'âme qui l'embellit grâce au jeûne, à la prière, à la chasteté et aux bonnes mœurs.

«Si le corps est abandonné et livré à son appétit, il s'adonne à la dépravation, à la luxure, à l'avarice, à l'orgueil et à d'autres péchés qui sont de la nature de la terre, laquelle gouverne le corps avec les autres éléments. Ce qui fait dire au même Platon: «Pendant que tu es jeune, use de ton entendement pour te changer, purifie-toi et établis toute vérité: laisse toute chose fausse, car elle appartient par essence à la terre. Abstiens-toi, établis toute vérité et fais-en usage. Laisse toute chose fausse, c'est à dire tout péché. Cela appartient par essence à la terre; le corps abandonné par excés d'usage en vient à se corrompre de sorte que l'âme ne pourra pas être maîtresse de son imagination et, qu'elle le veuille ou non, elle devra le laisser faire.» Platon dit aussi que l'âme est au corps comme le jongleur à son instrument: lorsque celui-ci est désaccordé, le musicien ne peut en tirer des sons justes. S'il est très désaccordé, il devra le laisser de côté. Si, au contraire, il est bien accordé, alors sur son instrument il redouble de beauté et en tire une musique paisible et parfaite.

«Fils, ne permettez pas que votre noble personne se laisse aller à la fréquentation des mauvaises femmes, car elles n'aiment pas et veulent être aimées. Leur commerce est abrègement de la vie, corruption des vertus, transgression de la loi de Dieu.

«Fils, quand vous aurez à parler devant les hommes, faites passer d'abord vos paroles par la lime de l'entendement avant qu'elles ne parviennent a votre langue. N'oubliez pas que la langue est un arbre dont les racines sont dans le cœur. La parole est son fruit. Ce qui est dans le cœur, la langue le montre à l'extérieur. Faites attention que, tandis que vous parlez, les autres passent votre parole au crible comme vous faites, vous, la leur quand ils parlent. Donc, dites les choses de façon raisonnable, sinon mieux vaudra vous taire. À la langue, on connaît la science, à l'entendement la sagesse,

à la parole la vérité et la doctrine, aux œuvres la fermeté. Oh! si celui qui ne doit pas parler se taisait et si celui qui ne devrait pas se taire parlait, la vérité ne serait jamais contestée.

«Fils, garde-toi de l'avarice, si tu veux être maître de toi. Sinon tu seras esclave, car à mesure que croît l'accumulation des biens, croît la multitude des soucis. Note-le: si tu veux avoir ce que tu désires, ne désire que ce que tu peux avoir. N'estime pas un homme pour ce que la fortune a fait en sa faveur, mais à la mesure de son entendement et de ses vertus. Car l'honneur des bêtes, l'honneur des étoffes, c'est le propre des animaux; l'honneur des métaux, c'est le propre de la terre; mais le jugement et les autres vertus sont le propre de l'âme.

«N'aies pas des vassaux seulement pour le profit que tu en tires mais tiens-les tous pour tes amis et qu'ils te servent selon ce qui te revient suivant le droit. La parole gracieuse fait durer l'amour dans les cœurs. La parole gracieuse multiplie les amis et adoucit les ennemis. L'homme de mérite a la langue gracieuse.

«Note que, durant le temps où tu seras prospère, beaucoup s'inclineront devant toi. Que ton conseiller soit choisi un entre mille. Si tu as un ami au temps de ta prospérité, prends-le, mais ne le crois pas à la légère ni tout de suite, parce que son amitié peut être suivant le temps. S'il demeure ferme dans son amitié pour toi, il sera pour toi comme un autre toi-même. Éloigne-toi de tes ennemis, défie-toi d'eux. Conduis-toi de telle sorte avec les hommes que, si tu meurs, ils te pleurent, et que, si tu t'éloignes, ils te désirent. Quand tu verras un malade à l'esprit affaibli, ne te moque pas de lui mais demande-toi si ta nature n'est pas la même. Si tu te vois sain, rends grâce à Dieu. S'il te vient du mauvais temps, supporte-le, car tu devras traverser tous les temps, bons et mauvais. Qui dit aux hommes des choses qui leur sont désagréables, en entend d'eux qui ne lui plaisent pas. Sois avenant avec les hommes. Il n'y a pas au monde chose plus noble que le cœur de l'homme. Jamais il n'accepte de bon gré seigneurie. Tu gagneras les hommes davantage par amour que par force et crainte. Ce n'est pas courtoisie que de dire d'un homme par derrière ce que l'on aurait honte de lui dire en face.

«Fils, note quatre erreurs et garde-t'en. Ce sont: orgueil, obstination, précipitation, paresse. La haine est le fruit de l'orgueil, la querelle, le fruit de l'obstination, le repentir, le fruit de la précipitation, la ruine, le fruit de la paresse. Tous les extrêmes sont

vicieux. Gardez-vous en, car la crainte craint tout et la témérité s'en prend témérairement à toutes choses.

«Fils, servez le roi et gardez-vous de lui, car il est comme le lion: il tue en jouant et détruit en plaisantant. Gardez-vous d'entrer dans la maison du roi quand ses affaires sont troublées. Car celui qui entre dans la mer quand elle est agitée, ce sera merveille s'il en réchappe. Combien plus s'il y entre quand elle est courroucée.

«Fils, ne craignez pas la mort pour elle-même, car elle est chose si certaine qu'elle ne se peut éviter et nous venons au monde avec cette condition de naître et de mourir. Ne doit craindre la mort que celui qui a fait beaucoup de mal et peu de bien. La mort est bonne pour le bon, parce qu'il va recevoir le prix de sa bonté; et bonne aussi pour le méchant parce que la terre est délivrée de sa méchanceté.

«Je ne veux pas vous retenir davantage; car s'approche le temps ou vous devrez montrer qui vous êtes, d'où vous venez et où vous espérez aller.»

Ainsi fut élevé ce damoiseau. Son bon gouverneur l'éleva et l'endoctrina jusqu'à l'âge de quatorze ans.

[22] *Comment le roi don Enrique fut devant Gijón et assiégea le comte qui s'y était enfermé, là où ce damoiseau fit ses premières armes.*

Lorsque doña Ynés Lasa fut chargée d'allaiter le roi Enrique, son fils, Pero Niño avait un an et demi[68]. Il fut dès lors élevé dans la maison du roi qui le prit en affection, si bien qu'il l'aima toujours comme l'un quelconque des autres enfant qui étaient élevés avec lui.

Le roi ayant accompli sa treizième année et entrant dans la quatorzième, on lui remit son royaume[69]. Comme il arrive d'ordinaire, lorsque les rois sont enfants et en tutelle, qu'il y ait de grandes divisions et des ligues, et peu de justice parce que les gens n'ont personne de qui ils aient crainte, et que des grands se soulèvent, commettent des violences, des rapines et de grands dommages, ainsi le comte don Alfonso, fils du défunt roi Enrique, oncle de l'actuel roi, et seigneur de la plus grande partie des

[68] Henri étant né le 4 octobre 1379, Pero Niño, son aîné de un an et demi, a dû voir le jour au mois d'avril 1378.

[69] Henri III fut proclamé majeur le 2 août 1393.

Asturies d'Oviedo, avait commis des dommages, des rapines, et formé des ligues alors que le royaume de Castille était gouverné par les tuteurs du roi[70]. Quand le comte apprit que le roi commandait maintenant dans son royaume et commençait à faire justice, il eut grande crainte de lui, gagna les Asturies et se souleva dans Gijón. Quand le roi l'apprit, il leva une armée, marcha contre lui et l'assiégea[71].

Gijón est une ville située sur la mer du Ponant qui l'entoure. Son entrée la plus étendue peut avoir environ trois cents pas à basse mer, et la moitié à haute mer. Il y a là un château bâti sur de gros rochers que bat la mer, et tout ce qui n'est pas la ville, tout près, est une roche escarpée extrêmement haute. Le comte avait disposé, du côté du château, des barques jointes de façon à former une barrière. Quand la mer baissait, les barques restaient à sec.

[23] *Comment le damoiseau Pero Niño demanda au roi de lui donner des armes pour combattre parce qu'il n'en avait pas encore à lui.*

Quand le roi eut établi son camp, on décida d'abord d'aller incendier les barques. Le jour suivant, à la basse mer, une partie des gens du roi s'arma pour aller les brûler. Le damoiseau Pero Niño, au courant de cette entreprise, alla trouver le roi et lui demanda qu'il voulût bien par faveur lui faire donner des armes, puisqu'on était en guerre et en tel lieu où elles lui étaient nécessaires, car il n'en avait pas encore qui fussent à lui. Le roi ordonna qu'on lui donnât ses propres armes. Ce damoiseau pouvait avoir quinze ans à cette époque.

Quand ils virent qu'on allait brûler les barques, de nombreux hommes d'armes sortirent de la ville pour les défendre. Là-dessus il y eut ce jour-là un grand combat qui dura longtemps. Le damoiseau se battit tellement et avec tant d'ardeur et il se porta en avant tant de fois qu'il n'y eut personne ce jour-là qui en eût fait autant de ses mains. Il porta beaucoup de coups signalés qui tirèrent du sang à ceux qui desservaient le roi son seigneur, et il reçut deux blessures. Tant que dura le siège, il se distingua si sou-

[70] Le comte don Alfonso : Alfonso Enríquez, fils naturel d'Henri II. Il s'était révolté à plusieurs reprises contre Jean I^er^.
[71] Été 1394.

vent et accomplit tant de beaux faits d'armes par ses mains, que tous ceux qui étaient là parlaient bien de lui. Ils disaient qu'il commençait bien et montrait qu'il acquerrait un grand honneur par l'art des armes et l'office de chevalerie.

Pendant le siège, intervinrent des conciliateurs et des tractations eurent lieu pour que le roi pardonnât au comte et que le comte acceptât de servir désormais le roi et d'obéir à ses ordres. Les accords conclus, le roi leva son camp pour s'en retourner[72].

[24] *Comment le roi leva le siege de Gijón et s'en fut a Séville, et comment Pero Niño tua le grand sanglier à la nage dans le Guadalquivir.*

Alors que le roi assiégeait Gijón, lui parvint la nouvelle que la juiverie de Séville avait été pillée[73]. Il quitta les Asturies pour l'Andalousie. Pendant qu'il était à Séville, il lui vint la fantaisie d'aller chasser dans une garenne près du gué dit de Las Estacas. Les veneurs et les gens de la suite s'y rendirent tous par terre. Le roi y alla dans sa petite barque, en remontant le Guadalquivir avec le flux de la marée jusqu'à l'endroit où il devait chasser. Il déjeuna ce jour là dans l'Algava[74] avec le comte don Juan Alfonso de Niebla.

Ils montèrent ensuite à cheval. Arrivèrent alors les chiens. Ils avaient débusqué un grand sanglier qui se jeta dans le fleuve où ils se précipitèrent après lui. Le damoiseau Pero Niño, qui avait poursuivi l'animal à cheval, se jeta à son tour à l'eau où il se mit à nager. Il frappa le sanglier tout en nageant dans le fleuve et le blessa à mort. Il le ramena à terre, surnageant, au bout de sa lance.

[25] *Comment Pero Niño coupa le câble qui était en travers du fleuve, tirant ainsi le roi et ceux qui l'accompagnaient d'un grand péril.*

Une fois la chasse terminée, le roi monta dans sa barque, et on commença à naviguer pour s'en retourner à Séville avec le

[72] En décembre 1394, le roi et le comte décidèrent de s'en remettre à l'arbitrage du roi de France, Charles VI.

[73] L'attaque de la juiverie de Séville avait eu lieu le 6 juin 1391, bien avant le siège de Gijón. Le séjour d'Henri III à Séville se situe un an après ce siège (entre novembre et décembre 1395).

[74] La Algaba, sur la rive du Guadalquivir.

jusant. Le courant était très fort à cause de la marée descendante. Les rameurs nageaient très vigoureusement si bien qu'un fort courant emportait la petite barque et qu'elle avançait très vite. Soudain apparut sur l'avant un gros cable qui allait d'une rive à l'autre du fleuve. Il faisait partie d'un filet qui avait été tendu pour pêcher les aloses. En le voyant, ceux qui accompagnaient le roi poussèrent de grands cris, disant: «Sainte Marie, viens à notre secours. Que nous sommes en danger avec ce câble!»

Aussitôt et très vite, Pero Niño sauta à la proue, tira son épée et en donna un tel coup qu'il coupa le câble, qui était aussi gros que la cuisse d'un homme. Tous en furent émerveillés. Les matelots dirent que si le câble n'avait pas été coupé, la barque, à la vitesse à laquelle elle allait, aurait donné sur lui. On n'aurait pu éviter qu'elle ne chavirât avec le roi et tous ceux qui étaient avec lui.

Voyez ici deux choses notables accomplies par ce damoiseau: le grand coup d'épée et la présence d'esprit, par où le roi et ceux qui allaient avec lui furent alors sauvés d'un grand péril.

Pendant ce séjour du roi à Séville, il y eut de nombreuses joutes de cannes[75]. Lors de chacune de celles auxquelles participa ce damoiseau, ceux qui le virent jouter pourraient en dire la vérité, à savoir qu'il n'y avait pas chevalier qui ne lançat plus joliment une canne ni qui ne donnât de tels coups. En effet beaucoup de bonnes targes furent percées de sa main et, n'eût été pour garder courtoisie, qu'il observa toujours, certains auraient été blessés par la canne qu'il tenait en sa main.

Certains jours, on courait les taureaux. Personne ne s'y employait comme lui, à pied comme à cheval. Là, il donna de beaux coups de lances, à pied comme à cheval, attendant les taureaux, s'exposant à de grands dangers face à eux, donnant de tels coups d'épée que tous en étaient émerveillés.

[26] *Comment le roi don Enrique revint devant Gijón et l'assiégea, et de ce que fit là ce damoiseau Pero Niño.*

Au bout de quelques jours, le roi partit de Séville et s'en vint en Castille. Il apprit que le comte don Alfonso n'avait pas respecté les accords et les conventions arrêtés entre eux. Bien au

[75] La canne (*caña*) était une lance légère qui pouvait être lancée comme un javelot.

contraire, il recevait à son encontre de nombreuses plaintes. Aussi le souverain leva une nouvelle fois une armée, marcha contre lui et l'assiégea dans Gijón[76].

Quand il vit que le roi établissait son camp, le comte prit la mer sur des navires qu'il avait là, et il s'en fut à Bayonne, en Gascogne. Il laissa à Gijón la comtesse sa femme et une autre grande dame que l'on appelait Madame Léonore, qui avait été la femme de Diego de Rojas, ainsi que d'autres gens. Il laissa dans la ville une forte garnison. Elle était munie d'excellentes arbalètes, de beaucoup d'autres armes, d'une solide palanque et de bons fossés.

[27] *Comment, lors de la première attaque, le cheval de Pero Niño fut tué et lui-même fut blessé.*

Un jour ceux du camp s'en furent aux barrières combattre les gens du comte qui sortirent contre eux. Le damoiseau Pero Niño se distingua beaucoup ce jour là. Il fut un de ceux qui se portèrent le plus en avant et en firent le plus de leurs mains. Alors qu'il était au plus fort de la mêlée, son cheval fut blessé. Mais il en fit tant ce jour là que, désormais, il fut mentionné, loué et mis au rang des bons chevaliers. Il continuait si bien chaque jour ses exploits, que lorsque certains voulaient entreprendre quelque fait d'armes, on tenait grand compte de lui.

Un jour quelques jeunes chevaliers parmi les plus accomplis de l'armée, dont Juan de Stuñiga, Ruy Díaz de Mendoza et Pero López de Ayala décidèrent d'aller lancer des javelots à la porte de la palanque. Le damoiseau Pero Niño l'apprit. Il alla demander ses armes au roi, s'arma et s'en fut à pied avec eux. Une fois arrivé, il se sépara de ses compagnons et s'en fut seul à la palanque, en face de la tour dite de Villaviciosa. Il franchit le fossé à grand danger et à grande peine car de la ville on tirait sur lui à l'arbalète.

Les gens de la ville avaient placé des planches munies de clous très pointus et couvertes de terre tout autour de la ville, et plus particulièrement en ce lieu, afin de blesser les assaillants. Pero Niño escalada l'escarpe et atteignit la palanque. Il se battit très vigoureusement contre ceux qu'il trouva là, tentant de toutes ses forces de rompre la palanque. Il perdit sa lance et mit la main à

[76] Le siège dura de juin à septembre 1395.

son épée. Il fut blessé de nombreux coups de lances, de haches et d'épées. Malgré ses blessures il parvint à abattre une planche de la palanque et, grâce à Dieu, il se tira fort bien de cette affaire.

Après cela, la ville se rendit au roi, qui eut pitié de ceux qui s'y trouvaient. Il la prit et ordonna d'abattre ses fortifications. Le comte, ainsi que je l'ai dit plus haut, était allé à Bayonne. Le roi leva son camp et vint à León. Lors de ce siège, Pero Niño reçut de nombreux coups et blessures, de lance, d'épée, et d'autres armes, et il y supporta de grandes fatigues.

Peu de temps après, la guerre avec le Portugal reprit[77]. Le roi de Castille rassembla son armée à Salamanque et l'envoya au Portugal sous le commandement de don Ruy López Dávalos. Pero Niño avait déjà une maison et des hommes à lui. Le roi le confia à Ruy López pour qu'il l'emmenât avec lui, ce qui causa à Pero Niño un très grand plaisir, c'était ce qu'il souhaitait lui-même. Ruy López l'emmena avec lui et lui fit toujours très bonne compagnie. Pero Niño lui fut très utile dans les nombreuses affaires qu'il lui confia. Don Ruy López prit la tête de l'armée du roi, fut à Ciudad Rodrigo et entra au Portugal par l'Alseda, brûlant et détruisant. Il arriva devant la ville de Viseo et y entra de vive force.

Là, don Ruy López ordonna à Pero Niño de prendre le commandement des troupes quand elles entreraient dans la ville, et à celles-ci d'aller avec lui. Il entra, tuant, pillant et brûlant la plus grande partie de la ville. Les fuyards se réfugièrent dans la Seo, qui est une maison très forte, et s'y défendirent. Le roi de Portugal était alors à Coïmbre, à treize lieues de Viseo. L'armée s'attarda là dix-sept jours pendant lesquels Pero Niño ne quitta jamais le harnois que l'homme peut raisonnablement porter chaque jour. En entrant au Portugal, il allait toujours avec l'avant-garde, et lorsqu'on en sortit, il se tint avec l'arrière-garde.

[28] *Comment, alors que le connétable était entré dans le royaume de Portugal, Pero Niño envoya un héraut d'armes défier les chevaliers du roi de Portugal.*

Pendant ce temps, Pero Niño entendit dire que les chevaliers et écuyers du Portugal, là où ils étaient rassemblés, tenaient des

[77] En 1396.

propos inconvenants et peu amènes contre la Castille. Il envoya un héraut d'armes avec son cartel déclarer que s'il y avait parmi eux un chevalier ou un écuyer lui appartenant qui niait que le roi de Portugal eût commencé cette guerre et pris traîtreusement la ville de Badajoz, ayant trêve avec son seigneur le roi de Castille, et alors qu'ils vivaient en sécurité et en paix, il le lui ferait reconnaître en l'affrontant corps à corps, en présence de son roi, à pied ou à cheval, comme il lui plairait, ce pour quoi il envoyait son emprise[78]. Celle-ci fut relevée par un rude chevalier appelé Fernando Álvarez de Quiros. Pero Niño fit tout ce qu'il put pour en arriver à l'exécution bien que l'autre fût un vaillant chevalier. Alors que les messagers allaient d'une partie à l'autre, ce chevalier dit au héraut d'armes que lorsqu'il combattrait Pero Niño, il lui donnerait du plat de la hache et lui dirait: «Corrige-toi, jeune homme!»

[29] *Comment l'armée du roi de Castille étant devant Pontevedra, ceux de la ville sortirent pour escarmoucher, et comment Pero Niño y fut, combattit a pied, entra sur le pont par force d'armes, frappant et tuant, et tua Gómez Damalo, un fantassin, très fameux combattant.*

Dans ce temps là, le roi de Portugal assiégea la ville de Tuy, qui est en Galice[79]. Le roi de Castille rassembla son armée et l'envoya sous le commandement de don Ruy López Dávalos. Quand on arriva au Padrón, il y eut mésentente entre les chevaliers de Castille[80]. Si l'on avait cru alors Pero Niño, en dépit de son jeune âge, la ville aurait été secourue et n'aurait pas été perdue cette fois-là. Mais on ne la secourut point, parce que l'on avait à dos don Juan García Manrique, archevêque de Santiago [Saint-Jacques de Compostelle] qui, en désaccord avec le roi, s'était soulevé dans Pontevedra et avait fait se révolter d'autres châteaux dans cette terre de Galice. Sinon Tuy n'aurait pas été prise.

L'armée dut se diriger sur Pontevedra où était l'archevêque. On installa le camp devant la ville. Le lendemain, une forte troupe d'hommes d'armes, d'arbalétriers et de porte-pavois sor-

[78] Objet qu'un chevalier portait ou qu'il suspendait en un lieu déterminé et dont il ne se débarrassait pas avant de s'être battu avec le ou les chevaliers qui l'avaient touché ou pris.

[79] En 1398.

[80] Padrón: sur le rio Ulla, à 20 km au sud de Saint-Jacques de Compostelle.

tit de la ville pour livrer combat. Des hommes du camp allèrent à eux. Là s'engagea une dure et périlleuse escarmouche en un lieu bien choisi pour ceux qui voulaient se distinguer en armes par amour de leurs amies, car toutes les dames et damoiselles de Pontevedra regardaient du haut du rempart de la ville.

Pero Niño arriva là à cheval. Il portait pour armes une cotte, un bassinet à camail, selon l'usage d'alors, des jambières et un très grand bouclier de barrière qui lui avait été donné à Cordoue pour fort beau. Il avait appartenu au bon chevalier don Egas. L'affrontement et les coups portés de part et d'autre furent si violents que c'était forte chose à voir.

Tout au commencement de la lutte, son cheval blessé, Pero Niño mit pied à terre et prit la tête des combattants, donnant et frappant de si vigoureux coups d'épée qu'il faisait bien comprendre à celui qui était devant lui qu'il n'avait pas affaire à un jeune homme mais à un homme robuste et accompli. Il donnait de fameux coups. Aux uns, il taillait en morceaux leurs écus, aux autres il donnait de rudes estocades sur la tête. Ceux qui étaient le mieux armés, ou bien il les terrassait, ou bien il leur faisait mettre les mains par terre, et les contraignait, pour mal qu'ils en eussent, à quitter la place et à se retirer.

Il y avait là, du côté de ceux de la ville, un homme de pied très renommé appelé Gómez de Damalo. Il était très vigoureux. Il pressait très fortement Pero Niño et lui avait porté de très rudes coups. Pero Niño avait grande envie de le tenir à sa portée et de le frapper. Mais le Gómez se couvrait par devant d'un écu, de sorte qu'il ne pouvait l'atteindre. À la fin, ils se serrèrent l'un l'autre de si près et ils en vinrent à se donner de si rudes coups sur la tête que Pero Niño dit que des étincelles avaient jailli de ses yeux. Finalement Pero Niño donna au Gómez un tel coup par dessus son écu qu'il lui fendit la tête d'un empan, jusqu'aux yeux. Gómez Damalo resta sur la place.

Pendant que Pero Niño faisait aux rebelles à son seigneur le roi ce que fait le loup parmi les brebis quand elles n'ont pas de berger pour les défendre, il lui arriva une flèche qui l'atteignit au cou. Il avait reçu cette blessure au commencement du combat et son camail en était resté cousu à son cou. Mais telle était sa volonté de mener à bonne fin ce qu'il avait commencé qu'il ne sentait que peu ou pas sa blessure, bien qu'elle le gênât beaucoup quand il tournait la tête. Dès lors il se mit à combattre avec plus de vigueur qu'auparavant, si bien qu'en peu de temps, il

força les ennemis à abandonner le terrain et à s'engager sur le pont tout contre la ville. Ce qui le gênait plus que tout, c'est que beaucoup de tronçons de lances étaient restés fichés dans sa targe.

Ceux de la ville, voyant les ravages qu'il faisait, déchargèrent contre lui de nombreuses arbalètes, tout à fait comme on harcèle un taureau au milieu de la place. Il reçut un fort vireton au milieu du visage qu'il avait découvert. Il lui traversa presque le nez. Il en ressentit une grande souffrance au point d'en être étourdi. Mais cela dura peu et il reprit tout de suite ses esprits. En dépit de la grande douleur qu'il éprouvait, il attaqua les ennemis avec encore plus de vaillance qu'avant. Il y avait des marches à la porte du pont, et Pero Niño eut grand travail à les monter. Il reçut là beaucoup de coups d'épée sur les épaules et sur la tête. À la fin, de vive force, il réussit à les escalader.

Il combattait de si près les ennemis que parfois ils heurtaient le vireton qu'il avait dans les narines, lui causant une grande douleur. Il arriva que l'un d'eux pour se défendre lui donna avec son bouclier un si grand coup sur le vireton qu'il le fit pénétrer plus profondément dans la tête. La fatigue, des deux côtés, mit fin au combat. Quand Pero Niño quitta la lutte, sa bonne targe était toute déchiquetée et mise en pièces, la poignée de son épée tordue, sur le point de se rompre et de se détacher, la lame ébréchée, faite comme une scie et teintée de sang.

Je crois bien que jamais jusqu'à ce jour Pero Niño ne fut aussi rassasié en une heure de cette besogne qu'il désirait vivement, car c'est vérité que ce combat dura bien deux heures entières. Sa cotte était rompue en plusieurs endroits par des fers de lances dont quelques-uns avaient pénétré dans les chairs, et le sang sortait de ces blessures. Et pourtant la cotte était excellente. Elle lui avait été donnée par une très grande dame et si je disais que c'était une reine, je ne mentirais pas.

Personne ne doit s'étonner que je rapporte tant de choses accomplies par ce chevalier en si peu de temps et alors qu'il était si jeune, car Dieu pourvoit tous les hommes de sa grâce, et donne à chacun la mesure de sa grâce, et lui fait don selon la générosité de sa miséricorde. Aux uns, il accorde la grâce d'être des juristes, à d'autres d'être de bons marchands, à d'autres encore de bons artisans, des laboureurs, à d'autres d'être chevaliers et bons défenseurs. Ainsi lorsque le laboureur veut se faire marchand, il perd son capital. Le marchand ne sait pas être laboureur et, s'il veut user de chevalerie, il ne sait pas, car ce n'est pas

dans sa nature. Si le laboureur et le marchand veulent faire le métier des lettres, ils ne le savent pas, car ce n'est pas dans leur nature. S'élever à la chevalerie et pratiquer le métier des armes est pour eux une rude chose.

Pour cette raison il y a beaucoup d'hommes qui se fourvoient dans la chevalerie parce qu'ils ne savent pas le métier qu'ils ont entrepris. Aux uns, la houe conviendrait mieux que l'écharpe[81], à d'autre le notariat que les armes. Mais pour ce chevalier, il n'eut pas d'autre étude ni d'autre travail que les armes, dans l'art et office de chevalerie. Quoiqu'il fût si aimé du roi et si proche de lui qu'il aurait pu à maintes reprises, s'il l'eût désiré, devenir son favori, il ne voulut jamais s'y plier parce qu'il y a chez les favoris certaines manières dissimulées et des choses qui sont étrangères à l'office de chevalerie.

Alors que Pero Niño était encore sous l'autorité de son gouverneur, comme je l'ai dit plus haut, il arriva que, d'aventure, un homme, italien de nation, qui allait à Compostelle, s'arrêta dans la maison de ses parents. Il vit ce damoiseau, le regarda et dit aussitôt à sa mère doña Ynés Lasa: «Madame, sachez que votre fils que voici parviendra par le métier des armes à un grand état, et par les armes et la chevalerie se rendra très fameux et sera un chevalier très honoré, et par elles, il deviendra l'homme le plus grand et le plus honoré qu'il y ait jamais eu dans son lignage.»

La dame fut très étonnée de ce que lui disait cet homme. Elle lui répondit et dit: «Il n'y a pas lieu de s'étonner que ce que vous dites soit vérité, car il y a eu de très grands seigneurs et de très grands chevaliers dans le lignage dont il vient. Mais dites-moi comment, vous, vous savez ce que vous dites, car toutes les choses sont en Dieu, et Il sait ce qui doit arriver: qu'Il ordonne de mon fils selon sa volonté.»

Le brave homme répondit alors: «Madame, il est vrai que toutes choses sont dans la main de Dieu et il les gouverne comme il lui plaît. Mais Dieu a ordonné le monde de telle sorte qu'il a fait un vent, l'auster, pour apporter la pluie, et un autre, l'aquilon, pour ramener le beau temps, l'un pour donner de l'humidité et l'autre encore pour assécher. L'office de l'un, il ne l'a pas donné à l'autre. Bien que, quelquefois, il pleuve avec la bise, et que le beau temps revienne avec l'auster, cela arrive rarement,

[81] Sans doute allusion à l'ordre de la *Banda* (écharpe) créé par Alphonse XI.

et nous tenons pour plus sûr ce qui est habituel. Ainsi Dieu notre Seigneur a réparti ses vertus comme il lui a plu: il a choisi les uns pour tels métiers, les autres pour tels autres. De votre fils je vous dis qu'il est né pour batailler et pratiquer le métier des armes et de la chevalerie. Madame, ne cherchez pas à en savoir davantage là dessus: si vous vivez, vous le verrez. »

La dame aimait tellement son fils qu'elle ne put se tenir de lui rapporter cela, bien qu'elle se rendît compte qu'en le lui disant elle l'animait et l'incitait à s'exposer aux périls plus qu'il ne l'aurait fait sans cela. En outre, il était encore très jeune, et elle le ferait commencer avant le temps. Mais la dame aimait tant son honneur et espérait tant qu'il ressemblerait à ceux dont il venait que, en personne qui devait retrouver certaines choses du passé, et qui pour les autres en gardait le souvenir, pour ces raisons, écartant tous les périls, elle lui rapporta tout. On croyait aussi que le damoiseau n'y fit pas tellement attention alors étant donné son âge, mais il retint ces paroles et s'en souvint toujours.

[30] *Comment ce chevalier était très vaillant dans les tournois et dans toutes les choses qui appartenaient à la chevalerie, et comme il fut le plus fort jouteur de tous ceux qu'il y eut en son temps.*

Le roi don Enrique était magnanime et très catholique. Il honorait les églises et les fêtes de Dieu, de sainte Marie, des apôtres et des autres saints. Quand en venait le temps, il faisait faire de belles fêtes et processions. Il ordonnait de faire des joutes, des tournois et des jeux de cannes. Il distribuait des armes, des chevaux, de riches vêtements et harnachements à ceux qui devaient y participer, spécialement quand venaient à sa cour des ambassadeurs et des étrangers.

Il y avait à sa cour beaucoup de chevaliers jeunes et vigoureux qui pratiquaient très bien ces jeux. Ce chevalier Pero Niño le faisait si bien et avec tant de bonne grâce que c'était grande merveille. Je peux bien dire que lui seul désarçonna en joutes pendant sa vie plus de chevaliers que tous les autres jouteurs n'en désarçonnèrent en Castille en cinquante ans, et la plupart de ceux-là avaient fait vider les étriers à d'autres.

[31] *Des proportions et vertus extérieures du corps de ce chevalier.*

Ce chevalier était beau et de forte corpulence, ni très grand,

ni non plus petit, mais de bonne taille: épaules larges, poitrine haute, thorax haut placé, reins grands et forts, bras longs et bien faits, fesses très grosses, mains dures, jambes très bien tournées, cuisses très grosses, dures et bien faites, taille mince, ce qui lui allait fort bien. Sa voix était agréable et haute. Il était très gracieux dans ses propos.

Il était toujours bien vêtu et portait des tenues seyantes et distnguées et mettait en valeur ses vêtements. Un habit de pauvre lui allait mieux qu'à d'autres de riches habits. Il savait inventer des vêtements nouveaux mieux que n'importe quel tailleur ou pourpointier, au point que les élégants prenaient toujours exemple sur lui, quel que fût le vêtement qu'il portât.

En matière d'armures, il était expert et fort entendu. Il enseignait aux armuriers à leur donner de plus belles formes et à les faire plus légères là où cela convenait. Il était très connaisseur en dagues et épées. Il les faisait faire d'autre façon, et il s'y connaissait mieux que n'importe quel autre homme. Quant aux selles, nul en son temps ne s'y entendit comme lui. Il les faisait doler et renforcer, ainsi qu'amincir les bois, les harnais et les courroies. C'est dans sa maison que l'on employa d'abord la ventrière, partie utilisée aujourd'hui. Des harnais pour la joute, il en avait plus que n'importe qui en Castille.

Il s'y connaissait en chevaux: il les recherchait, les soignait et faisait beaucoup pour eux. Personne en Castille de son temps n'eut d'aussi bons chevaux que lui. Il les montait et les dressait à sa guise, les uns pour la guerre, les autres pour la cour et la joute. À l'épée, il taillait beaucoup et donnait des coups de pointe signalés et vigoureux. Jamais il ne rencontra un homme qui, à l'épée, taillât comme lui, en son temps, ni donnât de tels coups.

Il l'emportait de beaucoup dans les autres exercices qui demandent de la légèreté et de la vivacité, dans le lancer de dards et de lances. Il lançait très vigoureusement la boule et le disque ainsi que la pierre que l'on tient dans la main. En cela aussi il avait bon bras: il n'avait pas son pareil pour lancer la barre. Dans tous ces jeux de force, il y eut peu d'hommes qu'il n'ait vaincus parmi ceux qui s'essayèrent avec lui. Il a bien pu se trouver quelques hommes, en son temps, qui faisaient aussi bien que lui telles de ces choses en particulier, ceux-ci l'une, ceux-là l'autre. Mais un homme qui les fît généralement toutes aussi bien, et un corps d'homme ou étaient réunies toutes ces qualités, et qui accomplît tout de façon aussi parfaite, il n'y en eut pas en Castille de son temps.

Outre cela, il bandait les plus fortes arbalètes à pied-de-biche. Il était bon tireur à l'arbalète comme à l'arc, et adroit. Il était un merveilleux tireur au jeu de viretons. Il n'y a pas lieu de s'étonner si ce chevalier l'emportait tellement en toutes choses sur les autres hommes, car outre le corps robuste et la grande force que Dieu avait daigné lui donner, toute son étude et toutes ses ressources n'étaient appliquées qu'au métier des armes, à l'art de chevalerie et de gentilhommerie.

[32] *Comment il y avait en ce chevalier beaucoup de bonnes manières et de vertus intérieures, de celles qui appartiennent à l'âme.*

Dieu fut assez généreux avec lui dans la distribution des vertus intérieures dont il fait don aux hommes. Il était très courtois et gracieux dans son discours. Il était fort avec les forts, doux avec les faibles, très avenant avec tous. Il était prudent pour questionner et pour répondre. Il était juste dans l'exercice de la justice, et il pardonnait même de bon gré. Il se chargeait de parler pour les pauvres et de défendre ceux qui se recommandaient à lui : il les aidait de sa bourse. Jamais homme ou femme qui lui demanda quelque chose ne le quitta les mains vides.

Il était constant et sincère. Jamais il ne manqua de parole à celui envers qui il s'était engagé. Il fut toujours loyal envers le roi. Il ne fit jamais d'accord ni de ligue avec un homme qu'il sût desservir le souverain. Ainsi, hors du royaume comme dans le royaume, il lutta toujours pour défendre la cause de son roi ; toujours, il détesta et combattit ceux qui le desservaient.

Il fut très stable et très ferme dans tous ses actes. Jamais il ne se laissa entraîner par dons ou promesses. Ce chevalier usa toujours de libéralité et non de prodigalité. Jamais il ne fut avare ni chiche quand il devait donner. Jamais il ne fut enclin à vivre dans l'oisiveté ni ne perdit le temps dont il pouvait disposer pour rechercher honorablement son profit. Il fut très tempéré dans sa façon de vivre. Jamais, dans son enfance ni dans sa jeunesse, on ne le surprit à manger ni à boire en dehors des moments où il est raisonnable de le faire.

[33] *Comment Pero Niño épousa doña Constanza de Guevara.*

Ainsi allait ce chevalier, progressant de bien en bien, en prouesses et en bonté. Il se distinguait ainsi entre les autres che-

valiers comme le palmier entre les autres arbres. Don Ruy López l'aimait tellement pour ses belles actions qu'il ne se séparait jamais de lui dans sa chambre, à sa table et dans son conseil. Don Ruy López était marié à doña Elvira, fille de don Beltrán de Guevara[82]. Doña Elvira avait une sœur appelée Constanza de Guevara, qui était veuve. Elle avait été mariée à Diego de Velasco, un grand personnage, frère de Juan de Velasco[83].

La femme de don Ruy López vivait avec sa sœur et, quand son mari se mettait à table, ils s'y mettaient tous les quatre : lui et sa femme, Pero Niño et doña Constanza. À force de se fréquenter, ils s'énamourèrent l'un de l'autre. Pero Niño et doña Constanza furent fiancés avec l'accord du père et des parents de la dame. Leurs noces furent faites avec magnificence. Doña Constanza était belle, riche et de bon lignage.

Pero Niño eut d'elle un fils que l'on appela Pedro. Ce fut un beau damoiseau et il fut très bien élevé. Il ressemblait beaucoup à son père en toutes ses manières. Ses actions et ses mœurs étaient dignes d'éloge. Il entra dans la maison du roi. Il était aimé du souverain et des gens de sa cour. Il pratiquait beaucoup les joutes et les vaillantises qui sont propres aux hidalgos. Une maladie lui survint, ce dont ses amis eurent grand chagrin. Elle dura quelque temps, et il mourut à l'âge de vingt-sept ans. Doña Constanza vécut quatre ou cinq ans mariée avec Pero Niño, puis elle mourut.

[34] *Ici on traite de l'amour: quelle chose il est et combien il y a de degrés dans l'amour.*

Mais comme le mariage de Pero Niño et de doña Constanza fut surtout une affaire d'amour, et parce que ce chevalier, de même qu'il fut vaillant et excella en armes et chevalerie parmi tous les autres chevaliers de son temps, de même il excella à choisir ses amours en haut lieu, et de même qu'il mena à bonne fin toutes les actions armées qu'il entreprit et qu'il ne fut jamais vaincu, de même, partout où il aima, il fut aimé et n'encourut jamais de reproches, pour ce, je traiterai un peu ici d'amour et d'aimer.

C'était une chose conforme à la raison naturelle et tout à fait congrue qu'un damoiseau aussi accompli que l'était Pero Niño,

[82] Les Guevara étaient une importante famille de l'Álava.
[83] Juan de Velasco fut grand chambrier d'Henri III et de Jean II.

chez qui il y avait tant de vertus, et qui recevait tant d'éloges, fût aimé. Nous savons bien aussi que des hommes de cette sorte sont grandement loués dans les maisons des reines et des dames partout où elles se trouvent, tenus pour bons et aimés d'elles, parce que les nobles et belles dames et toutes celles qui sont dignes d'être aimées se considèrent toujours comme plus honorées lorsqu'elles savent qu'elles sont aimées et louées par eux.

Elles savent aussi que, pour l'amour d'elles, ces hommes deviennent meilleurs, font montre de plus de recherche dans leur vêtir, accomplissent de grandes prouesses et faits de chevalerie, tant en armes qu'en jeux, se jettent dans de grandes aventures et les recherchent, vont dans les autres royaumes en arborant leur devise, en quête de champs clos et de combats, chacun louant et exaltant sa dame et maîtresse. Ils font encore sur elles et pour l'amour d'elles de gracieuses chansons, de savoureux dits, de remarquables énigmes, ballades, refrains, rondeaux, lais et virelais, complaintes, songes, sonnets et allégories où chacun éclaire par des paroles et fait valoir son intention et son propos.

D'autres dissimulent et louent par figures. N'osant point se déclarer, ils montrent en quel haut lieu ils aiment ou sont aimés, chacun agissant à sa manière et à sa guise. Comme chaque dame désire et espère avoir pour fiancé et mari ou amant le plus gentil et le meilleur, si on les laissait faire et que ce fût en leur pouvoir, quelques unes d'entre elles en choisiraient d'autres plus à leur goût, plus gentils et de meilleur caractère que ne sont ceux qu'on leur a donnés, car l'amour ne cherche pas les grandes richesses ni les hautes situations mais un homme courageux, hardi, loyal et véridique.

Ainsi cette dame, doña Constanza, aima et choisit un tel homme, car elle comprit que sa bonne fortune le lui avait envoyé. Comme ce mariage fut fait par amour, je traiterai ici quelque peu de l'amour et je montrerai ce qu'il est.

L'amour est union de deux êtres dont l'un aime l'autre ou désire l'avoir. Je trouve qu'il y a trois degrés dans l'amour. J'appelle le premier amour, le deuxième c'est l'attachement, le troisième la passion.

Parlons d'une dame qui aime un chevalier qu'elle n'a jamais vu. Elle entend rapporter de ce chevalier tant de bontés et de noblesses que, sans le voir, elle l'aime, désire le voir et fait beaucoup pour y parvenir. Une fois qu'elle l'a vu, elle comprend qu'il y a en lui beaucoup plus de bonté qu'elle ne l'avait entendu dire,

si grand est le bien qu'elle découvre en lui. Désormais elle l'aime tellement que déjà elle voudrait être unie à lui et avoir pour elle celui qu'elle aime tant. Comme elle l'aime tellement, elle lutte pour l'avoir jusqu'à ce qu'elle l'obtienne, et sa volonté est alors abandon.

Une fois que ce chevalier est en son pouvoir, elle connaît sa valeur. Elle l'aime tellement qu'elle ne peut soufrrir de rester une heure sans sa compagnie, et il doit être soumis à sa volonté pour qu'elle soit contente. Elle le tient en si haut prix qu'elle l'aime comme sa propre personne et plus encore qu'elle-même. S'il advient par hasard qu'il s'éloigne d'elle, ne le voyant plus, elle veut mourir pour lui et il arrive parfois qu'elle meure, se livrant à la mort pour lui. Ceci est la passion, le plus haut degré de l'amour.

Au premier degré, Celestia, reine des Amazones, aima le roi Alexandre[84]. Entendant parler de ses hauts faits, comment il allait conquérant les royaumes et accomplissant tant d'actions de noblesse, elle fut à sa recherche. Homère dit qu'elle était la reine la plus belle, la mieux faite et la plus noble qui se trouvât alors dans le monde. Elle dit à Alexandre qu'ayant entendu parler de l'homme qu'il était, elle voulait avoir un fils de lui, et qu'elle était venu pour cela. Elle fut très bien reçue et obtint ce pour quoi elle était venue. Elle revint très joyeuse et satisfaite à Femenina[85].

La reine Penthésilée aima au second degré, qui est attachement. Après la première destruction de Troie et la mort du roi Laomédon[86], le roi Priam, fils de Laomédon, la reconstruisit, la fit plus ornée, plus grande et plus forte qu'elle n'avait jamais été auparavant. Il la peupla de très nombreux habitants. La grande renommée du roi Priam, de ses magnifiques travaux, de ses fondations, attira la plupart des rois et des grands seigneurs de toutes les parties du monde qui accouraient pour le voir, à la fois en raison de la grande douleur qu'ils éprouvaient de la male mort du roi Laomédon et de la grande noblesse qu'ils voyaient dans le roi Priam et de la peine qu'il prenait à réparer et à venger la mort de son père. Les rois lui donnaient de grandes richesses, se liaient d'amitié avec lui et promettaient de l'aider.

[84] L'histoire de Célestia (Thalestris) provient du *Libro de Alexandre*.
[85] Capitale du pays des Amazones, selon le *Libro de Alexandre*.
[86] Fondateur légendaire de Troie, tué par Heraclès qui détruisit la ville.

Vint alors Penthésilée reine des Amazones, quinze ans après le second peuplement de Troie. Elle vit ce roi si puissant, vit aussi Hector, alors l'homme au monde le plus fameux en armes et en chevalerie. Elle aurait voulu l'épouser mais Hector ne le voulut pas. Quoiqu'elle partît mal contente, elle aima toujours tellement Hector qu'elle ne voulut jamais en épouser un autre. Quand Troie fut assiégée par les Grecs et qu'elle entendit parler de tous les maux et dommages qu'ils infligeaient aux Troyens – car le bruit des nombreux peuples qui s'étaient rassemblés devant Troie résonnait par tout le monde – elle en ressentit un très grand chagrin pour l'amour qu'elle portait à Hector et pour l'amitié qu'elle éprouvait envers les Troyens.

Elle pensa qu'elle trouverait Hector vivant et qu'elle arriverait en un temps où il aurait bien besoin de son secours. Elle réunit une grande troupe de femmes de sa nation et un grand trésor. Elle s'en vint à Troie et, quand elle sut qu'Hector était mort, elle renouvela ses lamentations et jura qu'elle ne partirait jamais de Troie avant de l'avoir vengé ou d'être morte. Elle se battait férocement contre les Grecs, elle et ses vierges qui étaient bien accoutumées à la guerre. Mais à la fin Diomède la tua.

La reine Elisa Didon était fille du roi de Tyr, sœur du roi Pygmalion et femme d'Aceba, évêque des Idoles qui tua le roi Pygmalion par convoitise de ses richesses[87]. À la dérobée de son frère, elle prit la mer, et elle emmena tous les trésors de son mari, et beaucoup de gens. Elle s'en fut à la recherche d'un pays où elle pût vivre loin de son frère.

Elle fonda en Afrique la grande cité de Carthage. Elle y édifia la grande tour sur la roche Birsa, et les gens de cette contrée la reçurent pour souveraine. Elle était déjà, dans ce pays, riche et puissante. Il y avait peu de temps que Troie avait été détruite. Les Troyens qui s'étaient échappés erraient encore de par le monde, exilés, à la recherche de terres où s'établir.

Il arriva qu'Énée, un des grands princes de Troie, qui venait par mer avec ses enfants et ses gens, dut aborder au port de Carthage où était la reine Elisa Didon qui le reçut fort bien. D'entrée de jeu, il lui parla de mariage. Elle savait qu'il était homme de haute sorte, l'un des plus généreux qui fût au monde, très beau et rude chevalier éprouvé par ailleurs. Elle pensa aussi qu'un

[87] Didon était dite aussi Elissa. La source de l'auteur est ici la *Primera Crónica general*.

homme qui avait passé par tant d'aventures, étant de si grand état, ne serait pas mobile, qu'il aurait désir de vivre à loisir puisqu'il en avait l'occasion et qu'en outre il avait avec lui un grand fils. La proposition lui plut et elle l'épousa. Ils eurent un fils qu'ils appelèrent Jules.

La reine vivait avec Énée très contente et en grand plaisir. Les hommes importants de la ville bâtissaient alors un temple très riche et de grande œuvre hors de la cité en honneur de leurs idoles. On y trouvait, dessinée, l'histoire de toutes les choses notables qui étaient arrivées dans le monde, conquêtes, exploits de chevalerie, et beaucoup d'autres choses belles à voir. La conquête de Troie encore récente était peinte sur un portail, à l'entrée du temple, très richement exécutée, du commencement à la fin.

La reine proposa un jour à Énée, pour prendre plaisir, d'aller voir le temple. Comme ils allaient regardant, elle aurait voulu l'empêcher de voir l'histoire de Troie pour qu'elle ne lui rappelle pas une si grande douleur, et elle ne le put point. Énée vit comment Pâris avait enlevé Hélène, femme de Ménélas, puis comment les Grecs vinrent devant Troie sur quatorze cents navires moins quatorze, et la grande bataille du Ténédon pour s'emparer du port, comment ils détruisirent les deux cents navires qui s'y trouvaient et purent ainsi le prendre; et la seconde bataille, les trêves, les entrevues, et la première convention, selon laquelle Pâris et Ménélas combattraient ensemble.

Mais Énée, en homme de bon entendement, sut dissimuler, car il comprit que l'on connaissait ici de ses affaires plus qu'il ne l'avait supposé. Peu après il dit à la reine qu'il lui fallait retourner en Italie pour recueillir beaucoup de ses parents et de ses gens, de dames et de damoiselles de son lignage qui lui faisaient grande pité parce qu'ils erraient perdus sur cette terre, et aussi de grandes richesses qu'il y avait laissées enterrées. La reine le pria très instamment de renoncer à ce départ mais il ne voulut jamais accueillir sa prière. Il partit pour aller au port où étaient ses navires, et avec lui les hauts personnages du pays qui l'accompagnèrent

Après l'avoir quitté, Didon lui écrivit une lettre pleine de rage pensant que celui qui possède une chose de valeur lui attache d'autant plus de prix lorsqu'il ne l'a plus et qu'elle l'émouvrait par ses paroles et le ferait revenir. Mais il ne voulut point accéder à ses prières et quand elle sut qu'il avait quitté le port, elle

fit assembler tout son peuple et monta à la tour qu'elle avait fait édifier sur la roche Birsa. Elle ordonna d'allumer un grand feu au pied de la tour. Elle enleva sa coiffure et dénoua ses cheveux, et contant ses douleurs et sa perte, elle tira une épée qu'Énée lui avait donnée quand il l'avait épousée, se l'enfonça dans le cœur et se lança du haut de la tour dans le feu.

Elle mourut ainsi pour l'amour d'Énée. Bien qu'Énée lui eût dit beaucoup de choses à propos de son voyage, il ne lui avait jamais parlé de son retour ni donné aucune espérance. Par là, Énée montra faiblesse de cœur et avarice de paroles. Il s'en fut de honte, elle mourut de désespoir. Celle-là aima selon le troisième degré de l'amour, qui est passion et *caritas.*

Ainsi doña Constanza était une dame jeune, belle et de haut lignage. Elle pouvait se marier avec qui elle aurait voulu. Elle avait déjà choisi en son cœur celui qu'elle épouserait. Elle entendait dire beaucoup de bien de ce chevalier: jeune, beau, généreux, intrépide, courageux, noble, bien fait, et tel que tout le monde en faisait grande mention. La raison et Dieu qui conduit toutes les bonnes choses l'amenèrent à choisir un tel homme, au contentement de tous ses parents et amis. Ils approuvèrent ce mariage qui lui valut d'être honorée tout le temps qu'elle vécut.

On cesse ici de conter comment Pero Niño épousa doña Constanza de Guevara par amour, et aussi quels sont les degrés d'amour et d'aimer pour parler d'autres choses qui arrivèrent en ce temps, lesquelles par concordance font partie de mon livre, spécialement de la guerre de la Castille avec le Portugal.

[35] *Comment, en ce temps là, le roi du Portugal assiégea la ville d'Alcántara.*

Le roi de Portugal assiégea Alcántara et disposa son camp tout autour de la ville de sorte qu'il la tenait enveloppée, à l'exception du pont et de la partie du fleuve qu'il était impossible d'encercler[88]. Le roi don Enrique envoya contre lui son armée sous le connétable Ruy López qui disposait de peu de monde. Ruy López installa son camp en avant du pont. On allait et venait de la ville au camp et du camp à la ville comme on voulait.

[88] En 1397. Alcántara, sur le Tage, à quelques kilomètres de la frontière entre la Castille et le Portugal.

Un jour le connétable[89] envoya trente coureurs à cheval contre le camp des Portugais, entre le coteau et la partie amont du fleuve, vers Las Brozas. Il envoya ensuite jusqu'à cent hommes d'armes à pied, et autant d'arbalétriers et de simples fantassins pour soutenir les cavaliers. Quand ils eurent reçu ce renfort les cavaliers parvinrent jusqu'au camp portugais.

Il y avait là Ruy Díaz, son frère Mendoza, Pero Niño et d'autres bons chevaliers. Une forte troupe sortit du camp des Portugais à leur rencontre. Là s'engagea une très rude escarmouche. Les Castillans tenaient très ferme le terrain et il y avait déjà beaucoup de blessés. Pero Niño reçut deux blessures aux jambes, l'une de flèche, l'autre de lance. Les siens l'amenèrent à sa tente. Les Castillans étaient dans la partie basse du terrain et les Portugais en tenaient toujours la partie haute. Si Pero Niño n'avait pas été blessé si tôt, étant donné son ardeur, il eût été tué ou fait prisonnier.

Tant que Pero Niño participa à la lutte, les Castillans ne furent pas défaits. Lui parti, les Portugais leur firent descendre la rive, qui était très escarpée, dans le sens du fleuve. Quelques-uns marchaient plus par force que de leur plein gré, et tous allaient en désordre. C'est alors que revint vers eux, depuis les environs d'un ermitage, le bon chevalier Ruy Díaz de Mendoza, et avec lui une assez forte troupe. Il rendit courage à ceux qui s'étaient débandés et les arrêta en bon chevalier qu'il était.

Les Portugais ne poussèrent pas plus avant car ils étaient déjà à portée de ceux de la ville qui chaque jour avaient avec eux de belles escarmouches. Pero Niño fut de toutes et il y faisait autant que celui qui en faisait le plus. Le connétable aurait bien livré bataille aux Portugais mais il n'y avait pas de terrain où il aurait été possible de déployer les troupes en bon ordre. Toutefois, on en faisait tant chaque jour que l'on contraignit le roi de Portugal à lever son camp et à retourner dans son royaume. On le laissa aller parce que la plus grande partie des Castillans n'était pas encore arrivés, et le roi de Castille fit revenir le connétable et tous les hommes.

[89] Le connétable: Ruy López Dávalos.

[36] *Comment le connétable entra au Portugal avec l'armée du roi et prit Peñamoncor et Miranda.*

L'année suivante[90] le roi don Enrique réunit son armée et l'envoya au Portugal sous les ordres du connétable Ruy López. Celui-ci assiégea Peñamoncor et la prit de vive force. Là mourut un bon chevalier, parent du connétable, appelé Lope de Sotomayor. Don Pero López de Ayala fut blessé à la tête d'une grosse pierre qu'il reçut sur le bassinet au moment où il se battait comme un bon chevalier, ce qui depuis mit sa vie en grand danger. Pero Niño fut de cette expédition et il fit là autant que celui qui en fit le plus.

Après la prise de Peñamoncor le connétable partit assiéger Miranda[91]. Quelques-uns des nôtres s'approchèrent pour combattre ceux de la ville qui étaient sur le rempart, lequel était peu élevé. Pero Niño portait à ce moment là une cotte de mailles, un casque et une targe. Il était très adroit de son bras, autant que pouvait l'être homme au monde. Il lança une pierre à jet, de grosseur moyenne, et il atteignit au bassinet un homme qui se trouvait entre les créneaux. Selon de nombreux témoins, on vit cet homme tomber à la renverse.

Durant ce siège, Pero Niño fit encore beaucoup d'autres choses où il montra beaucoup de bravoure, en combattant comme il avait coutume de le faire.

Ici s'achève le premier livre et commence le second.

[90] En 1398.

[91] Miranda de Duero, sur la rive portugaise du Duero.

LIVRE DEUXIÈME

[37] *Comment le roi envoya Pero Niño contre les corsaires qui couraient la mer du Levant.*

La seconde partie traite de ce que fit Pero Niño, désormais parvenu à l'âge viril, qui est le deuxième âge, au-dessus de vingt-cinq ans. Durant sa jeunesse, depuis qu'il avait su se servir des armes et ainsi que le roi l'avait ordonné, il était toujours resté sous la gouvernance du connétable. Mais ensuite le roi, voyant qu'il était d' âge pour cela et tout à fait capable d'être par lui même seigneur et gouverneur, mit des gens sous son commandement.

En ce temps, le roi recevait de nombreuses plaintes au sujet de corsaires très puissants, naturels de Castille, qui écumaient la mer du Levant, dépouillant les Castillans comme les étrangers. Cela rendait le roi fort chagrin. Il fit venir Pero Niño et le chargea très secrètement de cette affaire. Il lui ordonna d'armer des galères à Séville et de choisir personnellement ceux qu'il voudrait emmener avec lui.

Le roi était magnanime dans tout ce qu'il faisait. Il ordonna que l'on choisît pour armer ces galères les meilleurs marins, experts de cette sorte de navires, que l'on pourrait trouver à Séville, et aussi de vigoureux rameurs ayant une longue pratique de la mer, et qu'ils fussent bien pourvus en nourriture; que l'on recherchât les meilleurs arbalétriers, sachant armer et pointer, et qu'ils fussent exercés à bander l'arbalète à pied de biche; que l'on recherchât aussi, dans les maremmes de Séville, des rameurs de bord, de premier banc, de proue, de dernier banc, les meilleurs, et qu'ils fussent habitants de cette terre afin d'être certain qu'ils seraient fidèles et loyaux. Il fit payer à Pero Niño et à eux leur solde complète, selon l'ordonnance de Castille, pour le temps de leur service.

En outre, le roi donna à Pero Niño beaucoup d'armes, de très bonnes et très fortes arbalètes et il lui fit délivrer des monnaies d'or et d'argent pour ses dépenses dans les pays étrangers. Pero Niño emmena avec lui son cousin germain, Fernando Niño[1], et trente hommes d'armes, hidalgos de son âge, courageux, vigoureux et très bien armés – les galères ne pouvaient pas en recevoir un plus grand nombre mais d'autres furent embarqués sur une nef que lui avait donnée le roi et que commandait Pero Sánchez de Laredo.

[1] Fernando Niño était fils d'un frère de Juan Niño, père de Pero.

Lorsque les galères furent équipées et munies de tout ce qui leur était nécessaire, Pero Niño fit sa montre, comme il est de coutume. Tous ceux qui avaient vu des galères dirent que jamais ils ne s'était fait une montre aussi belle et aussi imposante de tant de galères. Tous priaient Dieu de leur accorder bon temps et heureux voyage. Pero Niño avait pour patron et conseiller un vieux chevalier génois, *micer* Nicoloso Bonel, qui connaissait bien la mer et était fort bon marin. Il avait été patron de galères et avait participé a d'autres grandes affaires. Il avait aussi avec lui Juan Bueno, comite[2] de Séville, le meilleur et le plus sûr marin de galères de toute l'Espagne.

Pero Niño ayant tenu conseil avec le patron et les comites, on commença à ramer et on passa devant Coria[3]. Il y avait là un homme très considéré à Séville qui, ayant vu la si belle montre et la volonté de bien faire du capitaine Pero Niño et des siens, lui demanda très instamment de vouloir bien être son invité : on avait tout préparé. Pero Niño accepta par amitié pour quelques chevaliers de Séville qui l'avaient accompagné jusqu'à Coria. Il alla diner là avec eux et tous ses gentilshommes.

Vous pouvez imaginer quel banquet fut celui où prit place une si noble compagnie. Ne manquèrent ni mets nombreux et divers, ni musiciens, ni propos de guerre et d'amour. À la fin du repas, on apporta un paon rôti très joliment présenté avec sa queue. Le maître de maison prit la parole : « Je vois ici de très nobles personnes qui ont volonté de bien faire, et je vois aussi que le seigneur capitaine et tous ses gentilshommes sont amoureux. L'amour est une vertu qui excite et soutient ceux qui doivent se faire valoir par les armes. Afin que nous voyions quel est celui qui aime le plus sa dame et amie et a volonté de bien faire, le capitaine et tous ses gentilshommes, pour mieux honorer la salle, feront un vœu très hardiment, chacun selon son courage et son état[4]. » De quoi toute la compagnie fut joyeuse et satisfaite, et parurent même très émerveillés ceux qui avaient quelque connaissance de cela. Je n'écris pas les vœux qui furent faits parce ce serait chose longue à conter, mais je vous dis que le capitaine

[2] Officier qui commandait les rameurs.

[3] Coria del Rio, sur le Guadalquivir, en aval de Séville.

[4] Sur ce rite chevaleresque, voir Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Age*, Paris, 1967, p. 95-97.

alla en tels lieux où chacun put essayer d'accomplir son vœu, comme la plupart le firent.

Les galères partirent de Coria, allèrent à Barrameda[5] et de là à Cadix. Passant devant Santo Petro[6], elles entrèrent dans le détroit de Gibraltar et arrivèrent à Tarifa où se trouvait le bon chevalier Martin Fernández Puertocarrero. Là Pero Niño et tous les siens furent bien reçus. Ils en partirent et s'en furent jeter l'ancre cette nuit là à l'embouchure du Guadamecil.

Le lendemain ils se présentèrent devant Gibraltar et Algésiras[7]. Des Mores, à pied et à cheval, vinrent voir les galères. Arriva une zabre[8] sur laquelle venait un chevalier more. Il demanda au capitaine de conduire les galères devant Gibraltar où on lui offrirait l'*adiafa*[9], qui est un présent, car ils avaient alors trêve avec la Castille. Le capitaine y fut et on lui amena des vaches, des moutons, des poules, du pain cuit en abondance, des *atayferes*[10] remplis de couscous et d'autres mets préparés, non qu'il eût voulu rien manger de tout ce que lui présentèrent les Mores. Il y eut grands divertissements de danses avec *añafiles, xabebas* et autres instruments[11].

Le capitaine partit de Gibraltar, passa devant Almuñecar et arriva à Málaga[12]. C'est une ville belle à voir. Elle est bien située, en lieu plat. D'un côté, elle est séparée de la mer toute proche par une plage de sable qui peut avoir vingt ou trente pas de longueur. Au ponant se trouve l'arsenal. La mer le baigne et même l'entoure un peu. Au nord, du côté de la Castille, est la ville, un peu élevée, comme sur une petite colline. Elle a deux alcazars ou châteaux éloignés l'un de l'autre.

Il arriva là une chose étonnante pour ceux qui n'avaient rien vu de semblable. Alors que les galères longeaient la côte en ramant, à deux milles environ de Málaga, la mer étant calme, le ciel très clair, le soleil au sud-ouest, au milieu du mois de mai, un brouillard très sombre s'éleva soudain, qui venait du côté de

[5] Sanlucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir.
[6] Aujourd'hui Santi Petri.
[7] Algésiras était castillane depuis 1344. Gibraltar, assiégé en vain par Alphonse XI en 1350, appartenait toujours à l'émirat de Grenade.
[8] Type d'embarcation.
[9] Mot arabe : présents, sous forme de nourriture, offerts aux marins abordant au port.
[10] Mot arabe : grands plats ronds.
[11] Mots d'origine arabe passés en castillan : *añafil*, trompette ; *xabeba*, sorte de flûte.
[12] Inadvertance de l'auteur : Málaga est située avant Almuñecar sur la route que suivaient les galères.

la ville. Il enveloppa les galères de sorte que l'on ne se voyait plus de l'une à l'autre, bien qu'elles fussent très proches[13].

Quelques marins qui avaient déjà vu ce phénomène d'autres fois dirent que les Mores le produisaient par sorcellerie et qu'ils le faisaient pour que les galères se perdissent, qu'il fallait détacher les rameurs au cas où l'on donnerait sur quelque rocher, faire tous ensemble le signe de la croix et adresser des prières à Dieu pour qu'il les délivrât de ce sortilège qui ne durerait pas et serait tout de suite dissipé.

On fit ainsi et aussitôt le brouillard se dissipa et disparut. Le temps redevint clair. On se remit aux rames. Puis incontinent revint un autre brouillard semblable au premier. On redit des prières et, comme la première fois, il disparut aussitôt. Ce sortilège dura chaque fois une demi-heure environ.

Les galères arrivèrent devant Málaga, le branle-bas de combat étant fait, tout le monde sur le pont, bien armé et prêt à combattre[14]. Une foule de Mores et de Moresques sortaient de Málaga pour voir les galères. Bientôt s'en approcha une zabre où se trouvaient des notables mores qui venaient les reconnaître. Ils saluèrent respectueusement le capitaine, le prièrent d'attendre, qu'ils lui donneraient l'*adiafa*, et ils lui demandèrent de ne rien entreprendre contre le port. Le capitaine leur en donna l'assurance.

Il sortit alors de Málaga jusqu'à cinq cents cavaliers. Ils avaient de bons chevaux, bien équipés pour la guerre. Ils se mirent à faire leurs éperonnées très bellement et en bon ordre. Le capitaine dit qu'il n'avait pas encore vu jusque là de troupes de Mores qui lui aient fait aussi bon effet, et qu'il aimerait mieux être en face d'eux avec trois cents cavaliers chrétiens que de manger l'*adiafa*. N'eût été leur trève avec la Castille, il serait descendu à terre et on aurait vu ce qu'ils valaient.

Ce soir là, les Mores apportèrent l'*adiafa* très honorablement sur des zabres tapissées de draps d'or et de soie, au son des timbales et autres instruments. Ceux des Castillans qui le voulurent entrèrent dans la ville. Ils s'en furent à la maison des Génois[15], et allèrent voir la juiverie et l'arsenal.

[13] Il s'agit d'un phénomène courant sur cette côte.

[14] Le texte porte: «dadas armas en cubierta», littéralement: «des armes ayant été distribuées sur le pont», pour se préparer à repousser une attaque. J'adopte la traduction de Circourt et Puymaigre: branle-bas de combat.

[15] Gênes entretenait des relations commerciales avec l'émirat de Grenade.

Pendant la nuit le vent barbaresque commença à souffler[16]. Il est mauvais sur cette côte parce que le port de Málaga n'est pas protégé contre les vents étant une baie ouverte. [Ceux qui étaient descendus à terre] revinrent aux galères pour y passer la nuit. Avant l'aube, les galères prirent la mer pour faire route sur Carthagène. À l'heure de prime un vent de ponant très violent se leva en poupe, et la mer fit bien voir ce qu'elle était aux marins novices. Ce jour là, les galères subirent la tourmente, courant sous les voiles d'artimon, au large et en vue d'Almería. Elles purent enfin, à grande peine, aborder au port de Las Aguilas, où l'on passa la nuit[17].

Le lendemain les galères entrèrent dans le port de Carthagène qui est grand et sûr. Là, les équipages se rafraîchirent et l'on remit en état les galères après les dégâts subis lors de la tourmente. Puis, conseil tenu, les galères gagnèrent le large à la recherche de navires mores. À l'aube, parut une grande nef du côté de la Barbarie. Les galères mirent le cap sur elle. Mais elle était si loin qu'avant qu'elles l'eussent atteinte, elle avait déjà rejoint la terre et était en sûreté.

[38] *Comment ceux des galères prirent terre en Barbarie, et de la première bataille.*

Les galères allaient ainsi le long de la côte de Barbarie à la recherche de navires mores et n'en trouvaient pas. Le capitaine dit à ses comites qu'il voulait voir quelle sorte de gens étaient ceux de Barbarie. On s'accorda pour aller faire de l'eau à des grottes appelées grottes d'Alcocebar qui sont au bord de la mer[18]. Elles sont dominées par des hauteurs, de sorte que ceux qui sont au-dessus peuvent empêcher d'y prendre de l'eau. Quand le capitaine vit l'endroit, il comprit la situation et dit à ses gens: «Je vois bien comment est ce pays. Si nous ne prenons pas d'abord pied sur la hauteur, nous ne pourrons pas faire de l'eau sans grand dommage pour nous.»

[16] Vent du sud-ouest.
[17] Port castillan à environ 80 km à l'ouest de Carthagène.
[18] Dans les portulans et sur les cartes marines du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, Aucoceba (var. Arcozeba, Argoreba, Alcosebe, Alcuosaber) est une île située près du cap Falcon.

Les comites lui demandèrent en grâce de ne pas descendre à terre, ni lui ni ses gens, disant que les Mores de la région étaient très familiers de la guerre à cause des nombreux navires chrétiens qui fréquentent cette côte. Il y en avait déjà beaucoup sur le rivage. Ces Mores ont coutume de dresser des embuscades et de préparer des traquenards. Beaucoup de chrétiens, ne sachant pas se garder, sont déjà tombés en male aventure. Le capitaine leur répondit: « Il nous faut ou bien renoncer à faire de l'eau dont nous avons si grand besoin, ou bien monter sur la hauteur. Si nous prenons un autre parti, nous recevrons grand dommage, et les Mores nous feront même quitter la place malgré que nous en ayons. »

Il prit avec lui le nombre d'hommes qu'il estima suffisant et monta vers les Mores avec beaucoup de vigueur et à grand péril. Il planta sa bannière pour qu'elle restât ferme à l'endroit qu'il avait choisi, et disposa environ vingt porte-pavois en avant. Il plaça derrière eux les arbalétriers qui tiraient sans arrêt. Les Mores étaient toujours plus nombreux. Ils arrivaient puis faisaient semblant de fuir, revenaient combattre et fuyaient de nouveau. Le capitaine comprit qu'ils avaient dressé une embuscade mais qu'elle était éloignée et qu'ils faisaient ces manœuvres pour les attirer à distance de la mer. Il parla aux siens et leur commanda d'aller tous ensemble d'un seul cœur les attaquer, qu'il n'était plus temps de laisser traîner les choses.

Tous attaquèrent violemment, et lui avec eux, de sorte qu'au cours de cet assaut ils tuèrent beaucoup d'ennemis, car les Mores de cette contrée sont très mal armés bien que très courageux, et ils se battent très bien avec le peu d'armes dont ils sont munis. Les survivants s'enfuirent et le capitaine revint sain et sauf aux galères avec ses hommes. Il trouva que les siens avaient pris autant d'eau qu'ils en avaient besoin. Les Mores qui avaient été vaincus furent étonnés d'avoir vu, ce jour là, des hommes si vaillants. Quelques-uns d'entre eux se mirent à nager et s'en vinrent jusqu'aux galères en disant qu'ils voulaient se faire chrétiens et ils le devinrent.

Les galères longèrent ensuite la côte de Barbarie pendant quelques jours jusqu'aux îles Alhabiba[19] à la recherche de navires mores. N'ayant pu en trouver, elles revinrent à Carthagène.

[19] Petit archipel proche du cap Figalo.

[39] *Comment le capitaine combattit les galères des corsaires qui prirent la fuite et comment il ne put pas s'en emparer.*

Revenu de Barbarie et alors qu'il était à Carthagène, le capitaine eut des nouvelles d'un corsaire que le roi son seigneur avait en grande détestation. Il s'agissait de Juan de Castrillo qui, avec Pero Lopete, avait tué Diego de Rojas, homme de grand état et de haut lignage. Ils l'avaient tué traîtreusement sur un chemin alors qu'il se croyait en sécurité. Juan de Castrillo s'était fait corsaire et courait la mer sur une galère que lui avait donnée Juan González de Moranza, un chevalier natif de Castille qui vivait à Naples, dépouillant tous ceux qu'il pouvait prendre. Il naviguait de conserve avec la galère d'un autre corsaire appelé Arnau Aymar.

Le capitaine apprit qu'ils étaient sur la côte d'Aragon et y faisaient grand mal. Il partit aussitôt et alla à leur recherche au cap de Palos, puis au cap de saint Martin, à Blanes, à Barcelone et à San Feliú [de Guixols]. Allant ainsi de lieu en lieu, il eut nouvelles qu'ils naviguaient dans les parages de Marseille. Le pape Benoît s'y trouvait alors et logeait hors de la ville dans un monastère bénédictin, Saint-Victor, qui est au bord de la mer[20].

Marseille est une ville bâtie sur les flancs d'une colline ronde et s'étend de là jusqu'à la plaine. Elle est bien enclose, sauf du côté du port. La mer parvient jusqu'aux rues dont les chaussées sont surélevées. Le port est à l'abri du mauvais temps et son entrée est très étroite : on l'ouvre et on la ferme avec une très forte chaîne de fer. Il y a un grand récif au milieu du port. La chaîne y est rivée. Aucun navire ne peut entrer ou sortir sans permission.

Les deux corsaires étaient là sous la protection du pape qui les soldait. Ils allaient piller et revenaient à Marseille. En avant du port se trouvent des îles. L'une d'elles s'appelle Les Pomègues. Il y a toujours là une vigie avec un mât fiché en terre. Elle a deux voiles basses, l'une de nef et l'autre de galère. La voile de la nef est longue et carrée, celle de la galère longue et triangulaire. La vigie fait le guet, et chaque fois qu'elle voit venir des navires,

[20] L'antipape Benoît XIII séjourna à Marseille de novembre 1403 à juillet 1404 après s'être enfui d'Avignon.

elle hisse l'une des deux voiles, selon l'espèce de bâtiment qui se présente.

Ainsi la vigie vit les galères du capitaine et elle les signala. Les corsaires, à ce signal, appareillèrent ne sachant pas qui ce pouvait être. S'ils avaient su que c'était le capitaine, ils n'auraient même pas attendu de voir ses galères car on croit qu'ils ne les auraient pas attaquées. En arrivant en vue du port de Marseille et après avoir dépassé une île, les nôtres aperçurent les galères des corsaires, rames empoignées et proue tournée vers le large.

Les galères du capitaine levèrent rames pour tenir conseil suivant la coutume. On craignait que les corsaires ne s'en fussent et non pas qu'ils attendissent. Mais eux virent qu'ils ne pouvaient pas s'en aller et eurent recours à une ruse qui leur fut profitable. Ils firent semblant de vouloir combattre et firent quelques démonstrations d'armes par la coursive pour faire croire que tout leur monde s'armait.

On dit au capitaine qu'on s'armait sur les galères des corsaires et que ceux qui sont désarmés ne peuvent pas bien combattre ceux qui sont armés. Le capitaine ordonna de distribuer des armes aux hommes qui étaient sur le pont. Les autres, en vrais corsaires, observaient attentivement ce qui se faisait. Lorsqu'ils virent que les gens du capitaine étaient tous armés tandis qu'eux étaient désarmés, ils prirent la fuite. Toute personne douée de raison peut comprendre qu'un homme désarmé court plus vite qu'un homme armé et qu'il est plus léger pour ramer. Les armes sur le pont, d'autre part, sont une grande gêne pour la galère qui veut faire face ou fuir. La ruse une fois éventée, on se remit à ramer sur les galères du capitaine.

Malgré leur légèreté, les corsaires n'osèrent pas gagner le large et s'efforcèrent de rejoindre le port de Marseille qui était à environ deux milles. Les galères du capitaine les poursuivaient avec grande ardeur, comme qui voit devant lui un grand butin. Celle où se trouvait le capitaine nageait si fort que c'était merveille. Le port abrita les corsaires alors qu'ils étaient serrés de si près qu'on leur parlait de la galère du capitaine. Pendant ce temps, des deux côtés on échangeait des viretons sans discontinuer.

Sortit alors du port une galère du pape où venaient des chevaliers de grand état tandis qu'étaient armées toutes les barques et embarcations qu'il y avait là, dont plus de vingt grosses barques de corailleurs. Les marins dirent que l'on ne devait pas attendre tant de monde, qu'il y en avait assez pour combattre contre cinq

galères. Le capitaine répondit : « À quoi reconnaîtra-t-on que nous sommes meilleurs qu'eux et plus capables, si nous ne les attendons pas ? » Et il dit à son cousin Fernando Niño, patron de l'autre galère : « Vous, suivez moi. Moi, j'irai devant. Deux des galères m'aborderont. Vous, abordez la troisième. Si vous vous en rendez maître rapidement, venez à ma rescousse, car j'en ferai autant pour vous, si j'en ai fini auparavant avec les deux autres. » Il adressa enfin ces paroles à ses gens : « Castillans, voyez en quel lieu nous sommes, qu'aujourd'hui des chrétiens de toutes nations vous regardent, et que nous devons en ce jour acquérir de l'honneur pour la Castille dont nous sommes naturels, et pour nous-mêmes. Combattez fermement. Qu'aucun de vous ne se laisse prendre, car celui qui serait pris n'échapperait pas pour cela à la mort. Avec l'aide de Dieu et par sa justice, ils seront vaincus, car ce sont des voleurs et des malfaiteurs. Ils ne l'emporteront pas sur nous. »

Le pape et tous ceux qui étaient avec lui dans sa tour regardaient ce qui se passait. Les galères des corsaires étaient à ce moment-là à l'entrée du port, tout contre le rivage. Connaissant bien la valeur et le courage du capitaine et des siens, jamais elles n'osèrent s'en éloigner.

Alors que le capitaine, espérant puisqu'ils étaient déjà si nombreux qu'ils viendraient à lui, tenait toutes choses disposées pour livrer bataille, on lui envoya un brigantin à bord duquel se trouvait un chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui demanda d'où étaient les galères et quel était leur capitaine. On le lui dit et on lui demanda quelles étaient les autres galères et pourquoi elles ne sortaient pas du port. Il répondit qu'elles étaient là sous la sauvegarde du pape.

Le chevalier s'en retourna à la ville. Il revint de nouveau peu après et dit au capitaine que le pape lui envoyait sa bénédiction, le priait et lui ordonnait en vertu de son obédience[21] de garantir la sécurité de son port, de ne pas faire de mal à ces galères, de respecter ce qui lui appartenait, moyennant quoi il aurait sa bénédiction pleine et entière, et on lui ferait bon accueil.

Quand le capitaine vit que pour le présent il ne pouvait pas faire davantage et que les corsaires étaient dans une situation telle

[21] Benoît XIII était reconnu par la Castille.

qu'on ne pouvait pas leur faire dommage, il commanda aux siens de dire qu'ils avaient cru avoir affaire à des Mores et que pour cette raison ils avaient voulu s'en emparer. Il demanda au chevalier de le recommander à sa Sainteté le pape pour l'amour duquel il garantissait les galères et tout ce qui lui appartenait mais que, pour beaucoup de raisons, il avait besoin d'entrer dans le port.

Le chevalier s'en retourna tout joyeux auprès du pape et ne tarda pas beaucoup à revenir. Il dit au capitaine que le pape l'envoyait le prier d'entrer dans le port avec ses galères et de l'aller voir. Cela plut au capitaine. On arbora les pavillons sur toutes les galères et l'on tira des salves, comme il est de coutume pour les galères quand elles rencontrent des amis.

Ils entrèrent dans le port, la galère du pape devant, puis le capitaine et ensuite les autres. Pour les Castillans qui étaient à la cour du pape, ce fut un jour de gloire tel qu'on ne saurait le décrire. Bateaux et brigantins, grands et petits, autant qu'il y en avait, pleins de monde, venaient voir le capitaine et ses hommes. Ils leur apportaient des rafraîchissements, pain, vin, viande, fruits en quantité.

Le capitaine descendit à terre et fut bien accueilli par les chevaliers de la cour. Il alla voir le pape. Le Saint-Père, ses cardinaux et les hommes importants qui étaient auprès de lui le reçurent fort bien. En cette semaine tomba la fête de saint Jean Baptiste. Le pape fit ce jour là une grande fête et dit la grand-messe. Il tint salle[22]. Pero Niño y était convié. Le pape mangeait là dans le réfectoire, et Pero Niño et le comte de Pallares mangeaient seuls à une table[23]. Pendant la fête, les corsaires prirent la mer.

Tandis qu'ils étaient à Marseille, s'y trouvait un écuyer de condition qui portait l'insigne de l'ordre de l'Écharpe[24]. Pero Niño fut à lui et le lui arracha parce qu'il ne le tenait pas du roi de Castille.

Sur ces entrefaites Pero Niño tomba malade. Les chevaliers du pape le venaient voir, et aussi les plus fameux bandeurs d'arba-

[22] C'est-à-dire qu'il reçut solennellement avec banquet.

[23] Sans doute Hugo-Roger, comte de Pallarés, qui appartenait à la haute noblesse catalane

[24] L'ordre de la *Banda* (écharpe), créé par Alphonse XI de Castille.

lètes qui séjournaient alors dans cette région, Antonio Bonora[25] et Francisco del Puerto, ainsi que d'autres bons arbalétriers, attirés par sa renommée de grand armeur d'arbalète, et pour voir et essayer ses arbalètes. Il en avait avec lui beaucoup de bonnes, une entre autres, célèbre et forte, appelée «la Niña». Ils l'essayèrent et ne purent pas l'armer. Pero Niño se leva de son lit, bien qu'il eût la fièvre, vêtu d'une chemise, et l'arma avec le pied-de-biche.

Une fois guéri, il se leva en bonne santé et il apprit que les galères des corsaires étaient parties, ce dont il eut grand déplaisir mais il sut le dissimuler. Il prit congé du pape et de ses chevaliers et partit de Marseille à leur recherche. Il alla passer la nuit devant la ville de Toulon. Là étaient échouées contre terre trois nefs du rude corsaire Diego de Barrasa[26]. Une grande force de navires génois venant sur lui l'avait contraint à cette extrémité. Lui et ses gens avaient abandonné leurs bâtiments et sauté à terre. Le capitaine apprit là que les corsaires étaient passés en Sardaigne ou en Corse.

[40] *Comment Pero Niño partit de Toulon à la poursuite des corsaires et de la grande tempête que subirent les galères cette nuit-là.*

Dès que le capitaine eut appris que les galères étaient parties pour la Sardaigne, il tint conseil et dit que sa volonté était de les aller chercher. Les marins lui firent observer que les vents de la partie du Levant étaient très violents et qu'ils dominaient dans ces parages ; qu'en outre la nuit allait tomber et qu'aucun navire ne doit alors lever l'ancre s'il lui faut gagner la haute mer, surtout avec apparence de mauvais temps.

Mais Pero Niño, qui ne redoutait aucun péril quand il y allait de son honneur, avait un tel désir d'atteindre ces corsaires qu'il en oubliait tous les périls et toutes les fatigues qui pouvaient lui advenir. Contre la sagesse des marins et malgré le gros temps, il ordonna de lever les ancres et de naviguer en direction des îles. Il partit tel l'aigle qui va chercher sa proie quand il veut manger.

Quand les galères eurent quitté la terre, on trouva en mer une forte tourmente qui les mit en grande difficulté. Les marins auraient voulu revenir à terre mais le capitaine leur dit de prendre

[25] Natif de Valence, il était capitaine des arbalétriers du pape.
[26] C'était un corsaire castillan.

soin d'arranger les choses du mieux qu'ils pourraient et de ne plus parler de retour. Les marins se recommandèrent à Dieu, cessèrent de ramer, guindèrent les artimons, établirent des gouvernails latéraux, hissèrent les voiles et mirent aux gouvernails, pour les manœuvrer, des hommes vigoureux et qui s'y entendaient.

Le vent soufflait toujours plus fort et, sous la violence des vagues, les gouvernails latéraux de la galère du capitaine furent arrachés. La galère était sur le point de se perdre, et tous appelaient sainte Marie à leur aide. On récupéra les gouvernails, on amena la voile, on envoya tout le monde sous le pont, et on ferma les écoutilles de l'escandole[27] et de toutes les autres chambres. Jamais le capitaine ne consentit qu'on l'enfermât, lui, bien que ce fût la coutume, d'autant plus que sa chambre était à l'avant de la galère là où entraient les lames. Au contraire, il sortait pour regarder ce qui se passait et disait aux marins qu'il s'émerveillait de leur frayeur car, par grand vent, il y avait d'aussi fortes vagues sur un fleuve.

La tourmente était toujours plus forte. Les marins hissèrent un peu les voiles, raidirent les poges[28], maintinrent la toile avec des braguets[29], disposèrent oste et soste[30], mirent deux hommes à guinder les drisses et tinrent la cape pour diminuer la force du vent. Celui-ci soufflait par le quart avant.

Les galères coururent ainsi toute la nuit à orze[31]. Sous la force des grandes lames la galère s'ouvrait, elle faisait beaucoup d'eau, si bien que les matelots de proue ne cessèrent pas d'écoper toute la nuit. Il faisait très sombre et il pleuvait, ce qui ajoutait encore à la fatigue des marins. Tous priaient et imploraient Dieu et les saints de les délivrer du péril et ils firent le vœu d'aller en pèlerinage à Santa María de Guadalupe[32].

Il plut à Dieu qu'au quart du matin le vent se calmât un peu, et que la mer s'apaisât. Le vent tourna au nord. La joie fut grande et l'on rendit grâce à Dieu d'avoir été sauvé. On hissa toutes les

[27] Nom d'une des chambres de la galère

[28] Cordages qui servaient à amarrer les voiles.

[29] Cordages servant à manœuvrer l'antenne du mât.

[30] Oste : palans fixés au milieu de l'antenne et amarrés sur les deux bords pour la maintenir dans l'axe du navire. La soste est la balancine de l'antenne qui la maintient inclinée de l'arrière à l'avant.

[31] Au plus près possible dans le lit du vent.

[32] Monastère fondé en Estrémadure par Alphonse XI.

voiles qui auparavant étaient à mi-mât, et on mollit les poges et les ostes. Au lever du soleil, on fut en vue des îles, et à midi les galères arrivèrent à une île appelée la Cabrayra, où il y a un château[33]. Là, on jeta l'ancre. Les habitants apportèrent au capitaine un présent de pain et de vin. L'équipage mangea, se reposa et remit tout en ordre.

Quand l'équipage eut mangé, on se remit aux avirons, et les galères partirent à la recherche des corsaires par toutes les petites îles. Elles furent à l'île de Lorbo, puis à la Pianosa[34]. On fouilla tous les ports des bouches de Bonifacio, qui sont en Corse. Il y avait là un lègne aragonais[35]. On mit alors le cap sur la Sardaigne, sur Longo Sardo et Alghero[36].

[41] *Comment Pero Niño rencontra Nicolao Giménez de Calez, un grand corsaire*[37].

Dans le port d'Alghero, le capitaine trouva trois nefs de corsaires, grandes et bien armées, dont on n'avait pas eu connaissance avant d'arriver là, et on ne savait à qui elles étaient. Les gens de ces nefs reconnurent tout de suite les galères castillanes, et prirent aussitôt des mesures de précaution. Ils se halèrent sur leurs ancres jusqu'aux murs de la ville qui est baignée par la mer et ils jetèrent des planches d'une nef à l'autre. Alghero est une ville de mille âmes, assise en lieu plain. Elle a une solide enceinte munie de bonnes tours. Du côté de la terre, il y a un large fossé maçonné et rempli d'eau. On entre dans la ville par un pont-levis.

À cette époque, le roi d'Aragon ne tenait en Sardaigne que Longo Sardo. Alghero et le Castil de Cagliari, tout le reste du pays s'était rebellé contre lui[38]. Étaient alors maîtres de la Sardaigne *micer* Blanque, juge d'Arborea, et seigneur de Monleon[39].

[33] Cabrayra : Capraia, île de l'archipel toscan, à l'est du cap Corse.
[34] Îles de l'archipel toscan.
[35] Petit bâtiment léger long et effilé, pouvant se propulser à la rames ou à la voile.
[36] Longo Sardo : port aujourd'hui disparu, à l'extrémité nord-ouest de la Sardaigne. Alghero : ville fondée en Sardaigne par les Catalans.
[37] Nicolas Jiménez de Cadix, corsaire castillan. En 1401, il avait capturé une nef castillane à Tunis. En 1403, avec deux corsaires catalan, il pirata sur les côtes d'Alicante et de Murcie. Il était à Alghero en 1404.
[38] La Sardaigne, avait été conquise par Jacques II d'Aragon en 1323-1325 ; elle se révolta à plusieurs reprises contre la domination catalano-aragonaise.
[39] Brancaleone Doria.

Les corsaires étaient bien accueillis et appréciés car ils apportaient du ravitaillement. Pour cette raison, tous ceux qui venaient à Alghero y étaient en sûreté. Quand le capitaine sut de qui il s'agissait, il fit hisser l'étendard du roi et armer tout son monde. Il envoya sommer les corsaires de se rendre prisonniers.

Eux, sur ces entrefaites, étaient parvenus tout près de la ville, dont les habitants leur envoyaient des renforts en hommes et en armes. Le capitaine de la ville, qui tenait pour le roi d'Aragon, vint aux galères et demanda instamment au capitaine, de la part du roi d'Aragon, de laisser tranquilles ces corsaires, disant que les habitants ne pouvaient pas vivre sans eux, qu'ils faisaient la garde devant les ports et apportaient des vivres. Il le pria aussi de descendre à terre et d'entrer dans Alghero. Il ferait en sorte que tous le servissent et le traitassent avec respect.

Le capitaine tint conseil. Il se rendit compte que, s'il attaquait les corsaires, eux et ceux de la ville, tous ensemble, seraient contre lui. Il voulait néanmoins aborder les nefs. Mais les patrons et les comites avançaient des arguments contraires aux siens, à savoir que les galères pouvaient être perdues en peu de temps, du fait non seulement des nefs mais aussi des gens de la ville. Bien que ces craintes ne pussent pas le vaincre, la raison vainquit le capitaine

Lorsque l'affaire fut réglée, les corsaires comprirent que Dieu leur avait fait une grande grâce. Le capitaine descendit à terre et fut reçu avec beaucoup d'honneurs. Il rencontra le capitaine corsaire et ne voulut pas lui parler et il lui fit bien comprendre que c'est hors du port qu'il aurait voulu le rencontrer.

Ayant appris de quelques-uns de ceux qui étaient à Alghero que d'autres corsaires avaient pris à des marchands de Séville une nef bien armée et avec un riche fret, et qu'elle se trouvait dans un port appelé Orestano[40], il y fut, attaqua la nef et s'en empara rapidement.

[42] *Comment le capitaine apprit que le roi de Tunis armait des galères, et comment il s'en fut à leur recherche.*

Après la prise de la nef, le capitaine apprit que le roi de Tunis armait des galères et il s'en fut à leur recherche. Ses galères firent

[40] Capitale du judicat d'Arborea, sur la côte occidentale de la Sardaigne.

route vers Tunis et arrivèrent en Barbarie dont elles longèrent la côte le plus secrètement possible. Elles parvinrent à l'île appelée le Gemol[41]. Elle est située à côté d'une autre petite île nommée Gemolin. L'une et l'autre sont près du cap d'Afrique, à cinq lieues de Tunis[42]. Le Gemolin est une île déserte où il y a beaucoup d'eau douce, beaucoup de gibier et de nombreux oiseaux y vont nicher. Les galères y jetèrent l'ancre et nos gens s'y reposèrent quelques jours car ils étaient très fatigués par la mer. Ils espéraient voir quelques navires mores mais ils n'en virent aucun. De là ils apercevaient bien la terre. Une nuit, par un beau clair de lune, les galères partirent et firent route vers le port de Tunis. Les galères étaient restées dix jours dans l'île sans jamais allumer de feu et ni le capitaine ni ses gens ne mangèrent de la viande bouillie ou rôtie. S'ils étaient demeurés là plus longtemps, ils auraient eu bonne chance d'y voir arriver les galères des Mores.

[43] *Comment les galères partirent du Gemolin, et comment en allant au port de Tunis elles rencontrèrent une galère de Mores et s'en emparèrent.*

En voguant tout doucement pour que l'on n'entendît ni le bruit des rames battant l'eau ni aucun autre son, comme il convient en entrant dans un aussi beau port que celui-là, les galères arrivèrent devant la ville de Tunis où demeure un roi des plus puissants parmi les rois mores, et où il y a toujours des navires et des fustes armés[43]. Alors qu'on allait ainsi, ramant et regardant de tous les côtés, on aperçut, une lieue avant l'entrée du port, une galère mouillée sur son ancre. Le capitaine donna ordre de l'attaquer et de lui jeter les grappins. Les comites lui dirent: «Seigneur, si nous lui jetons les grappins, il se pourrait par aventure que d'autres galères vinssent sur nous. Nous voudrons alors nous dégager et nous ne le pourrons pas.» À quoi le capitaine rétorqua: «Pour l'heure, nous ne voyons que celle-là. Jetez-lui les grappins. Au cas où d'autres viendraient, s'il plaît à Dieu, nous en aurons fini avec elle.»

Cela dit, les trompettes sonnèrent, et la galère fut assaillie. Les Mores n'avaient pas vu les galères du capitaine avant qu'elles les

[41] Île de Zembra.
[42] Le cap Bon.
[43] Bâtiment long, de bas-bord, qui allait à rames et à voile.

abordent. Bien qu'ils se soient défendus pendant un bon moment, la galère fut finalement prise. On tua ou on fit prisonnier tous ceux qui étaient à son bord. Sur la galère du capitaine il y avait des hommes qui parlaient et comprenaient l'arabe de cette région. Les prisonniers leur apprirent que dans le port se trouvait une autre galère armée.

[44] *Comment les galères entrèrent dans le port de Tunis, et comment Pero Niño sauta dans la grande galère des Mores*

Ayant appris des prisonniers tout ce qu'ils savaient et qu'il y avait encore une autre galère armée et très grande – c'était la grande galéasse[44] du roi de Tunis, les galère commencèrent à la rechercher dans le port. Elles s'en seraient emparé, comme elles avaient fait de l'autre, s'il n'y avait eu une caraque[45] génoise à l'entrée du port. On y faisait le quart de nuit, et les Génois avaient entendu le bruit du combat lors de la prise de la première galère. Pensant que les galères du capitaine venaient sur eux, ils s'armèrent et sonnèrent d'une trompette. Les Mores de la galéasse entendirent le son de cette trompette. Ils levèrent l'ancre et virent venir sur eux les galères du capitaine, aussi féroces que les aigles qui fondent sur leur proie.

La galéasse s'enfuit vers le rivage et s'engagea dans le chenal d'une rivière qui débouchait de la terre, la galère du capitaine la suivit, tout en l'attaquant: le chenal était si étroit qu'elles ne pouvaient aller que l'une derrière l'autre. Le capitaine aborda la galéasse par la poupe et il sauta à son bord. Mais du choc, sa galère rebondit en arrière, et il se trouva seul sur le bâtiment ennemi. Voici les armes qu'il portait: une armure à plates, des brassards, une barrette de fer, une épée et une targe. Il commença à se battre férocement contre les Mores.

La galère de Fernando Niño ne pouvait pas rejoindre celle du capitaine. Si grande était la presse pour renflouer la galéasse des Mores qui s'était échouée à terre, pour combattre et se défendre (car la galéasse était plus haute de bord que les autres) que l'on ne se souciait pas du capitaine: seuls l'avaient vu sauter dans le

[44] Grosse galère.

[45] Gros navire à voile avec une plate-forme qui débordait à l'avant au-delà de l'étrave et un château à l'arrière.

bâtiment ennemi ceux qui étaient à la poupe. Ils poussaient de grands cris afin qu'on vînt à son secours mais à cause de la grande presse, on ne les entendait pas. Les gens qui arrivaient de la terre étaient de plus en plus nombreux. Ils entraient dans la mer pour combattre les nôtres qui ne pouvaient leur résister.

Le bon chevalier Pero Niño vit qu'ils ne pouvaient avoir aide que de Dieu et que c'était à lui seul qu'il revenait de résoudre cette affaire. Il se battit si vigoureusement que c'est chose bien dure a croire, sauf pour ceux qui l'ont vue. Il donna des coups si forts, blessa et tua tant de Mores qu'en peu de temps il se dégagea d'eux et les poussa devant lui jusqu'au milieu de la galère. Il prit là l'*arraez*[46] de la galère (qui est l'amiral), et le fit tenir tranquille en un endroit d'où il n'osa pas bouger.

Le jour se levait. Les Mores virent qu'un seul homme leur causait tout ce dommage. Ils revinrent sur lui comme des chiens enragés. Ils le frappèrent si fort qu'il ne pouvait leur résister. Ils l'entraînèrent et l'obligèrent à reculer jusque près de la poupe. Le bon chevalier, se voyant dans une si grande presse, appela sainte Marie à son secours, et fit un vœu solennel. Il se lança sur eux, aussi féroce que le lion qui se jette sur sa proie, frappant et tuant, les pourchassant jusqu'à la proue.

Alors sa galère arriva. Ses gens sautèrent dans celle des Mores dont il resta maître. Mais elle était engravée. Là, sur la proue, il rencontra un chevalier more, dont il donna ensuite le signalement, et il jura que ce More lui avait donné de si grands coups d'épée sur la tête qu'il lui avait fait plier les genoux. Pero Niño reçut là de sérieuses blessures.

Quand le jour fut levé, on vit que tout près de la ville apparaissait une si grande foule de Mores que le sol en était couvert. Les galères s'efforçaient de déséchouer la galéasse. Elles étaient tout près de la terre. La plage était très unie. Les Mores entraient à cheval dans la mer pour combattre les gens des galères du capitaine. Il y en avait déjà plus de dix mille, et beaucoup mouraient là. L'acharnement à frapper était tel, d'un côté comme de l'autre, que cela ne saurait se décrire, et la foule des Mores telle que l'on ne pouvait lancer un trait sans qu'il ne fît mouche. Dans leur grand désir de déséchouer la galère des Mores, on ne se souciait

[46] De l'arabe *ar-ra'is*, chef.

pas de celle du capitaine, et elle était sur le point d'être perdue. Les Mores, en grand nombre, l'avaient empoignée par les bords et l'entraînaient vers la terre.

Voyant cela, le capitaine sauta à bord de sa galère avec une partie de ses gens et ce fut merveille que l'on ait encore pu la tirer d'entre les mains des Mores. Il fut fait là si grand massacre que la mer autour des galères était rouge de sang. Pendant la bataille, les Mores enlevèrent un bordage sous la proue de leur galéasse qui se remplit d'eau. Quand on s'en rendit compte, on dit au capitaine qu'il était inutile de continuer de travailler à la renflouer car on n'y parviendrait pas. On la mit alors au pillage. Le capitaine s'en retourna à ses galères mais lorsqu'on voulut entreprendre de ramer sur la sienne, on n'y parvint pas car elle était échouée par la proue. On demanda la remorque à la galère de son cousin qui était plus au large. On la leur donna. Ainsi, en ramant, on la tira de cet encombre.

[45] *Comment, après la bataille, Pero Niño ordonna d'incendier les galères des Mores.*

Quand la bataille fut terminée, le capitaine se rendit compte qu'on ne pouvait pas renflouer la galéasse et aussi qu'il manquait d'hommes pour emmener celle qu'il avait prise aux Mores, d'autant qu'on était très loin de tout pays de chrétiens. On prit donc tout ce qu'il y avait à leur bord, et Pero Niño ordonna de les incendier. Ainsi elles brûlèrent toutes les deux. Il y eut là un beau butin d'arbalètes, d'armes diverses, et de tout ce qui fait partie de l'armement des galères de guerre. On prit aussi deux grandes enseignes d'or et de soie sur la galéasse, les plus belles qu'il puisse y avoir au monde.

Les galères s'éloignèrent ensuite de la terre et mouillèrent leurs ancres. On soigna les blessés qui étaient assez nombreux. Le capitaine reçut ce jour là plusieurs coups de pierre, de lance et de flèche. Il était bien fatigué et rompu. Ce qui le faisait le plus souffrir était une blessure de flèche à la jambe, ce dont il se trouvait fort incommodé, mais tant qu'avait duré la bataille, il n'avait rien senti. Les gens mangèrent et se reposèrent. Ils en avaient bien besoin.

Pendant que les galères étaient là, le roi de Tunis envoya un chevalier dans une embarcation à rames, pour savoir de quelle sorte de gens il s'agissait et de quel pays étaient les galères. On

lui dit qu'elles étaient de Castille. Mais le More ne comprenait pas ce que Castille pouvait bien vouloir dire. Il demanda si elles étaient « alfonsis ». On lui dit que oui.

Il faut comprendre qu'on appelle ainsi les Castillans, dans ce pays, depuis le temps des bons rois qui eurent nom Alfonso, comme don Alfonso le Chaste, don Alfonso le Catholique, don Alfonso le Grand, don Alfonso, fils de don Pedro, seigneur de Cantabrie, l'empereur don Alfonso, don Alfonso qui gagna la victoire de Benamarin[47], et des autres qui eurent nom don Alfonso, tous rois nobles et saints qui firent de grandes destructions parmi les Mores, et recouvrèrent le pays où nous vivons qui, avant eux, avait été perdu. La noblesse de ces rois fit donner aux Castillans le nom de « Alfonsis ».

Quand le More eut appris ce qu'il voulait savoir, il s'en retourna auprès du roi, puis revint. Il dit au capitaine que le roi l'envoyait lui demander pourquoi il avait fait ce dégât dans son port. S'il avait été mieux avisé, ce que le roi lui aurait donné monterait à plus que ce qu'il avait pris. Des Castillans vivaient dans son royaume qu'il traitait bien et à qui il donnait du sien. Il en ferait autant pour le capitaine si celui-ci voulait bien accepter : il partagerait volontiers avec lui. Il le priait de ne pas faire plus de dommage qu'il n'en avait fait.

Le capitaine répondit : « Dites au roi que je le remercie et lui rends grâces pour ses bonnes paroles mais que je ne cours pas les mers pour recevoir de personne des cadeaux en telle façon mais pour accomplir les ordres de mon seigneur le roi[48]. Cependant, pour lui faire plaisir, je vais partir d'ici. Je n'entends pas lui causer plus d'ennui pour le présent. »

[46] *Comment Tunis est une très noble cité.*

Tunis est une très grande et très belle ville. Elle doit avoir jusqu'à cent mille habitants. Elle est très riche. Elle est située sur le

[47] Les rois du nom d'Alphonse qu'énumère Games sont : Alphonse II le Chaste (791-842), Alphonse I^er^ le Catholique (739-757) qui est le même qu'Alphonse fils de Pierre, seigneur de Cantabrie, Alphonse III le Grand (866-910), Alphonse VII l'Empereur (1126-1157), Alphonse XI (1312-1350). La bataille de Benamarin (déformation de *Banu Marin*) est celle du Salado (1340) remportée sur le sultan mérinide Abu'l-Hasan.

[48] Pero Niño outrepassait les ordres de son roi. Il avait pour mission de poursuivre des corsaires castillans et non pas de faire des incursions sur les côtes d'Afrique du Nord. La Castille n'était pas en guerre avec les Hafsides de Tunis.

flanc d'une colline, face à la mer. On y voit de très beaux édifices, maisons et mosquées. Il semble qu'il y ait aussi des maisons fortes. Elle a un très beau château bâti sur un mamelon. Du côté de l'autre extrémité de la ville vient une rivière qui longe d'abord les murs puis entre dans l'agglomération. Les navires la remontent. Là se trouve l'arsenal où il y a toujours dix galères. Jamais, en aucun temps, le port ne reste sans galère armée.

Il n'y a pas au monde *huerta* pareille à celle de Tunis, dont nous ayons mémoire. Il s'y trouve trente mille tours. Chacune avec son enclos doit donner au roi un doublon à chaque nouvelle lune. La campagne environnante est la plus délicieuse et la plus fertile du monde. Près de là se trouve la ville de Tafileth où se trouve l'Azachf, un bois de palmiers long de huit lieues, aussi épais qu'une pinède épaisse. Là se trouvent les buffles, les chameaux, les gazelles, les lions, les autruches et les porcs-épics.

Le capitaine partit de Tunis et les galères, en longeant la côte, arrivèrent devant Bône puis Bougie. Il y a là un bois où prolifèrent les singes. Comme on ne trouvait pas de navires mores, les galères cessèrent de longer la côte et entrèrent dans le golfe. En mer elles virent une galiote[49] et mirent le cap sur elle. On la rejoignit. Elle était aragonaise. Il y avait à son bord quelques frères de l'ordre de la Trinité qui allaient en Barbarie racheter des captifs[50]. De la même manière, elles arrêtèrent de nombreux navires d'Aragon et d'autres pays chrétiens. On ne leur faisait aucun mal. Une fois passée la peine prise à les poursuivre croyant qu'il s'agissait de bâtiments mores, on les laissait aller

Ayant ainsi navigué pendant plusieurs jours en battant la mer à la recherche de navires ennemis sans en trouver, on retourna à Carthagène. Le capitaine y trouva ses nefs : celle qu'il avait prise et celle qu'il avait armée[51]. Celle-ci, en arrivant par le détroit, trouva un riche carave[52] more sur lequel on captura des Mores, et on prit des draps d'or et de soie, des manteaux, des dattes, des tonneaux de graisse, de blé et d'orge, et beaucoup d'autres choses.

Dès qu'il fut à Carthagène, le capitaine envoya au roi les Mores qu'il transportait ainsi que ceux qu'avait capturés sa nef. Il par-

[49] Petite galère.
[50] Ordre mendiant fondé en 1198 pour le rachat des captifs chrétiens.
[51] La nef de Pero Sánchez de Laredo, cf. chapitre 37, p. 125.
[52] Navire à voile latine.

tagea avec ses gens ce qu'ils avaient gagné et les contenta tous. On débarqua les blessés avec ordre de les soigner. On espalma les galères[53]. Les marins remplacèrent ou remirent en état tout ce qui avait été perdu ou avarié pendant les combats ou lors des tempêtes: voiles, rames et autres. Le capitaine distribua des arbalètes aux arbalétriers qui avaient cassé les leurs, ainsi que des viretons. Il donna ordre de ravitailler les galères en vivres: pain, vin, lard, fromage, eau, bois et tout ce qui était nécessaire.

Il décida de retourner à la côte de Barbarie. Les chirurgiens lui disaient de se reposer et de ne pas se remettre en mer car sa blessure était mauvaise, qu'elle deviendrait pire avec la fatigue des armes et l'humidité, qu'il allait s'exposer à un grand danger. Mais jamais ils ne purent le décider à s'arrêter de cette fois. Il ordonna que tous fussent prêts tel jour. Sa décision prise, il prit avec lui la galiote de Carthagène qu'il fit armer, et une galiote qui était venue d'Aragon le rejoindre. Il paya l'équipage de celle-ci. Il fit débarquer les hommes des nefs et compléta avec eux les équipages des galères.

[47] *Comment le capitaine passa pour la seconde fois en Barbarie.*

Les galères partirent de Carthagène. Elles entrèrent en haute mer et cinglèrent toute la journée sous la bâtarde et la misaine[54]. Au début de la nuit le vent d'est fraîchit. On amena la misaine et la bâtarde et l'on hissa l'artimon. Le vent soufflait avec force et en peu de temps on fut en bonne position. La terre de Barbarie et les aiguilles d'Oran apparaissaient[55]. On décida d'amener les voiles et de ne pas se faire voir de la terre. Les galères restèrent au large jusqu'à la nuit. L'obscurité venue, on borda les avirons et on alla mouiller aux îles Alhabiba.

Une grande quantité d'oiseaux nichent dans ces îles: pigeons, éperviers, albatros, mouettes, faucons, cailles et autres oiseaux de diverses espèces, en telle quantité qu'il y avait suffisamment à manger pour toutes les galères. Elles sont inhabitées. Personne n'y vit car il n'y a pas d'eau douce. On resta là dans l'attente au cas où passeraient des navires mores. Le capitaine ordonna d'ap-

[53] Opération consistant à nettoyer la carène d'un bâtiment.
[54] La bâtarde était la plus grande voile de la galère, et la misaine, la voile de l'arrière.
[55] L'Aiguille, rocher en avant de la pointe de Canastel, au nord-est d'Oran.

peler à conseil les patrons et les officiers. Il leur demanda s'il n'y avait sur cette côte quelque endroit que l'on pourrait mettre à sac. Le patron de la galère d'Aragon dit qu'il y avait près de là un douar qui pouvait avoir trois cents habitants. Il était à environ deux milles de la mer.

La décision prise, on attendit la nuit. Quand elle fut venue, les galères quittèrent Alhabiba, et abordèrent la terre ferme qui était à deux milles de là. Le capitaine ordonna d'armer tous ses gens. Il descendit à terre avec eux. Il les rangea et leur dit quel ordre et quelle conduite ils devraient tenir, comment ils devaient envoyer en avant deux hommes qui entreraient dans le village, en reconnaîtraient les dispositions et observeraient les entrées et les sorties

Il ordonna aussi de laisser la bannière avec les trompettes à l'entrée du douar mais à l'extérieur et désigna les gens qui resteraient avec elle. Il ordonna également de garder les issues et choisit ceux qui entreraient pour piller, faire des prisonniers, tuer et incendier. Il leur donna ordre de veiller à ne pas prendre des choses qui les embarrasseraient, à l'exception des hommes, des femmes et des enfants, et de passer au fil de l'épée et de tuer tous ceux que l'on ne pourrait prendre ni emmener.

Comme ce que Dieu a décidé doit arriver et ne peut pas manquer, ainsi que le dit le prophète «l'homme propose et Dieu dispose», nos gens partirent et s'en furent leur chemin. Le capitaine aurait voulu aller avec eux car il n'avait jamais autant confiance quand il les envoyait que lorsqu'il allait avec eux. En effet les hommes toujours redoutent la honte de se mal conduire et font mieux quand leur seigneur est à leur tête que s'ils vont sans lui. Il envoyait, certes, avec eux, des hommes braves qui savaient bien tout conduire et ordonner, mais lorsque le mauvais soldat n'a pas à craindre le capitaine, il perd facilement le sentiment de la honte car les uns se conduisent bien parce que c'est dans leur nature, d'autres pour éviter la honte, et d'autres par crainte.

Enfin, quoiqu'il leur eût donné de bons chefs à qui l'affaire avait été confiée, il envoya aussi avec eux son cousin Fernando Niño, car il souffrait de la blessure qu'il avait reçue à Tunis, comme je l'ai rapporté plus haut, et sa jambe ne pouvait pas le porter. Il resta avec peu d'hommes, car il ne pouvait pas en faire davantage, priant Dieu de diriger et de garder ses chrétiens.

Quand nos gens furent à une certaine distance de la mer, ils envoyèrent les deux hommes en avant, et ils attendirent environ

deux heures leur retour. Quand ils revinrent ils dirent qu'ils n'avaient pas pu trouver le douar. Le jour se levait. La troupe se mit néanmoins en marche en raison de l'assurance que montraient ceux qui connaissaient le pays mais ils ne purent trouver ni le chemin ni le douar. Ils entendaient souvent aboyer des chiens et ils allaient de ce côté-là, puis ils n'entendaient plus rien et ne trouvaient rien. Ils arrivaient à des terres cultivées mais cette indication les faisait se séparer, les uns allant d'un côté, les autres d'un autre, disant qu'ils finiraient par voir le village, et ils ne le trouvaient pas.

Le soleil éclairait déjà toute la contrée. Fernando Niño et Ruy Gutiérrez de Bear, un bon hidalgo qui avait là des hommes à lui, parvinrent à la bannière. Ils firent rappeler tous les gens car leur avis était que même si on apercevait le douar et si on le trouvait, il n'était plus temps d'entreprendre quoi que ce fût de ce qui avait été projeté. En effet, les affaires de cette sorte doivent être menées à l'aube afin que tout soit réglé quand le soleil se lève, car plus tard les gens vont tous aux champs. En outre les nôtres se trouvaient déjà en grand péril. Ils ne savaient pas s'ils étaient déjà découverts. Il était possible qu'ils eussent été aperçus parce que, près de là, il y avait beaucoup de bourgades où les cavaliers étaient nombreux. C'était déjà l'heure de tierce et on était loin de la mer, peut-être à une lieue et demie. La bannière s'en retourna et les gens revinrent, tous très tristes et éprouvant une grande honte à reparaître devant le capitaine.

Quand ils arrivèrent à la mer, le capitaine était à terre, armé comme il avait pu, les attendant, et très préoccupé parce qu'ils tardaient tant. Quand il vit qu'ils n'avaient rien fait, il s'en prit avec une grande colère à ceux auxquels il avait confié cette affaire disant qu'ils s'étaient conduits comme des étourdis et des gens de peu de ressource ; que s'il avait été avec eux, l'affaire se serait mieux terminée qu'elle ne l'avait fait. Il disait : « Ce qui me chagrine, ce n'est pas tant l'absence de prises et de profit, ni le butin que vous ne rapportez pas, que le rabaissement que vous tous, aujourd'hui, vous avez fait subir à moi et à mon honneur. »

On remonta à bord des galères. On ne put pas voir le capitaine de tout le jour. Au troisième quart de la nuit, il fit appeler les patrons et les comites ainsi que quelques écuyers et chevaliers qui étaient là, et leur dit : « Parents et amis, bien savez que le roi notre seigneur est magnanime et de grand cœur, et qu'il nous a choisis, moi et vous, pour cette expédition ; qu'il a fait pour ces

galères ce qu'il n'a jamais fait pour des galères qui partaient de Castille ; que, outre les grandes dépenses qu'il a ordonnées, il a fait beaucoup de cadeaux et d'autres grâces à chacun de vous selon son état. Vous devez bien comprendre que s'il a accordé de si grands avantages, comme il a fait, à vous et à moi, il l'a fait seulement pour que nous valions davantage et fassions davantage que d'autres. Vous savez bien aussi que toutes nos entreprises jusqu'à aujourd'hui ont été bonnes et honorables depuis que nous sommes partis de Séville. Or, bien commencer et ne pas mener à son terme n'est pas bon achèvement car en la fin gît l'honneur. Commencer est de tous mais persévérer n'appartient qu'à bien peu. Si, aujourd'hui, vous n'avez pas réussi par quelque bévue, vous ferez mieux une autre fois. Nous sommes au pays des ennemis ; nous avons l'occasion de réparer la faute. »

Une fois que le capitaine eut achevé son discours, les patrons lui dirent : « Seigneur, ni nous ni les autres nous n'avons laissé de faire tout ce qui était en notre pouvoir. Nous avons supporté toute la nuit assez grand travail, entrant dans de grandes vallées, gravissant beaucoup de côtes, franchissant maints mauvais pas, étant donné l'heure qu'il était, le jour déjà levé, il a fallu que Dieu ait fait un grand miracle pour que nous n'ayons pas été découverts à terre, alors que nous étions loin de la mer et que nous n'ayons pas tous péri comme beaucoup ont péri dans ce pays. »

[48] *Comment les gens des galères descendirent à terre à la recherche d'un village more, et du miracle que Dieu fit ce jour là pour les chrétiens.*

Lorsque l'entretien fut terminé et que l'on eut tenu conseil, le capitaine fit partir les galères en longeant la côte. Avant l'aube, on mit des hommes à terre pour prendre langue. Ils capturèrent un More et l'interrogèrent. Il leur dit que ce douar, Arzew, qu'ils cherchaient, était assiégé par un More arabe appelé Mahomat Muley Agi, avec quinze cents hommes à cheval, et qu'il avait laissé son campement près d'un port de mer appelé Arzew el Beli [Arzew le Vieil] où se trouvaient les femmes, les enfants et le gros du bagage[56].

[56] On ne connaît aujourd'hui qu'un Arzew, port situé dans le golfe du même nom. Or le douar que cherchaient les hommes de Pero Niño était situé à l'intérieur des terres.

Les Arabes sont des gens qui vivent toujours dans le plat pays. Ils emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et tous leurs biens. Ils sèment leur blé et leurs autres grains dans un endroit, les laissent et s'en vont ailleurs où ils en font autant. Ensuite, le moment venu, ils reviennent récolter ce qu'ils avaient semé. Ils n'ont pas de terres qui leur appartiennent en propre, pas plus l'une que l'autre. Ils sont très nobles. Ils descendent des lignages de ceux qui furent les seigneurs de l'Espagne, depuis l'époque où le roi Rodrigue perdit le pays jusqu'à celle où les rois de León, chacun en son temps, les en chassèrent, et après eux les rois qu'il y eut en Castille. Ils sont toujours équipés pour la guerre et servent qui ils veulent. Quand le royaume est en paix, ils courent les aventures. Ils vont par les chemins et font prisonniers les hommes pour les mettre à rançon. S'ils s'attaquent à quelque lieu peuplé, ils l'encerclent et n'en laissent sortir personne pour aller aux travaux des champs jusqu'à ce que les habitants se libèrent moyennant un rachat en rapport avec l'importance du lieu. Ils sont nombreux, répartis en diverses régions.

Comme il est écrit plus haut, ce que Dieu garde est bien gardé, et comme dit le verset « si Dieu est avec nous, il n'y a personne contre nous[57]. » Dieu fit mieux que ce que les hommes avaient décidé. En effet ce village que les nôtres allaient chercher pour le mettre à sac, les Arabes l'avaient investi. Il plut à Dieu de le dérober aux yeux des chrétiens afin qu'ils ne périssent pas tous. La foi ferme et bonne que Pero Niño eut toujours en Dieu le guida, lui et ses gens. À cause de la fidélité à la Vérité qu'il garda toujours, il fut préservé des mains de ses ennemis.

Voyez le grand miracle que fit Dieu en dérobant le village aux yeux de ses chrétiens afin qu'ils ne se perdissent point. Pourtant le capitaine avait avec lui un homme né et élevé dans ce pays et qui avait à Séville femme et enfants, et aussi d'autres hommes, de Carthagène et d'Aragon, qui étaient déjà venus sur cette côte sur des galères, étaient descendus à terre d'autres fois, avaient vu ce douar et beaucoup d'autres qui en sont voisins. Ils disaient que, vu les indices, ils se trouvaient aux environs du douar, et qu'ils étaient très étonnés de ne pas pouvoir le découvrir.

[57] Rm 8, 31

[49] *Comment les chrétiens descendirent à terre et trouvèrent le campement de Mouley Aben Agi et le pillèrent.*

À l'aube, les galères arrivèrent à un mouillage où il y avait une plage appelée Arzew le Vieil. Le capitaine fit armer et descendre à terre ses gens. Il les disposa comme il convenait. Une fois le jour levé, on découvrit dans la campagne alentour de nombreux troupeaux de vaches et de brebis. Le capitaine ordonna de placer la bannière et les hommes d'armes sur des rochers en bordure du rivage, près des galères. Il donna ordre aux hommes armés à la légère, arbalétriers et rameurs, de cerner tout le bétail, qui formait plusieurs troupeaux, et de le pousser vers la mer. En peu de temps, ce fut exécuté, et il fit cerner le bétail du côté de la terre afin qu'il ne pût pas s'échapper. Des hommes armés de lances et d'épées se mirent à couper les jarrets des animaux et à les tuer. Bientôt la plage en fut remplie si bien que c'était chose piteuse à voir. On en prit ce que l'on voulut, et le reste fut jeté à la mer.

Pendant ce temps, des Mores arrivaient en nombre. Les hommes des galères les combattaient. Les Mores faisaient semblant de fuir pour les éloigner de la mer, et les chrétiens les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'ils furent bientôt à une demi-lieue du rivage. Les trompettes avaient beau sonner la retraite, ils étaient si loin qu'ils ne les entendaient pas. Le capitaine ordonna alors aux hommes d'armes d'aller les secourir avec la bannière. Il pensait en effet qu'ils seraient serrés de si près par les Mores qu'ils ne pourraient pas revenir. Après être montés sur une côte qui dominait une plaine, ils découvrirent, tout près, le campement des Mores où il y avait un grand nombre de tentes. Toutes, ou la plupart d'entre elles, étaient noires.

Il y eut là un rude combat, les chrétiens voulant s'emparer du campement, les Mores le défendant. Les Mores s'étaient partagés en deux groupes. Tandis que les uns combattaient, les autres chargeaient leurs bêtes et leurs chameaux et s'enfuyaient avec les femmes et les enfants par l'autre extrémité du campement. Les chrétiens ne s'aperçurent pas de cela avant d'être entrés dans le campement. Il plut à Dieu que les chrétiens fussent victorieux. Ils entrèrent au milieu des tentes, frappant et tuant les Mores, et s'en rendirent maîtres.

Il y avait là beaucoup de tapis, *alcatifas* et *alfombras*[58], grands et petits, ouvragés de diverses façons, beaucoup de grandes et de petites jarres pleines de beurre et de miel, beaucoup de viande salée et séchée, du pain et du blé, beaucoup de dattes et d'amandes, tout bien apprêté pour qui aurait eu le temps de manger, beaucoup de plumes d'autruche et des faisceaux de dards de porc-épic. Les hommes armés à la légère, rameurs et arbalétriers, prirent de ces choses autant qu'ils purent en emporter et mirent le feu au campement.

Alors qu'ils s'en allaient ainsi chargés, arrivèrent des Mores en plus grand nombre. Ils les enveloppèrent de tous les côtes, et les pressèrent vivement. Par désir de chacun de ne pas lâcher ce qu'il emportait, nos hommes restaient avec leur charge et ne pouvaient pas combattre. Les bons qui étaient là et qui n'avaient pas désir de ces choses, mais seulement de faire ce qu'il y a lieu de faire dans de telles circonstances, forcèrent les autres à décharger le butin, en les insultant, en les encourageant et en leur montrant le danger de leur situation.

C'est chose certaine que la grande convoitise aveugle l'homme. Elle ne le laisse pas user de ce qui lui convient le plus et lui fait perdre ce qui serait meilleur pour lui. Les bons firent jeter à bas leur butin à ceux qui en emportaient et leur dirent que chacun devait combattre vigoureusement pour sauver sa vie. Aucun ne devait essayer de s'enfuir vers la mer, car ils ne pourraient pas s'échapper de cette façon. En effet, le nombre des cavaliers mores ne cessait pas d'augmenter, et le chemin était long. Le butin fut immédiatement déchargé, et l'on se mit à combattre très fermement, frappant sur les Mores de telle façon qu'on les força à reculer. Beaucoup d'eux tombèrent, parmi lesquels, à ce qu'il sembla, fut blessé à mort, un personnage très important, car tous les Mores se rassemblèrent autour de lui et l'emportèrent par un vallon qu'ils remontèrent en faisant de grandes lamentations sur lui. Tandis qu'ils s'en allaient ainsi avec leur More, les chrétiens reprirent leur butin, et firent route tous ensemble. Là-dessus, on aperçut bientôt les galères. Imaginez ce que pouvait éprouver le bon chevalier qui ne voyait pas revenir ses gens, et qui, quand il

[58] *Alcatifa, alfombra* : sortes de tapis.

les vit, ne pouvait pas les secourir. Alors qu'ils se dirigeaient vers les galères, les Mores arrivèrent plus nombreux qu'auparavant.

Il y avait là un bois d'yeuses. Il fut décidé que les hommes d'armes et les arbalétriers engageraient le combat contre les Mores et se porteraient contre eux. Par leurs charges, ils permettraient à ceux qui emportaient le butin de s'en aller. Ainsi, se battant et se retirant, ils parvinrent aux galères. Pero Niño vint alors à leur secours, car ils étaient serrés de très près par les nombreux Mores qui étaient déjà arrivés là. Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que n'arrivassent les cavaliers mores qui étaient devant Arzew le Neuf.

Il y avait des rochers près des galères. Comme le lieu était fameux et que Muley Agi, seigneur de ce campement et frère du roi de Benamarin[59], était venu là avec ses gens, le capitaine ordonna de laisser la bannière plantée pendant toute la journée et aux hommes d'armes et à quelques arbalétiers et porte-pavois de combattre les Mores et de défendre les rochers. Pendant que les uns se battaient, les autres allaient manger, et quand ils revenaient, les premiers avaient leur tour. Ainsi se passa toute cette journée, si mauvaise et si dangereuse que, je crois, aucun homme de ceux qui étaient là n'en vécut jamais de pareille. À de nombreuses reprises les Mores furent sur le point de forcer l'entrée des rochers, d'autres fois, les chrétiens leur enlevaient le terrain qu'ils occupaient; ils revenaient furieux comme des lions et se jetaient sur les chrétiens au point d'en contraindre quelques-uns à se précipiter dans la mer.

Il advint une fois que pour se porter au secours de quelques-uns qui escarmouchaient contre les Mores, qui l'emportaient déjà sur eux, tous les chrétiens laissèrent les rochers sans défense. Les Mores s'élancèrent tous ensemble sur eux et les mirent bientôt dans une situation difficile, car ils les avaient coupés de la mer. Quand Pero Niño vit ses gens en si grand péril, il descendit à terre et fit descendre tous ceux qui étaient restés avec lui. Il laissa les galères à la garde de Dieu et alla au secours des siens.

Là il y eut une lutte serrée, car tous les Mores du pays étaient arrivés, et si le capitaine n'était pas descendu à terre pour les secourir, ses gens auraient été perdus. Mais il plut à Dieu que cette fois là les Mores fussent vaincus car les arbalètes faisaient

[59] Le sultan mérinide du Maroc.

de grands ravages parmi eux. Ils s'éloignèrent de la mer de mauvais gré, laissant de nombreux morts et prisonniers. Le capitaine fit alors rentrer la bannière et tout son monde.

[50] *Comment les galères allèrent prendre de l'eau aux grottes d'Alcocebar et du combat contre les Mores qui eut lieu à terre.*

Le capitaine n'était pas très content, bien que l'affaire ait eu cette heureuse issue, car on n'avait pas mis à sac quelque lieu peuplé de ce pays. On navigua en haute mer tant qu'il fit jour afin que les Mores vissent que les galères s'en allaient et crussent qu'elles regagnaient la terre des chrétiens. Quand il fit nuit, elles revinrent vers la côte de Barbarie. Le capitaine avait de bons pilotes qui connaissaient bien cette côte. Ils visitèrent toutes les anses, abris, criques qu'il y avait dans ces parages. Après l'heure de tierce, les galères mouillèrent dans une crique. Lorsque l'aube parut, on plaça des vigies à terre, sur une hauteur: elles devaient surveiller l'une la mer, l'autre la terre, et faire connaître par des signaux ce qu'elles apercevraient.

En même temps on envoya à terre quelques hommes pour prendre langue, s'ils le pouvaient. Ils parvinrent à un douar de quatre à cinq maisons où ils ne trouvèrent ni hommes ni femmes. Ils prirent tout ce qu'ils purent emporter de vêtements et de bijoux et revinrent sans avoir été découverts. Ils dirent qu'ils avaient vu, loin d'eux, beaucoup de gens qui moissonnaient ou travaillaient, et que ce n'était pas un endroit pour y faire une descente car il était très peuplé. Après leur retour, les Mores arrivèrent et la vigie les signala. Ils s'approchèrent et virent les galères. Bientôt toute la contrée s'emplit de colonnes de fumée[60], et il accourut des quantités de gens près de rochers où s'était posté le capitaine. Ces rochers étaient des mines de galène.

Les galères partirent de là en longeant la côte. Il était déjà arrivé beaucoup de monde sur le rivage. Les galères tiraient sans cesse à l'arbalète sur les Mores. Le capitaine était monté dans une chaloupe bastinguée[61]. Il avait avec lui deux arbalétriers qui armaient deux fortes arbalètes et faisaient des tirs bien ajustés, atteignant hommes et chevaux. Les galères arrivèrent devant la

[60] Il s'agit de signaux.

[61] Munie de pavois pour protéger ses occupants.

ville d'Oran à la tombée du jour. Pendant la plus grande partie de la nuit elles ne cessèrent pas de lancer des boulets et des viretons engoudronnés sur la ville, qui est près de la mer. Le bruit et les cris y étaient grands à cause des dégâts qu'elles faisaient.

Le lendemain, au matin, les galères se présentèrent devant une petite ville forte appelée Mers el-Kébir pour tenter de s'emparer d'une grande galère qui était là, sous ses murs, mais elle avait déjà été halée à terre. On battit la ville pendant une grande partie de la journée avec des boulets et des viretons. Puis les galères allèrent mouiller devant les grottes d'Alcocebar où l'on passa la nuit. Le capitaine tint conseil avec les hommes de mer et les patrons. Ils lui dirent qu'il n'y avait plus que très peu d'eau douce, et qu'il convenait d'en faire mais qu'à cet endroit ce serait une opération très dangereuse : « En effet les galères ont été découvertes de la terre ; les habitants du pays sont tous sur pied et prêts ; ils gardent déjà toutes les aiguades. Si nous décidons de prendre la mer, nous avons très peu d'eau : il pourrait venir un vent contraire et que nous ayons à naviguer loin, alors on en manquerait. » Le capitaine répondit : « Amis, pour ce qui est certain et forcé, il n'y a pas besoin de conseil. Il y a plus de danger dans le certain que dans le douteux. Il est certain que nous n'avons pas d'eau et que nous ne pouvons pas vivre sans eau. Amenez les galères jusqu'à la terre et descendons. Pendant que les uns combattront, que les autres prennent l'eau. »

En cet endroit, il y a au bord de la mer une roche à pic. Au pied de celle-ci, en face de la mer, sont des grottes où peuvent tenir beaucoup d'hommes et il s'y trouve de l'eau douce en abondance. Pour arriver au sommet de la roche la montée est très rude. Là se tenaient de très nombreux Mores. Les galères étaient si près du rivage que les pierres qu'ils lançaient, et ils en lançaient beaucoup, arrivaient à bord. Les arbalétriers des galères tuaient ou blessaient beaucoup de monde. Ils armaient au capitaine de fortes arbalètes avec lesquelles il faisait des tirs très remarquables atteignant hommes et chevaux. Bien que beaucoup de Mores tombassent, ils étaient tant qu'il semblait que jamais leur nombre ne diminuait. Ils ne voulaient pas abandonner le sommet de sorte qu'ils blessaient à coup de pierres ceux des nôtres qui prenaient l'eau. Le capitaine ordonna aux hommes d'armes de descendre à terre et de prendre la hauteur à revers. Il leur adressa ces paroles : « Amis, vous voyez dans quelle situation critique nous sommes si nous ne faisons pas eau. Allez à eux ! Vous voyez bien que je ne

peux pas aller avec vous – il souffrait encore de la blessure qu'il avait reçue à Tunis. Conduisez-vous comme des braves ! »

Ils descendirent donc à terre. Hommes d'armes, arbalétriers et porte-pavois se rangèrent en bon ordre. Les Mores, quand ils les virent, quittèrent le sommet des grottes et se jetèrent sur eux comme des chiens enragés, sans aucune crainte. Ils leur lancèrent une grêle de pierres, et ils en vinrent à les attaquer à la lance. Les chrétiens furent très fermes ainsi qu'il leur convenait. De cette fois ils en blessèrent un grand nombre avec leurs arbalètes si bien qu'ils firent reculer les Mores. Pendant ce temps, le capitaine faisait prendre l'eau en grande hâte, et lancer des flèches sur ceux qui étaient au sommet des rochers. On prit autant d'eau qu'il était nécessaire. On rappela les gens qui étaient à terre. Ils battirent en retraite avec grand péril et travail. Peu de ceux qui étaient sortis des galères revinrent sans blessures, et il y eut même des blessés parmi ceux qui étaient restés à bord.

Les Mores avaient organisé près de là une très grande embuscade au bord d'un cours d'eau. Ils n'en sortirent pas et ne se découvrirent pas, espérant que tous les nôtres descendraient à terre, ainsi qu'ils l'avaient fait l'autre fois. Comme ils n'apercevaient que peu de monde et ne voyaient pas la bannière, ils ne se montraient pas. Le capitaine et ses gens comprirent bien la raison pourquoi les Mores se mettaient parfois à fuir : c'était pour inciter les nôtres à les poursuivre.

Quand l'eau fut faite, et que les galères s'éloignèrent de la terre, celle-ci se couvrit aussitôt de tant de gens que l'on n'aurait pu les compter. Sur la rive d'un cours d'eau bordé d'arbres, paraissaient des cavaliers. Le capitaine ordonna de faire donner les canons contre cette partie du rivage. Les boulets de pierre tombèrent au milieu d'eux et ils remontèrent le ruisseau en grande hâte. Il y avait bien cinq mille cavaliers et les gens de pied étaient innombrables.

Les galères jetèrent l'ancre, on mangea et on soigna les blessé. Alors que l'on mangeait, le vent de levant, qui est très violent dans ces eaux, commença à souffler, et devint très fort. Il souleva des vagues très hautes et très puissantes. Les galères levèrent rapidement leurs ancres, et à grande force de rames elles gagnèrent les Alhabiba contre le vent. Elles mouillèrent là en attendant que le vent se calmât pour retourner en Espagne. Mais chaque jour il ventait plus fort. La grande tourmente était due à l'époque de l'année, car on était déjà au mois d'octobre.

Le capitaine prit le parti de gagner l'Espagne pendant que durait la provision d'eau. On prit la mer pour faire route mais on trouva si grand vent et une telle tourmente que les galères faillirent être englouties. On put, à grande peine, revenir aux îles d'où l'on était parti. À de nombreuses reprises, on tenta de reprendre la mer mais chaque fois la grande tourmente ne le permit pas. Les galères restèrent là quinze jours, et le temps ne s'améliorait pas. Le capitaine et ses marins, qui étaient en grand péril dans cette île inhabitée, décidèrent de donner aux équipages le pain au poids, l'eau et le vin par mesure, juste ce qu'il fallait pour qu'ils ne périssent point de faim et de soif. Tous, du plus grand au plus petit, furent soumis à cette règle, et le capitaine aussi. Tel il était, et ainsi doit être quiconque est en charge d'une grande compagnie et qui aime ses hommes : il doit être le premier. Jésus-Christ notre Sauveur l'a bien dit : « Je vous donne l'exemple. Comme je fais, faites vous autres. » C'est vérité et il advient chaque jour que ceux qui entrent dans la bataille ont meilleure volonté de bien faire quand le chef marche avec eux, et davantage encore quand il est en tête que lorsqu'il reste en arrière ou ne les accompagne pas. Ainsi le capitaine ne buvait qu'un gobelet, et bien petit, l'un de vin et l'autre d'eau, au déjeuner et autant au souper.

Pendant ce temps le capitaine faisait creuser un puits dans l'île, pensant trouver de l'eau douce ; mais plus le puits devenait profond, plus sèche était la terre. D'autres avaient déjà creusé en cet endroit avec la même intention et n'avaient jamais trouvé d'eau. Bien qu'on donnât aux gens à peine assez de pain pour se sustenter, Dieu, qui n'abandonne pas les siens, leur venait en aide : beaucoup d'oiseaux nichaient dans l'île et ils s'en nourrissaient.

Vingt jours s'écoulèrent ainsi, et toute l'eau était consommée. Il plut alors à Dieu qu'une nuit, au quart du matin, la mer s'apaisa, et le vent mollit un peu. Le capitaine décida avec ses marins qu'il serait bien d'essayer de faire eau en Barbarie et de s'exposer à tous les périls puisqu'ils étaient dans une telle détresse. La délibération achevée, les galères se rendirent à une aiguade appelée le Vergelet. Elle est située sur une côte très peuplée, où les Mores se rassemblent rapidement en grand nombre. C'est un endroit très dangereux où de grandes troupes peuvent se dissimuler parce qu'il est tout futaies et ravins.

Les marins dirent au capitaine de bien considérer ce qu'il voulait faire : que l'endroit était très dangereux, d'autant que la mer

était encore mauvaise. Ils ajoutaient que beaucoup risqueraient de perdre leur vie en prenant l'eau ; qu'une fois les équipages de cinq galères aragonaises avaient été massacrés là, que beaucoup d'autres y avaient péri ; que ce lieu n'était qu'un cimetière de chrétiens. Le capitaine répondit : « Vous, garantissez-moi, pour ce qui est de la mer ; quant à la terre, Dieu qui, de coutume, vient à notre aide, nous aidera cette fois encore afin que nous ne périssions point. Celui qui a fait jaillir de la pierre dure l'eau dont le peuple d'Israël tout entier fut abreuvé[62], nous en donnera ici sans grande peine, à condition que nous ayons grande foi en Lui. Prions Dieu de nous secourir dans une si grande détresse. »

Il fit armer tout son monde et il ordonna que des hommes légers et agiles allassent en avant afin de découvrir s'il y avait des embuscades. S'ils ne trouvaient personne, ils devraient placer des vigies à l'endroit le plus élevé face à la mer pour faire des signaux. Elles firent des signaux de sécurité. Les gens d'armes débarquèrent et prirent position au milieu du Vergelet. Pendant ce temps, les galères firent autant d'eau qu'il en fallait, plein les barils et les pipes. Cela fait, on rappela les vigies et tout le monde se retira sans dommage, rendant grâce à Dieu et à la Vierge sainte Marie qui leur venait toujours en aide.

Les ancres n'étaient pas encore levées quand arrivèrent des Mores en grand nombre, cherchant les chrétiens là où ils avaient passé, les sabres tirés. Là où ils trouvaient les empreintes de leurs pas, vingt ou trente d'entre eux donnaient des coups de sabre. Ils arrivèrent à la mer et lancèrent des pierres sur les galères, mais quelques-uns d'entre eux furent blessés ou tués par les arbalètes. Les galères revinrent à Alhabiba, où elles avaient longtemps séjourné, en luttant contre la mer qui était encore forte.

Cette nuit, le capitaine tint conseil avec ses marins, connaisseurs des choses de la mer. Il y avait là Micer Nicoloso Bonel, patron de la galère du capitaine, vigoureux chevalier et bon marin, qui s'était souvent trouvé sur mer dans de grandes affaires et avait été patron de galères ; et aussi Juan Bueno, un marin qui avait navigué toute sa vie sur des caraques, des nefs et des galères. C'était un marin éprouvé et, aux conseils de la mer, ses avis avaient toujours été plus sûrs que ceux de n'importe quel autre.

[62] Ex 17, 1-8.

Il y avait encore d'autres comites et marins, solides personnes et très bons hommes de mer.

Chacun donna son opinion. Les uns disaient que l'on ne pourrait éviter d'être emporté par le vent étant donné qu'il soufflait du ponant et avec une grande violence, mais qu'il fallait gagner la Sicile. D'autres répondaient qu'on ne pourrait pas rejoindre la Sicile, mais qu'il fallait faire route vers Rhodes. D'autres encore affirmaient que ce serait une route longue et dangereuse mais qu'il fallait tenter d'aller sur la rivière de Gênes, à Playa Romana, ou dans l'Archipel où il y a de nombreuses îles riches et bien peuplées, et de nombreuses villes et cités comme Candie, Pera, Modon, et beaucoup d'autres. Alors que tous les marins désespéraient de pouvoir faire route vers l'Espagne, le capitaine demanda à Juan Bueno de donner son opinion sur ce qu'il fallait faire. Voici ce qu'il dit: «Seigneur, quant à ce que Dieu veut faire, personne ne peut le savoir d'avance, parce que de la nuit au matin Il fait faveur à qui Lui plaît. Cette nuit, je ne saurais donner conseil qui soit sain. Demain matin, s'il plaît à Dieu, je donnerai l'avis que j'estimerai bon. Mais soyez prêts à naviguer.»

Cette nuit là, la lune se montra, ronde comme un navire, les pointes tournées vers le ciel, la coque vers la mer. Le premier quartier était passé de quatre jours. Au premier quart, le vent se calma un peu. Au deuxième quart, il se mit à souffler du sud-ouest jusqu'au jour. Le soleil se leva sur les rochers et le ciel était clair.

Tous attendaient l'avis de Juan Bueno qui était sur une autre galère et tous regardaient pour voir s'il arrivait. Juan Bueno monta sur la coursive, le visage tourné vers l'Espagne, ouvrit les bras et commença à les remuer vivement. C'était sa coutume de parler peu. Le capitaine lui demanda ce que signifiaient ces signes. Il répondit qu'ils signifiaient que le capitaine devait ordonner de faire route pour l'Espagne. Les autres voulaient l'empêcher, mais il plut au capitaine de suivre son conseil.

Les galères quittèrent Alhabiba, et elles trouvèrent gros temps en mer et un violent vent de ponant. Les marins prirent tout de suite leurs dispositions. Ils ajustèrent les boussoles en les frottant avec la pierre d'aimant, ils ouvrirent les cartes marines et ils commencèrent à pointer et à mesurer avec le compas, car la route était longue et le temps contraire. Ils observèrent le sablier qu'ils confièrent à un homme bien prudent. Ils hissèrent les artimons, installèrent des gouvernails de secours, et rentrèrent les avirons.

Ils commencèrent à naviguer en invoquant le nom de Dieu et firent voile toute la journée, le vent et les lames par le quart avant. Les vagues les assaillaient et recouvraient les galères jusqu'au milieu du pont. Ils naviguèrent ainsi pendant toute la journée. Au coucher du soleil, la lune se montra. Elle mangea peu à peu tous les nuages, dissipa l'obscurité et apparut dans tout son éclat. Le vent tourna au sud. On navigua ainsi toute la nuit en grande anxiété.

À l'aube, on découvrit la terre d'Espagne. La mer était très grosse. Les galères, à grands efforts et travail, parvinrent à une aiguade appelée San Pedro de Arraez, qui est sur la côte de Grenade. Là, les équipages se reposèrent tout le jour et, la nuit venue, les galères atteignirent Las Aguilas. Le lendemain matin, elles entrèrent dans le port de Carthagène. Les habitants de la ville en eurent grand plaisir et firent de grandes réjouissances pour la venue du capitaine car on l'aimait dans ce pays. Là, tous les équipages se reposèrent, firent séjour et se remirent de leurs fatigues car ils en avaient eu assez à supporter. Le capitaine paya la galère d'Aragon et celle de Carthagène.

Alors qu'il était là, lui parvint une lettre du roi, qui lui disait de se rendre à Séville avec ses galères, de les y laisser et d'aller le trouver. Le capitaine ordonna alors de mettre sur les nefs tous les Mores et les autres choses qui appartenaient au roi pour les amener à l'arsenal de Séville. Les galères partirent et en route elles arraisonnèrent une galiote d'Aragon qui avait été frétée par des marchands de Barbarie. À son bord on trouva des Mores, des Moresques noires, d'autres esclaves et une cargaison de cire, de cochenille, de burnous et de marchandises d'une grande valeur. Le capitaine prit toutes les marchandises et les esclaves, puis il donna ordre de laisser aller la galiote conformément au droit.

Longeant la côte de Grenade, les galères franchirent le détroit de Gibraltar et arrivèrent à Cadix. Le capitaine souffrait encore de la blessure à la jambe qu'il avait reçue à Tunis et il descendit à terre. Dès son arrivée, le vent d'est souffla avec une telle violence qu'il se passa un mois sans que des navires pussent entrer dans le port de Cadix ni en sortir. Le capitaine resta là pendant tout ce temps car il fut impossible de lever l'ancre du fait de ce retardement. Faute de bons chirurgiens, sa blessure était devenue très mauvaise.

Le vent se calma. Le capitaine partit de Cadix et arriva à Séville où il fut très bien reçu par tous les notables de la cité. On réunit les meilleurs chirurgiens de Séville pour examiner sa bles-

sure. Ils la trouvèrent si mauvaise que quelques-uns étaient d'avis de lui couper le pied, car il était en péril de mort et si on l'amputait, il pourrait conserver la vie. Ils durent le lui dire. Il leur répondit: «Si l'heure où je dois mourir est arrivée, qu'il advienne de moi ce qu'il plaît à Dieu. Car, pour un chevalier, mieux vaut mourir avec tous ses membre, tels que Dieu les lui a donnés, que de vivre misérable et diminué, et voir que l'on n'est plus bon à rien.» Il ajouta qu'ils pouvaient décider de lui faire autant d'autres opérations qu'ils voudraient mais qu'il ne consentirait pas à ce qu'on lui coupât le pied. Les chirurgiens décidèrent de cautériser la blessure avec un fer brûlant. Ils le prévinrent que, les choses étant ainsi, il lui faudrait supporter cela et que, de cette façon, ils verraient s'il pouvait y avoir remède. Ils firent chauffer à blanc un fer aussi gros que celui d'un vireton. Le chirurgien craignait de le lui appliquer. Il avait peine de la douleur qu'il allait lui infliger. Pero Niño, qui était déjà habitué à de telles épreuves, prit dans sa main le fer chauffé à blanc, et se l'appliqua lui-même sur toute la jambe, d'un bout à l'autre de la plaie. On lui en donna aussitôt un autre tout pareil. Il l'appliqua ainsi deux fois. On ne l'entendit ni se plaindre ni manifester le moindre signe de douleur. Dès lors, il fut bien soigné et il plut à Dieu qu'il y eût chaque jour progrès.

Le capitaine donna ordre de désarmer les galères et se rendit auprès du roi qui se trouvait alors à Ségovie. Le souverain et tous les chevaliers de la cour le reçurent fort bien.

[51] *Comment à la naissance du roi don Juan le roi donna un grand tournoi a Tordesillas et comment Pero Niño y parut.*

Dans ce temps la reine doña Catalina était à Toro, enceinte et sur le point d'accoucher. Le roi avait fait disposer des relais le long du chemin de Toro à Ségovie. Sur les hauteurs étaient placées des vigies prêtes à allumer des feux qui, de nuit par la flamme, de jour par la fumée, serviraient de signaux afin que le roi sût rapidement quand la reine avait accouché et à qui, garçon ou fille, elle avait donné le jour.

Ainsi fut fait, et le roi apprit en peu d'heures qu'il avait un fils[63]. Certains, qui avaient disposé des relais de chevaux, allèrent

[63] L'infant, futur Jean II, naquit le 6 mars 1405.

à peine moins vite que les signaux pour parvenir auprès du roi et gagner les cadeaux de bienvenue, qui furent remis à chacun suivant le moment de son arrivée.

Le roi s'en fut à Toro voir l'infant son fils. Il alla de là à Tordesillas où il fit faire un tournoi très fameux auquel prirent part les plus importants chevaliers de Castille. Pero Niño parut dans ce tournoi et il y fit autant que celui qui y fit le plus.

[52] *Comment le roi envoya Pero Niño avec trois galères en aide a la France.*

Au temps des réjouissances que faisait le roi pour la naissance de son fils, vinrent à la cour des ambassadeurs de France, que le roi Charles envoyait au roi don Enrique[64] pour lui demander une aide en galères et en nefs avec des hommes d'armes, selon les traités et la fraternité qui existaient entre eux. Le roi décida de les lui envoyer et fit armer la flotte à Séville. Mais comme les galères de Séville arriveraient tardivement à cause de la distance, il en fit armer très rapidement trois à Santander et les fit partir sous le commandement de Pero Niño.

Le roi fit en outre armer des nefs. Il leur donna pour capitaine Martin Ruyz de Mendaño à qui il donna ordre de partir au plus tôt avec Pero Niño. Il recommanda aussi à tous les deux de s'attendre et de se faire bonne compagnie, encore que nefs et galères ne puissent que rarement se tenir ensemble, car chaque nuit les galères cherchent la terre tandis les nefs restent au large, sauf s'il est convenu que les unes et les autres s'attendent dans un même port. Le roi fit donner à Pero Niño tout ce qui lui était nécessaires, très largement comme il avait coutume de le faire : des armes, des arbalètes, et beaucoup de couronnes[65]. Il lui donna aussi des arbalétriers de sa maison pour aller avec lui.

Pero Niño quitta la cour avec les gentilshommes de sa suite militaire et s'en fut à Santander. Là il trouva les galères armées de bons marins et des meilleurs rameurs que l'on ait pu avoir. Il fit venir des gens du pays et choisit les meilleurs arbalétriers et les meilleurs hommes d'armes qu'il put trouver parmi eux pour l'expédition qu'il allait entreprendre. Il désigna les patrons de ses

[64] Charles VI et Henri III.

[65] Sans doute des écus à la couronne, monnaie d'or française.

galères. Il donna l'une à Fernando Niño, son cousin, et l'autre à Gonzalo de la Calleja, un bon hidalgo du pays. En effet Pero Niño était un grand seigneur natif de cette contrée : il appartenait, par sa mère, à la maison de la Vega.

[53] *Comment Pero Niño partit de Santander pour passer en France.*

Pero Niño partit de Santander avec ses galères en rangeant la côte, à la recherche des nefs de Castille. Il alla à Laredo, à Castro Urdiales et à San Vicente [de la Barquera], mais les nefs étaient encore à Santoña. Les galères se rendirent alors à Pasajes [de San Juan] : c'est là que la Gascogne se sépare de la Castille. Elles y restèrent jusqu'à ce que se levât le vent de terre qui permet de franchir la mer d'Espagne[66] et de gagner La Rochelle. Le vent de nord-est s'étant levé, les galères prirent la mer. On hissa les bâtardes et les misaines. On cingla tout le jour vers l'ouest avec le vent en poupe. Le soir venu, le vent tomba. On amena les voiles et on mit la main aux rames.

On navigua ainsi jusqu'au deuxième quart. Le vent sauta alors à l'ouest, donnant par le travers avant. Ensuite il venta plus fort du sud-ouest. On n'osait pas faire voile de peur d'aller donner sur la côte de Maransin[67] mais on ramait constamment contre le vent pour se relever de la terre. Au quart du matin, le vent se calma, et on fit route au sud-ouest. Quand le jour parut, on ne voyait plus ni l'Espagne, ni la France.

Les avis étaient divers. Finalement comme on était au premier quartier de la lune, que le vent venait du ponant et qu'il pouvait se renforcer au point de jeter les galères à la côte de Maransin, on décida de ramer au large sans discontinuer. On navigua tout le jour sans savoir dans quels parages on était. On jeta la sonde et elle toucha le fond par soixante brasses. On sut que l'on était près de la terre parce que la sonde ramenait du sable, bien que le fond de la mer fût rocheux. On reconnut que l'on était très près de la côte, et on décida de gagner la haute mer.

On cingla pendant cinq jours sans pouvoir se rapprocher de la terre. On estima, d'après le temps pendant lequel on avait

[66] Le golfe de Gascogne.

[67] Il s'agit de la partie de la côte comprise entre Bayonne et Bordeaux, que Díaz de Games déforme en *balançina*.

navigué en suivant cette direction, que l'on était déjà à l'écart de toutes les îles, et que s'il ventait fort du nord, on ne pourrait gagner ni la France ni l'Angleterre. Les galères reprirent donc la route du nord, cinglant jour et nuit avec beaucoup de peine et de péril. Au bout de trois jours, on aperçut la terre de France et, de l'aube jusqu'à l'heure de vêpres, on marcha à la rame et à la voile.

Les galères arrivèrent à l'île de Ré. C'est une île qui abonde en vivres, vaches et brebis, pain et vin, et possède de nombreux vergers. Environ trois mille hommes aptes à combattre y vivent. Sur le port se trouve un monastère de l'ordre de saint Benoît. Cette île et d'autres qui en dépendent sont à la France. Le capitaine y fut bien reçu.

Les galères se rendirent ensuite à La Rochelle. C'est une ville de France très riche et toujours bien équipée pour la guerre. Le capitaine y fut bien accueilli et on lui rendit beaucoup d'honneurs. Sa venue fit grand plaisir. Le grand connétable, messire Charles d'Albret, vint le voir, et avec lui beaucoup de personnages de haut rang prêts à faire la guerre[68].

La guerre entre la France et l'Angleterre, au sujet du duché de Guyenne, et parce que les Anglais avaient tué leur roi, le roi Richard qui avait épousé une fille du roi Charles de France, commençait alors[69].

Ici on cesse de parler du capitaine Pero Nino et de la manière dont il passa en France, pour conter comment commença anciennement la guerre au sujet du duché de Guyenne, et comment elle a repris récemment.

[68] Charles Ier, sire d'Albret, comte de Dreux, fait connétable de France en 1402, tué à la bataille d'Azincourt.

[69] Richard II avait épousé, en mars 1396, Isabelle, fille de Charles VI et les trêves de Leulinghen avaient été alors prorogées pour vingt-sept ans. Mais Richard fut contraint d'abdiquer, le 29 septembre 1399, remplacé sur le trône d'Angleterre par son cousin, Henri de Lancastre (Henri IV), et assassiné peu après. Contrairement à ce qu'écrit Games, la guerre entre la France et l'Angleterre ne reprit pas vraiment alors. Néanmoins, le changement de dynastie ouvrit une période d'hostilités larvées. La France, en 1405, envoya des secours aux Gallois révoltés contre Henri IV ; le duc d'Orléans, vers 1405-1406, mena des opérations contre Bourg et Blaye en Guyenne. La mission de Pero Niño s'inscrit dans cette conjoncture.

[54] *Comment les Anglais sont différents de toutes les autres nations chrétiennes et opposés a elles. Qui fut Brut et quel fut son lignage.*

Les Anglais sont très différents par les traits qui les caractérisent de toutes les autres nations et ne s'entendent pas avec elles. Leurs façons d'être s'expliquent par plusieurs raisons. La première tient à leur origine et provient de ceux dont ils descendent. Une autre est qu'ils vivent dans un pays très abondant en viandes et en vivres, et riche en métaux. Une autre encore tient au fait qu'ils sont très nombreux pour peu de terres, encore que le pays soit grand, mais je m'exprime ainsi eu égard au nombre élevé des habitants qui y vivent. On dit qu'il n'y a jamais de grande mortalité ni de mauvaise année dans ce pays[70]. En outre, les Anglais sont entourés par la mer et c'est pourquoi ils ne craignent aucune autre nation.

On raconte dans la chronique des rois d'Angleterre[71] qu'après la destruction de Troie, ceux qui purent s'échapper, erraient de par le monde, exilés et à la recherche de terres où ils pourraient s'établir, ceux-ci d'un côté et ceux-là d'un autre. Un grand prince troyen, Énée, venu par mer, aborda en Italie, où était seigneur le roi Latino qui le reçut fort bien et le maria à sa fille Lavina. Énée eut de Lavina un fils que l'on appela Silvio. Celui-ci étant jeune homme prit par force une damoiselle de la maison de son père et en eut un fils. Il le faisait élever en secret afin qu'Énée n'en sût rien, mais on ne réussit pas à le cacher suffisamment. Énée le vit et connut ce qui s'était passé. L'enfant était une charmante créature. Énée le prit en affection et lui donna des biens dans son royaume.

Il arriva qu'un jour Silvio était à la chasse avec Hercule, son fils, qui avait un arc à la main et tirait sur les bêtes sauvages. En voulant tirer sur un de ces animaux, il lança la flèche sans voir son père qui passait derrières des arbres et il le tua. Quand Énée l'apprit, il en eut un tel chagrin qu'il aurait voulu tuer Hercule s'il avait pu se saisir de lui. Mais il ne le put parce que les grands du pays le cachèrent. Énée ordonna qu'on remît à Hercule les biens et les hommes de son père, et qu'il s'en fût en un pays ou jamais plus ses yeux ne le verraient. Lavina menait de très grandes

[70] La grande peste de 1348 n'avait pourtant pas épargné l'Angleterre.
[71] On ignore de quelle chronique il s'agit.

plaintes pour son fils mort et son petit-fils perdu par un tel malheur. Énée changea son nom et ordonna qu'on l'appelât désormais Brut, car il s'était conduit comme une bête brute en tuant son père.

Les hommes de Silvio, lorsqu'ils virent que leur seigneur était mort dans une si triste aventure et qu'il n'y avait pas de remède à cela, s'accordèrent avec Brut qu'ils aimaient beaucoup déjà auparavant, qui était très instruit et commençait à se bien conduire en tout. S'en furent avec lui beaucoup de chevaliers, des hommes sages et entendus en fait de guerre et en toutes choses qui leur étaient nécessaires.

Ils marchèrent par le monde jusqu'au fleuve du Nil qu'ils passèrent. Brut trouva sur ses rives des gens que l'on appelait les Satyres. Ils le prirent pour roi et l'aimaient beaucoup parce qu'il les aida à conquérir beaucoup de terres sur leurs voisins. Mais Brut n'était pas content d'eux, car ils vivaient d'une façon très désordonnée et il ne pouvait pas leur faire observer ses lois. Ils étaient très difformes dans leur semblant et sauvages dans leurs façons de vivre, si bien qu'il dut les quitter.

Il passa en Éthiopie et parvint jusqu'au fleuve de Gion qui sort du paradis terrestre. Lui et les siens arrivèrent ensuite au fleuve du Fison qui entoure tout le pays d'Évilath. C'est là que se forme le meilleur or et qu'on trouve des pierres précieuses. Ils parvinrent au grand Tigre qui coule à travers le pays des Assyriens, puis à l'Euphrate. Ces quatre fleuves sortent du paradis, qui est en Asie.

Ils revinrent en Europe et arrivèrent près de la Grèce. Quand le roi Nestor de Grèce apprit la grande renommée de Brut, il fut émerveillé car on lui disait qu'il était très jeune. Il eut peur, comme il courait les aventures, que le roi son père ne s'alliât à lui et ne le mariât à sa sœur, ce qui le mettrait, lui Nestor, en grand danger. Il décida donc de s'entendre avec lui. Il lui envoya un grand présent et le pria de venir le voir. Cela convint à Brut et les choses s'arrangèrent de telle façon que de cette fois il demeura en bonne entente avec le roi Nestor.

Il y avait en Grèce, parmi les captifs qui y avaient été amenés lors de la destruction de Troie, des hommes de haute naissance à qui l'on avait donné des terres éloignées pour qu'ils y vécussent libres. Ceux-là se rapprochaient de Brut parce qu'il était de la même nation qu'eux et il se plut beaucoup avec eux. Quand le roi Nestor se fut mis d'accord avec Brut, il rassembla une

grande armée qu'il mit sous son commandement et l'envoya contre Dorothée, sa sœur, qui était en Arménie, comme vous l'orrez plus loin.

On cesse maintenant de parler de Brut pour conter du roi Nestor, comment il se souleva dans le royaume contre son père le roi Ménélas.

[55] *Comment Nestor, fils du roi Ménélas, s'empara du royaume de Grèce contre son père.*

Vous avez déjà ouï dans *La conquête de Troie*[72] comment Pâris enleva Hélène, épouse du roi Ménélas et l'emmena à Troie, et comment les Grecs allèrent assiéger cette ville pour venger un tel déshonneur. Ménélas avait un fils et une fille de la reine Hélène. Quand il dut quitter la Grèce pour aller à Troie, il réunit ses sujets et leur commanda d'obéir à son fils Nestor qu'il laissait pour roi à sa place, et de lui baiser la main en tant que leur seigneur[73]. Nestor avait alors onze ans. Dorothée était le nom de la fille de Ménélas. Elle était née l'année qu'Hélène fut enlevée. Ménélas la remit à un chevalier en qui il avait confiance pour qu'il l'élevât en Arménie, dans la ville de Nicomédie.

Quand le roi Nestor eut quinze ans, ses favoris lui conseillèrent, si le roi Ménélas son père revenait de Troie, de ne pas l'accueillir dans le royaume, lui disant que ce serait grand déshonneur de cesser d'être roi, car il devrait laisser le royaume et le pouvoir à son père. Nestor envoya donc dire à Ménélas qu'il choisît dans tout le royaume une ville où il vivrait, et de laisser tout le reste à lui, qui était roi, et que, s'il ne le voulait pas, qu'il eût à sortir sans délai de son royaume. Le roi Ménélas ne lui fit aucune réponse.

Les chevaliers qui accompagnaient Ménélas étaient très fatigués de la guerre. En outre ils ramenaient de grandes richesses provenant du sac de Troie et chacun d'eux désirait se reposer

[72] La matière de Troie, depuis le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (vers 1165), avait suscité de multiples réécritures en prose, ainsi que des traductions, dont deux faites en Castille : l'une, en prose, sous Alphonse XI ; l'autre en prose mêlée de vers, du XIII[e] ou du XIV[e] siècle. La *General Estoria* développe des récits semblables. Dans cet ensemble fondamental de la culture de l'aristocratie laïque, il est difficile de déterminer la source mise en œuvre par Games.

[73] Baiser la main de quelqu'un était se reconnaître son vassal.

dans son domaine. Ils s'arrangèrent avec le roi Nestor et chacun s'en alla chez soi. Quand Ménélas vit cela, il partit pour l'Arménie où était sa fille Dorothée. Bien qu'elle ne fût qu'une fillette de douze ans, elle le reçut avec une grande joie et l'honora comme son père dans la ville de Sébaste[74]. Elle le gardait là, le servant en toutes choses.

Ménélas, pour honorer sa fille Dorothée, lui donna le quart de son royaume en seigneurie, et l'appela dorénavant «la Tétrarque Dorothée», ce qui veut dire exactement cela: «seigneur de la quatrième partie du royaume». Dorothée Tétrarque était la plus belle damoiselle et la plus renommée qu'il y eut alors en Grèce. Elle était demandée en mariage par de très hauts personnages. Mais elle aimait tant son père qu'elle comprenait que, si elle se mariait, il ne serait plus si bien servi, alors qu'il était vieux et paralytique à la suite des nombreux travaux de la guerre et des blessures qu'il avait reçues devant Troie.

[56] *Comment le roi Nestor envoya dire à sa sœur Dorothée de lui remettre la terre que son père lui avait donnée.*

Quand le roi Nestor apprit que son père avait fait Dorothée tétrarque et lui avait donné la quatrième partie du royaume, il en eut grand déplaisir. Il comprit, en effet, que sa sœur se marierait avec quelque homme puissant, ce qui lui ferait courir le risque de perdre le royaume d'autant qu'il l'avait acquis par la violence. Il envoya dire à sa sœur qu'elle lui remît le pays d'Arménie et tout ce que son père lui avait donné, qu'il n'avait pas pu lui en faire don ni le soustraire à la couronne du royaume.

Dorothée lui répondit que la couronne du royaume appartenait à son père Ménélas, et non pas à elle; que lui, Nestor, ne devait pas avoir part dans le royaume parce qu'il désobéissait à son père; que ce qu'elle avait, elle, son père le lui avait donné, et Nestor n'avait pas le droit de le lui réclamer. La dessus, Nestor commença à lui faire la guerre.

Ici on cesse de parler de Nestor, pour conter comment Brut marcha contre Dorothée Tétrarque.

Brut, après qu'il eut réuni l'armée de Nestor, marcha sur la ville de Sébaste qui était dans la seigneurie de Dorothée. Il l'at-

[74] Aujourd'hui Sivas en Turquie.

taqua très vigoureusement, s'en empara et prit tous les lieux d'alentour. Il fit prisonniers beaucoup de grands personnages, de grandes dames et damoiselles qu'il trouva là.

Dorothée, quand elle apprit cela, lui envoya des messagers et une lettre qui disait de cette manière : « Brut sans pitié. Moi, Dorothée Tétrarque. Que Mars, dieu des batailles, te conserve la grande valeur que tu as montrée si vite. J'ai entendu dire que tu étais tout jeune quant aux années, mais grand et fort en armes. Il ne faut pas s'en étonner car la mauvaise herbe croît vite et dure d'autant moins. Il en fut ainsi de ceux de Troie d'où tu viens. Ils firent cette grande et fameuse cité, et se voyant si triomphants et si forts, montrèrent une superbe pour laquelle ils furent bientôt détruits. Il vaudrait mieux pour toi m'aider que d'être contre moi. Tu montrerais plus de valeur en aidant la femme contre l'homme plutôt que l'homme contre la femme, et le tyran contre la justice. En agissant de la sorte, tu ne pourras jamais obtenir ni renommée ni titre d'honneur. C'est pourquoi je te prie de renoncer à cette conquête qui n'est pas tienne, car, toi, tu n'es pas d'ici et tu n'es qu'un pauvre mercenaire. Les autres ont mangé à table les nobles mets, et toi tu viens chercher les miettes. Là bas moururent les conquis et les conquérants, et toi tu veux maintenant tirer vengeance d'une pauvre damoiselle. Certainement, tu suis une mauvaise voie. Jamais par elle tu n'obtiendras la palme de la victoire en frappant le mort et en combattant le vaincu. Si tu agis ainsi pour gagner du bien, puisque tu es un homme sans terres, fais ce que je te demande. Prête-moi hommage, comme ceux dont tu viens, et moi, de bon gré, je mettrai en ton pouvoir des châteaux et des villes avec lesquels tu pourras acquérir honneur. Considère que les Arméniens sont gens courageux. Ils n'ont pas su ta venue et ne se gardaient pas de toi. Sans cela tu ne le leur aurais pas enlevé avec tant de hargne ma ville de Sébaste, laquelle, je crois, si tu ne m'écoutes pas, tu devras très bientôt abandonner, contre ton gré et à tes dépens. Ne t'étonne pas de ce que je te dis, mais souviens toi de Sémiramis, reine de Babylone, et vois comme elle fut victorieuse. Souviens-toi de Camara[75], reine des Amazones. Souviens-toi

[75] Ce nom résulte sans doute d'une erreur de copiste. Il a été question plus haut d'une Celestia, reine des Amazones (chap. 34, p. 116).

[...]. Oh, comme il sera honoré le grand conquérant qu'une damoiselle aura vaincu!»

Telle, comme vous l'avez ouïe, la lettre que Dorothée envoya à Brut. Celui-ci en eut grand plaisir car c'était ce qu'il désirait. En effet, il avait connu, dès avant de la recevoir, toute l'affaire de Dorothée et la cause de cette guerre. Il savait aussi qu'elle était la plus noble dame, et la plus belle, de toutes celles qui avaient alors renom dans le monde. Il lui envoya aussitôt ses messagers avec sa réponse où il était dit ceci: «Très noble et généreuse Tétrarque Dorothée. Moi, Brut, fils de Mars, roi des Satyres, je vins en Grèce pour voir les gens de ma nation. Le roi Nestor me reçut et j'ai exécuté ses ordres. J'ai vu ta lettre et j'en ai pris connaissance avec grand amour. Après avoir réfléchi, je pense que si tu veux que je fasses ce qui te plaît, il convient que tu fasses ce que je veux. Marie-toi avec moi. Sois ma femme légitime et je serai ton propre baron. Je pourrai alors, en juste cause, combattre pour toi et te défendre et, en te défendant toi, et ce qui t'appartiens, je défendrai ce qui est à moi. Autrement, je me mettrais dans un mauvais cas envers celui qui m'a envoyé ici. Puisque tu es femme, je t'envoie toutes les dames et damoiselles, et avec elles toutes les autres femmes, faites prisonnières à Sébaste, qui voudront s'en aller.»

La lettre de Brut fut portée à Dorothée par des ambassadeurs sûrs. À cette époque résonnait déjà par tout le monde le bruit de la grande beauté et noblesse de l'infante Dorothée et quelques grands seigneurs, quand ils surent que son frère le roi Nestor lui faisait la guerre, envoyèrent la demander en mariage et l'assurer qu'ils lui viendraient en aide contre son frère.

Quand arrivèrent les ambassadeurs de Brut, Dorothée leur fit rendre de plus grands honneurs qu'aux autres grands princes qui étaient déjà là. En ce moment étaient réunis là tous les grands barons du royaume en raison de la guerre et Dorothée leur manda de se rendre à son conseil. Quand ils furent assemblés elle leur posa de nombreuses questions au sujet de la guerre. Elle leur demanda en outre de la conseiller sur la façon dont elle devrait répondre à Brut et à chacun des autres ambassadeurs.

Il y avait là un chevalier de grand âge, appelé Samon, qui avait élevé Dorothée. Tous lui demandèrent de parler le premier car c'était un bon chevalier et très estimé. Il dit ceci: «Noble dame: quand le très noble roi votre père dut partir pour la conquête de Troie, il vous a confiée à moi et vous a laissée en mon pouvoir

ainsi que votre terre. Je vous ai élevée jusqu'à aujourd'hui, et j'ai administré vos affaires. Vous avez été éduquée de façon très pure, et à l'écart des autres enfants. Depuis que vous êtes en âge de comprendre, vous avez toujours eu pour règle de mener une vie pure et chaste. Vous avez dissimulé votre grande beauté et grâce afin que l'on ne parlât point de votre personne, ce qui aurait pu être pour vous occasion de faire le mal, comme le passé en fournit des exemples.

«J'ai toujours compris que vous ne vouliez pas vous marier ni avoir compagnie d'homme. Maintenant, noble dame, sachez que les temps ne sont pas immuables et soumis à un ordre fixe. Jusqu'à présent vous avez vécu en paix, personne ne vous causait de soucis. Le roi Nestor, mû par une grande convoitise, vous réclame la terre que vous a donnée votre père, et combat pour vous l'enlever. Le roi votre père est vieux et malade. Il ne peut pas lui résister.

«Il faut que vous ayez un courage d'homme et de chevalier. Cela, vous ne pouvez l'avoir par vous toute seule. Il faut que vous ayez un mari, que vous épousiez un homme tel qu'il puisse vous défendre et vous protéger, vous et votre royaume. Noble dame, dites ce qui vous plaît, et ensuite viendra le second conseil.»

Dorothée répondit: «Chevaliers, mes amis, j'ai toujours tant aimé et j'aime tellement dans ce moment l'honneur du très noble roi mon père que j'ai fait vœu de ne point me marier sa vie durant, afin qu'il fût mieux servi et soigné plus à sa volonté. Si je rompais ce vœu et laissais mon vieux père pour prendre un mari, les dieux se courrouceraient et tireraient de moi vengeance, car tout vœu honnête doit être accompli.»

Après que Dorothée eut achevé son discours, l'évêque Panteo répondit ainsi: «Une loi peut être changée de bonne à meilleure suivant ce que requiert le temps. Pour éviter de plus grands maux, vous ne pouvez ni ne devez observer un tel vœu car vous avez à gouverner un royaume. Vous êtes femme et ne pouvez agir qu'en femme. Il ne vous est pas possible de résister à la grande puissance du roi Nestor. Si vous tombiez entre ses mains, vous seriez maltraitée, vous et votre père ainsi que nous tous. Je prends le péché sur moi. Je ferai des sacrifices aux dieux. Je les inciterai et je les conjurerai pour qu'ils ne vous fassent pas préjudice mais qu'au contraire ils soient contents de vous.»

L'évêque se tut. Le comte Piro prit la parole et dit: « Madame, il n'y a pas dans ce monde de bien qui n'amène procès, et pour petit qu'il soit, ce bien a besoin d'un protecteur et d'un défenseur. Vous avez un grand État et de mauvais voisins. Il vous advient ce qui arrive au faible berger qui a beaucoup de brebis et qui en perd chaque jour que tuent les loups, sans qu'il puisse leur venir en aide. Ainsi vos peuples sont en perdition et en grand péril, et vous ne pouvez les secourir. Il faut que vous ayez un défenseur qui les protège. On vous propose des mariages avec de grands princes. Leurs ambassadeurs sont ici. Tous disent qu'ils viendront vous aider. Il est certain que celui qui vous promet son aide, ne le fait qu'à seule fin de vous épouser. Vous avez bien ouï les arguments du bon et loyal chevalier Panteo, et aussi ceux du sage et judicieux Porfirio[76]. Leur avis et celui des nobles ducs, comtes, vicomtes et riches-hommes et celui de toute la loyale république est que vous vous mariez et que vous ayez votre propre baron, comme les nobles l'ont déclaré. C'est pourquoi nous vous demandons de faire ainsi et que vous choisissiez celui que vous voudrez pendant qu'il en est temps. »

Le comte Piro se tut. Le duc d'Almacie parla ainsi : « Tous vos vassaux et les membres de votre conseil voudraient vivre en paix et moi aussi je le voudrais. Mais personne n'accepte qu'on lui prenne son bien. Tous les chevaliers qui ont parlé sur cette affaire l'on fait avec bonne intention mais ils ont laissé de côté la chose principale, qui est la guerre, et ils ne parlent de la terminer que par votre mariage. Si vous étiez homme alors que vous êtes femme et qu'un roi tyran voulût nous conquérir, nous ne mettrions pas fin à la guerre par un mariage. En effet, si vous vous mariez maintenant, en telle occasion, tous ceux qui l'apprendraient diraient avec juste raison que nous l'avons fait par crainte, et tous les accords seraient à votre déshonneur. C'est pourquoi, Madame, mon avis est que vous ne devez rien faire qui soit à votre dommage ni contre votre volonté. Vous avez de nobles sujets, riches hommes, chevaliers et hommes de pied très loyaux, des montagnards très hidalgos, de nobles villes, des cités, des ports de mer, de grands bourgeois, de riches et bons vaisseaux et des fustes, et des marins habiles, tout prêts à défendre votre honneur et à obéir à vos ordres. Car, Madame, quoi que nous ne fassions

[76] Ce Porfirio n'a pas encore été nommé, contrairement à ce que laisse entendre le texte.

qu'une nation avec les Grecs, jamais ceux-ci en faits d'armes et en batailles ne purent égaler les Arméniens. Bien que, devant Troie, les Grecs l'aient emporté en renom, ce sont les Arméniens qui combattaient. Leur seul avantage sur nous, c'est qu'ils habitent dans des ports de mer et dans de grandes cités où résident d'ordinaire les rois. Or les rois sont comme les vignes sauvages qui étendent leurs rameaux sur les arbres les plus proches qui en sont embellis. Les Grecs, aussi, sont plus amollis et délicats. Ils ne sont pas aussi valeureux au combat ni aussi accoutumés aux fatigues et patients à les supporter. Les Arméniens, étant un peuple montagnard, ne sont pas aussi renommés mais ils sont plus nobles : ils descendent de ceux qui ont conquis les terres où ils vivent. Et maintenant, parce qu'avant que nous fussions rassemblés ils ont pris la cité de Sébaste, les Grecs sont pleins d'orgueil. Mais ils ne se sont point conduits en bons guerriers, ni eux, ni le tyran qu'ils appellent roi, car nous n'avions pas pris garde à sa malice. Vous, Madame, et nous, nous croyions posséder en sécurité ce que votre père vous avait donné. Que le comte Piro me pardonne ce que je viens de dire, car je sais qu'il est bon et loyal chevalier. Je sais qu'il le prendra mal car il est de la Grèce, mais je sais aussi qu'il a été loyal envers le roi Ménelas et lui a rendu la terre qu'il avait reçue de lui pour la gouverner. Maintenant, Madame, mon conseil est que vous restiez paisiblement dans votre cité et que vous envoyiez votre armée contre le tyran. Vous avez de bons capitaines, experts dans l'art de la guerre et bien d'accord dans une même volonté. Ayons confiance dans les dieux et dans votre bon droit, et nous vengerons votre père du tyran. Je sais en outre que la plupart de ses gens le servent plus par crainte que par amour. Le jour où ils le verront en péril, ils lui feront défaut. »

Le comte Piro aurait voulu répondre au duc mais Dorothée et ceux qui étaient là comprirent que ce serait un commencement de discorde et ils le prièrent de garder le silence. Il le fit parce que dans de telles circonstances le plus patient l'emporte. En effet, d'une façon générale, lorsqu'il y a désaccord parmi ceux d'un royaume, les ennemis en sont renforcés.

Quand le duc d'Almacie eut parlé, Porfirio se leva au nom de la république[77] et dit : « Noble dame, Tétrarque Dorothée, toutes

[77] C'est-à-dire au nom du commun. L'assemblée réunie par Dorothée est à l'image des *cortes* castillanes où étaient représentés les nobles, les évêques et les villes.

les raisons qui ont été dites et mises en avant par les très sages seigneurs, l'ont été de bonne foi et tendent à une même fin, comme venant de nobles et loyaux serviteurs. Bien qu'exprimées par des mots différents et paraissant diverses, toutes s'accordent sur un point et un seul, à savoir que vous devez avoir un époux et vous marier. Même l'avis du noble duc n'est pas différent des autres bien qu'il ait proposé la guerre et parlé en ce sens. Mais il s'est exprimé ainsi afin que votre mariage se fasse à votre plus grand honneur et au plus grand avantage du royaume. En effet, après vous, il est celui que cette affaire touche le plus à l'égard de l'honneur, étant donné ce qu'il est. Que personne ne se tienne pour offensé par ce que je dis, car le vent frappe plus fort la plus haute cime. Tous les avis exprimés, résumés, fixés dans ma mémoire et notés dans mon entendement, je dis, très haute dame, que des propositions de mariage vous ont été faites avant aujourd'hui, et plus encore maintenant, et aucune n'a pu aboutir. Vous viviez alors en paix parce que vous n'aviez pas un aussi vaste État ni une aussi grande prospérité qu'à présent. Assurément, qui a un plus grand royaume ou une plus grande seigneurie, a plus à gouverner; qui a davantage à gouverner a plus de soucis et de peines: il a davantage de voisins, et davantage à défendre. Plus on possède, plus on suscite l'envie. De l'envie naît l'inimitié. Ainsi, Madame, lorsque vous n'aviez qu'une ville, le roi Nestor était votre ami. Maintenant que vous êtes tétrarque, votre frère par jalousie et convoitise est devenu votre ennemi. Ainsi feront d'autres voisins, et vous n'en manquez pas. Par conséquent, je dis et j'affirme qu'il convient que vous vous mariez et que vous devez le faire pour toutes les raisons exprimées et avancées par ces seigneurs et par moi. Laissant de côté tous les autres, je dirai, avec grand respect de vous et de ceux à qui je le dois, qui vous devez vouloir pour époux de préférence à tous les autres.

«Brut, petit-fils du grand prince Énée et du roi Latino, est le plus généreux homme de tous ceux que nous sachions aujourd'hui être au monde. Dès sa jeunesse, il a eu renommée de bon chevalier, et pour tel il est tenu dans de nombreuses contrées. Sa fortune le fera parvenir à un très haut état. Nous avons entendu dire qu'il est beau, fort et libéral. Puisqu'il vous demande en mariage, Madame, qu'il vous plaise l'agréer. Avec lui vous serez bien mariée, et nous défendus et protégés. Quant aux autres qui vous envoient dire qu'ils viendront à votre aide, il est certain que

chacun d'eux ne le fait qu'à seule fin de vous épouser. Si vous acceptez l'appui de l'un d'eux, vous ne pourrez épouser que lui et les autres seront vos ennemis. Vous avez maintenant un adversaire, dorénavant vous en auriez beaucoup. Par conséquent, cette aide, il convient que vous ne la receviez que de celui que vous voudrez pour mari. J'ajoute que si vous en choisissiez un autre, avant qu'il ne parvienne ici il lui faudrait combattre Brut. Ou il serait vaincu ou il serait vainqueur. S'il était vainqueur, vous n'éviteriez pas la guerre car votre frère, le roi Nestor resterait encore contre vous. Si Brut vainquait, il vous faudrait faire par force, peut-être, ce qu'il vous demande aujourd'hui. Cela vous serait moins agréable et votre honneur en serait moins bien sauvegardé. En outre, Brut est d'un si haut lignage qu'il aura soin de l'honneur de votre père en ce qui convient. Ainsi, Madame, si vous y faites bien attention, vous trouverez que c'est le meilleur parti. Choisissez-le donc dès maintenant, et prenez dès maintenant votre décision, alors que vous en avez encore le temps. Le sage, dans sa prudence, au commencement prévoit la fin.»

Dorothée réfléchissait à tout cela. Elle attendit de voir ce que dirait le duc d'Almacie, son oncle. Le duc manifesta que ce discours lui plaisait. Dorothée répondit alors et voici ce qu'elle dit: «Amis, je vous aime tant et j'aime tant mes peuples que pour vous sauver, si cela était nécessaire, je m'offrirais en sacrifice aux dieux. Puisque vous le voulez tous, il me plaît qu'il en soit fait ainsi. Je prie le comte Piro d'aller en ambassade voir Brut, et de régler toute cette affaire avec délibération, conformément à votre avis et au sien propre, à mon honneur et à mon avantage, et à ceux de mes royaumes.»

On fit dire aussitôt aux autres ambassadeurs qu'ils auraient promptement une réponse, et qu'ils attendissent. Le comte Piro partit avec les ambassadeurs de Brut dont l'armée se trouvait devant un château qu'il était en train d'attaquer à l'heure même où le comte arriva. Quant il apprit que les ambassadeurs de Dorothée étaient arrivés, il fit cesser le combat et se rendit dans la tente de Piro.

Le comte Piro était un bon chevalier, expert en armes et très élégant dans sa vêture. Il était, aussi, avenant et beau parleur, très assuré et réfléchi dans son discours. Il exposa devant Brut la réponse de Dorothée et les motifs de son ambassade. Brut fut très satisfait et content du comte comme de l'ambassade. Il s'entretint de toute l'affaire avec ses barons, ceux qui étaient venus

d'Italie avec lui, de quoi tous se réjouirent. Il leur dit: «Si je n'avais gagné dans ce pays que d'avoir ce chevalier dans ma compagnie, je le tiendrai pour si capital que j'en serais fort content.»

Conseil tenu, traités conclus, otages reçus, Brut s'apprêtait à partir. Quand les capitaines des gens du roi Nestor qui était là avec lui comprirent qu'il s'apprêtait à partir sans les avoir appelés et sans leur avoir donné d'ordres comme il était accoutumé de le faire, ils décidèrent de se rendre auprès de sa personne. Ils lui demandèrent quels étaient ses ordres et où il voulait aller. Il leur dit: «On m'a préparé une chasse et les rabatteurs sont déjà en place, les relais disposés. Les veneurs attendent avec leurs chiens, sonnent leurs trompettes et font leurs signaux. Ils m'ont envoyé dire qu'ils m'ont préparé une belle lionne dans une forêt obscure. Puisqu'ils m'invitent et que cela leur fait tant plaisir, je veux aller à cette chasse. Quant à vous, ne partez pas d'ici. Je reviendrai auprès de vous ou je vous enverrai dire ce que vous aurez à faire.» Quelques-uns comprirent le sens caché de ces paroles mais ils ne le firent pas voir car ils n'y pouvaient rien.

Brut fut à la ville où était Dorothée. Vous pouvez bien penser comme il fut reçu, quelles noces, quelles réjouissances et quelles dépenses furent faites, là où se mariait un tel prince et où tant de nobles étaient rassemblés. Les noces furent célébrées, les réjouissances faites. Brut n'oubliait pas ce qu'il y avait au bout. Il appela ses gens et les autres nobles de la seigneurie de Dorothée et il leur dit: «Mes amis, j'ai entendu dire, il y a longtemps, qu'il n'y a pas de noces sans lendemain de noce. Un messager est venu à moi. Il m'a dit que le roi Nestor a appris toute notre affaire et qu'il réunit son armée pour marcher contre moi. Je savais bien qu'il devait en être ainsi. Mon avis est d'aller le chercher avant qu'il ne vienne jusqu'à moi, ou bien de l'attendre en rase campagne, et quand nous y serons, de lui envoyer porter des paroles d'accomodement. S'il ne les accepte pas, je suis prêt au combat.»

Dorothée, quand elle connut ce dessein, voulut l'empêcher mais ne le put. Comme elle était en guerre, son armée était rassemblée. Brut envoya chercher tous les Troyens qui était dans le pays. Quand ils furent réunis, cela fit une grande armée. Brut partit de là avec elle et s'en fut près de sa ville de Sébaste. Le roi Nestor fit mouvement de son côté. Brut lui envoya dire de se réconcilier avec sa sœur et qu'il se tiendrait pour satisfait, sinon il lui ferait tout abandonner contre son gré.

Le roi Nestor lui envoya des lettres de menaces mais Brut n'en fit nul cas et n'y répondit pas. Il mit son armée en mouvement et alla établir son camp près du grand fleuve. Il aurait voulu le franchir tout de suite, bien qu'une crue eût fort élargi son lit. Il fit faire des radeaux pour le traverser. Beaucoup de ceux du camp de Nestor prenaient des chemins détournés et rejoignaient Brut dont ils connaissaient la valeur, et aussi que la justice était du côté de Dorothée.

Dorothée, voyant le grand dommage qui pourrait résulter de cela pour les uns et les autres, vint à l'armée et essaya de rencontrer son frère. Le roi Nestor considérant que sa situation empirait et qu'il n'était pas assuré de la fidélité de tous ceux qui étaient avec lui, des médiateurs intervinrent et il fut résolu que Dorothée resterait seigneur des Arménies et de tout ce que son père lui avait donné. Les traités signés, Brut, Dorothée et leur armée s'en retournèrent très joyeux et satisfaits à la ville de Corinthe. Là, Brut fit une très grande fête avec les grands seigneurs et les autres gens qui s'étaient joints à lui. Il leur fit de nombreux présents, à chacun selon son état. Il licencia l'armée et chacun s'en fut dans son pays.

[57] *Comment Brut arma une grande flotte de navires, réunit un grand nombre d'hommes d'armes, et s'en fut par la mer cherchant des aventures, de quoi Dorothée demeura tres affligée et triste.*

Brut vivait en grande paix et tranquillité avec tous ses voisins. Marié à l'infante Dorothée, il était, avec elle, seigneur des Arménies et du quart de la Grèce, en sorte que rien ne lui manquait. Il eut un entretien avec ses barons , ceux qui étaient venus avec lui d'Italie, et il leur dit : « Amis, vous savez comment la fortune, qui mène toutes choses, m'a conduit à acquérir cette terre où je vis, et j'ai obtenu femme de si haut lignage. Tout ce que j'ai, je l'ai eu sans combat et sans grand travail. Vous savez bien que ce que l'homme acquiert et qui lui coûte plus cher en efforts, est ce qu'il prise davantage. Aussi, la dignité où je suis parvenu, je ne la prise point car je l'ai eue sans aucune peine. On ne fera pas de chant sur moi, et on dira seulement que cette dignité, je l'ai reçue en don. Les auteurs ne louent pas ce qu'un homme a obtenu sans combat. Vous savez bien, en outre, que je reste le seul de mon lignage. La fortune qui m'a donné ce que j'ai, pourra me l'enlever, car c'est pour cela qu'elle est dite, *a forte*

una[78], parce qu'elle est commune à tous. Dans la prospérité un homme ne doit jamais se croire à l'abri de l'adversité, car plus haute est la position, plus grande est la chute. Ainsi, moi, je ne dois pas cesser de suivre la fortune. L'homme doit toujours se garder de son ennemi et être en alerte. Il peut mieux se défendre des dards qu'il voit venir que celui qui se croit à l'abri. Je ne veux point que la fortune me frappe endormi. Je vous demande, amis, que vous me veuillez suivre. »

Quand Brut eut achevé son discours, tous ses barons lui répondirent qu'il n'avait qu'à commander et que tous iraient avec lui de très bon cœur. Il rassembla alors beaucoup de gens, de ceux qui avaient été amenés captifs de Troie. Il réunit tous les barons de son royaume. Il nomma des gouverneurs et leur recommanda de vivre en paix et justice, aux ordres et sous l'obéissance de la reine Dorothée, leur seigneur.

Il arma une grande flotte de nefs et de galères dans le port de Tarse[79], à une journée de Corinthe où lui et la reine demeuraient. Il allait voir cette armée navale presque tous les jours. Une fois il resta là, et ne revint pas. Pendant tout cela, la reine était très étonnée et se demandait ce que pouvait être cette flotte ou à quoi elle était destinée. Jamais, en effet, Brut ne s'en ouvrait à elle. Elle en avait grand souci mais n'osait pas lui poser de questions de peur de le mécontenter.

Quand elle vit que Brut tardait tant, elle appela ses chevaliers, et s'en fut là. En arrivant, elle vit une si grande flotte de navires, tant de gens, et briller tant de pennons qu'elle fut tout épouvantée car elle n'avait jamais rien vu de tel. Elle commença à pleurer et dit en soupirant que telle devait être l'armée navale qui fut devant Troie où tant de braves périrent. Quand Brut sut que la reine était là, il fut la recevoir et manifesta un grand plaisir de sa venue. Elle dissimula son chagrin du mieux qu'elle put. Ils s'en furent à la ville, mangèrent et eurent grand plaisir. Ils retournèrent ensemble à Corinthe, parlant de nombreuses choses, mais Brut ne dit rien à la reine de la flotte et elle n'osa pas lui en parler. Ils arrivèrent à Corinthe. Quand, la nuit, ils furent dans leur chambre, la reine dit : « Seigneur, qu'est-ce là ? Je vois une si grande flotte, et tant de gens rassemblés que je ne crois pas

[78] *A forte una* : étymologie fantaisiste de *fortuna*.
[79] Ville d'Asie Mineure, donc fort loin de Corinthe.

qu'il y en ait eu autant lors du siège de Troie. Je vous vois sur le point de partir, vous et vos gens, et de cette affaire vous ne m'avez jamais rien dit et vous ne me dites rien. Me tenez-vous en si piètre estime que vous ne me trouvez pas digne d'être en votre conseil, ni de savoir où vous voulez aller? Ou bien, par hasard, pensez-vous que je ne vous aime pas autant que je le dois, pour que vous vous cachiez ainsi de moi? Je vous prie, par les dieux à qui je demanderai qu'ils vous aident, de me le dire ou de renoncer à ce départ. Réfléchissez et essayez de vous rappeler si j'ai fait quelque chose pour vous, et si vous jugez que j'ai eu quelque tort envers vous, tirez-en vengeance. Ne me laissez pas au pouvoir du roi Nestor, mon frère, qui voudra se venger de moi, et rejettera sur moi la faute des dommages qui lui sont arrivés parce que je vous ai accueilli.»

Brut répondit et dit: «Madame, votre royaume est en paix, la justice y règne, et il est tranquille. Tous vous honoreront, vous obéiront et exécuteront vos ordres. Aucun de vos voisins n'osera faire mouvement contre vous.» La reine, pleurant très cruellement et lui demandant où il allait et quand il reviendrait, ne put jamais en apprendre davantage de lui.

Ainsi partit Brut. Il s'en fut au port, qui était à une journée de la ville. Il prenait congé des gouverneurs du royaume et des autres gens, et la reine Dorothée et les dames du palais demeurèrent faisant les plus grandes lamentations qui puissent être.

L'auteur dit ici que Brut montra une grande cruauté à l'égard de Dorothée qui avait tant fait pour lui et l'aimait tant, en ne voulant pas la consoler en lui disant où il allait ni lui donner espoir qu'il lui reviendrait. Mais il dit que Brut agit en homme de grand entendement. En effet, il y a trois sortes de personnes desquelles un homme ne doit pas prendre conseil, et à qui il ne faut pas confier un grand projet: la première est une femme, la deuxième un religieux, la troisième un malade, même s'il a été un bon chevalier.

La femme ne sait pas ce que c'est que la guerre, et elle a grand peur quand on lui en parle, parce qu'elle a entendu dire que beaucoup de monde y meurt. Et puis, elle ne veut pas se séparer de celui qu'elle aime bien. Elle lui donnera de nombreux conseils, et lui présentera de nombreuses raisons pour lui démontrer qu'il ne doit pas partir. De plus, les femmes ont des paroles douces et tendres, et elles pleurent soudainement, par quoi, elles amollissent et vainquent les cœurs des hommes.

Un homme dans les ordres et religieux ne vous conseillera jamais d'aller à la guerre, car il se rendrait homicide. Il vous dira de ne faire de mal à personne, car tous les hommes sont des créatures de Dieu, même s'ils ne sont pas chrétiens. D'autre part, les hommes dans les ordres n'ont pas le cœur à supporter de grands fatigues, mais songent seulement à manger, à dormir et à vivre en repos. Ils sont craintifs, et ne peuvent donner du cœur à autrui.

Le malade, pour vaillant qu'il ait été, est si occupé par son mal et la douleur qui le travaille et qui lui a déjà ôté le courage et retiré le plaisir et la joie, qu'il ne pense qu'au mal dont il souffre. On ne peut trouver en lui conseil sûr.

Dorothée, du grand chagrin du départ de Brut et de la grande affliction qui l'assaillit, tomba évanouie, et resta ainsi une grande heure, si bien qu'on crut qu'elle était morte. Ceux qui étaient là ne pleuraient plus Brut autant qu'ils pleuraient Dorothée. Au bout d'un grand moment, elle s'éveilla comme d'un songe, poussant de très grands soupirs. Parfois, elle appelait Hercule et parfois elle appelait Brut, qu'elle disait sans pitié. Elle écrivit une lettre de sa main et l'envoya à Brut au port. La lettre disait ainsi[80].

[58] *Comment Brut allait avec ses navires, conquérant des pays, et comment il aborda en Galice dont il trouva le seigneur qu'il emmena avec lui, et comment il passa en Angleterre.*

Quand Brut eut pris congé des gouverneurs et des gens de la Grèce, il monta à bord de ses navires. On hissa les voiles et on commença à cingler vers l'Italie où l'on aborda. Énée était mort, et Brut réclama le royaume du roi Latino, son bisaïeul. Comme on ne voulut pas le lui donner, il livra beaucoup de batailles dans ce pays. Il vainquit [...] et d'autres grands personnages. Il conquit beaucoup de terres.

Il regagna ensuite ses navires et s'en fut conquérir l'Angleterre. Allant par la mer, il aborda au Farón, que l'on appelle maintenant La Corogne[81]. Le seigneur de la Galice était du lignage de Troie. Son père l'avait amené là, encore petit enfant, lorsque

[80] La lettre de Dorothée manque.

[81] La Corogne fut fondée au XII[e] siècle dans les environs d'une tour d'époque romaine, la Torre de Hércules, qui servait de phare (Faron).

Troie fut détruite. Quand il sut que Brut était aussi du lignage de Troie, il se plut beaucoup avec lui. Il lui rendit de grands honneurs et lui fit de considérables présents. Il dit à Brut que, puisqu'il allait à la conquête de l'Angleterre, il voulût bien le laisser l'accompagner. Cette requête plut fort à Brut, car ce seigneur était un très fort chevalier et, d'autre part, il était de sa nation. Le chevalier galicien prépara donc ses navires, rassembla beaucoup de gens, et s'en fut avec Brut.

Brut aborda en Angleterre avec tous ses vaisseaux. L'Angleterre était alors peuplée de gens que l'on appelait les Jayans. C'étaient des hommes très vigoureux et très courageux mais ils avaient peu d'armes de fer. La plupart d'entre eux utilisaient des armes de cuir et de corne, des targes en bois et des bâtons. Brut eut avec eux de nombreux combats. Il ne pouvait pas parvenir à les vaincre. Quand il livrait bataille et voyait que les siens se retiraient, il poussait de grands cris et disait: «Brutons! Brutons!», car il les appelait ainsi, en les louant beaucoup. Il leur donnait à entendre que, de même qu'il était le meilleur des princes, eux devaient tenir à honneur de se montrer meilleurs que toutes les autres nations.

Ne pouvant parvenir à les vaincre, il essaya de parlementer avec les Jayans. Eux lui dirent: «Que veux-tu de nous?» Brut répondit: «Que vous m'obéissiez et que je sois votre seigneur.» Ils répliquèrent: «Nous ne voyons pas encore pourquoi. Mais choisis, toi, un homme de grande vaillance pour lutter contre un des nôtres à notre mode. Si ton homme est vainqueur, sois le seigneur de l'Anglie. Si c'est le nôtre, laisse-nous et va-t-en.»

La convention fut ainsi faite et jurée. Le chevalier de Galice demanda alors à Brut de lui octroyer d'entrer dans la lice, et de lutter avec le champion des Jayans. Brut vit que le chevalier était aussi grand qu'aucun d'eux, et il y consentit.

Le chevalier de Galice prit place dans la lice, nu, ainsi qu'il était convenu. De l'autre côté, s'avança le roi d'Anglie qui était un des hommes les plus forts de tout le royaume. Ils s'empoignèrent si rudement que c'était grande merveille: le sang coulait de leurs corps comme s'ils avaient été blessés par des armes. Ils s'entrechoqaient si fort et se donnaient de tels coups que la terre tremblait sous leurs pieds. Le chevalier galicien saisit le roi avec adresse. Il l'enleva de terre et le lâcha. Avant qu'il retombât, il le prit par les reins, les jambes en haut et la tête en bas. Il le leva en l'air et le jeta sur le sol avec un telle violence qu'il lui

rompit la nuque et qu'il mourut là incontinent. Brut devint ainsi seigneur d'Anglic.

Dès qu'il eut en son pouvoir les villes et les châteaux, il s'avisa que ces gens-là étaient très forts, que la plupart d'entre eux ne se laissaient pas guider par la raison et qu'ils se révolteraient contre lui. Il se rendit compte aussi que les femmes étaient très belles et très bien faites. Il ordonna que l'on tuât tous les hommes d'Anglie, et que tous ses gens se mariassent avec les femmes pour que de ces unions naquît meilleure race. Voilà pourquoi les Anglais sont grands et beaux: cela leur vient du côté de leurs mères. Comme le pays était peuplé de Brutons, il l'appela aussi, d'après son nom, Brutania. Pour cette raison, l'Anglie a ce nom de Brutania ajouté au sien.

Jusqu'ici j'ai raconté pourquoi les Anglais sont différents des autres nations par leurs façons d'être et ne s'entendent pas avec elles. Je vais maintenant vous raconter ce qu'il advint de Brut en Angleterre.

Après la mort du roi, Brut ordonna à ses gens de s'emparer des villes et des forteresses. Il commença à fonder des villes dans les lieux qu'il trouva convenables. Il ordonna aussi aux siens de mettre à mort autant d'hommes d'Anglie qu'il serait possible, comme s'ils étaient des bêtes, et de garder les femmes pour eux, comme je l'ai écrit plus haut. Ainsi faisaient ses gens. Ils tuaient sans doute beaucoup d'hommes mais leur nombre était tel, et ils se défendaient si bien, qu'on ne pouvait en venir à bout. Brut s'occupait toujours à peupler des villages et à édifier des forteresses. Le pays était bien fourni en vivres de toutes sortes. Les femmes étaient très belles. Les gens de Brut s'abandonnaient à une vie facile car rien ne leur manquait. Ils avaient laissé les navires sans personne à bord.

Tous les habitants du pays se réunirent et s'accordèrent sur ce point: puisque les gens de Brut tuaient tous ceux d'entre eux qu'ils pouvaient trouver, il fallait les traiter de la même façon. Alors que Brut était au centre de l'Anglie, se croyant en sécurité, peuplant et bâtissant des villages, tous ces hommes réunis s'en furent au port où étaient les navires et les brûlèrent tous. Ils prirent les quartiers du port et tuèrent tous les gens de Brut qu'ils y trouvèrent. Quand Brut apprit cela, il rassembla tous les siens à l'endroit où il résidait. Les Anglais les pressaient si vivement qu'ils les tenaient tous comme assiégés dans un canton au milieu du royaume, après avoir pris tout le pays alentour, de sorte qu'ils

ne pouvaient sortir de là. Rien ne leur manquait en fait de vivres, car Brut occupait la meilleure partie du royaume, mais il ne pouvait rejoindre la mer.

L'histoire cesse ici de parler de Brut et de la manière dont il était en Anglie peuplant les villes, et retourne à conter de la reine Dorothée et de ce qui lui advint après le départ de Brut.

La reine était enceinte de Brut, comme vous l'avez déjà ouï[82]. Elle accoucha d'un fils qu'elle appela Ermelao. Elle fit ce nom du premier nom du père de son père, que l'on avait appelé d'abord Hercule, et de celui de son père à elle, que l'on appelait Ménélas. À partir des deux, elle donna à son fils le nom d'Ermélao.

Quand son frère, le roi Nestor, apprit que Brut avait franchi le Détroit et qu'il était déjà dans la grande mer[83], il envoya demander à Dorothée de lui laisser son royaume, et il commença à lui faire la guerre. La reine lui fit dire que, femme mariée, elle ne pouvait rien donner sans le consentement de son mari, ni conclure un accord qui fût à son détriment. Il savait bien qu'elle était la femme de Brut, et que tout ce qu'elle avait appartenait à celui-ci, qu'elle le tenait de lui, qu'il avait laissé des gouverneurs dans le royaume pour qu'ils le régissent. S'il voulait quelque chose, il n'avait qu'à le demander à Brut. Elle le priait d'abandonner ses prétentions car il savait bien quel homme était Brut et que lui, Nestor, n'avait échappé à ses mains que grâce à elle, Dorothée. Elle lui conseillait de ne rien émouvoir car il savait bien que la dernière erreur est la pire.

Comme Nestor ne voulut pas renoncer à la guerre, la reine Dorothée fit appeler ses gouverneurs, Piro et Panteo, son père nourricier, Samon, qui l'avait élevée depuis sa naissance, ainsi que tous les hommes importants de son royaume. Elle leur raconta les prétentions de son frère Nestor, qu'il lui faisait la guerre et qu'il voulait lui prendre son royaume. Elle leur demanda instamment de l'aider à se défendre contre lui et de se conduire en bons et loyaux vassaux. Sachant que Brut allait cherchant honneur et renommée, qu'ils ne l'abandonnassent pas dans cette affaire. Tous, de grand cœur, lui promirent de l'aider, car Nestor manquait à sa parole, et ils le lui feraient payer très cher.

[82] Dorothée avait peut-être annoncé qu'elle était enceinte dans la lettre qui manque dans les manuscrits (ci-dessus, p. 179).

[83] Le détroit de Gibraltar et l'Atlantique.

Et elle verrait bien que la fortune et la vaillance de Brut s'étendaient jusqu'à ce pays. Quand tout fut décidé, un grand nombre de gens de son royaume, et aussi de Lycie, de Nicomédie et de Samarie qui avaient conclu des accords avec Brut se réunirent et vinrent à son aide.

Dorothée mit ses troupes en mouvement et partit à la recherche de Nestor. Celui-ci était déjà en campagne. Dorothée était dans un très grand char que tiraient quatre chevaux caparaçonnés. Il y avait sur ce char un château de bois garni, à l'intérieur et à l'extérieur, de cuir richement travaillé et de beaucoup de pierres de grand prix. La reine était assise sur un siège d'une grande valeur, vêtue de somptueuses étoffes, une couronne d'or sur la tête et une épée nue à la main. Avec elle étaient deux dames et deux damoiselles de haut lignage.

Il y avait sur le char, devant elle, un pennon attaché à une très longue hampe que lui avait donné Brut quand il l'avait épousée. Il portait ces armoiries: un lion de sable enchaîné d'or, en champ d'argent, et depuis les griffes jusqu'en bas le champ était de gueules. Le lion avait pour yeux deux pierres rouges, couleur de sang dont l'éclat se voyait de très loin. De part et d'autre du char marchaient, d'un côté le duc d'Almacie et de l'autre le comte de Bohème. Le gouverneur Piro conduisait l'avant-garde et le gouverneur Panteo l'arrière-garde. Chacun d'eux avait une grosse bataille à ses ordres.

Le roi Nestor arriva de l'autre côté. Les batailles se joignirent et la mêlée fut générale. Le roi Nestor était un fort chevalier et bien qu'il sût qu'il avait affaire à une femme, il combattait très vigoureusement, car il y avait là de très robustes chevaliers et il voyait qu'avant de les vaincre il lui en coûterait beaucoup des siens, et il y avait aussi là avec Dorothée quatre ou cinq princes dont chacun, rien que pour défendre son honneur, combattrait jusqu'à la mort.

L'auteur dit ici: Lors d'une bataille aucun prince ne doit sous-estimer son adversaire, encore qu'il soit moindre que lui et qu'il ait moins de monde. Qu'il connaisse son adversaire n'est pas suffisant, il lui faut connaître aussi ceux qui se trouvent avec lui. Lorsque les hommes sont dans l'action, ils ne combattent pas l'un pour l'autre mais pour défendre leur vie et leur honneur. Quoique tous soient rassemblés pour l'honneur d'un seul, c'est lui qui dirige, mais ce sont les autres qui se battent. Là où beaucoup de bons chevaliers sont joints à un prince, chacun d'eux

veut avoir sa part de l'honneur, de sorte que personne ne doit faire peu de cas de son adversaire, à cause des braves qui sont là.

Le roi Nestor, frappant et tuant, enfonça la première bataille. Là mourut le gouverneur Piro. Nestor voyait briller le char où était Dorothée. Lui et les siens s'efforçaient de l'atteindre. Là, la mêlée était très épaisse, et la presse très forte pour défendre le char. On tombait des deux côtés. Dorothée entendit le bruit du combat acharné qui se livrait devant le char. Elle ordonna d'ouvrir les portes du château. Elle se plaça au milieu de la porte, l'épée brandie.

Le roi Nestor combattait, féroce comme un lion. Il leva les yeux pour regarder le char qui était tout près de lui. Il vit Dorothée, et au moment où il la vit, il prit son cheval par la bride et abaissa son épée. Il ne bougea plus, regardant sa sœur. Quand le comte de Bohème qui était à droite du char, vit le roi Nestor ainsi, comme pâmé, il éperonna son cheval, abaissa sa lance et donna un si grand coup dans l'écu du roi, qu'il le faussa, faussa ses armes et le jeta à terre.

Le combat devint plus violent, des deux côtés, pour s'emparer du roi. Le duc d'Almacie, qui était à la gauche du char, s'avança avec sa bataille en frappant très vigoureusement. Il fit reculer les Grecs, et les Arméniens prirent le roi. Le duc continua de combattre les Grecs jusqu'à ce qu'il leur eût fait abandonner le champ de bataille à leur cœur défendant. Ils prirent la fuite. Beaucoup d'entre eux moururent là, furent pris ou blessés. Les Arméniens arrivèrent. Ils pillèrent les tentes et le camp des Grecs. Ils conduisirent devant Dorothée le roi son frère, prisonnier et blessé, et avec lui beaucoup d'autres chevaliers. Elle fit soigner son frère, et elle revint avec son armée à la ville, riche et honorée.

Dorothée tenait son père Ménélas dans on palais, très honorablement et bien servi, mais il était très vieux et paralysé, du fait des nombreuses blessures et des grandes fatigues qu'il avait subies lors du siège de Troie. Dorothée avait accoutumé, les jours de grandes fêtes, de faire conduire son père à la salle où se trouvaient les grands personnages qui venaient là. On l'asseyait sur un très riche siège, vêtu de somptueuses étoffes et la couronne d'or sur la tête.

Le jour que Dorothée revint de la bataille, elle fit conduire le roi son père à la salle très honorablement et elle ordonna d'amener devant lui son fils Nestor. Ménélas savait déjà toutes les cir-

constances de la bataille et quand il vit Nestor: «Ah! fils d'Hélène!» Il ordonna de le tirer de devant lui, et il n'ajouta rien d'autre. Il commanda cependant que l'on prît soin de lui, mais qu'on le gardât bien prisonnier. Il ordonna aussi de relâcher parmi les prisonniers faits lors de la bataille, qui étaient venus avec son fils, ceux qui l'avaient accompagné au siège de Troie: qu'ils retournassent chez eux avec tout ce qu'ils possédaient. Quant aux autres, qu'ils fussent esclaves et mis à rançon. Puis il fit asseoir Dorothée sur un siège, à sa droite, et enjoignit à tous de la reconnaître pour reine et seigneur. Il ôta la couronne de sa tête et la posa sur celle de sa fille.

Ce fut une très grande fête que celle que fit la reine Dorothée pour tous les princes qui étaient là, et très grande fut la joie parce qu'ils avaient eu victoire dans la bataille. Après que la reine Dorothée eut congédié les princes et les autres gens, elle se souvint de Brut, comme elle aurait voulu qu'il fût à une fête aussi honorable et comme tous ces gens qui étaient venus là, étaient venus à cause de l'affection qu'ils avaient pour lui et des accords qu'il avait conclus avec eux. Et comme tous étaient tristes parce qu'ils ne savaient rien de lui, elle ordonna de construire une nef très légère. Elle fit venir un chevalier en qui elle avait grande confiance et dont elle connaissait le grand attachement pour Brut, et le pria instamment de partir à la recherche de celui-ci. Elle fit très bien garnir la nef et d'hommes et de vivres pour longtemps. Elle promit au chevalier de grands présents s'il lui apportait de bonnes nouvelles de Brut.

Le chevalier avait cela fort à cœur. Il prit la mer. La nef était ainsi faite et de telle manière que dans toutes les mers, il n'y avait pas navire qui fût aussi bon voilier ni qui pût l'atteindre, et tant qu'elle était en haute mer, aucune tempête ne pouvait la faire périr.

Cinglant, cherchant tous les jours et questionnant tous les navires qu'elle rencontrait, voici maintenant que s'en va la nef en quête de Brut. L'histoire cesse d'en parler et revient à conter de la reine Dorothée.

[59] *Comment Dorothée, par la vie pure qu'elle menait, fut tenue pour déesse selon l'opinion de ce temps et fut une des sibylles qui parlèrent avant la venue de Jésus-Christ.*

Vous avez déjà ci-dessus ouï que Dorothée était née l'année que sa mère, la reine Hélène, fut enlevée et emmenée à Troie.

Quand elle comprit et connut qu'elle était orpheline, sans père ni mère, qu'elle sut comment les choses s'étaient passées, qu'elle apprit la façon dont les gens parlaient d'elle, disant qu'elle était belle comme sa mère et qu'elle le serait encore davantage, et aussi comment la grande beauté de sa mère avait engendré tant de maux, elle adopta une règle de vie faite de sacrifices, de prières et d'offrandes aux dieux, selon la religion des idoles. Elle mit sa volonté à garder chasteté et à rester vierge. Elle menait une vie retirée, religieuse, austère et pure. Sa bonne vie fut telle qu'elle devint prophétesse et parla de quelques-unes des choses qui devaient advenir, spécialement de la venue de Jésus-Christ, de sorte qu'on la tenait pour déesse dans son pays.

Après le départ de la nef, le roi Ménélas son père mourut. Elle l'enterra de façon très honorable, comme il convient à un souverain, dans la ville de Sébaste.

La nef, allant dans sa quête par la mer du Levant, ne put jamais apprendre de nouvelles sûres de Brut. Elle franchit le détroit de Gibraltar et fut à Cadix. Elle sut que Brut y était venu avec sa flotte et qu'il avait pris la route du Ponant en direction de la Galias, qu'on appelle aujourd'hui Galice. La nef suivit la même route et alla reconnaître la tour du Farón, qui est en Galice.

Là, elle s'enquit, et les gens dirent comment, il y avait trois ans, Brut était arrivé là avec une très grande flotte ; qu'il s'était ravitaillé de tout ce qui lui était nécessaire ; que le seigneur du pays s'en était allé avec lui, et qu'il avait emmené autant de navires, grands et petits, qu'il y en avait dans toute la Galice. Les habitants de la région dirent qu'ils étaient très inquiets de leur seigneur et qu'ils n'avaient pas de navires pour aller à sa recherche ; qu'ils étaient dans une mauvaise situation, leurs voisins leur faisant la guerre. Ils ajoutèrent que lorsque Brut et les siens étaient partis, ils avaient annoncé qu'ils allaient conquérir l'Anglie, et qu'on craignait que les gens de ce pays, qui étaient très forts, ne les eussent tous tués, car depuis tant de temps écoulé, aucun des leurs n'était revenu. Puisque ceux de la nef voulaient aller là bas, ils leur demandaient de revenir pour leur dire ce qu'ils auraient appris concernant leurs compatriotes.

La nef reprit la mer et fit la traversée jusqu'en Anglie. Alors qu'elle abordait à un port, arrivèrent beaucoup de gens du pays. Ils lui lancèrent une telle quantité de flèches, de pierres et de dards, qu'il ne fut pas possible de descendre à terre ni de leur parler. Allant ainsi de port en port, ceux de la nef entrèrent dans

une très grande rade où pouvaient tenir beaucoup de navires. Ils la trouvèrent pleine de tant de charbons et si gros que l'on ne pouvait aborder la terre, de bien loin. On vit que ces charbons provenaient de vaisseaux incendiés car il y avait beaucoup de débris de mâts, d'antennes, de beauprés, de châteaux, de bordages et de rames. On comprit qu'une grande flotte et un grand nombre de navires avaient été incendiés là.

Les gens de la nef commencèrent à faire de grandes lamentations, disant que là avaient péri Brut et les siens. Mais ils remarquèrent qu'il n'y avait point trace d'hommes morts. On ne voyait pas d'ossements humains ni de morceaux de lances, d'arbalètes, ni aucunes armes. Dans tous les autres ports, ils ne trouvèrent aucun navire. Après avoir examiné toutes les îles sans avoir pu obtenir d'autres renseignements, la nef reprit la route du Détroit et regagna la Grèce.

Quant Dorothée eut appris les nouvelles de cette expédition, elle éprouva un profond chagrin mais elle le dissimula du mieux qu'elle put. Elle fit appeler les grands personnages de toute la Grèce et leur apprit les nouvelle que la nef avait rapportées, car tous attendaient son retour. Elle leur dit: «D'après ces nouvelles, nous ne savons pas encore si Brut est mort ou vif. Mais je sais seulement que s'il est mort, il est un digne mort, car il a péri en recherchant renom et honneur. S'il est vivant, il n'y a pas autre homme au monde tel que lui. Pour cela, je veux aller à sa recherche.»

Dorothée était tellement aimée et redoutée et considérée que tous furent d'accord avec elle: il leur plaisait beaucoup d'aller à la recherche de Brut. Elle ordonna aussitôt d'armer une très grande flotte, fit préparer les nefs de Tarse et de Constantinople et réunit beaucoup de monde. Elle établit des gouverneurs dans ses états et leur commanda d'avoir pour seigneur son fils Ermélao, qui était pour lors élevé à Sébaste.

Elle réunit de grands trésors, beaucoup d'hommes d'armes, et prit la mer avec grand désir de trouver Brut. Quelques-uns de ses voisins furent avec elle, à cause de l'affection qu'ils avaient pour son mari. Quand on fut en mer, c'est une très grande flotte qui s'assembla, formée de ses navires et de ceux de ses alliés.

[60] *Comment la reine Dorothée eut bataille avec les Africains qui l'attendaient dans le Détroit, et comment elle les vainquit par art mathématique et nigromantique.*

Les peuples d'Afrique eurent connaissance de cette armée navale que la reine Dorothée réunissait pour aller à la recherche de Brut qu'ils détestaient car ils avaient subi de grands dommages dans les combats qu'il leur avait livrés. Ils méditèrent de se venger de lui. Ils armèrent une grande flotte et se postèrent au milieu du Détroit où ils attendirent Dorothée.

Quand on les aperçut, Dorothée leur envoya dire qu'ils la laissassent passer et aller en sa recherche car ce n'était pas son intention de se battre avec qui que ce fût. Les Africains répondirent qu'elle se rendît prisonnière, elle et tous ceux qui étaient là. Dorothée fit appeler les grands et leur dit qu'ils voyaient quelle était la situation où ils se trouvaient, qu'ils se conduisissent en braves et qu'ils défendissent eux et elle contre cette mauvaise gent.

Les grands décidèrent de placer la grande nef sur laquelle était Dorothée au milieu de leurs navires, eux étant autour d'elle, et qu'ils mourraient tous avant que cette nef fût prise. Ainsi fut fait. La bataille fut très vive, avec boulets, pierres, dards, flèches, car les Africains étaient beaucoup plus nombreux et bien armés et, en outre, ils combattaient très ardemment. Ils entouraient les Grecs de tous les côtés et ils les pressèrent très fortement pendant toute la journée et jusqu'à la nuit.

La nuit venue, les Africains se retirèrent car tous avaient besoin de repos mais ils entouraient toujours les Grecs de façon à les empêcher de s'en aller. Dorothée, pendant tout ce temps, était dans sa chambre avec ses dames, faisant ses opérations de nécromancie et de mathématique.

Le lendemain matin, alors que tous étaient prêts pour le combat, au moment où se levait le soleil, apparut du côté de la mer océane une flotte de nefs, les plus grandes que l'on eût jamais vues. Leurs voiles, de nombreuses couleurs, étaient très hautes. Elles étaient toutes rangées en ordre de bataille et occupaient tout le Détroit, d'une rive à l'autre. De nombreuses bannières flottaient et de nombreuses armes brillaient. C'était la plus effrayante chose du monde.

Quand ils virent cette flotte si près d'eux, tous furent épouvantés, aussi bien les Grecs que les Africains. Mais Dorothée fit

dire aux siens qu'ils prissent courage et qu'ils n'eussent pas de crainte, mais qu'ils pensassent à frapper avec force leurs ennemis. Quand ils virent une flotte si grande qu'on n'avait jamais vu la pareille, et que les Grecs se disposaient à les attaquer, les Africains crurent que c'était Brut qui arrivait. Ils prirent la fuite et les Grecs en les combattant s'emparèrent de beaucoup de leurs navires où ils firent de nombreux captifs et prirent de grandes richesses.

Quand le combat fut terminé, tous les Grecs se rassemblèrent près de la nef de Dorothée, regardèrent et virent que la grande flotte qui avait paru venir se changeait en un nuage qui s'éloignait d'eux en allant vers le ponant. Elle mit tout ce jour à se défaire, et tandis qu'elle se défaisait, tous étaient émerveillés.

Ils prirent la direction de Cadix. De là ils furent au cap Saint-Vincent, puis firent route vers la tour du Farón et entrèrent dans le grand port de la Galice. Tous les gens du pays vinrent là, et Dorothée apprit le passage de Brut. Ils lui firent de très riches cadeaux. Ils se plaignirent du grand mal que leur faisaient leurs voisins depuis que leur seigneur s'en était allé avec Brut. Ils lui demandèrent que, puisqu'ils avaient perdu leur seigneur à cause de son mari, elle les prît sous sa protection et les défendît, et que, eux, ils la recevraient pour leur dame. Dorothée accepta. Elle envoya aussitôt des lettres à tous leurs voisins, leur demandant de les laisser en paix pour l'amour d'elle. Ils y consentirent. Elle donna pour gouverneur aux Galiciens un grand seigneur qui était du lignage de ceux de Troie et qui l'accompagnait, et on fit route vers l'Anglie. On passa la mer et on entra dans le port où étaient les vaisseaux brûlés. On essaya d'abord de prendre terre. Beaucoup d'hommes du pays, mal armés, arrivaient pour s'y opposer. Lorsque les gens de la flotte virent tant de navires détruits, ils comprirent bien que c'était la flotte de Brut et ils commencèrent à faire de grandes lamentations. Mais Dorothée leur ordonna de se taire et de combattre pour aborder. Elle leur dit: « Quand un seul navire périt en mer et que périssent tous ceux qui sont à son bord, vous n'avez jamais vu qu'il n'en réchappe pas au moins une personne qui, ensuite, raconte comment les choses sont arrivées. Et encore: quand trois hommes sont assaillis sur un chemin, il est rare qu'il ne s'en sauve pas un, qui a la chance de raconter comment cela s'est passé. Dieu l'a ordonné ainsi. En outre, cette destruction a eu lieu sur terre. Il n'est pas possible que, bien qu'ils aient été vaincus, quelques-uns

d'entre eux ou même, par chance, la plupart ne soient encore en vie. »

Après que Dorothée eut dit cela, les gens se consolèrent et se mirent à espérer que tous étaient encore vivants, car ils savaient que Dorothée était dame de grand sens et très savante. Ils furent s'armer et se dirigèrent vers la terre. Mais comme il y avait beaucoup de charbons et que les vents et les vagues les avaient poussés vers la terre, le bois brûlé flottait dans le port près du rivage, recouvert par le sable apporté par les vents, et cela avait l'apparence d'une plage, en sorte que, quand les gens y mettaient le pied, ils s'enfonçaient et se noyaient dans la mer. Quand cette erreur fut connue, ils en avisèrent Dorothée. Elle donna ordre de fabriquer des radeaux munis de rames avec lesquels ils nettoyèrent le port des charbons. Des chaloupes les enlevèrent. Beaucoup de jours s'écoulèrent avant qu'ils n'atteignissent la terre ferme. De surcroît ceux du pays leur infligeaient de grands dommages.

Quand ils eurent fait place nette, ils abordèrent avec leurs navires et disposèrent leurs échelles. Ils eurent là un grand combat avec les Saxons[84]. À la fin, ayant pris terre, ils en tuèrent beaucoup. Ils firent aussi des prisonniers de qui ils apprirent que Brut et son monde étaient vivants et en bonne santé, que Brut était à l'intérieur de l'île, peuplant des villages et bâtissant de grandes forteresses. Dorothée apprit également que les Saxons avaient occupé tous les cols autour de la région où se trouvait Brut, qu'ils l'avaient reconnu pour leur seigneur mais qu'ensuite il avait ordonné de les mettre tous à mort, sans qu'ils sachent pourquoi. C'est pour cette raison qu'ils s'étaient soulevés et s'étaient emparés des cols. Ils craignaient d'être mis à mort, car Brut avait déjà fait périr beaucoup d'entre eux.

Voyant qu'elle ne pourrait pas franchir les cols sans grand dommage pour ses gens, Dorothée fit amener devant elle quelques-uns des prisonniers. Elle leur dit d'aller trouver leurs capitaines et de les engager à venir parler avec elle en toute sûreté. Elle leur fit donner des vêtements de qualité et les fit relâcher. Ils s'en allèrent.

Deux hommes honorables se présentèrent devant Dorothée. Ils lui racontèrent tout ce qu'avait fait Brut: comment il était

[84] Les Jayans sont devenus des Saxons et, un peu plus bas, des Anglais.

venu dans ce pays et ce qui leur était advenu du fait des siens. Ils lui indiquèrent où il se trouvait maintenant. Si elle voulait y aller et passer en sûreté avec son monde, ils lui en donneraient les moyens, mais à condition qu'elle leur fît le serment d'obtenir pour eux le pardon de Brut et qu'il cessât de les mettre à mort. Dans ce cas, ils voulaient bien la servir et être siens.

Dorothée leur dit qu'elle le ferait de grand cœur. Elle leur fit donner de riches vêtements et ils s'en furent. Ils lui apportèrent de grands cadeaux en bétail, pain, fruits et beaucoup de volailles. Dorothée fit alors ranger son armée et débarquer tous les chevaux. Elle avait avec elle de grands princes. Les batailles furent disposées en tenant compte de la nature du pays et des endroits dangereux par où on devait passer. Bien que l'on eût la parole des Anglais, on n'avait pas entièrement confiance en eux.

Dorothée allait très magnifiquement sur le char doré dans lequel elle avait accoutumé de voyager, entourée de tous ses princes et grands seigneurs. Les Anglais marchaient devant, aplanissant les chemins par lesquels passait l'armée et, dans chaque village où l'on arrivait, c'étaient de grands cadeaux en vivres.

Faisant ainsi route par journées, on arriva au col par où il fallait passer. Quand Dorothée vit qu'ils étaient dans une position dominante et dans un lieu tel que les Anglais ne pourraient plus leur nuire même s'ils l'eussent voulu, elle ordonna de dresser les tentes et fit camper son armée. Elle fit bâtir là deux fortes tours, l'une d'un côté du col, l'autre du côté opposé, de sorte que l'on ne pouvait passer qu'entre elles deux.

Dorothée avait emmené de très bons maîtres artisans capables de travailler la pierre, ainsi que les meilleurs ingénieurs que l'on pouvait trouver. Elle ne partit pas de là avant que les tours fussent terminées. C'était un endroit où il y avait de l'eau en abondance, du bois, et d'excellents pâturages. Quand les tours furent terminées, elle ordonna d'y placer des hommes courageux et de les approvisionner en armes et en vivres. Puis elle fit mettre son armée en marche et on descendit dans la plaine. Elle envoya alors des messagers à Brut pour lui faire savoir qu'elle arrivait.

[61] *Comment Brut reçut en grand triomphe la reine Dorothée.*

Quand Brut apprit que Dorothée arrivait, il en fut très émerveillé et montra une très grande joie. Il posa beaucoup de questions sur sa venue, car il comprit bien qu'elle n'avait pu parvenir

jusque là sans grands périls et travaux. Quand il eut appris par ordre toutes les choses qui lui étaient advenues, tant pour conserver son royaume que lors de son départ, et ce qui s'était passé sur mer, il loua beaucoup sa grande noblesse et sa science, et dit: «Il n'y a pas aujourd'hui son égal dans le monde, dame ou chevalier, pour toutes les vertus qui peuvent être en une personne.»

Brut convoqua aussitôt tous les grands qui étaient par les villes et les châteaux. Il ordonna qu'ils vinssent tous en équipage de cour. Dès qu'ils furent réunis autour de lui, il fit aplanir, border de grands arbres verts et joncher d'herbe le chemin par où devait arriver Dorothée. Il ordonna ensuite d'y conduire beaucoup de bêtes sauvages, enchaînées et attachées, lions, ours, sangliers, tigres et autres animaux féroces, et de disposer de nombreux jeux dans la campagne qu'elle devait traverser ainsi que plusieurs autres choses et beaucoup d'instruments.

Brut s'avançait, monté sur un palefroi dont les harnachements étaient ornés d'or et de pierres précieuses, sous un dais de drap d'or que portaient six chevaliers, tous très grands seigneurs, chacun tenant un des bâtons qui le soutenaient, et accompagné d'une très nombreuse chevalerie. Quand ils arrivèrent près du char de Dorothée, celle-ci, ses dames et damoiselles, les seigneurs qui étaient avec elle en descendirent. Brut descendit de son palefroi. Dorothée et tous les siens s'agenouillèrent devant lui. Il fut à Dorothée, la releva et lui donna le baiser de paix. Il monta sur le char avec elle, l'assit sur son trône et remonta sur son palefroi. Il ordonna à ses chevaliers de placer le dais qu'ils portaient au-dessus de la tête de Dorothée. Ainsi firent-ils jusqu'à ce que l'on arrivât à la ville où Brut séjournait dans cette province. On y fit une grande fête qui dura trente jours. Là, Dorothée fit apporter devant Brut un très grand présent, tel qu'on n'en avait jamais vu, d'étoffes, de joyaux d'or et d'argent, de pierres précieuses, de blé, de beaucoup de vin, qui était la chose qui manquait le plus dans ce pays, et aussi de nombreux chevaux.

Pendant cette grande fête Dorothée demanda grâce à Brut pour les Anglais, qu'il leur pardonnât et ordonnât à ses gens de ne les point tuer et de ne leur faire aucun mal. Brut le lui octroya, à conditions qu'ils renonçassent à vivre en Anglie et allassent habiter les petites îles. Ainsi fut fait, car Dorothée les fit passer sur ses vaisseaux dans ces îles qui dépendent de l'Anglie, avec leurs gens, leurs enfants et leurs biens.

Brut passa en Irlande, en Frise et en Écosse. Bien que ces pays fussent déjà peuplés, il y bâtit de grandes villes et des forteresses. Il y établit des rois qu'il prit parmi les grands de sa nation. Il leur donna des lois pour se gouverner et retourna en Anglie. Dorothée et lui allèrent au grand port où était la flotte et Brut fonda là une très grande cité appelée aujourd'hui Londres et l'embellit beaucoup. Il institua dans le royaume des ducs, des princes et des comtes de province. Le chevalier dont je vous ai dit qu'il était venu avec lui de Galice, il le fit prince d'une grande province à qui il donna le nom de Les Galias (que l'on appelle aujourd'hui Galice), et c'est celle qui a nom pays de Galles en Anglie.

Ainsi Brut et Dorothée vécurent un temps en Anglie, et ils eurent des enfants. Ensuite, attirés par la grande renommée de Brut, beaucoup de gens de tous les royaumes vinrent demeurer en Anglie, d'autres arrivèrent avec des marchandises, de sorte que ce pays fut désormais très riche et bien fourni. Brut faisait construire beaucoup de navires. Certains dirent, dans ce temps, que les navires dont je vous ai dit qu'ils avaient brûlé dans le port, c'est Brut qui les avait fait incendier secrètement, ou qu'il avait abandonné les ports de mer pour permettre aux Anglais de le faire, qu'il s'était établi au centre du royaume car il avait compris que la plupart des siens voulaient l'abandonner parce qu'il n'y avait pas de vin dans ce pays et qu'ils avaient été élevés dans des contrées où il abondait.

Quand Brut eut peuplé la grande cité de Londres, il fit appeler les rois des autres îles et tous les grands seigneurs. Il leur dit que sa volonté était de passer en France et de là en Italie. Il leur laissa pour roi un de ses fils et ordonna que tous lui obéissent comme à leur seigneur et comme à lui-même. Il fit cela à la demande de Dorothée. Pour ne pas renoncer au chemin qu'elle avait fait[85], il décida avec elle qu'elle retournerait en Grèce.

Dès que ses *cortes* furent terminées[86], Dorothée prit la mer, bien accompagnée de grands personnages, et elle retourna en

[85] Le texte porte : « E por no abandonar el camino que ella avía fecho, puso con ella de tornar en Grecia. » On pourrait entendre : « il décida avec elle de retourner en Grèce », mais la suite montre que Brut est parti pour la France et l'Italie et non pas pour la Grèce. Il semble donc qu'il faille traduire : « il décida avec elle qu'elle retournerait en Grèce. » Mais la phrase est peu compréhensible : on ne voit pas comment retourner en Grèce signifierait, pour Dorothée, ne pas abandonner le chemin qu'elle avait fait.

[86] Games assimile aux *cortes* l'assemblée réunie par Brut.

Grèce. Comme l'Anglie était désormais peuplée de ses gens appelés Brutons d'après son propre nom, Brut l'appela Brutania, mais avec le temps, ce nom s'est corrompu, et on appelle aujourd'hui Bretagne ce pays.

Brut passa en France puis s'en fut en Italie comme il en avait convenu avec Dorothée. L'auteur dit ici : « S'il est vrai que les femmes sont maîtresses du cœur des hommes, cela vient ou de la nature ou de la faiblesse de l'homme qui se laisse subjuguer. Quoi qu'il en soit, l'homme n'est pas exempt de faute. Ainsi Brut avait su se garder au commencement, mais à la fin, il se laissa vaincre par Dorothée bien que cela ne l'ait en rien diminué. Mais celui que tant de gens ne purent jamais vaincre, une seule femme le vainquit. »

Jusqu'ici je vous ai conté d'où vient que les Anglais sont différents dans leur façon d'être des autres nations et en désaccord avec elles, ce qui provient de ces Jayans dont ils descendent. Je vais vous conter maintenant à quelle occasion commença la guerre, qui dure encore, entre la France et l'Angleterre, bien qu'il y ait eu auparavant d'autres guerre entre ces deux pays quand le roi Arthur tua Frole[87], roi de France, qui tenait ce royaume pour les empereurs de Rome.

[62] *Comment commença anciennement la guerre entre la France et l'Angleterre au sujet du duché de Guyenne.*

On dit que le duché de Guyenne relevant anciennement de la France, il arriva qu'un de ses ducs fut marié à la fille du roi de France. Cette dame était si belle, si gracieuse et si noble qu'en France il n'y en avait pas une autre comme elle. Le duc l'aimait grandement. Il advint que la duchesse mourut laissant une fille qui lui ressemblait beaucoup et était aussi belle que sa mère. Le duc, quand il vit morte sa femme qu'il aimait, mena pour elle grand deuil et fit des lamentations telles qu'il ne pouvait pas y en avoir de plus grandes. Il était enfermé dans une chambre, sur le point de devenir fou de chagrin.

Sa fille était une très noble damoiselle. Dissimulant sa tristesse autant qu'elle pouvait, elle réconfortait le duc son père pour qu'il ne mourût pas de chagrin. Le duc de son côté, pour consoler sa

[87] Frole est un personnage des légendes arthuriennes.

fille, car il n'avait que celle-là, se rendait souvent au palais où elle demeurait. Il s'asseyait auprès d'elle sur l'estrade. Pleurant avec elle, l'embrassant maintes fois et, observant combien elle ressemblait à la duchesse sa mère, il lui disait: « Fille, n'était que lorsque je vous vois il me semble voir votre mère et que vous m'ôtez une grande partie de ma tristesse, je serais déjà mort à cause de la grande douleur que je ressens. »

Telle était l'accoutumance que le duc avait avec sa fille qu'il en vint à s'énamourer d'elle d'un autre amour car il ne l'aimait plus seulement comme sa fille. Il lui dit un jour: « Fille, on me propose divers mariages en hauts lieux et dignes de mon état, mais je ne me marierai qu'avec une femme qui ressemblerait à votre mère, car si j'épousais une femme qui n'eût les mêmes traits qu'elle, mon cœur ne pourrait pas le supporter. Si vous voulez que je vive, soyez celle que je dois avoir pour femme et je vous aurai en place de votre mère. D'aventure, vous pourriez vous marier à un homme qui ne vous aimerait pas autant que moi, et vous n'auriez pas un si grand état. »

La damoiselle répondit: « Père, ne plaise à Dieu telle chose, et que par moi commence à s'établir une loi comme on n'en a jamais édicté de semblable. Puissé-je plutôt ne pas être née! Père, vous m'avez engendrée, et de vous je suis née. Détruisez-moi, tuez-moi plutôt que cela ne soit. Ma mort, je vous la pardonne, mais ce péché, que Dieu n'ait jamais à vous en demander compte. » Pleurant très fortement, car il lui avait déjà tenu ce discours d'autres fois, elle dit: « Ah! mère de Dieu, secourez-moi. » Et le duc dit: « Fille, force vous est de faire ce que je vous dis car il ne peut en être autrement. » Il l'embrassa, puis lui prit les mains et les baisa.

Le duc s'en alla et elle demeura. Pleurant et regardant ses mains, elle dit: « Mains que baisa mon père, que mal il vous advienne. » Priant Dieu de la retirer de ce monde ou de la délivrer, la damoiselle, cette nuit là, appela un de ses serviteurs en qui elle avait confiance. Elle lui raconta tout ce qui venait de se passer et comment son père lui avait baisé les mains. Pour ne pas laisser s'accomplir un aussi grand péché, elle lui dit: « Je veux que tu coupes mes mains et que tu me ligature les bras afin que je ne meure pas. » Le serviteur se refusa à faire une telle chose, mais elle lui dit: « Ou bien tu me les couperas, ou bien je me tuerai avec ce couteau. Même sans mains, je pourrai vivre, autrement tu ne me verras jamais plus, ni toi ni aucun autre. » La

damoiselle prit un bassin d'argent et un couteau qu'elle tenait déjà prêt et bien aiguisé. Elle posa les mains sur le bassin et dit: «Coupe sans crainte.» Le serviteur lui trancha les mains. Il les mit dans le bassin avec le couteau et le sang, et lui ligatura les bras. Il couvrit le bassin d'un drap, le mit de côté et s'en fut.

Le lendemain le duc vint voir sa fille. Il s'assit près d'elle sur l'estrade. En la regardant, il vit que son visage était très altéré, comme il ne l'avait jamais vue auparavant. Il voulut lui prendre les mains ainsi qu'il avait accoutumé de le faire. Elle leva ses bras qui étaient ligaturés. Quand il vit qu'elle n'avait pas de mains, il fut très étonné et dit: «Qu'est-ce que cela, ma fille?» Elle répondit: «Seigneur père, ce n'est pas raison que vous, qui m'avez engendrée, vous baisiez mes mains, mais les mains qu'a baisées un père, voilà ce qu'elles méritent.» Alors le duc, très courroucé contre sa fille, fit appeler les membres de son conseil et leur raconta la chose. Il leur dit que puisque sa fille n'avait pas eu pitié de lui, on ne devait pas avoir compassion d'elle. Il voulait qu'elle mourût mais il leur demandait de le conseiller sur la sorte de mort qui devait lui être infligée. Les conseillers lui dirent: «Il n'est pas conforme au droit qu'elle meure. Le droit ordonne qu'une femme de lignage royal qui a commis une faute ne soit pas mise à mort, mais qu'on la place sur un navire, seule et sans compagnie; qu'on lui donne tout son trousseau et tout ce qui lui appartient, et les choses dont elle pourra avoir besoin pour sa nourriture; que l'on conduise le navire en mer si loin qu'on ne voie plus la terre; que l'on hisse les voiles et qu'on la laisse seule sur la mer.»

Ainsi fut fait. On appareilla une nef et on mit la damoiselle dedans avec tout ce qui lui appartenait et le bassin contenant les mains et le sang. Des hommes montèrent sur d'autres navires pour conduire la nef. Quand ils eurent perdu la terre de vue, ils la laissèrent seule sur la mer et retournèrent à terre.

Tout ce jour et toute la nuit, la damoiselle ne faisait que pleurer et invoquer Dieu et sainte Marie pour qu'ils la secourussent et la conduisissent à bon port, ou bien eussent merci de son âme. À cause de sa grande faiblesse et du manque de sang, elle s'endormit à l'approche du jour. Comme il n'y avait personne pour la gouverner, les vents et les vagues poussaient la nef de façon désordonnée tantôt d'un côté tantôt de l'autre, sans suivre de route certaine. Tandis qu'elle dormait ainsi, la Vierge sainte Marie lui apparut en songe et lui dit: «Fille, que veux-tu? Consi-

dère que je suis la mère de Dieu, qui secourt les affligés et les désolés dans le temps de la plus grande détresse. Je suis celle que tu as appelée si instamment.» La damoiselle dit: «Ma dame, si tu es la mère de Dieu, je te demande d'avoir les mains comme je les avais et de m'enlever ces douleurs, de me délivrer du grand péril où je me trouve et de me conduire à bon port.» La Vierge lui dit: «Fille, depuis le premier jour où tu m'as invoquée, j'étais avec toi pour te délivrer du péché. Mais comme Dieu connaît le cœur de chacun, parfois il abandonne ses amis et consent qu'ils souffrent, et tombent dans quelques maux pour que leur patience et leur force d'âme soient mises à l'épreuve et pour que leur gloire et leur récompense soient plus grandes. Pour que tu croies bien que je suis la vierge sainte Marie, regarde tes mains, elles sont comme tu les avais. Tu seras bientôt à bon port, et tu seras consolée et très honorée.»

Avec la grande joie qu'elle éprouva de ses mains retrouvées, et sentant que toute la douleur l'avait quittée, elle s'éveilla très allègre et ne vit plus rien de la vision qui lui était apparue. Elle se trouva guérie et rendit grâces à Dieu. Il commença à s'élever un vent très doux du côté de la France et la nef se mit à suivre une route aussi droite que si quelqu'un l'avait gouvernée. Peu d'heures après, l'Angleterre, qu'elle ne connaissait pas, apparut. Cinglant dans cette direction, vers le soir, une flotte se montra. C'était un frère du roi d'Angleterre qui venait d'Irlande. Dès qu'on vit la nef, on porta vers elle, dans l'étonnement de cette aventure. La damoiselle leur apprit qui elle était, leur conta tout ce qui lui était arrivé et le miracle qui avait eu lieu. Tous eurent grand pitié d'elle.

Ce seigneur regarda cela comme une heureuse aventure et conduisit très honorablement la damoiselle en Angleterre où il l'épousa. Ensuite, au bout d'un certain temps, le duc de Guyenne mourut sans avoir d'autre héritier. Le seigneur vint en Guyenne avec sa femme pour réclamer le duché. Les Français ne voulurent pas le lui donner. Bien au contraire, ils le chassèrent du pays de Guyenne car ils avaient toujours été ses ennemis.

Le duc son père, bien qu'il eût appris le miracle, jamais plus ne put aimer sa fille parce qu'elle avait épousé son ennemi. À sa mort, il donna son duché au roi de France. Ce fut le commencement de la guerre qui se poursuit encore aujourd'hui quoique depuis se soient produites d'autres causes qui ont fait

oublier les premières. Cela arrive partout pendant que durent les hostilités[88].

[63] *Comment les Anglais sous couleur de justice tuèrent leur roi, Richard.*

Le roi Richard d'Angleterre épousa la fille du roi Charles de France. Dans les accords de mariage, il fut établi que le roi d'Angleterre renoncerait aux titres qu'il avait en France, tant sur la Normandie que sur la Guyenne. Les deux souverains conclurent une pais perpétuelle[89].

Quand les Anglais connurent les articles de ce traité, la plupart d'entre eux en furent très mécontents car ils ne voulaient de paix avec aucune nation. La paix, en effet, ne leur convient pas : ils sont si nombreux qu'ils ne peuvent tenir tous dans leur pays et beaucoup ne peuvent subvenir à leurs besoins en temps de paix. Si leur roi, parfois, fait la paix avec d'autres pays, ce qui l'oblige à donner des saufs-conduits à des navires de commerce, ils la respectent rarement. Ils n'ont d'affection pour aucune nation. S'il arrive que quelque vaillant chevalier passe chez eux, comme le font souvent certains chevaliers et gentilshommes qui vont dans diverses parties du monde, d'un cœur courageux, à la recherche de tournois ou de joutes, ou par curiosité, ou bien vient en ambassade, les Anglais tâchent de trouver le moyen de le déshonorer et de le plonger dans la honte. Aussi, comme je l'ai dit, ils sont très différents de tous les autres peuples.

[64] *Comment les Anglais deshonorèrent et tuèrent leur bon roi Richard.*

Quand les Anglais virent que le roi Richard avait fait une paix perpétuelle avec la France, ils cherchèrent comment le tuer et l'accusèrent de nombreux méfaits dont il n'était pas coupable. Ils l'appréhendèrent et alléguèrent contre lui qu'il avait violé leurs lois et privilèges et les avait privés de leurs libertés. Ils le mirent dans un palais, assis sur son trône, la couronne d'or sur la tête, le

[88] La légende de la fille aux mains coupées a inspiré plusieurs œuvres de la littérature médiévale. Le *Victorial* est la seule où le père est duc de Guyenne.

[89] En 1396, Richard II avait épousé Isabelle, fille de Charles VI. Il n'y eut pas de paix perpétuelle conclue, à cette occasion, entre la France et l'Angleterre. Les trêves de Leulinghen furent simplement prorogées pour une durée de vingt-sept ans.

sceptre dans une main, la masse et l'épée dans l'autre. Ils l'accusèrent et dirent: « À cause de telles choses qu'il a faites, il doit perdre la couronne », et ils la lui ôtèrent de la tête, « pour celle-ci, il doit perdre le sceptre ; pour celle-là, la masse, et pour cette autre l'épée ; pour une autre encore le trône. »

Ils le dépouillèrent ainsi de tout. Puis ils le menèrent en un lieu d'où jamais on ne le vit plus reparaître, mort ou vif. Ils proclamèrent roi à sa place le comte de Derby, fils du duc de Lancastre, frère de la reine de Castille appelée doña Catalina. Ils rompirent la paix et commencèrent la guerre[90].

[65] *Comment Pero Niño remonta avec ses galères le fleuve de Gironde jusqu'à Bordeaux.*

Le roi don Enrique envoya à cette guerre Pero Niño, capitaine de trois galères, et Martin Ruyz de Mendaño avec quarante nefs, en aide à la France, comme il a été dit plus haut. Pero Niño était à La Rochelle où il attendait les nefs de Castille pour passer en Angleterre. Il résolut, avec quelques chevaliers de France qui étaient là, de remonter le fleuve de Gironde, qui n'était pas éloigné, et d'arriver devant la ville de Bordeaux pour essayer de prendre quelques navires anglais.

Le capitaine partit de La Rochelle avec ses galères. On franchit les Aynes[91], on entra dans la Gironde et on alla à Royan et à Talmont, deux villes de France situées sur la rive du fleuve, du côté de La Rochelle, et qui sont toujours sur le pied de guerre. Le capitaine y fut bien reçu par les chevaliers qui s'y trouvaient en garnison. Quelques-uns montèrent avec lui à bord des galères. Deux chaloupes très légères qui portaient des arbalétriers et des archers français l'accompagnèrent.

Pour n'être pas être aperçues des Anglais, les galères partirent de Talmont au second quart de nuit, ramant tout le temps avec le flot. À l'aube Bordeaux apparut. Comme il n'y avait aucun

[90] Richard II fut contraint d'abdiquer par son cousin Henri, comte de Derby puis duc de Lancastre, en 1399. Il mourut peu après, sans doute assassiné. Le père d'Henri, Jean de Gand, duc de Lancastre avait épousé en seconde noces Constance, fille de Pierre le Cruel et prétendant au trône de Castille. De ce mariage était née Catalina, demi-sœur du comte de Derby, qui épousa Henri III de Castille. Contrairement à ce qu'affirme Games, il n'y eut pas reprise, du moins officielle, des hostilités entre la France et l'Angleterre après le renversement de Richard II.

[91] Les Aynes : les Anes, banc de sable à l'entrée de la Gironde.

danger, nos hommes descendirent à terre. Ils pillèrent beaucoup de maisons situées au bord du fleuve, firent des prisonniers et ramenèrent beaucoup de bétail, vaches et brebis, jusqu'à la rive et en gardèrent ce dont ils avaient besoin. Puis ils remontèrent dans les galères et arrivèrent à proximité de la ville.

Il y avait là de nombreuses nefs et d'autres navires. Quand ceux-ci virent les galères, ils mirent toutes voiles dehors, croyant qu'elles dépasseraient la ville en remontant le fleuve. Mais ce n'était pas chose à faire car les rives allaient en se rapprochant, et les flèches et les dards, tirés des deux bords, atteignaient les galères. En outre, les nefs auraient pu prendre celles-ci sous le vent en remontant le fleuve avec vent et marée, de sorte qu'elles n'auraient pu rebrousser chemin quand elles l'eussent voulu. Certains on dit que si les galères ne s'étaient pas attardées à piller et avaient été droit sur les nefs, celles-ci auraient été toutes prises car elles n'avaient pas aperçu les galères ni n'avaient eu connaissance de leur venue. Une fois aperçues, il n'y avait plus rien à faire.

Pouvoir deviner ce que les autres font, c'est une science que ne possèdent pas les humains, mais la diligence et la bonne ordonnance peuvent y suppléer, et la chance qui est à qui Dieu veut la donner, parce que l'homme ne sait pas ce que les autres font. Comme dit un exemple: «Fiez-vous aux choses certaines et laissez de côté la vaine confiance.»

D'entre les nefs sortirent plus de cent barques et canots montés par des hommes d'armes. Ils lançaient sur les galères tant de flèches et de boulets que les combattre et se défendre n'était pas mince affaire pour ceux des galères. Il y avait du côté de la ville et tout près d'elle de beaux palais. Le capitaine envoya du monde pour les incendier. Beaucoup d'hommes à pied et à cheval sortirent alors en armes de la ville pour les défendre mais ils ne purent arriver assez tôt pour empêcher qu'ils ne fussent tous incendiés. Les galères gagnèrent l'autre partie de la rive et le capitaine ordonna de mettre le feu à toutes les maisons et à toutes les meules dont il y avait beaucoup dans ce pays, et de piller et de tuer tout ce que l'on trouverait. Ainsi, en peu de temps, plus de cent cinquante maisons furent incendiées.

Le capitaine aurait voulu rester quelques jours dans le fleuve de Gironde pour faire plus de dégâts en pays anglais mais il avait nouvelle de la flotte d'Angleterre qui devait arriver alors, et l'on décida de sortir du fleuve et de quitter ces parages. Au soir, les

galères retournèrent à Talmont ; on rama toute la nuit. Un vent très fort se leva. Il venait du côté des Aynes et prenait les galères par la proue. La flotte d'Angleterre devait venir avec lui. À l'aube, alors que les galères allaient doubler les Aynes, la mer se mit à monter avec la marée, de sorte qu'elles avaient à naviguer contre vent et marée. En outre le vent était devenu très fort et faisait enfler les vagues.

On s'acharnait à essayer de gagner la haute mer. L'embouchure du fleuve est si large à cet endroit qu'il y a au moins une lieue d'une rive à l'autre. On lutta bien deux heures contre la tourmente sans avancer beaucoup. Une galère s'était mise en travers mais Dieu voulut la sortir du danger et ce fut un grand miracle que de pouvoir la ramener tant la tourmente l'emportait. Si la flotte d'Angleterre était arrivée alors, les galères auraient été bien aventurées. Mais, grâce à Dieu, elles doublèrent les Aynes, entrèrent en mer et regagnèrent La Rochelle. Tous ceux qui s'entendaient en pareille affaire étaient fort émerveillés de la grande hardiesse et du courage que le capitaine avait montrés en pénétrant en tel lieu où jamais n'entrèrent d'autres galères et en portant la flamme dans la partie la mieux gardée et la plus peuplée de toute la Gascogne.

Alors que Pero Niño était à La Rochelle, arriva un chevalier français avec deux galères. Il s'appelait messire Charles de Savoisy. C'était un noble chevalier, officier de la maison du roi de France. Pour une de ces choses qui peuvent advenir aux chevaliers de grand état, il avait été banni de la cour pour deux ans[92]. Il était brave, entreprenant, courtois, bien équipé et riche. Quelques-uns disent qu'il était amoureux d'une grande dame, et bien le paraissait-il et le donnaient à entendre ses devises. Il était allé à Marseille ou il avait fait construire deux très bonnes galères à ses frais. Il les arma largement de gentilshommes et d'arbalétriers triés sur le volet. Elles étaient les mieux armées et les plus belles qu'on eût jamais vues de notre temps. Je crois bien que leurs pennons valaient autant que les fournitures d'une galère ordinaire.

[92] Charles de Savoisy, seigneur de Seignelay, avait été élevé près de Charles VI, dont il fut le premier chambellan. Il avait été banni de la cour à la suite d'une querelle avec l'Université de Paris.

Messire Charles avait déjà eu des nouvelles de Pero Niño qui, de son côté avait entendu parler de messire Charles. Ils se rencontrèrent tous les deux et chacun eut grand plaisir de la compagnie de l'autre. La fortune avait bien arrangé les choses en donnant à chacun telle compagnie, car des choses dont l'un tirait gloire, on trouvait grande partie chez l'autre. Tous les deux décidèrent de naviguer de conserve et en compagnie, et de participer ensemble à cette guerre. Ils résolurent aussi de passer sans tarder en Angleterre et de gagner Ouessant. Mais messire Charles et ses marins dirent qu'il y aurait grand danger à se diriger sur le cap d'Ouessant: on pourrait rencontrer en haute mer la flotte d'Angleterre, et le temps pourrait devenir si mauvais que l'on se verrait en grand péril de ce fait. Si cela plaisait au capitaine, il serait bien de longer la côte de Bretagne et ensuite la traversée serait plus courte. Cela convint au capitaine, d'autant plus qu'il avait appris que les nefs de Castille étaient déjà sur la côte de Bretagne.

Messire Charles était si courtois chevalier qu'il lui plut toujours de reconnaître Pero Niño pour capitaine. Il lui dit de faire allumer un fanal sur sa galère, suivant la coutume des capitaines de mer, et qu'il le suivrait, de même que ses autres galères.

[66] *Comment les galères furent à Saint-Malo, et comment Pero Niño et Martin Ruyz de Mendaño ne purent s'entendre pour passer en Angleterre.*

Ils partirent de La Rochelle, passèrent les Sables d'Olonne et la Loire, puis la ville de Guérande, entre la Bretagne et les îles. Il y a là l'île de Ré et Belle-Île. Les habitants de cette dernière ne portent pas d'armes et ne se défendent pas même si on leur fait du mal car le pape les a pris sous sa sauvegarde et excommunie quiconque chercherait à leur nuire. Il y a là une île habitée dans laquelle les femmes ne peuvent pas accoucher. Au moment de la délivrance, on conduit la parturiente en terre ferme pour qu'elle y accouche, ou bien on la mène en mer dans un bateau, et après qu'elle a accouché on la ramène dans l'île.

Naviguant ainsi par les ports de Bretagne, ils doublèrent la pointe Saint-Mathieu et entrèrent dans le raz qui est long de vingt lieues. Ce raz est très dangereux[93]. Il semble que la mer y

[93] Le raz: le passage du Four, entre l'Atlantique et la Manche.

bout à gros bouillons comme l'eau d'une chaudière placée sur le feu, non pas qu'elle soit chaude mais parce que la mer n'y est que tourbillons. Si le vent est fort, c'est un passage très dangereux. Si le navire se met en travers, il est coulé à l'instant.

Là on n'a besoin ni de voiles ni d'avirons, mais seulement de gouvernails latéraux tant est fort le courant. Il entraîne le navire avec tant de violence que, si Dieu le garde du naufrage, ces vingt lieues se font en trois ou quatre heures. Une fois le raz passé, les marins rendent grâce à Dieu qui les a sauvés. Là commence le canal de Flandre[94] qui se prolonge jusqu'à la Tour de La Mire, en Flandre.

Après avoir passé le raz, les galères arrivèrent dans un port de Bretagne et y passèrent la nuit. Elles partirent le lendemain et passèrent par le raz de Blanchart[95] qui n'est pas aussi long que celui de Saint-Mathieu. Le jour suivant, elles passèrent un autre raz, dit de Saint-Malo. Naviguant ainsi tous les jours, elles arrivèrent au port de Brest, qui est une ville de Bretagne[96]. Elles y trouvèrent la flotte de Castille dont Martin Ruyz de Mendaño était le capitaine. Pero Niño et messire Charles parlèrent au capitaine des nefs de leur projet de passer en Angleterre. Ils ne purent se mettre d'accord car, ainsi qu'il apparut par la suite, le capitaine et sa compagnie avaient pour seul dessein de faire profit avec les marchands qu'ils avaient amenés.

L'auteur dit ici qu'il en va ainsi presque toutes les fois où le roi arme une flotte. Dès que les capitaines sont hors de vue du roi, leur seul souci est de faire du profit. S'ils vont à l'aide d'un autre royaume, ils reçoivent paie des deux côtés. Ils se mettent en tel lieu où les ennemis ne peuvent les voir et ils pillent la terre des amis en disant qu'ils n'ont pas de quoi manger. S'ils rencontrent des navires marchands de Castille, ils prennent ce qu'ils transportent en prétendant qu'il n'est pas bien que leurs gens meurent de faim et ils leur disent de réclamer auprès du roi qui les fera dédommager. Le pauvre marchand s'en va dépouillé non par les ennemis mais par ses amis. Ainsi ils ne font aucun bien.

[94] La Manche.

[95] Entre le cap de La Hague et l'île anglo-normande d'Aurigny.

[96] Les galères de Pero Niño et de Charles de Savoisy ont fait route directement de La Rochelle au cap de la Hague. Dans ces conditions, l'escale à Brest ne s'explique que si elles ont fait demi-tour après être arrivées là. Il est possible aussi que Brest ait été mis par erreur à la place de Saint-Malo.

Ils pillent les royaumes et s'en retournent. Ils abandonnent leurs morts et les mécontents. Eux sont riches tandis que le royaume est surchargé d'impôts et décrié. Cela arrive au roi parce qu'il ne donne pas le commandement à des hommes dont il sait qu'ils n'ont pas le désir d'amasser de grandes richesses mais d'acquérir honneur et bon renom pour leur roi et pour eux. C'est au souverain d'enrichir celui qui le sert sans fraude. Voilà de bonne richesse gagnée justement et sans reproche.

[67] *Comment Pero Niño et messire Charles partirent de Saint-Malo-en-l'île pour passer en Angleterre et de la très grande tourmente qu'ils essuyèrent en mer.*

Lorsque Pero Niño et messire Charles virent que le capitaine des nefs ne voulait pas les aider à faire la guerre, ils décidèrent de traverser la mer et de passer en Angleterre. Cette nuit là les marins mirent en état tout ce qui était nécessaire pour naviguer. Ils scrutèrent le ciel et virent que son aspect était bon: le soleil se coucha clair, la lune, nouvelle de cinq jours, avait une de ses cornes tournée vers la mer.

Les galères sortirent du port au premier quart de la nuit avec le jusant en ramant pendant toute sa durée pour gagner la haute mer. Le fanal était allumé sur la galère du capitaine. On se laissa porter par le vent jusqu'au quart de l'aube afin que l'équipage se reposât. On fit route au nord-nord-ouest, le vent de ponant par la joue des galères. On hissa les voiles et on eut bon temps.

Le jour venu, le vent se calma. On borda les avirons et on rama pendant toute la journée. Le vent fraîchit alors et devint contraire, donnant à mi-proue. On hissa les artimons et on mit en place les gouvernails. Les apparences du temps étaient mauvaises. Le timonier regardait de tous les côtés, le visage blême, soupirant, consultant la boussole et la carte marine. Il parlait tout doucement avec les marins qui s'étaient mis à l'aise. Le capitaine les considérait et voyait dans tout cela des signes annonciateurs de tourmente. Il appela les marins en conseil et leur demanda ce que signifiaient ces changements. Le timonier lui dit: «Seigneur, laissez-nous faire ce que nous avons à faire. Il ne vous servirait à rien de l'apprendre.» Le capitaine, néanmoins, dit qu'il voulait savoir. Ils lui répondirent qu'une grande tempête se préparait: «La lune est nouvelle et déjà affermie, passé son premier quartier. Le vent est à l'ouest-sud-ouest et donne à mi-proue de sorte que

nous ne pouvons aller en Angleterre de ce voyage. Si nous revenons en France, nous tombons en travers du raz. Si nous faisons route à l'ouest, nous ne pouvons pas rejoindre un port. Si le vent forcit, il faudra que nous retournions en Espagne. La route est longue et dangereuse, outre que nous pouvons rencontrer la flotte d'Angleterre en chemin. Il y a péril partout. Il faut donc prendre nos dispositions à temps. »

Le capitaine ordonna d'envoyer des signaux à messire Charles et aux patrons des autre galères pour qu'ils vinssent à conseil. On leur demanda ce qu'il leur paraissait de ce temps et de ces pronostics. On décida de continuer à naviguer en suivant la route que l'on avait prise et de tout faire pour aborder en Angleterre et, lorsque cela deviendrait impossible, de virer de bord et de suivre tous le fanal tant qu'ils le pourraient.

Cette décision prise, le vent fraîchit si fortement et si sauvagement et souleva tellement la mer que les lames embarquaient par la proue, déferlaient jusqu'au milieu des galères et les faisaient tourner par force. Ces lames étaient hautes comme des montagnes, la mer se creusait. Les galères se dispersèrent, chacune de son côté. Il n'en restait pas deux ensemble. En peu de temps elles furent toutes éparpillées et se perdirent de vue, aucune n'en voyant une autre. Elles ne se rejoignirent pas avant plusieurs jours. La galère du capitaine navigua pendant toute la nuit au plus près du vent jusqu'à ce que la tempête la contraignît à courir vent arrière, tout l'équipage étant sous le pont.

On ferma les écoutilles de toutes les chambres. Il n'y avait pas de voile hissée plus haut que la taille d'un homme. Les lames étaient si fortes qu'elles frappaient les hanches de la galère et menaçaient de la mettre en pièce, et elles la faisaient retentir. Il en venait de si hautes par la poupe que quelques-unes entraient dans la galère. Celles-ci sont les plus dangereuses. Elles enlevèrent la chaloupe de l'endroit où elle était amarrée et l'emportèrent à la mer. Déjà tous les gens de l'équipage désespéraient de leur vie et demandaient à Dieu qu'il eût merci de leurs âmes. Ils passèrent ainsi toute la nuit en grande tourmente et il pleuvait sans arrêt, ce qui importune beaucoup les marins.

L'aube venue, une des galères apparut mais si loin qu'on ne distinguait que sa voile sur la mer, de la taille d'une demi-lune. Souvent elle disparaissait et l'on croyait qu'elle avait été engloutie. Cet effet était produit par la hauteur des vagues. La terre ne se montrait d'aucun côté. Alors que l'on continuait à faire route

vers la France, on vit, sur le midi, des clochers d'églises, car dans cette région, la terre de France est très plate et basse, et on n'y trouve pas de relèvements. Grâce à Dieu, vers l'heure de none, le vent tomba en grande partie. On hissa la voile et on alla reconnaître la terre.

La galère parvint à une île appelée Barbarac[97]. La galère du capitaine y aborda et jeta l'ancre. L'équipage avait grand besoin de repos. C'était déjà le soir et le soleil allait se coucher. Une des galères de messire Charles aborda aussi: c'était celle que l'on avait aperçue à l'aube. Il fallut bien quinze jours avant que les cinq bâtiments fussent réunis. Il plut à Dieu qu'aucun d'eux ne périt. Ils arrivèrent tous, l'un après l'autre, après avoir cherché le capitaine dans les ports de Bretagne, et finirent par se rejoindre tous. Les hommes de chaque galère croyaient que les autres s'étaient perdus en mer.

Tous eurent grand plaisir quand ils virent Pero Niño, messire Charles, et tous les autres gens. Des chevaliers de Bretagne venaient leur rendre visite. Le capitaine fit dresser sa tente dans l'île et les convia tous à manger avec lui. Il leur donna une très magnifique fête. Chacun racontait les aventures qui lui étaient arrivées pendant la nuit de la tourmente. Messire Charles disait que sa galère montait jusqu'aux nuages et descendait dans des abîmes, que tantôt elle allait la tête en bas et tantôt la tête en haut, qu'il pensait tellement à son âme qu'il ne se souvenait déjà plus de ce monde, que la mer avait emporté tout ce qui se trouvait sur le tillac et arraché la plupart des bancs des rameurs. Son patron disait que si nombreux et si forts étaient les coups que les lames donnaient dans sa galère qu'elles la faisaient chavirer, et que bien des fois il avait pensé que la galère allait le tillac en bas et la coque en haut; il disait aussi qu'une fois il avait vu les étoiles du ciel entre le tillac et la coque, que sa galère se serait ouverte du fait de la force des vagues, si elle n'avait été ceinturée par des câbles et des prélarts. D'autres disaient que plusieurs hommes étaient morts étouffés sous le pont tant on y était serré. Chacun contait ainsi ses peines et ses travaux. Le capitaine leur dit: «Amis, remercions bien Dieu qui nous a sauvés. Nous devions passer par cette épreuve et Il nous a sauvés pour que nous fassions

[97] Barbarac: sans doute une des îles de l'Aber Wrac'h, fleuve côtier de la côte nord de la Bretagne (Finistère).

quelque bien. Pensons à réparer ce qui a été perdu. » Il dit aussi : « Voyez comme Dieu protège cette méchante nation des Anglais. Il ne les aide pas parce qu'ils sont bons mais à cause de nos péchés, car nous sommes pécheurs et eux sont mauvais. Si Dieu, cette fois, fut contre nous, une autre fois nous serons récompensés car Dieu est miséricordieux. Si nous avons trouvé la mer irritée, une autre fois nous la verrons apaisée. Que personne de désespère car les hommes doivent passer par de grandes infortunes. L'homme est né pour travailler. Ceux qui ont conquis des pays et gagné des royaumes ont dû passer par beaucoup de peines et de grandes fatigues. »

Quand le discours de Pero Niño fut achevé, messire Charles dit que c'étaient paroles de bon chevalier, et que tout fût fait selon ses ordres. Aussitôt que la fête fut terminée, on remit les galères en état et on les pourvut de tout ce qui était nécessaire, puis les marins examinèrent le temps et le vent.

Les galères partirent de là, et on eut mer calme et bon vent pour le voyage. On navigua un jour et une nuit sous la bâtarde et la misaine, et parfois à la rame. Le lendemain matin l'Angleterre apparut et, à l'heure de vêpres, on approcha de la terre. Il y avait près du rivage beaucoup de barques en train de pêcher. Les galères en capturèrent quelques-unes. De cette façon on put prendre langue et connaître l'état de la région et des localités.

[68] *Comment les galères abordèrent en Angleterre au pays de Cornouaille et prirent une ville appelée Chanta.*

La contrée où abordèrent les galères s'appelle le pays de Cornouaille. Dès que l'on eut des renseignements sur ce pays, les galères pénétrèrent dans les terres avec le flot par une ria. Le courant à l'entrée de cette ria était si fort et entraînait si rudement les galères que les rames ne pouvaient ni les arrêter ni les gouverner ni les diriger tant qu'il ne fut pas passé. Il avait la longueur d'une portée d'arbalète. Une fois passé, les rames purent agir.

Il y avait à l'intérieur des terres un port bien à l'abri des vents et sûr, et un bourg que l'on nomme Chanta[98], fort riche, où il pouvait y avoir environ trois cents habitants. Il n'était pas forti-

[98] Chanta : nom déformé soit de Saint-Ives, soit de Saint-Erth. Ces deux ports sont situés dans la même baie.

fié. Il était situé sur le flanc d'une côte et ses rues descendaient jusqu'à la mer.

C'est là qu'abordèrent les galères. Ce bourg était très riche car il était uniquement peuplé de marchands et de pêcheurs. Le capitaine ordonna à tout son monde de s'armer. On jeta les planches et tous descendirent à terre avec le capitaine. Il rangea bien tous ses hommes, disposa une pavesade et plaça les arbalétriers derrière elle. Le capitaine et messire Charles se réunirent et disposèrent leurs gens d'un commun accord.

Il y eut là un rude combat. À la fin, les Anglais furent enfoncés et nombre d'entre eux périrent. Le capitaine ordonna que les bannières et les hommes d'armes restassent tous en bon ordre hors du bourg afin que si davantage d'Anglais arrivaient, ils ne fussent pas surpris débandés, et que les rameurs et les arbalétriers entrassent dans le bourg pour le mettre à sac, les uns combattant, les autres pillant. Une fois que tout fut pillé, il fit mettre le feu et toute la ville brûla. Tout fut ainsi terminé dans l'espace de trois heures. Les trompettes sonnèrent, les gens se rembarquèrent et les galères s'en furent, et l'on prit deux nefs qui se trouvaient dans le port. Là dessus la mer commençait à baisser. Les galères sortirent avec le jusant et remorquèrent les nefs hors du courant.

À la sortie du port il y avait beaucoup d'Anglais qui y étaient déjà arrivés. Cette sortie était très étroite. D'un côté il y avait une roche très haute qui dominait les galères, et sur elles, des deux rives, on lançait beaucoup de pierres et de flèches. Si les Anglais qui vinrent alors étaient arrivés avant, la descente à terre eût été très périlleuse quoique les arbalétriers ne s'arrêtassent pas de tirer.

Cette nuit là, le capitaine mit à bord des nefs des marins et tout ce qui leur était nécessaire, et leur ordonna de se rendre en France au port de Harfleur. Pero Niño et messire Charles décidèrent d'aller ranger les côtes d'Angleterre. Ils arrivèrent à un grand mouillage appelé Dartmouth. Par toute la contrée, on voyait de grandes et belles troupes de gens d'armes et d'archers qui venaient de divers côtés pour défendre le rivage. Le capitaine dit à messire Charles : « Voilà une belle place pour combattre et, en outre, nous avons besoin d'eau. Marchons à eux. » Messire Charles répondit : « Monseigneur, il y a plus de gens que vous n'en voyez. Ce n'est pas un bon endroit pour aussi peu de monde que nous sommes. » Là dessus, ils échangèrent ce jour là quelques paroles de discorde au sujet de cette descente. En effet, c'est en ce lieu que les Anglais avaient tué messire Guillaume du

Chastel[99]. Le capitaine dit: « Ce n'est point parce que messire Guillaume est mort ici que mourront tous ceux qui prendront terre. Chacun va au marché avec sa chance. Tous y vont pour gagner. Ensuit il leur en advient selon le bonheur et le sort. Il en va de même dans les guerres. Chacun pense vaincre et ensuite il en va selon ce que Dieu a ordonné. Nous ne connaissons pas son secret, mais avec son aide et de bonnes dispositions les hommes doivent entreprendre leur affaire, car celui qui a peur de tout, il vaut mieux qu'il ne sorte pas de sa maison. Ce ne sont ni les broderies ni les fourrures ni les chaînes ni les broches qui font la guerre mais les poings solides et les hommes résolus. »

L'auteur cesse ici de raconter comment le capitaine et messire Charles ne se mirent pas d'accord pour prendre terre en ce lieu, pour narrer comment mourut là messire du Chastel, le noble et vaillant chevalier, parce qu'un chevalier aussi vaillant et aussi fort que le fut celui-là en ce monde, il y a raison d'en faire grande mention dans les histoires des nobles chevaliers quand l'occasion s'en présente.

Messire Guillaume était naturel de Bretagne. Il était Breton « bretonnant ». On appelle « bretonnant », celui qui est breton sans mélange d'autre nation ou langue, et l'on appelle « gallo » ceux qui habitent à l'extrémité de la Bretagne, mêlés à des Français, et ceux-là on ne les tient pas pour aussi purs Bretons ni pour aussi nobles. Messire Guillaume était d'un des meilleurs lignages de Bretagne. Il était seigneur d'une grande baronnie que l'on appelle Le Chastel. C'était un homme de haute taille, très vigoureux et très beau de sa personne. Il était très vaillant. Il était entré maintes fois en champ clos, tant contre tant, pour combattre à armes courtoises ou à outrance. Il était si vaillant quand il entrait dans les champs clos et il marchait avec tant de légèreté qu'il semblait qu'il ne portait point d'armes. Il était si audacieux dans son courage que très souvent, dans les joutes, il entreprenait celui qui lui était échu à mains nues. Il prit part à un combat de sept contre sept. Ses adversaires étaient des Anglais. Il fut vaincu avec ses compagnons qui étaient messire Arnaud Guillen de Barbasan, Archambaud de Villars, Carouis, et messire Guillaume Batallier[100].

[99] Guillaume du Chastel avait débarqué près de Dartmouth, le 15 avril 1404.
[100] Le combat eut lieu à Montendre en Saintonge, le 19 mai 1402.

[...][101] douze nefs. Au moment de descendre à terre, il s'éleva entre eux une grande querelle pour savoir qui y descendrait le premier. Le désordre se mit parmi eux, et les Anglais étaient nombreux. Ils furent bientôt vaincus, encore que messire Guillaume combattît très bien jusqu'à ce qu'il fût très dangereusement blessé. Il fut frappé d'un coup d'épée sous les plates. Fait prisonnier, il mourut au bout de douze ou treize jours.

L'auteur dit ici que ces désordres adviennent parce que ne sont pas écoutés les chevaliers bons et expérimentés. Principalement lorsque le roi écoute ceux qui sont dans son entourage et ne savent pas ce que c'est que la guerre, et fait selon leurs désirs.

On cesse ici de parler du bon chevalier messire Guillaume du Chastel, et on retourne à conter du capitaine Pero Niño et de messire Charles qui étaient sur la côte de Cornouaille.

[69] *Comment Pero Niño et messire Charles se mirent d'accord, parce que tous les deux étaient de vertueux chevaliers.*

La discorde ne saurait durer longtemps entre les bons, parce que l'homme bon, une fois la colère passée, discerne dans son entendement ce qui lui convient et renonce à ce qui peut lui causer préjudice. Ces chevaliers comprirent qu'ils étaient en tel lieu et à telle besogne que chacun avait besoin de l'autre pour donner bonne opinion de soi. En effet un mauvais et un bon ou deux mauvais ne peuvent s'entendre car la discorde vient de ce que la méchanceté se place entre eux.

Ces chevaliers étaient si bons et chacun aimait tellement l'honneur, le bon renom et le commun profit que celui qui fut le premier à chasser la discorde comprit qu'il avait fait preuve d'une plus grande force d'âme.

Je veux vous dire un exemple qui s'applique à ce raisonnement et concerne les chevaliers qui vont en ost. Il est arrivé de nos jours.

[101] Lacune dans le texte.

[70] *Exemple de ce qui est arrivé à un chevalier anglais ; et comment il montra force d'âme et endurance.*

Le roi d'Angleterre allait en ost contre le roi de France et ils en vinrent à la bataille. Les corps de son armée étaient près les uns des autres et, selon la coutume, on désigna des ordonnateurs qui allaient plaçant les troupes. Le roi, selon l'usage, ordonna que personne n'eût l'audace de sortir des rangs et de se porter en avant tant que l'heure d'attaquer ne serait pas venue.

Il y avait dans les corps de l'armée des personnages de marque, parmi lesquels un grand seigneur, à ce que l'on dit, qui sortit un peu des rangs par orgueil ou par bravade. Un de ceux qui allaient maintenant l'ordre un bâton à la main – est-ce que ce fût parce qu'il éprouvait une malveillance cachée à son égard ? – lui donna de ce bâton un grand coup sur le visage alors que ce seigneur avait encore la visière du bassinet levée de sorte qu'il le blessa très grièvement.

Celui qui fit cela n'était pas un homme d'aussi grand état que l'autre. Quand les gens et les parents de ce seigneur, qui étaient nombreux dans l'ost, virent qu'il avait été blessé, ils le rejoignirent tous et voulurent le venger sur le champ. Mais lui, en homme de bon entendement, dissimula ce qui lui était arrivé. Il mit sa main sur la blessure afin que personne ne la vît, et dit à tous de se tenir tranquilles.

Il s'écarta avec un page, à qui il demanda de lui donner un mouchoir et il en recouvrit sa blessure. Il mit ensuite son bassinet et s'en revint au corps de bataille, remettant en ordre et faisant s'en retourner les siens, leur reprochant de s'être débandés, leur disant de reprendre chacun sa place, qu'il ne s'était rien passé dont ils se dussent émouvoir : puisque lui l'avait supporté, ils devaient le supporter aussi. Que s'il y avait déshonneur, la grosse part lui en revenait. Que ce n'était ni le temps ni le lieu pour personne de se plaindre ou de demander réparation pour son déshonneur, même s'il avait vu tuer son propre frère. Il fallait regarder les ennemis que l'on avait devant les yeux, et que chacun pensât à faire son devoir.

Les armées se rencontrèrent et se combattirent. Cette fois les Anglais furent vainqueurs bien que les Français soient gens courageux et difficiles à battre. On dit que les Anglais étaient quarante mille et les Français vingt mille, et que dans cette bataille moururent vingt mille des premiers et dix mille des seconds. Les

Anglais avaient désigné des juges pour, après la bataille, honorer ceux qui s'étaient le mieux conduit. Les juges avaient trois chapels[102]: l'un en or, l'autre en argent et le troisième en fer blanc pour les donner, de degré en degré, à ceux qui se seraient le mieux comportés.

Après la bataille tous se demandaient qui devait recevoir le chapel d'or. Il y avait là de nombreux chevaliers qui avaient accompli dans cette journée de notables faits d'armes et espéraient, qui plus, qui moins, obtenir l'honneur ou partie de l'honneur. Tous étant réunis dans la salle avec le roi, les juges appelèrent le chevalier qui avait reçu le coup de bâton sur le visage et lui remirent le chapel d'or. Ils donnèrent à un autre le chapel d'argent et à un troisième celui de fer-blanc. Les autres, mécontents que leurs exploits ne fussent pas récompensés, commencèrent à murmurer et à dire que l'on n'avait pas bien jugé. Les juges leur dirent: «Chevaliers, restez en paix. Il est juste que celui à qui l'on doit la victoire en ait tout l'honneur. Nous avons vu la grande offense que ce chevalier a reçue dans sa personne, lui qui est d'un si grand état. Nous avons vu comment notre armée se débandait pour le venger. Cette vengeance, il pouvait la prendre sur le champ, s'il l'avait voulu. Nous savons aussi que l'autre chevalier a beaucoup de partisans et beaucoup de ceux qui sont dans l'ost étaient prêts à faire quelque chose pour lui et cela aurait entraîné discorde et mal. Cette discorde, nos ennemis l'auraient bien connue, car ils sont gens très guerriers et très entendus aux choses de la guerre. Ils seraient venus sur nous et nous auraient très aisément détruits, vaincus et tués.». Quand les juges eurent achevé leur discours, le roi et tous les chevaliers en furent très satisfaits, et dirent qu'ils avaient prononcé pour le mieux. Le chevalier prit le chapel d'or, le plaça sur sa tête et le porta ce jour-là à la cour. Il l'envoya ensuite à un bon chevalier qu'il savait avoir été très vaillant pendant la bataille, tant les armes à la main que dans la conduite de ses gens, et il le pria de le porter pour l'amour de lui, quoique, du reste, il l'eût lui-même bien mérité.

Il est bien vrai que tous parlaient de ce chevalier car, à un endroit, pendant la bataille, les Anglais étaient sur le point d'être

[102] Chapel: couvre-chef en général. Il semble qu'il s'agit ici d'une couronne.

vaincus, lui y accourut et contint les Français jusqu'à ce que le roi l'eût emporté. Le chevalier dont je vous ai dit qu'il avait supporté l'offense combattit fort bien ce jour là et fit tant par ses mains que, même s'il n'avait pas reçu le chapel pour cette raison, il y avait débat pour savoir si, par ce qu'il avait fait dans la bataille, il ne l'avait pas autant mérité que celui qui avait le plus de titre à l'avoir.

[71] *Comment la discorde entre chevaliers est un très mauvais vice d'où naissent beaucoup de dommages.*

La discorde entre les chevaliers naît de l'orgueil et de l'envie. Les deux sont des vices qui amènent de grands dommages.

L'orgueil consiste à placer sa propre volonté avant l'entendement, à croire qu'il y a plus d'honneur à ne pas user du second et à se singulariser en suivant la première, en ne se laissant pas conduire par la raison comme tout le monde mais au contraire à manifester son désaccord quand tous les autres sont d'accord. Si celui qui agit ainsi est un homme puissant, il peut s'ensuivre grand mal et grand dommage parce que la volonté perverse jointe à la puissance, il n'y a pas chose qu'elle ne détruise. Si l'orgueil se trouve chez un homme peu important, il ne fait de mal qu'à lui car les hommes le détestent.

L'envie est un tourment qui naît dans le cœur et l'envieux en éprouve une grande douleur: il se tue et tue les autres. L'envie brûle l'envieux au dedans et au dehors. Pour l'envieux, c'est une triste chose que d'être toujours en soupçon et en crainte. Celui à qui il porte envie le hait et quand il croit le moment venu, il lui cause dommage. L'envieux ne regarde jamais avec des regards droits. C'est pour cela que Sénèque dit: «Renonçons à l'envie qui nous obsède et ne nous laisse ni tranquillité ni repos.»

L'honneur des batailles, chacun le voudrait mais ne l'obtiennent que ceux qui luttent pour l'avoir, et on ne peut l'obtenir sans grandes fatigues et périls. La perte de l'honneur est chose sérieuse chez tous: il n'y en a pas de plus grande, parce qu'elle est considérée comme plus considérable que n'importe quelle autre. Plus le degré est élevé, plus grave est la chute. Ainsi, dans la bataille, demande-t-on à être placé non pas à l'arrière-garde mais à l'avant-garde où il y a le plus de danger, car c'est là que sont donnés les premiers coups. Là les ennemis arrivent reposés, pleins de vigueur et leurs armes bien apprêtées, et c'est là que la

mort est le plus proche. Mais gagner une bataille est la plus grande gloire qu'il y ait dans ce monde.

Caton a dit que nous devons travailler pour obtenir le plus grand bien. Mais ce témoignage peut s'entendre de diverses manières, selon diverses opinions. Virgile parle des travaux de la terre. Il dit que là sont amassées les plus grandes richesses et que c'est le plus grand bien. D'autres ont dit que la santé du corps était le meilleur bien de la vie. C'est ce que nous montre Nazer qui fut grand physicien et médecin. D'autres ont soutenu que la gloire que quelques-uns obtiennent dans les batailles était le meilleur bien. C'est ce que nous montre Lucain qui a traité des batailles, et dit qu'il a recherché la plus grande gloire, et qu'il n'en a pas trouvé d'autre que celle-là. D'autres ont dit que la volupté était le souverain bien. C'est ce qu'à fait Ovide, qui a traité de ses propres amours et a dit qu'il avait trouvé le souverain bien dans l'amour, les jeux, les ris et l'allègre volupté[104].

Lucain a traité de beaucoup de batailles. Il s'était proposé d'en raconter une dans laquelle Curius fut vaincu, mais la mort survint et il ne put pas le faire. Il parle de Mars comme d'un dieu puissant dans les batailles et dit «les batailles de Mars». Mars veut dire «mort[105]» ou «dévoreur», qui fait mourir les hommes par bataille, entendez les batailles livrées par Rome, parce que les Romains sont issus de Mars par Romulus et Remus qui furent fils de ce dieu et d'Ilya. Lucain a écrit aussi des batailles qui eurent lieu entre deux Romains, l'un Jules César et l'autre Pompée le Grand.

Comme j'ai dit plus haut que gagner une bataille est le souverain bien et la plus grande gloire de cette vie, pour cela chacun voudrait obtenir pour soi d'être chanté et qu'on le tînt à haut prix. L'envie vient de là, et de l'envie naît la discorde. Ce

[104] Ces exemples, selon Rafael Beltrán Llavador (*Gutierre Díaz de Games. El Victorial*... p. 521-522) proviendraient d'un des Pseudo-Caton qui ont abondamment circulé au Moyen Âge. Le «grand médecin et physicien» Nazer pourrait être pour les comtes de Circourt et de Puymaigre (*Le Victorial*..., p. 203, note 1) Nassir Eddyn, astronome persan, né en 1201. Pour Rafael Beltrán Llavador (o.c. p. 521), il s'agirait plutôt d'Emilius Macer, poète latin ami de Virgile.

[105] Le rapprochement étymologique mors / Mars est transmis par Isidore de Séville, dans ses *Étymologies* (VIII, 11, 51; XI, 2, 31).

que l'un ne peut avoir, il ne voudrait pas que l'autre l'obtînt. Ô, si chacun pouvait se contenter de la position où l'a placé sa fortune et ne point chercher à s'élever par superbe! Car il n'est pas certain de ne pas choir: celui que la fortune élève le plus, elle l'abaisse le plus. Considère ceux qui ont été sur la roue de la fortune, et comme la fortune est toujours en branle. La prospérité est plus à craindre que l'adversité. Celui qui est en haut de la roue éprouve plus de crainte que celui qui n'y est pas monté.

Après que le capitaine et messire Charles se furent mis d'accord comme ils l'étaient auparavant, les galères partirent de Dartmouth ce soir là et passèrent la nuit en mer, en grande crainte de la flotte d'Angleterre. À l'aube les galères arrivèrent à Plymouth en ramant le long de la côte. C'est une bonne ville située à une grande hauteur du côté de la mer. Du côté de la terre, elle n'est pas aussi élevée mais il s'y trouve une bonne forteresse sur un petit mamelon. Il n'y a pas moyen d'aborder là, à cause de cette forteresse, à moins de le faire loin d'elle. Une fois à terre, il n'est pas difficile de s'en emparer.

La ville est au bord d'une rivière, à un tir de canon de la haute mer. Il y a là un petit pont de bateaux, comme celui de Séville, qui peut être fait de sept ou huit barques. Il y avait dans la rivière beaucoup de nefs et d'autres navires mais quand ils virent les galères, tous se halèrent près du pont. Les galères entrèrent dans la rivière pour prendre quelques-uns de ces navires ou les incendier. On tira de la ville tant de coups de bombardes et de canons que ceux des galères pensèrent être coulés. Il y eut une pierre plus haute que deux tours qui passa et tomba dans la mer à près d'une demi-lieue. On ne put donc s'emparer d'aucun navire.

On partit de là en longeant la côte. Un matin les galères traversèrent un golfe que l'on appelle Le Casquet[106]. Il y a là des roches très hautes entre lesquelles il n'y a pas de passage, ni aucune plage. Un vent de mer très fort commença à souffler. Il donnait en plein sur les galères, les entraînant par force sur les rochers. Il ne servait à rien de ramer. Il ne restait plus qu'à invoquer la Vierge sainte Marie pour en être secouru. Les galères furent sur le point de se perdre. En outre, le courant était si rapide qu'il les portait toujours au golfe. Il plut à Dieu que le

[106] Il s'agirait de la baie de Lyme.

même courant qui les avait menés au golfe par un côté les en fit sortir par l'autre, ce qui fut une grande merveille. On rendit beaucoup de grâces à Dieu. Ensuite, à force de ramer et contre le vent, on s'éloigna de la terre et on entra en pleine mer. Bien des navires se sont perdus en cet endroit.

Cette nuit-là, on tint la haute mer. Le lendemain, on mit cap sur la terre et on vint sur une île appelée Portland. C'est une petite île, près de la côte d'Angleterre. Quand la mer est basse, on va de l'une à l'autre à pied sec. Quand elle est haute, on passe sur des navires. Cette île est ronde et entourée de hauts rochers de sorte qu'elle n'a aucune entrée sauf du côté de la terre ferme. Elle renferme un bourg dans lequel demeurent environ deux cents habitants.

[72] *Comment les gens, avec la bannière du capitaine, s'en furent piller l'île de Portland.*

Le capitaine Pero Niño envoya quelques-uns des siens avec sa bannière pour piller ce bourg et emmener le bétail de l'île. Messire Charles fit de même. Tous deux demeurèrent avec le reste de leur monde, espérant que lorsque la mer baisserait quelques troupes d'Anglais viendraient. Ceux qui allèrent dans l'île combattirent un moment avec les gens qu'ils y trouvèrent, mais ceux-ci étaient peu nombreux et mal armés. Tous s'enfuirent. Il y avait dans les rochers, au bord de la mer, des grottes nombreuses et profondes où l'on descendait par des sentiers étroits. Ces sentiers faisaient des lacets de sorte qu'un seul homme pouvait défendre l'escalier de l'un de ces passages contre tous ceux qui tentaient d'entrer. Auparavant, quand les galères avaient tourné autour de l'île, les habitants les avaient vues et ils s'étaient réfugiés dans les grottes avec leurs femmes et leurs enfants, de sorte que l'on ne put faire que peu de prisonniers et l'on se mit à piller le bourg.

Pendant que les nôtres étaient dans l'île, les trompettes sonnèrent à bord des galères pour les rappeler. Alors les Français qui étaient de compagnie avec les Castillans commencèrent à mettre le feu aux maisons. Les Castillans ne voulaient pas les imiter. Au contraire, ils empêchèrent que l'on continuât à incendier parce que les habitants de l'île étaient pauvres. Il arriva même un miracle. Ce fut qu'un Castillan mit le feu à une maison couverte de chaume, mais jamais il ne put le faire prendre parce qu'il n'avait pas le cœur à cela. Les Français, aussitôt qu'ils avaient mis

le feu, la maison était incendiée. Il en allait ainsi car les Castillans n'avaient pas le cœur à faire davantage de mal dans ce bourg et ils avaient pitié des habitants. Ils savaient bien que telle était la volonté de leur capitaine qui fut toujours doux pour le faible et fort contre le fort.

Ainsi nos gens revinrent aux galères. Quand ils y arrivèrent, beaucoup d'Anglais, hommes d'armes et archers, étaient déjà passés de ce côté avec la marée basse. Le capitaine et messire Charles avaient déjà engagé le combat avec eux. Les Anglais s'efforçaient de passer pour défendre l'île où ils voyaient les gens des galères qui, de leur côté, tâchaient de les en empêcher.

Le nombre des Anglais allait toujours croissant, quoique le capitaine ne vaquât pas à les combattre pour leur barrer le passage, mais comme celui-ci était large, tandis qu'on luttait contre les uns, les autres passaient dans l'île. Les hommes qui marchaient avec la bannière du capitaine parvinrent à la partie la plus haute de l'île. Ils virent comment on se battait et que d'autres ennemis venaient sur eux. Ils se rangèrent en bon ordre, car il y avait de braves gens parmi eux, s'avancèrent, rencontrèrent les Anglais et se mirent à les frapper très vigoureusement.

Les Anglais tenaient très fermement le terrain. Il y avait ainsi deux combats très proches l'un de l'autre. Ceux qui venaient de l'île s'élancèrent contre les Anglais et les firent reculer jusqu'à l'autre combat, si bien qu'il n'y eut plus qu'une seule bataille. Messire Charles était dans cette bataille, dirigeant et combattant comme bon chevalier. Il avait avec lui sa bannière et la plus grande partie de son monde.

Le capitaine prit sa bannière qu'on avait ramenée de l'île. Il réunit ses gens, fit placer une pavesade et rangea les arbalétriers. Il fit venir auprès de lui son cousin Fernando Niño et ses hommes d'armes. Il leur dit: « Voyez les Français qui se battent comme des braves. Ils ne peuvent plus en faire davantage. Il faut que nous les secourions car tant de gens viennent sur eux qu'ils ne peuvent plus les contenir. C'est à nous d'agir. » Ce disant, ils allèrent aux Anglais et les attaquèrent vigoureusement à coups de dards et de flèches, et le capitaine arriva avec sa bannière. Il y eut là une rude mêlée en petit espace. À la fin, les Anglais, bien malgré eux, durent quitter la place et regagner la terre ferme. Ensuite la mer monta et sépara les combattants. Les Anglais se retirèrent aussi vite parce qu'ils virent la mer monter et pensèrent que la retraite allait leur être coupée. Ils n'auraient eu d'autre

ressource, s'ils avaient attendu, que de mourir, étant donné que les Français et les Castillans les pressaient si fortement. Si la mer n'était pas montée, ceux-ci n'auraient pas pu résister, si nombreux étaient les hommes qui arrivaient à la rescousse des Anglais.

Le terrain que recouvrait l'eau avait de largeur la distance franchie par une pierre lancée à la main. Les Anglais envoyaient d'au-delà tant de flèches qu'il semblait que ce fût comme s'il neigeait, et ceux qui étaient du côté de l'île en recevaient en quantité. Le capitaine fit en ce jour des tirs d'arbalète dont il abattait et frappait beaucoup d'Anglais. Cet échange de flèches dura longtemps, jusqu'à ce que la nuit séparât les combattants. Nos gens regagnèrent les galères et soignèrent les blessés. Ils mangèrent et se reposèrent. Ils firent ce jour-là quelques prisonniers.

[73] *Comment les gens de Pero Niño incendièrent la ville de Poole et du combat qu'ils eurent avec les Anglais.*

Le lendemain, les galères partirent de là en longeant la côte et en reconnaissant les ports. Les gens descendirent à terre pour faire de l'eau et du bois. Ils virent un troupeau de vaches et de brebis, s'en emparèrent et firent provision de viande autant qu'ils en avaient besoin. Ils allaient ainsi le long de la côte, brûlant et pillant chaque jour beaucoup de maisons et de récoltes. Ils avaient de nombreuses escarmouches avec les habitants de ce pays. Ainsi le capitaine eut connaissance d'un bourg appelé Poole, qui est sur cette côte[107].

Ce bourg appartenait à un chevalier nommé Harry Pay qui faisait le corsaire avec nombre de navires, pillant tous les bâtiments de France et d'Espagne qu'il pouvait atteindre. Cet Harry Pay était venu maintes fois sur la côte de Castille où il avait enlevé beaucoup de nefs et de barques. Il croisait dans le canal de Flandre[108] avec des forces si puissantes qu'aucun navire ne pouvait y passer pour se rendre en Flandre sans être pris.

Cet Harry Pay avait incendié Gijón et Finisterre. Il avait enlevé le crucifix de Sainte-Marie de Finisterre qui avait renom d'être celui pour lequel on avait la plus grande dévotion dans tout le

[107] Dans le comté de Dorset.
[108] La Manche.

pays. C'est la vérité, et je l'ai vu. Il causa beaucoup d'autres dommages en Castille, faisant de nombreux prisonniers pour les mettre à rançon. Bien que d'autres navires armés d'Angleterre fissent la course, c'est lui qui la pratiquait le plus constamment.

Quand le capitaine sut qu'il était si près de la résidence de ce corsaire, il en éprouva un grand plaisir pensant l'y trouver. Un matin, à l'aube, les galères arrivèrent devant Poole. Le bourg était dépourvu d'enceinte. Il s'y trouvait une belle tour, couverte d'une toiture d'étain ronde, en forme de coupe. Le capitaine dit à messire Charles qu'il serait bien de prendre terre là et d'aller piller et incendier ce bourg. Messire Charles dit alors: «Mon seigneur, mon avis est de pas prendre terre là, parce qu'il y a beaucoup de bas-fonds et de récifs, de sorte que les galères ne peuvent pas arriver jusqu'à la terre. En outre, il y a dans cette région beaucoup d'hommes d'armes et d'archers.» Le capitaine répondit: «Nous descendrons dans les chaloupes, par petits groupes, et pendant que les uns combattront, les autres débarqueront.» Messire Charles répliqua que pour rien au monde ni lui ni les siens ne descendraient.

Le capitaine fit armer ses hommes et les débarqua. Il leur ordonna d'incendier le bourg. Ce bourg de Poole était à bonne distance de la mer. Les Castillans y mirent le feu et en brûlèrent une grande partie. Vinrent alors sur eux tant d'Anglais qu'ils ne purent résister et battirent en retraite vers la mer pas à pas et en bon ordre. Le capitaine vit comment les siens s'en revenaient et abandonnaient le bourg. Il en eut grand chagrin et fit débarquer davantage de monde. Les autres continuaient de se battre et se défendirent jusqu'à ce que le renfort les secourût.

Fernando Niño conduisait le renfort avec la bannière du capitaine, son cousin, et les hommes d'armes. Il disposa son monde et lui commanda d'aller détruire le bourg. Tous les Castillans ensemble firent mouvement vers celui-ci, comme le capitaine l'avait ordonné. La bannière fut plantée en dehors du bourg, les hommes d'armes autour d'elle. Le capitaine avait aussi ordonné qu'on ne pillât pas afin que les hommes ne fussent pas embarrassés par le butin, mais qu'on mît le feu partout. Ainsi en peu de temps le bourg fut entièrement brûlé sauf une belle et grande demeure que défendaient beaucoup de gens qui étaient à l'intérieur. Les Castillans s'acharnèrent si bien qu'ils y entrèrent par force. Ceux de l'intérieur sortirent par l'arrière de la maison. On trouva au dedans beaucoup d'armes de toutes espèces: des

canons, des agrès, des voiles, et tous les équipements pour la guerre sur terre et sur mer. On en prit tout ce que l'on put emporter et l'on mit le feu au palais.

Ceci achevé, les Castillans revinrent devant les galères, les Anglais les combattant. Alors qu'ils commençaient à monter à bord, il survint une grande quantité d'Anglais à pied et à cheval. Les cavaliers mirent pied à terre. Hommes d'armes et archers formèrent un corps et s'établirent si près que l'on aurait pu distinguer parmi eux les roux des noirs. Ils avaient avec eux des portes de maisons. Ils les posèrent à terre appuyées à un pieu, et ils combattaient en s'abritant derrière elles. Ils faisaient cela par crainte des arbalétriers qui leur tuaient beaucoup de monde. Ils occupaient le haut du terrain, et les Castillans le bas. Les flèches tombaient en si grand nombre et si dru que les arbalétriers n'osaient pas se baisser pour armer leurs arbalètes, car il y en avait déjà beaucoup qui étaient blessés par ces traits. Ceux qui portaient des jaques et des soubrevestes en étaient si hérissés qu'ils semblaient des saints Sébastiens. La bannière et celui qui la tenait étaient criblés de flèches, et le porte-enseigne en avait autour de lui autant qu'un taureau dans l'arène, mais il était protégé par ses bonnes armes bien qu'elles fussent déjà faussées en quelques endroits. Les Anglais sont très experts en guerre. Ils attendaient pour en venir aux mains avec les Castillans que les arbalétriers eussent vidé leur trousseau et cessassent de tirer.

Le capitaine Pero Niño était dans sa galère. Il voyait que les Anglais étaient toujours plus nombreux et qu'il y avait parmi eux beaucoup de vaillants hommes d'armes. Il se rendit compte que l'affaire devenait sérieuse. Il quitta sa galère avec le peu d'hommes qui étaient restés avec lui et descendit à terre. Messire Charles, quand il vit le capitaine à terre, se disposa à aller à son aide, bien qu'il fût déjà tard. Quand les Castillans virent le capitaine, ils reprirent courage. Lui, tout en encourageant ceux qu'il rencontrait, arriva à sa bannière. Celui qui la tenait était seul et en grand danger entre les Castillans et les Anglais, car en vérité les premiers avaient reculé de trois pas qu'avaient gagnés les seconds.

Les hommes de guerre savent bien que tous les combattants ont les yeux fixés sur la bannière. Si les siens la voient reculer pendant la lutte, ils perdent courage et celui des ennemis augmente ; s'ils la voient rester ferme,ou avancer, c'est le contraire. Mais ni parce qu'au porte-enseigne est accordé tel honneur et qu'il a été choisi dans toute l'armée pour cet office, ni parce que

tous le regardent et ont les yeux sur lui, il ne faut qu'il en tire orgueil ni fasse la folie de jouer un plus grand rôle que celui qui lui a été assigné. Qu'il ne marche pas plus avant qu'on ne lui a ordonné, ni qu'il ne croie que cet office lui a été confié comme au plus courageux de l'armée. Qu'il se dise que beaucoup d'autres et meilleurs sont autour de lui, qui doivent faire la besogne. Qu'il ne cherche pas à se distinguer au point d'enlever à autrui l'honneur qui lui revient, ce qui pourrait mettre en péril et faire tomber dans le déshonneur son seigneur et ceux qui l'accompagnent. Mais qu'il ne se tienne pas, non plus, tant en réserve que les autres aillent en avant tandis que lui reste en arrière, car la chandelle éclaire mieux devant que derrière. La bannière est comme la torche dans une salle : elle éclaire tout le monde mais si par quelque accident elle s'éteint, tous restent dans l'obscurité, sans rien voir, c'est à dire vaincus. Et par ainsi, pour un tel office doit être choisi un homme de grand sens, qui se soit vu en de grandes affaires, dont on a dit grand bien, se soit montré maître de lui en d'autres circonstances. La bannière ne doit pas être remise à un homme présomptueux ni emporté car celui qui ne se maîtrise pas ne saurait diriger les autres. Quelques-uns à qui fut confié cet office ont causé la perte de leur seigneur et de ceux qui étaient avec lui. Quand le seigneur ordonne aux siens de veiller sur la bannière, ils ont bien lieu de se plaindre s'il l'a donnée à quelqu'un de cette sorte, car la crainte du déshonneur mène les hidalgos à la mort en les faisant se jeter dans un péril évident. Il convient donc que le porte-bannière se conforme à la volonté de son seigneur et ne fasse pas davantage que ce qui lui est ordonné.

Pero Niño dit à Gutierre Díaz, son porte-bannière : « Ami, faites attention. Lorsque vous entendrez sonner les trompettes, prenez la bannière et portez vous jusqu'aux Anglais. Restez là et n'en partez pas. » Quand il eut disposé tout son monde, le capitaine, très bien armé, se mit à appeler à haute voix : « Santiago, Santiago[109] ! ». Les trompettes sonnèrent et la bannière s'avança, tous les gens derrière elle. Le moment était venu pour chacun de faire son devoir et de montrer ce qu'il valait, car on trouvait à qui parler. La bataille fut bien menée de part et d'autre. Enfin les Anglais durent abandonner le terrain, mais non pas tous car

[109] Saint Jacques le Majeur, patron de l'Espagne.

les gentilshommes se battaient bien en faisant retraite. Si les gens des galères qui étaient à pied eussent été à cheval, ils auraient pris beaucoup de monde ce jour là, mais il y eut tout de même un assez grand nombre de morts et de prisonniers.

Messire Charles était alors déjà descendu à terre. Il conduisait beaucoup de chevaliers armés, de ses gentilshommes. Ils apparaissaient en un autre endroit de la bataille, couverts de soubrevestes et d'ornements d'or et d'argent. Je dis la vérité : la bataille terminée, il y avait tant de flèches sur le sol, que l'on ne pouvait marcher sans les fouler. Elles étaient si nombreuses qu'on les ramassait à poignées.

Il arriva qu'un seul homme de la galère de messire Charles, qui vint ce jour-là à la bataille, y laissa la vie. C'était un Castillan, un homme brave appelé Juan de Murcie. Ce même jour mourut aussi un frère de Harry Pay, très bon homme d'armes, qui se battit fort bien avant de succomber. Pero Niño invita ensuite messire Charles à diner avec lui en compagnie de ses chevaliers. Ainsi fut fait.

Les Anglais furent de telle sorte battus et vaincus qu'aucun d'eux ne reparut plus : ils laissèrent les Castillans se mettre à l'abri sans combat. On soigna les blessés, on mangea et on se reposa, ce dont tous avaient bien besoin. Messire Charles dit alors au capitaine : « Mon seigneur, il faut que vous me pardonniez car, attendant que mes chevaliers se fussent équipés, je ne vous ai pas aidé dans cette bataille. Aussi tout l'honneur est pour vous et je n'y ai point part. » Le capitaine lui répondit : « Mon seigneur, une autre fois vous ferez mieux et, s'il m'appartient de vous le donner, je vous donne tout l'honneur de cette bataille car je sais que vous êtes si bon chevalier que vous ne pourriez faire aucune faute là où vous vous trouveriez. »

Le capitaine apprit alors que le roi d'Angleterre avait réuni une grande armée et levé beaucoup de monde dans cette contrée et avait marché contre Yvan, prince de Galles, qui s'était soulevé contre lui[110].

[110] Owen Glendower.

[74] *Comment Yvan, prince de Galles, s'était soulevé et ne voulait pas obéir au comte de Derby que les Anglais avaient fait roi.*

Comme je vous l'ai raconté ci-dessus, les Anglais avaient déposé le roi Richard. Yvan, prince de Galles, était son parent très proche. Il ne voulut pas reconnaître pour roi le comte de Derby comme l'avait fait le reste du royaume[111]. Au contraire, à cause du grand chagrin qu'il eut du malheur arrivé à son parent, il faisait grande guerre à l'Angleterre et menaçait Londres dont il était voisin.

Le pays de Galles est une terre éloignée, à l'extrémité du royaume, vers le nord. C'est une contrée très âpre et montagneuse. Elle est bien peuplée et a de bonnes forteresses. Il y a, à son entrée, des défilés que l'on appelle les Marches. Il n'y a pas d'autre entrée que celle-là. Le prince vit qu'il aurait une longue guerre avec le roi. Il démolit toutes les forteresses de son pays et ne conserva que cinq châteaux qui étaient dans la partie la plus inaccessible du pays, proches les uns des autres. Il fit aller vivre tous les habitants dans les environs de ces châteaux. On dit que c'est une contrée très salubre et riche en fruits, et où les hommes sont beaux. Le prince avait avec lui beaucoup de chevaliers, de ceux qui avaient été au roi Richard, et de nombreux autres gens. Tous se battent à cheval, et chacun a une trompette et ils sont si habitués à s'en servir que, lorsqu'il en est besoin, ils s'entendent les uns les autres, en en sonnant, aussi bien que par la voix et la parole

Quand le roi d'Angleterre venait dans sa principauté, Yvan le laissait entrer dans les Marches et lui s'établissait dans d'autres lieux où l'on ne pouvait lui nuire, et il interdisait au roi d'autres passages. Quand les gens du roi se répandaient dans le pays, alors venait son profit. Le prince et les siens étaient si guerriers que, la nuit, ils prenaient et tuaient beaucoup d'hommes du roi. Ensuite quand le souverain rebroussait chemin pour s'en retourner, le duc était constamment sur ses talons, lui causant de grands dommages. Si le roi s'éloignait de Londres, lui sortait de sa principauté, passait les Marches, descendait dans la plaine, pillait la contrée, s'en revenait et repassait les Marches. Le roi avait déjà

[111] Henri, comte de Derby et duc de Lancastre, devenu le roi Henri IV.

été trois ou quatre fois au pays de Galles. Il envoya des ambassadeurs à Yvan pour lui dire qu'il faisait grande folie, que cela ne pourrait durer, que s'il changeait de parti il recevrait beaucoup de faveurs. Le duc répondit au roi que, quoi qu'il fît, sur trois nobles d'or[112] frappés à Londres, il lui en reviendrait un. Le roi de France lui envoyait toujours de l'aide, des arbalétriers et du vin car il n'y en a pas en Angleterre[113].

Si le capitaine des nefs de Castille[114] fut venu en Angleterre de conserve avec Pero Niño, comme cette côte était alors dépourvue de défenseurs, ils auraient pris des villes, fait des prisonniers mis à rançon, se seraient emparés de beaucoup de bonnes choses, et seraient revenus honorés et riches assez. Mais parce que le capitaine Pero Niño n'avait pas beaucoup de monde de sa nation, il faut le louer davantage et lui tenir plus de compte de toutes les bonnes choses qu'il fit car il n'avait que trois galères et deux balleniers[115]. S'il avait eu vingt galères, comme d'autres les eurent avant et après lui, il est à croire qu'il eût fait des choses admirables.

[75] *Comment les galères entrèrent dans la Tamise, qui est la rivière de Londres, par le port qu'on appelle Southampton.*

Le capitaine et messire Charles tinrent conseil avec leus marins sur ce qu'il conviendrait de faire dorénavant. Les pilotes et les comites dirent: «Seigneurs, vous avez été assez de temps sur cette côte et vous y avez fait beaucoup de bonnes choses. Vous emportez de ce pays beaucoup d'honneur et aussi de profit. Nous allons entrer dans l'hiver. Cette mer est très tourmenteuse et mauvaise, surtout pour les galères. Il est temps de réparer les nôtres car il leur manque beaucoup de choses qu'elles ont perdues dans les tempêtes. Par ailleurs, cette contrée est froide et les gens insuffisamment vêtus y souffrent. Notre avis est que vous quittiez l'Angleterre et que vous alliez hiverner dans quelque port de France.»

[112] Monnaie anglaise.
[113] Un traité d'alliance avait été signé entre Charles VI et Owen Glendower le 14 juin 1404.
[114] Martín de Mendaño.
[115] Navire léger, rapide, utilisé surtout pour la guerre et la course.

Tous tombèrent d'accord que l'avis était bon et qu'il fallait faire ainsi. Mais le capitaine dit qu'auparavant il voulait aller voir Londres et il ordonna d'en prendre le chemin. Les galères arrivèrent à un port appelé Southampton, près de Londres. On y trouva une caraque de Gênes que les Anglais avaient prise dans le canal de Flandres. Les gens des galères s'en emparèrent mais il n'y avait rien dedans. Ils voulurent l'emmener mais elle n'avait pas de voiles. Le capitaine donna ordre de l'incendier. Alors arriva la chaloupe de la caraque, montée par des Génois. Ils demandèrent par grâce au capitaine de l'épargner. Il savait bien que les Génois étaient amis et serviteurs du roi de Castille. Cette caraque, les Anglais la leur avaient prise, quoiqu'ils eussent un sauf-conduit du roi d'Angleterre. Ils avaient eu un procès avec leurs agresseurs devant le souverain qui avait ordonné de la leur rendre. Elle était à eux. Le capitaine, ayant appris ce qu'il en était, la leur laissa.

On apercevait Londres dans une plaine, une grande ville. D'elle à la mer, il y avait bien deux lieues[116]. Il lui arrive, du côté du nord, un grand fleuve qui entoure la région où elle est située, et qu'on appelle la Tamise. De l'autre côté, il y a une île, nommée l'île de Wight. La partie de cette île qui fait face à la mer est couverte de bois épais et très plate. Le capitaine fit descendre à terre des porte-pavois et des arbalétriers pour savoir quelle sorte de pays c'était, mais tout de suite arrivèrent tant d'archers qu'ils les obligèrent à se replier rapidement vers la mer. D'autres hommes sortirent des galères et escarmouchèrent un moment avec les Anglais, mais ceux-ci arrivèrent plus nombreux si bien qu'ils durent regagner les galères. Cette île est riche. On dit que quinze mille hommes y vivent et que la plupart d'entre eux sont archers. En effet, en longeant la côte, on apercevait beaucoup de monde.

[76] *Comment les galères partirent d'Angleterre et passèrent en France.*

Les galères partirent de là et prirent la route de Harfleur, qui est en France. Elles arrivèrent aux petites îles qui sont proches de la Bretagne mais appartiennent à l'Angleterre. Ce sont quatre

[116] Londres est à soixante kilomètres de la mer. Pero Niño n'a donc pas pu voir la ville. On a supposé qu'il avait été trompé par les pilotes et les comites désireux de regagner le plus vite possible la France

îles. Deux sont fortes et grandes et deux petites. On les appelle Chausey, Aurigny, Guernesey et Jersey la Grande. C'est à cette dernière qu'aborda Pero Niño l'année suivante, comme vous le verrez plus loin. Les galères passèrent par Jersey et Aurigny. Il y avait là beaucoup de bétail. Les galères s'y ravitaillèrent en viande et ne firent point d'autre mal. Les habitants de ces îles sont pauvres, ne font de mal à personne et n'ont pas d'armes.

L'auteur dit ici que l'homme peut faire son salut dans les guerres entre chrétiens s'il le veut, car ces guerres, c'est au roi de voir si elles sont justes ou non. Ses sujets sont obligés de faire ce qu'il leur ordonne, selon la loi de Castille, mais l'homme doit observer quatre choses. La première est qu'il ne doit pas tuer un adversaire lorsqu'il le tient en son pouvoir, prisonnier ou vaincu. La seconde est qu'il doit respecter les églises, ne faire aucun mal ni dommage à ceux qui s'y réfugient; ne rien prendre de ce qui s'y trouve, à moins qu'il ne trouve pas ailleurs de quoi manger. Dans ce cas, il peut prendre des vivres, pour l'heure présente et pas davantage, suffisamment pour que lui et son cheval ne périssent pas de faim. La troisième chose est qu'il ne doit enlever ni prendre aucune femme, mariée ou célibataire. Il était ordonné par la loi des patriarches que, lorsqu'on allait en ost, aucun homme ne devait prendre une femme pour avoir accointance avec elle, et celui qui était trouvé en cette faute, son compagnon ou n'importe quel autre de l'armée devait le tuer. En effet, dans les temps aventureux, on doit s'abstenir d'un tel acte, parce que dans l'ivresse ou la luxure l'homme perd la force et le sens. La quatrième chose est qu'il ne faut brûler ni récoltes ni maisons parce que ce dommage atteint les innocents et les petits qui n'ont rien fait pour être ainsi punis. Le capitaine ordonna de respecter toujours et partout ces préceptes[117], sauf sur les terres d'Harry Pay parce que celui-ci avait incendié des villages en Castille.

Les galères partirent de là et vinrent en France, au port de Harfleur.

[77] *Comment les galères abordèrent à Harfleur en Normandie.*

Quand les galères abordèrent à Harfleur, elles furent bien reçues, et leurs gens en eurent grand plaisir ainsi que le capitaine.

[117] L'auteur oublie les incendies de maisons et de récoltes dans les environs de Bordeaux et, l'année suivante, à Jersey.

Harfleur est une belle ville et et a un bon port de haute mer. Les navires entrent dans la ville par l'embouchure d'une rivière qui passe en son milieu. De l'autre côté, elle a une bonne muraille et de très fortes tours, avec un très beau fossé fait à pierre et à chaux. On entre par des ponts-levis et des portes doubles dont chacune est placée entre deux tours très fortes. Cette ville est toujours bien munie. Elle est riche en marchands car on y fabrique beaucoup de draps. À une lieue est Mosterviller, une bonne ville, où se trouve un honorable couvent de nonnes[118]. On y fait beaucoup de draps fins. Là débouche dans la mer un fleuve, grand et abondant, que l'on appelle la Seine. Il n'y a pas de plus grand fleuve en France, au-dessus du Raz[119]. De là à Paris, il y cinquante lieues en remontant le fleuve. Barcasses et barques vont et viennent de là à Paris.

Le capitaine et ses gens logèrent à Harfleur durant quelques jours. Pendant que Pero Niño était là, arriva Martin Ruyz de Mendaño, capitaine des nefs de Castille. Le capitaine Pero Niño eut avec lui des explications. Il lui reprocha d'avoir peu de souci du service du roi de Castille. Vint un moment où il aurait pu arriver grand mal entre eux. Pero Niño défia Martin Ruyz en lui disant qu'il ne s'était pas conduit comme un bon chevalier, et qu'il le lui ferait connaître. Mais les Français qui aimaient beaucoup Pero Niño ne les laissèrent pas en venir aux extrémités. Il se séparèrent ennemis.

Le capitaine et messire Charles, avec les heureuses fortunes qu'ils avaient eues ensemble contre les Anglais, oublièrent toutes les épreuves par où ils étaient passés, celles de la mer comme celles des combats qu'ils avaient livrés. Ils décidèrent d'aller encore une fois en Angleterre. Ils préparèrent leurs galères et prirent des vivres. Trois balleniers de France, armés, se joignirent au capitaine.

Ils sortirent pour passer la nuit sous le cap de Caux. Au quart de l'aube, ils prirent leur route vers l'Angleterre, et hissèrent leurs voiles. Quand ils furent au large, à l'entrée du canal[120], ils trouvèrent un vent et une tourmente si forts qu'ils furent sur le point

[118] Saint-Philibert.
[119] Le raz de la pointe Saint-Mathieu dont il a été question au chapitre 66.
[120] La Manche.

de faire naufrage. Quelques antennes et des agrès furent brisés. La saison était déjà avancée, et c'était déjà l'hiver. Ils durent, bien malgré eux, retourner au port de Harfleur.

Ils restèrent là, à monter la garde, car la flotte des Anglais est accoutumée de venir fort souvent piller ce port, prendre terre et faire beaucoup de mal. Pendant tout le temps que le capitaine Pero Niño fut là, il ne vint aucune flotte anglaise. On resta là si longtemps que les gens ne pouvaient plus supporter le froid et les grandes pluies, car il pleut beaucoup sur la côte.

Comme on ne pouvait pas passer en Angleterre à cause du mauvais temps, on décida de remonter le fleuve de la Seine avec les galères, et d'aller hiverner à Rouen, une très noble cité, située au bord de ce fleuve. Elle est très bien fournie de toutes les choses dont les galères avaient besoin. On remonta le fleuve. Ses rives sont très belles. On y voit de très bons villages, beaucoup de belles maisons de grands seigneurs. Il y a au bord du fleuve une abbaye de moines de saint Benoît, très riche et honorée, beaucoup de jolis bois, de gracieux vergers et de jardins. Les seigneurs de ce pays venaient voir le capitaine et ils donnaient de nobles fêtes en son honneur.

Les galères arrivèrent ainsi à la ville de Rouen. Le roi de France avait là, de l'autre côté du fleuve, un arsenal qui contenait des galères et des taforées qui sont de grandes galères emmenant sur mer des chevaux et beaucoup de monde[121]. Le capitaine fut logé à Rouen dans un grand et bel hôtel, et ses gens dans d'autres hôtels aux environs du sien.

Les Français sont une noble nation. Ils sont sages, très entendus et judicieux dans toutes les choses qui relèvent de la bonne éducation, en courtoisie et noblesse. Ils sont très élégants dans leurs habits et richement équipés. Ils s'habillent tout à fait comme il convient. Ils sont généreux et prompts à faire des cadeaux. Ils aiment faire plaisir à tout le monde. Ils honorent beaucoup les étrangers. Ils savent louer et louent beaucoup les belles actions. Ils ne sont pas malicieux. Ils tolèrent les offenses, ils ne demandent pas de compte à un homme ou à propos d'une affaire, sauf si leur honneur est en cause. Ils sont très courtois et gracieux dans leur parler. Ils sont très gais, ils prennent du plai-

[121] Galères, dites aussi huissières, dont l'arrière s'ouvrait pour permettre l'embarquement de chevaux et de matériel lourd.

sir de bon cœur et le recherchent, aussi bien les hommes que les femmes. Ils sont très portés sur l'amour et en tirent vanité.

L'auteur dit ici que ces qualités sont naturellement en eux et qu'ils se glorifient d'être gais et amoureux parce que leur pays est dans le climat d'une étoile que l'on appelle Vénus, et que cette planète, qui est amoureuse et gaie, est soumise à ce climat. C'est bien ainsi que les naturels du pays expliquent ces choses d'après ce qu'ils parviennent à entendre de cet art de l'astrologie, qui traite des mouvements et des effets [des corps célestes][122]. Cet art est grand et le jugement difficile, parce que Dieu est à la fois nature, au-dessus de la nature et contre la nature Quand Il lui plaît de recevoir les prières et demandes des justes, et même de ceux qui ne le sont pas, quand ils se tournent vers lui, bien souvent la planète ou le destin sont contraints de ne pas suivre leur cours, parce que Celui qui fait les lois peut les révoquer. Dieu, notre seigneur, a fait beaucoup de choses mais il n'en a fait aucune qui fût contre sa puissance. Dès que Lucifer voulut être aussi puissant que Dieu, ni les cieux, le soleil et la lune, ni toutes les étoiles ne purent empêcher qu'il ne tombât jusqu'au centre de la terre, bien que celui-ci ne pût le recevoir, mais parce qu'il lui fut donné et assigné comme lieu de peine perpétuelle, à lui et à ses semblables.

[78] *Comment Pero Niño fut voir l'amiral de France et Madame l'amirale.*

Le capitaine en usait avec les chevaliers et les gentilshommes de France comme un homme qui avait toujours été élevé noblement et connaissait les manières des gens, car, comme dit le philosophe[123] : « À l'un suffit peu de doctrine, à l'autre grand enseignement ne profite pas. » Le philosophe s'exprime ainsi parce que celui qui est doué par la nature, apprend facilement les choses. Chez Pero Niño, toutes les bonnes manières, les bons enseignements et la politesse lui venaient par nature et il en usa toujours tant qu'il vécut[124]. Son renom vit encore aujoud'hui,

[122] L'auteur donne une définition de l'astrologie en usant du latin : «aquel arte de astrología, que es *motus et efecti*».

[123] Aristote.

[124] L'emploi du passé s'explique non pas parce que Pero Niño est mort, mais parce qu'il a renoncé aux armes.

et continuera de vivre parmi les chevaliers et les nobles. Il s'équipa fort bien selon la mode du royaume où il était et comme il lui appartenait pour aller à Paris.

Il y avait près de Rouen un noble chevalier appelé messire Renaud de Trie, amiral de France[125]. Il était âgé. Il fit prier le capitaine Pero Niño de l'aller voir. Le capitaine partit de Rouen et s'en fut à un lieu nommé Sérifontaine[126] où vivait l'amiral qui le reçut fort bien et lui demanda de rester auprès de lui et de se reposer pendant quelques jours car il avait été très éprouvé par la mer. Le capitaine resta là trois jours. L'amiral était un chevalier vieux et malade. Le temps passé sous les armes l'avait brisé. Il avait toujours pratiqué la guerre. Il avait été un rude chevalier expert dans le métier des armes mais il ne pouvait plus fréquenter la cour ni faire la guerre. Il vivait retiré en ce sien lieu. Il avait là en abondance tout ce qui était nécessaire à sa personne. Il possédait une demeure, de plain-pied et solide, arrangée et montée comme si elle avait été située dans la ville de Paris. Il y tenait avec lui ses damoiseaux et des serviteurs pour toutes sortes d'offices, comme il seyait à un tel seigneur. Il y avait dans sa demeure une chapelle très ornée où on lui disait la messe tous les jours. Il y avait là des ménestrels et un trompette qui jouait merveilleusement de son instrument. Devant la maison coulait une rivière[127] au bord de laquelle il y avait des futaies et de gracieux jardins. De l'autre côté se trouvait une pièce d'eau très poissonneuse, enclose et fermée à clé, d'où l'on pouvait chaque jour tirer du poisson pour sustenter trois cents personnes. Quand on voulait prendre le poisson, on retenait l'eau pour qu'elle ne vînt pas d'au-dessus et on ouvrait un conduit par où elle s'écoulait et la pièce d'eau restait alors à sec. On prenait le poisson qu'on voulait et on laissait le reste. Puis on ouvrait le conduit d'au-dessus et en peu d'heures elle était remplie. L'amiral avait quarante ou cinquante chiens pour chasser, et des hommes qui les soignaient. Il avait là jusqu'à vingt montures pour sa personne : destriers, coursiers, bahagnons, hacquenées. Que vous dirai-je encore à propos de tous les approvisionnements, de toutes les commodités ?

[125] Renaud de Trie, chambellan de Charles VI. Amiral de France en 1397, il vendit cette charge en 1405. Il dicta son testament le 12 avril 1406 et mourut peu après.
[126] Dans le Vexin normand, à huit kilomètres au nord de Gisors. Le château n'existe plus aujourd'hui.
[127] Sans doute l'Epte.

Il y avait, tout près, des bois dans lesquels on trouvait tous les gibiers, grands et petits : des cerfs, des daims, des sangliers (qui sont appelés chez nous *jabalies*). L'amiral avait pour chasser sur la rivière des faucons *neblis*, que les Français appellent gentils, et qui sont excellents héronniers[128].

La femme de ce chevalier était la plus belle dame qu'il y eût alors en France. Fille du seigneur de Bellengues, elle appartenait à la plus grande maison et au plus haut lignage de la Normandie[129]. On la louait fort pour des qualités qui étaient celles d'une grande dame. On la tenait pour très avisée et sachant mieux gouverner sa maison que n'importe quelle autre grande dame de cette province, et pour la mieux parée. Son noble logis était séparé de celui de l'amiral. Il y avait un pont-levis entre les deux demeures qui étaient entourées d'une même enceinte. Leurs meubles étaient si nombreux et de si rares sortes que ce serait long à raconter. Madame l'Amirale avait jusqu'à dix damoiselles de parage, richement habillées et arrangées. Elles n'avaient charge de rien, sinon de leur personne, et de tenir compagnie à leur dame. Il y avait en effet beaucoup de filles de chambre.

Je vais vous raconter ce qu'il en était de l'ordre et de la règle que la dame observait. Le matin, après son lever, elle allait avec ses damoiselles à un bois qui était près de là, chacune avec un livre d'heures et un rosaire. Elles s'asseyaient à l'écart l'une de l'autre, disaient leurs heures et ne parlaient pas pendant qu'elles priaient. Ensuite cueillant fleurettes et violettes, elles revenaient au palais, allaient à la chapelle et entendaient une messe basse. En sortant de la chapelle, elles prenaient un plat d'argent sur lequel il y avait des poules, des alouettes et autres oiseaux rôtis et elles en mangeaient ce qu'elles voulaient pour leur déjeuner, et on leur donnait du vin. Madame mangeait rarement le matin, ou seulement un peu pour complaire à ceux qui étaient là. Ensuite, elle et ses damoiselles chevauchaient sur leurs haquenées, les mieux harnachées et les meilleures qui puissent être, et avec elles chevauchaient les chevaliers et les gentilshommes qui étaient là. Ils allaient se promener un moment dans la campagne, faisant des chapelets de verdure. Là, on entendait chanter, par des voix diverses et très bien accordées, des lais, deslais, virelais,

[128] *Nebli* : faucon venant du nord de l'Europe.

[129] Son père Guillaume de Bellengues était capitaine du château de Rouen. Games exagère peut-être son rang social.

chants, rondeaux, complaintes, ballades, chansons du répertoire des Français. Je vous dis que celui qui a vu cela voudrait que cela durât toujours. Il ne souhaiterait pas un autre paradis. Le capitaine Pero Niño venait là avec ses gentilshommes pour qui on faisait toutes ces fêtes, et de la même façon, ils revenaient au palais à l'heure du dîner. Tous mettaient pied à terre et se rendaient à la salle où ils trouvaient les tables dressées.

Le bon vieux chevalier ne pouvait plus chevaucher, mais il les recevait avec tant de bonne grâce que c'était merveille. C'était un chevalier très aimable, bien qu'il fût dolent. S'asseyaient à la table l'amiral, Madame et Pero Niño. Le maître d'hôtel présidait l'autre table et faisait asseoir l'un à côté de l'autre un chevalier ou un écuyer et une damoiselle. Les mets, très variés, en grand nombre, et fort bien apprêtés, se composaient de viandes, poissons et fruits suivant le jour que c'était.

Pendant que durait le repas, celui qui, en observant la mesure et en respectant la courtoisie, savait parler d'armes et d'amour, avait bonne occasion de le faire, d'être écouté et d'avoir réplique, et de satisfaire ainsi son propos. Toujours pendant le repas, des jongleurs jouaient d'agréables instruments à main. Les grâces dites et les tables enlevées, venaient les ménestrels. Madame dansait avec Pero Niño, et chacun des siens avec une damoiselle. Cette danse durait une heure. Quand elle était finie, Madame donnait la paix au capitaine, et chacun faisait de même à celle avec qui il avait dansé[130]. On apportait les épices, on servait le vin, et on allait faire la sieste.

Le capitaine Pero Niño se retirait dans sa chambre, très bien meublée, qui était dans le logis de Madame et que l'on appelle la chambre Turena[131]. Après la sieste, on allait chevaucher. Les pages arrivaient avec les faucons. Les hérons avaient déjà été rassemblés. Madame se plaçait en un endroit et prenait un faucon sur son poing. Les pages faisaient lever le gibier, et elle lançait son faucon si gracieusement et si bien que cela ne pouvait être mieux. Vous auriez vu belle chasse et grand contentement; vous auriez vu nager les chiens, battre les tambours et tourner les leurres, damoiselles et gentilshommes le long de cette rivière prenant tant de plaisir qu'on ne saurait le décrire.

[130] La paix: le baiser de paix.
[131] On ne sait ce que signifie ce nom.

Après avoir chassé dans la vallée, Madame, et tout le monde avec elle, mettait pied à terre dans un pré. On sortait des poules et des perdrix froides, des fruits. Tous mangeaient, buvaient et faisaient des chapelets de verdure puis, en chantant de très belles chansons, on revenait au palais. La nuit venue, on soupait si c'était l'hiver. Si c'était l'été, on mangeait plus tôt. Ensuite, Madame sortait à pied dans la campagne pour se divertir. On jouait aux boules jusqu'à la nuit et on revenait à la salle avec des torches. Les ménestrels venaient et on dansait une grande partie de la nuit. Des fruits et du vin étaient servis. Puis on prenait congé et on allait dormir.

Cet ordre que je vous ai dit s'observait tous les jours, suivant la saison, chaque fois que le capitaine et d'autres venaient, selon l'état des personnes. Toutes ces choses étaient dirigées et ordonnées par cette dame, et tous les domaines et toutes les affaires étaient dirigés par elle ; car l'amiral était un riche-homme, seigneur de beaucoup de terres et possédait de grands revenus, mais il n'avait à prendre souci de rien, car la dame y suffisait.

Si, par grands délices et abondance de toutes choses, un homme pouvait vivre toujours et échapper à la mort, l'amiral en avait autant qu'homme au monde de son état peut en avoir. Mais quand est compté le nombre des mois que Job dit que Dieu a octroyé à chacun[132], il n'y a plus rien qui vaille : ni délices, ni richesses, ni amis, ni parents.

Pero Niño fut tant aimé, en bonne part, de Madame pour la prud'homie qu'elle voyait en lui, qu'elle lui parlait déjà un peu de ses affaires et le pria d'aller voir son père, un noble chevalier appelé messire de Bellengues, qui vivait en Normandie. Pero Niño partit de là et s'en fut à Paris. Dans tous les lieux où il passait, les chevaliers venaient le recevoir et lui faisaient beaucoup d'honneur, au bruit de sa renommée.

[79] *Comment Pero Niño fut à Paris et dans le conseil du roi demanda ses gages par fortes paroles, comme l'exigeait la circonstance.*

Le roi de France était malade de folie[133]. Parfois il revenait a lui et recouvrait la raison, mais quand il commençait à donner

[132] Jb 14, 5.
[133] Charles VI.

des ordres et à sortir de chez lui, la folie reparaissait. On s'emparait alors de lui et on l'enfermait. Telle était sa vie.

Pero Niño s'en fut voir les ducs[134] qui le reçurent bien ainsi que tous les chevaliers et gentilshommes de la cour. Ils eurent grand plaisir à le voir et l'accueillaient avec de grands honneurs. Ils l'appréciaient beaucoup dans toutes leurs fêtes et réjouissances.

Dans les traités et accords de fraternité que la France avait avec la Castille, il était écrit que, chaque fois qu'un de ces royaumes enverrait demander de l'aide à l'autre, celui-ci la lui prêterait, selon les formes convenues. De grandes peines étaient prévues pour la partie qui violerait ses serments au dam de son honneur, et le royaume auquel on portait secours avait à payer une solde suivant le nombre de gens qui lui étaient fournis et le temps qu'ils y restaient.

Le capitaine Pero Niño avait déjà dépensé l'argent qu'il avait emporté de Castille. Il entra un jour au conseil où étaient les ducs et avec eux le roi Louis et le roi de Navarre[135], ainsi que beaucoup d'autres comtes et grands seigneurs. Il demanda qu'on lui donnât la paie pour ses galères. Mais, que cela vînt du fait que les membres du conseil n'étaient pas d'accord, ou qu'ils ne voulussent pas l'accorder, on tirait la chose en longueur et on ne lui donnait rien. Il se serait vu en grand danger d'être obligé de désarmer ses galères faute d'argent, s'il n'avait trouvé quelques marchands qui lui prêtaient sur sa parole.

Finalement, il prononça dans le conseil des mots très forts. Il dit entre autres choses que, d'autant que le roi était malade et que le conseil gouvernait à sa place, s'ils n'observaient pas les traités et les accords passés entre les rois et les laissaient rompre, les conseillers tombaient sous le coup des peines qui y étaient stipulées, ce pourquoi ils tombaient *in crimine lese majestatis* et violaient les serments, ce que ne ferait pas le roi, leur seigneur, s'il était sain d'esprit et en son sens. S'il y avait quelqu'un qui lui dît le contraire, il le lui ferait confesser incontinent, de son corps au sien, devant eux. Mais bien qu'on lui fît entendre qu'il usait de très grosses paroles, elles lui servirent si bien qu'aussitôt le conseil lui fit payer toutes ses dépenses. Il n'y eut personne pour

[134] Les ducs d'Orléans, de Bourgogne, de Berry et de Bourbon, qui faisaient partie du conseil du roi.

[135] Louis II d'Anjou et Charles III de Navarre.

lui répondre quoi que ce soit et il n'y avait pas sujet pour le faire car il avait raison.

Après cela, le duc d'Orléans l'envoya chercher et lui dit de ne pas s'attacher autant à cette affaire, parce que le conseil en avait bien d'autres et importantes à dépêcher, mais qu'il ferait en sorte qu'il fût bien payé et que, par amour pour lui et parce qu'il était bon chevalier, il ferait quelque chose pour lui. Le duc de Bourgogne lui en dit autant de son côté. Le duc d'Orléans dit de plus à Pero Niño : « Je veux que vous soyez de ma maison tant que vous serez en France, ou ailleurs, là où vous voudrez, et je prendrai soin de votre honneur et de votre état. ». Cela plut à Pero Niño , et il lui fit beaucoup de remerciements. Voyant que toutes les affaires de France étaient entre les mains du duc d'Orléans, pour mener les siennes, comme il importait au service du roi son seigneur, il dut accepter ce qui lui était offert. Le duc lui donna livrée et retenue selon la coutume de France et ainsi qu'il convenait à son état et à son honneur, et lui confia la charge de chambellan dans sa maison. Les jeunes et galants chevaliers de la cour le regardaient et disaient par derrière que c'était celui-là qui en tel lieu avait si fortement parlé. Ils disposèrent des emprises[136] et arrangèrent des joutes pour savoir quel chevalier il était et ce qu'il valait.

La France était alors en grande paix et dans toute sa prospérité, mais c'était déjà le commencement du mal et des divisions entre les ducs et les grands seigneurs, qui se dressaient les uns contre les autres.

Maintenant, l'histoire cesse de parler du capitaine Pero Niño, afin de raconter comment et pourquoi survinrent alors de nouveau en France de grands maux et de grandes guerres.

[80] *Comment le roi Édouard d'Angleterre eut cinq fils, tous très vaillants comme leur père. Le roi de France en avait aussi cinq.*

Le roi Édouard, qui fut roi d'Angleterre, eut cinq fils légitimes : l'un, l'aîné, fut le prince de Galles, que l'on appelait très haut et puissant Édouard, prince de Galles, duc de Guyenne, seigneur de Cornouaille ; le second fut le duc de Lancastre ; le troisième

[136] Voir ci-dessus, p. 107, note 78.

fut messire Aymon, le quatrième fut Lionel et le dernier Amour-Désiré[137].

Le roi Édouard fut le plus excellent roi qu'il y ait eu en Angleterre depuis Arthur jusqu'à présent. C'était un homme au corps vigoureux, de grande force et de grand sens. Il détestait tous ses voisins, ce qui est, comme il a été dit plus haut, la façon d'être des Anglais, et il entreprit de leur faire la guerre. Il envoya un jour tous ses fils conquérir les pays voisins : le prince de Galles contre la France, le duc de Lancastre contre la Flandre, Lionel contre l'Écosse, messire Edmond contre l'Irlande, et celui que l'on appelait Amour-Désiré contre la Frise.

Dans ce même temps, régnait en France le roi Jean. Il eut aussi cinq fils. L'aîné fut le roi Charles, le second le duc de Bourgogne, le troisième le duc d'Anjou, roi de Naples, le quatrième le duc de Berry et le dernier le duc de Bourbon[138].

Le prince de Galles vint en France et entra par la Picardie, incendiant et détruisant. Il arriva au bois de Vincennes, à deux lieues de Paris. Pendant tout ce temps, les Français ne pouvaient se mettre d'accord pour aller le combattre. Il envoya ses hérauts aux grands seigneurs de France afin de leur demander pourquoi ils ne sortaient pas pour défendre leur pays. Les hérauts les trouvèrent dans une grande fête très parée, dansant et prenant du bon temps. Ils délivrèrent leur message et les Français se moquèrent d'eux et ne leur donnèrent aucune réponse. Les hérauts fort surpris retournèrent auprès du prince. Mais il faut comprendre que celui-ci, qui avançait dans un royaume étranger, très peuplé, et s'y était tellement enfoncé, avait dû souffrir bien des dommages et avait perdu beaucoup de monde étant donné les lieux périlleux par où il était passé. En outre les Français avaient connu de si bonnes fortunes depuis si longtemps, et si grand et si riche

[137] Édouard III (1327-1377). Ses fils furent : Édouard, prince de Galles ; Lionel, duc de Clarence ; Jean de Gand, duc de Lancastre ; Edmond, duc d'York ; Thomas, comte de Buckingham. Amour-Désiré est une invention de l'auteur.

[138] Les fils de Jean II le Bon (1350-1364) furent : Charles (Charles V) ; Jean, duc de Berry ; Louis, duc d'Anjou ; Philippe, duc de Bourgogne. Le duc de Bourbon était le beau-frère de Charles V, et non pas son frère.

était leur royaume, qu'ils se souciaient du prince comme d'une guigne. Ils pensaient qu'il pouvait prendre chez eux tout ce qu'il voudrait et qu'il en resterait toujours assez. De plus, leur orgueil était si grand qu'ils tenaient pour rien toute autre nation en comparaison d'eux. Ils croyaient même qu'en marchant contre le prince, ils mettraient la main sur lui sans difficulté. Le prince, lorsqu'il vit qu'on ne voulait pas lui livrer bataille, se rendant compte qu'il manquait de ressources, et bien qu'il eût fait de grands dégâts en France, s'en retourna dans son pays[139].

L'auteur dit ici, à propos de ce manque de décision en France, qu'il y a trois nations, dont chacune décide à sa manière. Les Anglais prennent leur décision longtemps à l'avance : ils sont prudents. Les Français ne le font pas avant d'être déjà engagés dans une entreprise : ils sont orgueilleux et présomptueux. Les Castillans ne décident que lorsque l'affaire est terminée : ils sont indolents et portés à la contradiction. Selon un philosophe, le sage ne dit pas : « je ne croyais pas faire cela » mais « je ne pensais pas que cette affaire me conduirait là, car si j'avais su, j'aurais agi autrement. » Ainsi le sage, qui est prévoyant, dès le commencement d'une affaire en envisage la fin.

Le roi [Jean], étant donné que le prince était dans son royaume, avisa à ce qu'il devait faire. Il réunit rapidement trente mille bassinets[140] et partit en campagne. Il s'établit en un lieu par où les Anglais devaient forcément passer. Le prince de Galles apprit que les Français et les Anglais étaient si proches qu'ils pouvaient se voir les uns les autres, et que les ponts étaient pris. Il examina sa situation et trouva que lui et les siens n'étaient pas plus de six mille hommes d'armes. Il tint conseil et les siens lui conseillèrent de fuir car il n'était pas en mesure d'affronter les forces du roi de France, sauf à être vaincu, tué ou déshonoré. Le prince répondit et voici ses paroles : « Parents et amis, vous savez bien qui est le roi Édouard mon père, qu'il a été grand guerrier et batailleur, et fut toujours vainqueur et jamais vaincu. Vous savez comment il a établi en loi, pour lui et les siens, de ne jamais s'enfuir du champ de bataille, quelle que soit la presse ou s'il arrive des renforts à l'ennemi, dès lors que l'on se trouve au

[139] Games confond cette campagne avec celle d'Édouard III qui, en 1346, battit Philippe VI de Valois à Crécy.

[140] Sorte de casque. Games veut dire que l'armée comptait trente mille hommes armés de bassinets.

nombre de deux mille hommes et plus. Là où l'on se trouve en tel nombre, même si de l'autre côté viennent tous ceux qui peuvent venir, tous doivent mourir plutôt que de tourner le dos. Vous qui êtes ici et beaucoup d'autres, vous avez accordé de faire ainsi : ou bien vous vous placez, avant que ne commence le combat, en un lieu tel qu'il ne puisse vous advenir aucune honte, ou bien tel que vous puissiez vous en sortir en gardant votre honneur. Si nous prenions la fuite maintenant, nous enfreindrions les ordres du roi et nous violerions les statuts faits et octroyés par les nobles chevaliers[141]. De plus nous tomberions dans deux inconvénients : le premier serait que nous aurions à fuir très loin, avec la mer à franchir et nos ennemis à notre dos qui nous poursuivront jusqu'à la mort ; le second est que si nous échappions, nous ne pourrions pas retourner en Angleterre parce que le roi est tel qu'il nous tuerait ou nous bannirait, et nous serions honnis de toutes les nations. En outre vous savez bien, et moi aussi, que lorsque le roi nous a envoyés ici, il ne nous a pas envoyés à des noces, mais pour conquérir des royaumes et des pays. Celui qui entre dans un royaume étranger pour le conquérir risque d'être vaincu aussi bien que vainqueur, car combattre est le fait des hommes, mais vaincre est dans la main de Dieu. Nous sommes venus en France pour gagner honneur. Si nous fuyons, l'honneur est perdu. À quoi nous servira ce que nous avons fait en France si nous fuyons maintenant, et si à la fin de l'entreprise nous nous montrons couards ? C'est à la fin qu'est l'honneur, car il appartient à tous de commencer, mais bien terminer n'appartient qu'à un petit nombre. Je fais vœu à Dieu de ne chausser éperons de ma vie afin que je ne puisse fuir. » Il descendit de son cheval, le fit éloigner de lui et dit : « Qu'ainsi fasse chacun. » Puis il mit son épée à la main, en frappa son cheval dans le ventre et le tua. Puis il ajouta : « Ceux qui mourront ici n'auront pas besoin de cheval. Si nous en réchappons et sommes vainqueurs, les ennemis nous en amènent assez que nous chevaucherons. »

Il rangea ensuite ses batailles, toutes à pied, et ils attendirent les Français. Le prince dit alors : « qu'il aimerait mieux à cette heure cinq cents pipes de bon vin plutôt que mille hommes d'armes de renfort. » Il disait cela parce que les Anglais aiment bien le vin et qu'il y avait des jours qu'il n'en avaient pas bu car

[141] Il y a peut-être une allusion à l'ordre de la Jarretière, créé par Édouard III.

ils avaient trouvé tout le pays en armes et les vivres enlevés. S'ils avaient eu assez de vin, chacun se serait battu pour deux, ce qui aurait élevé leur nombre à douze mille.

Les Français vinrent sur eux pleins de présomption et en désordre, les tenant en piètre estime, disant qu'ils étaient peu nombreux et épuisés et pensant qu'ils les prendraient à la main. On se battit et les Français furent vaincus. Beaucoup d'entre eux furent pris et tués. Le roi de France fut fait prisonnier avec beaucoup de ses chevaliers[142].

Le duc de Lancastre aborda en Flandre[143] et comme il allait par le pays, il y eut de grandes pluies. Durant de nombreux jours, il ne cessa pas de pleuvoir. Toutes les rivières croissaient tellement qu'on ne pouvait pas les passer. Cette mauvaise fortune des inondations surprit le duc entre deux grandes rivières. Il resta là de nombreux jours sans pouvoir passer d'aucun côté. Tous étaient sur le point de périr. Un jour un chevalier de la compagnie du duc s'en alla seul à cheval remontant la rivière. Il lâcha la bride à son cheval et mit en sa volonté d'aller là où le cheval et le destin le conduiraient. Allant ainsi, sa monture l'engagea dans une futaie très épaisse près de la rive et il resta là une grande heure. Il vit venir de l'autre côté de la rivière un laboureur, monté sur une jument, qui y entra par un gué, la franchit et fut bientôt du côté du chevalier. Celui-ci reprit alors les rênes et s'en fut. Il conta au duc cette bonne fortune et comment il lui était arrivé de connaître le gué.

Le duc partit alors avec toute l'armée. On passa la rivière, et il entra dans la Flandre y menant grande guerre. Il y avait des jours qu'il parcourait le pays. On ne lui offrait pas la bataille, sauf que l'on défendait quelques passages, et tous les vivres avaient été enlevés. Les Anglais étaient très affaiblis, et l'on voulait s'en retourner. Beaucoup d'habitants du pays se réunirent pour marcher contre le duc qui l'apprit. Il ne pouvait plus s'en aller sans livrer bataille.

Il trouva dans la campagne un tertre de forme arrondie. Il y monta avec tout son monde. Il fit amener autant de chariots qu'il pouvait y en avoir. Il les fit conduire sur cette hauteur et l'on se retrancha derrière eux disposés en cercle. On en fit une machine de guerre. On enleva le bois de ces chariots en ne gardant que

[142] Bataille de Poitiers (1356).
[143] Le duc de Lancastre n'a pas mené de campagne en Flandre.

les roues et les essieux. On attacha une corde à chacune des roues de manière qu'en lâchant les cordes, ces roues pussent dévaler jusqu'au pied de la colline.

Les Flamands, en grand nombre, entourèrent le tertre. Ils croyaient qu'il n'y avait qu'à prendre tous ceux qui étaient encerclés là. Ils occupèrent avec beaucoup de monde tout le tour de la hauteur et commencèrent à monter. Pendant qu'ils en gravissaient les flancs, les Anglais lâchèrent les chariots sur eux. Grâce à ce stratagème, ils abattaient tous les Flamands, les frappant et les tuant. Les Flamands furent ainsi défaits, beaucoup d'entre eux tués et faits prisonniers. Depuis lors, on appelle cette défaite «la bataille des chariots». De là, le duc envoya ses ambassadeurs au roi son père, en Angleterre avec beaucoup de prisonniers, d'armes et de chevaux. Lui resta en Flandre, s'emparant de places et conquérant le pays.

Lionel, l'autre fils du roi Édouard, entra en Écosse et livra bataille au roi de ce pays. Il le vainquit et le fit prisonnier. Il l'envoya au roi son père avec beaucoup de chevaliers et d'autres prisonniers. Il resta dans le pays qu'il avait conquis[144].

Messire Aymon fut en en Irlande. Il livra bataille aux Irlandais. Vainqueur à la première bataille, il fut vaincu et fait prisonnier à la seconde. Sur ce, le roi Édouard passa en Irlande et y fit la guerre. Par négociation il tira son fils de prison. Il ne revint pas de là avec beaucoup d'honneur car pendant qu'il se retirait on lui prit et on lui tua un grand nombre des siens. Lui-même aurait été tué ou pris s'il n'avait pas trouvé refuge sur une barque[145].

En Irlande, tous les chevaliers combattent à cheval. Ils ne se servent pas de selles, à l'exception d'un petit nombree d'entre eux. Ils sont grands chevaucheurs. Ils montent de petits chevaux très bien harnachés et munis d'étriers. D'autres, moins bien équipés, montent à cru. Ils ont de très bonnes lances d'armes, très longues: elles ont une coudée de plus que les plus longues de notre pays.

Amour-Désiré fut en Frise. On lui a donné ce nom parce qu'il était né aveugle et ne voyait rien[146]. Il avait de grands membres

[144] C'est en 1348, et non en 1356, que le roi d'Écosse fut fait prisonnier.
[145] On n'a pas connaissance d'une campagne d'Édouard III en Irlande.
[146] La relation entre ce nom et le fait qu'Amour-Désiré était aveugle n'apparaît pas.

et était beau autant et plus que ses frères. Il avait grand cœur à bien faire, s'il l'eût pu. Quand il entendait parler des batailles que livraient ses frères, il mourait d'envie de combattre. À cause de la grande envie et du grand désir qu'il en avait, son père l'envoya en Frise avec du monde. Il entrait dans la bataille avec des gardes qui lui disaient quand il était temps de férir et qui, ensuite, le laissaient aller. Lui se guidait au bruit et donnait de rudes coups jusqu'à ce que les siens l'appelassent, le reprissent et le sortissent de la bataille. Les siens furent victorieux avec lui dans quelques combats. Mais il advint qu'un jour, ils furent vaincus, et lui mourût dans cette bataille. Le roi eut grand chagrin de sa mort, et aussi les dames car il était d'un tempérament très amoureux. On fit à sa mort une belle chanson à jouer sur des instruments que l'on appela « Amour-Désiré[147] ».

Tous les fils du roi remportèrent ces victoires dans le même temps. Tous envoyèrent au roi leur père les prisonniers et le butin fait lors des combats qu'ils avaient livrés. Chacun d'eux demeura dans le pays qu'il avait conquis, sauf le prince de Galles qui revint en Angleterre avec le roi de France et les autres prisonniers. Tous les ambassadeurs s'entendirent avec le prince pour paraître le même jour et à la même heure devant le roi Édouard et lui présenter les prisonniers et les joyaux de la victoire. Le prince arriva le premier devant le roi, tout armé pour montrer qu'il revenait de guerre et faire valoir les grands exploits qu'il avait accomplis, avec le roi son prisonnier et beaucoup d'autres chevaliers. Il s'agenouilla devant son père pour lui baiser la main.

Le roi se leva du trône et ne voulut pas lui parler. Il s'en fut vers les ambassadeurs de ses autres fils, les reçut fort bien, leur donna la paix et leur demanda comment se portaient ses fils. Le prince restait toujours à genoux devant le trône. Les chevaliers demandèrent au roi pourquoi il montrait si grand courroux au prince qui avait accompli de si grands exploits alors qu'il honorait tellement les autres. En effet, ce qu'avait fait le prince montait plus haut que ce que tous les autres avaient fait, encore qu'ils l'eussent bien fait. Le roi répondit : « Le prince a agi comme un ribaud, et les autres se sont conduit comme de bons chevaliers. Puisqu'il avait défait et pris le roi de France, s'il était resté dans

[147] Il y a peut-être dans cette mort une réminiscence de celle de Jean de Luxembourg, roi de Bohème, qui, aveugle, combattit et fut tué à Crécy.

sa conquête, tout le royaume eût été à lui, mais il a cru avoir fait une assez grande chose. Cette grande chose, il ne l'a pas faite mais il a été la honte de mes cheveux blancs – il se prit la barbe –, et celle des bons chevaliers que j'ai élevés et de ceux qui ont été élevés avec moi, car j'étais là où ils étaient. Mes autres fils auront l'honneur et ma bénédiction. Dites au prince qu'il se lève et s'en aille. Qu'il ne reste plus ici.» Les chevaliers relevèrent le prince et l'emmenèrent. Alors qu'il s'en allait à ses vaisseaux pour retourner à sa conquête, le roi envoya vers lui: «Dites au prince qu'il n'est plus temps et qu'il ne manquera pas de roi en France. Quand il y sera, il trouvera un autre roi plus puissant que le premier.»

[81] *Comment le roi de France fut fait prisonnier et comment son fils, le roi Charles, commença à être un roi très fort et très noble après la prison de son père.*

Le roi [Charles] de France fut fait prisonnier lors de la bataille de Crécy[148]. Il resta en prison toute sa vie car les Anglais ne voulurent pas le relâcher ni par raison ni par traité[149]. Il laissa un fils qu'on nomma le roi Charles. Celui-ci fut dans sa jeunesse un très bon roi, très hardi et très vaillant. Il demanda un jour au duc de Berry, son oncle, pourquoi dans les guerres tout allait si mal pour les Français et si bien pour les Anglais. Le duc lui répondit : «Parce que, depuis quelque temps, il y a eu de mauvais rois en France et de bons en Angleterre. Quand il y aura de mauvais rois en Angleterre et de bons en France, tout ira bien pour la France et mal pour l'Angleterre.» Le roi dit alors : «S'il plaît à Dieu, je serai le bon.»

Au temps de sa jeunesse, les Flamands se soulevèrent. Ils ne voulaient reconnaître pour seigneur ni le roi ni son oncle le comte de Flandre[150]. Le roi leva une armée et marcha contre

[148] Games confond Charles V et Jean II, la bataille de Crécy et celle de Poitiers, ainsi que Charles V et Charles VI.

[149] Le texte porte «por razón ni por ningund trato». Circourt et Puymaigre traduisent : «ni pour rançon, ni par traité», mais *rançon* ne figure pas parmi les diverses acceptions du castillan *razón*.

[150] Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, fils de Jean II, avait épousé la fille du comte de Flandre. Son beau-père, à qui il devait succéder, était aux prises avec les révoltes de Gand, Bruges et Ypres. En 1381, Gand mit à sa tête Philippe van Artevelde qui sollicita l'aide des Anglais.

eux. Les Flamands sont un peuple nombreux, très riche, et bien armé. Le roi envoya devant lui quelques capitaines et ils furent tous défaits. Il prit alors l'oriflamme qui est une bannière, laquelle fut envoyée du ciel par un ange. On n'ose jamais la déployer que dans les guerres contre les Mores ou les Infidèles ou encore dans une guerre juste, autrement on sait que ceux qui l'arborent seront vaincus[151].

De grandes foules de Flamands se réunirent et vinrent livrer bataille au roi. Au moment du combat, les Français décidèrent de laisser le roi avec ses gardes et sa bannière, de ne pas le laisser entrer dans la bataille mais seulement regarder ce qui se faisait. Fut capitaine dans cette bataille, à la place du roi, son oncle le duc de Bourgogne, comte de Flandre[152], avec beaucoup d'autres ducs et comtes. Le roi, toutefois, voulait combattre, mais on ne le laissa pas faire, et les autres engagèrent le combat. La bataille fut fort rude de part et d'autre et les Flamands commencèrent à mettre les Français en déroute car ils étaient très nombreux. Quand le roi vit cela, on ne put le retenir. Il ordonna de porter l'oriflamme en avant et il entra dans la mêlée avec un très grand courage, combattant vigoureusement sur son cheval. Il parvint là où était son oncle, le comte de Flandre, et dit : « En avant ! Me voici. Ce n'est pas le moment de fuir. » L'effort chez les Français fut grand quand ils virent le roi. Ils restèrent fermes et l'emportèrent. Les Flamands prirent la fuite. Le roi les encercla sur une hauteur où ils étaient montés dans l'intention de négocier. Il leur demanda toutes leurs armes et ils les rendirent. Puis il ordonna de les passer tous au fil de l'épée. Ils étaient innombrables. Beaucoup des siens dirent au roi qu'ils étaient fatigués de tuer, tant les Flamands étaient nombreux. Ils demandèrent au roi en grâce d'accorder son pardon à ceux qui restaient, ce qu'il fit. On trouva qu'avec ceux qui étaient morts dans la bataille, les trois quarts des combattants avaient péri.

Le roi entra en Flandre et soumit le pays qui s'était soulevé. Il le mit sous sa seigneurie. Le roi était âgé de dix-huit ans quand il livra cette bataille[153]. Elle fut donnée en un lieu plein de vesces

[151] L'oriflamme : la bannière royale conservée à Saint-Denis. Le prétexte pour l'utliser fut que les Flamands tenaient pour le pape Urbain VI, alors que les Français considéraient comme seul légitime Clément VII.

[152] Philippe le Hardi ne devint comte de Flandre que quelques mois plus tard.

[153] Né en 1368, il n'avait pas encore quinze ans.

et pour cette raison le roi prit pour devise un collier fait à imitation de cosses de vesces. Elle fut livrée près d'une ville appelée Roosebike, c'est pourquoi on l'appelle «la bataille de Roosebeke[154]».

Depuis ce jour, tout comme le roi allait croissant en âge, il allait aussi croissant en noblesse. Son cœur devenait plus ferme avec la bonne fortune. C'est là une chose que voulut vérifier Alexandre. Il le fit par expérience car il avait lu que la bonne fortune rend plus ferme le cœur de l'homme et qu'il devient moins ferme avec la mauvaise fortune. Il fit capturer un animal que l'on appelle *avidia* et dont on estime que sa nature est proche de celle de l'homme. On en prit deux. Alexandre fit mettre l'un dans un verger bien clos où il y avait des herbages et des fruits en abondance, et il lui fit donner bien à manger en satisfaisant toutes ses envies. Il fit enfermer l'autre dans un réduit peu éclairé. On lui donnait bien à manger mais on l'attaquait souvent comme si on voulait le tuer. Quand ils eurent été ainsi quelque temps, Alexandre ordonna de les abattre et de les ouvrir. On trouva que celui qui avait été dans le verger avait le cœur très frais et plus grand qu'il n'appartenait à son corps. On examina l'autre, et on trouva à la place du cœur une chose si petite et si rétrécie qu'on ne put déterminer si c'était ou non un cœur.

Les premiers mobiles résident dans les puissances de l'âme qui sont la mémoire, l'entendement et la volonté. La gloire, la bonne fortune, le souci pour les travaux ou n'importe quelle chose que l'homme doit faire s'impriment d'abord dans la mémoire, par qui l'homme se souvient des choses. La mémoire les transmet à l'entendement, qui est discerner dans l'esprit ce dont il s'agit ou comment on doit agir. L'entendement, à son tour, les transmet à la volonté, qui est l'action.

Le corps est la demeure et l'instrument de l'âme qui sans lui ne peut bien œuvrer. L'âme est virtuellement dans tous les membres du corps, mais sa demeure propre est le cœur, et quand le maître de maison va mal, toute sa maison est en désordre. S'il va bien, tous ceux qui l'habitent sont joyeux. Comme le cœur est la demeure de l'âme, quand les puissances de celle-ci sont perturbées, les esprits vitaux s'affaiblissent. Le cœur est alors relâché et amaigri. C'est pourquoi Platon dit: «Les soucis relâchent

[154] Elle fut livrée le 27 novembre 1382.

le cœur. S'ils étaient nombreux, ils pénétreraient dans les parties intérieures et délieraient la bonne ordonnance de ton âme. »

Comme j'ai dit qu'au roi Charles le cœur croissait avec la bonne fortune, il réunit son ost pour passer en Angleterre[155]. Il arma la plus grande flotte de vaisseaux et de galères, la plus grande qui fut jamais armée de toutes celles dont parlent les histoires, dans laquelle il y avait mille huit cents navires et fustes, tous de guerre. Qui lit les histoires trouvera qu'on y comptait trois cents quatre-vingt six vaisseaux de plus que ceux qui allèrent attaquer Troie. Le roi fit faire une ville de bois aussi grande que Londres avec enceinte, rues, places, maisons, qui devait être établie à côté de Londres. Le tout était bien pourvu de cuir et de fer. Les autres matériels de guerre, très puissants, étaient si nombreux et de tant de sortes qu'on ne pouvait en faire le compte. Et le roi disait: « Eux Londres, et nous Londres. »

Le roi Charles rassembla la flotte dans le port d'une ville de Flandre appelée l'Écluse. Il y resta huit mois, tout son monde réuni, toutes ses dispositions prises. Mais pendant ces huit mois, on ne put jamais avoir un temps favorable pour passer au port de Douvres, en Angleterre, qui n'est qu'à quatre lieues de mer, car durant tout ce temps, le vent ne cessa pas d'être contraire, et ne fut jamais favorable à cette traversée bien qu'on l'ait souvent tentée.

Voyez le pouvoir de Dieu ! Il est si grand qu'il arrive bien des fois qu'une nef aille d'Espagne à Jérusalem et en revienne sans mettre plus de temps. Les desseins des hommes, si Dieu ne les seconde pas, ne sont rien. C'est pour cela que le prophète dit: « L'homme propose et Dieu dispose. »

Alors que le roi était ainsi dans l'attente d'un temps favorable pour passer en Angleterre, il revêtait ses armes presque tous les jours. Il s'exerçait avec ses damoiseaux et des gentilshommes, et faisait avec eux beaucoup de jeux de guerre et autres gentillesses d'armes. Il arriva qu'un jour où le roi jouait en compagnie de ses damoiseaux avec des épées à deux mains, il s'approcha de l'un d'eux qui n'était protégé que par une cotte et lui donna par le milieu du corps une telle estocade que l'épée le traversa de part en part et qu'il tomba mort à terre. Puis il s'en fut aux autres en leur portant de très grands coups qui les mirent tous en fuite[156].

[155] Ces préparatifs pour un débarquement furent faits en 1386.

[156] La première manifestation de la folie du roi se produisit dans le forêt du Mans, le 5 août 1392.

On envoya alors des hommes armés qui s'emparèrent de lui par force. Il était si hors de sens qu'on ne pouvait lui faire entendre raison. On le conduisit dans sa tente. Il s'endormit aussitôt jusqu'au lendemain. Quand il s'éveilla, il demanda si le roi d'Angleterre avait été tué ou pris dans cette bataille et s'enquit de beaucoup d'autres détails du combat. Il s'imaginait qu'il y avait eu bataille avec les Anglais, et l'on ne pouvait le ramener à la raison. Il était très étonné de ce qu'on lui disait. On le garda ainsi tandis qu'il recouvrait peu à peu son bon sens. Cinq jours après la maladie le reprit avec tant de fureur qu'il voulait tuer tout le monde et disait des choses très extravagantes.

Les ducs et les autres seigneurs de l'ost restèrent avec lui quelques jours. Puis ils virent que la maladie n'évoluait pas de façon favorable et ils tinrent conseil. Ils licencièrent l'armée et partirent avec le roi. Quand ils virent qu'il souffrait d'un mal sans remède, ils mirent le royaume sous des tuteurs et pourvurent à la justice et au gouvernement. Le royaume vécut longtemps en grande paix et en bon ordre. Il n'y eut ni scandale ni mal. Les tuteurs gouvernaient le pays très sagement de sorte que ses ennemis ne pouvaient lui nuire. Au contraire, tous s'entendaient si bien que les peuples des royaumes voisins en parlaient et louaient la loyauté des Français. Le royaume, dans ces temps, était très riche et honoré.

Le roi avait un frère que l'on appelait le duc d'Orléans. C'était un très noble seigneur, fort brave, libéral et puissant. Il avait une très grande maison composée de nombreux grands seigneurs et de chevaliers, parmi lesquels il y avait des gens de diverses nations. Il estimait que, vu son crédit et parce qu'il était frère du roi, il devait avoir plus d'autorité qu'aucun autre.

Il y avait, d'autre part, le duc de Bourgogne, comte de Flandre, neveu du roi. Tous les deux étaient cousins germains[157]. Le duc était aussi un très grand personnage, et plus riche que l'autre. Il savait qu'il était du même lignage et qu'il devait avoir plus d'autorité que le duc d'Orléans et que n'importe quel autre. Sur ce sujet ils avaient eu des querelles et commençaient à former des ligues tant dans le royaume qu'en dehors.

[157] Jean, dit sans Peur, duc de Bourgogne était le cousin germain de Charles VI et du duc d'Orléans, tous deux fils de Charles V.

Le livre cesse ici de parler de cela, et en revient à conter du capitaine Pero Niño, comment il jouta contre les Français.

[82] *Comment Pero Niño jouta avec les Français et comment il lui en advint avec eux.*

Les Français joutent d'une autre manière qu'on ne le fait en Espagne. Ils joutent sans toile[158], à façon de guerre, pour le choc. Ils arment les chevaux de chanfreins et de pétrails[159], qui sont des défenses en cuir très fortes. Leurs selles également très fortes couvrent la jambe jusque près du pied. Il arrive souvent qu'un cheval heurte l'autre, et tous les deux tombent. Ou l'un tombe ou tous les deux. C'est une joute très dangereuse. Tous les hommes n'y prennent pas part, mais seulement ceux qui sont très adroits et très bons cavaliers. Les lances sont toutes d'une même mesure. Il n'y a dans toute la cour qu'un seul artisan ou deux à en fabriquer, l'un avec licence des gouverneurs, l'autre en tant que vérificateur.

Il n'y a en France ni défenseur ni joute d'un contre un par champions assignés mais chacun s'attaque à qui lui convient. Tous se battent de façon indépendante. Dix, vingt, trente ou davantage se placent d'un côté, et autant de l'autre. Dès que l'un prend sa lance, l'autre a déjà empoigné la sienne. Il n'en sort pas seulement un, mais avec leur très grande ardeur, il arrive que deux ou même trois sortent ensemble contre un seul, bien qu'ils soient courtois. En effet, s'ils voyaient ce qu'il en est, jamais plus d'un n'irait contre un seul. Il faut donc que le chevalier qui joute là en ait la pratique et soit ou vigoureux ou excellent cavalier.

Les Français décidèrent de jouter un jour en manière d'essai dans une place propre à cela que l'on appelle la Petite-Bretagne[160]. Ce jour là joutèrent le comte de Clermont, le comte de la Marche, le comte de Tonnerre et beaucoup d'autres grands personnages de la cour. Pero Niño jouta aussi ce jour-là. Il fournit de nombreuses carrières avec de robustes chevaliers et rompit beaucoup de lances. Telle était l'envie que les Français avaient

[158] Toile : sorte de barrière.

[159] Pièces d'armure qui couvraient, respectivement, le devant de la tête et le poitrail du cheval.

[160] Les essais étaient des sortes de joutes qui avaient lieu la veille des tournois. La place de la Petite-Bretagne se trouvait près du Louvre.

de se rencontrer avec lui qu'une fois deux chevaliers sortirent ensemble, et tous les deux le heurtèrent. Pero Niño fut si ferme qu'ils ne le désarçonnèrent pas. Il ne fut pas ébranlé et ne fit pas mauvaise contenance. Peu après, il fit tomber un bon chevalier. Ce même jour, les chevaux du comte de Clermont et d'un chevalier s'entre-heurtèrent et tombèrent, et ceux qui les montaient seraient morts, de la façon dont ils gisaient, si on ne les eût pas secourus tout de suite.

Il y avait alors à Paris de très magnifiques et nobles noces. Elles étaient faites par un majordome du roi qui mariait une de ses filles. À ces noces vinrent les ducs et les comtes, de grands seigneurs, et aussi les chevaliers et gentilshommes de la cour, les grandes dames, femmes, pucelles et damoiselles. Là les salles furent richement apprêtées, les tables bien ordonnées, chacun assis à sa place. Là, il y avait beaucoup de vaisselle, très riche, d'or et d'argent, abondance de mets accommodés de diverses façons. Les gens étaient si nombreux que l'on aurait fait un peuple avec les seuls jongleurs, qui jouaient d'instruments de diverses sortes: musique de *pulsu*, de *flatu* et de *tactu*, et chansons[161]. On exécutait force danses, coursaults et chanterelles[162]. Les parures des dames et des chevaliers étaient si extraordinaires et si variées qu'on ne pourrait les décrire à cause de leur nombre. Ces noces durèrent toute une semaine. Quand elles furent finies, les dames se réunirent et dirent aux chevaliers et aux galants amoureux que pour l'amour de leurs amies, ils devraient faire une fête très honorable où ils jouteraient bellement vêtus. De leur côté, elles feraient faire à leurs frais un bracelet en or, avec un écu et un chapel très riche. Elles seraient à regarder et les donneraient au chevalier qui aurait le mieux jouté. Ils en furent très joyeux car ce projet avait de quoi leur plaire. Ils choisirent le lieu et le jour pour la fête et la joute. En attendant que le moment fût venu, ils s'en furent tous faire l'essai à une place hors de la ville appelée la Cousture Sainte-Catherine[163].

[161] L'auteur emploie les termes «...tañian estrumentos de diversas maneras: de la musica de pulso, e flato, e tato, e boze». Les trois mots correspondent à la tripartition de l'instrumentarium médiéval selon les propriétés musicales en *flatu*, *pulsu*, *tactu* (et non selon la facture); *boze* désigne le chant.

[162] Dans le texte : «Allí heran traydas muchas dançaş, e casaotes, e chantarelas.» Le coursault (*casaote*) était une danse lente accompagnée d'une chanson; en revanche, le sens spécifique de *chantarelas* n'est pas clair.

[163] A donné son nom à une rue du Marais.

« Essayer », pour les Français, consiste à jouter les uns contre les autres aussi vigoureusement que possible et chacun du mieux qu'il peut. Mais dans ces essais, on ne porte ni soubreveste ni cimier. On les laisse pour les fêtes. Il arrive d'ailleurs que quelques-uns vont aux essais qui n'ont pas l'intention de jouter lors de la fête. Pero Niño qui préféra toujours faire que dire, pensant qu'il ne pourrait trouver une meilleure occasion, à cause de la charge importante qu'il avait de ses galères et alors qu'il était sur le point de partir pour faire sa guerre, ne se soucia pas de la fête. Il fit préparer deux chevaux très bons et très braves qui venaient de Castille. L'un était au duc de Berry, l'autre au grand connétable, à qui il les avait demandés. Il prit un heaume fort beau que lui avait envoyé une grande dame, laquelle n'était pas à la fête.

Ce jour là se rassemblèrent jusqu'à cent chevaliers ou davantage, tous armés pour la joute. Quand Pero Niño arriva, tous commençaient à jouter. Les Français, après avoir fourni trois ou quatre carrières, se désarmaient aussitôt. Pero Niño fit apporter beaucoup de lances et de plansons[164]. Il commença à jouter, à un contre un, avec tous ceux qui se présentaient. Qui voulait jouter, le trouvait aussitôt prêt. À ceux qui voulaient se mesurer avec lui, aux uns il enlevait le heaume, aux autres l'écu, à d'autres il faisait tomber quelques pièces de leur armure. Il en renvoyait d'autres pendus à leurs chevaux. Beaucoup de lances s'étaient brisées sur lui. Tant demeurait Pero Niño à la joute et tant il y faisait que le bruit en courait par toute la ville où l'on parlait d'un Espagnol qui était à jouter et se montrait si merveilleux cavalier et faisait tant de vaillantises.

Alors se réunirent les plus fameux jouteurs qu'il y avait à la cour. Ils envoyèrent un chevalier de grand renom et grand de corps, appelé Jean de One[165]. Il vint à la Cousture sur un très grand cheval bahagnon. Comme lui-même était de haute taille, il semblait effrayant dans ses armes. Avec lui les Français se sentaient très fiers et pleins de courage. Pero Niño et lui fournirent de très belles carrières avec de fortes lances. Jean de One vit que Pero Niño était si fort cavalier et si habile qu'il ne pouvait avoir

[164] *Plançones*, dans le texte. Games a probablement emprunté ce mot au français d'alors. Un *planson*, c'était une branche ou un rameau. Ici, il s'agit certainement d'une arme.
[165] Jean de One pourrait être Jean d'Ony, écuyer du duc de Bourgogne, compagnon du maréchal de Boucicaut.

prise sur lui. Il fit une carrière dans laquelle il vint le charger, pensant le renverser sous le choc, suivant l'usage des Français. Mais le bon chevalier qui sut toujours mener ses affaires à bon terme avait compris par les précédentes rencontres que son adversaire cherchait à l'enlever [de sa monture] par ruse, s'il le pouvait. Il refusa un peu son cheval et quand Jean de One voulut se porter à sa hauteur, il éperonna sa monture et le frappa au milieu de son écu. Aussitôt qu'il eût rompu sa lance sur lui, aussitôt les corps des deux chevaux se rencontrèrent, et il fit rouler à terre Jean de One et son cheval. On secourut et on releva le chevalier qui était tombé de telle façon qu'il était en péril de mourir ainsi que son cheval. Il se déboîta le bras dans sa chute et resta plusieurs jours comme estropié.

Après cela on envoya un chevalier allemand appelé Sinque, fameux en armes, excellent cavalier, armé en joute. Il fit plusieurs carrières contre Pero Niño, toutes de dextérité. L'Allemand n'attendait jamais le choc, mais il jouait de la bride du cheval, ce qu'il savait fort bien faire. Il se dérobait à la rencontre, laissait passer, et aussitôt faisait une volte pour atteindre Pero Niño avec sa lance là où il le pourrait, ou bien pour le prendre en travers avec le poitrail de son cheval. Pero Niño se rendit compte que ce chevalier usait de ruse avec lui, qu'il ne voulait pas le laisser en venir au choc, et qu'il se servait bien de la bride. Il sut se garder de lui. Où que l'Allemand allât, il le trouvait toujours devant lui, si bien qu'il ne put jamais sortir de dessous sa lance. C'était une belle chose à voir. Pero Niño, par chance, put tenir l'Allemand dans une telle place qu'il crut bien qu'il ne pourrait pas lui échapper. Il éperonna son cheval et courut sur lui. Aussitôt l'Allemand fit une volte et se mit à fuir aussi vivement que s'il y eût été de sa vie. Pero Niño ne le suivit pas plus loin. Ainsi, courant toujours, l'Allemand entra par la porte de la ville et ne parut plus.

Sur ce, la nuit tombait déjà, et Pero Niño fit apporter beaucoup de torches et ordonna de les disposer de façon à former comme une rue. Il arrivait pendant ce temps des gentilshommes armés en joute, mais aucun d'eux ne prenait une lance. Au contraire, ils ôtaient leurs heaumes et ils regardaient. Vint un gentil galant très amoureux. On dit à Pero Niño qui il était, et il jouta avec lui. À la seconde carrière, Pero Niño le jeta à terre, lui et son cheval. Les cavaliers et les gens de pied qui étaient là en grand nombre, les rois d'armes, les hérault et les poursui-

vants, de nombreux trompettes et ménétriers, en si grande quantité qu'on ne pouvait les compter, se rassemblèrent tous autour de Pero Niño et crièrent par trois fois: «La Cousture reste au capitaine espagnol. Y a-t-il quelqu'un qui vienne?» Désormais il ne vint plus de jouteurs. Tous alors se mirent en rang et passèrent devant avec les torches. Les gens ramassèrent toutes les lances brisées qu'il y avait dans la lice. On entra dans la ville. Les Français sont très courtois. Ils louent de bon cœur celui qui fait bien. Il y avait tant de monde à regarder que l'on ne pouvait avancer dans les rues. On sortait de toutes les maisons des torches et des chandelles en si grand nombre qu'il faisait clair comme en plein jour. Le bruit que faisaient les ménétriers, les trompettes et les tambourins était tel qu'on ne pouvait entendre un mot. Pero Niño n'avait pas quitté son heaume un seul instant depuis qu'il l'avait mis et il ne l'ôta qu'en entrant dans sa chambre. La presse était telle, quand il l'eut ôté, que les allées et venues des gens qui voulaient le regarder se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit.

[83] *Comment après la joute Pero Niño partit de Paris et s'en fut voir Madame de Sérifontaine.*

Désormais Pero Niño fut connu de toute la cour. On tenait grand compte de lui dans tous les lieux d'honneur, et on l'invitait à toutes les fêtes qui se donnaient. On le faisait aussi parce qu'il était de l'une des douze maisons de France, lesquelles descendent de la maison d'Anjou tenue pour la fleur de la France.

Il partit alors de Paris et s'en fut à Rouen où étaient ses galères et ses gens. Dans ce temps, le bon chevalier amiral de France mourut, et madame de Sérifontaine envoya chercher Pero Niño et parla avec lui de toutes ses affaires. Ils furent désormis amoureux l'un de l'autre.

L'auteur dit ici que s'il est vrai que les hommes amoureux sont plus forts, font de plus grandes choses, et sont meilleurs par amour de leurs amies, que devait-il en être de celui qui avait une amie comme Jeannette de Bellengues, madame de Sérifontaine? Car il n'y a ni roi ni duc ni grand seigneur en quête d'une amie à aimer qui ne se fût tenu pour riche et bien fortuné d'avoir une telle amie. En effet toutes les vertus que les véritables amoureux ont estimé que leur amie devait avoir, cette dame les avait toutes. Elle était parfaitement belle, bonne, jeune et très plaisante,

accorte, allègre et désirée. Et l'auteur dit qu'une telle femme pouvait choisir où elle voulait. Outre cela, elle était très riche et de grand entendement. Ils s'entre-donnèrent de riches joyaux.

Pero Niño étant à Rouen avec son monde, il lui fut envoyé une lettre de Paris. Elle était envoyée par six chevaliers de la maison du duc d'Orléans. La lettre, traduite du français en castillan, disait ceci : « Nostre sir et biau frère, moser Pierres, capitan de España : les vres frères très amés, sis chevallères, que vus seron escriptes nostres noms e seylles, nous recomendons mill fues a vos. »

[84] *Telle était la lettre que les chevaliers envoyèrent à Pero Niño.*

« À notre sire et beau frère, messire Pierre, capitaine d'Espagne, six chevaliers, vos très aimés frères, dont les noms sont écrits ci-dessous avec leurs sceaux, nous nous recommandons à vous trois mille fois. Vous savez déjà comment messire Pons En Perellos porte « la Dame blanche » brodée sur ses habits et un bracelet d'or par mépris pour les chevaliers de monseigneur le duc d'Orléans[166]. Il dit que, s'il y a sept chevaliers pour combattre contre sept autres, décidés à prendre cette emprise[167], lesquels sept défendront « la Dame blanche », ils sont prêts à entrer en lice avec eux, et à toute outrance.

« Vous savez bien comment nous, grâce à Dieu, nous avons tenu le champ clos contre les Anglais, sept contre sept, et que nous fûmes vainqueurs. Maintenant, il nous est donné, à nous plus qu'à personne d'autre, de répondre à cette provocation. Et, béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ, des sept frère qui furent victorieux, l'un est trépassé. C'était le noble chevalier messire du Chastel, à qui Dieu fasse merci, qui mourut en Cornouaille, faisant la guerre comme bon chevalier[168].

« C'est pourquoi nous vous prions que, pour l'honneur de chevalerie et l'amour de votre amie, il vous plaise être notre frère en place du bon chevalier, messire du Chastel, et l'un de ceux

[166] Pons En Perellos, noble catalan. On ignore les raisons de son séjour à Paris et pourquoi il a provoqué les chevaliers du duc d'Orléans.

[167] Le maréchal de Boucicaut avait créé, en 1399, un ordre de chevalerie : *L'Ecu vert à la Dame blanche*. En Perellos portait la *devise*, c'est à dire la figure emblématique de cet ordre comme *emprise*.

[168] Cf. ci-dessus, p. 208-209.

qui doivent libérer cette emprise. Nous vous envoyons cette lettre par Paris, roi d'armes de notre seigneur le roi, à laquelle et par lequel nous vous prions de nous répondre incontinent.

« Le premier mars.

« Messire Arnaud Guillen de Barbaysan, Chanpaña, Clinet de Bravan, amiral de France, Argenbaot, Carrogier et messire Guillen Batallier. »

La lettre, lue par le roi d'armes, fut reçue avec grand plaisir par Pero Niño. Il leur envoya sa réponse qui disait de cette manière.

[85] *La réponse que Pero Niño donna au roi d'armes.*

« Seigneurs très aimés, amis et frères, nobles et vaillants chevaliers, moi Pero Niño, je me recommande aux bonnes grâces de vous tous.

« J'ai vu une très gracieuse lettre qu'il vous a plu de m'envoyer par Paris, roi d'armes du seigneur roi, dans laquelle lettre vous me racontez le fait et le défi de « la Dame Blanche », ainsi que le défi de messire Pons En Perellos, et à quelle fin il l'a lancé, et comme vous voulez y répondre et accepter le champ clos de sept chevaliers contre sept, ainsi que vous l'avez fait lors de l'autre champ clos où vous eûtes la victoire et fûtes vainqueurs. Dans cette lettre vous me priez de remplacer le noble chevalier Guillaume du Chastel, qui a été votre frère et compagnon dans ce champ clos.

« Très aimés seigneurs, Dieu sait qu'il ne me pouvait venir nouvelles desquelles j'eusse plus grand plaisir que lorsque je vis votre lettre sur ce sujet. Je vous rends cent mille grâces et merci de ce que vous ayez voulu choisir un homme d'aussi peu d'âge que moi et si peu familier des armes et des lices, surtout dans une affaire aussi haute que celle-là, et de plus pour tenir la place d'un chevalier aussi noble que le fut messire Guillaume. Je suis donc aujourd'hui plus content de cette lettre que je ne le serais du plus grand joyau du monde qui pourrait m'être donné. Dorénavant, tenez-moi pour votre compagnon et frère tant que je vivrai. Il me plaît, je veux et j'accorde d'accepter, et j'accepte cette affaire, à telle fin d'y accomplir tout ce que je pourrai, et Dieu m'aidera. S'il vous plaît que je sois là avec vous au moment de prendre l'emprise, ou si vous décidez que je la devrai prendre pour moi et pour vous, écrivez-moi tout de suite, car je suis prêt à le faire de bon cœur. »

Quand les chevaliers virent la réponse de Pero Niño, ils furent très joyeux . Ils prirent les emprises de messire Pons et de ses compagnons. Pero Niño vint aussitôt à la cour pour se préparer au champ clos et fut bien reçu dans la maison du duc et par ses compagnons. Il s'occupa de ses armes et habillements pour le champ clos, et se fit faire une cote d'armes fort riche à ses armes.

Madame de Sérifontaine lui envoya alors, par un de ses parents, un cheval et un heaume, ainsi qu'une lettre dans laquelle elle le priait instamment pour son amour que, s'il n'avait pas encore accepté de participer à ce champ clos, qu'il ne le fît pas, et qu'elle en aurait grand plaisir. Mais si pourtant il y allait beaucoup de son honneur, et qu'il ne pût en être autrement, qu'il lui fît savoir ce dont il avait besoin et qu'elle le lui fournirait de façon que son honneur en fût rehaussé et que pour cela elle lui envoyait un cheval, au cas où il en aurait besoin, et qu'il ne pourrait en trouver un meilleur en France pour une telle affaire. Pero Niño prit le cheval pour l'amour d'elle, mais il lui envoya dire que le combat ne devait pas avoir lieu à cheval.

Alors que les chevaliers qui devaient entrer en lice se préparaient, on apprit au roi ce qui se passait. La discorde commençait déjà[169]. Le roi fit venir devant lui tous les chevaliers qui devaient entrer en lice, il leur prit les emprises et fit amis les ducs et ces chevaliers. Les ducs échangèrent leurs devises. Le duc d'Orléans donna au duc de Bourgogne le camail d'or avec le porc-épic qui était sa devise. Le duc de Bourgogne donna au duc d'Orléans le rabot avec le diamant qui était la sienne. Je veux vous expliquer les devises de ces seigneurs, suivant le sens que chacun y attachait.

On dit que le camail[170] du duc d'Orléans signifiait «ca mal», soit : «combien de mal» se concerte et se fait aujourd'hui. Quant au porc-épic, c'est un animal doux, mais lorsqu'on lui fait mal, il entre en colère, lance ses piquants ou dures épines, et blesse avec eux. Le duc de Bourgogne avait pris pour devise un rabot. Comme le rabot aplanit tout, ainsi devait-il, lui, rabattre l'orgueil et la superbe. Pour le diamant, qui entame l'acier et toutes les pierres qui, en revanche ne peuvent l'entamer, il signifiait que le duc était si puissant que nul ne pourrait lui demander raison

[169] Allusion au conflit entre le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne.
[170] Capuchon de mailles qui protégeait le visage.

de ce qu'il voudrait faire. Le duc de Berry, oncle de l'un et de l'autre, avait pour devise une figure d'ours assis qui se léchait les pattes. C'est un animal tellement sauvage que, si on l'attaque, il se défend et peut même tuer. Le duc voulait dire qu'il restait tranquille, vivant du sien, et ne faisait de mal à personne, mais que si quelqu'un voulait lui en faire, il se défendrait, et qu'il était assez puissant pour ne craindre personne.

En ce jour de l'amitié, le duc de Berry et le duc de Bourgogne mangèrent avec le duc d'Orléans, ainsi que tous les autres chevaliers. Pero Niño prit place aussi à la table des ducs. Ce jour là, cette paix entre les ducs était feinte, comme cela parut ensuite. Et même, ce jour-là, qui voulut et sut observer, put bien comprendre que ce baiser de paix serait comme celui que l'apôtre traître donna à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

[86] *Comment Pero Niño partit de Paris et s'en fut remonter dans ses galères.*

Cette affaire ainsi réglée, Pero Niño entra une nouvelle fois dans le conseil du roi. Il dit que le temps approchait où, selon ce pourquoi il avait été envoyé, les galères devaient partir pour faire la guerre en Angleterre. Il demanda donc ses gages afin de pouvoir payer ses gens. On les lui fit remettre aussitôt, mais non pas complètement, et il n'obtint pas tout ce qu'on lui devait. Pero Niño partit de Paris et s'en vint à Rouen. Il paya ses gens et les contenta du mieux qu'il put. Il alla voir madame de Sérifontaine, et son père, monseigneur de Bellengues.

Là, il commença d'être parlé de mariage entre Pero Niño et Madame. Mais il y avait des motifs, de part et d'autre, pour qu'il ne se pût faire tout de suite. Le premier était que la dame n'était veuve que depuis peu de temps, et qu'étant si grande dame et de si grand état, elle éprouvait quelque honte. La seconde raison était que Pero Niño partait pour la guerre. En outre il ne devait pas se marier avant de l'avoir fait savoir à son roi et d'avoir obtenu sa permission. Ainsi pour cette fois il resta convenu entre eux que la dame attendrait deux ans accomplis afin que Pero Niño eût le temps de régler ses affaires, tant dans la guerre qu'avec le roi son seigneur.

Les choses étant ainsi arrêtées, ils se donnèrent mutuellement des joyaux et, ayant pris congé de la dame, Pero Niño partit pour Rouen. Là vinrent à lui beaucoup de chevaliers et de seigneurs

de Normandie.pour s'entretenir avec lui sur le fait de la guerre. Il partit de Rouen avec ses galères et s'en fut à Harfleur. Comme les galères partaient de Rouen vers l'heure de prime, et que l'on commençait à ramer, le soleil s'obscurcit, et tous les gens des galères et ceux qui étaient à terre furent en grande épouvante[171]. Ils disaient au capitaine de renoncer au départ, que ce n'était pas un présage favorable pour faire la guerre. Les marins étaient tous d'accord qu'il ne fallait pas partir de toute cette lune. Les uns disaient que le soleil était blessé, ce qui annonçait une grande mortalité parmi les hommes, d'autres qu'il y aurait de grandes tourmentes sur mer, et bien d'autres choses, chacun selon son entendement.

Pero Niño leur dit: «Amis, ne vous épouvantez pas. Il n'y a pas de raison que vous ayez peur. Nous sommes chrétiens, nous croyons en Dieu et nous l'adorons. Nous ne devons pas avoir foi en des pronostics. Ayez grande foi en Dieu qui fit toutes choses. Il sait ce qu'il fait. Qui pourrait connaître ses jugement et discerner ses desseins? Il ne nous a pas créés pour que nous jugions ses œuvres mais pour que nous soyons humbles et que nous obéissions à ses commandements. Faisons, nous, ce qu'il nous appartient de faire, et qu'il fasse, lui, de nous, ce qu'il trouvera bon. Prions-le, demandons lui en grâce de nous guider et de nous garder, et il le fera parce que sa parole est vraie. Il a dit qu'Il serait avec nous dans les tribulations et que si nous l'appelons, il nous exaucera avec empressement. Si à présent il fait obscur, dans peu de temps il fera clair. Mais je dois vous dire comment se produit l'éclipse. Le soleil est plus haut, et la lune plus basse, et il arrive maintenant que la lune passe devant le soleil et empêche sa lumière de parvenir jusqu'à nous, car la lune par elle-même est obscure, et n'a pas d'autre clarté que celle qu'elle reçoit du soleil. Mais elle est un corps si subtil que, le soleil donnant sur elle, elle en reçoit la clarté qu'elle renvoie, mais cette clarté n'est pas à elle mais au soleil. Le soleil conserve toujours sa clarté complète. Il ne meurt pas, il n'est pas blessé, ni plus obscur maintenant qu'auparavant. Ce n'est pas merveille, si deux hommes, venant l'un de Chypre et l'autre de Prusse, et allant par le monde, se rencontrent. Il ne faut pas voir un pronostic dans leur rencontre: ils ont fait un parcours, mais il n'y a pas là un présage.

[171] Cette éclipse se produisit le 16 ou le 17 juin 1406.

C'est ce que font en ce moment la lune et le soleil. Chacun d'eux se déplaçant dans son ciel, ils se sont rencontrés et la lune a passé devant le soleil. La lune suivant son cours dépassera le soleil qui continuera sa marche réglée et apparaîtra clair. »

L'auteur dit ici que la foi et la raison devraient suffire à l'homme pour qu'il puisse assurer son salut et vivre en ce monde, mais il use mal de l'un et de l'autre, parce qu'il cesse d'avoir foi en Dieu et met sa confiance dans le vol des oiseaux, les éternuements, les divinations et les songes. Malheureux homme ! Tu ne sais donc pas que les oiseaux sont dépourvus de raison ? Ce que Dieu a caché à l'homme raisonnable qu'il a doté et pourvu de facultés à peine moindres que celles des anges, comment l'aurait-il donné à la bête brute ? Dieu a donné aux animaux un certain instinct et un sens naturel pour qu'ils puissent chercher leur vie et se garder des nuisances, mais il ne leur a pas donné de connaître les choses à venir. Aussi la Loi défend ces superstitions et la raison ne les souffre pas.

Ce que dit le capitaine plut beaucoup à tous ses gens, et ils perdirent la peur. Le soleil brilla de nouveau et éclaira le monde. Le capitaine ordonna de ramer et de de continuer le voyage au nom de Dieu. Pendant qu'on allait ainsi le long de la Seine, des chevaliers, des gentilshommes, des dames et des damoiselles venaient voir le capitaine et ceux qui demeuraient près du bord de la rivière lui faisaient de grandes fêtes. Les galères arrivèrent à Harfleur. Messire Charles de Savoisy était là, préparant ses galères pour partir avec le capitaine Pero Niño

Arrivèrent aussi là, sur ordre du capitaine, trois balleniers de France, bien armés, et tous ensemble partirent d'Harfleur et allèrent au cap de la Hève. Après avoir tenu conseil, ils décidèrent d'entrer dans le canal de Flandre à la recherche de navires anglais. Longeant la côte, ils passèrent le cap de Caux. De Normandie et de Picardie, ils allèrent à Boulogne-sur-mer et au cap de Saint Gaittier. Là commençait le pays de Calais. Les galères entrèrent dans la Fosse-à-Cayeux. On jeta l'ancre devant la ville de Crotoy, en Picardie. C'est une ville de France, toute entourée par la mer. On ne peut y entrer que par la terre, sauf à marée basse. Les galères y prirent des vivres.

Tout ce port à marée basse est à sec. On n'y voit pas d'eau. Si on y venait du côté de la terre pendant les six heures que dure le reflux, on pourrait bien dire que là il n'y a jamais eu de mer. Il n'y a qu'un grand espace à sec et le sable est mouillé comme

s'il avait plu. Les gens viennent de l'autre terre, et de l'une à l'autre passent beaucoup de bêtes et de charrettes. Devant la ville est une fosse très profonde, où il y a de l'eau comme dans un étang ou une lagune. Les navires restent là et ils ne peuvent en sortir jusqu'à ce que la mer revienne. Cette terre ainsi découverte se prolonge pendant douze lieues, à partir de la Fosse-à-Cayeux jusqu'à une ville appelée Abbeville en Ponthieu, qui est dans les terres. Au bout de six heures, la mer revient. Elle est aussi haute qu'une montagne, et elle recouvre tout cet espace. Alors peuvent entrer des galères, des nefs et même des caraques.

Il advint une fois que la flotte d'Angleterre, qui venait faire la guerre, entra dans ce port. Quand la mer baissa, tous les gens d'armes descendirent à terre, et s'en furent par les villages de la côte pour piller. Ils trouvèrent beaucoup de vin et l'apportèrent là où se trouvaient leurs capitaines. Ils soupèrent et burent trop de vin. La nuit tomba. Ils oublièrent en quel endroit ils étaient et s'endormirent. La mer monta et les couvrit. Six cents hommes d'armes moururent là. Ceux qui purent s'échapper en gagnant les navires retournèrent en Angleterre, vaincus sans bataille.

Il n'est pas sans faute, celui qui s'égare par excès de vin. Il ne peut se disculper en disant : «Je n'étais pas dans mon bon sens». La folie ne vient pas sciemment à l'homme. Par conséquent celui qui a perdu la mémoire à la suite d'une maladie, et à qui Dieu a voulu l'ôter, ne sera pas coupable de la faute qu'il aura commise. Ce n'est pas péché que de boire du vin, mais la faute commise quand on en boit trop est péché, parce que, avant de le boire, on avait toute sa raison. Mais pour son plaisir, de sa propre main, on se prive de son sens, sachant et connaissant quels sont les effets du vin. On ne le boit pas parce que c'est du vin, mais à cause de sa saveur.

Veux-tu que le vin ne te fasse pas mal? Quand tu seras sobre, songe à celui qui en a trop bu, à quel état le vin l'a réduit, combien et quels maux viennent de l'ivresse. Il suffit que tu saches que l'ivresse est mère de toute dispute, entrave de la tête, amoindrissement de l'entendement, tempête de la langue; pestilence du corps, violement de la chasteté, enlaidissement du renom, corruption des vertus de l'âme, racine des péchés. Le vin fut inventé pour la santé du corps, et non pour l'ivresse. Le saint Loth, ivre de vin, pécha avec ses filles. Buvons-le coupé d'eau, afin de ne pas encourir de faute

Le capitaine et messire Charles tinrent conseil. Ils apprirent que sur les côtes de Cornouaille, tous les hommes étaient sur leurs gardes à cause de ce que les galères avaient fait dans cette région l'année passée. Ils décidèrent de gagner l'autre côte de l'Angleterre que l'on appelle Veralnorte[172], parce que les populations de cette contrée seraient sans méfiance et que l'on pourrait prendre quelque agglomération avant qu'elles fussent averties. Ils sortirent du port de Crotoy et entrèrent dans le canal de Flandres où ils rencontrèrent une très forte tourmente. Ils guindèrent les artimons, et rentrèrent les avirons. Les galères filaient, le vent en poupe. Elles passèrent entre Calais et Douvres, l'une et l'autre possessions de l'Angleterre Elles subirent une grande tempête sur les bancs de Flandre. Telle était la tourmente qui assaillait les galères par la proue[173] que les vagues lançaient sur le pont le sable du fond de la mer mêlé à l'eau.

Il y a là des poissons qui volent sur l'eau. Quelques-uns passaient en volant au-dessus des galères, et d'autres y tombaient. Cette mer est très dangereuse. On donne le nom de bancs de Flandres à ces parages parce que le fond de la mer est là comme une suite de barrières. La mer les fait et les défait, une fois d'un côté, une autre fois de l'autre. Quand on jette la sonde dans un endroit, on trouve quatre ou cinq brasses, et dans d'autres cent ou davantage. À cause de cela, beaucoup de navires s'échouent et souvent périssent.

Les galères passèrent devant la Tour de la Mire[174], qui est à l'entrée de la Flandre et se dirigèrent sur la côte de Veralnorte, afin de voir si l'on pourrait prendre une ville appelée Orwell. Quand la ville fut en vue, les galères restèrent en mer jusqu'à la nuit afin qu'on ne les aperçût pas de la terre. La nuit venue, on tint conseil à bord de la galère du capitaine. La ville avait un pont qui menait à l'autre rive [du fleuve] et par où elle pouvait être secourue. Il y avait, en effet, au delà du pont, beaucoup de villes d'où pouvaient arriver des secours. Le capitaine demanda dans le conseil la garde de ce pont, parce que c'était un grand travail que de le défendre. Il convenait également qu'il en fût ainsi car

[172] Veralnorte : Games appelle ainsi la côte anglaise au nord du Pas-de-Calais (littéralement «vers le nord»).

[173] Après avoir couru vent arrière, les galères se sont mises debout au vent sans que Games explique ce changement de manœuvre.

[174] Tour de vigie, près du port de l'Écluse.

dans cette garde gisait tout le succès de l'affaire et la prise de la ville en dépendait. Quelques-uns disaient aussi que le capitaine voulait se faire armer chevalier ce jour et en ce lieu, car cette journée serait de grand travail et péril.

Il fut aussi décidé qu'à l'aube tous descendraient à terre et marcheraient sur la ville. Cette nuit-là chacun s'occupa de se munir de toutes les choses dont il aurait besoin pour le lendemain. Pendant toute la nuit le vent souffla du sud et à l'aube il fraîchit tellement que les galères étaient en grand danger, parce qu'il venait du large, et qu'il n'y avait pas d'abri contre lui. Il devenait de plus en plus fort, si bien que les galères furent contraintes de s'éloigner de la terre et de regagner la haute mer. C'est ainsi que l'on fut empêché d'aborder à Orwell. Les galères se mirent à orze[175] et cinglèrent tout le jour. Le vent était si violent que les galères étaient sur le point de courir à l'aventure, et n'auraient pas trouvé de terre avant d'atteindre la Prusse ou l'Écosse. Elles auraient dû cingler pendant quatre cents ou cinq cents lieues pour le moins, et au prix de grands effors, car le vent les emportait. Grâce à Dieu, elles gagnèrent la Tour de la Mire, et entrèrent dans le port de Flandre.

Il y a dans ce port une ville que l'on appelle l'Écluse[176]. Le capitaine y fut bien reçu. Les gens du pays eurent grand plaisir de sa venue car dans ce moment ils avaient reçu des nouvelles selon lesquelles la flotte d'Angleterre devait venir. De l'Écluse, le capitaine alla à la ville de Bruges, qui en est à six lieues. Il y avait là de nombreux marchands de Castille qui lui rendirent beaucoup d'honneurs et de services. Le capitaine y acheta des draps, des armes, des joyaux, et revint à l'Écluse.

Sur ces entrefaites, arrivèrent quatre nefs du Portugal, et messire Charles demanda au capitaine de l'aider à s'en emparer, étant donné qu'ils étaient ennemis de la France et aidaient les Anglais. Mais les Portugais se recommandèrent au capitaine, implorant sa grâce pour qu'il les protégeât contre messire Charles. Le capitaine demanda à messire Charles de les laisser aller pour l'amour de lui, car il y avait trêve entre la Castille et le Portugal. Messire Charles les laissa partir cette fois là, mais bien contre son désir.

[175] Allure au plus près du vent.

[176] L'Écluse: Sluis, ancien port de Bruges. La flotte française y avait été détruite par les Anglais en 1340

[87] *Comment les galères partirent de Flandre, et comment elles trouvèrent Harry Pay, un grand corsaire.*

Le capitaine et messire Charles partirent de l'Écluse et retournèrent dans le canal de Flandres. Ils passèrent par Calais, une ville qui appartient à l'Angleterre mais qui est en France. Elle est située en terrain plat et la mer, quand elle monte, arrive jusqu'à la ville et l'entoure même complètement. À basse mer, on y parvient depuis la terre. Elle est toute environnée par la terre de France. On disait qu'il y avait alors trente ans que les Anglais l'avaient volée à la France à qui elle appartenait[177]. Elle avait une très forte enceinte, bien munie de tours, et était entourée d'un fossé plein d'eau. On y entre par un pont-levis. Le capitaine voulait s'en approcher pour y enlever quelques navires, mais c'était déjà le reflux. De la ville, on tirait des boulets de bombarde qui portaient très loin dans la mer.

Cette nuit là, les galères entrèrent dans un port appelé Uqueta[178], en France. Il y avait là une garnison d'hommes d'armes et d'archers dont le capitaine était un bon homme d'armes castillan nommé Ochoa Barba. Le lendemain matin les galères et les balleniers appareillèrent pour passer en Angleterre et, regardant au large, aperçurent une flotte dispersée car il n'y avait pas de vent. Les galères et les balleniers reconnurent qu'il s'agissait d'Anglais et qu'il y avait parmi les bâtiments des hourques[179], de grosses nefs et des balleniers, tous armés. Le capitaine ordonna de hisser un pavillon, comme c'est l'usage sur mer pour appeler au conseil. Il dit à messire Charles : « Les Anglais sont là, et la mer est calme. Allons à eux ». Messire Charles répondit : « Monseigneur, il y a beaucoup de navires et parmi eux de gros vaisseaux. Ils sont très loin de la terre. Si le vent s'élève, ce qui ne saurait beaucoup tarder sur cette mer, nous serons en grand risque avec eux. » Le capitaine dit alors : « À présent la mer est calme, et il n'y a pas de vent. Pendant que le calme dure et que nous en avons le temps, faisons ce que nous devons faire. Quand le vent viendra, nous ferons comme il conviendra alors.

[177] Calais avait été conquise par Édouard III en 1347 : il y avait donc, non pas trente mais cinquante neuf ans que la ville était anglaise lors de l'expédition de Pero Niño.
[178] Selon Circourt et Puymaigre, il s'agirait d'Ambleteuse (entre Boulogne et Wimereux).
[179] Navire de transport à fond plat.

Vous savez bien quel mal vous avez reçu des Anglais, et quels dégâts ils font chaque jour en Castille et en France. Si nous les laissons maintenant, jamais nous n'aurons une telle occasion de les combattre. Et le pire, si nous les laissons aller, c'est qu'ils verront que nous le faisons par peur, et dorénavant ils nous feront encore plus de mal, car ils auront encore moins de crainte. Si nous devions renoncer à les attaquer, jamais je ne serais venu en France ni n'aurais connu les Français. » Messire Charles dit, quand il vit la volonté du capitaine : « Faisons comme vous l'ordonnerez. »

Le capitaine donna les ordres à ses galères sur ce qu'elles avaient à faire et, encourageant ses hommes, il leur fit distribuer du vin sur la coursie[180], car en de telles occasions, c'est chose très nécessaire et de grand profit, parce que, sur les galères, on fait abstinence de vin, et quand on en boit, on en boit peu. Pris ainsi, le vin est profitable. Il donne courage et allégresse à qui le boit. C'est de ce vin que parle le prophète, quand il dit : « Le vin réjouit le cœur de l'homme, et le pain l'affermit[181]. » Il ne le dit pas pour ceux qui en boivent avec excès, perdent le sens et tombent en bassesse et infamie. Celui-là est le vin dont le philosophe dit : « Le vin est un démon agréable. Peu à peu, par sa saveur, il s'empare de l'homme. »

Le capitaine ordonna de faire armes sur couverte[182]. Les Anglais, pendant ce temps, n'étaient pas oisifs. Ils hissèrent toutes leurs voiles, groupèrent les grands balleniers, mirent derrière eux deux grandes nefs et une coque[183] allemande, et placèrent les petits balleniers au milieu. Ils en faisaient autant avec les chaloupes[185]. Il y avait aussi quelques balleniers à rames et à voiles. Ils hissèrent en poupe leurs pavillons. Les balleniers sont longs et bas de bord. On apercevait de belles troupes de gens d'armes, bien armés de lances, d'arcs et de flèches.

Les galères et les balleniers castillans et français allèrent à eux et leur livrèrent un rude combat de flèches, dards, boulets et

[180] Passage entre les bancs des galères.
[181] Ps 103, 15.
[182] Cf. note 14, p. 128.
[183] Navire de 50 à 80 tonneaux, à un seul pont et un seul mât, et un gouvernail d'étambot.
[184] Le texte porte : «Esto fazían con los bateles». Le *batel* était une sorte de chaloupe, d'assez grande taille, avec une voile carrée et un gouvernail d'étambot.

pierres. Le capitaine avait des viretons enduits de goudron avec lesquels il mettait le feu à leurs voiles. Il ordonna ensuite de se lancer à l'abordage, mais tous ne combattaient pas d'un même cœur. Le capitaine commanda de bouter le feu à une chaloupe pleine de goudron et de la plaquer contre les balleniers pour les incendier car ils étaient tous serrés les uns contre les autres. La galère du capitaine poussait devant elle cette chaloupe avec une antenne et les Anglais la repoussaient avec des lances d'armes. Tandis que le capitaine s'acharnait à mettre le feu, tout en combattant, le vent de la mer se levait et venait par l'arrière des Anglais dont les navires commençaient à utiliser leurs voiles. Mais tel était l'acharnement du combat que l'on ne s'en apercevait pas sur la galère du capitaine, alors que tous les autres voyaient ce qu'il en était.

Messire Charles abandonna la bataille et on laissa les proues céder au vent. On l'apprit au capitaine et on lui dit que les grosses nefs gouvernaient pour prendre le vent et arrivaient sur lui, et qu'il serait bon d'abandonner le combat et de tâcher de s'échapper. Le capitaine n'en croyait rien. Il disait qu'on parlait ainsi pour ne pas se battre. Il dit: « Que celui qui a peur se mette à fuir, mais cette fois ou bien ils nous emmèneront en Angleterre, ou nous les conduirons en France, ou bien mourra qui Dieu voudra. » Les marins voyant le péril si grand et que toutes les autres galères se mettaient à ramer à qui mieux mieux, firent virer la galère de Pero Niño. Le capitaine ne vit pas la manœuvre et n'en sut jamais rien. Quand il s'aperçut que sa galère s'était éloignée, il demanda pourquoi on avait fait cela et comment on avait osé le faire. On lui répondit: « Seigneur, regardez comme toutes les galères vous ont abandonné, aussi bien les vôtres que celles de France, et voyez comme les navires des Anglais ont bon vent et viennent tous sur nous. » Le bon chevalier regarda et dit: « Que soit fait ce que Dieu a ordonné. Puisqu'il en est ainsi, que la chance a tourné, vous autre faites ce que vous penserez qu'il convient de faire. »

Là dessus, tous les navires anglais arrivaient sur le capitaine. Ils ne s'occupaient d'aucune autre galère que de la sienne, et ils ne pouvaient pas aller aux autres qui avaient pris le vent. Les grosses nefs se rapprochaient de la galère du capitaine pour l'attaquer. Je crois bien que ses autres galères qui le voyaient dans une telle situation devaient sûrement penser que le capitaine serait tué ou pris. Sa galère était entre deux balleniers et les com-

battait. Si ces balleniers avaient osé s'en approcher suffisamment, ils l'auraient retenue jusqu'à l'arrivée d'autres navires plus forts. Pendant ce temps, les balleniers de France cinglaient comme ils voulaient et où ils voulaient, car c'était de bons voiliers. L'un d'eux, qui était en tête, vit que la galère du capitaine était en grand danger, qu'elle était déjà entourée par les Anglais, et que les deux balleniers se préparaient à l'attaquer. Il fit une belle manœuvre. Il mit sa voile en ralingue, laissant le vent donner par l'avant de la vergue[185], et il attendit les Anglais si bien que le capitaine et les siens crurent que quelques-uns de ses agrès s'étaient rompus, car il n'avançait plus. Le capitaine ordonna d'aller à lui et de le secourir car il était déjà au milieu des navires anglais. Là dessus, le ballenier fit une autre belle manœuvre. Quand il vit que les navires anglais se trouvaient sous le vent à lui, il prit le vent en poupe et passa entre eux, très rapidement, ne leur prêtant pas plus attention que ne le fait un coursier léger parmi des chevaux grands et lourds, bien que ce ballenier fût d'une dimension ordinaire. Il arriva sur l'un des balleniers qui suivaient la galère du capitaine, le heurta violemment par le travers avant, brisa son beaupré, défit son étai et le désempara complètement. Je crois bien que dans cette rencontre, il lui tua [...] hommes et qu'il l'aurait pris, mais il n'osa pas tenter l'abordage parce qu'il était au milieu des Anglais, et il se dégagea et se mit à l'abri. Il le fit de telle façon que pas un ballenier n'osa, à lui seul, s'en prendre à lui, mais tous ensemble cherchèrent à l'arrêter. Il se tira du milieu d'eux en les écartant avec des gaffes. Si la galère n'avait pas continué de combattre et de se défendre très vigoureusement avec ses canons et à coup de flèches et de dards, il aurait assailli les balleniers avec elle.

Les galères, pendant ce temps, étaient arrivées près de la terre de France. Le vent se calma un peu. Les autres galères et leurs balleniers rallièrent leur capitaine. Quand elles furent réunies, le capitaine leur dit d'attendre là les Anglais et de les combattre. Mais les Anglais n'osèrent pas venir à eux. Le capitaine leur fit faire des signaux pour qu'ils vinssent combattre. Je crois qu'ils y renoncèrent parce qu'ils n'osèrent pas conduire les grosses nefs et les hourques là où étaient les galères, et aussi parce que le vent était faible sur la côte.

[185] Cette manœuvre a consisté à orienter les voiles dans la direction du vent de façon que celui-ci cesse de propulser le ballenier.

L'auteur dit ici, se plaignant du vent et de la fortune : « Ô Vent, ô Fortune, qui si facilement changes ! Ta marche est inconstante. Il n'y en toi ni stabilité ni fermeté. Qui se fie à toi est incontinent précipité à terre. Qu'est-ce que le vent, sinon la fortune ? Qu'est-ce que la fortune, sinon la chance ? *Fortuna dicitur a forte una* parce qu'un sort heureux n'échoit qu'à un parmi beaucoup : à celui-là qui a de la chance[186].

Qui es-tu, Vent si puissant ? Tu occupes l'orient et l'occident, l'aquilon et le midi. Tu possèdes la mer et la terre. Tu crées et tu tues. Tu enrichis et tu appauvris. Tu fais des choses contre nature : les grands arbres nés sur les hautes montagnes, le fer et les pierres pesantes, tu les fais voguer sur l'eau. Les hommes, enfants de la terre, tu les fais vivre sur la mer. Celui qui est de Prusse, tu le fais demeurer à Chypre, et l'Anglais, tu le fais vivre en Éthiopie.

L'homme est dans sa maison et, avec ce qu'il a gagné, vit heureux et en repos. Tu te montres son ami, tu le tires de sa demeure avec tout son bien. Tu lui fais abandonner sa femme, ses enfants, et son pays. Quand tu le tiens en pleine mer, tu le traites en ennemi. Tu soulèves les ondes de la mer aussi haut que les montagnes, et tu le mets en leur milieu. Maintenant tu l'emportes au ciel, après tu le renvoies aux abîmes. Tu lui fais palper la mort mille fois en une heure. Il se repent de t'avoir cru. Tu le mets dans une situation telle qu'il donnerait le gain pour garder le capital. Et même il tient pour rien tout ce qu'il porte avec lui et il donnerait tout pour être sauvé, pour qu'on le dépose à terre sain et sauf. Tu le persécutes tellement que tu le conduis au désespoir. Il dit alors que mieux vaudrait la mort qu'une aussi longue souffrance. Il semble que tu veuilles avoir pitié de lui. Alors que tu étais au sud, tu tournes au nord, et tu lui montres bon visage, puis tu le fais courir en arrière et perdre son voyage. Si encore tu le ramenais au pays dont tu l'as tiré, cela serait bon pour lui mais tu le lances si loin qu'il est vieux si jamais il revient dans son pays.

Tu enrichis qui tu veux, tu appauvris celui sur qui ton choix se porte. Des misérables tu fais des riches, et des riches des mendiants, et même tu exaltes le riche, et tu fais périr le pauvre. Tu noies les hommes dans la mer, et tu les envoies se briser contre

[186] Voir p. 177.

les récifs. Celui qui échappe va te reniant. Il ne tient pas compte de ce qu'il a perdu mais il croit qu'il vient de naître en cet instant. Tu en conduis d'autres au port avec de grands profits, et c'est avec ces filets que tu pêches tous ceux que tu veux prendre. Tu tires les trésors de la terre, et tu les jettes dans la mer, tu les enlèves aux hommes et tu les donnes aux poissons qui ne savent pas ce que c'est. Les choses précieuses, tu les lances dans des lieux où elles n'ont plus de valeur.

Ô Vent ! Ô Fortune ! Qui est content de toi ? Tu en tues beaucoup, tu en appauvris beaucoup. Il n'en est point à qui, pour un plaisir que tu lui as donné, tu n'aies fait supporter bien des douleurs. Combien sont frappés de ta lance ? Combien tu fais de veuves ? Combien d'orphelins ? Combien de séparations ? Combien d'amitiés défaites ? Combien de pleurs ? Combien de soupirs ? Combien d'amours ? Combien d'affections tu éloignes et tu sépares ! Quel est celui qui te rend grâce et se loue de toi ?

Que dirai-je de toi, Vent et Fortune ? La terre qui nous fait vivre, tu nous la gâtes, et tu nous brûles ses fleurs. Tu nous enlèves ses fruits, tu nous amènes la grêle et le brouillard, tu nous épouvantes avec le tonnerre, les éclairs et les comètes. Il est vrai que tu nous amènes les pluies mais, d'abord, tu nous les fais désirer. Le soleil qui nous réchauffe, tu nous le refroidis avec la neige et la gelée. La lune et les étoiles qui nous réjouissent, tu nous les obscurcis. Tu soulèves la terre, comme la mer, et tu la fais trembler. Ô Fortune ! Ô Vent ! Tu déchires les plus grandes voiles. Tu brises et tu renverses les plus grands mâts et les antennes, tu submerge les grandes caraques, les coques et les hourques.

Les bâtiments que les hommes puissants ont fabriqués, et que les hommes intelligents ont mis longtemps à construire à grands frais, en une heure tu les démolis et tu les fais disparaître dans la mer. Combien de braves gens tu tues ou tu appauvris ! Apaise-toi et cesse, Vent et Fortune, cesse et sois satisfait ! Que nous soyons désormais dans l'assurance que tu ne nous enlèveras pas les moissons et ne feras pas périr nos troupeaux, que tu ne détruiras plus nos fruits, et que tu ne nous priveras plus de tous nos plaisirs, et alors nous irons sur la mer en paix et avec espoir de gain. Nos amis prendront plaisir avec nous et nous avec eux.

[88] *Comment la raison répondit pour le vent et la fortune.*

Ainsi, comme vous l'avez ouï, l'auteur raisonnait avec Vent et Fortune, mais Raison lui répondit pour Vent et Fortune. Elle dit : « Ô homme qui te plains tant et qui élèves tant de griefs contre moi, puisque tu es homme et âme raisonnable, écoute et entend ce que je vais te dire. Il est vrai que Dieu m'a créé, comme tu l'as dit, pour gouverner le monde et amener les tempêtes. Mais comprends d'abord et sache qu'Il a fait et disposé les quatre éléments qui sont le feu, l'air, l'eau et la terre afin qu'ils naquissent et travaillassent dans le monde par leur vertu, et sous l'influence des corps célestes, c'est-à-dire suivant la marche et conjonction des signes et des planètes. En parlant simplement, pour que tu comprennes mieux : le feu est chaud et sec, l'air chaud et humide, l'eau humide et froide, la terre est froide et sèche. Chacun de ces éléments reçoit quelque chose de celui dont il est le plus voisin, mais chacun occupe sa place, limitée à l'espace occupé par sa substance, et il ne dépasse pas ce lieu où le haut Créateur l'a d'abord placé.

« Moi, je nais dans deux endroits, et je proviens de deux lignages : de l'humidité de l'eau l'un, et de la froideur de la terre l'autre. Je nais pour cela : pour amener les tempêtes sur mer et sur terre, pour tempérer les éléments et mêler les uns aux autres. Le feu, qui est chaud et sec, si je ne le tempérais pas, il brûlerait le monde entier. L'air, qui est chaud et humide, si je ne l'agitais et si je ne le faisais pas courir, tout esprit vital périrait dans l'univers. L'eau, si je ne la remuais pas et ne la volatilisais pas, elle n'engendrerait pas et il ne pleuvrait pas. La terre, qui est froide et sèche, si je ne faisais pas pleuvoir sur elle et si je ne l'augmentais pas des autres éléments, elle ne produirait pas, et tous les fruits périraient. Ainsi, je suis né dans la mer et elle est, en quelque sorte, ma mère. Là se trouve mon premier office. Quand je dois en sortir, elle est très en colère. Là, j'ai grand pouvoir suivant ma nature violente. Forts, grands et très effroyables sont mes mystères. De grandes forces et très effrayantes m'ont été données. J'ai un autre lieu où je suis formé : dans les cavernes, les grottes, les cavités et dans les grands canaux par où coulent les grandes eaux dans la terre. Là je suis engendré et quand la terre est enceinte de moi, telle est ma force que je la fais trembler parce que je ne peux pas sortir d'elle. N'as-tu jamais lu l'endroit où l'Écriture dit : « Lui, qui tire les vents de ses trésors et prépare la

pluie à la terre[187] ? » Je suis celui qui sort des trésors et des secrets du Très-Haut et je produis la pluie du matin et du soir.

« Tu sais bien aussi comment Dieu créa l'homme et le mit sur la terre, comment il créa les poissons et les oiseaux dans la mer, et qu'il donna l'eau pour demeure aux poissons, et qu'il fit voler les oiseaux dans l'air[188]. Quant à l'homme, la terre est sa demeure, et sur terre, il peut trouver sa subsistance. Qui lui a permis de faire des navires et de fabriquer des instruments contre nature afin d'aller sur la mer, quoique sans elle bien pourrait-il vivre ? Il faut que chaque élément fasse son office et accomplisse le mystère pour lequel Dieu l'a formé. Si l'homme périt sur l'eau, la faute en est à lui. Que l'homme aille sur la mer est contre nature. S'il recherche des choses contre nature, il est conforme à la raison qu'il périsse cruellement. Sur ce que tu dis, que je gâte la terre et lui enlève ses fruits, remarque que tous les climats ne sont pas tous d'une même espèce. Chacun a sa nature. Pour cela, sont disposées chaleur et sécheresse afin qu'elles tempèrent froid et humidité. Dieu sait ce qu'il fait, et toi tu ne sais pas ce que tu penses. Sois content de ce que Dieu fait et repose-toi en paix. »

Ainsi en arriva-t-il avec le vent et la fortune au capitaine qui se plaignit très fortement d'eux. En effet, si le vent avait tardé d'une heure, il aurait pris toute cette flotte anglaise. Le roi d'Angleterre l'avait armée, et il envoyait sur elle une de ses filles qui allait épouser le duc de Hollande, et avec elle étaient beaucoup de grands chevaliers, de grandes dames, de dames et de damoiselles, et de grandes richesses[189]. Ainsi le capitaine avait bien de quoi se plaindre.

[89] *Comment les galères entrèrent au Crotoy et restèrent là de nombreux jours ne pouvant pas avoir un temps favorable pour sortir du port.*

Après cette aventure, les galères vinrent devant une ville de France appelée Gravelines. Il y avait là en garnison des Castillans aux gages du roi de France. De la terre, ils avaient vu le combat

[187] Jr 10, 13.
[188] Gn 1, 26-28.
[189] Il n'est pas du tout certain que la flotte anglaise que combattit Pero Niño ait été celle qui conduisit, en septembre 1406, Philippa, fille du roi Henri IV d'Angleterre, auprès de son fiancé, le roi de Danemark, et non pas le duc de Hollande.

et ce qui s'était passé avec les Anglais. Ils vinrent faire révérence au capitaine, lui disant qu'ils auraient bien voulu se trouver avec lui pour lui porter aide. Les galères et les balleniers partirent de là en longeant la côte de Picardie, et entrèrent dans le port du Crotoy. On s'y rafraîchit, on prit de l'eau, du biscuit, et d'autres choses dont on avait besoin. On décida de passer en Angleterre mais le temps et la fortune en disposèrent de telle sorte qu'on fut là pendant un mois sans pouvoir sortir du port. Chaque fois que l'on essayait de gagner la mer, on trouvait le temps contraire, et le vent qui entrait violemment par le milieu du port.

Les gens des galères souffrirent beaucoup, car il y avait déjà deux ans qu'ils avaient quitté la Castille. Mais ce pays tirait grand profit de leur présence, parce que tant que le capitaine fut là, les navires anglais qui avaient coutume de venir chaque année le ravager, ne parurent point.

Messire Charles était déjà à bout de ressources, et comme il ne pouvait plus payer ses gens, tous s'en allaient, de sorte qu'il lui fut impossible de partir avec le capitaine. Enfin un jour le vent se calma et le capitaine prit congé des chevaliers de la contrée et de messire Charles. Le bon chevalier était fort triste de ne pas pouvoir le suivre, et Pero Niño de ne pas pouvoir l'aider dans un tel besoin.

Pero Niño sortit du port avec les balleniers qui étaient venus de France avec lui. Ils passèrent devant la Fosse-à-Cayeux, faisant route vers la Normandie. Un matin, à l'aube, parurent sur le cap de Caux six grands balleniers, très bien armés, naviguant à la voile avec bon vent. Ils étaient partis d'Harfleur. Les galères se rapprochèrent de la terre, en attendant que le vent se calmât pour aller sur eux, croyant qu'ils étaient anglais. Le capitaine, malgré l'avis de ses marins, ordonna de s'approcher suffisamment d'eux pour reconnaître quels gens c'étaient. Eux, qui connaissaient les galères, amenèrent leurs voiles, hissèrent le pennon de France, et tirèrent une salve[190]. On connut alors qu'ils étaient français. Le capitaine ordonna de leur répondre de même, et on arriva à eux. Ils firent révérence au capitaine et lui parlèrent. Tous étaient de ses amis ou connaissances. Ils lui dirent qu'ils allaient à l'aventure à la recherche de navires anglais et que si leur com-

[190] En guise de salut.

pagnie lui plaisait, il n'avait qu'à prende la route qu'il voudrait, tous le suivraient.

Pero Niño fut enchanté de les avoir rencontrés. Il fut décidé entre eux d'aller sur la côte de Bretagne, pour voir si l'on y trouverait des Anglais. Un matin, à l'aube, parurent sur cette côte jusqu'à cent vingt voiles. Les galères se portèrent vers elles, croyant avoir affaire à des Anglais. La mer était calme et ces navires avaient peu de vent. Il se trouva que c'étaient des navires de France qui venaient charger du sel dans un port appelé Batz[191]. Le capitaine tint conseil avec les patrons et avec Guillaume et Jacques Le Bouchier, qui étaient les maîtres des balleniers, leur proposant de passer en Angleterre. Mais les Normands lui dirent: «Monseigneur, il y a, près d'ici, une île d'Angleterre qu'on appelle Jersey la Grande. Si vous pouvez avoir assez de monde pour y faire une descente et combattre contre quatre ou cinq mille hommes qui l'habitent, et si vous les vainquiez, vous en auriez grand honneur, et vous en tireriez une forte rançon.» Ils ajoutèrent: «Vous avez aujourd'hui grand renom de bon chevalier et de bon guerrier. Près d'ici est la Bretagne. Abordez à la côte et envoyez vos lettres aux seigneurs du pays qui sont dans les environs, et priez-les de venir vous voir. Tous arriveront à votre demande, et vous parlerez avec eux. En attendant faites rester ici ces navires qui allaient chercher du sel.»

L'accord s'étant fait, le capitaine demanda aux gens des navires de s'arrêter pour une affaire qui importait au service de leur seigneur le roi de France, et d'aller avec lui à l'île de Jersey, et qu'ils auraient leur part de l'honneur et aussi du profit qu'on y trouverait. Ils répondirent qu'ils feraient à sa demande et sur son ordre ce qu'ils ne feraient pour aucun chevalier de France qui le leur commanderait. Alors beaucoup de gens arrivèrent à la côte, là où était le capitaine, et parmi eux de bons chevaliers, des hommes d'armes et des archers. Il leur dit: «Seigneurs chevaliers et gentilshommes, vous savez bien que je suis envoyé par le roi de Castille, mon seigneur, en aide à la couronne de France, pour faire la guerre aux Anglais. Vous savez aussi que l'an dernier je suis passé en Angleterre, et qu'il a plu à Dieu de nous

[191] Batz-sur-Mer, près de Guérande, dans la Loire-Atlantique (arr. de Saint-Nazaire). Le sel des salins de la région faisait l'objet d'un commerce actif.

donner à moi et à mes gens victoire sur les Anglais en quelques lieux où ils se sont battus contre nous, et ils furent défaits. Nous l'avons toujours emporté sur eux. J'ai couru et parcouru toute leur côte, celle de Cornouaille comme une partie de celle de Veralnorte, et je sais que toute la population s'est levée pour venir garder la côte. Ainsi faudrait-il une grande flotte et beaucoup de monde pour faire une descente sur la côte et y prendre pied. Les nefs que, vous le savez tous, le roi a envoyées de Castille, ne veulent pas m'aider, et moi je n'ai que ces trois galères, et ces nobles hommes de Normandie à qui il plaît de me seconder, et qui naviguent en ma compagnie pour servir le roi de France. Je vous prie, chevaliers et gentilshommes qui êtes ici, qu'il vous plaise que nous nous réunissions, vous et moi, que nous passions dans l'île de Jersey, et que nous ayons une bonne journée avec les chevaliers et les gens qui sont dans cette île. »

Il y avait là, parmi les gens de Bretagne, Hector de Pontbriant et le seigneur deTournemine[192]. Les Bretons répondirent: « Monseigneur capitaine, soyez le très bien venu dans ce pays, car nous tous, les chevaliers de cette contrée, nous désirions vous voir, ayant entendu de vous très bonnes nouvelles et comme quoi vous êtes bon chevalier et hardi. Nous vous rendons beaucoup de grâces pour avoir pris la charge d'une telle entreprise pour laquelle nous vous aiderons. Nous serons avec vous de très bon gré, soumis à vos ordres et vous obéissant comme si vous étiez notre seigneur naturel, en cette affaire ainsi qu'ailleurs, là où vous voudrez, car nous pensons qu'avec votre courage et votre bonne fortune nous serons vainqueur et gagnerons réputation et honneur, partout où nous irons avec vous. » Le capitaine dit alors: « Seigneurs, le courage et la vaillance seront de votre côté. Moi, avec l'aide de Dieu et de notre dame sainte Marie, je ferai ce que je pourrai. J'ai foi en Dieu que la victoire et l'honneur seront pour nous. » Et il ajouta: « J'aurais voulu passer en Angleterre mais il est trop tard, parce que l'hiver est commencé, et les navires fussent-ils armés, il se pourrait que le temps nous manquât. Vous savez bien que la grande île de Jersey est proche, à sept lieues de mer, et nous pouvons y être très promptement. Il s'agit d'un combat ordinaire, avec les quatre ou cinq mille

[192] Hector de Pontbriant était écuyer du duc d'Orléans et avait dû connaître Pero Niño lors du séjour de celui-ci à Paris.

hommes en état de combattre qui s'y trouvent, si vous êtes d'accord pour que nous y allions. » Tous dirent que c'était bien et allèrent se préparer incontinent. En deux jours ils furent tous en mer, bien préparés. Ils partirent à rames et à voiles. Le temps était bon et ils arrivèrent à l'île. Ses habitants, quand ils virent la flotte dans le port, se réunirent aussitôt et beaucoup d'entre eux vinrent sur le rivage.

Ce soir là, quarante ou cinquante hommes d'armes peu avisés descendirent à terre sans ordre du capitaine pour ramasser des coquillages et commencèrent à escarmoucher avec les habitants de l'île. Et en escarmouchant ainsi, ceux des navires s'enfuirent vers la mer, les Anglais derrière eux. Ils furent aussitôt secourus et recueillis sur les navires. Les Anglais tirèrent grand orgueil de cette affaire et une confiance qui leur valut mal le lendemain, ainsi que vous le verrez plus avant.

Ce même soir, le capitaine fit réunir les chevaliers et les autres gens et les malmena en paroles. Il leur dit que du fait du désordre qu'il y avait parmi eux, ils étaient souvent vaincus et maltraités par leurs ennemis. Il leur demandait de se corriger et de ne pas recommencer. Chacun d'eux devait se conduire avec cautèle, tant pour lui que pour les autres, afin qu'il n'advînt ni dommage ni mal. Sinon, il serait obligé de faire un exemple et de prononcer des châtiments. Il fit proclamer publiquement que nul n'eût l'audace d'aller à terre ou en mer sans son ordre, ni de quitter la flotte sous peine de mort. De plus personne ne devrait engager un combat quelconque ou s'éloigner du gros de la troupe tant que ne sonneraient pas les trompettes et que ne marcherait pas la bannière du capitaine.

Près de la grand île de Jersey, il y en a une autre, petite, où se trouve un ermitage de sainte Marie[193]. Le capitaine fit débarquer tous les gens de la flotte dans cette île, prêts à combattre. Quand la mer est haute, l'eau sépare cette petite île de l'autre, où on on ne peut passer qu'en barque, mais quand la mer est basse, on passe à pied sec. C'est un lieu très sûr pour mettre des planches à terre. On peut s'y retrancher et peu de gens peuvent s'y défendre contre beaucoup.

[193] Pour Circourt et Puymaigre, il pourrait s'agir d'un écueil appelé l'Ermitage. Mais il n'est éloigné que de deux kilomètres de Saint-Hélier, la ville principale de Jersey, alors que selon Games, la petite île en question se trouvait à deux lieues castillanes de celle-ci, soit environ onze kilomètres.

Cette nuit là, le capitaine Pero Niño, les chevaliers et tous les autres gens descendirent à terre. Les chevaliers dirent à Pero Niño de prendre, lui, les dispositions pour la bataille et régler tout ce dont ils auraient besoin pour le lendemain comme il le voudrait, que tous seraient à ses ordres et sous son commandement. Le capitaine leur dit: «Seigneurs, vous êtes de bons chevaliers et des experts de la guerre, car vous avez été dans d'autres grandes actions de guerre. Ordonnez vous-mêmes, selon que vous entendez qu'il convient.» Ils insistèrent pour qu'il assumât lui-même cette charge. Le capitaine dit alors que c'était une bien lourde charge pour un seul homme, surtout étant à pied, mais qu'il lui plaisait de le faire. Il s'entretint avec eux de la façon dont il fallait faire les choses. Il désigna ceux qui devraient rester à bord des navires et décida comment seraient disposés les corps, la pavesade, les arbalétriers et les archers. Il leur dit qu'au cas où ils gagneraient la bataille ils devraient être sur leurs gardes pour éviter une embuscade, et toutes les autres choses qui peuvent arriver en de pareilles occasions.

Après que l'on se fut mis d'accord, le capitaine ordonna d'éloigner tous les navires et les galères de la terre et de les conduire en pleine mer, afin que les siens ne crussent pas qu'ils pourraient se sauver par la fuite, si cela devait arriver. Il fit tenir près de la terre trois de ses chaloupes, dans lesquelles étaient de bons arbalétriers, avec ordre, si quelques hommes des navires, français ou castillans, venaient, s'enfuyant vers la mer, de tirer sur eux et de les tuer. Cette nuit là, il donna des ordres pour que les gens prissent un repas et dormissent un peu, de façon que tous, deux heures avant le jour, fussent armés et prêts pour la bataille. Il fit garder le passage de la petite île à la grande pour que les Anglais ne s'en emparassent point quand la mer baisserait.

Le lendemain, quand l'aube parut, tous étaient déjà prêts. La mer était basse. Les trompettes sonnèrent et l'on passa sur la grande île. Pero Niño disposa les gens d'armes selon ce qui avait été décidé. Il désigna à chacun l'endroit où il devait se placer, et mit sa bannière au milieu d'eux. Il leur dit: «Tenez-vous dans l'ordre où je vous laisse, pendant que je vais ranger le reste de mes gens. Donnez-moi tous les archers et les goujats[194], et je les

[194] Les goujats étaient des gens de service à la suite des armées.

placerai là où ils pourront le mieux combattre et être le mieux protégés. Quand je les aurai placés et rangés comme ils doivent l'être, je reviendrai vers vous. Pendant ce temps, restez tranquilles, et que personne ne bouge de l'endroit où je le laisse. »

Les Bretons lui dirent qu'au nom de Dieu il fît ce qu'il croirait le meilleur. Le capitaine rassembla tous ses archers et arbalétriers et ses hommes. Il fit deux pavesades, chacune de soixante pavois, divisées en deux parties formant des ailes. Il mit derrière les arbalétriers et les archers. Il leur donna une bannière à ses armes, que portait un sien brave homme d'armes. Il plaça les goujats et les hommes mal armés avec eux. Les encourageant, il leur dit : « Maintenant, amis, vous voyez que vous êtes en pays d'ennemis. Regardez les, tous disposés en bataille, et bien armés, prêts à venir sur nous, comme nous, nous voulons marcher sur eux. Ils sont suffisamment nombreux, mais ils ne sont pas aussi forts que vous, ni aussi braves. Regardez la mer qui est derrière vous, et comme il n'y a plus personne sur les navires. Ne vous reposez pas sur eux. Voyez comme vous êtes entre deux ennemis : la mer et la terre. Battez-vous vigoureusement. Ne vous laissez pas vaincre. Soyez tous fermes et d'un seul cœur, car vous ne pourriez pas vous sauver par la fuite et vous péririez tous dans la mer. D'ailleurs si vous vous laissiez faire prisonniers, vous savez bien comment les Anglais traitent les Castillans et qu'ils sont des ennemis sans pitié. Si vous êtes fermes et si vous vous battez bien, vous aurez de l'honneur et un bon butin. Voyez ce pays, comme il est beau et riche. Tout ce que vous voyez sera pour vous, si seulement vous vous battez bien. Maintenant, préparez-vous, et conduisez-vous comme des hommes de cœur. Veillez à ce que personne ne quitte la place où je le laisse. Ne bougez pas jusqu'à ce que les ennemis arrivent sur vous. Invoquez tous saint Jacques, qui est le patron de l'Espagne, et il nous aidera. »

Le capitaine s'éloigna d'eux et les laissa à environ trente ou quarante pas en avant, et il s'en alla trouver les gens d'armes. Le corps des chevaliers était bien rangé, dans l'ordre où le capitaine les avait laissés, leurs étendards près de la bannière du capitaine, et sous elle autant d'hommes qu'il pouvait y tenir, car ils étaient assez nombreux, tant Normands que Bretons. Il pouvait y avoir dans le corps du capitaine jusqu'à mille hommes d'armes, Castillans, Bretons et Normands. Vous pouvez vous imaginer quelle besogne c'était pour un seul chevalier que de ranger et diriger autant de monde. Le capitaine était armé de toutes pièces,

excepté de la tête, et il n'y eut là ni un chevalier ni un homme de pied qu'il n'ait touché de sa main, leur adressant à tous deux ou trois fois la parole pour leur dire ce qu'ils avaient à faire.

Le corps des Anglais était bien rangé. Ils pouvaient être trois mille homme de pied et jusqu'à deux cents à cheval. Ces derniers s'avançaient du côté de la mer, sous la conduite d'un chevalier d'Angleterre, pour tourner les nôtres. Mais il y eut des hommes en bon ordre qui les attaquèrent fort bien, par derrière, ce qui les contraignit à se retirer. Les Anglais firent mouvement. Quand ils furent près, le capitaine fit sonner les trompettes et nos corps s'avancèrent lentement contre eux. Ils progressèrent un peu, puis le capitaine leur ordonna de s'arrêter. Dans ce moment, les Anglais s'élancèrent avec beaucoup de vigueur contre nos corps, et très vite ils se mirent tous, à pied et à cheval, à attaquer, à l'exception d'un gros corps, où il pouvait y avoir jusqu'à mille hommes d'armes, qui arrivait par derrière, à pied, en très bon ordre.

Ceux qui venaient par devant étaient en grand désordre et ils se mirent, avec grand orgueil, à attaquer très vigoureusement les pavesades. Les Castillans les reçurent fort bien à coup de pierres, de dards, de lances, de traits, de flèches, de sorte que, lors de cette première attaque, beaucoup d'Anglais tombèrent, blessés ou tués. Les Anglais s'opiniâtrèrent sans répit à enlever la place mais les Castillans la tenaient ferme et combattaient très durement, de sorte qu'à chaque instant, la situation empirait pour les Anglais, tellement que, bien malgré eux, ils durent tourner le dos.

Là-dessus arrivèrent les gens d'armes anglais, et comme les hommes des pavesades et les arbalétriers s'étaient déjà éparpillés à la poursuite des Anglais qui fuyaient, ces gens d'armes les dépassèrent et parvinrent jusqu'au corps du capitaine qui le fit avancer sur eux. Là se donnèrent de très forts coups de lances, dont, des deux côtés, beaucoup furent atteints, et même quelques-uns abattus. Laissant les lances, on empoigna les haches et les épées, et une grande mêlée s'engagea. On pouvait voir, aux uns sauter le bassinet détaché de la cuirasse et se déboucler brassards et cuissards, tandis que d'autres laissaient tomber de leurs mains les haches et les épées et en venaient à s'empoigner corps à corps ou à recourir aux dagues. Là, on voyait les uns tomber et d'autres se relever, et couler beaucoup de sang par maints lieux.

Le combat était si violent et telle la mêlée, que celui qui y allait avec le plus de cœur avait assez de besogne. Si braves ils étaient des deux côtés, et ils y mettaient tant d'acharnement que, sans une idée qui vint à Pero Niño, ils se fussent tous entre-tués en peu de temps, et que bien peu seraient demeurés en vie. Pero Niño regarda et vit un pennon blanc à la croix de saint Georges qui était toujours debout, bien qu'il y eût beaucoup d'étendards abattus. Il appela le bon chevalier Hector de Pontbriant et quelques-uns des ses hommes d'armes, ceux qu'il put reconnaître, ainsi que les Normands qui toujours le protégeaient, et il leur dit: « Amis, tant que ce pennon sera debout, jamais ces Anglais ne se laisseront vaincre. Faisons tout pour nous en emparer ».

Alors le capitaine et Hector, avec environ cinquante hommes d'armes, sortirent de la mêlée et, en tournant les corps à grande force, ils arrivèrent à l'endroit où était dressé le pennon, et combattirent très vigoureusement ceux qui étaient là. Il s'y trouvait de braves chevaliers en assez grand nombre, mais dès leur arrivée, les nôtres tuèrent leur capitaine, que l'on appelait le Receveur[195]. Je le vis, moi, gisant à mes pieds. Il était déjà mourant, et on ne pouvait pas l'emporter, tant les combattants étaient pressés. Là moururent avec lui d'autres Anglais, et on abattit le pennon. Quand les Anglais virent qu'il en allait si mal pour eux, ils se mirent à fuir, chacun par où il pouvait.

De tout cela peut témoigner celui qui portait la bannière du capitaine, et aussi ceux qui portaient les autres étendards, car ils ne pouvaient pas combattre, mais seulement regarder et tenir ferme. Les Anglais allaient jetant bassinets, harnais, jaques pour mieux fuir. Les Castillans et les Français étaient si fatigués et tant d'entre eux blessés qu'ils ne pouvaient pas les poursuivre.

L'endroit où fut livrée cette bataille était une grande plage, longue d'une demie lieue. Elle était jonchée de jaques, d'armes, de boucliers qu'abandonnaient les fuyards. Alors les rameurs, les goujats, les arbalétriers se répandaient dans la contrée, pillant et incendiant sans crainte. Avant le combat, le capitaine avait ordonné qu'au cas où l'on remporterait la victoire et l'on vaincrait les Anglais, l'on reformât aussitôt le corps des gens d'armes afin que, au cas où il y aurait une embuscade ou que d'autre

[195] Officier du roi d'Angleterre chargé de percevoir les taxes.

monde n'arrivât, les nôtres ne fussent pas surpris en désordre. Pero Niño eut plus de peine qu'il n'en avait eu jusque là pour les remettre de nouveau en rang. Ils le firent cependant et tous se reformèrent en corps. Le capitaine ordonna à Gutierre Díaz de Games, son porte-bannière, de rester là avec son corps, pendant que lui et quelques chevaliers iraient ramasser quelques-uns de ses gens qui s'étaient répandus, sans aucune précaution, par la contrée. Le capitaine s'en fut avec environ cinquante chevaliers montés sur des chevaux dont ils s'étaient emparés pendant la bataille. Le pays était couvert de grands bois, de beaucoup de vergers et de futaies. Ils s'enfoncèrent dans les vallées de sorte qu'on ne les voyait plus.

Son corps resta en place jusqu'au retour du capitaine avec ses gens, ce qui prit bien deux heures. Le capitaine alors ordonna que tout le monde revînt sur les navires. Le corps des hommes d'armes demeura là jusqu'à ce que tous les autres fussent embarqués. Pero Niño avait laissé des hommes pour garder la petite île et apprêter à manger pour tous ceux qui le voudraient. Il passa dans l'île avec les gens d'armes. Les chevaliers et beaucoup de gentilshommes soupèrent avec lui, et on soigna les blessés. Après cela, le capitaine fit amener les prisonniers et les interrogea sur la situation dans leur contrée, quelles gens se trouvaient dans l'île, combien il y avait de forteresses, qui les tenaient et en quel nombre, s'ils avaient nouvelles de l'endroit où étaient les navires de l'Angleterre, et combien on disait qu'il y avait de bâtiments armés.

Ceux des prisonniers qui étaient le mieux informés répondirent qu'il y avait dans l'île cinq forts châteaux très bien approvisionnés et qu'ils étaient tenus par des chevaliers d'Angleterre. La population de l'île pouvait être de quatre à cinq mille hommes. Il y avait là un capitaine d'Angleterre que le roi avait envoyé pour les commander. Il était venu avec eux à la bataille et ils ne savaient pas s'il y était mort. Les autres gens de la ville[196], la plus grande de l'île, avec une enceinte de planches et de bons fossés pleins d'eau, bourgeois, laboureurs et pêcheurs y avaient leurs biens, leurs femmes et leurs enfants. Là s'étaient retirée la plupart de ceux qui avaient réchappé de la bataille. Mais depuis tou-

[196] Saint-Hélier.

jours ils avaient décidé et établi que si quelqu'un voulait entrer de force dans leur ville, ils devraient tous mourir [plutôt que d'y consentir]. Pero Niño connut ainsi tout de la situation de l'île.

Les prisonniers dirent aussi que la flotte d'Angleterre était à Plymouth, et qu'il s'y trouvait deux cents voiles, dont des nefs castillanes[197], des hourques, des coques et des balleniers bien armés, qu'on les attendait d'un jour à l'autre, et qu'ils ne tardaient à venir que parce que le vent n'était pas favorable.

Le capitaine tint alors conseil avec les chevaliers et tous furent d'accord avec lui pour, si on le pouvait, aller prendre cette ville et mettre le feu à tout le pays. Le capitaine dit alors : « Seigneurs, grâce à Dieu, nous avons vaincu ces gens là en bataille. S'ils nous attaquent une autre fois, nous les battrons facilement. Il me semble que le mieux serait de nous rendre maîtres de cette île et de l'avoir pour nous, plutôt que de brûler le pays. Envoyons dire aux habitants qu'ils viennent se soumettre et nous faire hommage, sans quoi nous les détruirons, eux et leur pays. Nous verrons alors ce qu'ils veulent faire. » Les Bretons répondirent : « Monseigneur, à moins que nous n'ayons les châteaux en notre pouvoir, nous ne pourrons pas nous rendre maîtres du pays. Mais, seigneur, si vous voulez bien l'ordonner, nous le pillerons, le brûlerons et nous partirons d'ici. » Le capitaine leur fit cette réponse : « Allons à la ville, et voyons s'ils veulent se battre. S'ils ne le veulent pas, nous tiendrons un autre conseil. » Tous estimèrent que le capitaine avait bien parlé, et dirent qu'ils feraient ce qu'il ordonnerait.

Cette nuit là, Pero Niño ordonna que tous fussent prêts le lendemain matin à aller attaquer la ville. Il plaça des gardes au passage de l'île. Puis on dormit et on se reposa. À l'aube, les trompettes sonnèrent. La bannière du capitaine se mit en marche, et tous avec elle. Le capitaine pouvait désormais mieux et sans effort gouverner son monde. Il avait de bons chevaliers et plus de cent hommes montés sur des chevaux gagnés dans la bataille ou pris dans le pays venaient avec lui. Le capitaine disposa sa troupe pour la marche, avec une avant-garde et une arrière-garde.

[197] Il s'agit de navires capturés par les Anglais.

Il y avait deux lieues jusqu'à la ville. Le capitaine donna des ordres pour que des hommes armés à la légère missent le feu. Le pays était couvert de nombreux hameaux et de vergers, de moissons et de troupeaux. Tout le pays brûlait et c'était chose fort piteuse à voir, car les habitants étaient chrétiens. Alors que l'on marchait ainsi, vint aux nôtres un gentilhomme anglais en habit de héraut d'armes, qui demanda le capitaine d'Espagne. En effet, les habitants de l'île savaient tout ce qui s'était passé par un homme qu'ils avaient pris lors de la première embuscade et de la défaite. On l'amena en présence du capitaine. Il ploya les genoux devant lui, et dit: «Mi yera Goth ge no Gothen Dach» – ce qui veut dire: «Dieu vous sauve et vous donne de bons jours» – les habitants de ce pays se recommandent à votre bonne grâce et vous envoient demander pour l'amour de Dieu que vous ayez pitié d'eux, car vous devez être déjà rassasiés. Vous êtes venus les chercher dans leur pays, vous les avez vaincus en bataille, vous les avez blessés et tués, et fait prisonniers beaucoup d'entre eux, vous avez dévasté leur pays, et il semble que maintenant vous voulez achever de les détruire. Aussi ils vous demandent au nom de Dieu et par miséricorde que vous ne le fassiez pas car ils sont chrétiens catholiques et ils ne sont pas ennemis de la foi de Jésus-Christ, pour que vous deviez les anéantir complètement. Aussi, pour amour de la reine de Castille, qui est née du royaume d'Angleterre[198], qui est votre dame, et à qui, vous le savez bien, tout ce mal ne plaira pas, ayez miséricorde pour eux.»

Quand l'Anglais eut achevé son discours, le capitaine répliqua et dit: «Retournez vers ceux qui vous ont envoyé, et dites-leur de m'envoyer quatre ou cinq hommes, des meilleurs d'entre eux, avec qui je parlerai. Je garantis leur sécurité, à l'aller et au retour. Ils ne recevront aucun mal.» L'Anglais s'en retourna, et cinq notables vinrent de la ville au capitaine et lui baisèrent la main. Il leur dit: «J'ai appris les plaintes que vous faites de moi. Vous savez bien, vous autres, que la flotte d'Angleterre, quand elle va faire la guerre en Espagne, vient d'abord ici, et s'y fournit d'hommes et de vivres, de sorte que vous et eux, vous êtes tous

[198] La reine Catalina, épouse du roi de Castille, était la fille de Jean de Gand, duc de Lancastre et de Constanza, fille de Pierre le Cruel.

ennemis de la Castille. En outre, ces îles appartiennent à la Bretagne, et vous étiez à elle, mais par la mauvaiseté de ceux dont vous descendez vous vous êtes rebellés et vous vous êtes faits Anglais. Par conséquent, il convient que vous me reconnaissiez pour seigneur, et que vous vous soumettiez à moi au nom de mon seigneur le roi de Castille. Sinon, je vous dis que tout sera mis à feu et à sang, vous et votre pays.»

Ils répondirent: «Il est vrai, seigneur, que ces quatre îles appartiennent à la Bretagne, et que nous sommes de la nation bretonne, mais les Anglais ont anciennement conquis ce pays. Comme il arrive en maints endroits que les hommes soient soumis à la seigneurie de leurs ennemis et doivent servir qui ne leur plaît pas, non par amour mais par crainte, et plus par force que de bon gré, nos pères nous ont laissés dans cette servitude. Nous ne pouvons pas en sortir, à moins que d'autres, plus forts, ne nous en délivrent, parce que des chevaliers d'Angleterre tiennent toutes les forteresses de ce pays. Si, seigneur, vous pouvez prendre les châteaux, nous ferons ce que vous exigez. Autrement, ce que nous ferions serait de peu de valeur. Vous ne pourriez pas nous défendre et vous nous laisseriez en grand péril face aux Anglais. Ce que nous pouvons faire, demandez-le, et nous le ferons.»

Le capitaine dit: «Quant aux châteaux, j'ai confiance en Dieu de les prendre promptement. En attendant, donnez-moi cette ville que vous occupez.» Ils répondirent: «Seigneur, nous allons retourner à la ville, et nous reviendrons avec une réponse.» Ils s'en furent. Sur ce, on distinguait déjà la ville à environ une demi-lieue. Le capitaine, en attendant le retour des envoyés, ordonna à ses gens de s'arrêter sur la crête d'une hauteur et de ne pas aller plus loin. De là on les voyait, formés en corps, face à la ville.

Les Anglais revinrent au capitaine et lui dirent: «Seigneur, les gens de la ville se recommandent à votre merci et vous envoient dire que cette ville, avec le château, est tout le bien qu'ils possèdent. Elle a toujours été à eux. Jamais ni Français ni Anglais n'y sont entrés. Ils l'ont ainsi par privilège depuis toujours, afin qu'eux et leurs biens soient mieux gardés. Ils ont pour loi de ne jamais la livrer ni à amis ni à ennemis, mais de mourir tous avant de la laisser forcer car ils ont là leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Si vous leur demandez or, argent, étoffes ou d'autres choses, ils vous donneront tout ce qu'ils pourront rassembler, mais ne leur faites pas davantage de mal et de dommages. Que

vous plaise donc de ne pas venir à la ville car, par aventure, vous pourrez bien la prendre, mais soyez assuré que cela vous coûtera, auparavant, la vie de quelques-uns de ceux que vous aimez bien. Ce serait pour vous l'occasion de tuer hommes, femmes et enfants, tout ce que vous trouveriez dans la ville, et cela sera [pour votre âme] un lourd fardeau, que Dieu ne vous pardonnera jamais. »

Pero Niño tint alors son conseil, pour demander ce qu'il fallait faire, et on lui dit : « Seigneur, ces gens avancent de fort bonnes raisons, et ce qu'ils demandent est juste. Il est raisonnable que vous y consentiez et que vous leur accordiez ce qu'ils demandent. Vous n'avez pas maintenant le temps de vous arrêter ici pour de nombreux motifs », et ils les lui exposèrent. Les autres, alors, proposèrent un accord selon lequel ils acceptaient d'être mis à rançon. Des médiateurs [intervinrent] et il fut [décidé] que [les habitants de la ville] donneraient au capitaine dix mille couronnes d'or et qu'il les laisserait en paix. Le capitaine, pour l'amour de Dieu, dit qu'il lui plaisait de leur accorder sa merci, et qu'ils donnassent ces dix mille couronnes pour qu'elles fussent partagés entre les hommes d'armes.

Beaucoup de raisons portèrent à conclure cet accord. Il y avait grand péril du fait que nos gens étaient loin des navires et, de plus, les hommes ne doivent pas porter les choses trop loin parce qu'un plus grand dommage pourrait en résulter à la fin.

À propos de cela, on a l'exemple du bon roi Alfonso qui vainquit le roi Albohazen à la bataille dite de Benamarin[199], selon le souvenir qu'en ont transmis quelques-uns de ceux qui s'y trouvèrent, pour la gouverne de ceux qui vivent maintenant, bien que la *Chronique des Rois* n'en parle pas. On rapporte que le roi Albohazen avait une si grande force de gens que le roi Alfonso n'osait pas les combattre. Il avait amené avec lui son [...] le roi de Portugal, mais tous réunis étaient peu auprès de la grande multitude des Mores. Cependant, avec l'aide de Dieu, le roi Alphonse livra la bataille, et Albohazen fut vaincu au rio Salado près de la Peña del Ciervo.

On raconte que le roi Albohazen, quand il vit que ses gens étaient battus, fit faire demi-tour à ses pennons et prit le chemin

[199] Alphonse XI et Abu'l-Hasan, sultan du Maroc. Il s'agit de la bataille du rio Salado (30 octobre 1340).

d'Algésiras. Quelques chevaliers chrétiens, Gonzalo Ruiz de la Vega et d'autres, le poursuivaient. Le roi Albohazen, malgré cela, ne pressait pas son allure. Il envoya un chevalier more au roi Alphonse en le chargeant de lui dire qu'il en avait assez fait puisque lui, Albohazen, tournait le dos avec toutes ses forces et que, puisque la fortune était de son côté, il sût la conserver [en renonçant] à le poursuivre, car lui, Albohazen, s'il était battu n'était pas vaincu. On dit que le roi Alphonse trouva que le conseil était bon et qu'il lui envoya dire qu'il le suivrait à la condition qu'Albohazen ne resterait pas plus longtemps dans le pays mais qu'il s'embarquerait et s'en irait. Il fit ainsi, s'embarqua à Algésiras et retourna en Benamarin[200].

Jules César, en revanche, ne fut pas de cette opinion. Quand il prit la fuite devant le grand Pompée, il dit: « ni Pompée n'a su vaincre, ni Jules n'a été vaincu. » Il dit cela parce que Pompée ne l'avait pas poursuivi jusqu'à l'avoir pris ou tué. Car celui qui a été laissé libre peut revenir, comme fit Cesar par la suite quand il livra une autre bataille à Pompée qui s'enfuit et qu'il poursuivit jusqu'à la mort. Mais ces choses se font selon ce que le temps accorde à l'affaire.

Pero Niño fit comme le voulaient temps et pouvoir. Il dit de plus: « Vous me donnerez chaque année pendant dix ans douze lances d'armes, douze haches, douze arcs avec leurs flèches et douze trompes. » Il leur en coûta beaucoup d'y consentir mais il leur convint de le faire. Ils lui donnèrent incontinent une partie des couronnes. Pour ce qui restait à payer, ils remirent quatre hommes comme caution en otages, les plus riches de tout le pays, et Pero Niño les emmena avec lui. Cela expédié, les trompettes sonnèrent et le capitaine fit faire demi-tour à sa bannière et à sa bataille [qui se replia] en bon ordre. On revint au port où étaient les navires et le capitaine ordonna que tous se missent aussitôt en mer.

Pendant que cela se passait, les gens des navires [transporteurs de sel] avaient amené au bord de la mer beaucoup de bétail, chevaux, juments, vaches, et un grand butin pris dans les maisons.

[200] Le pays des Banu Marin, c'est à dire le Maroc dont les souverains appartenaient à la tribu berbère de ce nom.

Ils chargèrent le tout sur leurs bâtiments. Pero Niño leur donna congé et ils continuèrent leur voyage.

Le capitaine Pero Niño pria les chevaliers bretons et normands de venir tous ensemble au port de Brest, où il y a une ville de Bretagne. Ce jour, quand on embarqua pour quitter l'île, il y avait un bon trafic de chevaux : on donnait un cheval pour cinq ou six blancs de France, ce qui équivaut à dix maravédis[201].

Tous vinrent à Brest, comme le capitaine l'avait demandé. Ils furent bien reçus et l'on se réjouissait beaucoup de leur arrivée parce qu'ils avaient remporté la victoire dans la bataille. Le capitaine leur offrit de grandes fêtes tant que les galères restèrent là. Des marchands de Bretagne vinrent le trouver. Il leur donna les otages de l'île et ils lui remirent ce qui restait à payer des dix mille couronnes de la rançon. Il répartit très bien cet argent entre les Bretons, les Normands et ses hommes d'armes, à chacun selon son état. Là tous prirent congé du capitaine Pero Niño, et chacun s'en fut et suivit sa route.

Pero Niño envoya ensuite un messager à Paris pour prendre congé du roi et des ducs parce que le roi son seigneur lui avait fait mander de revenir en Castille. Les galères partirent de Brest et allèrent à Saint-Malo. De là elles entrèrent dans le raz de Saint-Malo. C'était déjà le commencement de l'hiver, au mois d'octobre. Ce jour-là soufflait le vent d'amont, qui est le vent du nord. Il était, en cette saison, très violent. On hissa les artimons et on rentra les rames. On allait vent en poupe. Les galères étaient portées par le jusant. Alors que l'on naviguait ainsi, le flot revint car c'était l'heure de la marée montante, et les galères étaient au milieu du raz. Le grand courant du flot prenait les galères par la proue. Le vent, qui était très fort, leur arrivait en poupe. Il luttait avec le courant qui venait de la proue. Les galères ne pouvaient pas virer de bord. La violence du vent ne le permettait pas. Elles ne pouvaient pas avancer à cause du courant. Toutes les voiles étaient dehors et les écoutes filées. Les lames très hautes battaient les proues. Les galères étaient en grande détresse et péril. Dans le raz, l'eau n'est que tourbillons et, pour cette raison, la mer y est très dangereuse. Les galères furent six heures dans ce péril, jusqu'à la marée descendante. Le vent fraîchit de plus en plus. Il déchira la voile du capitaine et brisa l'antenne. Le cou-

[201] Le blanc était une pièce d'argent, le maravédi, la monnaie de compte castillane.

rant fit mettre la galère en travers. Si les timons de caisse s'étaient déplacés à ce moment, la galère aurait sombré. Mais il y avait aux timons des hommes solides et expérimentés qui les gouvernèrent avec une grande vigueur.

Dans cette situation, on borda en toute hâte les avirons. Déjà venait le courant de la marée descendante. On hissa la voile de bâtard sur l'artimon. Le vent en poupe, on prit de l'erre. De même que la galère du capitaine fut en danger dans le raz, ainsi le furent toutes les autres, et quelques-unes davantage encore. Les galères sortirent du raz et furent à l'île de Batz. Longeant la côte de Bretagne, tantôt avec bonace, tantôt par gros temps, elles arrivèrent à un abri près de la terre pour passer la nuit

La mer du Ponant n'est pas comme la mer du Levant qui n'a ni flux ni jusant, ni non plus de grands courants sauf un que l'on appelle le courant de Faro qui est très dangereux et où périssent de nombreux navires[202]. Quand le vent est opposé au courant, le bâtiment qui se trouve entre eux deux touche la mort de près. Il y a dans la mer du Levant beaucoup de bas-fonds mais si la galère veut [mouiller] pour la nuit, elle s'approche de la terre. Il suffit qu'il y ait une roche qui la protège du vent et elle sera là sans crainte de la mer. Les vents, dans la mer du Levant, ne sont pas non plus aussi violents et si le calme commence à s'établir il dure plusieurs heures et même plusieurs jours.

La mer du Ponant est très mauvaise, surtout pour les galères. Sur toutes les côtes, aussi bien de France que d'Angleterre, il n'y a ni cales ni abris, de sorte que s'il advient que la galère ait trouvé près de la terre un bon mouillage, protégé de la mer comme du vent, bientôt arrive le reflux, et si l'on n'y prend pas garde, on se trouve à sec. Il faut, sans perdre de temps chercher un [autre] abri, ou gagner la haute mer qui est très dangereuse pour les galères parce que le calme n'y dure jamais longtemps. Pour les galères, si cela se pouvait, il faudrait qu'il n'y ait jamais de vent.

C'est ce qui arriva aux galères du capitaine qui avaient subi une forte tourmente pendant toute la journée et une partie de la nuit. Elles parvinrent à un refuge de la côte de Bretagne, près du Mont Saint-Michel, afin que les équipages qui étaient très fatigués pussent se reposer. À minuit, elles jetèrent l'ancre et,

[202] Dans le détroit de Messine.

quand vint l'aube, les écueils parurent au-dessus de l'eau, tout autour des galères. Les marins sondèrent et ils trouvèrent qu'ils étaient à sec sur un fond rocheux, ce qui est très dangereux. Toute leur science leur fut nécessaire, car le vent venait du large et donnait en travers des galères, tandis que la mer baissait. Il n'y avait pas d'espérance qu'elle les tirât de là. Le capitaine ordonna à ses gens de sauter tous à l'eau et de les tirer à force de bras pour les éloigner. Il plut à Dieu qu'ils réussissent à les pousser et à les sortir de ce mauvais endroit où elles étaient déjà échouées pour leur faire gagner la haute mer. Les gens remontèrent à bord. On prit les rames, on passa le raz de Blanchart, et l'on se dirigea vers le cap de Saint-Mathieu.

Quand on fut sur le cap, les deux mers se croisaient, celle d'Espagne et celle du Ponant. Là, les vagues étaient très hautes et la tourmente si forte que les lames déferlaient jusqu'au milieu des galères. On envoya tout le monde sous le pont et l'on ferma les écoutilles. Alors, par crainte de la mort, les hommes faisaient vœux et promesses, les uns à Santa María de Guadalupe, d'autres à saint Jacques de Galice, d'autres à Santa María de Finisterre, d'autres à frère Pero González de Tuy et d'autres à saint Vincent du Cap. Il plut à Dieu de les entendre. On doubla le cap, et on trouva une mer calme et moins de vent. En côtoyant les îles de Bretagne, on prit la route de La Rochelle[203].

Je vous ai conté et dit plus haut pour quelle raison l'île d'Angleterre a été appelée Bretagne. Je veux à présent vous raconter pourquoi est appelée Bretagne, tout comme l'autre, cette province de ce côté-ci de la mer, selon que je l'ai trouvé dans la *Chronique des rois d'Angleterre*. Ce nom d'Angleterre veut dire dans une autre langue «terre des merveilles», cela en raison du nombre de choses merveilleuses qu'il y eut dans ce pays et dont il y a encore quelques-unes aujourd'hui.

Comment étaient les hommes à l'état de nature? Leurs corps étaient couverts de poils laineux comme ceux des animaux et ils ne portaient pas de vêtements. Ils vivaient dans les montagnes sauvages et les forêts obscures, eux, leurs femmes et leurs enfants. Quand on allait pour les prendre, ils se défendaient très âpre-

[203] Selon le texte, les galères parties de Brest auraient contourné la Bretagne jusqu'aux abords du Mont Saint-Michel puis, après avoir fait demi-tour, auraient fait escale à l'île de Batz, en face de Roscoff, puis, la pointe Saint-Mathieu passée, auraient fait route vers La Rochelle: cette route paraît peu vraisemblable.

ment. Il y avait aussi dans ce pays des serpents, des dragons très forts et beaucoup d'animaux féroces. Et il y a encore aujourd'hui en Angleterre des oiseaux que l'on appelle *vacares* qui naissent des arbres. On dit qu'ils naissent de la façon que voici[204].

On dit que ces arbres poussent dans les rochers qui surplombent la mer et qu'ils ont de grandes fleurs rouges. Après la floraison, il reste un grand cocon qui se développe peu à peu et à mesure qu'il croît, il penche vers le bas. On dit qu'on voit ces cocons ainsi penchés et que les pieds et le corps [y apparaissent] déjà. Quand le temps est venu, ils sont en effet saisonniers comme les autres fruits, ils tombent des arbres où ils étaient suspendus par le bec. En se détachant de l'arbre, ils poussent un grand cri. Celui qui a la chance de tomber dans l'eau se met aussitôt à nager. Les autres, qui tombent sur la terre et ne peuvent atteindre la mer, se dessèchent et meurent.

Moi, j'avais souvent entendu cette histoire, et j'en doutais. Comment pouvait-il se faire qu'une nature pût entièrement se changer en une autre ? Il semblait que c'était une chose contre nature car il est écrit dans la Genèse que Dieu a dit quand il lui a plu de définir toutes choses : « Que les arbres donnent ou portent des fruits, chacun selon son espèce[205]. » Et de même, pour les oiseaux, les poissons, les plantes et les animaux, chacun selon son genre, il n'a pas décrété que l'un portât le fruit de l'autre. Et encore moins s'agissant de l'arbre qui n'a qu'une âme végétative, il n'a voulu qu'il donnât des fruits qui aient âmes végétatives et sensitives.

J'ai rencontré un Anglais, homme très entendu, et je le questionnai très instamment sur ce fait. Il me répondit que c'était la vérité. Il y avait de ces oiseaux mais leur existence s'expliquait de la façon suivante. Il me dit qu'il y avait sur la côte de Cornouaille, en certains endroits, de petits arbres qui par leur feuillage et leur aspect ressemblent à des cognassiers. Ils naissaient dans les rochers qui surplombent la mer, en des endroits où rarement l'homme pouvait arriver jusqu'à eux. À l'époque où les

[204] Ces oiseaux sont les bernacles (ou bernaches), dont la génération et la nature sont souvent décrites dans la littérature encyclopédique médiévale, comme par exemple dans les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury (3a decisio, 123) ou dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais (16, 40). L'explication rationaliste, fondée sur un doute aristotélicien, semble propre à l'auteur.

[205] Gn 1, 11.

oiseaux font leurs nids et pondent leurs œufs, venaient là des oiseaux blancs comme les grives, avec le bec tirant sur le noir et les pattes rouges. On les voyait se poser sur ces arbres, et non sur d'autres. Ils y faisaient de petits nids, ils y pondaient beaucoup d'œufs et très petits, et ensuite ils s'en allaient et on ne les voyait plus. Cela donnait à entendre que leur nature était telle que, une fois les œufs éclos, les petits, comme les oiseaux, s'élevaient sans autre nourriture que les fruits de l'arbre ; qu'il ne s'élevaient et ne grandissaient que sur cette espèce d'arbre. Une fois tombés à la mer, ils s'élèvent et vivent comme il a été dit. Les pêcheurs les prennent quand ils nagent dans l'eau, et les mangent mais ils disent qu'ils ont un peu un goût de bois.

On dit aussi qu'il y a dans ce pays une sorte de poisson que l'on appelle le poisson-roi, qu'on ne trouve nulle part ailleurs que là. On dit qu'il a tout à fait l'aspect d'un homme, et qu'il se présente ainsi : il est couvert d'écailles très fortes, toutes faites à la façon d'un harnais d'homme d'armes : plates, bassinet, harnais de bras et de jambes, de pieds et de mains, autant de pièces et de même façon qu'il en faut à un homme d'armes bien armé. Quelques personnes de cette région soutiennent même que c'est là l'origine des armures. On dit qu'on ne trouve ce poisson que très rarement et que s'il arrive, parfois, qu'on le tue par erreur, pendant trois ans on ne peut prendre aucun poisson, grand ou petit, sur là côte où il est mort, et même que le poisson devient rare dans toutes les mers pendant tout ce temps. Et cet Anglais m'a dit aussi qu'en allant avec des pêcheurs sur cette côte, il les avait vus prendre un de ces poissons. Il n'était pas plus grand que le doigt majeur de sa main, mais il avait tous les traits que j'ai mentionnés plus haut. Les pêcheurs le jetèrent tout de suite à la mer pour qu'il ne mourût pas.

Pour ces exemples que j'ai donnés, et pour beaucoup d'autres merveilles qui ont été et sont encore dans cette contrée, elle est appelée « terre de merveilles » : *Angliaterra*[206]. Mais après que Brut l'eut conquise, il lui donna son nom et l'appela *Brutania*. Ensuite, longtemps après, il arriva qu'il y eut en Brutania, c'est à dire en Angliaterra, plusieurs années successives où les pluies manquèrent, si bien que ta terre devint stérile et qu'elle ne portait plus

[206] La Bretagne est, au Moyen Âge, terre de merveilles et de prodiges. Leur liste est largement connue depuis l'*Historia Britonum* attribuée au compilateur Nennius (IX^e siècle).

de fruits. Puis dans ce temps survint une très grande mortalité, de sorte que tous les habitants durent abandonner le pays et aller chercher une autre contrée où vivre.

Il y avait à cette époque un roi qu'on appelait Millor Perio. Il prit avec lui les grands personnages et les autres gens, et vint par mer dans la contrée que l'on appelle aujourd'hui la Petite Bretagne. C'était alors un pays de hautes montagnes, et n'y vivaient, dans les ports, que peu de gens. Le roi la remplit toute avec les habitants de son royaume qui étaient si nombreux qu'ils peuplèrent toutes les montagnes et le rivage de la mer. Il appela cette contrée la Petite Bretagne parce qu'elle avait été peuplée par la Grande Bretagne.

Sous ce roi Millor Perio, il advint qu'il sortit de la mer un serpent très grand, féroce et très épouvantable. Il avait un corps de poisson, la bouche et le bec comme un aigle, les jambes et les griffes comme un lion, les ailes comme un oiseau. On l'appelait *belua* marine. Il avait une caverne sur terre près de la mer, et il entrait dans la mer et allait sous l'eau quand il le voulait, et d'autres fois au-dessus. Il venait sur terre et tuait le bétail et les hommes, tous ceux qu'il pouvait prendre, et il allait les manger dans sa caverne. Tout autour de la caverne il y avait de grands amas d'ossements provenant des hommes et des bestiaux qu'il avait mangés. Il dévastait ainsi le pays partout où il allait. Beaucoup d'hommes s'armaient et tous ensemble allaient contre lui pour le tuer. Mais s'il voyait que les gens étaient trop nombreux pour qu'il s'enhardît à les attaquer, il s'en allait, moitié courant moitié volant, vers la mer, et si agilement qu'on ne pouvait l'atteindre à cheval.

Le roi réunit ses chevaliers et leur dit: « Ce serpent est né pour nous détruire. Nous vînmes ici, chassés par la mort et la famine. Nous avons trouvé cette contrée et, chassés de la nôtre, nous l'avons peuplée, afin de pouvoir sauver nos vies. Ce ne sont pas des peuples qui nous font la guerre, mais seulement un animal qui veut nous exterminer. Je vois que beaucoup vont contre lui qui croient le tuer, et c'est lui qui les tue. Il ne veut pas attendre ceux qui sont en grand nombre et qui pourraient le tuer, aussi a-t-il un moyen d'en finir avec eux. Puisqu'il attend qu'il y ait peu de gens, il faut ne prendre que peu d'hommes et qui n'aient pas peur de lui mais qui, au contraire, le combattent vaillamment. Vous savez bien que le roi doit combattre pour son peuple et s'exposer à la mort pour le défendre et le protéger. Si je ne le

défendais pas contre un animal, encore moins le défendrais-je si je m'en prenais à un grand nombre d'hommes. Je veux aller l'attaquer avec vous. »

Les chevaliers répondirent: « C'est vérité que le roi doit combattre pour son peuple et qu'il a obligation de le faire jusqu'à la mort, car c'est son héritage, et s'il n'agissait pas ainsi, il ne devrait pas être roi. Cela s'entend contre les peuples ennemis, mais non pas contre cette chose diabolique, qui peut tuer par le regard ou l'haleine. Vous ne manquez pas de bons chevaliers à qui vous pouvez confier cette affaire et qui s'en acquitteront pour l'amour de vous. Au cas où ils mourraient, ils ne feraient pas tant défaut que vous, Seigneur, si vous mourriez. Pensez a tous ces gens qui ont quitté leur pays avec vous. Que deviendront-ils sans vous? »

Le roi leur dit: « Amis, ne savez-vous pas que roi sans royaume n'est pas roi? Si je mourais ici, il ne manquerait pas de rois en Bretagne. Ne croyez pas que je me regarde comme vivant, je meurs chaque jour parce que je vois mourir les miens et je ne peux pas les secourir. »

Le roi choisit douze chevaliers, de ceux en qui il se fiait et dont il savait qu'ils seraient les meilleurs pour une aussi grande affaire que celle-là. Lui et eux bien armés s'en furent à la caverne. La *belua* marine était à l'intérieur. Lorsqu'elle les sentit aux environs, elle commença à mener grand bruit dans la caverne. Quand les chevaliers l'entendirent, ils furent fort effrayés. Le roi le vit et leur dit: « Hé bien! chevaliers, ce n'est pas le moment de montrer de la crainte. Celui qui avait peur, n'aurait pas dû venir ici. »

Le roi s'avança avec une épée à deux mains et jeta un cri. La *belua* sortit aussitôt. Lorsqu'elle le vit si près, elle sauta sur lui et lui prit la tête entre ses dents. Le roi lui donna de l'épée dans le ventre, et la lui enfonça jusqu'au cœur, et tous deux tombèrent morts, le roi et la *belua*. Quoique les chevaliers aient fait beaucoup pour venir en aide à leur seigneur, ils ne purent le secourir assez vite pour l'arracher à la mort.

On fit roi son fils. Ensuite, après un certain temps, il plut beaucoup en Angleterre. Les pluies durèrent tant que la terre redevint très fertile et abondante en fruits et fut purgée des maladies. Comme toutes choses ont naturellement le désir et l'amour de retourner à l'endroit d'où elles viennent, ou là où elles sont nées, et plus encore l'homme, qui est doué de raison, le roi revint en Angleterre avec la plus grande partie de son peuple.

L'auteur dit ici que les desseins des hommes ne sont pas assurés et n'aboutissent pas toujours à la fin à laquelle ils pensent. C'est pour cela que le prophète dit: «L'homme propose et Dieu dispose.» Ainsi Brut, quand il conquit l'Anglie, s'était proposé de tuer tous ses habitants, disant que c'étaient des gens qui ne se gouvernaient pas par la raison, et qu'ils se soulèveraient contre lui. C'est pourquoi il ordonna de tuer tous ceux qu'on pourrait avoir. Mais il y avait parmi ces gens un homme appelé «le Saxon». C'était un homme de grand sens et de grande force. Il était craint et honoré par tous les autres. Il avait beaucoup d'enfants et une grande famille. Quand Brut conquit l'Anglie, il ne voulut pas accepter les conventions qui furent faites lorsque le chevalier troyen, seigneur de Galice, tua le roi d'Anglie au combat, mais il se retira dans les montagnes avec beaucoup de monde. Il bâtit des forteresses dans lesquelles il se défendit toujours avec ses gens que l'on appelait «les Saxons» à cause de ce grand Saxon.

Brut lui livra de nombreux combats et lui tua beaucoup d'hommes, mais il ne put jamais en venir à bout, ni lui ni les autres rois qui lui succédèrent: ils eurent toujours des batailles avec les Saxons. Vint un temps où les Brutons se convertirent. Ils embrassèrent la foi de Jésus-Christ, à la suite de la prédication des envoyés et disciples du pape Grégoire, et tous devinrent chrétiens[207]. Mais les Saxons persistèrent toujours dans leurs mauvaises croyances.

Quand l'Anglie devint déserte par suite de la grande famine et mortalité, comme je l'ai dit plus haut, les Saxons vivaient dans cette partie du pays que l'on appelle Veralnorte. Ils passèrent en Norvège, qui est la partie la plus septentrionale de l'Allemagne, avec un roi de leur nation. Ils vécurent là longtemps jusqu'à l'époque où nous vous avons dit que l'Angleterre recouvra la force qu'elle avait auparavant. Ces Saxons se multiplièrent beaucoup dans cette terre de Norvège. On dit qu'en Norvège peu d'hommes meurent, comme dans d'autres pays, par accident, soit maladies, blessures ou chutes, mais seulement de vieillesse par loi de nature.

Ces Saxons étaient un peuple riche, très subtil et ingénieux dans la recherche de lieux où s'établir. Quand les Brutons revinrent en Angleterre, ils les y avaient devancés.

[207] Grégoire le Grand (590-604).

L'auteur dit ici que naturellement toutes les choses désirent retourner à l'endroit d'où elles viennent. Le maître des Sentences[208] dit que si une pierre précieuse a perdu sa vertu, cela vient du fait qu'elle est loin du lieu où elle est née, et que si on la rapportait dans son pays, elle la recouvrerait, au moins en grande partie. Ainsi firent la plupart de ces gens, tant les Brutons que les Saxons et les Angles qui, bien qu'ils fussent établis dans de bonnes terres et d'aventure meilleures que les leurs, jamais leurs désirs ne furent satisfaits jusqu'à ce qu'ils soient retournés là où ils étaient nés et avaient été élevés. Et comme les Saxons revinrent en Anglie avant les Bretons, ils devinrent puissants dans le pays et prirent un grand nombre de forteresses et de villes, beaucoup plus qu'ils n'en avaient eu. Le roi de Bretagne eut des guerres avec le roi des Saxons. Il le vainquit une fois, le contraignit à la fuite et l'assiégea dans une ville avec son armée. Ils conclurent un accord selon lequel le roi des Saxons se livrerait à la merci du roi d'Anglie. Le roi des Saxons se fit précéder par une de ses filles, la femme la plus belle qu'il y eut dans toute l'Anglie. Elle s'en vint faire révérence au roi, parée de vêtements de mode étrange, garnis d'or, d'argent et de pierres précieuses, selon la coutume des Saxons. Elles'agenouilla devant lui, lui baisa la main et dit: «El crex mi ray. Ramex croch adech belcar[209].» Aucun de ceux qui étaient là ne comprit ces paroles, sauf le roi. Il se mit à rire. Ces paroles lui parurent si remarquables qu'elles trouvèrent une grande place dans son cœur. Voyant qu'elle était très belle, il en fut aussitôt amoureux et la prit avec lui. Il libéra le roi son père et relâcha tous les prisonniers, leur permettant de retourner chez eux, de retrouver leurs biens et de vivre en paix.

Le roi aima tellement cette femme que pendant longtemps il ne voulut pas entendre les plaintes contre les Saxons, mais au contraire il leur faisait de grands présents et leur accordait beaucoup d'honneurs. Le roi resta ainsi trois ans avec son amie dans une ville, sans jamais se séparer d'elle. Les Saxons virent que cela ne pouvait pas durer longtemps. En gens sages, ils comprirent que si le commencement était dû à la faiblesse, la fin ne saurait

[208] C'est Pierre Lombard qui est habituellement désigné par l'expression «le maître des Sentences».
[209] La phrase est incompréhensible.

être ferme, et que cette prospérité s'évanouirait bientôt. Durant tout ce temps, ils mirent leurs forteresses en état et ils se munirent de toutes choses pour la saison du besoin. En outre, dans le même temps, ils se mirent au fait de la situation du royaume, et quand ils virent que le moment était propice, ils commencèrent la guerre contre les Brutons. Comme ceux-ci se croyaient en sécurité, les Saxons, avant qu'ils se fussent préparés, leur firent beaucoup de prisonniers, pillèrent une grande partie de leur territoire, et ils n'osaient rien dire au roi de tout cela.

Un jour le roi était avec son amie dans une tour très haute. Il vit de nombreux hommes d'armes qui se battaient les uns contre les autres autour d'une ville. Il demanda à un paysan qu'il aperçut du haut de la tour ce qui se passait. Le paysan lui dit: «Seigneur, ce sont les Saxons qui pillent votre terre depuis de nombreux jours, et vos gens n'osent ni aller contre eux, ni vous rien dire de cela. Nous avons vu que vos amours sont arrivés à la male heure, et nous avons connu que cette femme que vous avez près de vous est là fort mal à propos, et à cause d'elle nous sommes sur le point d'être tous perdus. Si vous ne faites pas mieux, si sous votre règne doit se perdre tout ce qu'ont gagné les nobles du temps passé, puissions nous tout de suite être sans vous». Le roi vit le dommage et le mal. Il comprit que ce que disait ce vilain, d'autres le disaient en dehors de sa présence. Il rassembla son armée et marcha contre les Saxons. Il leur livra de nombreuses batailles. Mais, encore qu'il les vainquît quelques fois, ils se maintinrent pendant très longtemps, et même contre d'autres rois qui succédèrent à celui-là.

Qui désirerait en savoir davantage sur ce sujet, qu'il lise les *Chroniques des rois d'Angleterre*, et là il le trouvera, plus amplement décrit. Je quitte ici la Bretagne pour passer en Espagne.

Une fois passé le canal de Flandre, le capitaine vint à La Rochelle avec ses galères que l'on fournit de toutes les choses qu'elles avaient perdues en mer et lors des tourmentes. On prit de l'eau et des vivres, et le capitaine ordonna de faire route vers l'Espagne.

Quand les galères partirent de La Rochelle, le vent venait de l'ouest et quand elles furent en pleine mer, il tourna au sud-ouest avec toujours plus de violence, si bien qu'il les poussait de force sur la côte de Maransin qui est entre Bordeaux et Bayonne: une côte très dangereuse où il n'y a ni port, ni anses, ni aucun abri,

mais seulement de gros rochers et des bas-fonds jusque loin dans la mer, et où périssent les navires qui vont là. Mais il plut à Dieu que le vent du sud-ouest se calmât. Les galères qui avaient été dispersées par la tourmente vinrent reconnaître la galère du capitaine en se dirigeant sur son fanal car c'était déjà la nuit.

Dans cette même mauvaise passe se trouvaient messire Robin de Braquemont, un grand chevalier français, et l'évêque de Saint-Flour, qui venaient cette fois comme ambassadeurs de France en Castille, chacun sur une nef[210]. À minuit, ils arrivèrent à la galère du capitaine, lui demandant en grâce de ne pas s'éloigner d'eux pendant la nuit, car ils avaient grand peur de périr sur la côte de Maransin à cause du vent qui les y faisait dériver sans cesse et, s'il augmentait, ils seraient en grand danger. Le capitaine veilla sur eux toute la nuit, et le vent se calma à l'aube.

Le capitaine fit hisser un pavillon et tous les navires se rallièrent autour de sa galère. On pouvait être alors au milieu de la mer d'Espagne[211]. Messire Robin et l'évêque passèrent sur la galère de Pero Niño, et mangèrent avec lui, les voiles des nefs ayant été amenées. Ils n'avaient pas achevé de manger que s'éleva du ponant un très fort vent et la mer commença à se soulever d'une façon qui ne laissait présager rien de bon. Le capitaine vit que c'était une tourmente et ne laissa pas les ambassadeurs retourner à leurs nefs. On donna ordre à celles-ci de continuer leur route. Tout ce jour il souffla un grand vent qui venait par la proue. Les galères, à force de rames, approchèrent de la côte d'Espagne. À l'entrée de la nuit, elles mouillèrent par soixante brasses de fond. Toute la nuit se passa à empenneller des ancres et à rafraîchir les cables[212], car la violence du vent les faisait chasser.

Quand vint l'aube, la mer montait. Les galères entrèrent au Pasaje, un port de Castille, abrité de tous les vents[213]. Pendant tout ce temps, les nefs ne se montraient pas sur la mer. Le troisième jour, elles furent en vue, et le capitaine donna alors ordre de faire route vers Santander. Là, les nefs arrivèrent très endom-

[210] Robert de Braquemont, conseiller et chambellan de Charles VI, a accompli plusieurs missions en Espagne.
[211] Le golfe de Gascogne.
[212] Fixer une ancre par un cable à une autre ancre ; et laisser filer une certaine longueur de câble.
[213] Sur la côte basque, à 10 kilomètres de Saint-Sébastien.

magées par le mauvais temps qu'elles avaient essuyé. Pero Niño et les ambassadeurs descendirent à Santander. Il y fut bien reçu et trouva le messager du roi avec une lettre par laquelle le souverain lui ordonnait de se rendre incontinent auprès de lui, car aussitôt que le capitaine avait été sur la côte d'Espagne, le roi l'avait su.

Pero Niño congédia les gens qui avaient fait campagne avec lui et s'en fut à Valladolid où il avait sa demeure. Bien qu'il revînt de guerre, il fit faire une livrée remarquable et très marquée, et la donna à tous ceux de sa maison, grands et petits.

Il s'en fut à Madrid où était le roi, et parut à la cour, armé, lui et ses gentilshommes, comme un homme qui depuis longtemps allait continuellement en guerre au service du roi, son seigneur. Le souverain et toute sa cour le reçurent fort bien. Le roi, voulant l'honorer et le récompenser pour les services qu'il lui avait rendus, lui dit: «Pero Niño, je veux que vous soyez sur le champ fait chevalier.» Et Pero Niño répondit: «Seigneur, j'aurais pu être fait chevalier en d'autres lieux et places où je me suis trouvé, et où d'autres nobles hommes ont été armés chevaliers selon l'usage des contrées que j'ai parcourues. Mais, seigneur, mon désir a toujours été de recevoir cet ordre de chevalerie de votre main et dans votre maison, parce que je suis votre créature et j'ai été nourri dans votre maison. Et si ce n'était parce que maintenant je suis armé, j'aurais voulu ne pas être fait chevalier avant que vous, seigneur, alliez avec votre armée à quelque conquête, de celles que votre cœur désire. Mais qu'il en soit fait comme Votre Grâce l'ordonne.» Alors le roi fit appeler tous les grands de sa cour, fit une très noble fête et l'arma chevalier. Il lui dit: «Pero Niño, ma volonté est de vous élever à un beaucoup plus grand état, et de vous envoyer à une conquête qui sera pour vous honorable et bonne.»

Alors arrivèrent les ambassadeurs de France, messire Robin et l'évêque de Saint-Flour. Le roi don Enrique cherchait une occasion et un moyen de faire Pero Niño un grand du royaume.

Dans ce temps, la guerre contre les Mores reprit, à cause du château d'Ayamonte qu'ils avaient enlevé[214]. Le roi partit de

[214] L'émir de Grenade, Muhammad VII, avait pris l'initiative des hostilités contre la Castille et s'était emparé de plusieurs places, dont Ayamonte, sur la frontière avec l'Andalousie, en 1405.

Madrid et s'en fut à Tolède où on prit des mesures pour tout ce qui concernait la guerre. Là, le souverain fut attaqué d'une grave maladie, de laquelle il mourut en peu de temps. On proclama roi son fils, le roi don Juan[215]. Bientôt il s'éleva dans le royaume des discordes, ainsi qu'il arrive toujours quand les rois sont enfants.

Les grands se réunirent et vinrent à la cour avec beaucoup de gens qu'ils avaient ligués avec eux pour s'emparer du roi. Ils voulaient mettre le royaume sous l'autorité de tuteurs. Mais était alors en Castille l'infant don Fernando, loyal, noble et très catholique, qui écarta toutes les intrigues. L'infant lui-même et la reine doña Catalina, mère du roi don Juan, restèrent seuls tuteurs du royaume qu'ils maintinrent en paix, justice et en grande tranquillité tant qu'ils vécurent. Dès qu'ils se furent ainsi bien mis d'accord, ils résolurent de continuer la guerre commencée contre les Mores. Ils décidèrent aussi d'envoyer en France comme ambassadeurs Pero Niño et l'évêque de León.

L'infant don Fernando, oncle du roi, une fois tuteur, reprit la guerre contre les Mores au point où l'avait laissée le roi don Enrique son frère. Pero Niño demanda alors en grâce à la reine et à l'infant de ne pas l'envoyer pour cette fois en France, quoiqu'il eût le désir d'y aller et que cela lui convînt à cause des relations qu'il avait là bas. Mais il y renonça parce qu'il ne lui était pas séant d'aller en ambassade en temps de guerre. Il pensait qu'il rendrait plus de service au roi et à Dieu dans cette guerre que dans l'ambassade.

Les raisons de Pero Niño furent agréées par les tuteurs et ils lui accordèrent sa demande. Lui, quoiqu'il revînt à peine de la mer, mit sur pied soixante hommes d'armes, tous bien montés et armés chacun ayant deux chevaux, et tous des jaques à sa livrée, comme l'usage s'en était nouvellement établi, et il n'y en avait aucun qui n'eût son panache. Il envoya alors une lettre à Madame l'amirale de France.

L'infant don Fernando leva une armée et s'en fut dans le royaume de Grenade. Il entra par Morón, assiégea Zahara qu'il combattit et prit de force. Il s'empara de Torre Alhaquín, de Pruna et d'Ayamonte dont la perte avait été la cause de cette

[215] Jean II.

guerre. Il prit aussi Cañete, Las Cuevas et Pego[216]. Pero Niño se trouva dans tous les endroits que conquit l'infant, et il se servit autant de ses mains que celui qui fit le mieux.

L'infant, quand il se fut emparé de Zahara, marcha sur Setenil. Alors que l'armée suivait la route qui y conduisait, le connétable don Ruy López se sépara d'elle avec deux mille cavaliers et fut reconnaître Ronda. Il prit position devant la ville. Il y avait là des rochers près d'une mosquée et d'un petit pont. Devant la ville, il y a une place que l'on appelle le Mercadillo[217], qui était pleine de Mores à pied et à cheval. De là, ils lançaient beaucoup de flèches. Ceux qui étaient à cheval arrivaient, envoyaient leurs lances sur les gens du connétable et s'en retournaient. Une vive escarmouche s'engagea.

Le connétable ne laissait pas tout son monde y prendre part. Pero Niño était alors monté sur un bon cheval et bien armé. Il quitta le gros de la troupe. Lui et Ruy Díaz de Mendoza le Chauve se rencontrèrent. Celui-ci dit à Pero Niño : « Je connais le pays. Je vous montrerai un très bon passage par où vous pourrez aller aux Mores. » Il disait cela pour voir ce que ferait Pero Niño ce jour là. Pero Niño, de son côté, avait la même pensée à propos de Ruy Díaz car il avait eu vent de sa renommée de bon chevalier et de bon hidalgo à deux ou trois chevaux de guerre. Alors que Pero Niño poussait en avant dans cette intention, le connétable vint à lui, et il fit tant qu'il le retint pour cette fois.

Avant qu'il eût regagné le gros de la troupe, l'escarmouche reprit avec plus d'acharnement. Pero Niño y retourna avec trois ou quatre hommes à lui, car il n'y avait pas davantage des siens qui voyaient où il était. Comme les Mores étaient sur une hauteur escarpée, entre les rochers et la mosquée, le chevalier et son cheval qui n'était pas armé se trouvèrent en grande difficulté. On l'accabla de tant de jets de pierres, que le cheval fit une demi-volte. Pero Niño en eut grand déplaisir et grande honte, lui qu'aucune force d'ennemis n'avait jamais fait ni reculer ni tourner le dos.

Le cheval, qui était bon et loyal, fit de nouveau face. Obéissant à la volonté de son cavalier, il chargea les Mores, de sorte

[216] Ces places se situent dans le sud de l'Andalousie et sont proches de la frontière avec Grenade.

[217] Mercadillo : le petit marché.

qu'ils furent vaincus et se mirent tous à fuir vers la ville. Et le sache qui voudrait le savoir: entre Pero Niño et les chrétiens qui le suivaient, il y avait plus de cent Mores. Il allait, frappant et tuant. Comme l'endroit était étroit, aucun coup n'était perdu. Quand il eut brisé sa lance sur eux, il mit la main à son épée, et frappa des coups signalés, de sorte que celui qu'il atteignait, armé ou désarmé c'était tout un pour lui, celui-là, jamais plus ne pourrait donner un coup de lance à quiconque. Il arriva ainsi jusqu'au pont qui est près de la ville. Il se trouva qu'un chevalier armé et à pied sortit et s'approcha très hardiment de lui jusqu'à mettre la main sur les rênes de son cheval. Pero Niño lui asséna un tel coup sur le sommet de la tête qu'il lui trancha le bassinet sur le crâne, si bien que le More tomba sans vie par terre. Mais de ce coup, il aurait pu perdre son épée. Il passa en cette heure par des périls et des travaux tels qu'aucun chevalier au monde n'a jamais pu en affronter davantage dans le même espace de temps, car les Mores l'avaient saisi par les jambes, essayant de le jeter à bas de son cheval, et lui enlevèrent le fourreau de son épée et sa dague. Avec l'aide de Dieu, il se débarrassa de tous de telle façon que celui qui voulut bien regarder put voir les Mores qui étaient en haut de la porte abandonner l'enceinte et s'enfuir vers le château.

Alors qu'il allait ainsi, il sentit que son cheval faiblissait. Il le regarda et vit qu'il perdait beaucoup de sang, qu'il ne pouvait plus le porter et ne répondait plus guère aux éperons. Il fit retourner vers ses gens le cheval qui était à bout. Il frappait et se dégageait des Mores qui tentaient de le saisir. Le cheval était de bonne race et quoique la force lui manquât à cause des grands coups et blessures qu'il avait reçus, le cœur ne lui fit pas défaut et il sortit son maître de cet endroit. Avant que le cheval tombât, un de ses pages lui en donna un autre. Peu après le bon cheval tomba à terre, mort, les boyaux lui sortant de ventre par maints endroits.

Pero Niño derechef se mit à combattre les Mores. Bientôt ceux-ci infligèrent de telles blessures à son second cheval, que ce fut à grand peine qu'il put revenir vers les siens. Et le chevalier n'avait pas reçu moins de coups que le cheval, sauf que de bonnes armes le protégeaient mais elles étaient bien percées et bossclées en beaucoup d'endroits. Son épée était tout ébréchée et de grands morceaux s'en étaient détachés, la poignée tordue à force d'avoir frappé de grands coups, et toute baignée de sang.

Plus tard, il envoya cette épée en France par un damoiseau, avec d'autres joyaux, à madame l'amirale.

Le connétable partit de Ronda et rejoignit l'armée. L'infant don Fernando établit son camp devant Setenil et l'investit des deux côtés. On la battait chaque jour avec des bombardes qui lançaient beaucoup de boulets de pierre et on voulait lui donner l'assaut. L'infant fit faire un solide mantelet de bois couvert de cuir et il ordonna à Pero Niño de prendre position avec ses gens près du fossé et de garder l'engin afin que les Mores ne le brûlassent point.

Pero Niño prit en charge le mantelet. Lui et ses gens coururent de grands dangers et supportèrent de grandes fatigues à le garder tant que l'infant demeura là. En effet les Mores sortaient de la ville à l'improviste, de nuit et de jour, de sorte que ceux qui veillaient sur le mantelet ne pouvaient, pour le défendre, ni manger ni dormir, et il y eut de nombreux morts et blessés. Pero Niño fit à partir de ce mantelet de fameux tirs, car il était bon arbalétrier.

Un jour, l'infant commanda à Pero Niño, à García de Valdés et à d'autres chevaliers, de se glisser au-dessous des rochers et de faire le tour de la ville aussi loin qu'ils pourraient, d'examiner le fossé au droit de la forteresse pour voir s'il était possible de prendre cette ville. Ils partirent munis de pavois, bien armés, et examinèrent toute la ville dont ils firent le tour, recevant force pierres et flèches. Ils revinrent auprès de l'infant et lui dirent que la ville tout entière était assise sur un rocher escarpé qui, par endroits, avait la hauteur d'une lance, et à d'autres de [...] brasses. Pour arriver au pied de la roche, il fallait monter une côte bien raide. Ainsi ces chevaliers, comme d'autres qui étaient de la même opinion, dirent qu'on pouvait attaquer la ville.

Quand ces chevaliers partirent reconnaître la ville, il arriva que la barrette que portait sur la tête le bon chevalier éprouvé García de Valdés tomba et roula jusqu'au fond du fossé. À ce moment-là, García montra qu'il ne s'en souciait pas. Il se couvrit avec son pavois, continua à marcher en observant et s'en retourna avec les autres. Ensuite, au bout d'un grand moment, il revint seul, descendit dans le fossé et ramassa sa barrette, ce qui lui valut bien des coups de flèches et de pierres, et il sortit de là à la façon d'un bon chevalier.

L'infant fit ensuite construire une bastille de bois, haute et forte, bien revêtue de cuir et montée sur des roues. Il ordonna

au connétable de la faire avancer devant la porte de la ville, car c'était là le point faible de la défense. Cependant, l'endroit était bien défendu du fait d'une grande tour qui était au-dessus de la porte dont l'entrée était barrée par un bon fossé. Aussi l'infant fit-il apporter beaucoup de fascines et de paniers de terre pour combler ce fossé. Si l'on en eût cru quelques chevaliers, la ville aurait pu être prise, bien que ce fût une entreprise sérieuse, mais une grande partie des chevaliers de Castille y mirent de la mauvaise volonté car ils étaient mal satisfaits de l'infant et ils n'avaient pas encore à son égard autant de crainte et de révérence qu'ils en eurent plus tard.

Un jour que Pero Niño était au mantelet, sans rien dire à aucun des siens, il sortit armé d'une cotte, avec une barrette, des brassards, une épée, et à son bras un bouclier, et il s'en fut droit à l'éperon de la ville en suivant le bord du fossé, l'examinant bien pas à pas, jusqu'à ce qu'il fût parvenu en face de la porte de la ville. Là il reçut une poignée de viretons sur son bouclier, et s'en revint au mantelet. Sachez que, durant le trajet, il fut bien servi par les Mores qui étaient à la barrière de la ville, et il était à peine arrivé au mantelet quand tomba sur celui-ci une nuée de pierres et de flèches, et cela dura un grand moment. Comme le mantelet était recouvert de cuir, le bruit était tel qu'on ne pouvait s'entendre et il semblait que le monde s'écroulait dans une tempête.

L'infant [comprit ce qui se passait] : beaucoup de gens désertaient pendant la nuit. Il leva le camp, très mécontent et contre son gré, et partit de là. Quand il partit de Setenil, la plus grande partie du jour était déjà passée. Cette nuit là, il alla à Olvera. Restèrent à l'arrière-garde le connétable, le maître de Santiago, le comte don Martín Vázquez de Acuña, Pero Niño et d'autres chevaliers. Il y eut tant de négligence lors de la levée du camp qu'on brûla une des tentes de l'infant en mettant le feu à des cabanes. Le départ fut si tardif qu'on arriva de nuit à Olvera.

L'infant avait ordonné que Pero González de Baeza et Gonzalo Rodríguez de Ledesma partissent avec le matériel de siège, et qu'avec un certain nombre de gens de pied et de cavaliers ils le conduisissent à Zahara. Ils devaient passer par Ronda-la-Neuve, entre Montecorto et Ronda-la-Vieille. Peu après qu'ils furent partis du camp, la grande bombarde, qu'il fallait vingt paires de bœufs pour tirer, versa sur le chemin, et aussi une petite bombarde que pouvait tirer une paire de bœufs. Dans sa chute,

la grande bombarde se démantibula, et plusieurs pièces s'en perdirent dont les Mores s'étaient déjà emparés. L'infant l'apprit. Il donna ordre à quelques chevaliers de retourner en arrière pour voir à cela. Ils y allèrent mais en route quelques-uns de ceux qui s'étaient joints à eux les abandonnèrent. Quant à eux, ils tinrent bon comme de braves chevaliers et ils envoyèrent demander du secours à l'infant et lui dire le grand péril où ils se trouvaient. Sur quoi, l'infant s'adressa à quelques chevaliers qui étaient avec lui, et aussi à quelques-uns de ses familiers. Chacun d'eux trouva des excuses. Quand l'infant vit l'affaire en si grand péril, il lui fallut envoyer prévenir le connétable qui, descendu de cheval depuis moins d'une demi-heure, était en train de dîner. Il lui fit dire qu'il le priait, pour l'amour de Dieu, pour son service et pour Noblesse, de vouloir bien aller porter secours à ces chevaliers. Cette requête sembla chose grave au connétable, au comte Martín Vázquez, à Pero Niño et à d'autres chevaliers qui étaient là, non pas à cause du danger qu'y courraient leurs personnes, mais en raison de la fatigue des chevaux et des gens : on n'avait pas pansé les chevaux, ils n'avait pas mangé d'avoine, et ils n'étaient pas encore débridés. Mais le bon connétable qui fut toujours désireux de telles actions, et en fit même quelques-unes de notables, laissait bien comprendre qu'il avait volonté d'accepter, et ni le comte Martín Vázquez, ni Pero Niño ni aucun des chevaliers qui se trouvaient là n'y mirent obstacle.

Aussitôt chacun s'en fut [se reposer et s'occuper des chevaux]. Il ne se passa pas trois heures que les trompettes sonnèrent à cheval si bien que lorsque le soleil parut, le connétable et ceux qui étaient avec lui arrivaient devant Setenil. Ils trouvèrent, hors de la ville, des Mores, cavaliers et fantassins, qu'ils contraignirent à y rentrer. Le connétable connaissait l'arabe et il fit appeler le Cordi, qui était l'alcaid[218] de la ville. Celui-ci parla au connétable et lui demanda ce qu'il [venait chercher] à Setenil. [Il lui dit] que lorsque le bon roi Alfonso était venu ici, lui était déjà alcaid, et qu'il avait plus de quatre-vingts ans[219]. Que, pendant que le roi regardait Setenil et l'examinait, le rocher lui avait dit de s'en aller, et que c'est ce qu'il fit. Que, si le connétable était venu chercher un peu de fer, lui l'avait fait prendre pour ferrer

[218] Alcaid : gouverneur.
[219] Le bon roi Alfonso : Alphonse XI.

les chevaux. Ou bien, est-ce qu'il venait pour secourir ces chrétiens qui étaient là en grand travail ? Le connétable répondit qu'il était venu pour certaines besognes que lui avait commandées l'infant, et il l'expédia.

Ils s'avancèrent alors un peu et trouvèrent, renversée, la grande bombarde, qu'il n'y avait pas moyen de relever. Ils commencèrent aussitôt à remettre en état le char et les autres choses nécessaires. Il pouvait y avoir une heure qu'ils étaient ainsi occupés quand, du côté d'Olvera, parurent environ deux cents hommes d'armes et quatre ou cinq cents fantassins. Quand ils furent près d'eux, ils reconnurent que c'étaient Diego Fernández de Quiñones et Carlos de Arellano, lesquels dirent qu'ils étaient venus par ordre de l'infant pour leur tenir compagnie. Discutant sur la part que chacun devrait prendre dans cette affaire, ils échangèrent quelques bons arguments, comme il convient entre bons chevaliers. Enfin, ils prirent la petite bombarde, que trente hommes de pied purent emporter. Ces hommes donnèrent leurs écus à d'autres. Ils coupèrent des baguettes et des branches d'arbres, avec quoi ils attachèrent la petite bombarde. Ils l'emportèrent et reprirent le chemin par où ils étaient venus.

Le connétable et ceux qui étaient venus avec lui restèrent là, à redresser et à charger la grande bombarde, ce qui leur prit plus de quatre heures On faisait peu de route parce que le chemin était très raboteux. La bombarde chut trois ou quatre fois. Chaque fois, elle roulait, et les bœufs avec elle, et chaque fois, il fallait plus d'une heure pour la charger de nouveau.

Pendant tout ce trajet, le bon chevalier Pero Niño, toujours à pied, armé de toutes pièces, dirigeant et donnant des ordres, selon que la circonstance l'exigeait, jamais ne monta à cheval bien que plusieurs fois on eût nouvelles de nombreux Mores qui venaient sur eux, à pied et à cheval. Il ne voulut pas se remettre en selle avant d'arriver à la hauteur d'Abduta, où se séparent trois chemins, l'un qui va à Ronda-la-Neuve, l'autre à Ronda-la-Vieille et le troisième à Montecuto, parce que désormais, à partir de là les équipages montaient une côte et étaient en sûreté, car ils étaient à près de trois lieues.

Le bon chevalier Pero Niño et le comte Martín Vázquez restèrent là avec cent hommes d'armes, jusqu'au moment où ils estimèrent qu'il y avait plus de trois heures que les équipages devaient être arrivés à Zahara, et il faisait déjà bien nuit. Ceux qui avaient accompli ce travail avec le bon connétable étaient au

nombre d'environ quatre cents hommes d'armes, sans aucun homme de pied. Les éclaireurs aperçurent plusieurs fois jusqu'à deux mille cavaliers mores et huit à dix mille hommes de pied.

L'auteur dit ici, à propos de cet [épisode] que Crainte et Amour sont deux contraires, et que celui qui craint n'aime pas, parce que l'Amour chasse la crainte. Celui qui aime vraiment est tellement enflammé par l'amour, qu'il enflamme de cet amour ceux qui l'entourent. Et le bien-aimant, dans l'espoir d'obtenir ce qu'il aime tant, trouve tous ses travaux légers et agréables. Ainsi en arriva-t-il au bon connétable, qui toujours aima l'honneur et travailla pour lui, l'acquit et jamais ne le laissa perdre dans tous les lieux où il entendit qu'il pouvait le gagner. Il en donna bien l'exemple à ceux qu'il aimait beaucoup. Ainsi firent-ils, lui et les chevaliers qui avec grand courage et peu de monde retournèrent au lieu d'où tous les autres s'étaient retirés par crainte de la bataille. Ils contraignirent à s'enfermer les Mores qu'ils rencontrèrent là, et empêchèrent la honte qu'aurait été pour la Castille d'avoir abandonné les équipages aux ennemis. Ils travaillèrent tout ce jour, du lever au coucher du soleil, entourés de nombreux ennemis, et leur faisant comprendre qu'ils étaient de ceux qui aiment beaucoup l'honneur.

Ainsi partit l'infant du royaume de Grenade et, après avoir réglé les affaires concernant la guerre, il se rendit à Guadalajara où se trouvaient le roi et la reine. Là il se passa entre les tuteurs, la reine et l'infant, beaucoup de choses qu'ils serait long de raconter.

Le roi et les tuteurs quittèrent Guadalajara et vinrent à Valladolid. Là, ils s'accordèrent sur les affaires du royaume. Pour que la concorde fût plus durable, et pour qu'il ne se produisît plus de divisions entre eux, ils partagèrent le gouvernement du royaume : la reine demeura gouvernante de toute la Castille jusqu'aux cols, et l'infant de tout le reste, des cols jusqu'à l'Andalousie[220].

L'infant désormais, s'efforça d'atteindre un haut degré de grandeur et de tenir un état de roi Il favorisait ses familiers et les gens de sa maison, et non pas les autres. Autant d'offices, de gouver-

[220] La cordillère centrale constituait la limite entre les deux zones.

nements et de dignités venaient à vaquer dans le royaume, autant en donnait-il aux gens de sa maison. Il ne laissait dans le royaume d'autorité à personne qui ne fût pas pour lui.

Quand le roi don Enrique mourut, il laissa pour exécuteurs testamentaires le connétable don Ruy López et frère Juan Enríquez, son confesseur. Il ordonna que Diego López de Stuñiga et Juan de Velasco eussent la garde du roi son fils et le gouvernement de sa maison, jusqu'à ce qu'il fût en âge de régner. Mais l'infant don Fernando s'y prit de telle sorte qu'il ne les laissa pas occuper leurs fonctions comme le roi l'avait décidé. Il avança au contraire beaucoup d'arguments afin de démontrer qu'il convenait d'agir autrement, pour l'honneur et le profit du roi et du royaume, en cela comme en autres choses. Il donna à la reine, mère du roi, le gouvernement [de la maison du roi].

Dans ce temps, Pero Niño était avec le roi et la reine. Il reçut en charge une des trois capitaineries de la garde du roi, et on lui donna cent lances, sur les trois cents que celle-ci comptait. Pour cette raison, il ne put pas aller en France, et il y envoya [quelqu'un] pour se dégager d'avec Madame l'amirale. Étant donné qu'il ne pouvait pas aller là-bas, c'était bien raison qu'une si grande dame ne restât pas dans la confiance où elle avait été jusque là qu'il reviendrait, suivant les accords que je vous ai contés plus haut.

LIVRE TROISIÈME

[90][1]

... de Castille avec sa sœur l'infante doña Constanza. Le roi avait eu ladite Constanza d'une grande dame de la maison royale d'Aragon à qui il avait promis de l'épouser si sa femme, la reine doña Juana, mourait [avant elle]. Il maria l'autre infant, don Dionis, à doña Juana de Cifuentes, une autre de ses sœurs. Le roi dota l'infant don Juan et lui donna Alba de Tormes et Valencia de Don Juan[2].

Quand le roi don Fernando de Portugal mourut, l'infant don Juan était déjà en Castille, et on le proclama roi en Portugal. On l'envoya chercher car le royaume lui revenait après le roi son frère. Il fit savoir au roi qu'il voulait partir pour le Portugal. Et le roi le fit arrêter car il considérait qu'il était, lui, roi de Portugal[3].

Le roi don Juan de Castille épousa aussitôt la reine doña Beatriz, fille du roi don Fernando de Portugal et d'une femme mariée qu'il avait enlevée à un de ses vassaux, appelé Juan Lorenço de Acuña. À propos de ce mariage, arrivèrent diverses choses qui ne furent pas grandement à l'honneur de la Castille[4].

[91] *Comment l'infant don Juan de Portugal eut deux filles de l'infante sa femme, comment et avec qui elles furent mariées.*

L'infant don Juan de Portugal eut deux filles de sa femme l'infante doña Constanza: l'aînée fut appelée doña María et la seconde doña Beatriz. L'infant mourut. On maria la fille aînée au comte don Martín Vázquez de Acuña, parce que c'était ainsi convenu dans l'accord conclu avec lui quand il passa du Portugal en Castille[5]. On la maria par force contre la volonté de sa mère et sur l'ordre du roi.

[1] Le titre et le début du chapitre manquent.

[2] Le récit de Games, tel qu'il nous est parvenu, est très peu clair. La reine doña Juana était l'épouse d'Henri II de Castille. Ce souverain n'a pas eu de fils du nom de Dionis. Le Dionis du texte ne peut être que le frère de Fernando Ier de Portugal. Juan était un autre des frères du roi portugais, qui avait dû s'exiler en Castille après le meurtre de sa première femme. C'est Henri II, et non Fernando qui lui a donné Alba de Tormes et Valencia de Don Juan. Il avait épousé en secondes noces une fille naturelle d'Henri II, Constanza.

[3] L'infant don Juan: le frère de Fernando de Portugal qui était mort en novembre 1383.

[4] Jean Ier de Castille avait épousé Beatriz avant la mort de Fernando. Games fait allusion à la défaite d'Aljubarrota.

[5] Avec l'infant.

L'infant don Fernando[6] prit l'autre fille et l'éleva dans sa maison, et il la fiança à l'infant don Enrique son fils, qui depuis fut maître de Santiago, alors qu'elle avait onze ans, et lui pas encore trois ans accomplis, car elle était le meilleur parti qu'il y avait en Castille et même au Portugal, et elle devait hériter dans les deux royaumes, à la fois du côté paternel et du côté maternel. L'infant don Fernando fit partager les biens qu'avait laissés l'infant don Juan. Il donna à la comtesse doña María Valencia avec son territoire, et à doña Beatriz Alba et son territoire[7].

En ce temps, le roi don Martín d'Aragon[8], qui savait ou ne savait pas que doña Beatriz avait été fiancée à l'infant don Enrique, l'envoya demander en mariage à l'infant don Fernando. L'infant était très aimé du roi don Martín et espérait que le souverain le ferait héritier du royaume d'Aragon. Il consentit à ce mariage. Pendant qu'on s'occupait à en régler les conditions, le roi épousa une damoiselle de sa maison appelée Margarida de Prades[9]. Arriva la nouvelle que le roi était marié, de quoi doña Beatriz se réjouit fort, parce qu'on lui avait déjà parlé de mariage avec un chevalier duquel la dame se tenait pour satisfaite, comme on le verra plus avant dans ce livre[10]. À partir de ce moment, elle eut pour volonté de ne se marier qu'avec quelqu'un qui lui plairait puisqu'on allait, en ce qui la concernait, changeant sans cesse de fiancé.

Pero Niño était alors un chevalier renommé, tant en armes qu'en joutes. Généreux, vaillant et très élégant, distingué au palais et très courtois, de sorte qu'il se faisait aimer de tout le monde. Tous parlaient bien de lui partout où il était connu. Jamais on ne put reprocher à ce chevalier que, dans les palais ou dans les maisons où il allait, il se fût élevé par sa faute des propos désagréables ou des querelles. Cependant la bonne renommée de ses actions incommodait tellement les autres qu'elle les portait à vouloir [s'en prendre] à lui. Mais il était toujours très discret et courtois dans ses paroles. Il observait quelles étaient les personnes qui voulaient [le provoquer]. Il disait qu'il fallait laisser les mots, qui sont vice et coutume des femmes, et en venir

[6] Fernando: frère d'Henri III et tuteur de Jean II.
[7] Valencia de Don Juan et Alba de Tormes.
[8] Martin Ier l'Humain (1396-1410).
[9] Le mariage eut lieu en septembre 1409.
[10] Il s'agit de Pero Niño.

aux mains, car c'est là vertu et œuvre d'hommes. Jamais personne ne voulut en arriver là avec lui.

[92] *Comment et pourquoi Pero Niño commença à être amoureux de doña Beatriz.*

L'infant don Fernando faisait dans ce temps de grandes fêtes et réjouissances à Valladolid, car sa tante la reine de Navarre[11] y était alors venue, et avec elle d'honorables chevaliers, des grands seigneurs, et beaucoup de belles dames et damoiselles. Il s'y trouvait aussi plusieurs chevaliers, ambassadeurs de France et d'Angleterre, et des Mores ambassadeurs de Grenade. La reine, mère du roi, faisait faire, souvent aussi, des joutes, des jeux de cannes, des tournois à pied et à cheval, de sorte que les chevaliers joutaient presque tous les jours.

Pero Niño joutait beaucoup. Chaque fois qu'il allait jouter, il amenait avec lui quatre ou cinq chevaliers de sa maison, armés pour la circonstance. Parfois il allait seul et joutait avec de très fortes lances. Il avait chaque jour plusieurs rencontres, dans lesquelles il renversait bien des chevaliers, et même certains de ceux qui avaient renversé d'autres chevaliers.

Il arriva qu'un jour on joutait dans une rue appelée la Cascagera, où on le faisait le plus souvent. Pero Niño joutait ce jour-là, et parmi les chevaliers qu'il renversa, il y en avait un des plus forts et des plus importants de la maison de l'infant. Ce chevalier était tel que son rang m'empêche de dire qui il était. Dans cette rue, il y avait une honorable demeure où logeait alors doña Beatriz, fille de l'infant don Juan. Avec elle était doña Margarida, sa cousine, fille du comte don Enrique Manuel[12]. Il se trouvait qu'il avait été parfois question d'un mariage entre le comte et doña Beatriz. Elle était telle, et par la beauté et par le lignage, que cette union aurait été très convenable, mais telle n'était pas sa volonté[13].

Le jour où Pero Niño renversa ce grand personnage, chevalier de la maison de l'infant, il arriva, comme il advient d'ordinaire, que les uns eurent grande peine et les autres plaisir de sa

[11] Leonor, fille d'Henri II et femme de Carlos III de Navarre.
[12] Enrique Manuel descendait d'un bâtard de don Juan Manuel, petit-fils de Ferdinand III de Castille. Il était très apprécié de l'infant Fernando.
[13] On ne voit pas en quoi.

chute. Et doña Beatriz, sa cousine doña Margarida, et d'autres dames et damoiselles, étaient à regarder la joute. Doña Margarida dit: «Que le chevalier soit tombé, ce n'est pas merveille, car c'est le cheval qui tombe, de sorte que la faute n'est pas au chevalier mais au cheval.» Et doña Beatriz répondit: «Cousine, vous ne jugez pas bien, et vous ne comprenez pas bien ce que vous avez dans votre cœur, car le chevalier qui est tombé s'est tellement penché sous le poids des armes et a tant tiré les rênes de sa monture, que le cheval et le cavalier ont dû tomber.» La plupart des dames et damoiselles qui étaient là, furent de l'avis de doña Beatriz. À cette conversation assistaient d'autres personnes. Parmi elles se trouvait un damoiseau de Pero Niño qui demeurait dans la maison où logeait doña Beatriz. Il conta le tout à son seigneur, et comment les dames avaient jugé.

Dans le temps dont je vous parle, Pero Niño avait déjà dégagé sa parole auprès de Madame l'amirale de France, la grande dame dont je vous ai auparavant conté qu'il l'avait aimée quand il avait été en France. Il avait envoyé prendre congé d'elle à cause de la guerre contre les Mores, et suivant les conventions arrêtées entre eux. Le terme où elle devait l'attendre et lui venir la rejoindre, selon le temps et son pouvoir, dans le délai qu'il avait fixé, était passé.

L'auteur dit ici qu'il faut qu'arrivent les choses qui doivent arriver et qu'elles aient un commencement. Tels furent la cause et l'origine du mariage de ces deux personnages, mais il leur fallut auparavant passer par de nombreuses et grandes épreuves.

Aussitôt que le damoiseau eut raconté à Pero Niño ce qu'avait dit doña Beatriz, il résolut dans son cœur sur l'heure et fermement d'aimer cette damoiselle, pour son honneur, bien qu'il sût qu'elle était fiancée, car il comprenait que le mariage, en raison de la différence d'âge, était trop inégal. Pero Niño, dans le même temps, apprit tout ce qui concernait doña Beatriz et comment, en raison du changement auquel voulait l'obliger l'infant, elle avait résolu de ne pas prendre d'autre mari que celui qu'elle désirerait[14]. De même que Pero Niño s'était hasardé à d'autres grandes entreprises, il se hasarda à celle-ci.

[14] Il s'agit du projet de mariage avec le roi d'Aragon.

Il trouva quelqu'un par qui faire dire à doña Beatriz qu'elle était la dame du monde qu'il aimerait le plus servir pour son honneur. Il entendait demeurer dans cette disposition jusqu'à la mort parce qu'elle était aussi noble que n'importe laquelle des reines de toute l'Espagne, la damoiselle la mieux famée et d'une si haute naissance. Il la priait de bien vouloir accepter qu'il se dît son chevalier et qu'il le fût en tous lieux où il le faudrait. Quand elle ouït cette ambassade, doña Beatriz en fut fort émerveillée et toute troublée dans son cœur; son visage changea de couleur, mais pour lors, elle ne répondit rien au messager.

Pero Niño ne cessait de tenter d'avoir de son côté et de gagner le bon vouloir des personnes dont il savait qu'elle prenait conseil, qui étaient de sa maison et de son entourage. Il leur rendait beaucoup d'honneurs et leur faisait des présents mais sans rien leur donner à entendre de son motif. Bientôt, de tous ceux qu'il y avait dans la maison de cette dame, il n'y en eut point qui ne parlât de Pero Niño et de ses hauts faits qui, à la vérité, ne manquaient pas. La plupart d'entre eux ne savaient pas tout, encore qu'ils devinassent un peu. On parlait tellement de lui dans toute la maison, que doña Beatriz en fut tout émerveillée. Un jour, à ce sujet, elle appela deux de ses damoiselles en qui elle avait grande confiance et leur dit: «Dites-moi, amies, qui donc a introduit dans cette maison Pero Niño, un homme à qui je n'ai jamais parlé et que je ne connais que par ouï-dire. Je vois que tous ici vous parlez de lui et louez ses hauts faits et sa courtoisie, plus que vous ne le faites d'aucun autre chevalier de Castille.» Une des damoiselles lui répondit: «S'il n'était pas tel, nous ne le louerions pas autant, mais c'est aujourd'hui sans aucun doute la fleur de tous les chevaliers, en noblesse et en chevalerie, et il possède toutes les vertus qu'il pourrait y avoir dans le meilleur chevalier du monde.» Et l'autre damoiselle dit: «Madame, c'est grande vérité, et même il y a en lui plus de bien qu'on ne le saurait dire. Bien heureuse sera la femme qui aura un mari et seigneur tel que lui, parce que toute sa vie elle sera joyeuse et vivra en plaisir.» Les damoiselles avaient déjà la bonne façon de parler, parce que, de la part de Pero Niño, elles avaient été instruites par ce damoiseau qui s'entretenait avec elles tous les jours. Doña Beatriz répondit: «Ah, amies, comme vous vous trompez. Je sais bien qu'il est aujourd'hui un des plus fameux chevaliers du monde, mais on me dit que par lui sont diffamées de grandes dames. Et je ne voudrais pas être de celles-là, ni aucune d'elles, car vous

savez bien que c'est la chose dont je me suis le plus gardée, et je vous ordonne de ne jamais plus me parler de cela.» Ce fut ce jour-là sa réponse, et elle fut rapportée à Pero Niño par le damoiseau. Mais lui, qui n'oubliait jamais ce qu'il avait décidé dans son cœur, travailla beaucoup pour tout lui dire, de lui à elle. Un jour qu'elle sortit de chez elle pour aller chevaucher, il s'arrangea pour être [à sa porte], et ceux qui étaient là lui demandèrent de tenir les rênes du cheval. Il le fit, car c'était l'occasion qu'il cherchait, et la fortune la lui procurait à ce moment.

Marchant de la sorte à côté d'elle, il eut loisir de lui exposer toute sa pensée, lui remémorant qu'il la lui avait déjà fait connaître. Il la pria d'être assurée que son désir était de l'aimer droitement et loyalement à l'honneur de tous deux. Elle répondit que l'on devait toujours douter de la parole des hommes, mais qu'elle prendrait l'avis de quelques personnes qui avaient obligation de la conseiller loyalement, et qu'elle répondrait.

Pero Niño cherchait sans cesse les meilleures façons de mener à bien cette affaire. Doña Beatriz avait un frère, fils naturel de son père l'infant don Juan, qu'on appelait don Fernando, bon chevalier et très ami de Pero Niño dans les temps passés[15]. Pendant le délai que prit doña Beatriz pour lui répondre, Pero Niño parla à don Fernando. Il lui dit toute sa pensée, et où en était l'affaire. Quand don Fernando sut cela, il montra qu'il en avait grand plaisir et il promit son aide à Pero Niño, comprenant que c'était à l'honneur de sa sœur, étant donné les projets de mariage que l'on avait faits pour elle et les menées qu'il y avait dans la maison du seigneur infant.

Aussitôt, don Fernando alla trouver sa sœur de la part de Pero Niño. Ils parlèrent de beaucoup de choses passées, présentes et à venir, et surtout de ces dernières car elles devaient se faire sans la permission du seigneur infant, qui était alors comme roi, car il était régent du royaume pendant la minorité du roi, son neveu. Tout cela fut rapporté par lui à Pero Niño, et doña Beatriz ne dissimula pas les travaux, les soucis et les périls qui pourraient s'ensuivre. Mais s'il voulait y faire face, elle était d'accord, suivant l'avis que lui avaient donné son frère et d'autres personnes qui la conseillaient loyalement, car le chevalier Pero Niño était

[15] Fernando, seigneur de Bragance au Portugal.

tel qu'il mènerait à bonne fin toute cette affaire, et il n'y avait pas dans tout le royaume un autre chevalier à qui il appartînt de prendre en main cette entreprise, sinon lui. De tout cela, Pero Niño eut grand plaisir quand il ouït cette réponse, car avec une grande sagesse il s'était déjà regardé dans le miroir de la prudence[16] où il s'était vu obligé à toutes ces choses et à beaucoup d'autres qui pourraient lui advenir.

Le mariage fut concerté par le frère de doña Beatriz et par d'autres personnes d'autorité. Les fiançailles furent faites par un prêtre en présence de ces personnes discrètes et honorables, de toute foi et créance. Douaire, dot et obligations en villes et vassaux, comme il convenait [à son rang] furent assignés à doña Beatriz par devant des gens qui aimaient son honneur. Ils étaient tenus de servir les deux parties et de garder le secret jusqu'au jour où il devrait être déclaré, bien que quelques-uns d'entre eux craignissent les difficultés qui en découleraient. Cependant, comme ils voyaient que cela était arrêté par les parties principales, ils pensaient que cela se terminerait bien et que c'était la volonté de Dieu, comme il en advint par la suite.

Dorénavant Pero Niño fut beaucoup plus joyeux qu'il ne l'était jusque là, et se tint en plus alertes dispositions et meilleure condition, comme quelqu'un qui pensait mener à bien cette affaire. Désormais, il ne soucia plus beaucoup de dissimuler ce qu'il en était. Aux uns il en parlait, aux autres il ne cachait rien quand on l'interrogeait, de sorte qu'il sut qu'on en avait dit quelques mots à l'infant[17], et avant que cela allât plus loin, il voulut lui en parler lui-même.

Le seigneur infant, comme il avait désir de faire la guerre, surtout aux Mores, l'honorait plus qu'aucun autre chevalier de son rang ou au-dessus. Pero Niño vint le trouver et lui dit: «Seigneur, j'ai été le familier du roi don Enrique, votre frère, et, comme votre Grâce le sait, je l'ai beaucoup servi sur terre et sur mer, et lorsque il devait me donner récompense et état selon qu'il me l'avait promis, Dieu le retira de ce monde. Il est vrai que, comme votre Grâce resta au gouvernement du royaume, j'ai pensé qu'Elle devait rémunérer et récompenser les services que j'ai accomplis pour sa Grâce votre frère. Ainsi, j'entends vous servir aussi

[16] Par prudence, il faut entendre ici habileté plutôt que circonspection.
[17] L'infant: Fernando.

bien qu'un chevalier qui doit servir dans le monde un roi ou un seigneur, ce à quoi, grâce à Dieu, je suis bien préparé. À présent, seigneur, il est nécessaire pour moi de prendre femme, et l'on me propose les plus grands partis du royaume. Moi, seigneur, ayant l'intention de vous servir mieux que tous les rois du monde, et voulant être à vous, je désirerais me marier dans votre maison.»

L'infant lui répondit et dit: «Tout ce que vous avez dit est vrai, et vous devez être assuré qu'en toutes les choses où je pourrai vous aider, je vous donnerai assistance comme à celui qui est le plus proche de moi, et qui est familier de ma maison. Qu'il vous plaise donc de me dire de qui il s'agit, ou avec qui vous désirez vous marier.» Pero Niño répondit alors qu'il avait honte de le dire lui-même, mais que le confesseur de l'infant répondrait à sa place. L'infant dit que c'était bien parler.

Le lendemain Pero Niño s'entretint avec le confesseur et lui rapporta les paroles que lui et l'infant avaient échangées. Il lui dit que la damoiselle était doña Beatriz, fille de l'infant don Juan. Cela parut un peu obscur au confesseur car il savait que l'infant avait d'autres projets de mariage, hors du royaume de Castille, pour doña Beatriz, et même que le projet de mariage avec son fils n'était pas tout à fait abandonné. Il dit néanmoins qu'il en parlerait et qu'il rapporterait la réponse.

Il ne se passa pas trois ou quatre jours que Pero Niño eut la réponse par le confesseur. Elle fut que l'infant lui ordonnait et le priait de ne plus lui parler de ces épousailles parce qu'il avait déjà négocié et arrangé le mariage de doña Beatriz autre part où il lui convenait beaucoup qu'il se fît, et que cela ne pouvait être rompu, mais qu'il l'engageait à chercher dans tout le royaume le parti qui serait le mieux à sa convenance, et qu'il l'aiderait comme il le lui avait dit, et qu'en cela il lui ferait grand plaisir.

Pero Niño répondit au confesseur d'être bien certain que s'il n'épousait pas cette damoiselle, de toute sa vie il ne se marierait pas avec une autre, et que l'infant fût assuré de ceci, à savoir que s'il lui accordait cette grâce, il ferait de lui le plus fortuné chevalier du monde, et qu'il le servirait, mais en cas de refus, il préférerait qu'on lui coupât la tête. Le confesseur lui répondit que pour lui faire plaisir, il rapporterait leur conversation, bien que l'infant lui ait parlé très aigrement sur ce sujet.

Désormais Pero Niño se tint pour déchargé après avoir fait savoir tout cela à l'infant. Pour dire vrai, il aperçut tout de suite

les difficultés qui allaient survenir et il se garda dorénavant mieux qu'il ne l'avait fait jusque là. Il allait toujours à cheval, car il était l'homme qui chevauchait le mieux du royaume. Il emmenait toujours avec lui vingt ou trente chevaliers et écuyers, bien équipés et montés. On portait plus continuellement la cotte de mailles que les vêtements de martre.

L'auteur parle ici et traite du courage et de la constance et il dit comment ce chevalier entrait dans la bataille avec très grande vaillance et entendement, ne redoutant ni les coups présents ni les coups à venir, et mettant de côté toute crainte pour obtenir le triomphe et l'honneur dans cette grande entreprise, ce qui, dans son cœur, était peu de chose en comparaison des épreuves par où il devait passer. Voyez si ce n'était pas grand courage et grande audace que de dire et faire savoir à un si grand prince toute son intention sans aucune crainte et attendre la réponse qui fut telle que vous l'avez ouïe.

Après la réponse de l'infant, Pero Niño resta plus d'une demi-année à la cour ou dans les environs, et il se trouva souvent en assez grand danger pour voir son épouse[18]. Mais les choses que Dieu veut garder de tout accident sont bien gardées. Doña Beatriz était si véritablement dévouée à l'honneur de son seigneur et époux qu'aucune autre femme au monde ne pourrait l'être davantage, comme il apparut plus tard. Cela était bien connu de l'infant et de ceux qui l'entouraient et détestaient Pero Niño parce qu'il lui portaient envie et ils le contrariaient dans cette affaire ainsi que dans toute autre chose autant qu'ils le pouvaient, cependant ils n'en étaient pas encore bien certains[19]. Il s'agissait de don Sancho de Rojas, évêque de Palencia, qui devint ensuite archevêque de Tolède, de l'amiral don Alfonso Enríquez, du comte don Enrique Manuel et de Perafan de Ribera, *adelantado* de la Frontière[20], qui étaient alors les principaux du conseil de l'infant

Don Ruy López Dávalos, connétable de Castille, était là, et bien qu'il fût très désireux d'aider Pero Niño, il ne le pouvait pas, car tous au contraire pensaient qu'il avait participé au conseil

[18] En réalité, sa fiancée.

[19] Certains des fiançailles.

[20] Le royaume de Castille était partagé en quelques grandes circonscriptions: les *adelantamientos mayores*. A leur tête, un *adelantado mayor* cumulait des pouvors civils et militaires. La *Frontera* correspondait à la partie de l'Andalousie voisine de Grenade.

pour le mariage. En quoi ils ne se trompaient pas beaucoup, car s'il n'avait pas été mêlé à l'affaire au début, il y avait aidé autant qu'il avait pu.

Tous firent tant auprès de l'infant, qu'il finit par vouloir connaître la vérité.

[93] *Comment Pero Niño, avec un grand courage, s'aventura à dire à l'infant dans sa chambre tout ce qui s'était passé.*

Un soir, Pero Niño se trouvait au palais avec le roi et avec la reine. Il y était venu de Magaz[21] où il demeurait, car il était l'un des principaux gardes du souverain. Comme ses affaires devenaient pressantes, il lui fallait, en chevalier, aller voir son épouse[22] et soutenir une entreprise où il en allait si fort de son honneur. Donc, alors qu'il était arrivé là, l'infant le fit appeler dans sa chambre, où se trouvaient l'évêque de Palencia et le connétable, afin de connaître la vérité sur cette affaire dont on parlait tant.

L'infant lui dit qu'il savait bien comment il avait déjà parlé avec lui, et que, par l'intermédiaire de son confesseur, il l'avait prié et lui avait donné ordre de ne plus parler de ce mariage et d'y renoncer, mais qu'à présent on lui avait rapporté qu'il disait que doña Beatriz était son épouse. Aussi voulait-il savoir de lui-même ce qu'il en était.

Pero Niño répondit, et dit: «Seigneur, Votre Grâce sait bien que lorsque votre confesseur m'a dit de ne plus parler de cette affaire et d'abandonner ce projet, je lui ai répondu que ce n'était pas une chose que je pusse laisser en aucune façon, car je pensais être dans mon droit, et que cela devait plaire à Votre Grâce pour plusieurs raisons. La première, parce que si Dieu avait disposé que nos volontés s'accordassent, il s'agissait d'un cas où personne ne devait intervenir pour y mettre obstacle. La seconde était que je me croyais un chevalier tel que je méritais doña Beatriz, vous ayant servi de façon signalée en maintes occasions, à quoi je suis aujourd'hui aussi prêt que n'importe quel chevalier qui soit au monde, et que je vous demandais en grâce, autant que je pouvais le faire, de vouloir bien me la donner pour

[21] Entre Valladolid et Palencia.

[22] Il y avait eu promesse de mariage, mais non pas mariage.

femme, et que vous feriez de moi le plus heureux chevalier du monde, qu'autrement je préférerais la mort. »

Sur cela, il y eut beaucoup de discours, qu'il serait long de conter. Pero Niño repartit aussitôt pour Magaz. Beaucoup de ceux qui étaient dans le palais crurent qu'il serait arrêté sur l'heure, mais il ne le fut pas. Il avait parlé avec tant de sagesse et mis en avant tant de bonnes raisons en sa faveur et les avait dites avec tant de courage, que l'infant qui était si noble et si accueillant aux arguments ne le fit pas arrêter. Il lui aurait certainement accordé doña Beatriz n'eussent été ses mauvais conseillers.

Il ne se passa guère de temps que l'infant et l'infante[23] envoyèrent appeler doña Beatriz. Devant l'évêque, ils lui demandèrent s'il était vrai que Pero Niño, comme il le disait, était son époux. Elle avait eu d'abord grand peur que Pero Niño ne fût arrêté car elle savait qu'il était en ce moment dans le palais de l'infant mais elle avait appris par un damoiseau qu'il était déjà parti. Elle répondit que c'était vrai.

Ils lui demandèrent pourquoi elle avait fait une telle chose contre la volonté de l'infant, alors qu'il y avait un projet de mariage avec leur fils. Ils dirent qu'elle avait commis une laide action. Elle exposa et avança pour sa défense beaucoup de raisons qui l'avaient amenée à agir de la sorte. L'une d'elles était la suivante : elle dit à l'infant qu'il savait bien que, lorsqu'il ne gouvernait pas encore la Castille, son frère étant vivant[24], il l'avait fiancée à son fils, mais qu'ensuite, après qu'il fut devenu régent, il avait envisagé pour elle d'autres mariages en dehors du royaume, quelques-uns convenant à son honneur, mais peu. Aussi avait-elle décidé de n'épouser que quelqu'un qu'elle aimerait, et des siens parents et d'autres personnes soucieuses de son honneur lui avaient présenté ce chevalier avec qui elle s'était fiancée et en était très contente. Elle demandait en grâce à l'infant de le trouver bon et qu'il lui ferait en cela une grande faveur. Elle avait fait ce qu'elle devait faire et elle était certaine que Pero Niño était un chevalier tel et si bon que l'infant en serait bien servi.

L'infant lui dit de ne plus parler de cela, qu'il lui viendrait forcément de grands chagrins de cette affaire. Elle répondit qu'elle était disposée à accepter tous les chagrins qui pourraient lui

[23] Leonor d'Alburquerque, femme de l'infant Fernando.
[24] Henri III.

advenir pour cette raison. Aussitôt l'infant lui ordonna de ne pas retourner à son logis mais de rester là avec l'infante, sa cousine.

Le lendemain, l'infant envoya l'évêque de Ségovie et Pedro de Monsalvo, trésorier du roi, auprès de la reine qui était à Magaz avec le roi, pour grandement se plaindre de Pero Niño. Ils dirent qu'il s'était fiancé à doña Beatriz alors qu'elle était déjà fiancée au fils de l'infant. À ce propos, ils alléguèrent beaucoup de raisons comme quoi Pero Niño devait être arrêté, et que la reine devait le livrer pour être mis en prison. Il y avait longtemps que la reine était au courant de l'affaire. Elle aidait Pero Niño, mais elle ne pouvait ni n'osait faire pour lui autant qu'elle aurait voulu. Elle fit aussitôt venir le chevalier devant les envoyés. Il dit qu'en vérité il était fiancé avec doña Beatriz, et donna les nombreux motifs pour lesquels il l'avait fait. Il ajouta que l'infant n'était pas son seigneur, que s'il lui voulait du mal et s'il y avait dans sa maison certains à qui il déplaisait pour ce qu'il avait fait et disaient qu'il avait mal agi, s'ils étaient disposés à accepter son défi, il les combattrait devant le roi, son seigneur, la reine et l'infant, et sous les yeux de doña Beatriz, son épouse. Qu'on choisisse deux d'entre eux, ceux que voudrait l'infant ou qui se proposeraient eux-mêmes, qu'il leur ferait rendre raison, selon ce qu'ordonne la loi des chevaliers dans un tel cas, d'un soleil à l'autre[25]. Qu'il les vaincrait un à un, que lorsqu'il en aurait fini avec l'un, il continuerait le combat avec l'autre. Qu'il les tuerait ou les ferait sortir du champ, ou leur ferait confesser qu'il n'avait commis aucun manquement en se fiançant à son épouse doña Beatriz, et qu'elle non plus n'avait commis aucune faute. La condition qui fut mise, c'est que terminée la bataille à laquelle il s'offrait, le roi devrait lui remettre son épouse librement et sans retenue, devant tous. De plus, à la fin de son discours, il ajouta qu'il s'offrait à donner à chacun des chevaliers qui accepteraient le défi mille doubles pour leurs chevaux[26].

Les envoyés le quittèrent sur cette réponse, avec le consentement de la reine, et s'en furent retrouver l'infant. Ils ne tardèrent pas beaucoup à revenir. Le lendemain, ils étaient là. La réponse de l'infant fut celle-ci: on ne lui ferait pas ce plaisir, et l'affaire serait menée d'une façon plus ennuyeuse pour lui.

[25] Le combat devait durer toute la journée: du lever au coucher du soleil.
[26] La *dobla* était la monnaie d'or castillane.

Aussitôt, ils traitèrent avec la reine de son arrestation, disant qu'autrement l'infant viendrait en personne.

La reine redoutait toujours de se voir enlever la garde de son fils. Elle appela donc Pero Niño et lui dit qu'elle savait bien qu'il avait été le serviteur du roi don Enrique, et du roi son fils, et qu'elle connaissait toutes les fatigues qu'il avait endurées et qu'il endurait chaque jour pour garder et défendre le roi, mais que l'infant pourrait venir à Magaz et s'emparer de lui. Elle dit qu'elle en aurait un grand chagrin, car elle ne pourrait pas s'y opposer. Elle le priait donc de gagner l'alcazar de Palenzuela[27], qu'il tenait alors au nom du roi, et que pendant ce temps elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour son honneur. Pero Niño, ayant compris les raisons de la reine, et voyant qu'elle ne pouvait faire davantage, partit de Magaz et se rendit à Palenzuela, où il resta quelques jours.

Le jour où Pero Niño partit de Magaz, l'infant avait envoyé auprès de lui, à Villamediana[28], où il demeurait, Diego Fernández de Vadillo pour s'informer de toutes ces choses. Pero Niño fit tout rapporter à l'infant par Diego. Puis il partit incontinent de là pour Palenzuela. L'infant avait envoyé des gens à sa poursuite. Il s'en trouvait dans des endroits par où il passa mais ils n'osèrent pas l'attaquer. Il ariva à Palenzuela. Il y était depuis trois jours quand la reine lui envoya Rodrigo de Perea, *adelantado* de Cazorla[29] et García Hurtado, arbalétrier massier du roi, pour lui dire et ordonner de s'en aller de là, et de se rendre à Bayonne de Gascogne, car elle ne pouvait le défendre.

Par ce chevalier Rodrigo de Perea, familier de la maison du roi et homme de courage, et García Hurtado, arbalétrier, également familier et officier de la maison du roi, Pero Niño fit porter à la reine une lettre dans laquelle il disait que, étant donné que la loi prescrit qu'aucun noble ne peut quitter le royaume sans encourir mise en accusation, sauf s'il le fait sur ordre du roi ou par juste empêchement[30], un tel ordre lui était nécessaire. D'une autre façon, il ne partirait pas.

[27] Près de Palencia.

[28] À mi-chemin entre Palencia et Palenzuela.

[29] Ville de la haute Andalousie (province de Jaén), siège d'un grand commandement (*adelantamiento*), dont le titulaire était désigné par l'archevêque de Tolède.

[30] Un noble castillan pouvait se *dénaturaliser*, c'est à dire rompre le lien naturel qui l'unissait au roi et quitter le royaume si ce qu'il estimait être ses intérêts étaient lésés (*impedidos*) par le souverain.

On cesse ici de parler de Pero Niño et de son voyage à Bayonne durant lequel il eut à supporter bien des fatigues et bien des périls, pour conter de son épouse, doña Beatriz.

[94] *Comment doña Beatriz fut enfermée au château d'Urueña.*

Doña Beatriz resta cette fois-là dans la chambre de l'infant. Tantôt cherchant à lui faire peur et tantôt la flattant, il lui disait de renoncer à Pero Niño et qu'on lui offrirait sans tarder d'autres partis en Castille. Contre menaces et flatteries, elle demeura toujours ferme et constante disant qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que Pero Niño et que, pour cette raison, elle subirait la mort, s'il le fallait,

L'infant l'envoya à Urueña[31], et avec elle des dames et des damoiselles pour lui tenir compagnie et la servir conformément à son rang. Elle y fut honorablement traitée mais étroitement gardée afin qu'aucun homme au monde ne pût lui parler de peur que Pero Niño ne l'enlevât. Pendant un an et demi qu'elle fut là, Pero Niño vint la voir. S'il l'avait voulu, il aurait pu l'emmener, lors des trois ou quatre fois où il y vint, mais jamais il ne voulut ni l'enlever ni l'avoir, sinon en tout honneur, comme il y parvint ensuite.

Pendant que Pero Niño était à Bayonne, plusieurs chevaliers ses amis parlèrent à l'infant. La reine s'entremit dans l'affaire, ainsi que d'autres personnes qui s'adressèrent à la conscience de l'infant, lui remontrant beaucoup de raisons, à savoir qu'un tel chevalier n'était pas à perdre car en beaucoup d'endroits on en trouvait peu de la valeur de Pero Niño; qu'il serait bien reçu dans d'autres royaumes s'il voulait y aller; que l'infant avait bien besoin de lui, étant donné la guerre qu'il avait alors contre les Mores. Pour ces raisons et d'autres qui l'inclinaient à cela, il dut lui pardonner et il lui donna licence de revenir au royaume de Castille[32]. Il le rendit à son épouse et lui accorda d'autres grâces et faveurs. Finalement, il trouva le moyen de se l'attacher, et si l'in-

[31] Dans la province de Valladolid.

[32] Le retour de Pero Niño en Castille dut avoir lieu à la fin de l'année 1410. En effet il ne participa pas à la seconde campagne de l'infant Fernando contre Grenade qui se termina à l'automne.

fant avait vécu davantage, Pero Niño serait parvenu à une haute situation auprès de lui.

Quand Pero Niño revint en Castille, la reine lui accorda aussi de nombreuses grâces, le rétablit dans son rang et dans la garde du roi comme il y avait été auparavant. Il célébra ses noces dans une de ses villes appelée Cigales. Dès lors il continua, jusqu'à la majorité du roi, à séjourner à la cour où il se passa beaucoup d'événements après la mort de l'infant don Fernando[33], devenu roi d'Aragon. Dans toutes ces affaires, Pero Niño se comporta aussi bien que dans toutes les autres.

[95] *Comment Pero Niño fut a Plasencia sur ordre du roi et en chassa l'évêque don Gonzalo, qui en avait la possession, et institua don Gutierre, de laquelle entreprise n'avait voulu se charger aucun chevalier.*

Une des grandes choses qui se passèrent alors dans le royaume fut qu'un fils de Diego López de Stuñiga, qu'on appelait l'évêque don Gonzalo, avait la possession de l'évêché de Plasencia, et était maître de la ville, de l'église et de quelques forteresses de cette région. Don Gutierre, qui fut archevêque de Tolède, avait été pourvu de cet évêché à la demande du roi. Le souverain était donc forcé, dans ces conditions, de l'installer et de le défendre dans la possession de l'évêché. L'évêque don Gonzalo résistait avec l'aide de ses frères et de quelques autres que le roi avait envoyé là[34]. Sur ce le souverain tint conseil, et requit plusieurs grands chevaliers de Castille d'aller à Plasencia et d'installer don Gutierre. Aucun d'eux ne voulut accepter de participer à cette entreprise.

Le roi ordonna alors à Pero Niño d'aller à Plasencia, et lui, pour le service du souverain, y fut avec assez peu de monde,

[33] Le 2 avril 1416.

[34] Games situe cette affaire avant 1416, date du voyage de Pero Niño à Valence relaté dans le chapitre 96. Or Jean II était majeur quand elle s'est produite, puisque c'est lui qui décide d'intervenir. Sa majorité ayant été proclamée en 1419, l'intervention dans le conflit, n'a pas pu avoir lieu avant cette année. D'autre part, le siège épiscopal de Plasencia a été occupé par Gonzalo de Stuñiga du 8 décembre 1415 au 2 octobre 1422. Gutierre Gómez de Toledo a été successivement évêque de Palencia, archevêque de Séville et archevêque de Tolède, et non pas évêque de Plasencia. On n'a conservé aucune trace d'un conflit ayant opposé Jean II à l'évêque Gonzalo. On peut se demander si Games n'a pas grossi un conflit mineur.

dégagea ceux qui étaient en grand danger, fit partir l'évêque don Gonzalo, et mit l'évêque don Gutierre en possession de l'église et de l'évêché. Cela fut exécuté, selon les circonstances, avec audace et chevaleresquement, par la force et aussi, en partie, à l'amiable. Cependant, cela valut à Pero Niño de fortes inimitiés, et telles que la plus grande partie du royaume fut contre lui. Mais pour grandes inimitiés et autres choses qui le tourmentèrent, il ne renonça jamais à faire ce qui importait au service du roi et à son honneur.

Le roi avait envoyé à Plasencia un de ses corregidors[35] appelé Pero González del Castillo ainsi que Fernando Rodríguez de Monroy, avec tout pouvoir. Les partisans de don Gonzalo leur livraient combat presque tous les jours, leur tuaient des hommes, les tenaient assiégés dans les tours des églises et dans les maisons où ils logeaient. Ils les persécutaient et leurs vies étaient en danger.

La conduite de Pero Niño dans cette affaire avait obéi à plusieurs raisons. Se souvenant que le père du roi l'avait admis dans sa familiarité, il avait voulu servir son fils. C'était la première fois, au début du règne, que se produisait une rébellion, et il prévoyait les grands périls qui en découleraient si de telles choses étaient faites contre les ordres du roi.

Comme Juan Hurtado de Mendoza avait marié une de ses filles à un fils de Pedro de Stuñiga, il cherchait pour cette raison à faire à Pedro Niño autant de mal qu'il pouvait[36].

On cesse ici de parler sur ce sujet, et l'on en vient à raconter comment l'infant don Fernando, étant roi d'Aragon, envoya dire à Pedro Niño de se rendre auprès de lui.

[96] *Comment Pero Niño étant pardonné et marié avec doña Beatriz fut en Aragon pour voir l'infant don Fernando.*

L'infant don Fernando, après avoir pris Antequera, en partit fort honoré[37]. Des ambassadeurs vinrent d'Aragon pour lui faire savoir que le roi don Martín était mort, qu'il n'avait laissé aucun héritier et que quelques-uns s'intitulaient roi. Ils lui dirent que

[35] Représentant du pouvoir royal dans les villes castillanes.
[36] On retrouvera ce personnage au chapitre 97.
[37] Antequera fut prise le 16 septembre 1410.

ce royaume lui revenait de droit et en conséquence l'infant prit le titre de roi[38].

Il est vrai que ce royaume lui appartenait autant et plus qu'à aucun des autres[39]. Ceux qui, d'autre part, prétendaient, chacun pour soi, être roi d'Aragon étaient: l'un le roi Louis, fils du roi Louis qui se nommait roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile, petit-fils du duc d'Anjou, un autre le comte d'Urgel, et un autre don Fadrique, comte de Luna[40]. L'infant s'en fut alors à Cuenca, et s'engagea dans les affaires de son royaume. Il avait grand besoin, à cette époque, de tenir bien disposés les chevaliers de Castille.

Peu après que le roi eut été proclamé et alors qu'il était à Valence, Pero Niño vint le trouver avec l'infante doña María qui allait épouser un fils de don Fernando, don Alfonso[41]. Le roi le reçut fort bien. Quand il dut repartir pour rentrer en Castille, le souverain lui donna Valverde et Talaván, en lui disant d'accepter ces deux bourgs, qu'il ne les lui donnait pas en dédommagement d'Alba, ni d'autres biens qu'il tenait de sa cousine, car ce ne serait pas une satisfaction suffisante, mais parce qu'il était bon chevalier[42]. Il lui dit encore que lorsqu'il aurait pacifié son royaume, il viendrait en Castille, ou le ferait appeler, et qu'il le contenterait, car il voulait lui faire beaucoup de faveurs. Pero Niño revint en Castille, et à peu de temps de là, le roi d'Aragon, don Fernando, mourut, et finit avec lui l'espoir qu'il avait mis en lui[43]. Comme dit le prophète: «Ne vous confiez ni dans les princes ni dans les fils des hommes, dans lesquels il n'y a pas de salut, car leur esprit abandonnera leur corps et ils retourneront à la terre, et tous leurs desseins et toutes leurs pensées périront ce jour là[44].» C'est ce qui arriva à Pero Niño avec ce roi qui l'ai-

[38] Le roi d'Aragon était mort le 31 mai 1410.

[39] Fernando était le fils de la sœur de Martin Ier, Leonor.

[40] Soit: Louis d'Anjou, duc de Calabre, fils de Louis d'Anjou, roi de Naples, sa mère était nièce de Martin l'Humain; Jaime, comte d'Urgel, fils d'un cousin du roi défunt; Fadrique, comte de Luna, fils naturel, légitimé par le pape Benoît XIII, de Martin le Jeune, fils et héritier de Martin l'Humain mort en 1407.

[41] L'infante était la sœur de Jean II de Castille. Le mariage eut lieu à Valence, le 10 juin 1415.

[42] Valverde et Talavan: en Estrémadure. Beatriz, épouse de Pero Niño, aurait dû hériter d'Alba de Tormes qui avait appartenu à son père, Juan de Portugal. Mais la ville avait été confisquée par Jean Ier, puis donnée par l'infant Fernando à son fils Juan.

[43] Le 2 avril 1416.

[44] Ps 145, 3-4.

mait et lui avait promis de faire beaucoup pour son honneur. La même chose lui était arrivée avec le roi don Enrique, dont il était le familier, auquel il avait rendu de signalés services, et qui voulait l'élever très haut.

On raconte dans l'histoire d'Alexandre[45] que, lorsqu'il allait par le monde conquérant les pays, on lui dit: «Seigneur, derrière ces montagnes vivent des peuples très sages et qui ne communiquent pas avec les autres nations, si ce n'est de rares fois quand par extraordinaire quelques-uns, bien peu nombreux, descendent par ici, et ils parlent très sagement. Nous croyons qu'ils sont très riches, qu'ils ont beaucoup de biens et possèdent de grands trésors. Il n'y a qu'une entrée pour pénétrer dans leur pays au sommet de cette montagne.»

Alexandre fit mettre en marche son armée, et s'en vint à cette entrée. Il trouva que personne ne gardait le passage. Quand il eut franchi la montagne, il y avait au-delà une grande étendue de terre, très plate, et de nombreux villages. Il vit peu de champs de blé et de vergers, mais beaucoup de jardinets très petits. Il vit aussi que tous les gens, hommes, femmes et enfants, allaient par les champs, arrachant des herbes pour se nourrir.

Les gens d'Alexandre entraient dans les villages et dans les maisons, et ils lui disaient qu'ils n'y trouvaient rien que l'on pût manger, ni aucune autre chose. Alexandre fit appeler devant lui les habitants, et beaucoup vinrent en sa présence. Il leur posa de nombreuses questions, et à toutes ils répondirent très sagement et bien. Il fut très satisfait d'eux. Il leur demanda: «Vous, avez-vous un roi ?» Ils lui répondirent: «Nous, nous n'avons pas besoin d'un roi, puisque, ici, personne ne cherche à faire de tort à autrui, et qu'au contraire il plaît à chacun d'être juste.» Alexandre dit alors: «Je vous demande trois choses: la première, que vous me reconnaissiez pour seigneur; la deuxième que vous me payiez tribut; la troisième que vous me demandiez quelque bonne loi ou coutume sous laquelle vous vivrez, car je vais par le monde pour faire justice des rois injustes et des faux juges.»

Ils répondirent ainsi: «Seigneur, nous avons Dieu pour roi. Nous le servons, sommes ses tenants et le reconnaissons. S'il t'a donné son pouvoir et si tu veux le remplacer sur terre, et faire

[45] La rencontre entre Alexandre et les gymnosophistes figure dans la *General estoria*, rédigée sur l'ordre d'Alphonse X

justice comme il le fait, tu peux bien le faire et cela nous convient. Quant à ce que tu dis, que nous te donnions tribut, tout notre trésor est la sagesse. Nous ne possédons rien d'autre. Si tu la veux, demande-la à Dieu qui peut te la donner. Nous, nous n'avons pas d'autres biens. Nous ne semons, ni ne labourons. Quand nous nous levons le matin, nous louons notre Créateur. Ensuite nous allons par les champs chercher notre nourriture de la journée. Nous ne nous préoccupons pas de ce que nous mangerons le lendemain et, retirés dans nos maisons, nous restons ainsi jusqu'au jour suivant. Quant à ce que tu dis que nous te demandions une bonne loi ou coutume sous laquelle nous vivrions, Seigneur, nous te demandons de nous débarrasser d'une très mauvaise coutume qu'il y a dans ce pays, et de la changer pour une meilleure. Si tu fais cela, il n'y aura jamais eu sur la terre un roi tel que toi.»

Alexandre répondit: «Apprenez-moi quelle est cette coutume.» Ils dirent: «Seigneur, dans ce pays nous mourons. Fais que nous ne mourions plus et donne-nous la vie.» Alexandre dit: «Celui qui ne peut ajouter un jour à son existence, comment pourrait-il vous donner une vie éternelle?» Eux répliquèrent: «Puisqu'il en est ainsi, pourquoi travailles-tu à ruiner le monde?» Alors Alexandre tourna bride et s'en fut son chemin.

Il en est ainsi des hommes puissants dans ce monde, et même des autres, des autres hommes qui pensent vivre une longue vie, et se proposent beaucoup de choses qu'ils feront. Et la mort vient, comme le voleur quand sa victime dort, et l'emporte au moment où il est le plus assuré. Tous ceux qui avaient mis leur espérance en lui sont trompés, et lui aussi. David dit pour cette raison: «Omnis homo mendax est[46].» Et Daniel: «Rejette tous tes soucis sur Dieu, et Lui y pourvoira[47]», car en Lui est la certitude de ceux qui, avec une grande foi font appel à lui et espèrent en Lui, et Lui adressent de justes demandes.

C'est ce qui arriva au bon chevalier Pero Niño avec le roi don Fernando qui lui avait promis qu'il récompenserait tous les travaux qu'il avait eus sous le roi son frère, et aussi ceux qu'il lui avait fait supporter[48], ce qui était bien davantage.

[46] Ps 116, 11.
[47] Ce verset ne provient pas de Dn mais de Ps 54, 23.
[48] Allusion à l'opposition de Fernando au mariage de Pero Niño avec Beatriz.

Quand mourut le roi Fernando, la crainte mourut, et la justice devint malade dans la plus grande partie de l'Espagne. On proclama roi en Aragon don Alfonso, son fils[49]. Aussitôt arrivèrent à la cour du roi de Castille quelques chevaliers avec beaucoup de gens d'armes, et ils chassèrent du palais du roi Ynés de Torres, une damoiselle qui était très proche de la reine, et Juan Alvárez de Osorio, un bon chevalier[50]. Les infants, fils du roi don Fernando d'Aragon, vinrent en Castille dans leurs possessions. Peu de temps après mourut Diego López de Stuñiga, puis la reine doña Catalina[51].

Le roi don Juan était déjà dans sa quatorzième année. On lui remit son royaume[52]. Ceux de son conseil se réunirent et le conduisirent à Tordesillas. Là mourut Juan de Velasco. Les infants don Juan et don Enrique s'entendaient mal. Il y avait une autre fille du roi don Enrique appelée l'infante doña Catalina. Elle était très belle. Chacun des infants voulait l'épouser. Elle aurait préféré épouser l'infant don Juan mais cela était impossible, car il était fiancé avec la reine de Navarre[53]. Pour cette raison il commença à s'élever entre eux inimitié et malveillance.

Chacun des infants était puissant. Ils faisaient des ligues, chacun de son côté, avec les chevaliers du royaume. Du parti de l'infant don Juan étaient don Sancho de Rojas, archevêque de Tolède, le comte de Benavente, Juan Hurtado de Mendoza, majordome du roi, un bon chevalier, qui avait la charge de la personne du souverain, comme je l'ai déjà dit, et de toute sa maison, Diego Gómez de Sandoval, *adelantado* de Castille, et beaucoup d'autres chevaliers qui étaient pour lui.

L'infant don Enrique était maître de Santiago. Il avait avec lui don Ruy López Dávalos, connétable de Castille, Pero Manrique, García Fernández Manrique, Pero Niño et beaucoup d'autres chevaliers. L'infant don Juan était déjà fiancé avec la reine de

[49] Alphonse V le Magnanime (1416-1458).

[50] Games résume très rapidement les événements survenus en Castille entre la mort du roi d'Aragon et la proclamation de la majorité de Jean II en 1419. Le pouvoir fut exercé par Sancho de Rojas, archevêque de Tolède, qui chassa de la cour les favoris de la reine mère, Ynes de Torres et Juan Alvárez de Osorio.

[51] La reine mourut le 2 juin 1417.

[52] La majorité de Jean II fut proclamée lors de la réunion des Cortes à Madrid, le 7 mars 1419.

[53] Blanche, fille de Charles III. L'infant don Juan l'épousa le 12 juillet 1420.

Navarre. Il était allé en Navarre pour se marier avec elle, et l'*adelantado* de Castille y avait été avec lui.

Juan Hurtado de Mendoza, comme je l'ai dit plus haut, était un bon chevalier et avait la charge de la personne du roi. Mais avec la grande faveur dont il jouissait auprès du souverain et par les mauvais conseils que lui donnaient les juifs, il faisait dans le royaume des choses qui n'étaient pas bien faites, et l'on présumait qu'il en ferait de pires encore. Il ne faisait place à aucun chevalier dans la maison du roi, mais il fallait que tout passât par ses mains.

Alors que le roi était à Madrid, il manœuvra et chercha des moyens pour que le connétable don Ruy López et Pero Manrique fussent chassés de la cour parce qu'ils ne voulaient pas s'accorder avec lui et consentir à certaines choses qui étaient contre la justice, le service du roi et l'intérêt du royaume, et parce qu'ils disaient qu'il était bien que le roi se mariât car il était en âge de le faire. Juan Hurtado, l'infant don Juan et l'archevêque ne voulaient pas que le roi se mariât et n'y consentaient pas parce qu'ils comprenaient que leur situation auprès du roi et dans le royaume en souffrirait[54]. L'infant don Enrique se gardait déjà du roi car il voyait que ses adversaires étaient proches du souverain.

[97] *Comment Pero Niño arrêta Juan Hurtado de Mendoza dans la maison du roi.*

Pendant que l'infant don Juan était allé en Navarre pour s'y marier, l'infant don Enrique se concerta avec le connétable, Pero Manrique, García Fernández Manrique et quelques-uns de sa maison[55]. Il leur dit que l'on ne pouvait supporter plus longtemps ce que faisait Juan Hurtado.

Dans ce temps, Pero Niño avait été cité à la cour par Rodrigo de Perea au sujet des tables de change de Valladolid qui lui appartenaient[56]. Il s'y trouvait depuis trois jours. Un samedi, au

[54] En réalité le roi était fiancé à sa cousine María, fille de l'infant Fernando, devenu roi d'Aragon. La cérémonie avait eu lieu le 10 octobre 1418. La fiancée avait été conduite en Castille par sa mère, Leonor, et ses frères Juan, Enrique et Pedro, les infants d'Aragon. Le mariage eut lieu le 4 août 1420.

[55] L'infant Enrique voulait éliminer Juan Hurtado de Mendoza afin de pouvoir dominer le roi. Réunis le 12 juillet 1420, les conjurés décidèrent de passer à l'acte. Hurtado de Mendoza fut arrêté le 14 juillet au matin.

[56] On ignore les raisons de cette citation: les tables de change appartenaient à la ville.

milieu de la nuit, l'infant don Enrique ainsi que García Fernández Manrique et l'évêque de Ségovie, qui étaient réunis avec lui dans son logis, le firent appeler. Ils lui dirent, tous étant du secret: «Pero Niño, vous êtes par naissance un des chevaliers de Castille, serviteur du roi notre seigneur, créature et protégé du roi don Enrique son père, et un de ceux qui aiment le service du roi et le bien du royaume. Vous savez bien que le roi notre seigneur est à présent au pouvoir de Juan Hurtado. Aujourd'hui sont délibérées et se font dans le royaume beaucoup de choses qui sont grandement contraires au service du roi et dommageables à ses États. Une de ces choses vous est déjà connue. Vous savez que les procureurs du royaume sont réunis ici, que tous ont donné leur pouvoir et mandat à Juan Sánchez de Valladolid, qu'avec leur accord, le nôtre et celui de beaucoup de grands du royaume qui étaient là, ils ont demandé au roi de prendre femme légitime, car il était temps qu'il la prît, et que tarder serait perdre des enfants, ce qui serait très dommageable pour le royaume, lui exposant leurs arguments à savoir qu'il était déjà à l'âge où il devait le faire, et que le roi, trouvant la demande raisonnable et juste, a répondu qu'il le voulait bien. Vous savez qu'à présent Juan Hurtado et ceux de son parti conseillent au roi de laisser l'infante doña María avec qui il est fiancé, et de prendre pour femme l'autre infante, sa sœur cadette[57], afin de retarder le mariage et de conserver ainsi plus longtemps le gouvernement, comprenant qu'autrement ils perdraient la faveur du souverain et ne pourraient plus dorénavant faire les choses qu'ils font maintenant dans le royaume.» C'est pourquoi ils dirent à Pero Niño que si ces choses et d'autres bien mauvaises se prolongeaient ce serait une offense à Dieu et le commencement de la perte du royaume, et qu'ils entendaient donc y remédier, et en parler au roi, mais le faire sans scandale. Or il savait bien que Juan Hurtado de Mendoza était très proche du roi et se tenait toujours dans sa maison, qu'avec le grand pouvoir dont il disposait, il fallait éviter qu'il ne tramât quelque coup où il pourrait y avoir sang versé et mort d'hommes. Pour pouvoir dire librement la vérité au roi et ce qui lui convenait, ils avaient décidé qu'on arrêterait Juan Hurtado ainsi que Mendoza, son neveu, qui était logé dans

[57] Les fiançailles avaient eu lieu le 20 octobre 1418. María était la fille de Ferdinand Ier d'Aragon (l'infant Fernando).

le palais par ordre du roi. En conséquence, ils lui demandaient, pour le service du roi, de prendre la charge de cette affaire, pour laquelle il était l'homme qu'il fallait.

Pero Niño répondit que, puisque il en avait été décidé ainsi par l'infant et les seigneurs qui étaient là, qu'il s'agissait du service du roi et du bien du royaume, il lui plaisait de le faire et d'être avec eux dans cette affaire, mais qu'ils lui jurassent d'abord que le service du roi le voulait ainsi.

Alors il accepta l'entreprise. La décision prise, Pero Niño entra dans le palais avec quinze ou vingt écuyers qui l'accompagnaient chaque jour. Il y entra non pas par la porte ordinaire, mais par une autre porte dont Juan Hurtado se servait. Celui-ci couchait en bas dans le palais. Pero Niño fut là où il dormait. Il entra dans la chambre et l'arrêta avec beaucoup d'égards et le plus courtoisement qu'il put, étant donné les circonstances, de sorte qu'il n'y eut pas de sang versé bien qu'il se trouvât là beaucoup de gens de garde, à l'exception d'un page de Juan Hurtado qui sauta par la fenêtre sans qu'il eût été rien fait pour cela. Pedro de Velasco entra dans la chambre de Mendoza et l'arrêta.

L'infant et les chevaliers qui étaient avec lui montèrent chez le roi qui couchait en haut du palais. Ils furent à sa chambre, le saluèrent et lui dirent qu'ils étaient venus là pour son service, le bien et l'honneur du royaume. Ils lui firent voir les mauvais conseils que lui donnaient ceux qui l'entouraient et les dommages qui en résultaient pour lui. Ils lui dirent ce qu'ils voulaient faire pour son service, en tant que serviteurs qu'ils avaient été du roi son père, et parce qu'ils étaient ses sujets naturels. Le roi, que cela lui fût à chagrin ou non, répondit que tout ce qu'ils faisaient était bien fait, et qu'ils agissent comme ils considéreraient que cela convenait le mieux à son service.

Après que Pero Niño eut arrêté Juan Hurtado, il prit les précautions qu'il estima nécessaires. Il monta chez le roi et lui raconta toute l'affaire: comment il avait été appelé et requis par les seigneurs, et qu'il n'avait agi que pour son service. Le roi répondit que c'était bien et que les choses devaient en rester là.

Quand Juan Sánchez de Valladolid exposa en son nom et en celui des procureurs du royaume[58] les raisons, ci-dessus dites,

[58] Ce sont les représentants des villes aux Cortes. Celles-ci avaient été convoquées à Ávila, où l'infant Enrique conduisit le roi, afin d'entériner le coup de force.

pour lesquelles il demandait au roi de se marier, il encourait un grand risque, étant donné les circonstances. Il avait été décidé de le faire arrêter, et il l'aurait été s'il était resté là davantage. Pero Niño était auprès de lui, l'encourageant à la vue de tous, lui disant que ce qu'il proposait était grandement dans l'intérêt du roi et du royaume, et qu'il parlait en bon chevalier. Le roi, ayant examiné tous les arguments que l'infant et les seigneurs lui présentèrent, et ce que lui avait dit et demandé Juan Sánchez de Valladolid, à savoir qu'il se mariât, comprit que cette requête était juste et raisonnable. Il y donna son consentement[59].

Le roi prit à femme son épouse l'infante doña María, fille du roi don Fernando d'Aragon[60]. Peu après le mariage, il partit pour Ávila. Le jour qu'il partit, il retira l'Alcazar de Ségovie à Juan Hurtado, qui le tenait, et le donna à Pero Niño.

L'infant don Juan, pendant ce temps là, était allé en Navarre, comme je l'ai déjà dit, pour épouser la reine doña Blanca, fille du roi Carlos de Navarre. Quand il apprit comment les choses s'étaient passées, cela le chagrina beaucoup. Il revint en Castille et rassembla à Olmedo ceux de son parti et il réunit un grand nombre de gens d'armes[61].

Le roi, dans ce temps, avait un damoiseau qu'il aimait beaucoup, et à qui il disait le fond de sa pensée[62]. Quelques-uns des seigneurs dirent qu'il serait bon de l'éloigner du roi, remontrant que c'était une dure chose que de travailler, eux, pour le bien du roi et du royaume alors que ce damoiseau pourrait dire au souverain qu'il n'en était rien, et celui-ci, jeune comme il l'était, pourrait le croire, d'où il pourrait s'ensuivre pour eux quelques inconvénients.

L'auteur dit ici qu'un seul qui crée des obstacles empêche plus que ne servent beaucoup qui aident. Le connétable représenta à ces seigneurs qu'il fallait laisser les choses en l'état, qu'il n'était pas convenable de forcer la volonté du roi ni de lui faire cela car, en ce qui concernait les choses qu'ils avaient faites, le roi mon-

[59] Il consentit surtout au mariage de l'infant Enrique avec sa sœur, Catalina.
[60] Le mariage eut lieu à Ávila, le 4 août 1420.
[61] Entre Valladolid et Ávila.
[62] Il s'agit d'Álvaro de Luna. Fils naturel d'un grand seigneur, qui avait été grand échanson d'Henri III, il fut introduit en 1408 à la cour de Castille par son oncle Pedro de Luna, archevêque de Tolède, comme damoiseau de Jean II dont il devint le favori.

trait qu'il trouvait qu'elles étaient bien faites, et qu'elles lui plaisaient, mais qu'il n'était pas d'avis de lui enlever ce damoiseau pour qui il avait tant d'attachement. Leurs actes témoigneraient en leur faveur. Ils luttaient pour la justice et pour la vérité, et ils ne devaient pas se soucier des on-dit.

Le roi partit d'Ávila et fut à Talavera qui était un lieu plus agréable en hiver pour lui et pour la reine[63]. Ce damoiseau dont je vous ai parlé avait alors la faveur du roi plus que n'importe quel autre homme. Il comprit que les affaires allaient mal et qu'il se faisait certaines choses qui n'étaient pas très bonnes pour le service du roi. Et chacun des partis, l'infant don Juan et ceux de sa faction, comme l'infant don Enrique et ses partisans, avaient cette opinion, quand les autres détenaient le pouvoir, qu'ils ne gouvernaient pas comme ils le devaient.

Ainsi Álvaro de Luna pensait que, s'il pouvait séparer le roi des autres et l'avoir en toute sûreté, le service du souverain serait mieux respecté, et que, de plus, il exercerait, lui, tout le pouvoir que les autres exerçaient, comme cela arriva plus tard. Il parvint, en effet, au plus grand état que, d'après les écrits et de mémoire d'homme, personne ait jamais atteint en Espagne, et il n'y eut jamais homme en Castille qui, sans être roi, ait eu autant de pouvoir. Lorsque l'occasion se présenta, il s'entendit avec les partisans de l'infant don Juan et avec ceux dont il comprit qu'ils étaient le plus favorables à ce dessein. L'accord conclu, le roi dit un jour qu'il voulait aller chasser. Il monta à cheval et s'en fut au château de Montalbán[64].

Le roi partit de Talavera, disant qu'il allait à la chasse, et alla droit à Montalbán. L'accompagnaient son damoiseau Álvaro de Luna, le comte de Benavente, le comte don Fadrique, qui depuis fut duc d'Arjona, lequel était dans le secret et les rejoignit en route, et quelques autres. Ils franchirent le Tage.

Le roi entra dans Montalbán et ils y restèrent quelques jours. Arrivèrent là l'infant don Enrique, l'*adelantado* Pero Manrique, l'archevêque de Santiago, le connétable, Pero Niño, García Fernández Manrique. Ils s'approchèrent du château. Pero Niño vint au pied de la forteresse. Il salua le roi et ceux qui étaient

[63] Jean II était toujours séquestré.

[64] La fuite du roi eut lieu le 29 novembre 1420. Le château de Montalbán se trouve à égale distance de Tolède et de Talavera.

avec lui. Le comte de Benavente parla et dit: «Pero Niño, est-ce que cela vous semble bien de tenir ici le roi assiégé et de vous réunir tous contre son service?» Pero Niño répondit: «Vous ne dites pas la vérité. Ceux dont vous parlez, et moi avec eux, nous sommes réunis ici pour le service du roi, et nous sommes ses serviteurs autant que vous tous qui êtes là. Je vous le ferai confesser.» Il parla ensuite au roi et lui dit: «Seigneur, y a-t-il quelque chose en quoi je vous puisse servir et obéir? Ordonnez, j'y suis prêt, comme votre vassal naturel, créature et serviteur du roi votre père.» Pero Niño mit alors la main à son épée, se tourna vers ceux du dehors, et dit: «Seigneur, je fais ce que je dois. Si autre chose convient à votre service, ordonnez. Je suis prêt. De cela sont témoins don Álvaro de Luna, le duc don Fadrique et le comte de Benavente.»

L'évêque de Ségovie et les procureurs se rendirent auprès du roi, là où il se trouvait dans le château. On s'accorda sur un arrangement pour le présent. Dans l'intérêt du service du roi, l'infant se retirerait avec ceux qui étaient là sur son ordre, et ceux de l'autre parti ne viendraient pas avant que Sa Grâce en ait donné l'ordre et que les procureurs aient décidé en quel lieu les uns et les autres devraient se rendre pour arrêter ce qui convenait à son service[65].

Le seigneur roi partit de Montalbán et l'infant s'en fut à Ocaña, ainsi que ceux qui étaient avec lui. Il arriva ensuite qu'un garçon de la chapelle du roi porta une lettre qui paraissait signée du nom du roi, et par laquelle il envoyait dire à son cousin l'infant don Enrique que, s'il avait à cœur son service, il vînt le rejoindre avec des forces puissantes là où il se trouvait, parce que cela convenait à son service. Pour cette raison, l'infant et ceux qui étaient avec lui vinrent en force à Espinar[66].

Le roi se rendit à Arévalo. Beaucoup de gens de l'un et l'autre parti se rassemblèrent. Pero Niño s'était avancé dans Las Vegas avec deux cents hommes d'armes. Il y eut là beaucoup de pourparlers. La reine d'Aragon, mère des infants, y vint. On s'accor-

[65] Les pourparlers s'engagèrent le 4 décembre. L'infant Enrique, menacé par les troupes de son frère l'infant don Juan, cessa de bloquer le château.

[66] Le roi retourna à Talavera le 24 décembre 1420. Ocaña était une des places de l'ordre de Santiago dont l'infant Enrique était grand-maître.

da à peu près, comme on l'avait fait à Montalbán, et ce nouvel accord donna aussi peu de fruits que le précédent[67].

Au plus fort du débat et de la tension entre les forces armées, le roi demanda à Pero Niño de lui remettre l'alcazar de Ségovie, ce qu'il fit incontinent. De cela , l'infant et ceux qui étaient en sa compagnie furent fort fâchés, et ils lui en firent quelques reproches. Pero Niño leur dit que Dieu le préservât de retenir un château contre la volonté de son seigneur le roi qui le lui avait donné. De sa personne, il était de la même opinion qu'eux, pensant qu'il s'agissait du service du roi. Il les aiderait et servirait s'ils en avaient besoin, mais il rendrait le château[68].

L'infant partit de l'Espinar et s'en fut à Ocaña. Chacun des autres s'en retourna chez lui, et Pero Niño s'en fut à Montánchez. À peu de temps de là, le roi traita avec l'infant qui vint à la cour et fut arrêté comme cela est plus amplement rapporté dans la *Chronique des Rois* à propos des faits de cette époque. Parmi ceux qui étaient avec l'infant, quelques-uns se réconcilièrent avec le roi, et d'autres s'en furent en Aragon[69].

Pero Niño resta plus d'un an à Montánchez. Il ne voulut jamais abandonner le parti qui était le sien, ni pour les arrangements qui lui furent proposés, ni pour des promesses qui lui furent faites. Le roi lui demanda le château et s'en approcha afin qu'il le lui remît plus rapidement. Il parut à Pero Niño que ce ne serait chose ni bonne ni convenable de conserver cette forteresse contre la volonté du roi. Il la fit rendre au roi, bien qu'il ne la tînt pas de lui, car il l'avait reçue en gage de l'infant pour une forte somme[70].

Pero Niño sortit du château. Il prit une arbalète à son cou et, à pied, avec deux ou trois arbalétriers, il passa en Aragon, non sans grande fatigue et non sans péril pour sa personne, et s'en fut là où se trouvait don Ruy López Dávalos, et il y resta quelque temps[71].

Puis le roi d'Aragon revint de Naples[72]. Pero Niño alla le voir à Tortosa et en fut très bien reçu. Il l'accompagna à Valence et

[67] Ces nouveaux pourparlers eurent lieu durant l'été de 1421.

[68] En rapportant ce trait, Games veut montrer le loyalisme de Pero Niño: un château tenu du roi devait lui être remis à la première sommation.

[69] Montánchez est en Estrémadure. L'infant don Enrique fut arrêté le 14 juin 1422.

[70] La remise de Montánchez eut lieu à la fin de l'année 1423.

[71] Ruy López Dávalos s'était réfugié dans le royaume d'Aragon après l'arrestation de l'infant Enrique.

[72] Alphonse débarqua à Barcelone venant de Naples le 10 décembre 1423.

ils rencontrèrent en chemin le connétable et l'*adelantado* Pero Manrique. Ils parlèrent avec le roi et on envisagea comment on pourrait obtenir que l'infant Enrique, son frère, fût relâché. Cela ne put se faire par concertation, et le roi d'Aragon leva une armée et la réunit à Tarazona. Son frère, le roi de Navarre, vint l'y trouver de la part du roi de Castille et tous les deux partirent pour Araciel. Là le roi d'Aragon se concerta avec le roi de Navarre pour obtenir que l'infant fût remis en liberté[73].

Le roi d'Aragon ne laissa pas de continuer son chemin pour autant. Avec son armée il arriva près de Logroño, par la Navarre, et il installa son camp en un lieu appelé le Soto del Rey. Là, Pero Niño dit au roi d'Aragon que s'il voulait entrer en Castille, et que le roi son seigneur vînt contre lui, d'aucune façon, pour sa part, il ne marcherait contre le roi son seigneur, mais quant à l'aider pour que son frère fût mis en liberté avec les autres chevaliers, cela il le ferait jusqu'à la mort. Le roi lui répondit qu'il parlait bien.

Pero Niño partit de là et s'en vint en Castille, dans ses domaines du pays de Burgos appelés Berzosa et Fuente Berova[74]. Il ne se passa guère de temps que l'on convînt de relâcher l'infant à un jour déterminé, et de l'envoyer au roi d'Aragon pour résider dans son royaume, ce qui avait déjà été concerté lors du départ de Pero Niño. Le roi d'Aragon retourna à Saragosse[75].

Pero Niño resta quelques jours dans ses terres, avec assez de souci, car il n'était pas rentré avec la permission du roi et il n'était pas réconcilié avec lui. Mais le connétable don Álvaro de Luna et quelques chevaliers de son entourage l'accomodèrent avec le souverain, en considération de quelques services que Pero Niño lui avait rendus et de ceux qu'il pourrait encore lui rendre. Cela convint au roi. Il ordonna de lui faire payer tout ce qui lui était dû, et de le traiter désormais comme les autres seigneurs de son royaume. Pero Niño le servit comme il avait l'habitude de la faire, bien et loyalement, ainsi que vous le verrez plus avant, dans quelques importantes circonstances[76].

[73] Le roi de Navarre : il s'agit de l'infant don Juan, mais il ne prit le titre royal qu'après la mort de son beau-père Charles III de Navarre, le 7 septembre 1424. Les événements que rapporte Games se situent avant cette date.

[74] Ces deux domaines constituaient avec Cigales le majorat que Pero Niño avait hérité de son père.

[75] L'infant don Enrique fut remis en liberté le 10 octobre 1425.

[76] Álvaro de Luna, dont la position n'était pas encore assurée, avait besoin de fidélités.

L'infant don Enrique revint en Castille, et alla à Valladolid faire révérence au roi, qui s'y trouvait alors, et avec lui son frère, le roi de Navarre. La cour étant alors à Valladolid, de grandes fêtes y furent données, dans lesquelles il y eut beaucoup de joutes, tournois et jeux de cannes, à quoi tout le monde prit grand plaisir[77]. Au cours de ces fêtes on dit encore, et quelques-uns ont dit alors, que s'engendrèrent beaucoup d'inimitiés et de haines, comme il y parut par l'effet peu de jours après. L'infant don Enrique donna la première fête, très noble; le roi de Navarre la seconde; et le roi de Castille la troisième, plus grande et plus noble qu'aucune des autres. Je laisse de côté les grandes affaires qui s'y préparèrent et dont je parlerai quelque part, plus loin.

Le roi de Castille avait avec lui douze chevaliers très bien équipés, en représentation des douze apôtres. Il jouta de sa personne et fit de belles choses dans ce jeu, ainsi que ses compagnons, contre plus de cent chevaliers. Ils les affrontèrent avec tant d'ardeur, qu'ils leur donnèrent à tous assez de besogne et firent avec eux autant de carrières qu'ils voulurent. Comme on ne doit pas nier la vérité, car on la couche par écrit et elle reste en mémoire, je dirai que Pero Niño fut un des douze chevaliers qui avaient été choisis en souvenir des douze apôtres, qu'il avait nom saint Paul, qu'il rompit plus de lances et fit plus de rencontres qu'aucun autre. Si quelque prouesse signalée fut faite ce jour là, ce fut lui qui la fit, quoiqu'à cette époque il eût environ cinquante ans, et n'eût plus voulu depuis longtemps pratiquer ce jeu.

Ces fêtes terminées, l'infant partit pour Ocaña, et le roi de Navarre pour son royaume. Le roi de Castille envoya à ce dernier des ambassadeurs avec des lettres pour lui dire de ne point revenir en Castille et de n'y rentrer d'aucune façon. Quand le roi de Navarre sut cela, il se réunit avec son frère, le roi d'Aragon. Tous les deux levèrent une armée et entrèrent en Castille. Ils arrivèrent jusqu'à la plaine de Barahona, disant qu'ils voulaient voir le roi leur cousin sur ces faits, selon ce qu'on croit et qu'il convient de croire, et que l'on trouvera plus amplement exposé dans les *Chroniques de Castille*[78].

[77] L'occasion de ces fêtes, qui se succédèrent du 18 mai au 6 juin 1428, fut le passage à Valladolid de Leonor, sœur des infants d'Aragon, qui se rendait au Portugal pour y épouser l'héritier du trône.

[78] La guerre avec les rois d'Aragon et de Portugal se poursuivit en 1429 et 1430.

Le roi de Castille envoya contre eux son connétable, don Álvaro de Luna, Pero Manrique, Pedro de Velasco et l'amiral don Fadrique avec un petit nombre de gens d'armes, non autant qu'il en eût fallu pour combattre les rois. C'était le jour de la fête de saint Jean. Ce même jour, Pero Niño arriva avec une partie de son monde, ayant fait de grandes journées de marche pour se trouver là. Il rencontra le connétable qui était parvenu au même endroit pour arrêter les rois et s'y trouvait avec les autres seigneurs. Ceux-ci s'éloignèrent de là et continuèrent leur marche jusqu'à la ville de Hita. Ils établirent leur camp à Santa María de Sopetrán. Le bon connétable, l'amiral don Fadrique, Pedro de Velasco, Pero Manrique, Pero Niño et les autres chevaliers avec leurs gens arrivèrent près d'Espinosa, à une lieue de l'endroit où étaient les rois. Compte tenu du monde qu'il avait, le connétable disposa ses forces en un lieu raisonnablement choisi et assez fort pour y livrer combat.

Les rois, le lendemain, s'avancèrent, et établirent leur camp tout près. Ils montrèrent aussitôt qu'ils cherchaient la bataille. Elle fut engagée par des hommes de l'avant-garde qui arrivaient du côté où se trouvaient Pedro de Velasco, l'amiral et Pero Niño. Alors que Pero Niño observait, mettait son monde en ordre, et qu'il était à cheval près des troupes du connétable, il advint que cinq ou six cavaliers du parti des rois, qui escarmouchaient, étaient en train de tuer un homme de pied de Castille qui, lui aussi, escarmouchait tout près du corps d'armée. Pero Niño leur cria de le laisser. Ils n'y consentirent pas. Pero Niño demanda une lance, et il y eut quelqu'un pour lui en donner une. Il courut sur eux, frappa et renversa le premier qu'il rencontra, força les autres à être plus courtois, de sorte que l'homme de pied eut la vie sauve, et que les autres se retirèrent.

La nuit vint et il ne se passa rien d'autre. Le lendemain, madame la reine d'Aragon, sœur du roi de Castille, arriva, et l'on négocia de telle façon, comme la *Chronique* le racontera plus amplement, que les rois partirent pour l'Aragon. Le connétable, avec les siens, rejoignit le roi son seigneur, qui était au Burgo de Osma.

Il arriva, le jour où les rois partirent, qu'à une lieue et demi d'Atienza il y eut une alerte, car on disait que les rois revenaient. L'avant-garde du connétable et un autre corps qui marchait après elle se débandèrent, de sorte que plus de quatre cents cavaliers traversèrent la bataille du connétable et défilèrent devant sa ban-

nière, en tournant le dos. Le connétable se comporta comme un bon chevalier sous sa bannière, bien que, d'autres fois, il eût été accompagné de davantage de gens. Pero Niño se trouvait là, sa bannière à côté de celle du connétable, ainsi qu'une partie de son monde. Le connétable, ce jour, se trouva fort bien accompagné par lui et lui dit à haute voix, si bien qu'il fut entendu de tous:

«Allons, bon chevalier! Je mourrai aujourd'hui avec vous.» Et Pero Niño lui répondit: «Seigneur, vous ne mourrez pas. Au contraire, vous serez vainqueur avec l'aide de Dieu et, par moi, vous serez grandement honoré et accompagné, aussi bien que jamais le fut chevalier par un autre en une rencontre.» Alors que le connétable allait réorganisant sa bataille, il rencontra de nouveau Pero Niño et l'appela à haute voix comte d'Alba, de sorte que tous l'entendirent. Ce jour là, il ne se passa rien d'autre, car fut bien connue la ferme contenance du connétable et de Pero Niño, visiblement prêts à affronter tout ce qui pourrait venir sur eux.

Si vous voulez savoir le nombre des gens qu'il y avait des deux côtés, les rois avaient jusqu'à trois mille ou trois mille cinq cents hommes d'armes avec l'infant don Enrique qui les avaient rejoints à Santa María de Sopetran, et jusqu'à quatre mille hommes de pied, tous bien armés; et du côté de la Castille, il y avait environ deux mille hommes d'armes et mille hommes de pied.

Les rois retournèrent en Aragon, comme j'ai dit plus haut qu'il arriva, après leur départ d'Espinosa. L'infant don Enrique se sépara d'eux et s'en fut à Ocaña. Il fit munir toutes les forteresses de l'ordre et du comté, ainsi que celles de ses autres villes. Le comte de Benavente marcha contre lui avec assez de monde. L'infant s'en fut à Ségovie et le comte le suivit de près jusqu'à proximité de la ville. Puis l'infant, sans que le comte le perdît de vue, gagna Alburquerque. Le comte de Benavente le suivit jusqu'à Llerena, en continuant de faire ce qui lui était commandé.

On cesse ici de parler de l'infant, qui s'enferma dans Alburquerque, pour raconter ce que fit le roi de Castille après que les rois furent retournés en Aragon.

Le roi de Castille rassembla son monde dans le Burgo de Osma et envoya dire au roi d'Aragon et au roi de Navarre qu'ils savaient bien qu'ils avaient fait une marche de tant de journées dans son royaume sans sa permission et contre sa volonté. Il leur faisait

savoir qu'il voulait faire la même marche en Aragon, et qu'ils eussent à l'attendre, mais ils ne l'attendirent pas. Le roi de Castille poussa jusqu'à Ariza, prit la ville mais ne put prendre le château, car il est très fort. Alors qu'il était là, le connétable chevaucha un jour vers l'endroit où étaient les rois, pour protéger les fourrageurs, et s'avança de deux bonnes lieues jusqu'à Cetina. Il avait avec lui un assez grand nombre de bons chevaliers et d'hidalgos.

Pero Niño commandait une aile, et Per Álvarez Osorio l'autre. Devant eux, il y avait force hommes d'armes et cavaliers armés à la légère. Le connétable marchait avec sa bataille en bon ordre, ainsi que les ailes. Comme le terrain était très accidenté, Pero Niño prit de l'avance. Il arriva devant Cetina une grande heure avant tous les autres. La ville se défendait bien à coup d'arbalètes, de pierres et d'autres armes. Dès que Pero Niño arriva avec son monde, sa bannière fut approchée de la muraille de la ville. On lui donna l'assaut et elle fut forcée avant l'arrivée du connétable et des autres gens.

La bannière fut avancée jusqu'à une maison très forte et bien munie qui ne pouvait être prise sans recours à des engins et sans y mettre beaucoup de temps. La bannière resta près de la maison, dans le jardin, pendant que l'on pillait la ville. Tandis que cela se faisait, le connétable se tenait en dehors de la ville, sa bataille en bon ordre. On resta là jusqu'à la nuit et, au départ, le connétable ordonna de mettre le feu à toute la ville. Ensuite, il s'en fut là où était son seigneur le roi, et arriva alors que la nuit était très avancée. Peu de jours après, le roi partit de là et retourna dans son royaume.

L'année suivante, le roi fut au Burgo de Osma, et réunit une armée plus importante que l'année précédente[79]. De là il fit mouvement, avec cette armée et beaucoup d'artillerie, en direction de Tarazona, où se trouvaient les rois. Le roi d'Aragon envoya ses ambassadeurs au roi de Castille qui était au camp d'Almajano, et l'on traita de telle sorte qu'une trêve de cinq ans fut établie. Une fois les accords conclus, le roi partit de là et se rendit à Valladolid. Il envoya le connétable, Pero Niño et d'autres chevaliers contre l'infant don Enrique qui était à Alburquerque.

[79] En 1430.

Pero Niño marcha sur Montánchez, et moitié par négociation, moitié par force, il prit le château et le remit au roi son seigneur, en quoi il lui rendit un service signalé, étant donné les circonstances. Ensuite Pero Niño revint trouver le connétable, et fut avec lui à Alburquerque et à Azagala et demeura avec lui dans toutes les choses qui furent faites là, agissant comme il avait toujours agi. Ensuite, il fut avec le roi quand celui-ci vint à Alburquerque, et resta avec lui lors de tous les actes qui s'accomplirent alors de ces côtés

Peu de temps après, dans l'année qui suivit, le roi fut à la guerre contre les Mores[80]. Il alla d'abord à Tolède, puis à Cordoue où il réunit son armée. Pendant qu'il l'assemblait, son connétable fit une entrée fameuse dans le royaume de Grenade. Après le retour du connétable, le roi partit de Cordoue avec son armée et pénétra sur les terres des Mores par Alcala la Real. La première journée de marche après son départ de Cordoue le conduisit à Cabeza de los Ginetes, sur la rivière de Bolullos. Le lendemain il alla s'établir à une demi-lieue du pont de Pinos. Ce jour-là la tour du pont fut abattue, et d'autres escarmouches eurent lieu. Le jour suivant, on leva le camp, et l'armée ne put pas franchir la rivière de Pinos, à cause du mauvais passage qu'elle présentait. Le roi partit de là et alla asseoir son camp entre la sierra d'Elvira et la route de Colomera, près d'un village qu'il y avait là, et qui pouvait être à environ une lieue de la ville de Grenade. Il y eut ce jour-là de belles escarmouches, car les gardes de la reine et ceux du camp s'établirent bien près de la ville.

L'office qu'eut à remplir Pero Niño dans l'armée du roi fut des plus honorables et des plus difficiles. Il n'y en a pas qui soient le plus de confiance et donnent plus de peine dans toutes les armées des rois. Il avait en charge les éclaireurs, les fourrageurs et tous ceux qui sortaient du camp. Il avait aussi la garde du camp, et celle de la personne même du roi, de jour comme de nuit. Outre cela, il s'armait et participait aux opérations comme chacun des autres chevaliers, et s'il arrivait que l'un d'eux négligeât de venir monter sa garde, il le faisait pour lui.

Le lendemain, le roi leva son camp et vint l'établir tout près de la ville de Grenade, en tel lieu qu'il y avait trop peu de dis-

[80] Alvaro de Luna fit une première incursion dans la *vega* de Grenade au printemps de 1431. Jean II envahit l'émirat avec une armée considérable au mois de juin.

tance, de part et d'autre, entre ceux du camp du roi face à la ville et ceux de la ville face au camp, pour qu'ils ne se rencontrassent pas. Le roi de Grenade avait près de la porte de la ville un camp de tentes où chaque nuit étaient logés plus de cent mille Mores quand ils venaient monter leurs gardes, tant cavaliers qu'hommes de pied, tous disposés pour le combat et en bon ordre.

Un dimanche, le 20 juin de l'année de la naissance de notre rédempteur Jésus-Christ mille quatre cents trente et un, après dîner, il arriva que les gens des deux côtés se rapprochèrent les uns des autres, de sorte qu'il fallut engager des escarmouches, et que l'on ne put éviter de combattre. Pero Niño, dans ce temps, était déjà comte. Le roi l'avait élevé à cette dignité la veille du jour où l'on pensait avoir la bataille[81].

L'armée se mit en mouvement dans l'ordre fixé par le roi. Le connétable marchait à l'avant-garde avec ses corps en bon ordre, ses ailes bien disposées. Dans les autres corps se trouvaient des chevaliers de haut lignage. C'étaient le deuxième, le troisième et le quatrième, tous bien rangés. Le roi allait, en cinquième ligne avec sa grosse bataille, et tout cela était une fort belle chose à voir.

Pendant un assez long temps, tous les corps, ceux des Mores comme ceux des chrétiens, restèrent en place et ne combattirent pas. Il semble bien qu'il fut décidé par notre seigneur Dieu que tous les gens combatissent ce jour là, les chevaliers et les comtes. Comme le comte don Pero Niño était à l'aile droite, celle qui faisait face à la ville, il fut contraint et eut volonté, et même il lui fut commandé, à cet instant, de commencer le premier. Ceux qui étaient avec lui le firent bien volontiers, comme les faits le montrèrent.

Il y avait à l'endroit par où ils devaient avancer un défilé très étroit appelé la Rambla d'Atehanar où ne pouvait passer qu'un chevalier après l'autre. Il y avait de l'autre côté, défendant le passage, plus de trente mille Mores, à pied et à cheval. Le comte Pero Niño passa le premier, puis sa bannière et les étendards des seigneurs qui étaient avec lui: ceux de l'évêque d'Osma, frère du connétable, de don Juan el Niño, fils du comte don Pero Niño, de don Juan de Tovar, d'Alfonso Téllez Gijón, de Rodri-

[81] Probablement le 27 juin.

go de Avellaneda, qui étaient là avec le comte, et lui avec eux. Il y en avait d'autres à qui il n'avait pas été ordonné d'aller avec lui et qui se joignirent volontairement à lui ce jour là.

Juan de Tovar fut armé chevalier ce jour là de la main du comte don Pero Niño, ainsi que beaucoup d'autres. Tout ce monde qui se trouvait là avec lui pouvait se monter à environ quatre cents hommes d'armes, et il n'y avait pas de gens de pied, sinon huit ou dix arbalétriers à cheval, que le comte emmenait toujours avec lui. Ils firent tous ce jour-là bon service à Dieu et au roi, et beaucoup pour leur honneur car ils enfoncèrent les ennemis de la foi, frappant et tuant, tournèrent toute l'armée des Mores, et laissèrent sur leur gauche plus de quatre-vingt mille Mores en désordre.

Quand les Mores virent le comte et ses gens, et comment ils étaient tournés, ils prirent la fuite. Les poursuivant, frappant et tuant, les nôtres arrivèrent à leur camp qui était près de la porte de la ville. Quand le bon comte y fut parvenu ainsi que les seigneurs et les étendards, il y avait très peu de monde parce que, dans le défilé dont j'ai parlé plus haut, beaucoup de chevaux avaient été perdus et étaient restés aux mains de Mores de la Higuera[82], et leurs cavaliers demeurèrent séparés du reste de la troupe, de sorte que moins de cent cinquante hommes d'armes arrivèrent avec le comte aux tentes des Mores. Et de là, on ne voyait personne de l'armée des chrétiens, mais des Mores en très grand nombre.

Lorsque le comte se vit en si petite compagnie, si près de la ville, et si loin des chrétiens, il fut forcé de s'arrêter, et il fit ce que, judicieusement, le métier des armes exigeait qu'il fît, comme un homme qui l'avait pratiqué bien des fois et remporté chaque fois la victoire et qui en savait davantage sur ce métier qu'aucun de tous ceux qui se trouvaient dans l'armée. Il prit les tentes et les distribua toutes, ne gardant pour lui que celle du roi de Grenade. Il resta là jusqu'au coucher du soleil. De là où il se trouvait à la bataille du connétable, celle des chrétiens qui était la plus proche, il y avait mille pas. Jusqu'à celles des Mores, il n'y en avait que très peu, et les flèches allaient des uns aux autres, tant on était proche de la ville.

[82] Higuera: figuier. Il est probable qu'il s'agissait non pas d'un figuier mais d'une petite figueraie. La bataille, en effet, est connue sous le nom de La Higueruela.

Au retour, il marchait derrière: de même qu'au commencement de la bataille, il avait été bien en avant de tous les autres, de même au retour, il était à l'arrière-garde bien plus loin qu'aucun autre. Il marchait toujours ainsi derrière les siens, seul, bien à trente pas, en sorte que les flèches des Mores l'atteignaient. Il arriva ainsi au camp, protégeant ceux qui ne pouvaient marcher vite. Voyez si ce bon comte en un jour eut à supporter un grand travail.

Après que l'affaire fut terminée, le roi rentra dans son camp qui resta dressé pendant huit jours. Tandis que le souverain était là, il vint à lui un chevalier more appelé Abenalmao qui était parent très proche du roi de Grenade[83]. Avec lui vinrent d'autres chevaliers mores. Il baisèrent la main du roi, disant qu'ils voulaient être siens, et faire ce qu'il ordonnerait. Le roi les reçut bien et donna à Abenalmao le titre de roi, et lui ordonna de s'appeler roi de Grenade. Le connétable fut plusieurs fois avec lui jusqu'aux environs d'Alcazar Genil où étaient réunis beaucoup de Mores. Il leur envoya dire de le reconnaître pour roi. S'ils refusaient, ils auraient à le recevoir par force bien qu'ils ne le voulussent pas. Quoiqu'il y ait eu quelques pourparlers là-dessus, finalement ils ne s'accordèrent pas, cette fois, pour recevoir Abenalmao. Pendant que se déroulaient ces pourparlers, le comte don Pero Niño arriva un jour au pont du Genil malgré les Mores.

Le roi leva le camp qu'il avait établi devant Grenade et s'en vint à Cordoue. Il plaça pour garder la frontière, le maître de Calatrava à Jaén, et à Écija l'*adelantado* Diego de Ribera. Il laissa avec eux Abenalmao qui noua des intelligences avec les Mores de Grenade. Quelques chevaliers mores de l'Albaicín l'introduisirent dans la ville par ce quartier, et lui livrèrent l'Alhambra pendant que le roi *Ezquierdo*[84] se trouvait à Málaga où il s'était rendu.

Quand Abenelmao apprit que le roi *Ezquierdo* voulait se mettre en marche pour venir contre lui, il envoya des messagers au maître et à l'*adelantado*, pour leur dire qu'ils savaient bien qu'il était vassal de leur seigneur le roi de Castille qui l'avait fait roi; qu'ils vinssent donc l'aider, qu'il leur donnerait des moyens sûrs

[83] Abenalmao: Yusuf ibn al-Mawl. À l'automne de 1431, il s'était soulevé contre l'émir régnant, Muhammad IX, et il avait sollicité l'aide de Jean II. Il s'engagea par traité à être le vassal du roi de Castille, à lui payer tribut et à libérer les prisonniers chrétiens.

[84] Muhammad IX était surnommé *El Ezquierdo*, le gaucher.

d'entrer à l'Alhambra et d'avoir la ville de Grenade. On dit aussi qu'il envoya, de ses deniers, le montant de soldes, et que certains les reçurent. Quand il vit qu'ils tardaient, il les fit requérir, s'ils ne voulaient lui prêter aide, de venir prendre l'Alhambra et la ville de Grenade pour leur seigneur le roi, disant qu'il les leur remettrait. Sans doute à cause de nos péchés les chevaliers ne voulurent pas y aller. Pendant ce temps, les mêmes Mores qui étaient avec lui dans l'Alhambra tuèrent le roi Abenalmao, et livrèrent l'Alhambra au roi *Ezquierdo*[85].

Je crois que nos péchés sont si grands et que nous avons tant courroucé Dieu, qu'il ne lui a pas plu que de notre temps les chrétiens eussent cette joie et cette fortune de voir se réaliser ce qui a été longuement désiré par tous les nobles rois et princes, et par tous les autres gens qui sont passés dans ce monde, depuis les nobles Goths jusqu'à nos jours. Mais il faut comprendre que ces seigneurs chrétiens eurent quelque motif raisonnable pour ne pas aller à Grenade, car en vérité ils étaient bons chevaliers.

Ici on cesse de traiter de toutes les choses que vous avez ouïes, et le livre parle des enfants que le comte don Pero Niño eut de la comtesse doña Beatriz, sa femme, lesquels furent: don Juan et don Enrique, doña Constanza, doña Ynés, doña María et doña Leonor. Tous furent très bien dotés par la nature: mine, corps, grâce, manières. Ainsi les hommes en tant qu'hommes, les femmes en tant que femmes étaient dignes du lignage dont ils venaient.

La damoiselle doña Constanza, à l'âge de quinze ans, était si belle et avait tant de grâce, qu'elle était désirée et aimée en de nombreux endroits dignes de son rang, dans ce royaume comme au dehors. La reine doña María, femme du roi don Juan, la demanda au comte don Pero Niño, son père, qui la lui refusa plusieurs fois, quoique la reine fût une très noble dame. Finalement, comme les seigneurs doivent complaire aux rois, il la lui donna mais à de grandes conditions, auxquelles la reine la reçut, et aussi le roi. Mais telle fut sa destinée que, peu de temps après être entrée dans la maison de la reine, elle mourut, alors que se négociait pour elle un des plus grands mariages de Castille. La reine répandit beaucoup de larmes et eut beaucoup de chagrin. Mais le noble chevalier, son père, qui avait eu en ce monde de

[85] En avril 1432.

nombreux plaisirs, acquis une grande gloire par ses hauts faits et traversé de grands périls, commençait à éprouver douleurs et chagrins, qui sont les faveurs et présents que fait le monde à qui met sa confiance en lui. À la mort de cette damoiselle, Pero Niño fit de grandes lamentations, mena grand deuil, et manifesta une grande affliction, plus qu'il ne le fit à la mort de don Juan, son fils, comme vous le verrez plus loin.

Ici l'auteur dit que le comte était homme de grand entendement et voulait toujours donner l'exemple. Par sa conduite en cette circonstance, il voulut faire comprendre que le chevalier doit se montrer pitoyable pour le faible et ferme envers le fort. Doña Constanza étant une jeune fille devait être honorée. Son père avait toujours eu pour coutume d'honorer les dames et les damoiselles de condition ainsi que de défendre les autres et de leur venir en aide sur son avoir.

Don Juan, fils du comte don Pedro Niño et de la comtesse doña Beatriz fut un jeune homme très vaillant. Il ne vécut pas vingt-quatre ans accomplis. Il fut fort bien élevé. Dès son enfance il commença à montrer qu'il serait homme de grande volée. Son père le confia à des hommes de qualité pour l'instruire et enseigner. Jamais il ne se laissa assujettir par aucun d'eux, et il ne s'inclinait que devant celui qui lui adressait des paroles douces, mais sa nature était telle qu'il parvenait toujours à ce qui était le meilleur. Il voulut toujours se conduire en seigneur et il le montrait dans ses actes et dans ses manières. Encore enfant, il commença à prendre des armes et à s'en servir, à monter des chevaux. Quelques-uns de ceux qui l'ont élevé ont dit qu'à six ans il fit courir un grand cheval et lui tira du sang avec les éperons. À partir de là, s'exerçant chaque jour, il devint un grand cavalier.

À quatorze ans, il prit des armes contre ses adversaires. Il rompait de fortes lances à cheval. À vingt ans, il fut très grand jouteur, si bien que, parmi les jeunes hommes au-dessous de trente ans, il n'y en avait pas de meilleur. Il chevauchait très bien à la genette, et il y était très adroit. Il avait le bras très fort, et lançait de lourdes cannes. Dans tous les endroits, cités plus haut, où il se trouva avec le roi et avec son père, il en faisait autant avec ses mains qu'un homme vigoureux dans la force de l'âge. Dans les circonstances où il arrive parfois aux hommes de qualité d'avoir des piques avec d'autres et d'être amenés à en venir aux

armes, il voulut toujours avoir le dessus, et il en sortit à son honneur.

À vingt et un ans, c'était le plus beau jeune homme et le plus fort qu'il y eut en Castille. Son teint était blanc et coloré, ses cheveux blonds. Il avait de grands membres, bien faits et robustes. Il était grand et bien proportionné, le corps droit, les bras longs, les épaules larges, la taille bien prise, les jambes belles et bien faites. Tel il était, qu'à me le rappeler et à ramener dans ma mémoire ses beaux traits, je ressens tant de douleur que je ne peux achever d'écrire ce que je voulais écrire de lui, de ses grâces intérieures et extérieures.

Comme je vous ai dit ci-dessus que le roi don Juan entra en Aragon et y porta la guerre, que le connétable fut à la ville de Cetina avec les chevaliers qui l'accompagnaient, et que le comte don Pero Niño arriva le premier et entra dans la ville, je vous dis ici que don Juan el Niño de Portugal[86] se trouva parmi les premiers qui y pénétrèrent, avec sa bannière et avec celle de son père, le comte don Pero Niño. Il combattit si vaillamment que tous ceux qui étaient là le regardaient, et il participa à toute l'affaire jusqu'à la fin lorsqu'on se retira.

Par la suite, dans tous les autres endroits où le roi rencontra ses ennemis, il se distingua tant et fit si bien de son corps que tout le monde était émerveillé, vu son âge. Plus tard, quand le roi fut dans la *vega* de Grenade et livra bataille, comme vous l'avez entendu conter, don Juan accompagnait son père et les autres chevaliers qui étaient avec lui. Dans toutes ces rencontres, il combattait avec tant de vigueur et il frappait des coups si remarquables que, n'était-ce pour adjuger l'honneur à celui qui toujours le remporta et combattit pour l'obtenir, et par l'effort de qui tout cela se faisait, je pourrais bien dire qu'il n'y avait pas dans cette compagnie un aussi vaillant chevalier ni qui montrât autant d'audace que don Juan de Portugal el Niño, car il entra au milieu des tentes des Mores, frappant et tuant, avant aucun autre.

Le comte don Pedro Niño avait auprès de sa ville de Cigales un voisin qui était Diego Gómez Sarmiento, *adelantado* de Gali-

[86] Il est dit «de Portugal» à cause de sa mère.

ce, seigneur de Mucientes, à une demi-lieue de Cigales. Il y a une espèce de chevaliers qui aimeraient à travailler les terres de leurs voisins, laisser reposer les leurs, et se montrer plus grands seigneurs qu'ils ne le sont, et ainsi faisait cet *adelantado*. Il contrariait Pero Niño en certaines choses. Elles étaient cependant légères à supporter bien qu'elles fussent un commencement d'inimitié. Pero Niño le modérait avec de si bonnes façons qu'il n'eut avec lui ni dispute ni combat, car ce fut une chose qu'il chercha toujours à éviter. Il disait que les inimitiés dans le royaume étaient au grand détriment du service du roi et au grand dommage du pays, et que les bons chevaliers devaient montrer ce qu'ils étaient aux ennemis du roi seulement, sauf quand ils étaient obligés par force de prendre fait et cause pour des choses touchant à leur honneur ou à celui des leurs.

L'*adelantado*, quand il mourut, ne laissa pas d'héritier. Il n'avait qu'un fils naturel que le roi légitima pour qu'il pût hériter de son père et à qui il donna l'*adelantamiento*[87]. Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Il reçut, auprès du roi, l'aide d'autres grands seigneurs pour obtenir cette charge. Il épousa une fille de Diego de Stuñiga, petite-fille de Diego López. Il prit avec Pero Niño la manière de son père, et encore plus brutalement: il foulait ses terres et lui prenait ses vassaux.

Comme l'*adelantado* était encore jeune, le comte don Pero Niño supporta certaines choses, jusqu'à ce que don Juan eût à se mêler de l'affaire. Don Juan était déjà un homme fait, vigoureux et courageux. L'*adelantado* disait et faisait des choses que don Juan ne pouvait souffrir bien qu'elles ne fussent pas de grande conséquence, mais son père le retenait et empêchait autant qu'il le pouvait qu'on en vînt à sortir les armes. Déjà quelques chevaliers, voyant que l'*adelantado* avait tort, lui avaient parlé, lui reprochant sa manière de faire, et lui avaient dit qu'ils voyaient qu'il ne suivait pas une bonne voie, mais il leur répondait une chose et en avait une autre dans la volonté, et l'exécutait quand il pouvait.

Un jour, alors que don Pero Niño était dans sa ville de Cigales avec les gens qui se trouvaient constamment dans sa maison, étant donné que les meules de moulin qu'on fabrique à Cigales sont transportées de coutume en toute sécurité par tous les cantons

[87] L'*adelantamiento* est la charge d'*adelantado*.

environnants, il arriva que des carriers qui conduisaient une meule sur leur charrette avec trois paires de mules, passèrent devant Mucientes par le chemin royal et par un endroit où ils avaient toujours passé. L'*adelantado* les vit et envoya des hommes à lui qui saisirent la meule, la charrette et les mules. Le comte quand il l'apprit, envoya lui demander pourquoi il faisait cela, et le prier de relâcher les carriers et de les laisser aller leur chemin. L'*adelantado* ne le voulut pas, disant que ces hommes avaient encouru une grosse amende envers lui.

Don Juan lui envoya deux trompettes et un écrivain public pour lui dire d'observer ce qu'un voisin doit à un autre, et que si les carriers avaient encouru quelque amende, il ordonnerait qu'elle lui soit payée, mais qu'il savait bien que ce qu'il faisait était contre tout droit et que, eût-il quelque droit, il ne pouvait exercer lui-même des représailles sans permission et ordre du roi. L'écrivain et les trompettes présentèrent ainsi une déclaration signée. Ils élevèrent une protestation contre l'*adelantado*: que s'il advenait mort d'hommes ou quelque dommage à cause de cette affaire, le roi aurait à s'en prendre à lui et non à don Juan. L'*adelantado* ne voulut pas leur répondre, et ses gens se mirent à se moquer de ce que disaient les trompettes.

Don Juan, pendant ce temps, s'était armé avec ses gens, et le comte le retenait, attendant de voir si cette affaire pourrait s'arranger. On en était là, quand on vint dire au comte que des hommes de l'*adelantado* étaient entrés sur le territoire de Cigales, et qu'ils étaient en train de tuer son neveu, Alfonso Niño[88]. Quand le comte entendit cela, il laissa partir son fils, car comme dit le proverbe: «à chose certaine et obligée, il n'est pas besoin de conseil.» Les hommes de l'*adelantado* se retirèrent vers leur territoire quand ils virent ceux du comte si près d'eux que les traits de leurs arbalètes pourraient les atteindre, car ils étaient très près les uns des autres.

Alfonso Niño pria don Juan de s'arrêter un peu tandis qu'il irait parler aux gens de l'*adelantado* et voir s'ils voudraient rendre ce qu'ils avaient pris en gage. Don Juan y consentit. Le *merino*[89]

[88] On ignore si le comte de Buelna avait un frère. Alfonso pourrait être le fils de Fernando Niño, cousin de Pero, qui l'avait accompagné dans ses campagnes maritimes. Il s'agirait alors d'un neveu à la mode de Bretagne.

[89] Alfonso Niño était *merino* de Valladolid. Le *merino* avait des attributions diverses: maintien de l'ordre, recouvrement des amendes, surveillance du marché.

fut à eux, monté sur un cheval, des doublons dans sa main, et il leur dit: «Y a-t-il ici quelques hidalgos qui ont souci aujourd'hui de l'honneur de leur seigneur l'*adelantado*, ou lui-même veut-il me voir?». Ils répondirent qu'il y en avait suffisamment. En vérité, il y en avait plus du côté de don Juan, car toute sa maison était réunie là parce qu'il devait partir le lendemain pour aller voir le roi. Il leur dit alors: «Vous voyez bien tous le tort que l'*adelantado* fait aujourd'hui à ces vassaux du comte, mon seigneur. Si, comme il le dit, ils ont encouru quelque amende pour avoir passé sur ses terres, ils sont prêts à la payer, ainsi que cela lui a été offert par le propriétaire de la meule. Dites à votre seigneur, et conseillez-lui, de les laisser aller leur chemin, sinon voyez où en est l'affaire.»

Quelques-uns approuvèrent les paroles d'Alfonso Niño, mais l'intention de l'*adelantado* était de ne pas rendre les gages qu'il avait saisis, car il ne pensait pas que don Juan pousserait l'affaire au point où il le fit, et on ne répondit pas bien à Alfonso Niño. Celui-ci s'en retourna vers don Juan.

Les hommes de pied de l'*adelantado* étaient tous rassemblé et formaient une troupe, ses cavaliers derrière eux, un peu de côté. Don Juan donna des éperons à son cheval, tenant une forte lance en arrêt, et il les chargea. Il rencontra un cavalier, bon homme d'armes, qui portait les armes de l'*adelantado*, et il le renversa de son cheval. Le cavalier fut incontinent fait prisonnier. Don Juan crut bien que c'était l'*adelantado*, car il se distinguait des autres, et il était bien bâti comme celui-ci, mais il apprit que ce n'était pas lui.

Il rencontra ensuite un autre cavalier et le désarçonna également. Il allait ainsi, cherchant l'*adelantado*, très irrité de ne pas pouvoir le reconnaître , et il garda toujours sa lance en mains, et elle était si solide qu'elle ne se rompît pas. Quand il vit qu'il ne pouvait pas trouver l'*adelantado* parmi les cavaliers, il laissa sa lance, mit la main à son épée et se jeta au milieu des gens de pied, frappant et tuant parmi eux, et sortit de l'autre côté. Puis il revint au milieu d'eux une deuxième et troisième fois, attaquant à chaque fois les cavaliers qui combattaient avec ses hommes, mais aucun d'eux ne l'attendait, tous lui laissaient le champ libre du côté où il allait.

Pendant qu'il combattait ainsi les gens de pied, son cheval fut blessé de nombreux coups de lance et d'épée, si bien que ses boyaux pendaient et qu'enfin il tomba mort. Un écuyer lui

amena un autre cheval. Il le monta et retourna au combat. Mais la presse du combat était si grande qu'il y avait déjà beaucoup de morts et de blessés de part et d'autre. Je ne crois pas qu'un combat [entre voisins] ait jamais été aussi acharné, ni que jamais ne se soient aussi bien battus ceux d'un côté comme ceux de l'autre.

Mais à la fin les gens de l'*adelantado* prirent la fuite, ceux qui le purent, et ils abandonnèrent la place. Quelques-uns demandèrent en grâce à don Juan de ne les pas poursuivre, qu'il en avait fait assez, et comme il y avait parmi eux des laboureurs, ils le prièrent d'avoir pitié d'eux. Don Juan était un homme miséricordieux, il y consentit, et les laissa aller. Cependant parmi les gens de don Juan il y avait un brave homme d'armes blessé, serviteur du comte, appelé Fernando de Carrión. Si don Juan avait su que celui-là devait mourir de sa blessure, comme il en mourut plus tard, il les aurait poursuivis, et il n'aurait pas laissé en vie un seul de ceux qu'il aurait pu atteindre.

Après ces événements, il y avait huit ou neuf ans, en l'an de la naissance de notre sauveur Jésus-Christ mille quatre cent quarante quatre, que ledit comte avait cessé de pratiquer le métier des armes, en raison des grandes mésaventures qui y surviennent, mais dont aucune ne lui advint jamais par la grâce de Dieu notre seigneur qui toujours fut son avocat.

Alors que la concorde régnait d'une façon générale dans le royaume de Castille, le roi don Juan, notre seigneur, fut détenu singulièrement dans sa ville de Tordesillas par quelques grands de son royaume et de son sang, et sur le conseil d'autres[90]. Non de telle sorte cependant qu'il ne pût sortir à cheval une fois ou deux par jour, s'il le voulait, mais il était si bien surveillé par des cavaliers qu'en aucune façon il n'aurait pu s'en aller, même s'il l'avait souhaité. Cela dura un bon espace de temps. On ne saurait le compter par années, mais cela fut long: il peut s'agir de six ou sept mois.

Sur quoi, voyant l'état dans lequel se trouvait sa royale personne, et pour obtenir sa délivrance, le seigneur roi consulta

[90] Le retour en Castille des infants d'Aragon, Enrique et Juan, roi de Navarre, ouvrit une nouvelle période de troubles à partir de 1438. Álvaro de Luna fut exilé de la cour et, à l'automne de 1443, Jean II fut quasi séquestré par le roi de Navarre.

quelques grands et autres gens de son royaume, dont il savait et entendait que sa situation les fâchait. Il consulta entre autres ledit comte de Buelna. Lui, requis par la loyauté qu'il devait à son roi et seigneur, s'offrit de sa personne avec toute sa maison et tous les siens, disposé qu'il était à mourir pour sa délivrance. Toutefois, sa maison était réduite, tant à cause de la mort de ses fils que parce qu'il avait donné à ses familiers, en rémunération de leurs services, de grandes sommes de maravédis inscrites sur les livres du roi, soit à titre de maravédis de rente perpétuelle ou viagère, soit à titre de lances entretenues, et qu'il avait aussi, par la grâce de Dieu, payé toutes ses dettes[91].

Le seigneur roi vint à Valladolid et n'y resta pas plus de deux jours. Il passa ensuite par Cabezón pour aller se joindre au prince, son fils, qui était près de Pampliega[92]. Le prince était d'un côté de l'eau et le roi de Navarre de l'autre, avec une grande force de gens, prêts à combattre. Ils auraient commencé à le faire, mais la venue de la nuit les en empêcha.

Lorsque le seigneur roi passa par Cabezón, le susdit comte partit de sa ville de Cigales et alla lui faire révérence. Le seigneur roi le reçut bien et lui commanda de venir le lendemain avec lui à Dueñas. Le comte prit congé du seigneur roi et retourna à Cigales. Il en partit le lendemain et rejoignit le souverain à l'heure de tierce à Dueñas alors que Sa Grâce se levait, avec autant de cavaliers et d'hommes de pied qu'il avait pu en rassembler.

Aussitôt après son arrivée, le seigneur roi entendit la messe et partit. Il avait reçu des nouvelles du prince son fils qui, selon ce qu'on lui avait rapporté, avait établi son camp près de Palencia. Comme le roi allait de ce côté, le prince et beaucoup d'autres seigneurs ainsi que d'autres gens qui étaient avec lui vinrent le recevoir à Calabazanos. Le roi alla mettre son camp avec eux, près de Palencia, mais il avait bien peu de monde avec lui. Les choses qui se passèrent d'abord entre les deux armées, et ensuite dans d'autres lieux, on les trouvera plus amplement dans la *Chronique*.

[91] Maravédis: rentes assignées sur tel ou tel revenu de la couronne. Lances: sommes versées par le roi à un noble pour l'entretien d'un nombre déterminé d'hommes d'armes.
[92] Henri, prince des Asturies, fils et héritier de Jean II.

Quand il partit des environs de Monzón, le roi de Navarre passa par la Tierra de Campos, avec ceux qui étaient avec lui, et ils rentrèrent tous chez eux, comme le seigneur roi le leur avait ordonné quand ils étaient près de Monzón. Le roi sut que le roi de Navarre ayant fait demi-tour se dirigeait sur Medina del Campo, et il retourna aussitôt à Valladolid, à Simancas et à Medina del Campo. Il apprit alors que le roi de Navarre ne s'était arrêté ni à Medina, ni à Olmedo. Quand le roi et le prince y arrivèrent, ils furent reçus comme seigneurs, le roi à Medina, le prince à Olmedo.

Le roi notre seigneur continua son chemin sur Cuellar, n'y coucha pas et ne s'y arrêta pas. Il y laissa du monde et s'en fut à Peñafiel. Il resta devant cette ville dix ou douze jours, tandis qu'on faisait des engins pour la combattre. Elle fut attaquée de plusieurs côtés et, bien que ce soit une très forte place, elle fut forcée en peu de temps[93]. Au comte de Buelna, il fut ordonné par le seigneur roi qu'en ce jour il fît son attaque par la porte qui est au-dessus du fleuve, et que fussent avec lui Pero Álvarez de Osorio, don Álvaro et don Diego, fils du comte don Pedro de Stúñiga, et lui avec eux. Le roi leur envoya dire par Fernando Ponce de León qu'il ordonnait au comte d'être là dans cet assaut, eux avec lui, et lui avec eux, et qu'il leur commandait et les priait autant qu'il le pouvait, de se conduire d'après les mesures que ledit comte prendrait ce jour là. Les susdits seigneurs répondirent, par effet de leur bonté, qu'ils feraient cela de bon gré et avec autant de bonne volonté que si c'était leur père même qui fût là.

Au point du jour, la ville fut assaillie de tous les côtés. Quoique le point où ledit comte et ces seigneurs attaquaient fût le plus fort de toute la ville, le fossé fut franchi en très peu de temps, la barrière renversée, et le feu mis à la porte, aussi tôt qu'à aucune des autres portes de la ville.

L'auteur dit ici que tous ceux qui ce jour là s'étaient joints au seigneur roi et au prince son fils se comportèrent si bien que d'autres chevaliers, de ceux des temps passés et du temps présent qu'il y a eu et qu'il y a en ce monde, n'eussent pu faire mieux. Les susdits, comte de Buelna, don Pero Álvarez de Osorio, don

[93] En réalité le siège dura du 18 juillet au 16 août 1444.

Álvaro et don Diego, s'y montrèrent si bien ce jour là qu'ils remplirent la mission qui leur avait été confiée. Le seigneur roi y fut présent.

Le lendemain, ou deux jours après, le prince partit pour Roa, et entra en pourparlers avec les habitants de la ville, et le roi vint s'établir à une grande lieue en deça. Au bout de deux jours, les habitants livrèrent une porte au prince, et combattirent très bien les Navarrais qui étaient dans la ville, de sorte que celle-ci fut prise. On donna ensuite un délai à jour fixe pour la reddition de la forteresse, et elle se rendit comme on le trouvera écrit ailleurs, ainsi qu'il a été dit.

Le roi avait donné au susdit comte licence de rentrer chez lui. Mais le comte répondit qu'il ne partirait pas avant que la forteresse ne se fût rendue, car sa reddition n'était pas certaine. Le soir qu'elle se rendit, après le soleil couché, le comte baisa les mains de son roi et seigneur, et lui demanda par grâce de compter pour service le peu de peine qu'il avait pris à le servir pendant si peu de temps, car le tout n'avait pas duré un mois et demi. Le seigneur roi lui donna congé et lui répondit très gracieusement.

L'auteur dit ici que si cela plaisait audit comte, il serait sage pour lui de ne pas tenter davantage Dieu dans ce métier des armes qu'il a pratiqué si longtemps, car il a aujourd'hui soixante-dix ans[94], et il a commencé à s'y adonner à quinze ans, lors du premier siège de Gijón, avec le roi son seigneur, et il s'est trouvé jusqu'à aujourd'hui dans de nombreuses affaires, sur mer et sur terre, dans lesquelles il eut toujours victoire et succès, et ne fit point de faute.

Encore qu'il soit en bonne santé, étant donné son âge, plus qu'aucun autre chevalier que l'on sache à ce jour, je le prie et lui conseille de se tenir pour content de ce qu'il a fait. C'est ce qu'il doit faire et ne plus pratiquer ce métier, car il suffit d'une petite occasion pour que se perdent beaucoup de bonnes choses accomplies. Je crois que seule la mort pourrait les lui faire perdre et, quand elle viendra, elle le touchera aussi honorablement que jamais elle a touché chevalier.

[94] Le comte étant né en 1378, Games écrit ces lignes en 1448.

Après cela[95], au bout de deux ans et demi, mourut madame la comtesse, femme dudit seigneur comte, et elle lui recommanda son âme et toutes ses obligations. Avant les trente jours, il célébra honorablement ses obsèques et exécuta son testament. Cette noble comtesse doña Beatriz – que Dieu ait son âme – mourut à l'âge de soixante ans environ. Le jour où elle mourut, il ne resta pas dans toute l'Espagne une autre noble dame telle ni mieux de sa personne qu'elle ne l'était. Son comte et bon ami demeura bien triste et bien affligé de sa mort; et il le sera toute sa vie, qui passe maintenant soixante-dix ans.

L'auteur dit ici: «Oh quel misérable comte! Oh quelle misérable comtesse! Ils perdirent leurs fils, et surtout don Juan el Niño de Portugal. Il n'y avait pas meilleur que lui dans la nation d'Espagne. Cette noble comtesse doña Beatriz mourut le dixième jour du mois de novembre, l'an de la naissance de notre sauveur Jésus-Christ mille quatre cents quarante six.»

[95] Après les événements de 1444.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

Abbeville, 258
Abduta, lieu de l'émirat de Grenade, 301
Abenalmao, 13, 342n, 343
Aceba, prêtre païen, 117
Adam, 53
Afrique, 60, 117, 139, 188
Afrique du Nord, 18
Aguilar de Campos, ville de Castille, 88
Alarcos (bataille), 70
Alba de Tormes, ville et comté en Castille, 307, 308, 323, 337
Albaicín, quartier de la ville de Grenade, 342
Albohazen (Abu l-Hasan), sultan mérinide du Maroc, 78, 281, 282
Alburquerque, ville d'Estrémadure, 74, 79, 80, 81, 89, 337, 338, 339
Alcalá la Real, ville d'Andalousie,319
Alcántara, ville d'Estrémadure, 119
Alcazar Genil, localité de l'émirat de Grenade, 342
Alcocebar, 129n, 153, 154
Alcocer, ville et marquisat en Castille, 88
Alexandre de Macédoine, 42, 45, 47, 48, 49, 50, 72, 116, 192, 244, 324, 325
Alexandrie, 49
Alfonso, fils de don Pedro, duc de Cantabric: Alphonse I, roi des Asturies, 143
Alfonso le Chaste: Alphonse II, roi des Asturies, 143
Alfonso le Grand: Alphonse III, roi des Asturies, 143
Alfonso (l'empereur don): Alphonse VII, roi de Leon et de Castille, 143
Alfonso (le roi don): Alphonse VIII, roi de Castille, 70
Alfonso (le roi don), vainqueur de la bataille de Benamarin: Alphonse XI, roi de Castille), 78, 143, 281, 282, 300
Alfonso (le roi don), Alphonse V le Magnanime, roi d'Aragon, 12, 13, 326
Alfonso Enríquez, amiral de Castille, 315
Alfonso Enríquez, comte de Noreña, fils naturel d'Henri II, 12, 16, 101, 104
Alfonso Niño, neveu de Pero Niño, 347, 348
Alfonso Téllez Gijón, noble castillan, 340
Algava, lieu sur la rive droite du Guadalquivir, 103
Algésiras, 15, 78, 127, 281, 282
Alghero, port de Sardaigne, 137, 138
Alhabiba, 130n, 145, 146, 155, 157, 158
Alhambra, palais de Grenade, 342, 343
Alhaquín, tour dans l'émirat de Grenade, 295
Aljubarrota (bataille), 12

Allemagne, 290
Almacie (le duc d'), conseiller de la reine Dorothée, 171, 172, 174, 183, 184
Almajano, localité du royaume d'Aragon, 338
Almanzor, Al-Mansur, 66
Almazán, ville de Castille, 87
Almería, ville et port de l'émirat de Grenade, 129
Almuñecar, ville et port de l'émirat de Grenade, 127
Alphonse X, 14
Alseda (l') région portugaise proche de la frontière avec la Castille, 106
Alvaro et Diego, fils du comte Pedro de Stúñiga, 351
Alvaro García de Santa María, 21n
Alvaro de Luna, connétable de Castille, favori du roi Jean II, 19, 330n, 331, 332, 334, 336
Amour-Désiré, fils supposé d'Edouard III, roi d'Angleterre, 236, 240
Andalousie, 103, 302
Andres Boca de Medina, homme de pied de la milice de Madrid, 70
Angleterre, 5, 6, 14, 74, 97, 163, 179, 180, 194, 197, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 211, 215, 216, 219, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 235, 238, 240, 241, 242, 245, 255, 258, 259, 260, 261, 263, 269, 270, 271, 275, 277, 278, 279, 284, 285, 286, 289, 309
Anglie, 180, 181, 182, 186, 189, 192, 193, 194, 290, 291
Anjou (le duc d'), 236
Antéchrist, 28
Antequera, 13, 322n
Antioche, 49
Antiochus, 49, 66
Antipater, 49
Antonio Bonora, marin de Pero Niño, 135
Apollonius, 49, 66
Araciel, localité de Navarre, 334
Aragon, royaume, 11, 13, 19, 71, 74, 82, 83, 93, 131, 137, 138, 144, 145, 146, 149, 159, 305, 307, 308, 321, 322, 323, 326, 333, 334, 335, 337, 338
Arborea, une des seigneuries ou *judicats* de la Sardaigne, 137
Archambaud de Villars, 209
Archipel (l'), 158
Arévalo, ville de Castille, 332
Argenbaot, sans doute déformation d'Archambaud, 253
Aristote, 45
Ariza, ville et château en Aragon, 338
Arménie, 166, 167, 172, 176
Arnau Aymar, corsaire, 131
Arnaud Guillen de Barbasan, 209, 253
Arnaud de Solier dit le Limousin, 85, 87, 88
Arphaxad, 50
Arthur (le roi), 194, 236
Arzew, 148n, 150, 152
Asie, 165

Astarté, 44
Asturies, 12, 16, 82, 102, 103
Atehanar (*rambla* d'), ravin près de la ville de Grenade, 340
Atienza, ville de Castille, 87, 336
Atlantique (océan), 16
Attila, 72
Aurigny, 225
Ávila, ville de Castille, 330, 331
Ayamonte, ville et château d'Andalousie, 295
Aymon (Edmond), duc d'York, fils d'Edouard III, 85, 236, 240, 241
Aynes (les), 199n, 200, 201
Azachf, bois près de Tunis, 144
Azagala, château en Estrémadure, 339

Babel, tour de, 36
Babylone, 42, 49, 50, 168
Badajoz, ville d'Estrémadure, 107
Barahona, plaine à la limite entre la Castille et l'Aragon, 225
Barbarac, 206n
Barbarie, l'Afrique du Nord, 5, 129, 130, 131, 139, 144, 145, 153, 156, 159
Barcelone, 131
Barrameda (Sanlucar de), ville d'Andalousie, 127
Batz, Batz-sur-mer (Loire-Atlantique), 270
Batz, île sur la côte du Finistère, 284
Bayonne, 17, 85, 105, 106, 292, 319, 320
Béarn (le bâtard de), 85, 88
Beatriz, fille de Ferdinand I[er] de Portugal, épouse de Jean I[er] de Castille, 307
Beatriz, deuxième épouse de Pero Niño, 16, 17, 20, 23, 24, 74, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 320, 343, 353
Bègue de Vilaines (le), gentilhomme français, 85, 88
Bellengues (messire de), père de Jeannnette de Sérifontaine, 231n, 233, 255
Belle-Ile, 202
Beltrán de Guevara, père de Constanza, première épouse de Pero Niño, 74, 114n
Benamarin (le roi de), le sultan mérinide du Maroc, 70n, 78, 152
Benamarin (bataille), vid. Salado, 281
Benavente, le comte de, 326, 331, 332, 337
Benoît (le pape), Benoît XIII, 131n
Bermejo, le roi, 87n
Berry (le duc de), oncle de Charles VI, 236, 242, 249, 255
Bertrand du Guesclin, 85, 87
Berzosa, domaine de Pero Niño, 334
Béthulie, 50
Birsa, rocher près de Carthage, 117, 119
Biscaye, 84, 89
Blanca (la reine doña Blanca): Blanche de Bourbon, épouse de Pierre le Cruel, 80

Blanca, fille et héritière de Carlos III de Navarre, épouse de l'infant Juan d'Aragon, 330
Blanchart (raz de), 203n
Blanes, port de Catalogne, 131
Blanque (*micer*), Brancaleone Doria, juge d'Arborea et seigneur de Monleon (Sardaigne), 137n
Bohème (le comte de), conseiller de Dorothée, 183, 184
Bollulos, cours d'eau de l'émirat de Grenade, 339
Bône, 144
Bonifacio, bouches de, 137
Bordeaux, 199, 292
Bougie, 144
Boulogne-sur-mer, 257
Bourbon (le duc de), 80
Bourgogne (le duc de), 235, 236, 243, 246, 254, 255
Brest, 293, 283
Bretagne, 14, 194, 202, 203, 206, 209, 225, 270, 280, 283, 284, 285, 289, 291, 292
Bruges, 14, 260
Brut, personnage légendaire, petit-fils d'Énée, époux de Dorothée, conquérant de l'Angleterre, 165, 166,167, 168, 169, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 287, 290
Brutania, l'Angleterre, pays des *Brutons*, compagnons de Brut, 181, 194, 287
Buelna (comte de), titre de Pero Niño, 12, 17, 19, 20, 21, 23, 349, 350, 351
Burgo de Osma, ville de Castille, 336, 337, 338
Burgos, 83, 88, 89, 334
Bursoban (le roi), 70

Cabeza de los Girmes, localité de l'émirat de Grenade, 339
Cabezón, ville de Castille, 350
Cabrayra, île de l'archipel toscan,137n
Cadix, 127, 159, 186, 189
Calabazanos, localité de Castille, 350
Calahorra, ville de Castille, 88
Calais, 257, 259, 261
Calatañazor, localité de Castille, 87
Calatrava (le maître de), 342
Camara, reine des Amazones, 168
Canal de Flandres (le), la Manche, 203, 218, 225 257, 269, 292
Candie, 158
Cañete, ville de Castille, 296
Carlos (le roi don), Charles III de Navarre, 330
Carlos de Arellano, noble castillan, 301
Carmona, ville d'Andalousie, 86,
Carrouis, chevalier français, 209
Carthage, 117

Carthagène, 129, 130, 131, 144, 145, 149, 159
Cascagera (la), rue de Valladolid, 309
Casquet (le), golfe, 215n
Castañeda, chevalier castillan, 85
Castil de Cagliari, ville de Sardaigne, 137
Castille (le roi de), 71, 107, 134 , 270, 334, 336, 338
Castille, 5, 6, 12, 13, 14, 17, 18, 70, 72, 74, 77, 79, 80, 83, 84, 85, 86, 92, 93, 102, 104, 111, 112, 119, 125, 131, 133, 149, 161, 162, 199, 202, 203, 218, 219, 224, 226, 227, 234, 249, 260, 262, 269, 271, 270, 283, 293, 311, 314, 317, 320, 321, 330, 331, 330, 331, 335, 337, 343, 345, 349
Castillon (bataille), 6
Castro de Calderas, 88
Castro Urdiales, port sur la côte nord de la Castille, 162
Catalina, épouse d'Henri III de Castille, 12, 160, 199, , 295, 326
Catalina, infante, fille d'Henri III, épouse de l'infant Enrique d'Aragon, 326
Catelin (Catilina), 53, 54, 55
Caton, 214
Caux (le cap de), 227, 257
Cazlona, ville d'Andalousie, 89
Cazorla, ville de Castille, 319
Celestia, reine des Amazones, 116
Cetina, ville d'Aragon, 338, 345
Chaldée, 49
Champagne, chevalier français, 253
Chanta, port anglais, 207n
Charlemagne, 66
Charles (le roi): Charles V de France, 236, 242
Charles (le roi): Charles VI de France, 161, 198, 236, 242, 245
Charles d'Albret, connétable de France, 163n
Charles de Savoisy, noble français, 201n, 202-210, 214, 216, 217, 219, 220, 221, 333, 224, 227, 257, 260, 261, 263, 269
Charles Martel, 66
Chastel (Le), baronnie en Bretagne, 209
Chausey, 226
Chypre, 256, 265
Cid Ruy Díaz (le), 66
Cigales, bourgade et domaine de Pero Niño, 17, 321, 345, 346, 347, 350
Cindus (Chindaswinthe), roi wisigoth, 63
Ciudad Rodrigo, ville d'Estrémadure, 106
Clermont, le comte de, 247, 248
Clignet de Brebant, gentilhomme français, 253
Coïmbre, 106
Colomera, localité de l'émirat de Grenade, 339
Compostelle, Saint-Jacques de, 110
Constantinople, 187
Constanza, fille de Pierre le Cruel, épouse du duc de Lancastre, 18
Constanza, femme de l'infant Juan de Portugal, 307

Constanza, fille de Pero Niño, 18, 343, 344
Constanza de Guevara, première épouse de Pero Niño, 16, 73, 113, 114, 115, 119
Cordi (El), *alcaid* de Setenil, 300
Cordoue, 66, 339, 342
Coria, ville d'Andalousie, 126, 127
Corinthe, 49, 176, 177
Cornouaille, 207, 210, 235, 252, 259, 271, 286
Cousture Sainte-Catherine (la), place de Paris, 248n, 251
Corse, 135, 137
Crécy (bataille), 242
Crotoy (Le), 267, 259, 269
Cuellár, ville de Castille, 351
Cuenca, ville de Castille, 323
Curius, 214

Daniel, 51, 65, 325
Danube 63
Darius, roi de Perse, 45, 47, 50
Dartmouth, port anglais, 208, 215
David, 42, 325
Denia (le comte de), 85, 88
Derby (comte), petit-fils d'Edouard III d'Angleterre, devient le roi Henri IV, 199n, 223
Diego de las Asturias, père adoptif d'Henri de Transtamare, 79n
Diego de Barrasa, corsaire, 135
Diego de Ribera, *adelantado*, 342
Diego de Rojas, noble castillan, 105, 131
Diego de Stuñiga, noble castillan, 346
Diego de Velasco, premier mari de Constanza de Guevara, 114
Diego Fernández de Quiñones, noble castillan, 301
Diego Fernández de Vadillo, noble castillan, 319
Diego Gómez de Sandoval, noble castillan, 326
Diego Gómez Sarmiento, *adelantado* de Galice, 345
Diego López de Mendoza, marquis de Santillane, 11
Diego López de Stuñiga, noble castillan, 303, 321, 326, 346
Diomède, 117
Dionis, infant de Portugal, 307
Dorothée, tétrarque, fille de Ménélas et d'Hélène, épouse de Brut, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 174, 176, 177, 178, 179, 182, 183, 185, 187, 190, 191, 192, 193, 194
Douvres, 245, 259
Dueñas, ville de Castille, 350

Écija, ville d'Andalousie, 342
Écluse (l'), aujourd'hui Sluys, port de Flandre, 245,260, 261
Écosse, 193, 236,240, 260

Ectabane, 50
Edmond, duc d'York, fils d'Édouard III d'Angleterre, vid. Aymon
Édouard (le roi), Édouard III, roi d'Angleterre, 12, 85, 235, 236, 237, 240, 241
Édouard, prince de Galles, fils d'Édouard III, 235, 236, 237
Egas Venegas, chevalier andalou, 108
Égypte, 42, 49, 61, 66
Elisa Didon, Didon, reine de Carthage, 117, 118
Elvira, épouse de Ruy López Dávalos, 114
Elvira, chaîne montagneuse dans l'émirat de Grenade, 339
Énée, 117, 118, 119, 164, 165, 173, 179
Enrique (le roi don), Henri II, 6, 15, 78, 79, 85, 86, 88, 89, 91
Enrique (le roi don), Henri III, roi de Castille, 6, 10, 12, 13, 15, 16, 1893, 101,111, 119, 161, 199, 294, 295, 303, 319, 324
Enrique, prince des Asturies, fils de Jean II, 350n
Enrique, infant d'Aragon, fils de l'infant Fernando, roi d'Aragon, 12, 17, 19, 24, 308, 326, 327, 331, 332, 334, 335, 337, 338
Enrique, fils de Pero Niño, 343
Enrique Manuel (le comte), 309, 315
Ermelao, fils de Brut et de Dorothée, 182, 187
Espagne, 11, 55, 60, 51, 63, 155, 156, 158, 159, 162, 205, 218, 245, 247, 279, 292, 293, 311, 326, 353
Espagne (la mer d'), le golfe de Gascogne, 162, 218, 285, 293, 294, 331
Espinar, localité de Castille, 332, 333
Espinosa, localité de Castille, 336, 337
Estrémadure, 12
Éthiopie, 165, 265
Euphrate, 165
Europe, 165
Evilath (pays d'), 165
Ezquierdo (le roi), Muhammad VII, émir de Grenade, 342, 343

Fadrique, fils d'Alphonse XI et de Leonor de Guzman, frère d'Henri de Transtamare, maître de Santiago, 78, 79, 81
Fadrique, comte de Luna, prétendant au trône d'Aragon, 323
Fadrique, duc d'Arjona, 331n, 332, 336
Fadrique Enríquez, amiral de Castille, 336
Faro, détroit de Messine, 284
Farón, port de Galice, aujourd'hui La Corogne, 179, 186, 189
Felipe de Castro, noble aragonais, 85, 88
Femenina, capitale du pays des Amazones, 116
Fernán González, comte de Castille, 66
Fernán Sánchez de Valladolid, membre du Conseil de Pierre le Cruel, chancelier, 81, 82, 83
Fernando (le roi don), Ferdinand I[er], roi de Portugal, 89, 309
Fernando, infant de Castille, puis roi d'Aragon, 12, 13, 16, 17, 24, 395, 298, 303, 308, 309, 321, 322, 323, 325, 326,
Fernando le Chaste (le roi don), Ferdinand III de Castille, 66

Fernando, demi-frère de Beatriz, femme de Pero Niño, 312
Fernando Álvarez de Quiros, noble portugais, 107
Fernando de Carrión, homme d'armes de Juan Niño, 349
Fernando de Castro, noble castillan, fidèle de Pierre le Cruel, 81, 85, 88
Fernando Niño, cousin germain de Pero Niño, 125, 133, 140, 146, 147, 162, 217, 219
Fernando Ponce de León, noble castillan, 351
Fernando Rodríguez de Monroy, noble castillan, 322
Finisterre, cap, 218
Fison, fleuve, 165
Flandre, 14, 203, 218, 236, 239, 240, 243, 245, 261
Flandre (le comte de), 242, 243
Flandre (les bancs de), 259
Foix (le comte de), 85
Fosse-à-Cayeux, 257, 258, 269
France, 5, 6, 14, l74, 84, 161, 162, 163, 193, 194, 197, 199, 205, 206, 208, 211, 318, 224, 225n 227, 228, 234, 235, 236, 237, 238, 241, 247, 260, 261, 262, 264, 283, 284, 292, 295, 303, 309
France (le roi de), Charles VI, 213, 233, 239, 241, 271
Francisco del Puerto, chevalier de Benoît XIII, 135
Frise, 193, 236, 240, 241
Frole, roi légendaire de France, 194n
Fuente Berova, domaine de Pero Niño, 334

Galias, ancien nom de la Galice, 186
Galice, 12, 84, 85, 88, 107, 179, 186, 189, 193, 290
Galles, pays de, 193, 223, 224
Garci López de Rebolledo, noble castillan, 89
Garci Sánchez de Bustamante, noble castillan, 89
García de Valdés, chevalier castillan, 298
García Fernández Manrique, noble castillan, 326, 327, 331
García Hurtado, arbalétrier du roi, 319,
Gascogne, 85, 105, 162, 201
Gavaon, mont, 42
Gédéon, juge d'Israël, 40
Gemol, île Zembra, proche du cap Bon, 139n
Gemolin, îlot proche de Zembra, 139
Gênes, 158, 225
Genil, affluent du Guadalquivir, 342
Geofroi Ricon, noble français, 85, 88
Gibraltar, 78, 127, 159, 186
Gijón, ville et port sur la côte nord de la Castille (Asturies), 16, 101, 102, 103, 104, 105, 218, 352
Gion, fleuve, 165
Gironde, 199, 200
Godefroi de Bouillon, 66
Goliath, 65

Gómez de Albornoz, neveu du cardinal Gil de Albornoz, 88
Gómez de Damalo, homme de pied, défenseur de Pontevedra, 108
Gonzalo, évêque de Plasencia, 321n, 322
Gonzalo Gutiérrez de la Calleja, hidalgo, 162
Gonzalo Rodríguez de Ledesma, noble castillan, 299
Gonzalo Ruiz de la Vega, noble castillan, 282
Goth, fils de Japhet, ancêtre mythique des Wisigoths, 63
Gravelines, 268
Grèce, 45n, 165, 166, 169, 172, 176, 187
Grégoire (le pape), Grégoire Ier, 290
Grenade, ville et émirat, 11, 13, 17, 21, 24, 74, 87, 159, 295, 302, 309, 339, 341, 342, 343, 345
Guadalajara, ville de Castille, 302
Guadalquivir (fleuve), 103
Guérande, 202
Guernesey, 226
Guillaume Batallier, gentilhomme français, 209, 253
Guillaume du Chastel, noble français, 208, 209, 210, 252, 253
Guillaume et Jacques Le Bouchier, nobles français, 270
Gutierre, évêque de Palencia, 83
Gutierre, archevêque de Tolède, 321, 322
Gutierre Díaz de Games, *alférez* de Pero Niño, 5, 8, 9, 19, 20, 21, 23, 24, 73, 221, 277
Guyenne, 163, 194, 197, 198, 235

Harfleur, 208, 225, 226, 227, 228, 256, 257, 269
Harry Pay, corsaire anglais, 218, 222, 226, 261
Hector, fils de Priam, 117
Hector de Pontbriant, seigneur breton, 271, 276
Hélène, épouse de Ménélas, mère de Dorothée, 118, 166, 185
Hercule, 60, 72
Hercule, fils de Silvio, 154, 179, 192
Higueruela (bataille), 13, 17, 341n
Hita, ville de Castille, 336
Hollande le duc de, 268
Holopherne, 50, 51
Homère, 116
Huete, ville de Castille, 88

Ilya, mère de Romulus et Remus, 214
Inde, 47
Inés de Castro, femme de Pierre Ier de Portugal, 16
Irlande, 193, 236, 240
Isabel de la Cerda, mariée au bâtard de Béarn, 88
Isaïe, prophète, 51
Israël, 42, 43
Italie, 164, 175, 176, 179, 194

Jacques (saint), 95, 274
Jaén, ville de Castille, 342
Japhet, 63
Jean de One, noble français, 249n, 350
Jean, maître de l'ordre d'Avis, puis roi de Portugal, 12
Jeannette de Bellenges, dame de Sérifontaine, épouse de Renaud de Trie, 16, 18, 19, 251
Jéroboam, 44
Jersey, 226, 270, 271, 272
Jérusalem, 41, 42, 43, 49, 50, 59, 61, 65, 245
Jésus-Christ, 62, 63, 66, 67, 68, 92, 95, 97, 156, 186, 252, 258, 279, 340, 349, 353
Job, 233
Jobas, vassal d'Alexandre, 49
Joseph (saint), 66, 67
Josué, 65
Juan (le roi don), Jean Ier de Castille, 6, 11, 12, 15, 54, 57, 92, 307
Juan (le roi don), Jean II de Castille, 6, 7, 10, 11, 17, 236, 237, 295, 397, 330, 343, 345, 349
Juan, infant d'Aragon, roi de Navarre, 12, 13, 326, 327, 330, 331
Juan, fils d'Alphonse XI et de Leonor de Guzmán, 78, 79
Juan, infant de Portugal, père de Beatriz, 307n, 308, 309
Juan el Niño de Portugal, fils de Pero Niño et de Beatriz, 340, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 353
Juan Alfonso de Alburquerque,79, 80
Juan Alfonso de Niebla, comte castillan, 103
Juan Álvarez de Osorio, noble castillan, 326
Juan Bueno, marin de Pero Niño, 157, 158
Juan de Castrillo, corsaire, 131
Juan de Murcie, marin castillan, 222
Juan Niño, père de Pedro Niño, 11, 15, 85, 87, 91, 92
Juan de Stuñiga, noble castillan, 105
Juan de Tovar, noble castillan, 340, 341
Juan de Velasco, 114, 326
Juan Enríquez, confesseur d'Henri III, 303
Juan García Manrique, archevêque de Compostelle, 107
Juan González de Moranza, noble castillan, 131
Juan González de Valdolmos, noble castillan, 91
Juan Hurtado de Mendoza, majordome de Jean II, 322, 326, 327, 328, 329, 330
Juan Lorenço de Acuña, vassal de Ferdinand, roi de Portugal, 307
Juan Sánchez de Valladolid, 328, 329, 330
Juana, épouse d'Henri Ier de Castille, 92
Juana de Cifuentes, épouse de l'infant Dionis de Portugal, 307
Juana, reine de Portugal, 307
Juda (tribu de), 44
Judas Maccabée, 65

Judée, 41, 42, 49, 50, 56, 59
Judith, 50
Jules, fils d'Énée et de Didon, 118
Jules César, 20, 42, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 214, 282
Julien (le comte), allié des envahisseurs arabo-berbères de l'Espagne, 61

Kemos, dieu des Moabites, 44

La Corogne, ville et port de Galice, 84, 179
Lakis, ville assiégée par Sennacherib, 51
La Hève (cap), 257
La Mire (tour de la), vigie en en Flandre, 203, 259, 260
La Mota, château en Castille, 82
Lancastre (duc de), 12, 85, 235, 236, 239
Laomédon, roi de Troie, 116
Lara (le seigneur de), 70
Laredo, port sur la côte nord de la Castille, 162
La Rochelle, 14, 162, 163, 199, 200, 201, 285, 292
Las Aguilas, port sur la côte méditerranéenne de la Castille, 129, 159
Las Brozas, 120
Las Cuevas, localité de l'émirat de Grenade, 296
Las Estacas, gué du Guadalquivir, 103
Latino, roi légendaire d'Italie, 164, 173, 179
Lavina, fille du roi Latino, mère de Silvio, 164
Léon (royaume), 12, 66, 149
León (ville), 88, 106
Leonor, épouse de Diego de Rojas, 105
Leonor, fille de Pedro Niño, 343
Leonor de Guzmán, maîtresse d'Alphonse XI, 78
Leulingham (trêves de), 14
Levant (la mer du), 20 ,73, 74, 125, 186, 284
Liban (Mont), 43
Lionel, fils d'Edouard III, 236, 240
Lisbonne, 11, 91
Llerena, ville d'Estrémadure, 83
Logroño, 334
Loire, 292
Londres, 193, 223, 224, 225, 245
Longo Sardo, ville de Sardaigne, 137
Lorbo, île, 137
Loth, neveu d'Abraham, 258
Louis (le roi): Louis I d'Anjou, 234
Louis (le fils du roi Louis): Louis II d'Anjou, 323
Lozano (le comte): Henri de Transtamare, 79
Lucain, 57, 214
Lucifer, 67, 69, 229
Lycie, 193

Madrid, 70, 294, 295, 327
Magaz, 316, 317, 318, 319
Magoth, fils de Japhet, 63
Mahomat, émir de Grenade, 87
Mahomat Muley Agi, chef arabe algérien, 148, 150, 152
Málaga, 127, 128, 129
Manche (mer), 14, 16
Manriques (les), nobles castillans, 85
Maransin, la côte entre Bayonne et l'embouchure de la Gironde,162, 292
Marche (le comte de la), 247
Marches (les), région du pays de Galles, 223
Margarida, cousine de Beatriz, 309, 310
Margarida de Prades, épouse de Martin Ier d'Aragon, 308
María, fille de Ferdinand Ier d'Aragon, épouse de Jean II de Castille, 328, 330, 343
María, fille d'Henri III de Castille, mariée à Alphonse V d'Aragon, 323
María, sœur aînée de Beatriz épouse de Pero Niño, mariée à Martín Vázquez de Acuña, 307
María de Padilla, maîtresse de Pierre le Cruel, 79, 80, 82
María, fille de Pedro Niño, 342
Marie, la Vierge sainte, 35, 44, 66, 67, 69, 104, 111, 136, 157, 196, 197, 215, 2
Mars, 52, 62, 63, 168, 169, 214
Marseille, 131, 132, 134, 135, 142, 201
Martin (le roi): Martin Ier, roi d'Aragon, 308, 322
Martín López, maître de l'ordre d'Alcántara, 85
Martín Ruyz de Mendaño, commandant des nefs qui devaient participer à l'expédition de Pero Niño, 161, 199, 203, 227
Martín Vázquez de Acuña, noble castillan, 299, 300, 301, 307
Médie, 47, 50
Medina del Campo, ville de Castille, 81, 86, 35
Méditerranée (mer), 14, 16
Men Rodríguez de Benavides, noble castillan, 82
Mendoza, frère de Ruy Díaz, noble castillan,120
Mendoza, frère de Juan Hurtado, noble castillan, 328 , 329
Ménélas, 118, 166, 167, 172, 182, 184, 186
Mérida, ville d'Estrémadure, 89
Merlin l'enchanteur, 97
Mers el-Kébir, ville et port en Algérie, 154
Michel (saint), 68
Milkom, dieu des Ammonites, 44
Millor Perio, roi mythique de Bretagne, 288
Miramomelin (le), le souverain almohade, 70
Miranda, ville du Portugal, 12,121
Miranda de Ebro, ville de Castille, 83
Moab, 44
Modon, ville de Grèce,158

Monforte de Lemos, ville de Galice, 88
Monleon, ville de Sardaigne, 137
Mont-Saint-Michel (le), 284
Montalbán, château dans la région de Tolède, 331, 332, 333
Montánchez, château en Estrémadure, 19, 74, 333, 339
Montecuto, localité de l'émirat de Grenade, 299, 301
Montiel, 16, 86
Monzón, ville d'Aragon, 351
Morón, ville d'Andalousie, 295
Mosterville, bourg et abbaye en Normandie, 227
Mucientes, bourg proche de Cigales, 346
Muhammad VII, émir d Grenade, 13
Muhammad IX, émir de Grenade, 13, 17

Nabuchodonosor, 42, 50, 51
Nájera (bataille), 83, 84, 85
Najerilla (bataille), 84
Naples, 131, 193
Narbonne, 63
Navarre, 11, 71, 74, 83, 327, 334, 335, 337, 350, 351
Navas de Tolosa (Las), bataille, 71
Nazer, savant musulman, 214
Nestor, fils de Ménélas, roi de Grèce, 165, 167, 169, 170, 173, 174, 175, 176, 182, 183, 184, 185
Nicanor, 66
Nicolao, roi d'Acarnanie, 47
Nicolao Jiménez de Cadix, pirate, 137
Nicoloso Bonel, marin génois, 126, 157
Nicomédie, 166, 183
Nil, 165
Ninive, 50, 61
Noé, 63
Nord (mer du), 14
Normandie, 198, 231, 233, 256, 257, 269
Norvège, 290

Ocaña, ville de Castille
Ochoa Barba, homme d'armes castillan, 261
Olvera, localité de l'émirat de Grenade, 299, 301
Olmedo, ville de Castille, 13, 330, 351
Olympias, mère d'Alexandre, 45, 92
Oran, 145
Orestano, ville de Sardaigne, 138
Orléans (duc d'), 235, 246, 252, 254, 255
Orwell, port anglais, 259, 260
Ouessant, 202
Ovide, 214

Oviedo, 102, 214

Padrón, port de Galice, 107
Palencia, ville de Castille, 350
Palenzuela, ville de Castille, 319
Pallarés (le comte de), 134
Palos (cap), 131
Pampliega, bourgade de Castille, 350
Pancorbo, bourgade de Castille, 83
Panteo (l'évêque), conseiller de Dorothée, 170, 171, 182, 183
Papirio, conseiller de Dorothée,
Paredes, ville de Castille, 88
Paris (ville), 74, 227, 230, 233, 236, 248, 251, 255, 283
Paris, roi d'armes, 253
Pâris, ravisseur d'Hélène, 118, 166
Parmenion, compagnon d'Alexandre, 49
Pasajes, port sur la côte basque espagnole, 162, 293
Paul (saint), 335
Pedro (le roi don), Pierre Ier le Cruel, 6, 14, 15, 78, 82, 83, 85, 86, 87, 88, 91
Pedro, fils d'Alphonse XI et de Leonor de Guzmán, 78
Pedro, duc de Cantabrie, 143
Pedro, fils de Pero Niño et de Constanza de Guevara, 114
Pedro Fernández, grand-père de Pero Niño, 15
Pedro de Monsalvo, trésorier de Jean II, 318, 319
Pedro de Stúñiga, noble castillan, 351
Pedro de Velasco, noble castillan, 329, 336
Pego, ville du royaume de Valence, 216
Peña del Ciervo, vid. Salado (bataille)
Peñafiel, ville de Castille, 351
Peñamoncor, ville du Portugal, 121
Penthésilée, reine des Amazones, 116, 117
Pera, quartier de Constantinople, 158
Perafán de Ribera, *adelantado* de la Frontière, 315
Pero Álvarez Osorio, noble castillan, 83, 338, 351
Pero Buyl, noble aragonais, 85, 88
Pero Fernández de Porras, noble castillan, 89
Pero Gómez de Pedrosa, noble castillan, 89
Pero González del Castillo, *corregidor,* 322
Pero González de Baeza, 299
Pero González de Tuy,
Pero Lopete, 131
Pero López de Ayala, noble castillan, 105, 121
Pero Manrique, noble castillan, 88, 326, 327, 331, 334, 346
Pero Sánchez de Laredo, marin, 125
Pero Sarmiento, noble castillan, 88
Perse, 47, 49, 50

Petite Bretagne, place à Paris, 247n.
Philippe, roi de Macédoine, 45
Picardie, 236, 257, 269
Pinos (pont), 339
Piro (le comte), conseiller de Dorothée, 171, 172, 174, 182, 183, 184
Planosa, île, 137
Plasencia, ville d'Estrémadure, 24, 321, 322
Platon, 99, 244
Playa Romana, 158
Plymouth, 215, 278
Pomègues (îles dans la rade de Marseille), 131
Pompée, 55, 56, 57, 58, 214, 282
Ponant (mer du), 20, 73, 102, 284, 285
Pons En Perello, noble catalan, 252, 253
Pontevedra, ville de Galice, 107
Poole, port anglais, 218, 219
Porfirio, conseiller de Dorothée, 171, 172
Portland, port anglais, 216
Portugal, 11, 12, 15, 83, 84, 88, 106, 107, 119, 120, 260, 282, 307, 308
Porus, 47, 48
Priam, 116
Pruna, localité de l'émirat de Grenade, 295
Prusse, 256, 260, 265
Ptolémée, compagnon d'Alexandre, 49
Pygmalion, 117

Ré, île, 163, 202
Remus, 52, 214
Renaud de Trie, amiral de France, époux de Jeannette de Bellengues, 230n
Rhodes, 158
Richard (le roi), Richard II, roi d'Angleterre, 163, 198, 223
Roa, ville de Castille, 352
Robin de Braquemont, ambassadeur du roi de France en Castille, 293n, 294
Rodrigo de Avellanada, noble castillan,341
Rodrigo de Perea, *adelantado* de Cazorla, 319, 327
Rodrigue, dernier roi wisigoth, 59, 60, 61, 63, 149
Rome, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 63, 194, 204, 214
Romulus, 52, 214
Ronda, ville de l'émirat de Grenade, 74, 296, 298, 299, 301
Roosebeke, bataille, 244
Rouen, 228, 230, 251, 252, 255
Roxane, fille de Darius, épouse d'Alexandre, 47
Royan, 199
Ruy Díaz de Mendoza, noble castillan, 105
Ruy Díaz de Mendoza le Chauve, noble castillan, 120, 296
Ruy Gutiérrez de Bear, hidalgo, 147
Ruy López, maître de l'ordre d'Alcántara, 86

Ruy López Dávalos, connétable de Castille, 12, 16, 73, 106, 107, 114, 119, 121, 296, 303, 315, 326, 327, 333

Sables d'Olonne (Les), 202
Saint-Flour (l'évêque de), envoyé de France en Castille, 293, 294
Saint-Gaittier, 257
Saint-Malo, 202, 203, 257, 283
Saint-Martin, cap, 131
Saint-Mathieu, pointe, 202, 203, 285
Saint-Vincent, cap, 189
Saint-Sépulcre, 66
Sainte-Marie, ermitage dans l'île de Jersey, 272
Salado (bataille), 78, 281
Salamanque, 106
Salmerón, 88
Salomon, 41, 42, 43, 44, 59
Samarie, 183
Samon, père nourricier de Dorothée, 169, 182
Samuel Lévi, trésorier de Pierre le Cruel, 78
Sancho, fils naturel d'Alphonse XI et de Leonor de Guzmán, 78, 79, 85, 89
Sancho, fils de Pierre le Cruel, 84
Sancho de Rojas, évêque de Palencia, puis archevêque de Tolède, 315, 326
San Feliú (de Guixols), port catalan, 131
San Pedro de Arraez, port de l'émirat de Grenade, 159
San Vicente (de la Barquera), port de la côte nord de la Castille, 162
Saint-Victor de Marseille, monastère, 13
Santa María de Guadalupe, la vierge de Guadalupe en Estrémadure, 136, 285
Santa María de Sopetrán, 336, 337
Santander, 161, 293, 294
Santiago de Compostela, 107
Santi Petri, port d'Andalousie, 127
Santoña, port de la côte nord de la Castille, 162
Saragosse, 334
Sardaigne, 135, 137
Sarmientos (les), nobles castillans, 85
Saül, 38
Scanie, 63
Sébaste, Sivas (Turquie), 167, 168, 169, 172, 175, 186, 187
Ségovie, ville de Castille, 82, 160, 318, 330, 332, 333
Seine, 227, 228, 257
Sémiramis, 168
Sénéque, 213
Sennachérib, 51
Sérifontaine, domaine de Renaud de Trie, 230n
Sérifontaine (Madame de), 251, 254, 255
Setenil, ville de l'émirat de Grenade, 74, 296, 298, 299, 300
Séville, 14, 66, 79, 84, 86, 89, 103, 104, 125, 126, 138, 148, 149, 159, 161, 215

Sicile, 63
Silvio, fils d'Énée et de Lavinia, 164, 165
Simancas, ville de Castille, 351
Sinque, chevalier allemand, 250
Soria, ville de Castille, 87
Soto del Rey, 334
Southampton, 225
Sur et Sin, désert de, 67

Tafileth, ville de Tunisie, 144
Tage, 331
Talaván, localité d'Estrémadure, 323
Talavera, ville de Castille, 331
Talmont, 199, 201
Tamise, 225
Tarazona, ville d'Aragon, 334
Tarifa, ville d'Andalousie, 78, 127
Tarquin, 52
Tarse, 177, 187
Tello, fils naturel d'Alphonse XI et de Leonor de Guzmán, 78, 79, 85, 89
Tenedon (bataille), 118
Thessalie, 61
Tierra de Campos, 351
Tigre (fleuve), 165
Tlemcen, 70
Tolède, 14, 59, 60, 86, 89, 295, 339
Tonnerre (le comte de), 247
Tordesillas, ville de Castille, 82, 161, 326, 349
Toro, ville de Castille, 80, 81, 82, 160, 161
Torre de Cameno, 83
Tortosa, 333
Toulon, 165
Tournemine (le seigneur de), 271
Tovar, 85
Troie, 90, 116, 117, 118, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 172, 177, 178, 179, 180, 184, 185, 189
Trujillo, ville d'Estrémadure, 89
Tunis (le roi de), 138, 140, 142, 154, 159
Tunis (la ville de), 139, 143, 146
Tuy, 107
Tyr, 117

Urgel (le comte d'), 323n
Uqueta (Ambleteuse ?), 261n
Urueña, château en Castille, 320

Valdeolivas, localité en Castille, 88

Valence, 17, 83, 323, 333
Valencia de Don Juan, ville de Castille, 307, 308
Valladolid, 13, 17, 82, 83, 294, 302, 309, 327, 335, 350, 351
Valverde, localité d'Estrémadure, 23
Vénus, 62, 229
Veralnorte, côte de l'Angleterre sur le Pas-de-Calais, 259, 271
Vergelet, aiguade sur la côte algérienne, 156, 157
Villagómez, lieu de naissance de Juan Niño, 91
Villalpando, ville de Castille, 88
Villamediana, localité de Castille, 319
Vincennes (le bois de), 236
Virgile, 20, 58, 59, 214
Viseo, ville de Portugal, 12, 106

Wight, île, 225

Ynés, fille de Pero Niño, 343
Ynés Lasa, mère de Pero Niño, 15, 92, 101, 110, 343
Ynés de Torres, favorite de la reine Catalina, 326
Yvan, Owen Glendover, seigneur du Pays de Galles, 222, 223

Zahara, localité de l'émirat de Grenade, 295, 296, 299, 301
Zembra, vid. Gemol

Table des matières

Introduction 5
1. Le temps du Victorial: noblesse et chevalerie 6
2. Affrontements intérieurs et interventions extérieures. La Castille des Transtamares et ses voisins 11
3. Pero Niño 14
4. L'auteur, sa culture, sa personnalité, son œuvre 20
5. Le texte et la traduction 25

Tableaux généalogiques 27

Bibliographie 29

Le Victorial 33
Prologue 35
Livre premier 75
Livre deuxième 123
Livre troisième 305

Index des noms de personnes et de lieux 355

Dans la même collection :

Le rire du prédicateur. Récits facétieux du moyen âge.
Textes traduits par A. Lecoy de la Marche. Présentation, notes et annexes de Jacques Berlioz.

Paul Diacre, *Histoire des Lombards.*
Texte traduit et présenté par François Bougard.

Raoul Glaber, *Histoires.*
Texte traduit et présenté par Mathieu Arnoux.

Thomas de Cantimpré, *Les exemples du livre des abeilles.*
Présentation, traduction et commentaire par Henri Platelle.

Guibert de Nogent, *Geste de Dieu par les Francs.*
Histoire de la première croisade.
Introduction, traduction et notes par Monique-Cécile Garand.

Jean de Haute-Seille, *Dolopathos, ou le roi et les sept sages.*
Traduction et présentation de Yasmina Foehr-Janssens et Emmanuelle Métry, d'après le texte latin édité par Alfons Hilka.

Livre de la colonisation de l'Islande.
Selon la version de Sturla Thorgarson. Traduit de l'islandais ancien, annoté et commenté par Régis Boyer.

Frédégaire, *Chronique des temps mérovingiens (Livre IV et Continuations).*
Traduction, introduction et notes par Olivier Devillers et Jean Meyers.